

L'Énigme de la Chambre 622

Dicker, Joël

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Joël Dicker
L'Énigme
de la chambre 622

— ROMAN —



Éditions de Fallois / Paris

JOËL DICKER

L'Énigme
de la chambre 622

ROMAN

Éditions de Fallois

P A R I S

Maquette couverture : Victor Burton
Image de ouverture © Brandon Kidwell

© Éditions de Fallois, 2020
22, rue La Boétie, 75008 Paris

ISBN 979-10-321-0156-8

*À mon éditeur, mon ami et mon maître,
Bernard de Fallois (1926-2018).*

*Puissent tous les écrivains du monde
connaître un jour un éditeur aussi exceptionnel.*

PROLOGUE

Le jour du meurtre

(Dimanche 16 décembre)

Il était 6 heures 30 du matin. Le Palace de Verbier était plongé dans l'obscurité. Dehors, il faisait encore nuit noire et il neigeait abondamment.

Au sixième étage, les portes de l'ascenseur de service s'ouvrirent. Un employé de l'hôtel apparut avec un plateau de petit-déjeuner et se dirigea vers la chambre 622.

En y arrivant, il se rendit compte que la porte était entrouverte. De la lumière filtrait par l'interstice. Il s'annonça, mais n'obtint aucune réponse. Il prit finalement la liberté d'entrer, supposant que la porte avait été ouverte à son intention. Ce qu'il découvrit lui arracha un hurlement. Il s'enfuit pour aller alerter ses collègues et appeler les secours.

À mesure que la nouvelle se propagea à travers le Palace, les lumières s'allumèrent à tous les étages.

Un cadavre gisait sur la moquette de la chambre 622.

PREMIÈRE PARTIE

Avant le meurtre

Chapitre 1.

Coup de foudre

Au début de l'été 2018, lorsque je me rendis au Palace de Verbier, un hôtel prestigieux des Alpes suisses, j'étais loin d'imaginer que j'allais consacrer mes vacances à élucider un crime commis dans l'établissement bien des années auparavant.

Ce séjour était censé m'offrir une pause bienvenue après deux petits cataclysmes personnels survenus dans ma vie. Mais avant de vous raconter ce qui se passa cet été-là, il me faut d'abord revenir sur ce qui fut à l'origine de toute cette histoire : la mort de mon éditeur, Bernard de Fallois.

Bernard de Fallois était l'homme à qui je devais tout.

Mon succès et ma notoriété, c'était grâce à lui.

On m'appelait *l'écrivain*, grâce à lui.

On me lisait, grâce à lui.

Lorsque je l'avais rencontré, j'étais un auteur même pas publié : il avait fait de moi un écrivain lu dans le monde entier. Bernard, sous ses airs d'élégant patriarche, avait été l'une des personnalités majeures de l'édition française. Pour moi, il avait été un maître et surtout, malgré les soixante ans qui nous séparaient, un grand ami.

Bernard était décédé au mois de janvier 2018, dans sa quatre-vingt-douzième année, et j'avais réagi à sa mort comme l'aurait fait n'importe quel écrivain : en me mettant à écrire un livre sur lui. Je m'y étais lancé corps et âme, enfermé dans le bureau de mon appartement du 13 avenue Alfred-Bertrand, dans le quartier de Champel, à Genève.

Comme toujours en période d'écriture, la seule présence humaine que je tolérais était celle de Denise, mon assistante. Denise était la bonne fée qui veillait sur moi. Éternellement de bonne

humeur, elle organisait mon agenda, triait et classait le courrier des lecteurs, relisait et corrigeait ce que j'avais écrit. Accessoirement, elle remplissait mon frigidaire et m'approvisionnait en café. Enfin, elle s'attribuait des fonctions de médecin de bord, débarquant dans mon bureau, comme si elle montait sur un navire après une interminable traversée, et me prodiguait des conseils de santé.

— Sortez d'ici ! ordonnait-elle gentiment. Allez faire un tour dans le parc pour vous aérer l'esprit. Ça fait des heures que vous êtes enrhumé !

— Je suis déjà allé courir tôt ce matin, lui rappelais-je.

— Vous devez vous oxygéner le cerveau à intervalles réguliers ! insistait-elle.

C'était presque un rituel quotidien : j'obtempérais et je sortais sur le balcon du bureau. Je m'emplissais les poumons de quelques bouffées de l'air frais de février, puis, la défiant d'un regard amusé, j'allumais une cigarette. Elle protestait et me disait, d'un ton consterné :

— Vous savez, Joël, je ne viderai pas votre cendrier. Comme ça, vous vous rendrez compte de ce que vous fumez.

Tous les jours, je m'astreignais à la routine monacale qui était la mienne en phase d'écriture et qui se décomposait en trois étapes indispensables : me lever à l'aube, faire un jogging et écrire jusqu'au soir. C'est donc indirectement grâce à ce livre que je fis la connaissance de Sloane. Sloane était ma nouvelle voisine de palier. Depuis son récent emménagement, tous les habitants de l'immeuble parlaient d'elle. Pour ma part je n'avais jamais eu l'occasion de la rencontrer. Jusqu'à ce matin où, de retour de ma séance de sport quotidienne, je la croisai pour la première fois. Elle revenait elle aussi d'un jogging et nous pénétrâmes ensemble dans l'immeuble. Je compris aussitôt pourquoi Sloane faisait l'unanimité parmi les voisins : c'était une jeune femme au charme désarmant. Nous nous contentâmes d'un salut poli avant de disparaître chacun dans notre appartement. Derrière ma porte, je restai béat. Cette brève rencontre avait suffi à me faire tomber un peu amoureux.

Je n'eus bientôt plus qu'une idée en tête : faire la connaissance de Sloane.

Je tentai une première approche par l'entremise de la course à pied. Sloane courait presque tous les jours, mais sans horaires réguliers. Je passais des heures à errer dans le parc Bertrand, désespérant de la croiser. Puis soudain, je la voyais qui filait le long d'une allée. En général, j'étais bien incapable de la rattraper et j'allais l'attendre à l'entrée de notre immeuble. Je trépinais devant les boîtes

aux lettres, faisant semblant de relever le courrier chaque fois que des voisins allaient et venaient, jusqu'à ce qu'elle arrive enfin. Elle passait devant moi, me souriait, ce qui me faisait fondre et me décontenançaït : le temps de trouver quelque chose d'intelligent à lui dire, elle était déjà rentrée chez elle.

C'est la concierge de l'immeuble, madame Armanda, qui me renseigne sur Sloane : elle était pédiatre, anglaise par sa mère, père avocat, elle avait été mariée deux ans mais ça n'avait pas marché. Elle travaillait aux Hôpitaux Universitaires de Genève et alternait des horaires de jour ou de nuit, ce qui expliquait ma difficulté à comprendre sa routine.

Après l'échec de la course à pied, je décidai de changer de méthode : je confiai à Denise la mission de surveiller le couloir à travers le judas et de m'avertir lorsqu'elle la voyait apparaître. Aux cris de Denise (« Elle sort de chez elle ! ») je déboulais de mon bureau, pomponné et parfumé, et j'apparaissais à mon tour sur le palier, comme s'il s'agissait d'une coïncidence. Mais nos échanges étaient limités à une salutation. En général, elle descendait à pied, ce qui coupait court à toute conversation. Je lui emboîtais le pas, mais à quoi bon ? Arrivée dans la rue, elle disparaissait. Les rares fois où elle prenait l'ascenseur, je restais muet et un silence gêné s'installait dans la cabine. Dans les deux cas, je remontais ensuite chez moi, bredouille.

— Alors ? demandait Denise.

— Alors rien, maugréais-je.

— Oh, mais vous êtes nul, Joël ! Enfin, faites un petit effort !

— C'est que je suis un peu timide, expliquais-je.

— Oh, arrêtez vos histoires, voulez-vous ! Vous n'avez pas l'air timide du tout sur les plateaux de télévision !

— Parce que c'est l'Écrivain que vous voyez à la télévision. Joël, lui, est très différent.

— Allons, Joël, ce n'est vraiment pas compliqué : vous sonnez à sa porte, vous lui offrez des fleurs et vous l'invitez à dîner. Vous avez la flemme d'aller chez le fleuriste, c'est ça ? Vous voulez que je m'en charge ?

Puis il y eut ce soir d'avril, à l'opéra de Genève, où je me rendis seul à une représentation du *Lac des Cygnes*. Voilà que pendant l'entracte, sortant fumer une cigarette, je tombai sur elle. Nous échangeâmes quelques mots puis, comme on sonnait déjà le rappel des spectateurs, elle me proposa d'aller boire un verre après le ballet. Nous nous retrouvâmes au *Remor*, un café à quelques pas de là. C'est ainsi que Sloane entra dans ma vie.

Sloane était belle, drôle et intelligente. Certainement l'une des

personnes les plus fascinantes que j'aie rencontrées. Après notre soirée au *Remor*, je l'invitai à sortir plusieurs fois. Nous allâmes au concert, au cinéma. Je la traînais au vernissage d'une improbable exposition d'art contemporain qui nous valut un sérieux fou rire et d'où nous nous enfûmes pour aller dîner dans un restaurant vietnamien qu'elle adorait. Nous passâmes plusieurs soirées chez elle ou chez moi, à écouter de l'opéra, à discuter et refaire le monde. Je ne pouvais m'empêcher de la dévorer du regard : j'étais en adoration devant elle. Sa façon de cligner les yeux, de replacer ses mèches de cheveux, de sourire doucement lorsqu'elle était gênée, de jouer avec ses doigts vernis avant de me poser une question. Tout chez elle me plaisait.

Je ne pensai bientôt plus qu'à elle. Au point de délaisser momentanément l'écriture de mon livre.

— Vous avez l'air complètement ailleurs, mon pauvre Joël, me disait Denise en constatant que je n'écrivais plus une ligne.

— C'est à cause de Sloane, expliquais-je derrière mon ordinateur éteint.

Je n'attendais que le moment de la retrouver et de poursuivre nos interminables conversations. Je ne me lassais pas de l'écouter me raconter sa vie, ses passions, ses envies et ses ambitions. Elle aimait les films d'Elia Kazan et l'opéra.

Une nuit, après un dîner arrosé dans une brasserie du quartier des Pâquis, nous atterrîmes dans mon salon. Sloane contempla, amusée, les bibelots et les livres dans les bibliothèques murales. Elle s'arrêta longuement sur un tableau de Saint-Pétersbourg que je tenais de mon grand-oncle. Puis, elle s'attarda sur les alcools forts de mon bar. Elle aima l'esturgeon en relief qui ornait la bouteille de vodka Beluga, je nous en servis deux verres sur glaçons. J'allumai la radio sur le programme de musique classique que j'écoutais souvent le soir. Elle me mit au défi d'identifier le compositeur qui était en train d'être diffusé. Facile, c'était du Wagner. C'est donc sur *La Walkyrie* qu'elle m'embrassa et m'attira contre elle, en me murmurant à l'oreille qu'elle avait envie de moi.

Notre liaison allait durer deux mois. Deux mois merveilleux. Mais au fil desquels, peu à peu, mon livre sur Bernard reprit le dessus. D'abord je profitai des nuits où Sloane était de garde à l'hôpital pour avancer. Mais plus j'avais, plus j'étais emporté par mon roman. Un soir, elle me proposa de sortir : pour la première fois je déclinai. « Il faut que j'écrive », expliquai-je. Au début Sloane fut parfaitement compréhensive. Elle aussi avait un travail qui parfois la retenait davantage que prévu.

Puis je déclinai une seconde fois. Là encore, elle n'en prit pas

ombrage. Comprenez-moi bien : j'adorais chaque instant passé avec Sloane. Mais j'avais le sentiment qu'avec Sloane, c'était pour toujours, que ces moments de connivence se répéteraient indéfiniment. Alors que l'inspiration pour un roman pouvait partir aussitôt qu'elle arrivait : c'était une opportunité qu'il fallait saisir.

Notre première dispute eut lieu un soir de la mi-juin lorsque, après lui avoir fait l'amour, je me levai de son lit pour me rhabiller.

— Tu vas où ? me demanda-t-elle.

— Chez moi, répondis-je comme si c'était parfaitement naturel.

— Tu ne restes pas dormir avec moi ?

— Non, je voudrais écrire.

— Alors quoi, tu viens tirer ton coup et puis tu te barres ?

— Il faut que j'avance dans mon roman, expliquai-je, penaud.

— Mais tu ne vas pas passer tout ton temps à écrire, quand même ! s'emporta-t-elle. Tu y passes toutes tes journées, toutes tes soirées et même tes week-ends ! Ça devient insensé ! Tu ne me proposes plus rien.

Je sentis que notre relation risquait de s'étioler aussi vite qu'elle s'était enflammée. Il me fallait agir. C'est ainsi que quelques jours plus tard, à la veille de partir pour une tournée de dix jours en Espagne, j'emmenai Sloane dîner dans son restaurant préféré, le japonais de l'Hôtel des Bergues, dont la terrasse se trouvait sur le toit de l'établissement, offrant une vue à couper le souffle sur toute la rade de Genève. Ce fut une soirée de rêve. Je promis à Sloane moins d'écriture et plus de « nous », lui répétant combien elle comptait pour moi. Nous ébauchâmes même un projet de vacances, en août et en Italie, pays que nous aimions particulièrement tous les deux. Est-ce que ce serait la Toscane ou les Pouilles ? Nous ferions des recherches dès mon retour d'Espagne.

Nous restâmes à notre table jusqu'à la fermeture du restaurant, à une heure du matin. La nuit, en ce début d'été, était chaude. Durant tout le repas, j'avais eu cette étrange sensation que Sloane attendait quelque chose de moi. Et voilà qu'au moment de nous en aller, lorsque je me levai de ma chaise et que les employés se mirent à passer la serpillière sur la terrasse autour de nous, Sloane me dit :

— Tu as oublié, hein ?

— *Oublié* quoi ? demandai-je.

— C'était mon anniversaire, aujourd'hui...

En voyant mon air atterré, elle comprit qu'elle avait raison. Elle partit, furieuse. Je tentai de la retenir, me confondant en excuses, mais elle monta dans le seul taxi disponible devant l'hôtel, me laissant seul sur le perron, comme l'imbécile que j'étais, sous le regard goguenard des voituriers. Le temps de récupérer ma voiture et de rejoindre le 13 avenue Alfred-Bertrand, Sloane était déjà rentrée chez elle, avait

coupé son téléphone et refusa de m'ouvrir. Je partis le lendemain pour Madrid, et pendant tout mon séjour là-bas, mes nombreux messages et mes courriels restèrent sans réponse. Je n'eus aucune nouvelle d'elle.

Je rentrai à Genève le matin du vendredi 22 juin, pour découvrir que Sloane avait rompu avec moi.

C'est madame Armanda, la concierge, qui fut la messagère. Elle m'intercepta à mon arrivée dans l'immeuble :

— Voici une lettre pour vous, me dit-elle.

— Pour moi ?

— C'est de la part de votre voisine. Elle ne voulait pas la mettre dans la boîte aux lettres à cause de votre assistante qui ouvre votre courrier.

J'ouvris immédiatement l'enveloppe. J'y trouvai un message de quelques lignes :

*Joël,
Ça ne marchera pas.
À bientôt.
Sloane*

Ces mots m'atteignirent en plein cœur. La tête basse, je montai jusqu'à mon appartement. Je songeai qu'au moins, il y aurait Denise pour me remonter le moral ces prochains jours. Denise, la gentille femme abandonnée par son mari au profit d'une autre, icône de la solitude moderne. Rien de tel, pour se sentir moins seul, que de trouver plus esseulé que soi ! Mais en pénétrant chez moi, je tombai sur Denise qui semblait s'en aller. Il n'était même pas midi.

— Denise ? Où allez-vous ? lui demandai-je pour toute salutation.

— Bonjour, Joël, je vous avais dit que je partirais tôt aujourd'hui. J'ai mon vol à 15 heures.

— Votre vol ?

— Ne me dites pas que vous avez oublié ! Nous en avons parlé avant votre départ pour l'Espagne. Je pars à Corfou avec Rick pour quinze jours.

Rick était un type que Denise avait rencontré sur Internet. Nous avions effectivement discuté de ces vacances. Cela m'était complètement sorti de la tête.

— Sloane m'a quitté, annonçai-je.

— Je sais, je suis vraiment désolée.

— Comment ça, *vous savez* ?

— La concierge a ouvert la lettre que Sloane lui a laissée pour

vous et m'a tout raconté. Je ne voulais pas vous l'annoncer à Madrid.

— Et vous allez partir quand même ? demandai-je.

— Joël, je ne vais pas annuler mes vacances parce que votre petite copine vous a largué ! Et puis vous allez retrouver quelqu'un en un claquement de doigts. Toutes les femmes vous font les yeux doux. Allez, on se revoit dans quinze jours. Ça va passer vite, vous verrez ! Et puis, j'ai tout prévu, je suis allée faire des courses. Regardez !

Denise m'entraîna rapidement dans la cuisine. Prévenue de ma rupture avec Sloane, elle avait anticipé ma réaction : j'allais rester enfermé chez moi. Visiblement inquiète que je ne me nourrisse pas en son absence, elle avait fait des provisions impressionnantes. Des placards au congélateur, il y avait de la nourriture partout.

Sur ce, elle s'en alla. Et moi, je me retrouvai tout seul dans ma cuisine. Je me fis un café et m'installai au long comptoir en marbre noir derrière lequel étaient alignées des chaises hautes, toutes désespérément vides. Nous aurions pu être dix dans cette cuisine, mais il n'y avait que moi. Je me traînai dans mon bureau où je passai un long moment à regarder des photos de Sloane et moi. Je me saisis alors d'un carton en papier bristol et j'y inscrivis *Sloane*, suivi de la date de ce jour affreux où elle m'avait quitté, notant : *22/6 : un jour à oublier*. Mais impossible de sortir Sloane de ma tête. Tout me la rappelait. Même le canapé de mon salon, où je finis par aller me vautrer, et qui me rappela comment, quelques mois plus tôt, à ce même endroit, sur ce même tissu, j'avais entamé la plus extraordinaire des relations, que j'avais réussi à saborder intégralement.

Je me fis violence pour ne pas aller frapper à la porte de l'appartement de Sloane ou lui téléphoner. Mais en début de soirée, n'y tenant plus, je m'installai sur mon balcon, fumant cigarette sur cigarette, dans l'espoir que Sloane sorte elle aussi et que nous « tombions » l'un sur l'autre. Mais madame Armanda, qui me vit depuis le trottoir en partant promener son chien, et me trouva encore sur mon balcon à son retour, une heure plus tard, me cria depuis l'entrée de l'immeuble : « Ça ne sert à rien d'attendre, Joël. Elle n'est pas là. Elle est partie en vacances. »

Je retournai dans mon bureau. Je ressentis le besoin de m'en aller. J'avais envie de m'éloigner momentanément de Genève, de me défaire des souvenirs de Sloane. Envie de calme et de sérénité. C'est à ce moment que je vis, sur ma table, parmi mes notes consacrées à Bernard, la mention de Verbier. Il adorait se rendre là-bas. L'idée de partir à Verbier quelque temps, profiter de la quiétude des Alpes pour me retrouver, me séduisit aussitôt. J'allumai mon ordinateur et me connectai à Internet : je tombai rapidement sur le site du Palace de Verbier, un hôtel mythique, dont les quelques photos que je fis défiler devant moi suffirent à me convaincre : la terrasse ensoleillée, la

piscine à remous dominant les paysages somptueux, le bar à l'ambiance tamisée et les salons feutrés, les suites avec cheminée. C'était exactement le décor qu'il me fallait. Je cliquai sur l'onglet de réservation avant de pianoter sur les touches de mon clavier.

C'est ainsi que tout commença.

Chapitre 2.

Vacances

Le samedi 23 juin 2018, à l'aube, je mis ma valise dans le coffre de ma voiture et je pris la route de Verbier. Le soleil émergeait au-dessus de l'horizon, baignant les rues désertes du centre-ville de Genève d'un puissant halo orangé. Je traversai le pont du Mont-Blanc avant de longer les quais fleuris jusqu'au quartier des Nations Unies, puis je rejoignis l'autoroute, en direction du Valais.

Tout en ce matin d'été m'émerveillait : les couleurs du ciel me semblaient nouvelles, les paysages qui défilaient de part et d'autre de la route me paraissaient plus bucoliques encore qu'à l'accoutumée, les petits villages éparpillés au milieu des vignobles et surplombant le lac Léman composaient un décor de carte postale. Je quittai l'autoroute à Martigny, et poursuivis la petite route en lacets qui, après Le Châble, monte en serpentant jusqu'à Verbier.

Après une heure et demie de trajet j'arrivai à destination. La matinée commençait à peine. Je remontai la rue principale et traversai le village, puis je n'eus plus qu'à suivre les panneaux indicateurs pour trouver mon chemin jusqu'au Palace. L'hôtel se situait à proximité directe du village (quelques minutes à pied), mais tout en étant suffisamment à l'écart pour qu'on se sente dans un lieu unique. Le bâtiment, un palace de montagne typique avec ses tourelles et son grand toit, était niché dans un petit écrin de verdure, entouré par la forêt de pins comme d'une muraille et dominant le val de Bagnes, sur lequel il avait une vue spectaculaire.

Je fus accueilli au Palace par un personnel charmant et aux petits soins. Je me sentis immédiatement bien en ces lieux empreints de sérénité. Alors que je m'enregistrais à la réception, l'employé me dit :

— Vous êtes l'Écrivain, c'est cela ?

— Oui.

— C'est un grand honneur de vous avoir ici. J'ai lu tous vos livres. Vous venez ici pour écrire votre nouveau roman ?

— Surtout pas ! lui répondis-je en riant. Je suis venu pour me reposer. Vacances, vacances, vacances !

— Je pense que vous serez bien ici, vous êtes dans l'une de nos plus belles suites, la 623.

Un groom m'escorta avec mes bagages jusqu'au sixième étage. En longeant le couloir, je regardai défiler les numéros des chambres. Et quelle ne fut pas ma surprise de constater que l'ordre était le suivant : 620, 621, 621 bis, 623 !

— C'est étrange, fis-je remarquer au groom, il n'y a pas de chambre 622 ?

— Non, me répondit-il, sans me donner plus d'explications.

La chambre 623 était absolument magnifique. Dans un style moderne, qui contrastait parfaitement avec l'ambiance du Palace. Il y avait une partie jour, avec un grand canapé, une cheminée, un bureau avec vue sur la vallée, et un grand balcon. Dans la partie nuit, un très grand lit et un dressing qui donnait sur une salle de bains en marbre dotée d'une douche à l'italienne et d'une immense baignoire.

Après avoir fait le tour des lieux, je revins à cette histoire de numéros de chambre qui me tracassait.

— Mais pourquoi 621 bis et pas 622 ? demandai-je à l'employé qui installait mes bagages.

— Sans doute une erreur, répondit-il d'un air vague.

Je n'arrivais pas à dire s'il était vraiment dans l'ignorance ou s'il mentait par omission. Il semblait n'avoir en tous les cas aucune envie de prolonger la conversation.

— Avez-vous besoin de quelque chose d'autre, monsieur ? Souhaitez-vous que j'envoie quelqu'un défaire votre valise ?

— Non, merci beaucoup, je le ferai moi-même, le remerciai-je en lui glissant un pourboire.

Il disparut prestement. Poussé par la curiosité, j'allai inspecter le couloir : en dehors de celle qui jouxtait la mienne, il n'y avait aucune autre chambre bis sur tout l'étage. C'était très étrange. Mais je m'efforçai de ne pas y penser. J'étais en vacances après tout.

Ma première journée de vacances à Verbier fut consacrée à une promenade dans la forêt jusqu'à un restaurant d'altitude où je déjeunai en contemplant le panorama. De retour à l'hôtel, je profitai

de la piscine thermique, puis je m'accordai un long moment de lecture.

Le soir venu, avant d'aller dîner au restaurant du Palace, j'allai boire un scotch au bar. Installé au comptoir, je devisai avec le barman qui ne tarissait pas d'anecdotes savoureuses sur les autres clients présents. C'est là que je la vis pour la toute première fois : une femme de mon âge, très belle, visiblement seule, et qui s'installa à l'autre bout du zinc où elle commanda un Martini Dry.

— Qui est-ce ? demandai-je au barman après qu'il l'eut servie.

— Scarlett Leonas. Une cliente de l'hôtel, elle est arrivée hier. Elle vient de Londres. Très gentille. Son père est un aristocrate anglais, Lord Leonas, vous connaissez ? Elle parle un français parfait, on sent le niveau d'éducation. Apparemment, elle a quitté son mari pour venir se réfugier ici.

Au cours des heures suivantes, j'allais la recroiser deux fois.

D'abord au restaurant de l'hôtel où nous dînâmes à quelques tables l'un de l'autre. Puis de façon totalement inopinée, aux alentours de minuit, lorsque sortant sur le balcon de ma suite pour fumer, je découvris qu'elle occupait la chambre voisine. Je me crus d'abord seul dans la nuit bleutée. J'avais emporté de Genève une photo de Bernard, et je la tenais en main. Appuyé contre la balustrade, j'allumai ma cigarette et contemplai le cliché, mélancolique. Une voix m'arracha soudain à ma contemplation.

— Bonsoir, entendis-je.

Je sursautai. C'était elle, sur le balcon contigu au mien, discrètement lovée dans un fauteuil d'été.

— Pardonnez-moi, je vous ai fait peur, me dit-elle.

— Je ne m'attendais pas à trouver de la compagnie à une heure pareille, lui répondis-je.

Elle se présenta :

— Je m'appelle Scarlett.

— Je m'appelle Joël.

— Je sais qui vous êtes. Vous êtes l'Écrivain. Tout le monde parle de vous ici.

— Ce n'est jamais bon signe, lui fis-je remarquer.

Elle me sourit. J'eus envie de prolonger ce moment et lui proposai une cigarette. Elle accepta. Je lui tendis le paquet et lui allumai mon briquet.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, l'écrivain ? me dit-elle après avoir expiré une première bouffée.

— Besoin de prendre l'air, répondis-je de façon évasive. Et vous ?

— Besoin de prendre l'air aussi. J'ai quitté ma vie à Londres, mon boulot, mon mari. J'ai besoin de changement. Qui est sur la photo ?

— Mon éditeur, Bernard de Fallois. Il est décédé il y a six mois. C'était quelqu'un de très important pour moi.

— Je suis désolée.

— Merci. Je me rends compte que j'ai du mal à tourner la page.

— C'est fâcheux pour un écrivain.

Je forçai un sourire, mais elle perçut la tristesse sur mon visage.

— Pardonnez-moi, s'excusa-t-elle, j'ai voulu être drôle, c'était raté.

— Ne vous en faites pas. Bernard est décédé à l'âge de quatre-vingt-onze ans, il avait tous les droits de s'en aller. Il va falloir que je m'y fasse.

— Le chagrin ne connaît aucune règle.

Elle avait raison.

— Bernard était un grand éditeur, dis-je. Mais il était aussi beaucoup plus que ça. Il était un grand homme, doté de toutes les supériorités, qui avait eu, au cours de sa carrière dans l'édition, plusieurs vies. À la fois homme de lettres et grand érudit, il était également un redoutable homme d'affaires, doté d'un charisme et d'un talent de conviction hors du commun : il eût été avocat, tout le barreau parisien était au chômage. Il y avait eu une époque pendant laquelle Bernard avait été le patron, craint et respecté, des plus importants groupes d'édition français, tout en étant proche de grands philosophes et d'intellectuels du moment, ainsi que d'hommes politiques au pouvoir. Dans la dernière partie de sa vie, après avoir régné sur Paris, Bernard s'était mis en retrait sans perdre une once de son aura : il avait créé une petite maison d'édition, à son image : modeste, discrète, prestigieuse. C'était le Bernard que j'avais connu, moi, lorsqu'il m'avait pris sous son aile. Génial, curieux, joyeux et solaire : il était le maître dont j'avais toujours rêvé. Sa conversation était scintillante, spirituelle, allègre et profonde. Son rire était une leçon permanente de sagesse. Il connaissait tous les ressorts de la comédie humaine. Il était une inspiration pour la vie, une étoile dans la Nuit.

— Bernard semblait hors du commun, me dit Scarlett.

— Il l'était, lui assurai-je.

— Écrivain, c'est quand même un métier fascinant...

— C'est ce que pensait ma dernière petite copine avant de se mettre en couple avec moi.

Scarlett éclata de rire.

— Je le pensais vraiment, me dit-elle. Je veux dire : tout le monde rêve d'écrire un roman.

— Je n'en suis pas sûr.

— En tout cas moi, si.

— Alors lancez-vous ! lui suggérai-je. Il vous suffit d'un crayon

et d'un bloc de papier, et c'est un monde merveilleux qui s'ouvre à vous.

— Je ne saurais pas comment m'y prendre. Je ne saurais pas comment trouver l'idée du roman.

Ma cigarette était terminée. Je m'apprêtais à retourner dans ma chambre lorsqu'elle me retint, ce qui ne fut pas pour me déplaire.

— Comment trouvez-vous l'idée de vos romans ? me demanda-t-elle.

Je pris un instant de réflexion avant de répondre :

— Les gens considèrent souvent que l'écriture d'un roman commence par une idée. Alors qu'un roman commence avant tout par une envie : celle d'écrire. Une envie qui vous prend et que rien ne peut empêcher, une envie qui vous détourne de tout. Ce désir perpétuel d'écrire, j'appelle ça la maladie des écrivains. Vous pouvez avoir la meilleure des intrigues de roman, si vous n'avez pas envie de l'écrire, vous n'en ferez rien.

— Et comment est-ce qu'on crée une intrigue ? me demanda Scarlett.

— Très bonne question, docteur Watson. C'est une erreur que les écrivains qui débutent commettent souvent : ils considèrent qu'une intrigue est constituée de faits assemblés les uns aux autres. On imagine un personnage, on le plonge dans une situation, et ainsi de suite.

— Effectivement, avoua Scarlett. J'avais d'ailleurs eu l'idée de roman suivante : une jeune femme qui se marie et qui, le soir de sa nuit de noces, tue son époux dans leur chambre d'hôtel. Mais je ne suis jamais arrivée à développer.

— Parce que vous assemblez des faits, comme je viens de vous le dire. Or, une intrigue, comme son nom l'indique, doit être constituée de questions. Commencez par poser votre trame de façon interrogative : *Pourquoi une jeune mariée tue-t-elle son mari le soir de leurs noces ? Qui est cette jeune mariée ? Qui est son mari ? Quelle est l'histoire de leur couple ? Pourquoi se sont-ils mariés ? Où se sont-ils mariés ?*

Scarlett répondit du tac au tac :

— Le mari était immensément riche mais d'une radinerie sordide. Elle voulait un mariage de princesse avec cygnes blancs et feu d'artifice, et au final elle a eu une fête au rabais dans une auberge miteuse. Folle de rage, elle a fini par assassiner son mari. Si à son procès le juge est une femme, elle aura des circonstances atténuantes parce qu'il n'y a rien de pire qu'un mari radin.

J'éclatai de rire.

— Vous voyez, lui dis-je, le seul fait de tourner votre trame initiale sous forme de questions offre un lot infini de possibilités. En

répondant à ces questions, les personnages, les lieux et les actions vous apparaîtront d'eux-mêmes. Vous avez vous-même dessiné quelques contours des personnages du mari et de la femme. Vous avez même poursuivi l'intrigue en pensant au procès. Est-ce que l'enjeu est le meurtre ? Ou alors le procès de la femme ? Sera-t-elle acquittée ? La magie du roman, c'est qu'un simple fait, n'importe lequel, traduit sous forme de questions, ouvre la porte à un roman.

— N'importe quel état de fait ? répéta Scarlett d'un ton un peu incrédule, comme si elle me lançait un défi.

— N'importe lequel. Prenons un exemple très concret : si je ne me trompe pas, vous êtes dans la chambre 621 bis, c'est exact ?

— Absolument, confirma Scarlett.

— Et moi, je suis dans la chambre 623. Et la chambre avant la vôtre est la 621. J'ai parcouru tout l'étage pour vérifier : la chambre 622 n'existe pas. C'est un fait. Pourquoi y a-t-il, au Palace de Verbier, une chambre 621 bis à la place de la 622 ? Ça, c'est une intrigue. Et le début d'un roman.

Scarlett afficha un large sourire : elle s'était prise au jeu.

— Attention, nuança-t-elle aussitôt, il pourrait y avoir une explication rationnelle. Il arrive que les hôtels renoncent à la chambre 13 par égard pour les clients superstitieux.

— S'il y a une explication rationnelle immédiate, dis-je, alors l'intrigue s'éteint et il n'y a pas de roman. C'est là où le romancier entre en action : pour qu'un roman existe, il doit repousser un peu les murs de la rationalité, se défaire de la réalité et surtout créer un enjeu là où il n'y en a pas.

— Comment le feriez-vous dans le cas de cette chambre d'hôtel ? me demanda Scarlett qui n'était pas sûre de tout comprendre.

— Dans le roman, l'écrivain, à la recherche d'une explication, va interroger le concierge de l'hôtel.

— Allons-y ! suggéra-t-elle.

— Maintenant ?

— Bien sûr que oui, maintenant !

— La chambre 621 bis est emblématique de l'hôtel, nous expliqua le concierge, amusé de nous voir débarquer à une heure pareille pour lui poser cette question. Au moment de la construction de l'hôtel, la plaque 621 a été apposée sur la porte de deux chambres par erreur. Il aurait suffi de remplacer l'une des deux 621 par un 622 et cela aurait tout réglé. Mais le propriétaire de l'époque, monsieur Edmond Rose, qui était un homme d'affaires avisé, préféra ajouter la mention *bis* sous le 621, et la chambre devint la 621 bis. Cela ne manqua pas d'attiser la curiosité des clients qui réclamèrent cette

chambre plutôt qu'une autre, convaincus qu'elle avait quelque chose de spécial. L'astuce fonctionne toujours aujourd'hui puisque vous êtes là, en pleine nuit, à m'interroger sur cette fameuse chambre.

De retour au sixième étage, Scarlett me dit :

— Donc cette chambre 621 bis n'est qu'une erreur de construction.

— Pas pour le romancier, lui rappelai-je, sinon l'histoire s'arrête. Dans le roman, le concierge ment pour relancer l'intrigue. Pourquoi le concierge ment-il ? Quelle est la vérité sur cette mystérieuse chambre 621 bis ? Que s'y est-il passé pour que les gens de l'hôtel le dissimulent ? Voilà comment on peut construire une idée à partir d'une simple situation.

— Et maintenant ? demanda Scarlett.

— Et maintenant, plaisantai-je, à vous de creuser. Moi, je vais me coucher.

J'étais loin de me douter que je venais de gâcher mes vacances.

Le lendemain matin à 9 heures, je fus tiré de mon sommeil par des coups contre la porte de ma chambre. J'allai ouvrir, c'était Scarlett. Elle s'étonna de mon air endormi.

— Vous dormiez, l'écrivain ?

— Oui, je suis en vacances. Vous savez, ces moments de repos pendant lesquels on vous laisse tranquille.

— Eh bien, vos vacances sont terminées, m'annonça-t-elle en entrant dans ma suite, tenant un gros livre sous le bras. Car j'ai la réponse à votre prétendue intrigue : *pourquoi y a-t-il, au Palace de Verbier, une chambre 621 bis à la place de la 622 ?* Parce qu'il y a eu un meurtre ! La fiction dépasse la réalité !

— Quoi ? Comment savez-vous tout ça ?

— Je suis allée de bonne heure dans l'un des cafés du centre du village pour y interroger les habitants. Plusieurs d'entre eux m'en ont parlé. Je peux avoir un café, s'il vous plaît ?

— Je vous demande pardon ?

— Café, *please* ! À côté du minibar, il y a une machine à capsules. Vous mettez la capsule dedans, vous appuyez sur le bouton et le café coule dans la tasse. Vous allez voir, c'est magique !

J'étais complètement séduit par Scarlett. Je m'exécutai aussitôt et préparai deux expressos.

— Rien n'indique un lien entre ce meurtre et cette étrangeté de chambre 621 bis, lui fis-je remarquer en lui apportant une tasse.

— Attendez de voir ce que j'ai trouvé, me dit-elle en ouvrant le livre qu'elle avait apporté.

Je m'installai à côté d'elle.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Un livre sur l'histoire du Palace, m'expliqua-t-elle en faisant défiler les pages. Trouvé à la librairie du village.

Elle s'arrêta sur une photo d'un plan architectural de l'hôtel et posa son doigt dessus.

— C'est le sixième étage, dit-elle. Coup de chance, quand même ! Vous voyez, c'est le couloir ici, et là on voit, pour chaque suite, son numéro. Elles se suivent logiquement, regardez ! Et la 622 est bien là, entre la 621 et la 623.

Je constatai, stupéfait, que Scarlett disait vrai.

— À quoi vous pensez ? lui demandai-je, certain qu'elle avait une idée derrière la tête.

— Que le meurtre a eu lieu dans la chambre 622 et que la direction de l'hôtel a voulu en effacer le souvenir.

— Ce n'est qu'une hypothèse.

— Que nous allons vérifier. Vous avez une voiture ?

— Oui, pourquoi ?

— Alors en route, l'écrivain !

— Comment ça, *en route* ? Où voulez-vous aller maintenant ?

— Aux archives du *Nouvelliste*, le grand quotidien de la région.

— C'est dimanche, fis-je remarquer.

— J'ai appelé la rédaction. Ils sont ouverts le dimanche.

Scarlett me plaisait. C'est la raison pour laquelle je l'accompagnai à Sion, à environ une heure de route, où se trouvaient les locaux du *Nouvelliste*.

Derrière le comptoir d'accueil, une réceptionniste nous informa que l'accès aux archives était réservé aux abonnés.

— Il va falloir s'abonner, annonça Scarlett en me tapant du coude.

— Hé, pourquoi moi ? protestai-je.

— Allez, l'écrivain, on n'a pas le temps d'ergoter, abonnez-vous, s'il vous plaît !

J'obtempérai et sortis ma carte de crédit, ce qui nous octroya le droit d'accéder à la salle des archives. J'avais imaginé un sous-sol poussiéreux dans lequel s'entassaient des milliers de vieux journaux : il s'agissait en réalité d'une petite pièce équipée de quatre ordinateurs. Tout avait été informatisé, ce qui nous simplifia la vie. Installée derrière un écran, il ne fallut que quelques mots-clés à Scarlett pour trouver une série d'articles. Elle cliqua sur le premier et poussa un cri de victoire. L'affaire faisait la une du journal. On y voyait une photo du Palace de Verbier devant lequel étaient garées des voitures de police, et le titre suivant :

Meurtre au Palace

Hier, dimanche 16 décembre, un homme a été retrouvé assassiné dans la chambre 622 du Palace de Verbier. C'est un employé de l'hôtel qui a découvert le corps de la victime au moment de lui apporter son petit-déjeuner.

Chapitre 3.

Le début de l'affaire

Dimanche 9 décembre, 7 jours avant le meurtre

L'avion était bloqué sur le tarmac de l'aéroport de Madrid. Par le haut-parleur, le commandant de bord avait annoncé aux passagers que d'importantes chutes de neige à Genève avaient obligé l'aéroport à fermer brièvement, le temps de déblayer la piste. L'affaire d'une demi-heure au plus avant que l'appareil puisse décoller.

Ce qui n'était qu'un désagrément sans grande conséquence pour la plupart des voyageurs présents à bord semblait contrarier particulièrement Macaire Ebezner, passager de la classe Affaires, assis au premier rang. L'œil vissé au hublot, il avala en deux gorgées la coupe de champagne que l'hôtesse lui avait offerte pour patienter. Il était nerveux. Quelque chose clochait. Il était convaincu que l'immobilisation de l'avion n'était pas due à la neige : ils l'avaient retrouvé. Ils allaient venir le cueillir à bord de cet avion. Il le pressentait. Il était fait comme un rat. Sans aucun moyen de fuir. Scrutant le tarmac par le hublot, il vit soudain une voiture de police qui roulait à vive allure en direction de l'appareil, les gyrophares enclenchés. Il sentit son rythme cardiaque accélérer. Il était pris.

*

La veille, en milieu d'après-midi, dans le quartier de Salamanca, au centre de Madrid.

Macaire et Perez sortaient de la bouche de métro Serrano. Ils venaient d'identifier l'informateur et de récupérer les documents dans

son appartement, avant de prendre la fuite en métro pour plus de discrétion. Mais en sortant de la rame, Perez avait eu l'impression qu'ils étaient suivis. En remontant les escaliers vers la rue, il en avait eu la confirmation.

— Ne te retourne pas, ordonna-t-il à Macaire. Il y a deux types qui sont sur nos talons depuis tout à l'heure.

Au ton de sa voix, Macaire comprit que c'était fini. Ils avaient pourtant appris à faire attention aux signes : leur manque de vigilance allait leur coûter très cher.

Macaire eut une poussée d'adrénaline.

— Pars à droite, lui dit alors Perez. Je vais partir à gauche. Je te retrouve à l'appartement plus tard.

— Je ne te laisse pas seul !

— Maintenant ! ordonna Perez. Fais ce que je te dis ! C'est toi qui as la liste !

Ils se séparèrent. Macaire partit à droite et remonta la rue d'un pas rapide. Il aperçut un taxi arrêté sur le bas-côté qui venait de déposer un client et s'engouffra à bord. Le chauffeur démarra et Macaire se retourna : Perez avait disparu.

Macaire se fit déposer à la Puerta del Sol et se mêla au flot des touristes. Il entra dans une boutique de prêt-à-porter, dont il ressortit intégralement changé, au cas où on aurait donné son signalement. Ne sachant pas ce qu'il devait faire, il finit par appeler le numéro d'urgence. C'était la première fois en douze ans qu'il l'utilisait. Il trouva une cabine téléphonique à proximité du Retiro et composa le numéro qu'il connaissait par cœur. Il s'identifia auprès du standardiste qui lui répondit, et on lui passa Wagner qui lui annonça la mauvaise nouvelle :

— Perez a été arrêté par la police espagnole. Ils n'ont rien contre lui, il va sortir. Il a un passeport diplomatique de toute façon.

— J'ai la liste, indiqua alors Macaire. C'était bien notre homme.

— Parfait. Brûlez cette liste et suivez le protocole. Retournez à votre appartement et rentrez à Genève demain comme prévu. Ne vous en faites pas. Tout ira bien.

— Très bien, acquiesça Macaire.

Avant de raccrocher, Wagner dit d'une voix presque amusée qui détonnait face à la gravité de la situation :

— Oh, puisque je vous ai au bout du fil : vous êtes dans le journal. C'est officiel.

— Je le sais, répondit Macaire presque agacé de la légèreté de son interlocuteur.

— Bravo !

La communication prit fin brusquement.

Suivant les consignes qu'il venait de recevoir, Macaire retourna

à l'appartement en prenant toutes les précautions et brûla la liste. Il regrettait terriblement d'avoir accepté ce voyage qui devait être le dernier. Il craignait que ce ne fût celui de trop. Il avait tant à perdre : sa femme, sa vie de rêve et la promotion qui l'attendait. D'ici une semaine il serait président de la banque familiale, l'une des plus importantes banques privées de Suisse. Une indiscretion avait filtré dans l'édition du week-end de la *Tribune de Genève*, parue le jour même. Il avait reçu des messages de félicitations de tout le monde. Sauf de sa femme, Anastasia, qui était restée en Suisse. Comme toujours pour ce genre de voyage, il s'était arrangé pour qu'elle ne vienne pas avec lui.

*

Sur le tarmac de l'aéroport de Madrid, la voiture de police passa devant l'avion et continua sans s'arrêter le long de la route de service. Fausse alerte. Macaire s'affala sur son siège, soulagé. Soudain, l'avion s'ébranla et se mit à rouler lentement en direction de la piste de décollage.

Lorsque, quelques minutes plus tard, l'appareil s'éleva enfin dans les airs, Macaire, se sentant hors de danger, poussa un long soupir. Il demanda qu'on lui serve une vodka et des cacahuètes, puis il déplia son exemplaire de la *Tribune de Genève*, glané parmi la sélection de journaux offerts à bord. En ouverture des pages économiques, il découvrit sa photo :

Macaire Ebezner sera nommé samedi président de la Banque Ebezner

Il n'y a plus de doute : c'est bien Macaire Ebezner, 41 ans, qui reprendra les rênes de la plus importante banque privée de Suisse, dont il est le seul héritier. La nouvelle a été confirmée à mots couverts par un membre influent de la banque qui a souhaité rester anonyme. « Seul un Ebezner peut diriger la Banque Ebezner », a-t-il affirmé.

Il réclama une autre vodka qui l'assomma. Il s'assoupit.

Il avait cru fermer les yeux quelques instants seulement mais, lorsqu'il reprit ses esprits, l'avion était déjà en approche finale sur Genève. Il vit le contour ciselé du lac Léman et les lumières de la ville. Il neigeait abondamment, des flocons virevoltaient dans l'air. L'hiver était en avance et la Suisse s'était recouverte de blanc. Le vol de Madrid était l'un des premiers à se poser à l'aéroport de Genève après une longue interruption du trafic aérien due aux conditions climatiques.

Il était 21 heures 30 lorsque l'appareil toucha la piste qui venait d'être déblayée. Une fois débarqué, Macaire traversa rapidement les boyaux de l'aéroport qu'il connaissait par cœur, sa valise à la main. Il quitta la zone d'arrivée d'un air dégagé. Les douaniers devant lesquels il passa ne lui posèrent pas la moindre question.

La neige ayant perturbé l'activité aérienne pendant la dernière heure, à la sortie de l'aéroport une longue file de taxis attendaient de trop rares clients. Macaire s'installa à bord de la voiture de tête. Derrière le volant, le chauffeur reposa aussitôt le journal qu'il terminait d'éplucher.

— Chemin de Ruth, à Cologny, indiqua Macaire.

Jetant un regard appuyé sur son client dans le rétroviseur, le chauffeur lui demanda alors, agitant son exemplaire de la *Tribune de Genève* :

— C'est vous dans le journal, non ?

Macaire sourit, flatté qu'on le reconnaisse.

— C'est bien moi.

— C'est un grand honneur, monsieur Ebezner, lui dit le chauffeur, le regard plein d'admiration. C'est pas tous les jours que je transporte une vedette de la finance.

Macaire, observant son visage dans le reflet de la vitre, ne put réprimer un large sourire. Il était au sommet de sa carrière de banquier. Oubliée, la tension de Madrid : il était tiré d'affaire et son avenir était radieux. Il avait hâte d'être demain à la banque. Hâte de voir la tête qu'ils feraient tous ! Même si, au fond, son accession à la présidence était acquise depuis des mois, cet article allait faire jaser. À partir de demain, tout le monde allait lui cirer les bottes. Plus que quelques jours de patience : samedi soir, lors du Grand Week-end annuel de la banque à Verbier, il serait élu à la tête du prestigieux établissement.

Le taxi descendit la rue de la Servette, puis l'avenue de Chantepoulet et traversa le pont du Mont-Blanc. Les rives du lac Léman scintillaient. Le grand Jet d'eau, panache de la ville, s'élevait

majestueusement au milieu des flocons. Genève, entre la neige et les illuminations de Noël, était féérique. Tout avait l'air si calme et si serein.

La voiture remonta ensuite le quai du Général-Guisan puis continua vers Coligny, l'une des communes huppées de Genève, où Macaire vivait avec son épouse Anastasia dans une magnifique propriété dominant le Léman.

Dans la cuisine des Ebezner justement, à ce même moment, Arma, l'employée de maison, goûta le rôti de veau qu'elle faisait mijoter avec amour depuis des heures : il était parfait. Elle regarda encore une fois avec admiration l'article du journal qu'elle avait posé sur le plan de travail pour lui tenir compagnie. C'était officiel : Moussieu serait élu président de la banque samedi prochain ! Elle était tellement fière de lui. Elle ne travaillait jamais les week-ends, mais la veille, aussitôt qu'elle avait découvert l'article dans le café où elle avait ses habitudes, elle avait décidé de venir l'accueillir à son retour de Madrid. Elle savait qu'il serait seul car sa femme passait le week-end chez une amie (Médème Anastasia n'aimait pas être seule dans cette grande maison quand son mari était en voyage d'affaires). Arma trouvait triste qu'il n'y ait personne chez lui à son retour pour célébrer une si grande nouvelle.

Apercevant les phares du taxi qui pénétrait dans la propriété, elle se précipita dehors pour accueillir son patron, sans même prendre le temps d'enfiler son manteau malgré la neige qui tombait.

— Vous êtes dans le journal ! s'écria-t-elle fièrement en brandissant l'article sous les yeux de Macaire qui s'extirpait du taxi.

— Arma, s'étonna-t-il, qu'est-ce que vous faites ici un dimanche ?

— Je ne voulais pas que vous rentriez chez vous dans une maison toute sombre et sans un bon repas.

Il lui sourit affectueusement.

— *Président*, c'est donc officiel ! se réjouit Arma.

Elle s'empara de la mallette que le chauffeur sortit du coffre puis elle suivit son patron qui pénétra à l'intérieur de la maison, tandis que le taxi repartait. À peine la voiture eut-elle franchi le portail de la propriété des Ebezner qu'un homme apparut dans la lumière des phares. Le chauffeur s'arrêta et baissa la vitre.

— J'ai fait tout comme vous m'avez dit, indiqua-t-il à l'homme qui ne semblait pas se soucier de la neige qui tombait.

— Vous lui avez montré l'article ? demanda l'homme.

— Oui, j'ai suivi vos consignes à la lettre, jura solennellement le chauffeur qui attendait sa rétribution. J'ai fait semblant de le reconnaître, tout comme vous m'avez dit.

L'homme eut un air satisfait et remit une liasse de billets de cent

francs au chauffeur qui repartit immédiatement.

Dans sa maison, installé à la table de la cuisine, Macaire se fit servir par Arma une belle tranche de rôti. Il était préoccupé. Essentiellement à cause d'Anastasia. Il lui avait écrit un message pour lui dire qu'il était bien arrivé à Genève. Elle avait répondu laconiquement :

*Contente que ton voyage se soit bien passé.
Bravo pour l'article dans la Tribune.
Je rentre demain, plus prudent de ne pas
conduire avec toute cette neige.*

Relisant le message, Macaire se demanda qui mentait à qui. Lui-même, cela faisait douze ans qu'il lui mentait. Douze ans que son secret lui brûlait les lèvres.

Arma l'arracha à ses pensées.

— Je suis tellement heureuse pour vous, dit-elle. Quand j'ai vu l'article, j'ai presque pleuré. *Président de la banque* ! À Madrid, c'était pour le travail ?

— Oui, mentit Macaire.

Il semblait ailleurs et ne prêtait pas la moindre attention à Arma. Elle finit par aller nettoyer les casseroles, furieuse contre elle-même. Quelle idiote elle avait été de venir l'accueillir ce soir ! Elle pensait que cela lui aurait fait plaisir. Ça aurait été l'occasion de passer un moment privilégié ensemble. Mais il s'en fichait royalement. Il n'avait même pas remarqué qu'elle était allée chez le coiffeur et s'était mis du vernis sur les ongles. Elle décida de s'en aller.

— Si vous n'avez plus besoin de moi, Moussieu, je vais y aller.

— Bien entendu, filez, Arma, et merci pour ce succulent dîner. Sans vous, je serais allé au lit le ventre vide. Vous êtes une perle. À ce propos, vous n'oubliez pas que j'ai besoin de vous ici tout le week-end prochain ?

— Le week-end prochain ? s'étrangla Arma.

— Oui, vous savez c'est le Grand Week-end de la banque, interdit aux épouses. J'ai des scrupules à laisser Anastasia toute seule de nouveau. Deux week-ends de suite, ça fait beaucoup... Vous savez combien elle déteste être seule dans cette grande maison. Vous pourriez même dormir dans l'une des chambres d'amis... ça la rassurerait beaucoup.

— Mais vous m'aviez donné congé dès vendredi prochain,

rappela Arma. J'avais prévu de m'absenter jusqu'à lundi.

— Ah zut, j'avais complètement oublié ! Pouvez-vous annuler vos plans ? S'il vous plaît, c'est très important pour moi de savoir qu'il y a quelqu'un ici avec Anastasia. Et puis, elle voudra peut-être recevoir des amies, ce serait bien que vous soyez là pour tenir la maison et cuisiner. Je vous paierai le double pour chaque heure passée ici de vendredi à dimanche soir.

Même pour tout l'or du monde, elle n'aurait pas accepté. Ce week-end était très important pour elle. Mais comme elle était incapable de refuser quoi que ce soit à son patron, elle accepta de mauvaise grâce.

Lorsque Arma fut partie, Macaire s'enferma dans son boudoir, une petite pièce du rez-de-chaussée qui lui servait de bureau. Il décrocha un tableau du mur (une aquarelle représentant Genève) qui cachait un petit coffre-fort dont lui seul connaissait la combinaison. Il en sortit un cahier. Depuis quelques semaines, il avait entrepris de consigner son secret. Au cas où. Pour que quelqu'un sache. Récemment, il s'était senti observé. Surveillé. Les événements de Madrid semblaient lui donner raison. Depuis douze ans, il avait pris beaucoup de risques. Écrire la vérité quelque part pourrait peut-être s'avérer utile.

Il feuilleta son cahier : les premières pages affichaient des colonnes de chiffres et des sommes d'argent, comme s'il s'agissait d'un document comptable. Peut-être de l'argent non déclaré, pourrait-on penser si ce cahier tombait entre de mauvaises mains. C'était un leurre. Les pages suivantes semblaient toutes vierges, alors qu'elles étaient en réalité noircies de ses confessions. Pour plus de sécurité, Macaire rédigeait à l'encre sympathique. C'était un truc vieux comme le monde mais qui marchait toujours : au moyen d'un stylo à plume volontairement laissé vide d'encre, dont il trempait le bec dans une mixture à base d'eau et de jus de citron, tout ce qu'il inscrivait était aussitôt englouti par les pages. Celles-ci, pourtant remplies, restaient blanches. Si un jour Macaire voulait récupérer son texte invisible, il lui suffirait de placer les pages près d'une source de lumière et de chaleur et tout son récit apparaîtrait alors.

Au début, l'exercice s'était avéré laborieux, mais à force d'entraînement, sa main était devenue agile : même sans voir son texte, Macaire rédigeait de façon parfaitement lisible. Il ouvrit son cahier, repérant la dernière page du texte qu'il avait écrit car elle était cornée, et trempa son stylo-plume dans le bol de jus de citron. Il ne remarqua pas l'ombre tapie dans l'obscurité, à quelques mètres de lui : un homme l'épiait par la fenêtre du boudoir.

L'homme resta immobile à observer Macaire pendant plus d'une heure. Il le regarda écrire, puis ranger le cahier dans le coffre derrière le tableau avant de quitter la pièce, sans doute pour aller se coucher, au vu de l'heure tardive.

L'homme disparut alors dans la nuit, silencieux et invisible, se faufilant hors de la propriété en passant par-dessus le mur d'enceinte. La neige qui continuait à tomber se chargerait de recouvrir ses traces. Arrivé sur le chemin de Ruth, l'homme monta à bord d'une voiture garée sur le bas-côté. Tout était désert. Il démarra et roula quelques minutes jusqu'à être suffisamment éloigné, puis il s'arrêta pour téléphoner.

— Il est rentré chez lui et il ne se doute de rien, assura-t-il à son interlocuteur. Je me suis même arrangé pour qu'un chauffeur de taxi lui parle de l'article.

— C'est une très bonne idée, bravo !

— Comment avez-vous réussi à faire paraître un article pareil ? Avec une photo en plus !

— J'ai mes relations. Le pauvre, demain il va tomber de haut !

À un kilomètre de là, la façade de la maison des Ebezner s'éteignit bientôt totalement. Macaire, dans son grand lit, s'endormit rapidement du sommeil du juste, l'article à sa gloire posé à côté de lui. Il ne s'était jamais senti aussi heureux.

Il était très loin d'imaginer que les ennuis ne faisaient que commencer.

Chapitre 4.

Agitations

Lundi 10 décembre, 6 jours avant le meurtre

6 heures 30 du matin. Tiré de son sommeil par la sonnerie de son réveil, Macaire eut besoin de quelques instants pour se rappeler qu'il était chez lui. En ouvrant les yeux, il avait d'abord eu un sursaut au souvenir de ce qui s'était passé à Madrid. Puis, se rendant compte qu'il était en sécurité chez lui, il se laissa envahir par un sentiment de paix. Tout allait pour le mieux.

Il n'avait pas fermé les volets : par la fenêtre il constata qu'il faisait encore nuit noire et qu'il neigeait abondamment. Il n'avait aucune envie d'affronter les températures glaciales. Calfeutré sous sa couette, il décida de s'accorder quelques minutes de repos supplémentaires et referma les yeux.

Au même moment, rue de la Corraterie, au centre de Genève, sa secrétaire Cristina franchissait le seuil de l'imposant bâtiment de la Banque Ebezner avec sa ponctualité coutumière. Depuis son engagement au sein de la banque, six mois plus tôt, elle arrivait au travail tous les matins à 6 heures 30, heure à laquelle les huissiers ouvraient les lieux. D'une part pour montrer son sérieux à ses patrons, mais surtout parce que cela lui permettait de parcourir les différents dossiers sans être dérangée et sans qu'on lui pose de questions.

En ce jour de neige, pour ne pas risquer d'être retardée par les routes mal déblayées, elle était venue à pied. Chaussée de bottes, une paire d'escarpins dans son sac, elle avait marché depuis son appartement de Champel à travers la ville encore endormie.

Elle traversa le grand hall d'entrée de la banque, élégante dans

son manteau cintré. Les huissiers, alignés derrière le comptoir, tous un peu amoureux d'elle, s'émerveillèrent de voir que rien ne pouvait entamer le zèle de cette jeune employée, aussi jolie que dévouée.

— Salutations matinales, Cristina, l'accueillirent-ils d'une même voix.

— Bonjour, messieurs, leur sourit-elle, déposant à leur intention un sac de croissants achetés dans une boulangerie proche.

Touchés par ce geste, ils se confondirent en remerciements.

— Vous avez vu le journal du week-end ? demanda l'un d'eux en avalant d'une bouchée la moitié d'un croissant. Vous allez être la secrétaire du président !

— Je suis bien contente pour monsieur Ebezner, dit Cristina. Il le mérite.

Elle se dirigea vers les ascenseurs, puis se rendit au cinquième étage, celui de la gestion de fortune. Au bout d'un long couloir aux murs tapissés, elle arriva dans l'antichambre qui lui servait de poste de travail et qui donnait sur les bureaux de ses deux patrons : Macaire Ebezner et Lev Levovitch.

L'antichambre n'était ni très spacieuse, ni très pratique. Un large pupitre qui barrait le passage, une armoire dans l'un des angles et une imposante photocopieuse. C'était Cristina qui avait demandé à pouvoir s'installer ici. Dans tous les départements, y compris la gestion de fortune, les secrétaires étaient réunies dans de grands bureaux confortables. Mais elle préférait être en contact direct avec ses patrons.

À la banque, Cristina s'était rapidement rendue indispensable : elle travaillait dur et ne rechignait jamais à la tâche. Intelligente, perspicace, charmante. Toujours de bonne humeur, toujours obligeante. Elle filtrait les appels, triait attentivement le courrier, maîtrisait les rendez-vous et les agendas.

Depuis son premier jour à la banque, Cristina avait été très impressionnée par Lev Levovitch. Il était l'un des banquiers les plus admirés de Genève. Le plus apprécié pour sa maîtrise des affaires, le plus redouté aussi. Âgé d'une quarantaine d'années, d'une beauté insolente, il avait une allure d'acteur et une prestance royale. Charismatique, doué pour tout, parlant dix langues couramment, il était agaçant de perfection, ne laissant personne indifférent, suscitant toutes les convoitises. Il connaissait ses dossiers dans le moindre détail. Il comprenait les marchés comme personne, et savait en anticiper les mouvements. Même lorsque les Bourses dévissaient, ses clients gagnaient de l'argent.

L'une des particularités de Levovitch est qu'il ne venait pas du sérail : il n'était pas issu d'une famille patricienne genevoise. Parti de rien, il avait travaillé dur pour en arriver là, ce qui lui valait le respect

des grandes huiles dont il faisait partie, et la sympathie du petit personnel qui se retrouvait dans la modestie de ses origines.

À la fois secret et discret, cultivant le mystère, il ne se vantait jamais de ses occupations, laissant parler pour lui les faits rapportés par les journalistes – et par les commères. Il était le conseiller des plus riches, l'intime des puissants, l'ami des présidents, mais, n'oubliant pas d'où il venait, il se montrait toujours disponible pour les nécessiteux, secourable envers les démunis et généreux envers ceux qui en avaient besoin.

À Genève, il était celui dont tout le monde parlait, celui que tous rêvaient de fréquenter. Et malgré cela, c'était un homme solitaire et sans attaches. Il habitait à l'année dans une immense suite située au cinquième étage du luxueux Hôtel des Bergues, palace genevois du bord du lac Léman. On ne connaissait rien de sa vie privée, on ne lui connaissait pas d'amis, son seul confident était son chauffeur et majordome, Alfred Agostinelli, d'une discrétion à toute épreuve. Célibataire convoité, son nom était sur les lèvres de toutes les jeunes femmes de la bonne société genevoise et les grandes familles d'Europe espéraient qu'il poserait les yeux sur l'une de leurs filles. Mais Levovitch semblait totalement détaché de tout cela. Son cœur était une forteresse impenable : on disait de lui qu'il ne s'était jamais entiché de personne.

Lev Levovitch arrivait tous les matins au bureau à 7 heures précises. Mais ce jour-là, à 7 heures 40, toujours personne. Lev n'habitait pourtant qu'à dix minutes à pied de la banque : la neige ne pouvait pas être la cause d'un tel retard. S'efforçant de trouver une bonne explication à cette absence, Cristina supposa un éventuel rendez-vous à l'extérieur. Consultait l'agenda de son patron, elle constata que la page du jour était vierge jusqu'à la plage de 16 heures, sur laquelle il avait lui-même inscrit – elle reconnaissait l'écriture – une mention énigmatique, en lettres capitales : *RENDEZ-VOUS TRÈS IMPORTANT*. Elle s'étonna : en général, elle notait elle-même tous les rendez-vous. Celui-ci avait été ajouté en dernière minute. Cristina était intriguée : qu'est-ce que tout cela pouvait bien signifier ?

Soudain, elle perçut une voix dans le couloir. Elle savait que l'étage, à cette heure, était toujours désert. Elle tendit l'oreille, puis, pour mieux entendre, elle avança à pas feutrés dans le couloir. Elle vit alors, dans la cage d'escalier, Sinior Tarnogol, l'un des membres du Conseil de la banque, qui grimpait les étages jusqu'à son bureau du sixième et s'était visiblement arrêté pour reprendre son souffle. Il parlait au téléphone, et se laissait aller à quelques confidences, convaincu d'être, de si bon matin, à l'abri des oreilles indiscretes.

Cristina, restant invisible de lui, écouta sa conversation.
Elle en resta sidérée.
La nouvelle allait avoir l'effet d'une bombe.

Chapitre 5.

La fin des vacances

À la rédaction du *Nouvelliste*, Scarlett avait imprimé tous les articles consacrés au meurtre de la chambre 622. Elle avait ainsi découvert que ce crime n'avait jamais été élucidé. Et dans la voiture qui nous ramenait à Verbier, elle n'eut qu'une idée en tête : me convaincre d'écrire un roman sur le sujet.

— Un meurtre a eu lieu dans ce Palace, l'écrivain ! C'est quand même fou ! On imagine déjà l'ambiance feutrée, tous les clients suspects, le flic qui interroge les témoins au coin du feu.

— Allons, Scarlett, que voulez-vous faire ? Rouvrir l'enquête ? Résoudre cette affaire alors que la police elle-même a échoué à le faire ?

— Exactement ! Vous êtes mieux qu'un policier, vous êtes écrivain ! On va mener l'enquête ensemble et vous en ferez un roman !

— Je ne vais pas écrire un roman là-dessus, la prévins-je d'emblée.

— Allez, l'écrivain... Je suis certaine que Bernard aurait voulu que vous écriviez un roman sur ce fait divers.

— Non, mon prochain roman ne sera pas une histoire policière à la noix !

— Ne soyez pas grincheux, enfin ! Il y a même un roman dans le roman : comment nous nous rendons compte que le numéro de la chambre 622 a été modifié après qu'un meurtre y a été commis. N'êtes-vous pas curieux de comprendre pourquoi le concierge nous a menti hier soir ?

— Pas plus que ça.

— S'il vous plaît ! Et puis, je vous aiderai.

— Vous m'aidez ? Vous n'avez jamais écrit de livre.

— Je serai votre assistante.

— J'ai déjà une assistante, et croyez-moi, vous ne voulez pas lui ressembler.

— Alors, désormais vous avez deux assistantes.

— Je suis censé être en vacances et me reposer.

— Vous vous reposerez quand vous serez mort.

— De toute façon je ne suis pas disponible. J'ai des engagements.

— Ah bon ? Lesquels ?

— Cet après-midi, par exemple, j'ai réservé un massage, à la suite de quoi j'irai au spa me plonger dans un bain à remous et entrer dans un état de relaxation absolue.

— Vous avez bien raison, l'écrivain ! Faites-vous du bien, prenez des forces ! Plus vous êtes détendu, meilleur sera votre livre ! Dites-moi simplement ce que je dois faire pour vous aider.

Après avoir laissé planer un long silence, je finis par dire :

— Vous devez trouver les éléments qui nous permettront de remonter tout le fil de cette histoire.

Le visage de Scarlett s'illumina :

— Ça veut dire que vous acceptez !

Je souris. Bien sûr que j'acceptais, ne serait-ce que pour passer un peu de temps avec elle.

Cet après-midi-là, tandis que Scarlett était censée rassembler les matériaux de notre enquête, je profitai longuement des services de balnéothérapie de l'hôtel. De retour dans ma suite, je découvris que Scarlett avait pris possession de la pièce. Elle avait retapissé le mur avec tous les articles qu'elle avait trouvés concernant l'affaire.

— Comment êtes-vous entrée ici ? lui demandai-je.

— J'ai demandé à la réception de m'ouvrir la porte.

— Et ils l'ont fait ?

— J'ai dit que j'étais votre assistante. L'assistante du grand écrivain, vous imaginez bien : ils ont frémi ! Venez plutôt regarder ce que j'ai trouvé !

Je m'assis sur l'un des fauteuils et elle pointa du doigt une feuille de papier sur laquelle elle avait inscrit : *Banque Ebezner*.

— Vous connaissez la Banque Ebezner à Genève ? me demanda Scarlett.

— Oui, évidemment, c'est l'une des plus importantes banques privées de Suisse. Ils sont installés dans la rue de la Corraterie.

— Est-ce que le nom de Macaire Ebezner vous dit quelque chose ?

— Non, mais j' imagine qu'avec un nom pareil il a un lien avec la banque.

— Bravo, Sherlock Holmes !

Elle me tendit un article de la *Tribune de Genève* datant de huit jours avant le meurtre, et exhumé grâce à Internet. J'en lus le titre :

*Macaire Ebezner sera nommé samedi
président de la Banque Ebezner*

— Macaire Ebezner était censé devenir président de la banque, m'expliqua Scarlett. Il devait succéder à son père, Abel Ebezner, décédé une année plus tôt. Sauf que, contrairement à ce que dit l'article – il faut toujours se méfier de la presse –, sa nomination n'était pas acquise du tout.

— Comment le savez-vous ?

— Ça n'a pas été simple. Mais j'ai finalement réussi à mettre la main sur le concierge d'hier soir : il m'a expliqué qu'en cas de questions de la part des clients, la direction donne pour consigne d'inventer cette histoire d'erreur de numérotation de chambre. Parce qu'un meurtre dans un hôtel, ça fait mauvais genre. J'ai demandé à parler au directeur, mais comme par hasard il est absent ces jours-ci. Je crois qu'ils n'ont pas trop envie qu'on fouine. Enfin bref, le concierge était déjà employé au Palace au moment du meurtre. Il a d'abord affirmé qu'il ne se souvenait plus de rien, mais quelques billets ont soigné son amnésie avec succès. Il m'a donc raconté qu'à l'époque, Macaire Ebezner avait un concurrent très sérieux en la personne de Lev Levovitch, un autre banquier, un type assez flamboyant, connu à l'hôtel, qui avait été le bras droit d'Abel Ebezner.

— Le père de Macaire Ebezner, c'est cela ?

— Exactement, confirma Scarlett. Le concierge avait recueilli les confidences du directeur du Palace de l'époque, Edmond Rose, qui était apparemment très proche de ce Lev Levovitch. Le week-end du meurtre, il y a eu une agitation inhabituelle au Palace.

— Attendez, Scarlett, l'interrompis-je, je ne vous suis pas. Quel est le lien entre le Palace de Verbier et la banque ?

— Le Grand Week-end.

— *Le Grand Week-end* ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Le Grand Week-end a été une tradition de la Banque Ebezner pendant des décennies. Il s'agissait de la sortie annuelle de l'établissement. Chaque année, en décembre, tous les employés de la banque étaient invités à passer deux jours à Verbier. Tout le monde était logé ici, au Palace de Verbier. Les journées étaient laissées libres pour skier, se promener, ou jouer au curling. Le samedi soir, un dîner

de gala avait lieu dans la salle de bal du Palace. C'était le moment de toutes les solennités, pendant lequel on procédait aux grandes annonces officielles de la banque, telles que les promotions internes, passations de pouvoir ou départs en retraite.

— Donc le week-end du meurtre était l'un de ces fameux Grands Week-ends de la banque ?

— Oui. Et pas n'importe lequel ! Regardez !

Scarlett me montra un autre article tiré de la *Tribune de Genève*. Celui-ci était daté de presque une année avant le meurtre. Il était consacré aux obsèques d'Abel Ebezner, au début du mois de janvier, célébrées à la cathédrale Saint-Pierre de Genève. On y voyait, sur une photo, trois hommes décrits comme les membres du Conseil de la banque : Jean-Bénédict Hansen, Horace Hansen et Sinior Tarnogol.

— Le Conseil de la banque ? Qu'est-ce que c'est ? demandai-je en relevant que Scarlett avait noté ces mêmes mots sur un morceau de papier au mur, comme s'il s'agissait d'un élément important.

Elle eut un petit sourire victorieux :

— Je me suis posé la même question. J'ai donc fait quelques recherches. À l'époque, la pyramide hiérarchique de la banque était constituée ainsi : à sa base, les simples employés, au-dessus desquels se trouvaient des chefs de service, au-dessus desquels se trouvaient les fondés de pouvoir, au-dessus desquels se trouvaient les sous-directeurs, au-dessus desquels se trouvaient les directeurs et au-dessus d'eux, au sommet, dominant tout ce petit monde, le Conseil de la Banque, composé de quatre personnes : deux simples membres, un vice-président et un président. D'après l'article de la *Tribune de Genève*, la présidence de la Banque Ebezner s'est toujours transmise de père en fils. Ce qui signifie que les présidents et vice-présidents du Conseil ont toujours été un père et un fils Ebezner, se succédant de génération en génération.

— Donc logiquement, Macaire Ebezner aurait dû être nommé président à la suite de son père.

— Logiquement. Sauf que, regardez la photo de l'article consacré à l'enterrement d'Abel Ebezner, sur laquelle on voit les trois autres membres du Conseil de la banque : Macaire Ebezner n'en fait pas partie.

— Pourquoi ?

— Je l'ignore. Mais toujours selon ce que j'ai trouvé sur Internet, avant sa mort, Abel Ebezner avait changé les règles. Il avait chargé le Conseil d'élire son successeur, lui donnant environ une année de délai pour faire son choix. L'annonce du nouveau président devait donc avoir lieu au cours du Grand Week-end suivant son décès, c'est-à-dire le week-end du meurtre.

Chapitre 6.

La course à la présidence

Au cours des mois qui précéderent le meurtre, la succession de la présidence de la Banque Ebezner avait constitué une petite saga qui avait passionné Genève.

Tout avait débuté en janvier, dans les premiers jours de l'an, lorsque Abel Ebezner, emblématique président de la banque pendant les quinze dernières années, était mort, à un âge respectable, emporté par un cancer. À l'annonce de son décès, tout le monde avait considéré que la présidence reviendrait de droit à Macaire, le fils unique d'Abel. Depuis la fondation, trois cents ans plus tôt, de leur banque familiale, les Ebezner s'étaient transmis les rênes de l'entreprise de père en fils. « Seul un Ebezner peut diriger la Banque Ebezner », répétait-on aux employés et aux clients, comme s'il s'agissait d'un gage d'une extraordinaire qualité. Mais voilà qu'avant de mourir, Abel Ebezner avait fait inscrire dans son testament que cette tradition de relais filial serait enterrée avec lui, et que le prochain président de la très prestigieuse banque serait désigné non pas pour son nom mais pour son mérite.

Sous contrôle d'un notaire, le père Ebezner avait tout prévu dans les moindres détails. Le mode d'élection du président de la banque devait répondre à trois règles : 1) c'était aux trois membres restants du Conseil de la banque qu'incombait la tâche de nommer celui qui en deviendrait le quatrième membre et surtout le président, 2) le Conseil ne pouvait pas élire l'un de ses pairs mais devait coopter ce nouveau membre, et enfin 3) la décision, afin d'éviter toute précipitation, ne serait annoncée que lors du traditionnel Grand Week-end de fin d'année, le nouveau président ne prenant ses fonctions qu'au 1^{er} janvier de l'année suivante.

La dernière volonté d'Abel Ebezner eut l'effet d'un coup de

tonnerre au sein de la banque. Loin de déstabiliser l'établissement, elle le galvanisa. Des huissiers aux directeurs, tous eurent soudain l'impression d'avoir leurs chances d'accéder à la fonction suprême. À tous les échelons, les employés redoublèrent de zèle afin de s'attirer les faveurs des membres du Conseil. La banque n'avait jamais été aussi productive : plus personne ne sollicita le moindre congé maladie et l'essentiel du personnel renonça à prendre des vacances.

La frénésie autour de la succession fut telle qu'elle se propagea au reste de la ville. La Banque Ebezner était l'une des grandes institutions de Genève et son président figurait parmi les personnalités les plus en vue. Le fait que, pour la toute première fois, la succession à la présidence de l'établissement ne soit pas héréditaire passionnait tout le monde.

À mesure que les semaines s'écoulaient, l'excitation montait crescendo. Finalement le mois de décembre arriva. Tout le monde brûlait de savoir qui rejoindrait Jean-Bénédict Hansen, Horace Hansen et Sinior Tarnogol au sein du Conseil et présiderait aux destinées de la Banque Ebezner.

Aussi en ce lundi 10 décembre lorsque, à 10 heures 30, Macaire Ebezner fit enfin son apparition sur le trottoir de la rue de la Corraterie, il exulta en voyant l'imposant bâtiment de la banque se dresser devant lui. Il en contempla la façade avec fierté :

Banque Ebezner & Fils, depuis 1702

Il allait arriver en vedette. Il le savait. Il allait être pour les prochains jours le sujet de toutes les discussions et de toutes les attentions. Surtout, garder la tête froide et affecter la modestie. Répéter qu'avant samedi, toutes les options étaient encore ouvertes pour le Conseil. Évidemment, ne pas dire qu'il savait depuis longtemps déjà qu'il serait le président. Il lui tardait que samedi arrive enfin. Plus que six petits jours et ce serait officiel. Il devait se montrer patient.

Il admira encore le fronton de sa banque et respira à pleins poumons l'air vivifiant du matin d'hiver. Le soleil rayonnait sur la neige, le ciel était désormais d'un azur éclatant.

Il regrettait de ne pas s'être levé dès son réveil : pensant fermer les yeux quelques instants, il s'était profondément rendormi. Puisque tout le monde l'attendait, tout le monde allait remarquer son arrivée tardive. Ce n'était pas digne du futur président de la plus importante banque privée de Suisse d'arriver à une heure pareille au travail. Déjà qu'il n'arrivait jamais tôt, mais là c'était le pompon ! Il invoquerait l'excuse de la neige pour cette fois, mais résolution pour le Nouvel an :

dès qu'il serait officiellement élu, il serait, tous les matins, parmi les premiers à la banque.

Macaire Ebezner, passant la lourde porte d'entrée de l'établissement tout en dorures et en arabesques, pénétra d'un air important dans le grand hall d'accueil. Il sentit tous les regards sur lui. Derrière leur comptoir, les huissiers le saluèrent d'un ton déférent. « Salutations matinales, monsieur Ebezner ! » répéta la petite chorale en inclinant légèrement la tête.

Macaire perçut aussitôt que leurs regards avaient changé. Il se sentit soudain plus important qu'un pape. Tous ceux qu'il croisa le félicitèrent, lui adressèrent des salutations obséquieuses et des clins d'œil complices. Il serait bientôt le chef de tous ces gens et il avait désormais droit à toutes les flatteries. Les plus flagorneurs lui donnèrent même du « Bonne journée, Monsieur le président ».

Il prit l'ascenseur avec une grappe de fayots qui se contorsionnèrent devant lui. Tous des larbins ! songea-t-il en contemplant leur danse de saint-guy. Mais il n'était pas dupe : certains parmi ses courtisans avaient retourné leur veste à la dernière minute, pensant d'abord qu'il serait écarté par le Conseil. Il était conscient de n'avoir pas toujours été pris au sérieux, surtout cette dernière année à cause de la décision qu'avait prise son père, juste avant sa mort. La volonté de son *daddy* de le faire élire président par le Conseil de la banque au lieu de le nommer directement l'avait d'abord chagriné. Il aurait préféré que son père fasse comme tous ses prédécesseurs depuis trois cents ans et lui passe tout simplement le flambeau. Être le chef tout de suite, quoi ! sans avoir à subir ces formalités d'élection. Mais il avait fini par comprendre le fondement de la dernière volonté paternelle : c'était pour mieux asseoir sa légitimité. Il allait être nommé président pour son talent, pas pour son nom ! Il en sortirait grandi. Son père avait pensé à tout.

Arrivé au cinquième étage, Macaire débarqua en se pavanant dans l'antichambre de sa secrétaire, Cristina. Quelle fête elle allait lui faire ! Mais Cristina l'accueillit avec une mine catastrophée.

— Monsieur Ebezner, enfin vous voilà ! s'écria-t-elle.

— Que vous arrive-t-il, Cristina ? lui demanda Macaire d'un air goguenard. On dirait que vous avez vu un revenant.

— Je ne sais pas comment vous l'annoncer...

— M'annoncer quoi ? demanda Macaire tout sourire. Si c'est à propos de ma nomination à la présidence de la banque, le journal du week-end s'est chargé de m'en informer.

Macaire eut un sourire amusé et entra dans son bureau, en se débarrassant de son épais manteau d'hiver. Cristina le suivit dans la pièce et, comme elle restait interdite, il fronça les sourcils :

— Vous m'inquiétez, Cristina. Vous êtes toute pâle. J'espère que

ce n'est pas votre santé ?

Après une hésitation, elle lui dit :

— Monsieur Ebezner, ce n'est pas vous qui allez être élu président de la banque.

— Qu'est-ce que vous racontez enfin ? Vous n'avez pas vu le journal du week-end ?

— Cet article est faux ! s'écria Cristina. C'est Lev Levovitch qui va être élu président !

Cette dernière phrase claqua comme un coup de feu. Macaire resta sonné un instant.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Levovitch va être élu président, répéta-t-elle. Je suis vraiment désolée.

— Oh, la petite ordure ! murmura Macaire.

Il voulut se précipiter dans le bureau de Levovitch pour lui demander des explications, mais Cristina l'interrompt dans son élan.

— Monsieur Levovitch ne s'est pas présenté à la banque ce matin, dit-elle. J'ai essayé de le joindre par tous les moyens, sans succès. Je suis très inquiète, il faut absolument que je lui parle. Savez-vous où il se trouve ?

Macaire, retrouvant sa contenance, prit un air détaché :

— Pas la peine de faire des fausses joies à ce pauvre Levovitch. Il n'est nullement question qu'il devienne le président de la banque. Qu'est-ce qui vous prend de faire courir des rumeurs aussi idiotes ? Je sais qui est la source du journal, figurez-vous : il s'agit d'un membre du Conseil dont je suis très proche et qui m'a assuré depuis des mois que...

— C'est votre cousin Jean-Bénédict Hansen ? l'interrompt Cristina.

— Plaît-il ? s'agaça Macaire qui avait horreur de se faire couper la parole par le petit personnel.

— Le membre du Conseil dont vous êtes proche, c'est monsieur Hansen, c'est cela ? demanda Cristina.

— C'est Jean-Béné, oui, confirma Macaire. Ça vous pose un problème ?

— Ce matin j'ai entendu monsieur Tarnogol qui parlait au téléphone avec monsieur Hansen. Il lui disait qu'il ne fallait surtout pas vous élire, que cela allait à l'encontre du désir de votre père. À cause de ce qui s'est passé il y a quinze ans, à Verbier. Il a dit que votre père ne vous l'avait jamais pardonné, que s'il avait voulu que vous soyez élu président, il vous aurait nommé directement. De ce que j'ai compris de la conversation, le Conseil s'est réuni vendredi et s'est accordé sur le choix de Levovitch.

— Non, non, non, rétorqua Macaire, Jean-Béné ne me ferait pas

une chose pareille.

— C'est aussi ce que je me suis dit, compatit Cristina. Alors je suis allé attendre monsieur Hansen devant son bureau pour lui poser la question, et malheureusement j'avais bien entendu. Je suis vraiment désolée, monsieur Ebezner. Je trouve cela affreusement injuste.

Refusant de croire que tout cela puisse être vrai, Macaire se précipita à l'étage supérieur pour interroger lui-même son cousin Jean-Bénédict.

Les bureaux des membres du Conseil se situaient tous au sixième étage de la banque. Au bout d'un impressionnant couloir, quatre portes se succédaient. Il y avait d'abord le bureau du président (laissé vacant depuis la mort d'Abel Ebezner). Puis celui du vice-président, qui aurait dû être celui de Macaire Ebezner depuis quinze ans, mais qui, suite à des événements survenus quinze ans plus tôt, était occupé par Sinior Tarnogol, un homme de l'ombre, mystérieux, qui passait le plus clair de son temps en voyage entre la Suisse et l'Europe de l'Est. Puis il y avait les bureaux des deux autres membres du Conseil : à savoir Horace Hansen, de la branche cousine mais cadette des Ebezner, et son fils, Jean-Bénédict Hansen, un homme d'une quarantaine d'années comme Macaire.

Jean-Bénédict Hansen justement tournait en rond dans son bureau, en fixant la porte, redoutant l'arrivée furieuse de son cousin Macaire aussitôt qu'il aurait été prévenu par Cristina.

— La sale petite fouineuse ! pesta Jean-Bénédict à voix haute.

Deux heures plus tôt, à son arrivée à la banque, il l'avait trouvée devant son bureau. Aussitôt qu'elle l'avait vu, elle lui avait bondi dessus.

— C'est vrai ? avait-elle demandé. Vous n'allez pas élire monsieur Ebezner à la présidence ?

Il avait blêmi.

— Comment le savez-vous ? avait-il balbutié. Ma parole, Cristina, vous espionnez le Conseil ? C'est inacceptable !

— Ne soyez pas ridicule, s'était défendue Cristina. Vous feriez bien de dire à monsieur Tarnogol d'être un peu plus discret si vous ne voulez pas que vos secrets s'ébruient. Comment pouvez-vous faire un coup pareil à votre cousin ?

— Ce ne sont pas vos affaires, Cristina, avait martelé Jean-Bénédict d'un ton sec. Je crois que vous outrepassiez complètement vos fonctions. Je vous prierai donc de rester discrète et de ne pas en parler à Macaire.

— Vous voudriez que je ne dise rien ? Et lui laisser apprendre la nouvelle samedi soir devant tous les employés de la banque ? Quelle

humiliation pour lui !

— C'est plus compliqué que cela.

— Je ne peux pas faire comme si de rien n'était, enfin !

— Vous n'avez aucune raison de lui révéler quoi que ce soit !

Vous vous laissez égarer par votre affection pour lui, vous sortez complètement du cadre professionnel ! Alors, de grâce, Cristina, tenez votre langue ! Sinon, il y aura de sérieuses conséquences pour vous, croyez-moi.

— Que chacun fasse ce qui lui semble approprié ! avait conclu Cristina.

Elle s'en était allée avec un air de défi, et il l'avait suivie d'un regard mauvais jusqu'à ce qu'elle atteigne l'ascenseur. Elle était décidément la reine des enquiquineuses. Ah, comme il s'en voulait de l'avoir engagée ! Tout ça pour être serviable. D'abord, il lui avait trouvé un poste taillé sur mesure. Puis elle avait demandé à pouvoir être installée dans l'antichambre, arguant qu'elle ne pourrait pas faire son travail correctement si elle était avec toutes les secrétaires dans un bureau commun. Et lui qui avait dit amen à tout pour être arrangeant, voilà comment il était remercié.

La porte du bureau de Jean-Bénédict s'ouvrit soudain brutalement et Macaire fit son apparition :

— Jean-Béné, dis-moi que ce n'est pas vrai ! Dis-moi que ce n'est pas Levovitch qui va être élu président de la banque par le Conseil !

— Je suis vraiment désolé, regretta Jean-Bénédict en regardant le plancher.

Un silence glacial envahit la pièce. Macaire, sous le choc, se laissa choir dans un fauteuil et ferma les yeux, comme pour se couper de l'insoutenable réalité. Il était écarté de la présidence de la banque familiale ! Quelle honte ! Quelle humiliation ! Qu'allaient dire les gens ? Qu'allait dire sa femme ? Jusqu'à aujourd'hui, s'il avait été un personnage important à Genève, c'était en sa qualité d'héritier de la Banque Ebezner. Mais désormais, écarté par son père, écarté par ses pairs, il serait la risée de toute la ville. Tout son monde s'effondrait. Il n'aurait ni honneurs, ni courbettes. Il songea à la grande salle du Conseil, le Saint des Saints, où il avait imaginé son portrait trônant à côté de celui de son aïeul, Antiochus Ebezner. Et il se demanda ce qu'Antiochus Ebezner aurait pensé de tout cela.

Antiochus Ebezner avait fondé la Banque Ebezner, à Genève, en 1702. Pour ce faire, il avait demandé un financement à une branche cadette de la famille, les Hansen, des affreux cousins avarés comme

des rats, qui avaient fui de France en Suisse après la Saint-Barthélemy et qui, de l'avis d'Ebezner, auraient mieux fait de s'y faire massacrer, car au lieu d'un prêt, ils avaient exigé une participation dans la banque en échange de l'argent.

Antiochus n'eut donc pas d'autre choix que de céder des parts au cousin Hansen tout en conservant le contrôle de la majorité. Mais se méfiant de lui, et pour se prémunir d'un putsch au sein de sa propre banque, Antiochus décida de créer un Conseil des propriétaires, et céda près de la moitié de ses parts à son fils Melchior, pour l'y faire siéger en qualité légitime de vice-président, afin de le former et lui permettre de reprendre les rênes de l'établissement à sa mort. Bien que de toute façon minoritaire, mais pour éviter de se retrouver à deux contre un, le cousin Wilfried exigea de pouvoir faire de même et céda la moitié de ses parts à son fils aîné qui entra au Conseil à son tour.

Après quoi, afin de mettre un terme à la guerre intestine qui commençait à nuire à la réputation de la banque, il fut convenu entre Antiochus et Wilfried que le Conseil de la banque se composerait uniquement de quatre membres détenant la totalité des parts : deux Ebezner (père et fils) qui formeraient la majorité ; deux Hansen qui resteraient minoritaires, le versement de copieux dividendes compensant leur statut subalterne. Ceci permit aux Ebezner de garder un contrôle total de leur banque, se cédant leurs parts de père en fils et de génération en génération, tandis que les Hansen, considérés comme une branche inférieure de la famille, furent condamnés à rester en arrière-plan.

Pendant dix générations, la bonne fertilité familiale avait permis aux Ebezner de ne jamais voir s'interrompre le roulement instauré en 1702 par Antiochus, chaque président ayant eu au moins un descendant mâle (patriarcat oblige). Il en fut ainsi jusqu'à l'avènement d'Auguste, le grand-père de Macaire, qui, devenu président de la banque, céda la place de vice-président à son fils Abel, le père de Macaire. Et lorsque le grand-père Auguste décéda, c'est tout naturellement qu'Abel offrit son siège de vice-président du Conseil à son fils unique, Macaire, alors âgé de vingt-six ans.

Cela s'était produit quinze années plus tôt, Macaire s'en souvenait comme si c'était hier. À cette époque, le traditionnel Grand Week-end annuel au Palace de Verbier avait déjà lieu depuis longtemps et c'est à cette occasion, lors du bal du samedi soir qui constituait le point d'orgue du week-end, qu'il avait reçu devant tout le monde, de la main de son père, sa part d'actions qui lui revenait, le propulsant, selon la règle établie trois cents ans plus tôt par Antiochus Ebezner et Wilfried Hansen, au rang de vice-président du Conseil.

Mais Macaire Ebezner n'eut jamais l'occasion de siéger au sein

du Conseil, puisqu'il eut la mauvaise idée, pour une raison que personne ne comprit jamais, de céder ses actions à un certain Sinior Tarnogol, un homme d'affaires sans scrupule originaire de Saint-Pétersbourg et désireux d'investir de l'argent en Suisse. Abel Ebezner en apprenant la nouvelle avait, bien entendu, tout mis en œuvre pour récupérer les actions de son fils. Il avait d'abord saisi la justice, sans succès, la vente ayant été valablement constituée. Il avait alors essayé de négocier, prêt à offrir une somme astronomique pour récupérer les précieuses actions, mais Sinior Tarnogol avait refusé. Il devint ainsi membre du Conseil à la place de Macaire, et en qualité de vice-président de surcroît, bouleversant l'ordre établi par Antiochus Ebezner depuis trois cents ans, qui avait pensé à tout pour assurer la pérennité de son nom au sein de la banque, sauf à la possibilité qu'un Ebezner puisse un jour vendre ses parts.

La voix du cousin Jean-Bénédict ramena Macaire à sa triste réalité.

— Levovitch est le plus à même de diriger cette banque, dit-il. Il faut se rendre à l'évidence : ses résultats sont exceptionnels et les clients le vénèrent.

— J'ai eu une mauvaise année, c'est vrai, concéda Macaire, mais tu sais très bien pourquoi : la mort de mon père en janvier, sa décision de ne pas me nommer directement à sa succession...

— Ou sa décision de ne pas te nommer du tout, osa Jean-Bénédict.

— Qu'est-ce que tu sous-entends ?

— Je crois que ton père ne t'a jamais pardonné ce que tu as fait il y a quinze ans. Qu'est-ce qui a bien pu te passer par la tête ce jour-là, enfin ?

— Peu importe, tu ne comprendrais pas.

— Mais est-ce que tu finiras par me le dire un jour ? Quand même, est-ce que tu te rends compte de ce que tu as fait ? Tu as brisé le pacte des Ebezner, tu as cédé tes actions !

— Et toi, tu m'as menti tout au long de l'année, accusa Macaire, en m'affirmant que je serais élu président par le Conseil. Tout pour finalement me poignarder dans le dos ! Je croyais que nous étions amis !

— Je ne t'ai pas trahi, Macaire ! assura Jean-Bénédict. Je ne t'ai jamais menti ! Tu es mon cousin et mon ami, enfin ! Dès le mois de janvier, le Conseil avait décidé que ce serait toi qui succéderais à ton père. Nous étions tous d'accord. Ce serait toi le président, ça ne faisait pas l'ombre d'un doute. Non seulement par volonté de maintenir la tradition, mais aussi pour envoyer un signal de stabilité aux clients. Mais il se trouve que tes résultats n'ont pas cessé de baisser, Macaire. Tout au long de l'année. Et moi, j'ai tout fait pour t'aider, je t'ai

défendu bec et ongles ! En juin, quand le Conseil s'est inquiété de tes mauvais résultats intermédiaires, j'ai fait engager une assistante supplémentaire uniquement pour toi !

— Une assistante pour Levovitch et moi ! nuança Macaire.

— Enfin, tu savais parfaitement qu'elle était engagée pour toi, pour t'aider à remonter la pente. C'est pour t'éviter une humiliation que nous avons prétendu qu'elle était une force supplémentaire pour Lev et toi au vu de vos nombreux clients.

— Mais c'est Levovitch qui l'utilise le plus !

— Eh bien, tu es un idiot ! s'emporta Jean-Bénédict. Tu ne sais pas gérer tes ressources, raison de plus pour ne pas te confier toute une banque !

Le soudain changement de ton de Jean-Bénédict déstabilisa Macaire. Il dit alors d'une voix étranglée :

— Mais la semaine dernière, après la réunion du Conseil, tu m'as assuré que ce serait moi.

— Mercredi dernier, c'était bien toi qui étais le choix du Conseil, confirma Jean-Bénédict, je ne t'ai pas raconté d'histoires.

— Que s'est-il donc passé ?

— Vendredi matin, Sinior Tarnogol a demandé à nous voir, mon père et moi. « Urgent », qu'il a dit. Et là, il nous montre tout un dossier qu'il a monté sur ton compte.

— Un dossier ? Avec quoi dedans ?

— Tes résultats de l'année : catastrophiques. Et des lettres de clients mécontents. Tu as de nombreux clients qui ont soit changé de gestionnaire, soit changé de banque, Macaire ! Nous l'ignorions complètement.

— Écoute, Jean-Béné, j'ai foiré, j'ai eu une mauvaise année, c'est vrai. Mais j'ai fait une carrière irréprochable jusque-là ! Je suis le plus gros gestionnaire de fortune de cette banque.

— Levovitch et toi êtes les plus gros gestionnaires de fortune de la banque, précisa Jean-Bénédict. Mais même dans tes meilleures années tu n'as jamais été au niveau de Levovitch. Enfin bref, voilà que Tarnogol nous montre les chiffres et nous explique qu'il a bien réfléchi et qu'il pense que nous sommes en train de commettre une lourde erreur en voulant te nommer président à tout prix alors que tous les voyants sont au rouge. Il dit que nous nous sommes toujours accordés sur toi par respect de nos traditions mais sans penser à l'intérêt de la banque. Et là, il souligne que si ton père a décidé de ne pas te confier les rênes de la banque, c'est qu'il y a une raison sérieuse. C'est pourquoi il faut élire Lev Levovitch à la présidence.

— Et tu ne m'as pas défendu ?

— Bien sûr que je t'ai défendu, assura Jean-Bénédict.

— Alors, pourquoi ne m'as-tu pas prévenu de ce qui se passait ?

Pourquoi a-t-il fallu que j'apprenne tout ça ce matin par ma secrétaire ?

— J'ai essayé de te prévenir, se justifia Jean-Bénédict. Vendredi, je ne t'ai pas trouvé à la banque de la journée et tu étais injoignable au téléphone.

— J'étais en voyage, expliqua Macaire.

— Pour la banque ?

— Oui.

— En voyage où ?

Macaire, se méfiant d'une question piège, préféra ne pas mentir :

— À Madrid.

— Tu n'as pas de clients espagnols, Macaire. C'est d'ailleurs le plus gros point du dossier de Tarnogol contre toi : il a découvert que ça fait des années que tu voyages aux frais de la banque dans des pays où tu n'as pas de clients.

*

Trois jours plus tôt

Dans la salle du Conseil, Horace et Jean-Bénédict regardaient, éberlués, les documents que Tarnogol avaient déposés sur la table : des dizaines de pages obtenues auprès du service de la comptabilité.

— Je ne voulais pas vous en parler avant d'avoir réuni tous les éléments, expliqua Tarnogol. Je ne voulais pas que vous pensiez que j'orchestrais une campagne de dénigrement contre Macaire. Mais l'heure est grave. Car l'homme que vous voulez nommer président vole la banque depuis des années en se faisant payer de coûteux voyages à travers toute l'Europe sans aucune justification.

— Est-ce que vous en avez parlé à Macaire ? demanda Jean-Bénédict.

— J'aurais aimé qu'il soit là, avec nous, pour qu'il s'en explique. Mais il n'est pas à la banque ce matin. Il est à Madrid, je le sais car, comme vous pouvez le voir sur ce relevé, la banque a payé pour des billets d'avion en classe Affaires et la location d'un appartement pour le week-end. Mais Macaire n'a jamais eu de clients madrilènes. Il ne parle pas un mot d'espagnol. Vous pouvez remonter sur des années : Londres, Milan, Vienne, Lisbonne, Moscou, Copenhague et j'en passe.

On parle de sommes astronomiques dépensées sans la moindre justification.

Horace et Jean-Bénédict passèrent longuement en revue les documents, prenant conscience de l'ampleur des dépenses.

— Regardez-moi ce type qui se fait payer des suites à l'*Hôtel Grande-Bretagne* à Athènes, au *Bayerischer Hof* à Munich, au *Plaza Athénée* à Paris, dit Horace d'un air dégoûté.

— Toujours des week-ends, toujours les meilleurs hôtels, les meilleurs restaurants, ajouta Tarnogol. Macaire pique dans la caisse pour se payer du bon temps !

— Comment expliquez-vous que personne n'ait rien remarqué depuis tout ce temps ? demanda Horace.

— Vous imaginez les employés de la comptabilité qui iraient chercher des poux au futur président de la banque pour savoir si ses notes de frais sont justifiées ? répondit Tarnogol. Les gars ne sont pas fous ! Croyez-moi, ils se sont tous rendu compte que cette histoire n'était pas nette, mais ils ont préféré cacher tout cela sous le tapis.

— Est-ce que Macaire a une double vie ? se demanda Jean-Bénédict. Est-ce qu'il trompe Anastasia ?

— Peu importe, objecta Horace. Macaire peut bien faire ce qu'il veut en privé, mais pas avec l'argent de la banque. C'est notre argent qu'il a volé.

— Dois-je comprendre que vous revenez sur votre décision ? demanda Tarnogol.

— Oh que oui ! acquiesça Horace. C'est à Lev Levovitch que je donne ma voix ! Il est temps que les Ebezner cessent de se comporter comme si tout leur appartenait !

*

En entendant le récit de son cousin, Macaire se sentit parcouru de sueurs froides. Il avait commis une grossière erreur en faisant payer ces voyages par la banque.

— Mais enfin, Macaire, qu'est-ce qui t'a pris ?

— Je vais tout rembourser, assura-t-il. Jusqu'au dernier centime. Organise une réunion avec Tarnogol et ton père, je vais tout leur expliquer.

— À ta place, j'attendrais un peu. Je les ai eus tous les deux au téléphone ce matin : l'article de la *Tribune* annonçant ta nomination ne les a pas amusés du tout, comme tu l'imagines. Pourquoi avoir fanfaronné auprès des journalistes alors que rien n'était encore joué ?

— Moi ? fit Macaire dont les bras lui tombèrent. Mais ce n'est

pas moi qui ai prévenu la *Tribune*, enfin ! Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ?

— Je n'en sais rien. En tout cas, ton élection est très compromise.

— Mais nom de Dieu, je suis un Ebezner ! s'écria Macaire. C'est mon nom qui est inscrit sur la façade de cette banque.

— Tu serais président de cette banque aujourd'hui si tu n'avais pas refilé tes actions à Tarnogol il y a quinze ans ! Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même !

Macaire décocha un regard noir à son cousin : ah, ce sale petit lèche-vagin de Jean-Bénédict qui jouait les grands donneurs de leçons ! Dire que, quand Jean-Bénédict était entré dans la banque, il l'avait pris sous son aile. Il avait toujours été là pour lui, toujours prêt à l'aider, toujours prêt à lui sauver la mise avec des clients quand les chiffres n'étaient pas bons et qu'il fallait les traficoter un peu. Et puis un beau jour, le grand-père Hansen meurt et voilà le cousin Jean-Bénédict qui file là-haut au dernier étage pour intégrer le deuxième siège des Hansen au Conseil. Et soudain, M^ossieur qui se donne des airs importants et se pavane dans les couloirs de la banque !

Bien que l'envie ne lui manquât pas, Macaire jugea préférable de s'abstenir de tout commentaire belliqueux. Il préféra tenter un coup de bluff :

— Que crois-tu, Jean-Béné ? Que je vais me laisser faire ? C'est mal me connaître ! Je vais faire invalider cette élection. Tu penses que j'ai attendu pendant un an, bien sagement, de savoir si le Conseil allait me nommer président ? Tu penses que je me suis contenté de mettre mon destin entre les mains de Tarnogol, ton père et toi ? Ça fait une année que je prépare mes arrières.

— Comment ça, *tu prépares tes arrières* ? demanda Jean-Bénédict dont la voix laissa transparaître de l'inquiétude.

Macaire toisa son cousin et laissa planer un silence mystérieux. À la fois pour réfléchir à ce qu'il allait dire, mais aussi pour savourer la domination qu'il avait toujours exercée sur Jean-Bénédict.

— Ce ne serait pas prudent de t'en parler, finit-il par dire. Allez, bonne journée !

Il fit mine de partir et, comme il s'y attendait, son cousin l'arrêta :

— Attends, Macaire. Tu peux tout me dire à moi. Tu n'as jamais eu de raison de douter de ma confiance. J'avais prévu de te parler de tout cela aujourd'hui. Depuis le début de l'année, c'est moi qui te défends bec et ongles pendant les séances du Conseil.

Macaire acquiesça, comme s'il venait d'être convaincu par Jean-Bénédict. Il lâcha alors :

— Il va y avoir une purge au sein de la banque.

— Une purge ? Je n'aime pas du tout ce mot, s'inquiéta Jean-Bénédict.

— Tu peux, répondit Macaire, s'enfonçant un peu plus dans son mensonge. Figure-toi que ça fait une année que plusieurs de mes avocats ont monté une cellule de travail. Ils ont étudié le dossier dans l'ombre, avec acharnement, jusqu'à trouver le moyen de neutraliser les dernières volontés de mon père. Et figure-toi qu'ils ont trouvé la faille : son testament n'a aucune valeur juridique ! Peu importe ce que décide ce Conseil de pacotille, il me suffira de porter l'affaire devant la justice et le vote sera révoqué. C'est moi qui vais devenir actionnaire majoritaire de la banque, et donc président.

— Pourquoi n'avoir rien dit plus tôt ?

Macaire eut un sourire mi-ange, mi-démon.

— D'abord, parce que j'ai espéré que le Conseil me serait fidèle, ce qui aurait permis une transition en douceur, dans l'intérêt de la banque. Je ne voulais pas d'emblée créer des remous inutiles. Et puis, ça a été l'occasion pour moi de voir qui me serait fidèle et qui me planterait un couteau dans le dos. Que ton père et Tarnogol ricanent tant qu'ils le peuvent, une fois que j'aurai pris le pouvoir, je les chasserai de la banque, et avec eux tous les cafards qui n'ont pas cru en moi depuis le décès de mon père et m'ont manqué de respect. Une purge, je te dis !

— Je t'ai toujours soutenu, rappela Jean-Bénédict, soucieux de tirer son épingle du jeu.

— Je le sais bien, cher cousin. Je n'oublie pas. Mais il va falloir que tu consacres encore quelques efforts pour que j'arrive au sommet.

Jean-Bénédict, après un bref instant de réflexion, dit alors :

— Les dés ne sont pas encore jetés. La présidence se joue entre Levovitch et toi, avec, c'est vrai, un net avantage pour lui. Mais tout peut encore changer. La décision finale ne sera prise par le Conseil que ce samedi en fin d'après-midi dans un salon du Palace de Verbier. D'ici là, tout est possible.

À ces mots, Macaire sentit la confiance le regagner et entrevit une lueur d'espoir :

— Si je comprends bien, dit-il, il me reste donc encore cinq jours pour convaincre Sinior Tarnogol de voter pour moi !

— Si tu parviens à convaincre Tarnogol, l'encouragea Jean-Bénédict, alors la partie est gagnée pour toi. Mon père se ralliera à sa voix. Tu sais que tu as déjà la mienne.

Pour Macaire, le ciel se dégagea soudain : il lui suffisait de convaincre un seul homme et il serait élu à l'unanimité.

— Merci de ton soutien, cher Jean-Béné, dit Macaire d'un ton soudain magnanime, avant de retourner à son bureau pour réfléchir au calme à comment convaincre Tarnogol.

Arrivant dans l'antichambre, il vit Cristina qui s'habillait pour sortir.

— Vous partez, Cristina ?

— Je vais à l'Hôtel des Bergues, annonça-t-elle. Je n'ai toujours aucune nouvelle de monsieur Levovitch. Ce n'est pas son genre de ne pas prévenir. Il reste injoignable. J'ai même contacté le concierge de l'Hôtel des Bergues, mais il me dit que personne ne répond et qu'il ne l'a pas vu s'en aller ce matin. C'est comme s'il avait disparu. Le concierge refuse d'aller voir dans sa suite, « politique de l'hôtel » a-t-il dit. Il s'est peut-être passé quelque chose de grave...

À l'évocation de ce *quelque chose de grave*, le visage de Macaire s'illumina. Si Levovitch avait eu une attaque fulgurante dans sa salle de bains, il deviendrait président sans avoir à convaincre Tarnogol. La vie était quand même bien faite. Il eut envie de se précipiter à l'Hôtel des Bergues et découvrir lui-même le corps convulsé sur le sol en marbre. Mais pas trop vite : il fallait que l'autre reste au moins paralysé pour le restant de ses jours. Ce serait idiot que l'ambulance arrive à temps. Macaire, constatant à sa montre qu'il n'était que 11 heures 15, décréta que Levovitch méritait de gésir à terre encore trois bons quarts d'heure.

— Vous n'allez nulle part, Cristina, décréta alors Macaire. J'ai besoin de vous ici, ce n'est pas du tout le moment d'aller vous promener.

Elle retira de mauvaise grâce son manteau. Elle aurait dû mentir et invoquer un rendez-vous de médecin. Erreur de débutante. Elle hésita à prévenir un collègue pour aller voir à sa place ce qui se passait à l'Hôtel des Bergues, mais elle renonça : si on découvrait son initiative, cela pourrait se retourner contre elle. Elle devait se cantonner à son rôle de secrétaire.

Macaire, percevant l'agitation de Cristina, lui dit alors :

— Je vous promets que, si d'ici midi nous sommes sans nouvelles de Levovitch, j'irai moi-même à l'Hôtel des Bergues et j'ordonnerai au concierge de m'ouvrir sa suite. Et maintenant, au boulot !

Cristina acquiesça. Elle n'avait pas d'autre choix que d'obéir de toute façon. Elle fit le tri dans le courrier du jour, commençant par empiler les différents journaux que Levovitch recevait et lisait quotidiennement : le *Financial Times*, le *Figaro*, la *Neue Freie Presse*, le *Corriere della Sera* et la *Tribune de Genève*. Un coup d'œil à la une de ce dernier titre l'informa de la tenue, ce jour même, d'une grande conférence aux Nations Unies sur la situation des réfugiés dans le monde, à laquelle participaient présidents et Premiers ministres du monde entier.

Elle ouvrit ensuite les lettres du jour, prenant connaissance de

leur contenu avant d'y apposer la date de réception pour le suivi administratif.

Elle apporta à Macaire son courrier, et celui-ci contempla avec désarroi les deux piles de lettres qui s'amoncelaient devant lui et que Cristina faisait grossir un peu plus chaque jour. Il songea que Jean-Bénédict avait raison : il avait été négligent avec son travail tout au long de l'année écoulée. Il s'était laissé complètement dépasser. Il était temps de remonter la pente. Il fallait qu'il s'en occupe illico. Si Tarnogol apprenait qu'il ne répondait pas au courrier, ou pire, s'il passait dans son bureau et voyait ces monceaux de lettres en retard, ce serait assurément un mauvais point.

Par la porte ouverte du bureau, Cristina considéra son patron avec tendresse. Elle éprouvait une profonde sympathie pour Macaire Ebezner. Dévoué et plein de bonne volonté, mais avec ce côté légèrement blasé de ceux qui n'ont pas eu besoin de lutter pour arriver au sommet. Il n'avait jamais eu à accomplir par lui-même quoi que ce soit : par son seul nom, il était entré au sein de la banque par la grande porte et s'était rapidement vu propulsé gestionnaire de fortune, sans avoir à faire ses preuves, et de surcroît à une époque où les Bourses faisaient l'essentiel du travail.

Cristina éprouvait de la peine pour Macaire. Il ne méritait pas ça. Surtout, il ne méritait pas d'être écarté de la présidence de la banque. C'était un homme doux, affable. Toujours gentil, toujours un compliment à la bouche, s'émerveillant de tout. Elle l'aimait bien.

Lorsqu'elle avait commencé au sein de la banque, elle était loin d'imaginer que Lev et Macaire la charmeraient, chacun à sa façon. Et elle devait parfois se contenir. Il y avait une raison tout à fait particulière qui avait amené Jean-Bénédict à la faire engager et elle ne devait pas l'oublier. Elle devait rester professionnelle. Ne pas risquer de compromettre son travail.

Midi pile. Macaire sortit de son bureau, enveloppé dans son long manteau d'hiver.

— J'y vais, annonça-t-il comme s'il partait pour une mission périlleuse.

— Je vous accompagne, décréta Cristina en se levant de sa chaise.

— Non, lui dit fermement Macaire pour l'en dissuader. Il faut que vous restiez à votre poste, au cas où Levovitch vous téléphonerait. Je vous appelle dès que j'ai du nouveau.

Macaire quitta la banque et descendit la rue de la Corraterie avant de rejoindre la place Bel-Air. Il longea ensuite le quai Bezanson-Hugues jusqu'au pont piétonnier des Bergues. Il s'arrêta et profita du

panorama enneigé : le lac reflétant le ciel bleu, les montagnes qui dominaient la ville, l'île Rousseau et, en arrière-plan, le panache du Jet d'eau qui s'élevait comme un étendard. À l'autre extrémité du pont se dressait l'Hôtel des Bergues. Macaire admira la majesté du bâtiment. Sans se douter une seconde de ce qui était en train de s'y passer.

Chapitre 7.

Au service de la Confédération

Au cinquième étage de l'Hôtel des Bergues, dans la suite 515 qu'il occupait à l'année, Lev Levovitch nouait sa cravate tout en contemplant par la fenêtre le lac Léman qui s'offrait à lui.

Il était songeur. Il pensait à elle. Il ne pouvait penser qu'à elle. Il se demandait si elle était venue passer le week-end avec lui parce qu'elle l'aimait vraiment ou par ennui.

Il ajusta la veste de son costume trois pièces, puis s'assura de la justesse de son nœud Windsor dans le reflet d'un miroir et en profita pour considérer sa beauté insolente. Sur un plateau en argent, un pot de café filtre. Lev Levovitch s'en servit une tasse mais n'en but qu'une petite gorgée : il était très en retard, il devait partir. Il se saisit du panier de croissants qu'il avait commandé un peu plus tôt et se dirigea vers la salle de bains.

Dans une immense baignoire avec vue sur la ville, une femme se prélassait, perdue dans ses pensées. Elle avait pris sa décision. Elle était folle amoureuse de lui, mais elle devait rompre avant que tout cela n'aille trop loin. Elle ne pouvait pas se permettre de poursuivre cette relation adultère. Si cela venait à s'apprendre, son mari serait terriblement humilié et Lev aurait des ennuis à la banque. Il avait travaillé tellement dur pour en arriver là. Il valait mieux tout arrêter, immédiatement. Avant que trois vies ne soient détruites. Cela lui brisait le cœur, mais c'était mieux pour tout le monde.

À cet instant, Lev apparut dans la salle de bains, vêtu comme un prince. Elle ne put s'empêcher de l'admirer. Il avait en main un plateau chargé de café et de croissants qu'il déposa sur le rebord de la baignoire.

— Votre petit-déjeuner est servi, madame, dit-il en souriant. Mais vu l'heure qu'il est, je peux te commander un déjeuner, si tu

préfères. Moi, je dois malheureusement filer, je suis déjà très en retard. Reste ici autant que tu veux. Tu es chez toi.

Elle posa ses yeux bleus sur lui et dit d'un ton sec :

— C'est fini, Lev.

Il eut l'air très étonné :

— Qu'est-ce que tu veux dire, Anastasia ?

— Je veux dire que je romps avec toi. C'est fini.

Levovitch accueillit ces paroles par un éclat de rire lumineux.

— Tu ne peux pas faire ça, dit-il, amusé.

— Et pourquoi pas ? s'étonna-t-elle.

— Parce que nous nous aimons, répondit-il comme si c'était une évidence. Nous nous aimons depuis toujours. Nous nous aimons comme nous n'avons jamais aimé. L'amour qui nous lie est le seul sens que connaissent nos vies.

Sans le nier, elle balaya cet argument d'un air agacé :

— J'ai un mari, Lev ! Et je n'ai aucune intention de lui faire du mal. Je ne peux passer le week-end dans ton hôtel, selon ton bon vouloir ! Les gens vont finir par nous voir et toute la ville sera au courant. Tu sais comme les rumeurs circulent vite ici ! Et cela te vaudra de graves ennuis.

Il eut une moue dédaigneuse :

— Je me fiche des ennuis. Je ne ferai pas passer ma carrière avant nos sentiments !

Elle sentit qu'il reprenait le dessus, qu'il finirait par la convaincre. Elle se força alors à être blessante.

— Quels sentiments ? rétorqua-t-elle. Je ne t'aime pas, Lev, mentit-elle. Si je t'avais aimé, c'est avec toi que je me serais fiancée il y a quinze ans.

Il resta d'abord silencieux, encaissant le coup. Puis il dit, d'une voix très calme :

— Je te propose que nous dînions ensemble ce soir et que nous en parlions tranquillement.

— Non, non ! Nous ne nous verrons plus ! Je ne veux plus continuer ! Tu comprends ce que je te dis ? Je ne veux plus !

— Ce n'était pas une question, mais une affirmation. Je me réjouis de te retrouver tout à l'heure. Disons à 20 heures ici ?

— Je t'ai dit non, Lev ! s'écria Anastasia.

Elle sortit de la baignoire, dévoilant un corps parfait, et s'enveloppa d'un peignoir. Elle attrapa son téléphone portable posé sur la coiffeuse et composa le numéro de son mari qui décrocha au bout d'une sonnerie. Elle s'efforça de prendre une voix tendre et amoureuse.

« Comment vas-tu ? lui demanda-t-elle. Oui, toi aussi tu m'as vraiment manqué... Mon week-end ?... Non, ce n'était pas bien. Je ne

veux plus jamais revoir cette amie... Peu importe, je te raconterai. Dis, je voudrais que nous dînions en amoureux ce soir... Tu choisis le restaurant, je te laisse me faire la surprise... Moi aussi... À tout à l'heure, je me réjouis. »

Anastasia raccrocha en adressant à son amant un regard satisfait.

— Tu dîneras seul ce soir, Lev, dit-elle. Comme tu viens de l'entendre, mon mari et moi sortons tous les deux.

Lev resta de marbre :

— À ce soir, Anastasia. 20 heures, ici. Savoir que je te retrouve dans quelques heures me rend tellement heureux.

Sur ces paroles, il s'en alla et descendit jusqu'au hall de l'hôtel où l'attendait Alfred Agostinelli, son chauffeur.

— Bonjour, Alfred, le salua amicalement Lev. Comment allez-vous en cette belle journée ?

— Je vais bien, Monsieur, merci, répondit Agostinelli en l'escortant jusqu'à sa voiture. Et vous-même ?

— Je suis sur un nuage, Alfred. Je suis complètement amoureux.

— Vous, Monsieur ? s'amusa Agostinelli. Vous m'avez pourtant juré que l'amour n'existait pas et que vous ne tomberiez jamais amoureux !

— Elle est tellement merveilleuse, Alfred !

Le chauffeur fit démarrer le moteur et la voiture s'engagea sur le quai au moment où Macaire arrivait à l'Hôtel des Bergues, manquant de peu leur passage. Dans l'habitacle, Agostinelli demanda :

— Vous allez à la banque, Monsieur ?

— Non, direction le Palais des Nations, cher Alfred. Il y a la conférence générale sur les réfugiés aux Nations Unies. Mais d'abord, téléphoner à Cristina. J'ai complètement oublié de la prévenir que je ne viendrais pas au bureau ce matin. La pauvre a dû s'inquiéter.

*

— Conférence générale sur les réfugiés aux Nations Unies, répéta à haute voix Cristina, comme si c'était une évidence, en raccrochant le combiné du téléphone.

Levovitch venait de l'appeler : pris dans sa journée il avait oublié de la prévenir. Elle se sentit idiote de s'être inquiétée. Elle avait pourtant lu à la une de la *Tribune de Genève* qu'il y avait cette conférence aux Nations Unies, elle aurait dû penser que Levovitch s'y rendrait.

Elle composa aussitôt le numéro de portable de Macaire et l'intercepta alors qu'il arrivait au cinquième étage de l'hôtel, escorté

par le concierge qu'il avait convaincu de l'emmener ouvrir la suite de Levovitch.

— Fausse alerte, lui dit Cristina, tout va bien. Je viens de parler à monsieur Levovitch, il est aux Nations Unies.

— Ah, vous voyez qu'il n'y avait aucune raison de vous inquiéter ! répondit Macaire d'une voix guillerette. J'étais justement en route vers sa suite.

Macaire fit signe au concierge que le mystère était résolu et ils rebroussèrent chemin.

— Vous avez l'air de meilleure humeur, monsieur Ebezner, releva Cristina.

— Ce soir c'est dîner romantique avec Anastasia, expliqua-t-il d'un ton réjouï. Puis-je vous demander de me réserver une table au *Lion d'Or* de Cologne ? Table pour deux avec vue sur le lac !

Macaire et le concierge regagnèrent l'ascenseur. Au moment où les portes de la cabine se refermèrent, à quelques mètres de là, la porte de la suite de Levovitch s'ouvrit et Anastasia en sortit.

Dans l'ascenseur, Macaire considéra le concierge avec une bienveillance affectée qui dissimulait mal son sentiment de supériorité. Il se sentait important. Lui, le futur président de la Banque Ebezner, qui emmenait sa femme au *Lion d'Or*, l'un des meilleurs restaurants de Genève. Table avec une vue imprenable sur le Léman. C'est sûr, quand ils arriveraient dans le restaurant, tout le monde les regarderait.

Il se sentit galvanisé et s'imagina déjà convaincre Tarnogol de le nommer président. Comme il était l'heure de déjeuner, il se dirigea vers le bar de l'hôtel pour s'y restaurer. Il y pénétra au moment où Anastasia, elle, apparaissait dans le lobby, quittant les lieux prestement.

Macaire demanda à être installé à une table à l'écart : il avait besoin de réfléchir au calme, déterminé à trouver une stratégie pour convaincre Tarnogol de le nommer président. Il songea alors à ce qu'il avait accompli ces douze dernières années dans le plus grand secret et se rendit compte qu'une fois de plus, la Banque Ebezner lui faisait perdre ses moyens. Tout ça, c'était la faute de son père. À cause de lui, il faisait des séances de psychanalyse deux fois par semaine. Son père l'avait toujours considéré comme un incapable. Sur son lit de mort, une année plus tôt, Macaire avait failli lui révéler son secret. Pour lui montrer qui il était vraiment. Mais il avait perdu sa contenance à la dernière minute. De peur que son père ne le croie pas, sans doute. Depuis, il regrettait et revivait dans son esprit cette scène qui n'avait jamais eu lieu. Il lui aurait dit : « Tu sais, papa, depuis douze ans, je

ne suis pas seulement banquier. Je mène une double vie et personne ne sait ce que je m'apprête à te révéler.» Il imaginait le visage stupéfait de son père en apprenant son secret.

À cette pensée, il observa les autres clients dans le restaurant et s'amusa qu'aucun d'entre eux ne puisse se douter que, sous ses airs de banquier placide et élégant, il travaillait pour les services de renseignement suisses. Tout ceci fleurait le roman d'espionnage. Il se dit que les notes prises dans son carnet feraient d'ailleurs une excellente base pour des Mémoires. Parution quand il aurait un âge avancé et qu'il se serait retiré de la présidence de la banque, mais avant sa mort pour qu'il puisse contempler l'onde de choc de son livre. Il imaginait les titres des journaux : *Macaire Ebezner, président de la Banque Ebezner et membre des services de renseignement.*

Macaire balaya bien vite ses rêveries. On ne le laisserait rien révéler.

Depuis douze ans, sous le couvert de ses affaires à l'étranger, il menait pour le compte du gouvernement suisse des missions de renseignement. Plus précisément, il œuvrait pour le compte de la P-30, un service rattaché au Département de la défense, financé par une caisse noire, inconnu de tous – y compris de la puissante commission parlementaire sur le renseignement – et qui dépendait directement du Conseil fédéral.

La P-30 tenait ses origines d'un programme secret mis en place par l'OTAN pendant la guerre froide. Craignant une invasion de l'Europe de l'Ouest par les armées du pacte de Varsovie, les différents pays de l'Alliance avaient organisé, chacun pour son propre compte, des réseaux clandestins composés de civils entraînés à pouvoir résister à une occupation par le bloc de l'Est. Du Portugal à la Suède, des cellules dormantes avaient été mises en place un peu partout : il y avait le LOK grec, le Gladio italien, le Plan Parsifal des Français, le Comité P en Belgique, tandis que la Suisse, elle, avait la P-26.

Le gouvernement helvétique, s'étant trouvé fort inspiré par ce modèle, avait eu l'idée de le décliner pour défendre ses propres intérêts à l'étranger. C'est ainsi qu'avait été créée la P-30, dont la mission consistait à envoyer des civils mener des missions de renseignement gouvernementales.

Alors qu'un agent des services de renseignement devait se constituer une identité de toutes pièces, avec les difficultés et les pièges inhérents à cet exercice, les citoyens lambda qui composaient l'effectif de la P-30 pouvaient mener des opérations au nez et à la barbe de tout le monde sans avoir à s'inventer un alias ni mentir, puisque leur existence réelle était leur couverture.

Macaire, en sa qualité de banquier et sous prétexte de rendez-vous d'affaires, pouvait voyager sans éveiller les soupçons.

Depuis son recrutement, il avait œuvré au sein de la division économique de la P-30, collectant de précieuses informations sur les intentions des pays d'Europe qui en avaient assez de voir leurs contribuables se soustraire à l'impôt en cachant leur argent dans les coffres des banques helvétiques. Ce dossier épineux avait été confié à la P-30 parce qu'il était essentiellement lié aux pays voisins et alliés avec lesquels la Suisse n'avait aucune intention de se fâcher en y envoyant des membres de ses services de renseignement officiels.

Macaire avait donc écumé à travers l'Europe les colloques en tous genres et les conférences officielles consacrés aux nouvelles réglementations bancaires, aux paradis fiscaux ou encore à la coopération internationale en matière de fiscalité. Il avait écouté, noté, enregistré. Entre deux interventions, il avait noué des contacts avec des hauts fonctionnaires, des ambassadeurs, des avocats d'affaires, des employés des fiscs locaux. Ces pratiques n'exposaient Macaire à aucun risque : s'il éveillait les soupçons, si la police l'interrogeait, on le prendrait pour un banquier démarcheur cherchant à étoffer sa clientèle. Pas de scandale d'État, pas d'incident diplomatique qui pourrait ternir l'image de la Suisse, pays des gens polis et des bien-élevés, gardien des conventions internationales, mère-patrie des lève-tôt et des travailleurs.

Même en cas d'enquête approfondie, il était impossible de faire un lien entre Macaire et un quelconque organe gouvernemental : par souci de sécurité et d'anonymat, il n'avait pour seule attache avec la P-30 que son officier traitant, un Bernois à l'accent haché prénommé Wagner qu'il retrouvait dans un lieu public. En dehors de cela, il ignorait tout du fonctionnement de la P-30, y compris la localisation de ses quartiers généraux à Berne. C'était une structure totalement imperméable et indétectable.

Pour Macaire, l'aventure de la P-30 avait commencé dans le secret d'un salon privé de la Banque Ebezner où Wagner, se faisant passer pour un nouveau client, était venu le rencontrer et le recruter. C'était la seule et unique fois que Wagner était venu à la banque. Ce jour-là, aussitôt qu'ils furent seuls, Wagner avait expliqué qu'il n'était pas là pour ouvrir un compte mais qu'il était envoyé par le gouvernement suisse.

« La Suisse a besoin de vous, avait-il dit à Macaire. Il faut que vous nous rendiez un petit service. »

Il s'était contenté de parler d'un service, sans évidemment mentionner ni la P-30, ni quoi que ce soit. Il avait alors expliqué qu'un petit conflit diplomatique couvait entre le Royaume-Uni et la Suisse.

Un diamantaire indien, Ranjit Singh, établi à Londres, était

soupçonné par Scotland Yard de blanchir, sous couvert de son commerce, de l'argent issu d'un trafic d'armes. Les Anglais présumaient que l'argent transitait par un compte ouvert à la Banque Ebezner et, en coulisse, ils mettaient la pression sur la Suisse non seulement pour en obtenir la confirmation mais surtout pour avoir accès aux différents transferts.

Berne se refusait à forcer officiellement une banque à délivrer des informations sur un client : il en allait de la crédibilité de toute l'institution bancaire helvétique. Mais ne pas prêter main-forte à une enquête internationale sur du blanchiment pourrait entacher la bonne réputation de la place financière suisse. En revanche, rien n'empêchait que les Anglais reçoivent ces informations d'un tiers anonyme, ce qui réglerait toute l'affaire.

Comprenant les insinuations de son interlocuteur et soucieux d'aider son gouvernement, Macaire s'était chargé de fouiner dans les dossiers de la banque et de transmettre à Wagner des copies des relevés de compte du diamantaire.

L'Opération Noces de Diamant, ainsi qu'elle avait été baptisée, fut un franc succès. Quelques jours plus tard, Macaire découvrait la une de la *Tribune de Genève* :

Un trafic d'armes international avait ses ramifications à Genève

Scotland Yard a arrêté hier à Londres un important trafiquant d'armes international. Sous couvert de son métier de diamantaire, l'homme faisait transiter l'argent par une banque privée genevoise. Ses comptes ont depuis été gelés.

Le jour de la parution de l'article, Jean-Bénédict avait débarqué dans le bureau de Macaire avec un exemplaire du journal.

— T'as lu ça ? avait demandé Jean-Bénédict à son cousin.

— Oui.

— Eh bien, figure-toi que la banque privée, c'était la nôtre !

— Ah bon ? s'était étonné Macaire.

— Comme je te le dis ! La police fédérale avait informé le Conseil de la situation il y a quelques semaines. Je ne pouvais rien te dire évidemment, c'était top secret.

— Top secret, évidemment, avait répété Macaire, continuant de faire l'imbécile.

Ce même jour, alors qu'il venait de s'installer au café où il avait ses habitudes, Macaire avait eu la surprise de voir Wagner s'asseoir à la table voisine.

— L'Opération Noces de Diamant a été une réussite grâce à vous, avait dit Wagner sans lever les yeux du menu. Vous êtes d'ailleurs le genre de profil que nous recherchons. Cela pourrait-il vous intéresser ?

Macaire avait accepté. Sans forcément comprendre à quoi il s'engageait, mais conscient de l'impact que cette décision aurait sur sa vie.

Il avait alors reçu une formation de base, dispensée pendant une semaine à Flims, dans les Alpes grisonnes. Sa femme et ses collègues le croyaient parti faire de la randonnée, seul, pour se ressourcer un peu. Il avait bien une réservation en demi-pension à l'hôtel Schweizherof, où il passait les nuits et dînait le soir. Il en partait tous les matins, chaussé de crampons, ses bâtons à la main, pour donner le change. Mais au lieu de passer la journée à faire une marche, il rejoignait un chalet isolé dans lequel l'attendait Wagner qui lui avait enseigné notamment les techniques de discrétion et de filature, comment réagir en cas d'interrogatoire par la police, comment installer un dispositif caché d'écoute (DCE) ou encore comment fabriquer un double de clé avec une boîte de conserve.

Son stage terminé, le matin de son départ, Macaire avait demandé à l'hôtel de lui organiser un transport jusqu'à la gare de Coire. Montant à bord de la navette qui devait l'y conduire, il découvrit Wagner installé au volant.

Pendant le trajet, Wagner expliqua à Macaire tout ce qu'il devait savoir sur la P-30. Puis, alors qu'il le déposait devant la gare, il lui dit :

— Je vous informerai très prochainement de votre première mission.

— Comment me contacterez-vous ?

— Grâce à la musique. Je ne m'appelle pas Wagner pour rien.

Lorsqu'une mission se profilait, Macaire recevait, par le courrier, un billet pour une représentation d'opéra au Grand Théâtre de

Genève. C'était le signal de Wagner. Macaire s'y rendait, seul évidemment, puis à l'entracte il retrouvait son officier de liaison dans le foyer et les deux hommes allaient s'isoler dans un recoin à l'abri des oreilles. Et pendant toute la seconde partie de la représentation Wagner dispensait les ordres et les consignes.

Au fil des missions et à force d'expérience, Macaire avait pris du galon au sein de la P-30. Depuis quelques années, on l'avait même chargé de produire des rapports d'analyse qui étaient, lui avait-on fait savoir, très appréciés. Sur la base de ses observations, il rédigeait des notes de synthèse qu'il envoyait sous la forme d'une longue lettre, par voie postale, directement au Conseil fédéral, y consacrant une formule sobre qui rendait le document totalement inoffensif.

*Mesdames et Messieurs les conseillers
fédéraux,*

*Sur la base de mes activités de banquier et
de mes entretiens avec mes clients, je me permets
d'attirer l'attention sur la situation actuelle et les
intentions des pays voisins et amis. (...)*

Selon les recommandations de Wagner, il ne fallait rien mettre par écrit qui ne puisse être lu par n'importe qui. Si quelqu'un tombait sur ces lettres, il penserait simplement que Macaire était un banquier inquiet pour l'avenir de sa profession et soucieux de faire connaître ses vues et ses préoccupations aux dirigeants du pays.

Ainsi, Macaire avait prévenu les autorités suisses : *Les Français veulent récupérer leurs exilés fiscaux, Les Italiens lorgnent l'argent caché au Tessin, Les Allemands sont à surveiller de près, Les Grecs tentent d'empêcher la fuite des capitaux.* Pour son plus grand plaisir, le Conseil fédéral ne manquait jamais d'accuser réception de ses rapports par un courrier élégant et reconnaissant, mais tout aussi discret dans l'emploi des mots que ses lettres à lui.

Macaire avait aimé ses années au sein de la P-30. Plus que la satisfaction de servir son pays, il s'était senti vivant. Les missions lui procuraient un sentiment grisant. À l'approche de son accession à la présidence de la banque qui lui semblait jusque-là assurée, Wagner lui avait indiqué qu'il ne serait plus envoyé en mission une fois élu. Il serait trop exposé. Sa carrière au sein de la P-30 allait toucher à sa fin.

Pour ce qui devait être sa dernière mission, il avait été envoyé à

Madrid. Un informaticien à la retraite de la Banque Ebezner, désormais installé là-bas, était soupçonné de vouloir vendre aux autorités fiscales espagnoles les noms de clients qui cachaient de l'argent en Suisse. Ce genre de délateur était la hantise des banques helvétiques et une peste que voulait éradiquer le gouvernement. Macaire devait confirmer si, comme le pensaient les services de renseignement suisses, cet informaticien était bien le traître, et surtout récupérer la liste de clients avant la transaction avec le fisc espagnol.

Cette dernière opération était menée en collaboration avec les services de renseignement de la Confédération et sortait du cadre habituel des missions de la P-30. À Madrid, Macaire avait retrouvé un certain Perez, un agent infiltré en Espagne sous le couvert d'un statut d'employé de l'ambassade de Suisse.

Les consignes étaient simples : Macaire avait prévenu son ancien collègue informaticien de sa venue à Madrid et avait proposé de venir lui rendre une visite amicale. L'ancien collègue avait accepté avec plaisir ces retrouvailles et semblait réjoui de retrouver Macaire dont il gardait un excellent souvenir.

La veille de la visite à l'informaticien, Macaire avait retrouvé Perez au musée du Prado, devant le tableau de Goya *Tres de Mayo*. Après cette prise de contact, Perez avait suivi Macaire à distance jusqu'à l'appartement que ce dernier avait loué pour le week-end (plus discret que les hôtels bardés de caméras et dont les passeports des clients étaient systématiquement photocopiés au moment de leur enregistrement). C'est dans le secret de ce meublé coquet du quartier de Salamanca que Perez avait détaillé l'opération.

— Quand vous serez chez ce type, prétextez une envie d'aller aux toilettes pour vous éclipser et fouillez son appartement, avait indiqué Perez.

— Qu'est-ce que je cherche exactement ? avait demandé Macaire.

— Une liste de noms, des courriers, des notes, n'importe quoi qui permette d'établir avec certitude que ce type est bien la taupe. N'oubliez pas de sonder le réservoir de la chasse d'eau des toilettes.

Le lendemain, en arrivant devant l'immeuble de l'informaticien, Macaire avait vu Perez, qui lisait le journal sur un banc, faisant le guet. Comme s'il craignait quelque chose.

Les deux hommes avaient bien entendu feint de ne pas se connaître, et Macaire était allé sonner chez l'informaticien, au quatrième étage. Il avait été reçu chaleureusement par son ancien collaborateur et son épouse, qui gardaient un souvenir ému de Genève. L'ambiance fut si conviviale que Macaire acquit la quasi-certitude que cet homme n'était pas la taupe. Il suivit néanmoins les consignes : prétextant un besoin urgent, il faussa compagnie à ses

hôtes. Il effectua un rapide tour de l'appartement. La première pièce qu'il visita fut la chambre à coucher, il en fouilla rapidement les armoires de vêtements ainsi qu'une petite commode. Il n'y trouva rien. Il voulut inspecter la pièce suivante, aménagée en bureau, mais au moment d'en passer la porte, la voix de l'informaticien le surprit :

— Les toilettes sont au fond à droite, dit-il.

Macaire sursauta.

— Merci, bredouilla-t-il, j'avais mal compris.

C'est en soulevant le réservoir de la chasse d'eau que Macaire trouva, dans un sac en plastique dûment scellé, une longue liste de clients espagnols de la Banque Ebezner. Il ne pouvait pas le croire : ce type était un traître.

Il avait jeté le sac dans les toilettes, calé la liste avec l'élastique de son caleçon, puis il avait rejoint le salon en s'efforçant de ne rien laisser transparaître de sa nervosité. Son café bu, il avait pris congé.

Il avait quitté l'immeuble d'un bon pas. En descendant les marches de la station de métro proche, Perez l'avait rattrapé.

— Alors ? avait demandé Perez.

— C'est bien notre homme, avait confirmé Macaire. J'ai récupéré la liste des clients.

Ils avaient pris le métro ensemble, ce qui était une erreur. C'est en sortant de la rame que Perez avait pris conscience qu'ils étaient suivis.

À sa table du restaurant de l'Hôtel des Bergues, Macaire, repensant à cet épisode madrilène dont il s'était admirablement sorti, se persuada qu'il avait toutes les ressources nécessaires pour convaincre Tarnogol de le faire élire président de la banque. Il n'avait qu'à agir comme si c'était une opération de la P-30. Quelles consignes Wagner lui aurait-il données si c'était le cas ? Il se lança dans une profonde réflexion. Il se demanda s'il existait un manuel de persuasion qui pourrait l'aider. Soudain, il eut une idée.

*

À 15 heures, Macaire déboula dans le bureau de son cousin Jean-Bénédict et lui jeta à la figure l'un des quatre exemplaires du livre qu'il venait d'acheter dans une librairie du centre-ville.

— J'ai la solution ! s'écria Macaire, au comble de l'excitation.

— Quelle solution ? demanda Jean-Bénédict.

— J'ai trouvé la méthode parfaite pour convaincre Tarnogol.

Jean-Bénédict prit le livre entre ses mains : *Douze hommes en colère*.

— Tu sais, expliqua Macaire d'un ton savant, c'est l'histoire du procès d'un gamin, accusé du meurtre de son père, que les douze membres d'un jury populaire s'apprêtent à déclarer coupable et à envoyer sur la chaise électrique. Alors que onze des jurés sont convaincus du verdict, voilà que l'un d'eux, au bénéfice d'un doute, parvient à retourner tous les autres. Eh bien, je vais m'en inspirer : je vais retourner Tarnogol comme une crêpe, toi et ton père suivrez, et le vote basculera de Levovitch vers moi.

— Tu l'as lu ? interrogea alors Jean-Bénédict.

— Un peu, répondit Macaire, mal à l'aise.

— Tu n'aurais pas plutôt vu le film qui en a été tiré ? Je crois bien qu'il est passé à la télé la semaine dernière.

— D'accord, c'est vrai, j'ai vu le film l'autre jour, avoua Macaire quelque peu dépité de s'être fait démasquer. Mais je savais que c'était tiré d'un livre !

— Une pièce de théâtre, tint à préciser Jean-Bénédict qui, ouvrant le livre, en constata la forme.

— Oui bon, on s'en fout ! le rabroua Macaire. Et puis, pour être tout à fait honnête, j'ai dormi pendant la moitié du film et je n'ai aucune idée de ce qui s'y passe. Il faut donc lire de toute urgence ce machin et s'en inspirer. Noter les arguments, faire des listes, et cætera, et cætera.

— Je dois prendre le train de 16 heures pour Zurich, indiqua Jean-Bénédict en regardant sa montre. Je profiterai du trajet pour le lire.

— Charlotte et toi venez toujours dîner à la maison demain soir ? demanda Macaire.

Une fois par mois, les époux Hansen et Ebezner se retrouvaient pour dîner, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre.

— Évidemment que nous serons là demain, confirma Jean-Bénédict. Je ne vais à Zurich que pour la soirée – un dîner avec des clients – et dès demain matin je suis de retour par le premier train.

— Alors demain soir, rapport de lecture, mon cher cousin ! décréta Macaire.

— À vos ordres, cher monsieur le futur président ! répondit Jean-Bénédict dans un claquement de talons martial, avant d'attraper une petite valise à roulettes et de quitter la banque pour rejoindre la gare, tandis que Macaire regagna, lui, son bureau, gonflé d'une énergie présidentielle, et convaincu de trouver des arguments en sa faveur qui feraient changer d'avis Tarnogol.

Sur sa table, le courrier en retard l'attendait toujours. Mais au lieu de s'y mettre, Macaire préféra commencer sa lecture de *Douze*

hommes en colère, histoire de tirer déjà quelques arguments en sa faveur, au cas où il croiserait Tarnogol dans les couloirs. Mais voilà qu'à 15 heures 45, Cristina entra en tempête dans son bureau.

— Que se passe-t-il encore ? demanda Macaire, légèrement agacé, je suis en plein boulot !

— Pardonnez-moi, monsieur Ebezner, mais il y a, dans l'agenda de monsieur Levovitch, l'inscription, à 16 heures, d'un « RDV TRÈS IMPORTANT ». Or il est presque 16 heures et monsieur Levovitch n'est pas là et totalement injoignable. Sans doute retenu au Palais des Nations. Que dois-je faire ?

— Il n'avait qu'à mieux gérer son agenda ! s'irrita Macaire qui voyait déjà où Cristina voulait en venir et ne comptait pas rendre service.

— Pouvez-vous recevoir ce rendez-vous à sa place ? insista-t-elle.

— Non, refusa Macaire, je suis débordé !

— C'est sans doute un gros client, plaida Cristina. Il sera furieux de savoir qu'il a été oublié. Il suffit de dire que Levovitch est retenu et vous a chargé de l'affaire.

— Je ne vais quand même pas sauver la face de Levovitch pour qu'il soit ensuite élu président à ma place ! répliqua Macaire. Si c'est un gros client, autant qu'il soit furieux et qu'il se plaigne de Levovitch auprès du Conseil. Tarnogol saura ainsi que Levovitch est loin d'être parfait.

Sur ce, Macaire congédia sa secrétaire qui retourna à sa place de travail.

Lorsque, un quart d'heure plus tard, le « rendez-vous important » se présenta dans l'antichambre, Cristina resta stupéfaite. Elle avait tout imaginé sauf ça.

Chapitre 8.

Petits arrangements entre amis

Devant Cristina, se tenait un imposant vieillard qu'elle connaissait bien : ce visage si particulier, les aspérités de sa peau, son éternelle mauvaise mine, son nez tordu, ses sourcils broussailleux. Il tenait en main une canne au pommeau serti de diamants étincelants dont on murmurait qu'elle valait à elle seule plusieurs millions de francs. C'était Sinior Tarnogol.

— Est-ce que Levovitch est là ? demanda Tarnogol qui, malgré un français parfait, ne pouvait pas se départir d'un lourd accent de l'Est.

Comme Cristina restait interdite, il la dévisagea de son œil mauvais. Elle décida de jouer les idiots :

— Aviez-vous rendez-vous avec lui ? Je ne vois rien dans son agenda.

— Oui, rendez-vous dans mon bureau, expliqua-t-il. Comme il n'est pas venu, je viens voir ce qui se passe. C'est fâcheux de faire poireauter les gens comme ça, tout de même !

— Monsieur Tarnogol, dit Cristina de sa voix la plus aimable, puis-je me permettre de vous faire patienter un instant dans le salon rose ?

Quelques instants plus tard, Cristina entra précipitamment dans le bureau de Macaire.

— Que se passe-t-il, encore ? s'agaça celui-ci en reposant son exemplaire de *Douze hommes en colère*. Je vous ai dit que j'étais occupé.

— Le rendez-vous de 16 heures : c'est Tarnogol !

Macaire ouvrit de grands yeux inquiets :

— Tarnogol ! ? Et que lui avez-vous dit ?

— Que Levovitch était absent mais que vous le recevriez. Il a eu

l'air très content. Je suis désolée, monsieur Ebezner, j'ai désobéi à vos consignes, mais je ne pouvais quand même pas le chasser !

— Bien joué, ma petite Cristina, bi-en-jou-é ! la félicita Macaire, songeant que c'était l'occasion rêvée de parler à Tarnogol de la présidence et de dégommer Levovitch. Dans quel salon l'avez-vous mis ?

— Le salon rose.

— Bien joué, le salon rose ! la félicita Macaire car c'était le salon le plus élégant de l'étage. Allez prévenir Tarnogol que j'arrive.

Cristina repartit aussitôt, et Macaire en profita pour attraper sa montagne de courrier non traité et la déplacer sur le bureau de Levovitch. Puis il trotta jusqu'au salon rose comme un chien de chasse flairant un gibier. Il y pénétra, mine réjouie et voix de miel, et se courba devant Tarnogol comme devant le Veau d'or :

— Cher Sinior, quel plaisir de vous voir ! Je dois absolument vous parler de ce malentendu à propos de mes voyages et de l'article dans la *Tribune* qui...

— Je n'ai pas le temps pour ça maintenant, le coupa Tarnogol. Je dois absolument voir Levovitch ! C'est très important.

— Levovitch n'est pas là, lui expliqua alors Macaire.

— Et où est-il ?

— Je n'en ai aucune idée. Vous savez, il n'est pas souvent au bureau.

— Ah bon ? s'étonna Tarnogol. Je croyais qu'il venait très tôt tous les matins et qu'il travaillait sans relâche toute la journée.

— Mais non, cher monsieur Tarnogol, ça c'est une légende. Lui ? Travailler sans relâche ? (Il força un rire pour souligner l'ironie de la situation.) Poil-dans-la-main, c'est son prénom ! On est déjà content quand il débarque ici avant 11 heures le matin. Et souvent, on ne le revoit pas de tout l'après-midi. Regardez-moi ça, il est 16 heures et l'animal est déjà rentré chez lui. Ça n'est vraiment pas sérieux.

— Même pas sérieux du tout ! s'indigna Tarnogol.

Macaire, content de son effet, renchérit :

— Je ne devrais pas vous le dire car je ne veux pas causer de tort à Lev, mais c'est moi qui fais tout ici. Il ne prend d'ailleurs pas une décision sans me consulter. Ce type n'a aucun sens de l'initiative. Avez-vous vu son bureau récemment ? Il déborde de courrier jamais traité. Les clients doivent être furax. Quelle honte ! Jamais vu un paresseux pareil !

— Mais pourquoi n'as-tu pas prévenu le Conseil de la banque ? demanda Tarnogol.

— Parce que je ne lui souhaite aucun mal, expliqua Macaire sur un ton patelin. C'est un pauvre bougre. Et puis mon père l'aimait bien, alors j'ai un peu pitié du gars. Je veux dire, au fond, il ne fait de mal à

personne : c'est pas comme s'il était le prochain président de cette banque.

— Ce que j'apprends sur Levovitch est scandaleux, dit Tarnogol d'un air consterné.

— Scandaleux, répéta Macaire en hochant la tête avec dépit.

— Rends-toi compte : j'étais sur le point de nommer Levovitch président de la banque !

— Ah bon ? fit semblant de s'étonner Macaire. Levovitch président ? Mais il va couler la banque en un rien de temps ! Enfin, c'est vous l'actionnaire, pas moi.

— Il m'a pourtant toujours fait si bonne impression, rétorqua Tarnogol.

— Ah, vous savez, mon cher Sinior, les grands imposteurs c'est souvent comme ça.

Tarnogol se leva et fit quelques pas dans la pièce. Il semblait perplexe.

— Tout va bien, monsieur Tarnogol ? s'inquiéta alors Macaire.

— Non, ça ne va pas du tout ! Je devais voir Levovitch aujourd'hui pour lui demander un service très important ! Je lui ai même dit : « Rendez-vous très important. » Et il n'est pas là ! Je suis affreusement déçu !

— Peut-être que moi, je peux vous aider ? suggéra Macaire qui buvait du petit-lait.

Tarnogol considéra Macaire un instant.

— Je n'en suis pas sûr, dit-il, c'est vraiment très sensible.

— Nous nous sommes pourtant fait confiance il y a quinze ans, plaida Macaire. C'est la raison pour laquelle vous êtes vice-président de la banque aujourd'hui.

— J'ai respecté le pacte, moi aussi, rappela Tarnogol. Tu as eu ce que tu voulais en échange de tes actions.

— Précisément, mon cher ami, osa Macaire. Nous pouvons donc avoir une totale confiance mutuelle. Faisons un nouveau pacte.

Tarnogol, après un interminable moment de réflexion, finit par dire :

— C'est d'accord. Je te propose un marché, Macaire. Le service que je voulais demander à Levovitch, je vais t'en charger. En échange de quoi, je te nommerai président de la banque.

— Marché conclu ! approuva Macaire en se jetant sur la main de Tarnogol pour la serrer vigoureusement. Que puis-je faire pour vous ?

— Il faut simplement réceptionner pour moi une enveloppe, expliqua Tarnogol. Rien d'illégal, rien de dangereux.

— C'est tout ? s'étonna Macaire.

— C'est tout, affirma Tarnogol. Très facile.

— Très facile, répéta Macaire comme un perroquet. Et après ?

— Après, tu me rapportes l'enveloppe chez moi, indiqua Tarnogol.

— C'est tout ?

— C'est tout.

— Très facile !

— Très facile.

Les deux hommes quittèrent le salon rose satisfaits. En raccompagnant Tarnogol à l'ascenseur, Macaire, comme ils passaient devant leurs bureaux et qu'il remarqua que Cristina s'était absentée, proposa à Tarnogol d'aller jeter un coup d'œil sur le bureau de Levovitch. Il lui désigna, depuis le pas de la porte, la table de travail jonchée de courrier.

— Regardez-moi tout ce courrier laissé sans réponse, déplora Macaire. C'est révoltant !

— C'est scandaleux ! s'indigna Tarnogol, trop loin pour voir que les lettres étaient adressées à Macaire. Comment ai-je pu imaginer Levovitch président de cette banque ?

— Tout le monde peut se tromper, cher Sinior, lui dit Macaire. L'erreur est humaine.

Aussitôt que Tarnogol fut parti, Macaire se dépêcha de ramasser le courrier sur le bureau de Levovitch et d'aller l'entasser sur le sien. Puis il s'affala dans son fauteuil et laissa l'euphorie l'envahir doucement. Il ne s'était jamais senti si heureux : à lui la présidence de la Banque Ebezner. Il avait réussi à infléchir le cours de son destin sans même avoir besoin de manigances. Il attrapa son exemplaire de *Douze hommes en colère* et le considéra avec mépris : plus besoin de lire ce machin. Il rendrait un infime service à Tarnogol et il serait assuré d'être président. La vie était belle. Se basculant dans son siège, il consulta sa montre. 16 heures 30. Il pouvait rentrer chez lui. « Sacrée journée quand même ! »

À ce même moment, à Cologny, dans la splendide maison des Ebezner, Arma, l'employée de maison, avait l'oreille collée contre la porte de la chambre à coucher de ses patrons. Anastasia venait de recevoir un mystérieux coup de téléphone.

Comme toujours, c'était Arma qui avait d'abord décroché. « Deumeurrrre Ebezner, bonjourrrr », avait-elle poliment répondu, ainsi qu'on le lui avait appris. À l'autre bout du fil, une voix d'homme qui avait demandé Médème sans se présenter. Médème était à côté d'elle et Arma lui avait passé le combiné, mais en entendant la voix de son interlocuteur, Médème avait aussitôt transféré la communication dans

sa chambre à coucher avant d'aller s'y enfermer. C'était très étrange. Médème ne faisait jamais ça. Intriguée, Arma avait donc décidé d'aller écouter ce qui se passait.

— Tu es complètement fou de m'appeler ici, Lev ! s'agaça Anastasia dans ce qu'elle pensait être le secret de sa chambre.

— Je me suis dit que tu ne me répondrais pas sur ton portable, se justifia Lev à l'autre bout de la ligne.

— Tu as parfaitement raison, répliqua Anastasia, parce que je ne veux plus ni te parler, ni te voir.

— Moi, je me réjouis de te voir ce soir, ma chérie.

— Ne m'appelle pas *ma chérie* ! Ne m'appelle plus du tout ! Je t'ai dit que c'était terminé !

— Je voulais simplement t'informer que je te ferai chercher à 19 heures 45 pour te conduire à l'Hôtel des Bergues. À tout à l'heure.

— Tu entends ce que je te dis ? Il n'y aura pas de dîner ce soir. Et encore moins à l'Hôtel des Bergues ! C'était une erreur de t'y retrouver ce week-end. J'ai un mari, enfin ! Tout Genève aurait pu nous y voir !

— Ne te fais aucun souci.

— Si, justement, je m'en fais.

— À ce soir.

— À jamais !

Anastasia raccrocha au nez de Levovitch. En entendant le combiné claquer, Arma redescendit à toutes jambes au rez-de-chaussée et retourna au petit salon où elle était censée passer le plumeau. Elle était sous le choc : Médème trompait Moussieu.

*

Ce soir-là, à 19 heures, Macaire Ebezner garait fièrement sa voiture dans le parking du *Lion d'Or*, à Cologny, espérant qu'on le remarquerait au volant de son bolide qui valait une petite fortune. Il pénétra dans le restaurant en prenant un air affecté, paradant avec sa femme à son bras, sentant bien qu'Anastasia attirait tous les regards. Ils furent installés à une table face au lac comme il l'avait demandé, et ils admirèrent la vue. Genève, scintillant dans la nuit, s'étalait comme un trésor devant eux.

— Ce soir c'est champagne ! annonça d'emblée Macaire au sommelier. Donnez-moi du Pol Roger millésimé. Le champagne de Winston Churchill ! Le champagne de la victoire !

Son mari semblait de fort bonne humeur et Anastasia s'en amusa.

— Que célèbre-t-on ? demanda-t-elle.

— Chouchou, tu dînes ce soir avec le futur président de la banque, annonça-t-il dans un sourire complice.

Elle fit semblant de se réjouir :

— Oh, c'est merveilleux ! Tu as eu la confirmation de Jean-Bénédict ?

— Non, rien ne sera officiel avant samedi. D'ailleurs, je voulais attendre que ce soit sûr avant de te l'annoncer, mais je ne peux pas tenir ma langue, je suis trop excité : c'est dans la poche !

— Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, tempéra Anastasia.

— Eh bien, justement, ma chérie, figure-toi que ce matin, en arrivant, j'apprends que le Conseil est en fait sur le point de nommer Levovitch.

— Levovitch ? s'étrangla Anastasia.

— Je comprends ton choc, chouchou, j'en ai été moi aussi complètement déboussolé. Non mais, tu imagines un « Levovitch » à la tête de la Banque Ebezner ! Ebezner, c'est Ebezner quoi ! C'était une lubie de Tarnogol. Ah, ces étrangers, c'est quand même toujours les premiers à avoir des idées saugrenues.

— Et donc Tarnogol a changé d'avis ? demanda Anastasia.

— Quasiment. Disons qu'on a passé un accord, lui et moi. Il reste un infime point à régler. Mais on peut considérer que c'est acquis.

— C'est-à-dire ?

— Je t'expliquerai. Tu sais, au fond, papa voulait que je devienne président. Son histoire d'élection, c'était uniquement pour me donner une légitimité indiscutable.

Anastasia ne sut que répondre : pour elle c'était justement tout l'inverse. Abel Ebezner avait passé sa vie à déconsidérer son fils. S'il avait voulu que Macaire soit président de la banque après lui, il lui aurait simplement légué ses actions. Mais elle préféra ne rien dire et se contenta de lever, à la santé de son mari, la coupe de champagne qu'on venait de lui servir.

Elle était troublée : par Levovitch, par l'élection à la présidence de la banque. Elle n'avait plus faim, elle voulait rentrer. Mais elle ne voulait pas gâcher la soirée de son mari qui semblait d'une extrême bonne humeur et affamé. Il commanda des tagliatelles aux truffes blanches, suivies d'un carré d'agneau. Elle demanda un tartare de thon et une langoustine. Il fit mettre une seconde bouteille de Pol Roger dans leur seau à glace. « Dîner au champagne, et qu'il soit bien frais ! » commanda-t-il au sommelier.

Mais voilà qu'à 19 heures 30, alors que les entrées venaient d'être servies, le maître d'hôtel interrompit Macaire :

— Pardonnez-moi, monsieur Ebezner, mais il y a un appel pour

vous.

— Pour moi ? s'étonna Macaire. Mais personne ne sait que je suis ici.

Intrigué, il suivit l'employé jusqu'au vestiaire et se fit remettre le combiné. Pour se donner de la contenance, il s'annonça en prenant une voix autoritaire de chef des armées :

— Oui, allô ? Ici Macaire Ebezner.

Il écouta attentivement son interlocuteur qui lui donna une longue instruction, puis il s'écria dans l'appareil, comme un soldat au garde-à-vous :

— Je me mets en route tout de suite !

Il se précipita ensuite vers sa femme et, sans même prendre le temps de se rasseoir, il lui annonça :

— Chouchou, je suis désolé, mais je dois y aller. Urgence maximale. Par rapport à ce que je t'ai dit avant. Finis tranquillement de dîner et prends le taxi pour rentrer, si ça te va. Je ne peux pas risquer d'être en retard. Je t'expliquerai.

Sans attendre la réponse de sa femme, il partit.

Elle resta seule à sa table, décontenancée, fixant le lac Léman que faisait briller la lune. Elle joua avec son tartare du bout de sa fourchette. Les autres clients ne pouvaient s'empêcher de la regarder. Tout chez cette femme respirait la beauté, mais une beauté d'autant plus émouvante qu'elle était teintée de mélancolie.

Elle termina son verre de champagne sans toucher à son assiette. À quoi bon dîner seule ? songea-t-elle. Elle détestait dîner seule. Elle détestait être seule. Elle sortit son téléphone de son sac à main et hésita longuement à téléphoner à Lev. Elle n'osa pas. Elle décida de rentrer chez elle. Elle demanda qu'on lui appelle un taxi, et s'en alla l'attendre dehors. Un peu d'air frais lui ferait du bien. Il était 19 heures 45. Lorsqu'elle sortit du *Lion d'Or*, elle découvrit sur le parking une limousine noire qui l'attendait. La porte passagère était maintenue ouverte par le chauffeur de Levovitch, Alfred Agostinelli, qui lui tendait un énorme bouquet de roses blanches.

— Bonsoir, madame Anastasia, lui dit Agostinelli en souriant. Comment allez-vous ?

— Bien, Alfred, répondit Anastasia, troublée.

Elle monta sur la banquette arrière sans même réfléchir. Puis, adressant un regard au chauffeur bienveillant qui s'installait sur le siège conducteur, elle lui demanda : « Comment fait-il ? »

Chapitre 9.

Début d'enquête

Si l'énigme de la chambre 622 prenait ses racines à Genève, comme cela nous semblait être le cas, c'était là-bas qu'il fallait nous rendre. C'est ainsi que le matin du mercredi 27 juin 2018, Scarlett et moi prîmes la route pour la ville du bout du lac Léman.

Pendant le trajet, Scarlett me dit :

— J'ai trouvé, dans votre suite, des notes concernant Bernard.

— Vous avez fouillé ?

— Non, elles étaient sur votre table de travail. Je pensais qu'il s'agissait du livre, je voulais mettre de l'ordre...

— Vous les avez lues ?

— Oui. J'ai trouvé que votre relation était touchante. J'ai eu envie d'en savoir plus.

— Que voulez-vous savoir ?

— Tout ! Racontez-moi un peu qui était Bernard.

— Je ne saurais même pas par où commencer, dis-je.

— Commencez par le commencement, suggéra-t-elle. En général, c'est le plus simple. Racontez-moi comment vous avez rencontré Bernard. Comment un jeune auteur inconnu s'est lié avec un vieil éditeur.

— C'est une longue histoire, répondis-je.

— Je ne suis pas pressée. Et nous avons un peu de trajet de toute façon.

Je souris.

— Bernard et moi nous sommes rencontrés il y a sept ans. Je me souviens de cette journée d'été torride de la fin juillet où tout commença. Paris suffoquait. J'y étais arrivé le matin même de Genève. Je m'étais employé à un effort vestimentaire de circonstance : chemise et blazer, comme si j'allais à un entretien d'embauche. Je voulais le

convaincre de mon sérieux. Il m'avait fixé rendez-vous à la librairie L'Âge d'Homme, rue Férou, aujourd'hui devenu un glacier. J'y arrivai en sueur, accablé par la chaleur. Lui, m'y attendait déjà, installé dans la petite salle de réunion du sous-sol.

À cette époque-là, j'avais vingt-six ans, je venais de terminer péniblement mes études de droit que j'avais passées à écrire des romans. Tous les jours, au lieu d'aller à l'université, j'étais allé chez ma grand-mère, qui avait libéré l'une des pièces de son appartement pour que je puisse y aménager mon bureau. Ma grand-mère fut la première à croire en moi et à me prendre au sérieux. Grâce à elle, durant mes cinq années d'études, j'avais écrit coup sur coup cinq romans, envoyés les uns après les autres à tous les éditeurs possibles et imaginables, et tous avaient été refusés. Il y avait de quoi désespérer. Puis voilà qu'en janvier 2011, mon cinquième livre, un roman historique consacré au *Special Operations Executive*, une branche des services secrets britanniques qui avait opéré avec succès pendant la Seconde Guerre mondiale, fut repêché par Vladimir Dimitrijević, fondateur des Éditions L'Âge d'Homme à Lausanne, qui décida de le publier. Mais avant que cela ne puisse se faire, Vladimir Dimitrijević se tua dans un accident de voiture. À son enterrement, je rencontrai Lydwine Helly, une amie parisienne de Dimitrijević, qui m'apprit que celui-ci avait parlé de mon roman à Bernard de Fallois, et lui avait proposé de faire une coédition. « Il faudrait que vous rencontriez Bernard de Fallois, me dit Lydwine après la cérémonie funèbre, peut-être cela l'intéresserait-il de faire paraître votre livre. »

Lydwine devint ma bienfaitrice. Elle me prit sous son aile et organisa un rendez-vous avec Bernard de Fallois. C'est ainsi que j'allai le trouver, en ce chaud mois de juillet, à Paris. Et comme c'est souvent le cas dans les grandes amitiés, entre lui et moi, ça a très mal commencé.

*

Paris, sept ans plus tôt

— Je ne pense pas que je publierai votre roman.

L'homme qui venait de parler et se tenait devant moi avait une allure de général : élégant, seigneurial, l'œil vif. La légende de

l'édition française : Bernard de Fallois. Malheureusement, je sentais comme un fossé générationnel entre lui, quatre-vingt-cinq ans, et moi, jeune auteur non-publié de vingt-six ans.

— Pourquoi pas ? osai-je lui demander.

— Vous présentez votre livre comme un roman historique, mais je ne crois pas que ce que vous racontiez soit vrai. Les Anglais n'ont pas pu faire tout ça.

— Je vous assure que c'est pourtant la vérité.

— Et puis, en quoi la guerre vous intéresse-t-elle ? m'interrogea Bernard d'un ton suspicieux. Vous ne l'avez pas vécue.

— Et alors ?

Il eut une moue peu convaincue :

— Vous n'allez quand même pas me faire croire que c'est grâce aux Anglais que la Résistance française a pu combattre les Allemands ?

— Je peux vous le prouver, plaiderai-je. C'est un sujet méconnu, d'où l'intérêt de ce roman.

— Je suis désolé, mais je ne crois pas que je publierai votre roman.

En sortant du rendez-vous, je déambulai à travers Saint-Germain, déprimé et accablé. Tout était fichu pour moi. Autant arrêter d'écrire : mes livres ne seraient jamais publiés. Je ne serais jamais écrivain. C'était la fin de mes plus grands espoirs. Je me serais bien jeté dans la Seine, à la place j'allai flâner à la librairie Gibert Joseph, boulevard Saint-Michel, et fouillai leur rayon de livres d'histoire. Je trouvai plusieurs titres consacrés à l'action des services secrets britanniques entre 1939 et 1945. J'en notai les références et préparai une petite bibliographie, à laquelle j'ajoutai les sources utilisées pour mon roman, puis j'envoyai le tout à Bernard.

Je ne reçus aucune nouvelle de lui. Jusqu'au vendredi 26 août 2011. En fin de journée, je reçus un appel de Lydwine Helly. « Bernard va publier votre livre ! » m'annonça-t-elle. Lydwine avait fini par convaincre Bernard. Et c'est ainsi que mon premier roman parut finalement en janvier 2012.

— Et ce fut un immense succès ! m'interrompit Scarlett, dans un élan d'enthousiasme.

— Pas du tout ! Ce fut une catastrophe.

Elle éclata de rire.

— Vraiment ?

— Vraiment. Bernard était désagréable avec moi, je ne pouvais pas le supporter, et réciproquement. Le roman s'est très mal vendu. Quelques centaines d'exemplaires. Je me suis juré de ne plus jamais

travailler avec lui.

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— La suite la prochaine fois, décrétai-je, nous sommes presque arrivés à Genève.

Nous venions de sortir de l'autoroute et nous nous dirigions vers le centre-ville, longeant au passage les différents bâtiments des organisations internationales. Nous aperçûmes bientôt le bord du lac, et le Jet d'eau en arrière-plan. Je fis remarquer à Scarlett :

— Vous savez que j'ai pris cette route mais dans l'autre sens il y a exactement trois jours.

— Ne jouez pas les rabat-joie, l'écrivain, ça vous va très mal ! Et puis, vous pourrez toujours retourner chercher des chaussettes chez vous, s'il vous en manque.

— Je pourrais rentrer chez moi tout simplement et vous mettre dans un train pour Verbier.

Elle éclata de rire :

— Vous ne le ferez pas. Vous voulez être à Verbier, avec moi.

Je retins un sourire, elle le remarqua :

— N'essayez pas d'être toujours si sérieux, l'écrivain. Vous n'êtes pas crédible.

Nous traversâmes le pont du Mont-Blanc. Nous nous dirigions vers Coligny, les beaux quartiers dominant Genève. À l'époque du meurtre, c'était là-bas que vivait Macaire Ebezner. Je dois reconnaître que j'étais très impressionné par Scarlett : elle avait fouillé Internet dans ses moindres recoins et y avait déterré une quantité impressionnante d'informations. Par exemple, cet article de *L'Illustré*, l'un des grands hebdomadaires de Suisse francophone, consacré à Macaire Ebezner et publié quelques mois avant le meurtre. Le texte était illustré d'une photo de Macaire et de sa femme Anastasia qui posaient devant leur maison.

Nous ignorions l'adresse exacte, mais le nom de la rue était mentionné : chemin de Ruth. C'est là que nous nous rendîmes. Je roulais au pas et nous inspectâmes les maisons de chaque côté de la route. Soudain, Scarlett s'écria :

— C'est là !

Devant nous, un large portail en fer laissait apparaître une maison similaire à celle sur la photo du magazine : une magnifique demeure en pierres blanches dominant le lac, entourée d'un vaste parc.

Chapitre 10.

Un homme en colère

Mardi 11 décembre, 5 jours avant le meurtre

Dans la maison des Ebezner, à Cologny, une magnifique demeure en pierres blanches dominant le lac Léman, entourée d'un vaste parc recouvert de neige.

Seule à la table du petit-déjeuner dressée dans la cuisine, Anastasia, vêtue d'une robe de chambre, jouait avec un morceau de pain sans le manger, trop occupée à se remémorer les événements de la veille. Soirée merveilleuse qui l'avait conduite dans la suite de l'Hôtel des Bergues qu'occupait Lev Levovitch. Il l'attendait, superbe dans son smoking. Une table dressée pour deux, couverte de mets raffinés accompagnés d'un grand cru.

Ils avaient dîné à la lumière des bougies, plus amoureux que jamais. Elle se sentait tellement vivante à ses côtés. Puis ils s'étaient jetés l'un sur l'autre et ils avaient fait l'amour avec passion.

Mais voilà qu'aux environs de minuit, le téléphone de la chambre avait retenti. Anastasia avait été prise de panique : c'était certainement Macaire ! Il l'avait fait suivre, il savait tout et il venait faire un scandale. Soulagement immédiat : ce n'était pas Macaire, mais le président de la République française, venu à Genève pour l'Assemblée générale des Nations Unies. Le président, souffrant d'insomnies, avait envie de faire la conversation. Il souhaitait que Lev vienne le trouver à la Mission de France auprès des Nations Unies, installée dans une immense propriété de maître à Chambésy, où il résidait pendant son séjour.

Lev l'avait d'abord poliment envoyé paître pour cause de rendez-vous galant, mais Anastasia avait eu mauvaise conscience et lui avait dit : « Le président de la République, tout de même ! »

Lev avait alors rappelé le grand commandeur des Français pour dire qu'il viendrait. Ils s'étaient habillés et il l'avait emmenée avec lui, à bord de sa Ferrari noire, modèle unique. Ils s'étaient retrouvés sous les ors d'un grand salon, en intimité avec le président de la République qui les avait reçus en robe de chambre. Buvant du thé, fumant un cigare et bavardant comme avec des amis, le président en profitant pour demander quelques conseils à Lev sur son discours du lendemain aux Nations Unies.

À 2 heures du matin, Lev l'avait raccompagnée chez elle. Il l'avait déposée devant la propriété, chemin de Ruth, et, dans le secret de la nuit, l'avait embrassée encore une fois, long baiser amoureux, avant de la laisser partir.

En passant le portail, elle avait connu un bref moment d'angoisse : qu'allait dire Macaire, la voyant rentrer à une heure pareille ? Il devait être mort d'inquiétude. Avait-il prévenu la police ? Ou alors il se doutait de quelque chose et il l'attendait sournoisement dans le salon. Il exigerait des explications. Surtout, rester naturelle. Elle dirait qu'elle était finalement sortie avec des amies, qu'elles avaient pris un verre à l'Hôtel des Bergues et qu'elle n'avait pas vu les heures passer, voilà. Elle avait bien le droit de s'amuser, non ? Et puis, c'était lui qui l'avait laissée seule au restaurant ! Mais en arrivant devant la maison, elle se rendit compte que la voiture de Macaire n'était pas là. Il n'était toujours pas rentré de son mystérieux rendez-vous. Où pouvait-il bien être ? Elle s'était couchée rapidement, sans trop se poser de questions, soulagée de n'avoir pas de comptes à rendre et surtout bienheureuse des heures passées avec Lev. Elle sentait encore son corps contre le sien, ses doigts sur sa peau, le plaisir qu'il lui donnait. Refermant les yeux un instant elle le revit sur elle, l'embrassant et lui murmurant : « Encore un peu de jou d'orange, Médème ? » Ah non, zut, ça c'était Arma qui venait la déranger.

— Encore un peu de jou d'orange, Médème ? demanda Arma à sa patronne en lui présentant un pichet rempli de jus fraîchement pressé.

Anastasia se força à sourire à la dérangéeuse.

— Vous avez bonne mine ce matin, Médème, lui dit Arma en remplissant son verre.

Anastasia ne répondit pas, songeant qu'elle ne devait pas avoir l'air trop rayonnante, craignant que cela ne puisse mettre la puce à l'oreille de son mari. Et voilà qu'à cet instant Macaire fit son entrée dans la cuisine en tonnant d'une voix furieuse :

— Ah, ce diable de Levovitch !

Anastasia crut défaillir : ça y est, son mari savait tout !

— Ce diable de Levovitch ! répéta Macaire.

— Que... quoi ? balbutia Anastasia.

Macaire tenait en main l'édition du jour de la *Tribune de Genève* et la déplia devant sa femme.

— Regarde ça, chouchou ! s'égosilla-t-il sur un ton qui oscillait entre agacement et admiration.

À la une du journal, qui annonçait une grande interview du président de la République française, on pouvait voir une photo du président accompagné de Levovitch, prise la veille, alors qu'ils faisaient une promenade au bord du lac Léman, à proximité des Nations Unies. Macaire lut un extrait de l'article :

— *« Les dirigeants du monde entier sont réunis depuis hier, aux Nations Unies, pour la grande conférence sur les réfugiés. Aujourd'hui, le président de la République française doit prononcer un discours très attendu. Les promeneurs du parc de la Perle du Lac ont d'ailleurs eu la surprise de le croiser hier, suivi de près par ses gardes du corps, alors qu'il se baladait en compagnie du banquier d'affaires bien connu à Genève, Levovitch... »*

Arma l'interrompt dans sa lecture :

— Jou d'orange, Moussieu ?

— Oui, merci.

Il posa le journal et attrapa une tranche de pain grillé qu'il beurra généreusement.

— Quel type, quand même, ce Levovitch ! reprit-il. Et vas-y que je me promène bras dessus bras dessous avec le président de la République, et vas-y que je fais la une du journal ! Et tu veux savoir le pire ? Il n'est pas prétentieux pour deux sous. Hier il n'était pas au bureau, mais il n'a dit à personne qu'il était occupé aux Nations Unies. Il a fallu que Cristina le traque jusqu'à ce qu'on découvre ce qu'il fabriquait.

Anastasia regarda, désappointée, ce mari qui vouait une admiration sans borne à l'homme qui le faisait cocu : au fond, ils étaient, elle et lui, amoureux de la même personne. Mal à l'aise, elle s'efforça de changer de sujet.

— Et ta soirée ? Tu es rentré tard, non ? demanda-t-elle d'un ton faussement naïf.

— Je suis rentré à 3 heures 30 du matin, répondit-il. Je suis claqué.

— Qu'as-tu fabriqué jusqu'à 3 heures 30 du matin ?

— Je ne peux rien te dire. Bon, si, à toi, je peux te le dire : figure-toi qu'hier, Sinior Tarnogol m'a demandé de lui rendre un service. Un truc très important. C'était le fameux point à régler dont je t'ai parlé au restaurant.

— Quel genre de service ? demanda Anastasia, inquiète de ce que son mari avait pu faire pour infléchir la décision de Tarnogol.

— Trois fois rien, figure-toi : je devais récupérer une lettre pour

lui et la lui apporter ensuite.

— Une lettre ? Tu n'es pas facteur à ce que je sache !

Macaire lui lança un regard noir :

— Tu ne comprends rien. Tu vois, j'aurais mieux fait de ne rien te raconter ! Une lettre très importante, que Tarnogol ne pouvait pas recevoir directement. Il avait besoin d'un homme de confiance.

— Il avait besoin d'un facteur ! répéta Anastasia.

— Un homme de confiance ! s'agaça Macaire. Il s'agissait d'aller jusqu'à Bâle pour récupérer l'enveloppe, si tu veux tout savoir.

— Tu as fait l'aller-retour à Bâle hier soir ? Je comprends maintenant pourquoi tu es rentré à une heure pareille.

— Oh, c'est pas si loin quand on sait rouler. J'ai récupéré la fameuse enveloppe vers 23 heures, dans un grand hôtel de Bâle. Le temps de boire un petit café et de repartir, à 2 heures 30 je la livrais à Tarnogol en mains propres. Figure-toi qu'il m'a reçu chez lui. Personne n'est jamais invité chez lui ! Magnifique hôtel particulier, rue Saint-Léger, en face du parc des Bastions. Le summum du chic. Il m'a traité avec le respect que je mérite. Accueilli comme un roi, aux cris de « mon frère ! ». *Mon frère*, qu'il me dit. Tu entends ça ? Il avait fait préparer pour moi un en-cas. Enfin, « en-cas », façon de parler, il fallait voir ça : de quoi nourrir tout un village d'affamés ! Caviar d'Iran exceptionnel, saumon fumé sauvage d'Alaska comme tu n'en as jamais mangé, brioche toastée qui te fond dans la bouche, plateau de fromages, tartes fines aux fruits, mignardises. Ah, j'aurais voulu que tu voies ça. C'était quelque chose ! Et puis, il a ouvert une bouteille de vodka Beluga pour célébrer « une grande occasion ». Il a dit, avec son affreux accent : « La Beluga, la vodka de la victoire ! » On a passé un long moment ensemble, à papoter et rire. La connivence totale. Et quand je suis parti, il m'a dit, en anglais : « Thank you, Mister President. »

— *Mister President* ?

— Eh oui ! C'est bien moi qui vais être nommé samedi ! J'ai pas perdu ma soirée, héhé !

Macaire contempla son épouse avec amour. Depuis quelque temps, quelque chose avait changé en elle. Son visage était devenu plus lumineux. Elle était plus gaie. Il la surprenait de très bonne humeur. Différente, quoi ! Heureuse, dirait-il. Oui, il la rendait heureuse. Il y avait eu des hauts et des bas, mais à présent il savait y faire. Il n'y avait qu'à la voir : resplendissante.

Ce matin-là, Macaire, qui d'ordinaire consacrait un long moment au petit-déjeuner, avala ses tartines en vitesse, visiblement pressé.

— Au boulot, déclara-t-il en se levant de table.

— Tu pars déjà à la banque ? s'étonna Anastasia.

— Non, répondit-il d'un ton mystérieux. Je vais dans le boudoir.

Je travaille sur un projet.

Elle eut l'air intrigué. Il fut satisfait de son effet. Elle l'avait pris pour un imbécile avec son histoire de facteur, elle verrait bien qui il était en découvrant la vérité. Il songea qu'on le sous-estimait trop. Il en avait parfois souffert, avant de se rendre compte que c'était sa force au fond : méfiez-vous de l'eau qui dort. Il nota dans un coin de sa tête que ce proverbe pourrait faire un bon titre pour ses Mémoires.

Enfermé dans son boudoir, Macaire commença par admirer l'objet qu'il avait rapporté de son passage chez Sinior Tarnogol : un mouchoir en soie brodé *Sinior Tarnogol, membre du Conseil*. Il l'avait remarqué sur une table d'appoint et n'avait pas pu s'empêcher de le dérober. Il avait trouvé à cet accessoire une note de grand chic : il se ferait faire sur ce modèle des mouchoirs où l'on pourrait lire *Macaire Ebezner, Président*.

Il rangea le morceau de tissu au fond d'un tiroir d'où il retira une bouteille de jus de citron pressé. Il en versa une partie dans un bol en cuivre et y ajouta de l'eau pour obtenir de l'encre sympathique. Il sortit ensuite son cahier d'écriture du coffre-fort et s'installa au pupitre encombré de bibelots et reprit le fil de son récit.

Mes différents comptes rendus envoyés au Conseil fédéral firent mouche : la place financière suisse, notre poumon économique, était menacée et il fallait impérativement la protéger. Si les pays européens prévoyaient des actions non seulement pour empêcher la fuite des capitaux vers la Suisse mais aussi pour identifier les comptes suisses de certains de leurs ressortissants, alors il fallait, selon la formule consacrée, préparer la guerre pour assurer la paix.

Le gouvernement suisse chargea ainsi les services de renseignement de mettre sur pied une opération de surveillance à grande échelle des ministères de l'Économie des pays d'Europe et pouvoir anticiper d'éventuelles mesures de rétorsion contre la Suisse.

Envoyer des agents de renseignement en pays amis et alliés représentant toujours un exercice périlleux en termes d'images et de diplomatie, la P-30 fut envoyée en première ligne pour préparer le terrain. La division économique, dont je faisais partie, redoubla d'activité. Londres, Paris, Lisbonne, Vienne, Athènes, Munich, Milan,

Madrid, Stockholm : toutes les grandes villes d'Europe devinrent nos cibles. Pour chacune d'elles, il fallait localiser les différents bâtiments administratifs concernés, comme les édifices ministériels ou le siège des autorités fiscales, et récolter pour chacun d'eux le plus d'informations possible : accès, disposition des locaux, présence de caméras, éventuels contrôles à l'entrée. Il pouvait aussi s'agir de relever toutes les plaques des voitures entrant ou sortant des parkings destinés au personnel, afin de créer une base de données. Ou identifier les restaurants de quartier qui avaient les faveurs du personnel. Ce travail de fourmi, fastidieux et ingrat, était néanmoins indispensable pour ouvrir la voie aux agents de renseignement qui seraient envoyés ensuite sur place pour installer des dispositifs d'écoute, subtiliser ou détruire des documents, ou encore prendre contact avec des employés qui, par vénalité, accepteraient de nous procurer des informations.

À chaque retour de mission, je recevais une invitation à l'opéra où je retrouvais Wagner pour lui remettre les rapports de synthèse de mes observations.

Malheureusement tous ces efforts allaient s'avérer inutiles : notre pire ennemi se trouvait en réalité non pas en dehors de nos frontières mais au cœur de notre pays. Nous allions être attaqués de l'intérieur comme le montre un évènement qui allait traumatiser toute notre institution bancaire : un employé d'une grande banque zurichoise, pour se venger de son licenciement, était parti avec une liste de clients étrangers détenteurs de comptes cachés en Suisse, liste qu'il avait vendue aux fiscs allemand et français.

Au sein des banques, réputées pour leur discrétion et leur attachement au principe de secret bancaire quant à l'identité de leurs clients, ce fut un véritable coup de tonnerre. Pour les services de renseignement, c'était l'état d'alerte maximale : cette trahison sans précédent risquait bien de susciter des vocations. Il était impératif de frapper un grand coup, s'assurer que ce n'était

qu'un cas isolé et dissuader quiconque de vouloir suivre cet exemple.

La P-30 fut chargée de découvrir si les administrations fiscales des grands pays d'Europe cherchaient activement à acheter des renseignements auprès de banquiers suisses. C'est ainsi qu'après le décès de mon père, faisant valoir mon ressentiment d'héritier légitime dépossédé de la présidence, Wagner m'envoya dans différentes villes d'Europe pour infiltrer les arcanes du fisc. Pendant toute l'année qui s'écoula, je multipliai les allers-retours à Paris, Londres, Munich, Milan, Athènes. Le protocole était simple : dans chacune de ces villes, Wagner m'avait introduit auprès d'un avocat qui travaillait pour nous. Celui-ci me mettait en contact avec un responsable local de l'administration fiscale, que je rencontrais dans un lieu discret et à qui je me présentais comme un repent. Je leur brodais chaque fois la même histoire : « Mon père ne m'a pas nommé président, je veux me venger et je suis prêt à collaborer avec vous. » Ils pouvaient vérifier : tout était vrai et relayé par la presse. C'est en général ce qu'ils faisaient, et ils me fixaient ensuite, via l'avocat toujours par souci de discrétion absolue, un autre rendez-vous au cours duquel s'engageait une négociation grâce à laquelle je leur soutirais de précieuses informations sur leur méthode : combien étaient-ils prêts à payer pour la liste de mes clients ? Qu'allaient-ils en faire ? Quelles garanties de protection ? Étaient-ils prêts à m'accorder un permis de séjour puisque je ne pourrais plus rester en Suisse ? En général, lorsque je disposais d'assez d'informations, j'exigeais de leur part un engagement par écrit, ce qu'ils refusaient toujours, et je pouvais ainsi rompre la négociation sans éveiller les soupçons.

Au moment de terminer ma carrière au sein de la P-30, je dois le dire ici : j'ai été fier et heureux de servir mon pays. J'ai l'impression d'avoir vécu.

La seule trace qu'il me reste de ces années

passionnantes est une lettre transmise il y a quelques années par Wagner et signée de la main du président de la Confédération suisse. Trois lignes manuscrites, que je joins à ce texte.

Cher Macaire,
Puissent ces quelques mots vous témoigner de notre reconnaissance éternelle pour votre engagement sans faille en faveur de votre pays.

Bien amicalement,
Beat Wunder,
président de la Confédération helvétique

— *Reconnaissance éternelle*, dit Macaire à haute voix en relisant la lettre qu'il gardait glissée entre les pages de son cahier.

Ah, si son père avait su de quelle trempe il était ! Macaire regarda avec nostalgie la photo de son père posée sur le pupitre, face à lui. « Ton fils, papa, dit-il à son père en papier glacé, n'est pas n'importe qui. »

De son boudoir, Macaire put entendre le téléphone de la maison sonner et les pas précipités d'Arma qui accourait pour répondre (« Deumeurrrr Ebezner, bonjourrrr »). Puis, à nouveau des pas précipités mais qui prenaient la direction du boudoir et, soudain, des coups contre la porte de sa pièce.

— Moussieu, s'écria Arma à travers la cloison, pardon de déranger mais appel ourgent !

Macaire n'ouvrit la porte à Arma qu'après avoir pris soin de ranger son cahier dans le coffre.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

— C'est la banque !

Il s'en alla prendre la communication depuis l'appareil du hall d'entrée. À l'autre bout du fil, il trouva Cristina, sa secrétaire.

— Monsieur Ebezner, s'excusa-t-elle d'emblée, je n'arrivais pas à vous joindre sur votre portable, alors je me suis permis d'appeler chez vous.

Percevant de la panique dans la voix de sa collaboratrice, Macaire s'empressa de la rassurer :

— Vous avez bien fait, Cristina. Que se passe-t-il ?

— Il faut que vous veniez immédiatement à la banque, dit

Cristina.

— Mais que se passe-t-il, enfin ?

— Venez ! supplia-t-elle. Il y a monsieur Tarnogol dans votre bureau. Il est hors de lui et vous traite de tous les noms ! Je ne sais pas de quoi il parle, mais ça a l'air très grave.

Chapitre 11.

Une faveur

À la Banque Ebezner, Cristina essayait d'écouter derrière la porte fermée du bureau de Macaire qui avait rappliqué aussitôt qu'elle l'avait prévenu. Mais elle ne distinguait que des éclats de voix.

À l'intérieur de la pièce, Tarnogol ne décollerait pas.

— Tu as osé me prendre pour un imbécile ! reprocha-t-il à Macaire. Tu as osé me mentir !

— Moi ? Vous mentir ?

— Hier, tu me disais que Levovitch était paresseux et jamais là. Mais Levovitch était aux Nations Unies ! Avec le président français !

— Co... comment le savez-vous ? demanda Macaire en claquant des dents.

— Parce que c'est dans le journal ! s'écria Tarnogol en brandissant un exemplaire de la *Tribune de Genève*.

— C'est un malentendu ! implora Macaire qui tremblait comme une feuille.

— Ah bon ? tempêta Tarnogol. Et tu disais aussi que Levovitch ne répondait jamais à son courrier, c'est un malentendu aussi ? Ce courrier t'était destiné !

— Co... comment le savez-vous ? balbutia Macaire qui se sentait défaillir.

— Parce que le courrier est sur ton bureau avec ton nom dessus ! répondit Tarnogol en attrapant d'un geste rageur une poignée de lettres qui jonchaient la table et qu'il lança en l'air. C'est fini, Macaire ! Tu peux oublier la présidence !

— Mais enfin, Sinior, s'efforça de le raisonner Macaire, hier soir pourtant nous nous entendions si bien... vous m'avez même appelé *mon frère*...

— C'était avant de découvrir que tu m'as trompé et menti ! Lev

Levovitch sera le prochain président de la banque !

Sur ces paroles, Tarnogol quitta le bureau en claquant la porte derrière lui de toutes ses forces, sous le regard terrifié de Cristina. Macaire s'effondra dans son fauteuil, littéralement anéanti.

Après de longues minutes, on frappa doucement à sa porte : le visage de Lev Levovitch apparut par l'entrebâillement.

— Tout va bien, Macaire ? s'inquiéta Levovitch. Il paraît que ça a bardé avec Tarnogol.

— Ça ne va pas du tout, geignit Macaire au bord des larmes.

— Que se passe-t-il ? demanda Levovitch en se décidant à entrer dans la pièce, timidement suivi par Cristina.

— Quelque chose de très grave, répondit Macaire.

— Mais quoi donc ? s'enquit Cristina bouleversée. Parlez, monsieur Ebezner, vous êtes tout pâle.

Levovitch et Cristina fixèrent Macaire avec compassion. Celui-ci avait terriblement besoin de vider son sac, mais il ne pouvait décemment pas leur raconter ses mensonges sur Levovitch et l'histoire du courrier.

— Je suis vraiment très stressé en ce moment, se contenta-t-il d'expliquer.

— Pourquoi *stressé* ? insista Cristina. C'est à cause de cette histoire de présidence ?

— Non, rien à voir, mentit Macaire qui espérait que Cristina n'avait rien raconté à Levovitch de ce qu'elle avait entendu la veille et qui voulait changer de sujet. Je pense que c'est une petite déprime hivernale, voilà tout.

— Est-ce que tu continues d'aller voir ce psychanalyste que je t'ai recommandé ? demanda alors Levovitch. Il est vraiment très bien.

— Oui, le docteur Kazan. Tous les mardis justement, à 12 heures 30. Ça ne pouvait pas mieux tomber aujourd'hui. (Il ricana pour se donner de la contenance.) Et les jeudis aussi d'ailleurs.

— Je ne savais pas que vous consultiez un psychanalyste, dit Cristina.

— Bon, allez, on s'en fiche ! décréta Macaire un peu gêné et désireux de changer de sujet à tout prix. Si on allait boire un petit café ? C'est moi qui invite.

*

À 12 heures 30 ce jour-là, Macaire pénétra dans le cabinet du docteur Kazan, au 2 place Claparède.

— Je vais très mal, docteur, annonça d'emblée Macaire en se

jetant sur le divan du praticien.

Cela faisait presque quinze ans que Macaire consultait Kazan. Depuis l'histoire des actions de la banque. À l'époque, lorsque son père avait appris qu'il avait cédé ses actions de la banque à Tarnogol, il avait été si furieux contre lui qu'il avait cessé de lui adresser la parole pendant quelque temps. Macaire avait contacté le docteur Kazan sur la recommandation de Levovitch, qui lui avait assuré qu'il était l'homme de la situation. Levovitch avait vu juste : grâce au docteur Kazan, Macaire était parvenu à renouer avec son père. Mais depuis la mort de ce dernier, il avait connu des moments de grande déprime et il avait éprouvé le besoin de passer à deux séances par semaine pour remonter la pente. Il l'aimait bien ce docteur Kazan, qui l'avait aidé à prendre confiance en lui. Il aimait sa sérénité, son regard doux, et la façon qu'il avait de mâchonner la branche de ses lunettes lorsqu'il l'écoutait.

— Je vous disais, docteur, confia Macaire, que je pensais être assuré de devenir président de la banque.

— Il me semble en effet avoir lu cela dans la presse, dit Kazan. Je m'apprêtais à vous féliciter.

— Eh bien, il y a eu un petit drame.

— Ah ?

Macaire raconta en détail à son psychanalyste ses mésaventures des dernières vingt-quatre heures.

— Donc si je comprends bien, ce Tarnogol ne veut plus entendre parler de vous ? résuma Kazan après le récit de son patient.

— Tout ça pour une maladresse de ma part ! se lamenta Macaire. Oh, docteur, aidez-moi à trouver un moyen de convaincre Tarnogol, je vous en prie ! Il faut absolument le faire changer d'avis. Si je ne suis pas nommé président de cette banque, je me suicide !

— Ne dites pas une chose pareille ! s'épouvanta le docteur Kazan. Ça serait très mauvais pour ma réputation.

— À propos de réputation, enchaîna Macaire, vous avez été contacté par un certain Jean-Bénédict Hansen, c'est mon cousin Jean-Béné. Il cherche un psy pour sa femme qui est un peu cyclothymique. C'est moi qui lui ai conseillé de vous appeler. Je lui ai dit que vous étiez le meilleur. Mais apparemment, vous avez dit à Jean-Béné que vous ne preniez plus de nouveaux patients.

— Oui, je n'accepte plus personne depuis des années. J'avais fait une exception pour vous à l'époque parce que vous étiez recommandé par Lev Levovitch.

— Ah, ce Levovitch, s'agaça Macaire, je le hais ! Si parfait ! Si extraordinaire ! Je voudrais être lui !

— Vous le haïssez ou vous l'admirez ?

— A-t-on le droit de haïr quelqu'un parce qu'on l'admire trop ?

demanda Macaire.

— Oui, acquiesça le docteur Kazan. Cela s'appelle de la jalousie.

— Alors, je suis jaloux ?

— Pour être précis, je dirais même que vous souffrez d'une *invidia maxima*, un mal identifié par le docteur Freud dans son célèbre cas Lucien K.

— Qu'est-ce que le cas Lucien K ?

— Lucien K était le fils d'un riche industriel viennois qui avait toujours cherché la reconnaissance de son père. Mais son père l'avait toujours assommé de reproches et lui avait finalement préféré un autre garçon qu'il avait considéré comme un fils et à qui il avait confié les rênes de son empire.

— C'est exactement ce que je ressens avec Levovitch ! s'écria Macaire qui se sentit soulagé d'apprendre l'existence d'un précédent célèbre. Et que s'est-il passé dans le cas de Lucien K ?

— Il a tué son père, sa mère, sa femme, le chien, tout le monde. Et il a fini interné. C'est comme ça que Freud a pu étudier son cas.

— Bigre ! murmura Macaire. Vous pensez que je vais finir comme lui ?

— Non, le rassura le docteur Kazan, car dans votre cas, il y a ceci de particulier que vous aviez tout en main, il y a quinze ans. Votre père vous avait passé le flambeau, il vous avait reconnu comme son successeur en vous remettant devant tout le monde les actions qui vous garantissaient de devenir président de la banque. Et que vous avez données, pour une raison qui m'échappe encore, à ce Sinior Tarnogol. Mais pas contre de l'argent, c'est bien ça ?

— Je les ai échangées, acquiesça Macaire.

— Mais contre quoi ? demanda le docteur Kazan. Je vous avoue que je suis curieux de comprendre ce qui pouvait valoir la présidence de la banque.

— Quelque chose que tout le monde veut, mais que personne ne peut acheter.

— Qu'est-ce ?

— Vous ne me croiriez pas.

— Essayez.

— Vous ne me croiriez pas, répéta Macaire.

Kazan n'insista pas et demanda alors :

— Qu'allez-vous faire avec ce Tarnogol ?

— Je l'ignore, soupira Macaire. Vous, docteur, que feriez-vous à ma place ?

— Macaire, dit alors le psychanalyste, cela va faire bientôt une année que nous travaillons ensemble à vous préparer pour ce Grand Week-end. Vous vous souvenez de ce que représente ce Grand Week-end pour vous ?

— La séparation d'avec mon papa, répondit Macaire.

— Exactement. Vous allez enfin couper le cordon avec votre papa mort. Vous vous souvenez de ce dont nous avons discuté pendant nos séances : ce n'est plus votre papa qui décide de votre vie, c'est vous, Macaire, qui êtes désormais le maître de votre destin.

Macaire resta perplexe.

— Ce que j'essaie de vous expliquer, poursuivit le docteur Kazan, c'est que la volonté de Tarnogol de faire élire Levovitch est votre chance de vous révéler à vous-même.

— Je ne suis pas certain de vous suivre, docteur.

— Eh bien, si vous étiez élu sans devoir batailler, vous finiriez peut-être par vous dire que vous n'avez pas de mérite. Or désormais il vous faut convaincre Tarnogol. Et je sais que vous allez le convaincre. Je sais que vous en êtes capable. Vous allez vous prouver à vous-même ce que vous avez dans le ventre, et vous serez élu président de la Banque Ebezner. Et après cette élection, vous serez un nouvel homme, enfin émancipé de votre père, car votre place de président vous ne la devrez qu'à vous-même. Vous avez, au fil de nos séances, mis au jour votre véritable identité : celle d'un battant, celle d'un gagnant. Il est temps de la montrer à tout le monde, à commencer par Tarnogol.

— Vous avez absolument raison, docteur ! s'écria Macaire, soudain galvanisé. Mais vous ne m'avez pas dit comment convaincre Tarnogol. En tant que psychanalyste, vous êtes certainement un as de la manipulation mentale, non ?

— En principe, je ne suis pas censé donner d'idées, vous devez les trouver vous-même, rappela le docteur Kazan. C'est tout le principe de la psychanalyse.

— Oh docteur, supplia Macaire, un petit coup de main, s'il vous plaît... Je sens que vous avez une idée.

Le bon docteur Kazan, face à la détresse de son patient, lui suggéra alors :

— Arrangez-vous pour que Tarnogol vous doive une énorme faveur. Il sera alors obligé de vous porter à la présidence de la banque. Il est l'heure de clore cette séance. À jeudi.

Chapitre 12.

Adultère

En ce mercredi 27 juin 2018, Scarlett et moi passâmes un bon moment sur le chemin de Ruth devant le portail de la propriété de Macaire Ebezner. Nous avions sonné à la porte, mais personne n'avait répondu. Scarlett voulait faire le pied de grue jusqu'à ce que quelqu'un arrive.

Ce fut finalement une voisine qui, ayant assisté à notre petit manège, vint à notre rencontre.

— Je peux vous aider ? nous demanda-t-elle d'un ton inquisiteur qui nous fit comprendre qu'elle nous prenait certainement pour des gens mal intentionnés.

Elle me reconnut et son visage s'adoucit aussitôt.

— Mais vous êtes...

— L'Écrivain, dit Scarlett. Et moi je suis son assistante, Scarlett Leonas.

— Enchantée, nous salua la voisine qui crut d'abord que j'étais à la recherche d'un bien immobilier. La maison n'est plus à vendre, elle a finalement été achetée il y a presque une année. Le nouveau propriétaire est en vacances.

— C'était la maison de Macaire Ebezner, c'est bien ça ? demanda Scarlett.

— Oui. Elle est restée en vente pendant des années. Depuis les évènements... Vous êtes au courant de ce qui s'est passé, n'est-ce pas ?

— Oui, répondis-je. Enfin, en partie. C'est pour ça que nous sommes ici.

La voisine était très sympathique et d'humeur bavarde. Elle nous invita chez elle pour un rafraîchissement. Elle était veuve depuis quelques années et était toujours contente d'avoir un peu de distraction.

— Je me souviens bien de l'époque où tout cela a eu lieu. Cette année-là, nous avons eu des chutes de neige exceptionnelles. Vous voulez voir des photos ?

— Non merci, dis-je.

— Volontiers ! s'empressa de corriger Scarlett.

La voisine piocha dans une bibliothèque remplie d'albums classés par années. Elle nous montra son jardin couvert de neige, le chemin de Ruth couvert de neige, le centre du village couvert de neige, le bord du lac Léman couvert de neige.

— Passionnant ! m'extasiai-je d'un ton sarcastique.

— Ne faites pas attention à l'Écrivain, dit Scarlett à la voisine, il a l'air un peu bougon mais il est très gentil. Est-ce que vous connaissiez bien Anastasia et Macaire Ebezner ?

— Pas très bien. Nous n'étions guère proches, mais nous entretenions des relations de bon voisinage. Des gens très gentils. À l'époque, j'avais un chien qui fuguait souvent. Un braque hongrois mâle. Il vaut mieux prendre des femelles, c'est plus simple. Les mâles foutent le camp tout le temps. Une odeur qui les attire et ils trouvent le moyen de passer la barrière. Ils me ramenaient souvent Kiko quand ils le trouvaient dans la rue.

— Kiko, c'est le chien ?

— Oui. Il était magnifique. Je peux vous montrer des photos si vous voulez.

— Non merci ! déclinai-je.

— Très volontiers ! accepta Scarlett.

La voisine se leva et alla chercher un album de photos consacré à Kiko. Pendant qu'elle en tournait les pages, Scarlett lui demanda :

— Que pouvez-vous nous dire à propos d'Anastasia et Macaire Ebezner ?

— Au moment des événements, leur couple battait clairement de l'aile. Pour être précise : elle le trompait.

— Comment le savez-vous ?

— Un jour, Anastasia a reçu des fleurs. Elle s'en est expliquée auprès de son mari en lui disant que c'était moi qui les avais fait livrer pour les remercier de me ramener mon Kiko. Je le sais parce que Macaire est venu ensuite me remercier pour les roses que j'avais prétendument envoyées. J'ai tout de suite compris qu'Anastasia avait un amant. Quand une femme ment à son mari sur l'origine d'un bouquet de fleurs, l'explication est en général assez simple.

— Savez-vous qui était l'amant ? demandai-je.

— Non, mais je crois qu'Arma, leur employée de maison, était au courant. Elle y a fait allusion une fois avec moi.

Je notai le nom.

— Arma *comment* ? demandai-je.

— Je ne sais plus, mais je peux vous donner son numéro de portable. Une femme adorable. La pauvre, après les événements elle a fini par se retrouver sans emploi. Je l'ai engagée de temps en temps, mais elle avait besoin de quelque chose de plus stable. Aujourd'hui, elle travaille pour une compagnie de nettoyage. Mais je la fais venir quand j'ai besoin de personnel pour des soirées. Contactez-la, elle pourra certainement vous aider.

Chapitre 13.

Le Livre d'Esther

Mardi 11 décembre, 5 jours avant le meurtre

— Une faveur, répétait Macaire en ruminant le conseil que le docteur Kazan lui avait prodigué quelques heures plus tôt.

Il était 18 heures 40 et Macaire faisait les cent pas dans sa cuisine, tournant comme une hélice autour d'Arma qui préparait le dîner du soir. « Comment faire pour que quelqu'un vous doive une faveur ? » ne cessait-il de répéter.

Il tenait en main son exemplaire de *Douze hommes en colère* et l'agitait dans les airs comme si cela allait lui permettre de miraculeusement prendre connaissance de son contenu. Il lui semblait que, dans la pièce, le juré qui retournait tout le monde n'avait besoin de faveur de personne pour parvenir à ses fins. Comment avait-il fait alors ? Ah misère ! se désespéra Macaire qui s'était endormi au milieu du film et qui n'avait pas la patience de lire tout le texte. Anastasia avait certainement lu la pièce, elle qui connaissait tout. Il devait impérativement lui parler mais voilà près de deux heures qu'elle était enfermée dans la salle de bains. Que fabriquait-elle ? Il avait bien essayé de partager ses tourments avec sa femme à travers la porte fermée à clé, criant à pleins poumons pour surmonter le bruit de l'eau du bain qui coulait : « Comment se mettre en disposition de recevoir une faveur ? » Mais elle l'avait rembarré : « Pas le temps pour tes devinettes ». Du coup il s'était rabattu sur Arma.

— *Comment obtenir une faveur ?* finit par répondre Arma en levant les yeux au ciel tout en arrosant le gigot, si seulement je le savais...

— Qu'insinuez-vous ? lui demanda Macaire qui, à son ton, avait présumé une pique à son égard.

— Je vous avais demandé de pouvoir prendre congé ce vendredi et vous me l'avez refusé.

— Oui, mais enfin, je vous ai expliqué que ça ne m'arrangeait pas car je pars justement vendredi de bon matin pour le Grand Week-end de la banque à Verbier et Anastasia sera toute seule ici. Vous admettez que c'est bien la première fois que je vous refuse un congé, je trouve assez désobligeant que vous osiez vous en plaindre.

— Pardon, Moussieu, mais c'est vous qui m'avez posé la question, se justifia Arma.

— *Perdon, perdon*, c'est bien joli de demander *perdon* à tout bout de champ. Vous n'avez qu'à prendre votre vendredi, voilà ! Je vous donne congé. J'espère que vous êtes contente ! Vous voyez, je me suis encore fait avoir. Trop bon, avec un grand C ! Voilà ce que je suis. Allez, assez bavassé, finissez de préparer le dîner, les invités seront là dans un quart d'heure.

Profondément agacé par sa situation, Macaire chercha un bon prétexte pour passer ses nerfs sur Arma. Justement, il remarqua que les éclairages extérieurs de Noël étaient en marche, illuminant les arbres enneigés.

— Et à propos d'invités, par faveur, ma petite Arma, éteignez-moi ces lumières tant qu'ils ne sont pas arrivés, voulez-vous ? Je vous ai répété mille fois qu'il est inutile de tout allumer s'il n'y a personne à impressionner. Ah, cette manie de gaspiller l'électricité à tout bout de champ !

— C'est pour faire jouli, expliqua Arma.

— C'est *jouli*, mais ça coûte de l'argent ces histoires ! On voit bien que c'est pas vous qui payez ! Allez m'éteindre ça, zou !

Arma s'empressa d'obéir. Macaire s'en voulut aussitôt d'avoir haussé la voix. Elle était bien, cette brave Arma. Honnête et fidèle, à leur service depuis dix ans. Correcte et tout. Jamais malade, toujours volontaire. Et puis, elle ne demandait pas tant de congés que cela. Elle ne prenait d'ailleurs presque jamais de vacances. Pour se faire pardonner sa réprimande, Macaire, profitant de ce qu'Arma était occupée avec les lumières, se glissa dans la petite réserve attenante à la cuisine, là où son employée se changeait et laissait ses affaires, et il glissa un billet de cent francs dans son sac à main. Lorsqu'il réapparut dans la cuisine, Arma, de retour à ses fourneaux, était en train de rôtir les pommes de terre grenailles.

— Vous avez des ennuis ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Ça oui, on peut le dire !

— Qu'est-ce qui se passe ? Vous êtes parti si vite ce matin, vous aviez l'air très stressé !

— Des histoires compliquées, répondit Macaire, évasif. Ah, vous ne savez pas la chance que vous avez de vivre une vie simple, sans

emmerdes et sans préoccupations !

Il se laissa choir sur une chaise avec un long soupir puis se releva immédiatement dans un état de vive agitation. Il quitta la cuisine pour une inspection de la salle à manger dont il revint aussitôt :

— Dites donc, Arma, c'est quoi cet énorme bouquet de roses blanches dans le salon ?

— C'est Médème qui l'a reçu.

— Ah bon ? Et qui a fait envoyer un bouquet pareil ?

Arma avait envie de tout raconter à son patron. Elle n'avait plus de doute sur le manège de Médème : hier, l'appel téléphonique. Aujourd'hui cet énorme bouquet de roses. Mais comment l'annoncer à Moussieu ? Et puis, surtout, il fallait des preuves, car Médème nierait certainement. Elle affirmerait, d'un ton offusqué, que le coup de fil est une affabulation, elle inventerait une provenance pour les fleurs. « Pourquoi mentir ainsi, Arma, alors que nous avons toujours été si bons avec vous ? » qu'elle dirait. Macaire serait furieux lui aussi, elle serait congédiée.

À cette pensée, Arma considéra qu'il valait mieux tenir sa langue, et à cet instant justement, Anastasia apparut, plus belle que jamais, parée d'une robe en mousseline bleu nuit que Macaire ne lui avait jamais vue.

— Wouaaaah ! s'enthousiasma ce dernier, pensant que son épouse s'était habillée ainsi en son honneur.

— Je sors dîner avec des copines, lui dit alors Anastasia.

— Comment ça ? Jean-Béné et Charlotte viennent dîner.

— Oh, je suis désolée, j'avais noté que c'était mardi prochain !

— Mais enfin, notre dîner est toujours le deuxième mardi du mois ! Tu le sais bien.

— Il faudrait instaurer le premier mardi du mois plutôt que le deuxième. Le deuxième ça prête à confusion. La preuve. Et puis, pourquoi ne me l'as-tu pas rappelé ce matin ? Tu étais si pressé d'aller t'enfermer dans ton boudoir.

— Alors c'est de ma faute, maintenant ?

— En partie. Je ne peux pas annuler mon dîner à la dernière minute.

— Tu ne vas quand même pas me laisser tomber ?

— On dîne avec Jean-Béné et Charlotte tous les mois, je peux bien m'absenter pour une fois. Ça fait longtemps que je ne suis pas sortie.

— Tu vas rater un dîner très intéressant, tu sais. On va parler littérature. *Douze hommes en colère*, tu connais ?

— Évidemment !

— Ah, tu vois, tu es géniale, tu connais tout ! Donc tu as lu ce

bouquin ?

— C'est une pièce de théâtre, corrigea Anastasia. Je l'ai vue oui, mais ça date. Pourquoi ?

— Est-ce que tu te souviens de ce que fait le gars pour convaincre tous les autres qu'il a raison ?

— Ce n'est pas une question de qui a raison ou tort. Il met les autres jurés face à eux-mêmes. Il instille le doute en eux, et démonte ainsi peu à peu toutes leurs certitudes.

— C'est exactement ce que j'ai tenté avec Tarnogol, expliqua Macaire. J'ai essayé de démonter ses certitudes. Mais ça n'a pas marché. Tu n'aurais pas un conseil à me donner ? T'as toujours des bons conseils, j'ai besoin de...

— Plus tard, l'interrompt Anastasia. Je dois filer, je vais être en retard.

Elle se dirigea vers le grand hall d'entrée. Macaire la suivit comme un petit chien.

— Tu sais, gémit-il, j'ai eu une sale journée au bureau. Ça m'aurait fait plaisir de pouvoir t'en parler.

Sans dire un mot, elle s'empara dans la penderie d'un élégant manteau dont elle s'enveloppa. Macaire reprit :

— Tu pourrais vraiment sortir un autre soir. Tes amies comprendront.

Elle se dit qu'elle aurait mieux fait de partir sans prévenir, pour éviter qu'il ne joue la victime ou la bombarde de questions. Ce qui ne manqua pas. Alors qu'elle avait la main sur la poignée de la porte, il lui parla des fleurs qu'il avait évidemment remarquées.

— Et pis dis donc, qui a fait envoyer ces roses ?

— La voisine, répondit Anastasia du tac au tac.

— La voisine ? Pourquoi la voisine t'envoie-t-elle un bouquet pareil ?

— J'ai ramassé son chien dans la rue l'autre jour et je l'ai ramené. Tu sais combien elle aime son chien.

— Tu ne me l'as pas dit, pourquoi tu ne me l'as pas dit ? Moi, je te dis tout.

— Je croyais te l'avoir dit.

— Sympa la voisine, en tout cas. Je vais la remercier.

— Pas la peine, je l'ai fait.

— Ah. Tu ne m'as pas dit où tu sortais ce soir.

— J'ai d'abord rendez-vous pour des cocktails au bar de l'Hôtel du Rhône, mentit-elle. Nous irons quelque part en ville ensuite.

— Je peux te déposer, si tu veux...

— Non, ce serait ridicule, tu te mettrais en retard pour accueillir tes invités. Amusez-vous bien ce soir. Je risque de rentrer tard. Salue Jean-Béné et Charlotte de ma part.

— Ils seront très déçus que tu ne sois pas là, déplora Macaire dans un dernier espoir de culpabiliser sa femme et de la retenir.

— Ils comprendront parfaitement, répondit Anastasia en passant la porte d'entrée.

Macaire, dépité, s'affala dans l'un des grands fauteuils du hall, s'éventant avec son exemplaire de *Douze hommes en colère* qu'il n'avait pas lâché, et regarda par la fenêtre sa femme qui montait à bord de sa voiture de sport et s'enfuyait loin de chez eux.

Anastasia, après avoir passé le portail de la propriété, s'engagea sur le chemin de Ruth. Dès qu'elle se considéra hors de vue, elle se gara sur le bas-côté de la rue résidentielle déserte, ôta rapidement ses gants en cuir pour avoir les doigts libres et sortit de son sac à main la lettre qui accompagnait l'énorme bouquet de roses qu'Agostinelli, le chauffeur de Lev, lui avait apporté dans l'après-midi.

Ce soir, 19 heures, parking de la promenade Byron.

Je t'y attendrai.

Lev

La promenade Byron n'était qu'à quelques minutes en voiture de la maison des Ebezner. C'était l'endroit romantique par excellence, le rendez-vous des couples amoureux, sur un dégagement de la colline de Cologny, offrant une vue extraordinaire sur le lac Léman et la ville de Genève.

Lorsque Anastasia y arriva, le parking était désert. Il était 18 heures 50. Dans son impatience elle avait dix minutes d'avance. Elle savait qu'elle aurait dû se faire désirer, arriver très en retard, ou mieux, lui poser un lapin. Le faire poireauter. Le faire mijoter. Mais depuis qu'elle avait reçu les fleurs et le mot, elle ne tenait plus en place. Elle avait passé l'après-midi à se préparer, à s'apprêter, à se pomponner. Elle avait essayé dix robes, quinze paires de chaussures. Elle voulait être parfaite.

Elle jeta pour la troisième fois un coup d'œil à sa montre. Puis elle arrangea ses cheveux devant le rétroviseur. Plus que quelques minutes avant de le retrouver.

À 19 heures précises, Jean-Bénédict se présenta sans sa femme à la maison des Ebezner.

— Cher cousin, le salua Macaire, Charlotte n'est pas avec toi ?

— Elle n'est pas bien. Encore ses sautes d'humeur. Ces derniers jours, elle avait pourtant l'air en bonne forme. Mais voilà qu'en rentrant de la banque, tout à l'heure, je la trouve enfermée dans le noir. Elle dit qu'elle a besoin de repos. Je lui ai fait remarquer que c'était très impoli de se décommander à la dernière minute.

— Figure-toi qu'Anastasia m'a fait le même coup : elle s'est soi-disant trompée dans la date de notre dîner, et elle est partie dîner avec des copines.

— Tu sais quoi : tant mieux pour nous, tant pis pour elles, décréta Jean-Bénédict. Et puis, ça nous permettra de parler de nos petites affaires tranquillement.

Macaire entraîna Jean-Bénédict dans le salon pour lui servir un apéritif. Il lui raconta alors ce qui s'était passé depuis la veille avec Tarnogol et comment, après l'avoir convaincu de le nommer président en échange d'aller lui chercher une lettre à Bâle, il avait tout gâché à cause d'un misérable quiproquo.

— Explique le quiproquo, demanda Jean-Bénédict.

— Pas important, répondit Macaire en effectuant un geste du revers de la main. Une histoire de courrier en souffrance. Enfin bref, ce qu'il faut maintenant, c'est trouver un moyen de retourner Tarnogol ! Nous avons la soirée pour y parvenir.

Au même moment, toujours dans sa voiture sur le parking de la promenade Byron, Anastasia attendait tranquillement. L'heure du rendez-vous était dépassée d'un quart d'heure et Levovitch ne s'était pas encore montré. Un peu de retard, cela pouvait arriver.

À 20 heures, dans la grande salle à manger des Ebezner, Macaire et Jean-Bénédict se régalaient du gigot et pommes de terre grenailles à l'ail et au gros sel préparé par Arma, tout en devisant de la stratégie à adopter pour infléchir la décision de Tarnogol.

— J'ai lu *Douze hommes en colère* comme tu me l'as demandé, indiqua Jean-Bénédict, mais je ne suis pas certain de pouvoir faire un lien avec ta situation.

— Il s'agissait d'instiller le doute en Tarnogol, et démonter ainsi peu à peu toutes ses certitudes sur Levovitch, expliqua Macaire, répétant mot pour mot ce que sa femme lui avait dit à propos de la pièce. Mais j'ai déjà tout fait comme dans le livre et ça n'a pas marché. Il faut trouver autre chose. Et vite ! Le temps joue contre nous : le vote

est dans quatre jours !

— Tu as une piste ? demanda Jean-Bénédict.

— J'en ai parlé aujourd'hui au docteur Kazan qui a eu cette idée géniale : il faudrait mettre Tarnogol en position de me devoir une grande faveur.

— Et cette faveur serait la présidence ? comprit Jean-Bénédict.

— Exactement.

— Ah, je voudrais tellement que Kazan prenne Charlotte comme patiente ! espéra Jean-Bénédict à l'évocation du nom du praticien.

Macaire, tout en remplissant de Cheval Blanc le verre de son cousin, lui annonça sur le ton de la confiance :

— C'est peine perdue, cher Jean-Béné. Il m'a dit qu'il ne prenait que les gens importants. Mais aide-moi et je t'aiderai, dépêchons-nous donc de trouver une solution ! Comment obtient-on une grande faveur ?

— En rendant un grand service, suggéra Jean-Bénédict.

— J'ai déjà rendu un grand service en jouant les postiers nocturnes jusqu'à Bâle, rappela Macaire. Il faut trouver autre chose.

Sur la promenade Byron, dans le froid de l'habitable de sa voiture, Anastasia attendait toujours. Lev avait à présent une heure de retard. Il avait été retenu sans doute. Le président de la République peut-être. Il y avait forcément une bonne raison. Elle décida d'attendre encore.

21 heures, dans la salle à manger des Ebezner.

Jean-Bénédict et Macaire avaient largement entamé la célèbre tarte aux pommes d'Arma – dont les invités raffolaient toujours – ainsi qu'une deuxième bouteille de Cheval Blanc, lorsque Jean-Bénédict eut soudain une illumination :

— Il y a quinze jours, le pasteur Berger est venu prendre le thé à la maison. Il nous a parlé du Livre d'Esther.

— C'est qui encore, cette enquiquineuse ? s'agaça Macaire qui ne voyait pas le lien avec le reste de la conversation, à moins que cette Esther ait écrit un livre sur la manipulation mentale.

— Le Livre d'Esther fait partie de l'Ancien Testament, expliqua Jean-Bénédict d'un ton de bigot. On y raconte comment, cinq cents ans avant Jésus-Christ, en Perse, le roi Assuérus prend pour nouvelle épouse Esther, l'une des plus belles femmes du royaume, mais qui, pas de chance, est juive. Mardochée, l'oncle d'Esther, recommande à sa nièce de ne pas révéler qu'elle est juive pour éviter les emmerdes. Esther devient donc reine, et son oncle Mardochée lui rend

régulièrement visite et traîne par conséquent souvent au palais. Un jour, Mardochée surprend deux soldats qui ourdissent un complot contre Assuérus : il les dénonce et sauve ainsi la vie du roi. Parallèlement à cela, Haman, le méchant vizir du roi, s'agace de la présence de Mardochée dont la tête ne lui revient pas. Lorsque Haman apprend que Mardochée est juif par-dessus le marché, il décide de faire massacrer tous les Juifs du royaume et parvient à persuader le roi Assuérus – qui ignore que sa femme Esther est juive – de signer un décret en ce sens. Apprenant la terrible nouvelle, Mardochée informe Esther qu'elle est la seule à pouvoir convaincre Assuérus de revenir sur sa décision.

— Le Grand Retournement ! s'exclama Macaire, soudain passionné par le récit. Et alors, comment s'y prend-elle, cette brave Esther ?

Jean-Bénédict reprit :

— Esther invite Assuérus et son vizir Haman à la rejoindre pour deux grands festins. Après le deuxième repas, Assuérus, qui a mangé comme un ogre et s'en trouve fort réjoui, demande à sa femme : « Que puis-je pour toi, ô Esther, ma petite chérie ? » Sur ce, Esther lui raconte tout : qu'elle est juive et que Haman veut tuer tout son peuple, et donc elle avec. Assuérus tombe des nues (« Esther, tu es juive ? Et ton oncle Mardochée, il est juif aussi ? »). Assuérus fait évidemment annuler le décret du massacre. Les Juifs de Perse sont sauvés et le méchant Haman est zigouillé !

— C'est une histoire à dormir debout ! s'indigna Macaire qui n'était pas convaincu du tout.

— C'est la Sainte Bible ! rappela Jean-Bénédict.

— Enfin quand même : ta bonne femme, elle invite deux fois son gus à bouffer et paf ! le voilà qui change d'avis ? C'est vraiment n'importe quoi. Et dis-moi, comment cette histoire à la noix est censée m'aider à retourner Tarnogol ?

— N'oublie pas que Mardochée a sauvé la vie du roi, intervint Jean-Bénédict. Ça a sûrement pesé dans la balance.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Macaire.

— Si tu sauves la vie de Tarnogol, il te nommera président.

— Lui sauver la vie ? dit Macaire. D'ici samedi ? Mais comment ?

Il y eut un long silence dans la pièce. Macaire se mit à cogiter. Il marcha en rond autour de la table, s'efforçant d'imaginer ce qu'aurait suggéré Wagner si cela avait été une opération de la P-30. Soudain, frappé d'une illumination, il s'écria :

— J'ai une idée ! J'ai l'Idée du Siècle ! On va essayer de le tuer et de le sauver en même temps.

Chapitre 14.

Un secret

Il était 22 heures. Dans la maison des Ebezner, couvait un secret.

Arma avait été priée de rentrer chez elle, bien qu'elle n'eût pas terminé la vaisselle et que la table ne fût pas débarrassée. Macaire lui avait dit qu'elle pourrait faire tout cela le lendemain, qu'elle avait assez travaillé pour aujourd'hui. C'était très inhabituel et Arma avait songé qu'il devait se passer quelque chose de grave pour que son patron se comporte ainsi. Au moment de s'en aller, comme elle s'attardait devant la porte fermée de la salle à manger, elle avait entendu à travers la cloison Macaire s'écrier : « Je ne laisserai pas Lev Levovitch me voler ma place de président ! » Moussieu n'était donc pas certain d'être élu président de la banque ? Était-ce ce qui le préoccupait tant ces derniers jours ? Elle avait alors décidé d'espionner.

Dans la salle à manger, Macaire et Jean-Bénédict avaient planifié minutieusement ce qu'ils avaient baptisé l'*Opération Retournement*, principalement élaborée par Macaire, selon un scénario digne de la P-30.

Après de longs débats, pour être certains que tout fonctionnerait parfaitement, Macaire et Jean-Bénédict répétèrent soigneusement leur duo.

L'Opération Retournement aurait lieu le surlendemain, jeudi soir 13 décembre, lors du dîner de gala annuel de l'Association des banquiers genevois dans la salle de bal de l'Hôtel des Bergues. C'était une soirée de premier ordre qui réunissait les membres des Conseils et les associés des banques privées de la place. La crème de la crème. Jean-Bénédict était censé s'y rendre, accompagné de Charlotte. Horace Hansen avait, lui, décliné l'invitation, mais Tarnogol serait là aussi.

— Donc Anastasia et moi irons à ce dîner à votre place,

récapitula Macaire.

— Oui, Charlotte sera ravie de notre désistement car elle a des billets pour assister à un concert d'orgue au Victoria Hall avec sa sœur.

— Et tu es sûr qu'Anastasia et moi serons assis à la table de Tarnogol ?

— Certain, assura Jean-Bénédict. C'est toujours ainsi à ce dîner. Les banquiers d'un même établissement sont toujours placés à la même table.

— Je profiterai donc du repas pour faire bonne impression à Tarnogol, expliqua Macaire. Puis, un peu avant la fin de la soirée, je dis à Tarnogol que je voudrais avoir une conversation privée avec lui et je l'emmène dehors, pour faire quelques pas sur le quai, devant l'hôtel.

— La soirée finit à 22 heures, précisa Jean-Bénédict, c'est écrit sur le carton d'invitation. Emmène Tarnogol dehors vers 21 heures 30, ce sera le moment du café. Tous les invités seront occupés dans la salle de bal et les alentours de l'hôtel seront totalement déserts.

— Donc Tarnogol et moi faisons quelques pas, reprit Macaire. Conversation très sérieuse, je lui dis que je pense que c'est moi qui devrais être président de la banque. Nous marchons au milieu du quai des Bergues, longeant le Rhône. À cette heure-ci, il n'y a pas un chat, surtout en plein décembre. Nous serons seuls sur le quai désert et sombre.

— Oui, entre le mauvais éclairage et la brume qui monte du Rhône, on n'y verra pas grand-chose, affirma Jean-Bénédict qui empruntait souvent le quai des Bergues lorsqu'il devait rentrer chez lui à pied depuis la rive droite de la ville. Moi, je serai dans ma voiture, en embuscade. Arrange-toi pour marcher bien au milieu du quai. Vous êtes distraits par votre conversation, vous ne prêtez pas attention à la voiture qui déboule derrière vous et dont le conducteur a oublié d'allumer ses phares.

— Lorsque tu es positionné derrière nous, poursuivit Macaire, tu allumes tes phares et tu donnes un grand coup de klaxon. C'est le signal pour moi. J'attrape Tarnogol par le bras et je le tire contre moi de toutes mes forces. Nous finissons tous les deux par terre, dans une chute spectaculaire. Toi, Jean-Béné, tu accélères aussitôt, et tu passes à côté de nous à pleine vitesse, comme si tu ne nous avais pas vus, et tu continues ta route, comme une fusée. Tarnogol comprendra alors que je viens de lui sauver la vie. Il devra reconnaître de quelle trempe je suis. Je vois mal comment, après un épisode pareil, il ne pourrait pas me nommer président.

Jean-Bénédict, après un long silence, manifesta une réticence :

— Et si je rate la manœuvre et que j'écrase Tarnogol ?

s'inquiéta-t-il.

— Impossible. N'oublie pas la consigne : tu vas rouler très doucement jusqu'à nous. Notamment pour qu'on ne t'entende pas. Tu n'accéléreras qu'après avoir donné le coup de klaxon, lorsque je tire Tarnogol contre moi. Au moment où tu accélères, nous ne serons déjà plus dans la même trajectoire. Tu nous frôleras, ce qui donnera une impression de vitesse, mais tout ceci n'est qu'une illusion. Il ne peut rien nous arriver.

— Et si quelqu'un relève ma plaque ?

— Place-toi suffisamment loin de l'hôtel pour que les employés ne puissent pas te voir. Et avant de passer à l'action, assure-toi qu'il n'y a pas de passants dans la rue. Le quai est suffisamment long pour que je prolonge notre promenade jusqu'à ce que tu sois certain qu'il n'y a pas de témoins. Quant à Tarnogol, il aura roulé par terre avec moi, il n'aura pas le temps de voir quoi que ce soit. Le temps qu'il se relève, tu seras loin. De toute façon, tu as un modèle de voiture passe-partout. Personne ne fera le lien. Et puis, tu peux toujours mettre un peu de neige sur ta plaque, si tu vois ce que je veux dire !

— Et si Tarnogol préfère marcher sur le trottoir ? demanda encore Jean-Bénédict.

— À moi de faire en sorte de l'emmener là où il faut. C'est ma responsabilité. La tienne est de t'assurer qu'il n'y a pas de témoins. Lorsque ces deux éléments sont réunis, tu donnes le signal en klaxonnant, je tire brusquement Tarnogol contre moi, et tu disparais. C'est très simple.

Jean-Bénédict n'était pas rassuré. Il finit par dire :

— Je ne sais pas si j'ai envie de faire ça. Ça pourrait mal tourner. Je trouve que tu vas un peu loin.

— Allons, ça n'est vraiment rien qu'un peu de comédie, dit Macaire pour convaincre son cousin.

— C'est plus que de la comédie, rétorqua Jean-Bénédict.

Macaire prit un air agacé :

— Tu sais quoi : si tu veux me laisser tomber, fais-le. Je croyais que notre amitié était plus forte que ça. Tu m'avais dit hier que tu ferais ce qu'il faut pour m'aider. Je constate que tu as changé d'avis. En tout cas, ne t'attends pas à ce que je te traite correctement une fois que je serai président de la banque.

Cette menace acheva de convaincre Jean-Bénédict.

— Bien entendu, ajouta Macaire, notre petite opération doit rester absolument secrète, y compris de nos épouses. Personne ne doit rien savoir.

Macaire avait, malgré lui, prononcé cette dernière phrase sur un ton d'extrême gravité. Il se força aussitôt à un rire joyeux pour détendre l'atmosphère. Il ne voulait pas l'admettre devant Jean-

Bénédict pour ne pas l'effrayer davantage, mais il ne lui échappait pas que cette opération comportait des risques sérieux. Mais c'était aussi l'opération de la dernière chance.

Arma venait de regagner son petit appartement du quartier des Eaux-Vives. Elle vivait seule dans ce deux-pièces à l'angle de la rue de Montchoisy et la rue des Vollandes. Elle s'était discrètement enfuie de chez les Ebezner après avoir entendu tout le récit du plan de Macaire et Jean-Bénédict. Elle était inquiète. Elle se demandait comment tout cela allait se terminer.

Elle se fit un thé et s'installa dans son salon pour examiner l'exemplaire de la *Tribune de Genève* rapporté de chez ses patrons. Les Ebezner la laissaient toujours emporter le journal, une fois sa journée de travail terminée.

Elle observa attentivement la grande photo qui en faisait la une, à propos de laquelle Moussieu s'était passablement agité ce matin, pendant le petit-déjeuner. Sur l'image, deux hommes marchaient côte à côte dans le parc de la Perle du Lac, se souriant comme deux compères, entourés de gardes du corps sous les yeux hallucinés des autres promeneurs. Arma reconnaissait sans difficulté l'un des deux hommes : c'était le président de la République française. Le second, un très bel homme, élégant, s'appelait, d'après l'article, Lev Levovitch.

À la lecture de ce nom, Arma leva les yeux de son journal, effarée : toutes les pièces du puzzle venaient soudain de s'assembler dans sa tête.

Si ce type dans le journal, ce Levovitch, avait tant fait crier Moussieu ce matin, c'est parce qu'il voulait lui prendre sa place de président de la banque. C'était ce même nom que Macaire avait prononcé une demi-heure plus tôt, dans la salle à manger : « Je ne laisserai pas Lev Levovitch me voler ma place de président ! » Lev Levovitch, avec un nom pareil il ne pouvait pas y en avoir deux à Genève ! Ce qui signifiait que ce Lev Levovitch du journal était également l'amant de Médéme. Cela ne faisait aucun doute. La veille, lors de ce mystérieux coup de téléphone chez les Ebezner, Médéme avait dit à son interlocuteur – Arma s'en souvenait parfaitement : « Tu es complètement fou de m'appeler ici, Lev ! » C'était ce même Lev qui avait envoyé l'immense bouquet de roses blanches aujourd'hui. Lorsque Médéme avait ouvert la porte, tout à l'heure, elle avait eu l'air de connaître l'homme venu apporter les fleurs et qui ressemblait à un chauffeur. « C'est de la part de Lev », avait-il dit. Médéme pensait qu'Arma ne l'avait pas vu, mais Arma avait tout vu ! Il y avait un mot avec le bouquet : aussitôt que Médéme en eut pris connaissance, elle était allée s'enfermer dans la salle de bains, avant de s'enfuir,

certainement pour le rejoindre.

Lev Levovitch était à la fois l'amant de Médème et celui qui voulait voler la présidence de la banque à Moussieu !

Arma fulminait. Elle attrapa un stylo et, d'un geste rageur, couvrit de traits noirs le visage de Lev avant de déchirer la photo pour le faire disparaître. Ah, comme elle le haïssait, ce briseur de ménage qui saccageait la vie de son patron !

Puis, désespérée, elle attrapa, sur la table du salon, la photo de Macaire qu'elle conservait dans un joli cadre argenté. Elle contempla longuement le cliché. Il devait dater de quelques années : Macaire y apparaissait tellement serein. Il était élégant, en smoking, sans doute à une soirée de gala. Elle avait trouvé cette photo chez les Ebezner, dans une boîte, reléguée au fond d'une armoire, débordant de photos qui attendaient d'être triées depuis des années. Macaire, si beau sur cette image, et personne pour l'admirer ! C'était désolant. Elle s'était octroyé la permission d'emporter la photo qu'elle conservait depuis religieusement.

Arma caressa le visage de papier puis l'embrassa. Son Macaire, cet homme si exceptionnel. Elle lui sourit, puis elle lui murmura ce mot doux qu'il aimait tant : « Chaton ». Elle songea qu'elle était la seule à vraiment aimer Macaire.

Elle s'empara d'un album cartonné posé sur la table de son salon et dans lequel elle conservait précieusement tous les articles retraçant la succession du père Ebezner et ce qu'elle pensait être l'avènement de Macaire. Comme elle le faisait presque tous les soirs, elle les passa en revue.

Décès du banquier Abel Ebezner

Le président de la Banque Ebezner est décédé dimanche soir dans sa quatre-vingt-deuxième année. Il aura marqué le monde bancaire genevois de son empreinte.

Abel Ebezner : disparition d'un grand banquier

Charismatique et brillant, mais également irascible, voici ce que l'on disait d'Abel Ebezner, un homme à la fois en avance sur son temps, tout en restant respectueux des traditions. Sous sa conduite, la banque familiale Ebezner est devenue le fleuron de la banque privée helvétique, distançant nettement les locomotives habituelles des places financières genevoise et zurichoise. Comme le veut la tradition de la Banque Ebezner depuis sa création, c'est en principe son fils, Macaire, qui officie déjà au sein de l'établissement comme gestionnaire de fortune, qui devrait prendre sa succession.

Qui succédera à Abel Ebezner ?

Une rumeur affirme qu'Abel Ebezner n'a volontairement pas nommé son fils, Macaire, président de la Banque Ebezner, mais qu'il laisse le soin au Conseil de la banque d'élire son successeur.

*Coup de tonnerre
au sein de la Banque Ebezner*

L'avocat de la famille Ebezner, Maître Peterson, a confirmé lors d'une conférence de presse les dispositions prises par Abel Ebezner. C'est bel et bien au Conseil de la banque que reviendra la responsabilité de nommer le nouveau président de l'institution bancaire. « Abel Ebezner reste visionnaire jusque dans son trépas, a expliqué l'avocat avec son habituelle verve. Il a souhaité, pour le bien de la banque, rompre avec des traditions obsolètes et népotiques pour se tourner vers une élection qui assoira désormais la fonction de président non plus sur la base de l'hérédité, mais sur celle de la compétence à diriger une banque d'une telle importance. »

Macaire Ebezner sera nommé samedi président de la Banque Ebezner

Il n'y a plus de doute : c'est bien Macaire Ebezner, 41 ans, qui reprendra les rênes de la plus importante banque privée de Suisse, dont il est le seul héritier. La nouvelle a été confirmée à mots couverts par un membre influent de la banque qui a souhaité rester anonyme. « Seul un Ebezner peut diriger la Banque Ebezner », a-t-il affirmé. Pour certains, cette nomination par le Conseil est un coup de génie de feu Abel Ebezner. Sans rompre avec la tradition, il offre une légitimité accrue à son fils. Pour d'autres, il s'agit surtout d'un énorme coup de publicité de la part de la Banque Ebezner qui aura réussi à braquer toute l'attention sur elle.

Arma referma son album d'un geste furieux.

Comment Médéme pouvait faire à Moussieu une chose pareille ? Le tromper, et le tromper de surcroît avec ce type qui voulait lui prendre sa place de président de la banque ? Comment Médéme pouvait-elle le trahir ainsi ? Depuis dix ans qu'elle était au service des Ebezner, Arma avait été tellement fière de partager la vie quotidienne de ce couple modèle à ses yeux, et qui reflétait ses propres aspirations. Mais Médéme venait de tout gâcher. Et la déception d'Arma était à la hauteur de l'admiration qu'elle avait toujours éprouvée pour Médéme. Jusqu'alors, elle l'avait considérée comme une femme hors du commun : belle, vive, intelligente, drôle, douée pour tout. Celle qu'on remarquait immédiatement dans les soirées et les cocktails. C'était bien ce qu'il fallait pour avoir séduit un homme aussi extraordinaire que Moussieu. Et c'était bien pour cette raison que, malgré les sentiments qu'elle nourrissait pour son patron, Arma avait toujours été incapable d'éprouver la moindre jalousie envers Médéme. Elle était trop supérieure, trop intouchable. Que pouvait-elle face à cette princesse russe, elle, la petite employée de maison albanaise, en tablier toute la journée ?

Mais Médéme ne se rendait visiblement pas compte de la chance qu'elle avait d'être mariée à Macaire Ebezner. Elle ne le méritait plus. Moussieu devait tout savoir.

Arma regrettait à présent de n'avoir rien osé dire à Macaire aujourd'hui. Elle avait été faible. Elle avait été lâche. Mais c'était fini !

Demain elle préviendrait Moussieu.

Demain, elle lui dirait tout !

*

À 23 heures 30 ce soir-là, lorsque Anastasia rentra enfin chez elle, Jean-Bénédict était parti depuis un bon moment. Macaire attendait dans le salon le retour de sa femme : il avait besoin de lui parler du dîner de jeudi. En l'entendant pénétrer dans le hall d'entrée, il s'y précipita pour l'accueillir.

— Bonsoir, chouchou, tu as passé une bonne soirée ?

Pour toute réponse, Anastasia, le visage fermé, claqua la porte d'entrée et grogna. Elle était visiblement de très mauvaise humeur.

— Je vais me coucher, dit-elle en se dirigeant directement vers l'escalier.

Le temps que Macaire éteigne les lumières du salon et la rejoigne dans la chambre, elle s'était enfermée dans la salle de bains. Il frappa doucement à la porte :

— Je voudrais juste me brosser les dents, dit-il pour qu'elle ouvre.

De l'autre côté de la cloison, Anastasia fit semblant de ne rien entendre. Elle ouvrit le robinet à fond et s'assit sur la cuvette des toilettes. Lev lui avait posé un lapin. Elle l'avait attendu pendant des heures comme une idiote. Elle avait essayé de le joindre sur son portable, à l'hôtel, elle avait laissé des messages. Rien. Pas la moindre nouvelle. Elle se détestait d'y avoir cru, elle se détestait de s'être tant réjouie. Elle ne savait plus si elle était triste ou furieuse. Et maintenant, Macaire qui voulait discuter.

Elle ne sortit de la salle de bains que lorsqu'elle fut prête à se coucher. Macaire s'y précipita pour se brosser rapidement les dents et pouvoir discuter ensuite avec sa femme. Mais elle se jeta dans le lit et se recroquevilla sur elle-même, faisant semblant de dormir pour éviter de devoir faire la conversation avec son mari.

Lorsque Macaire réapparut en pyjama, il trouva sa femme tournée sur le côté, en chien de fusil.

— Tu dors déjà, chouchou ? demanda-t-il en se glissant dans les draps.

Elle ne répondit pas. Dans le doute, il décida de parler à son dos :

— Tu sais, il y a eu un petit souci à la banque aujourd'hui. Tarnogol m'a passé un savon. Il dit qu'il ne me confiera pas la présidence de la banque. Enfin, il me reste encore quelques jours pour le convaincre que je suis l'homme de la situation. À ce propos, peux-tu réserver ta soirée de jeudi ? Il y a le dîner de l'Association des banquiers genevois, à l'Hôtel des Bergues. Jean-Béné et Charlotte nous laissent leur place. Enfin, bref, il y a ce dîner, c'est très important.

La barbe, songea-t-elle en s'efforçant de rester totalement immobile, encore un de ces ridicules dîners de banquiers. Macaire lui demanda alors :

— Dis, chouchou, si je n'étais pas président de la banque, est-ce que tu m'aimerais quand même ?

Elle ne bougea pas. Elle dormait certainement déjà à poings fermés. Tant pis pour la réponse. Il était triste : il sentait bien que sa femme ne faisait plus attention à lui. Il croqua un somnifère et s'endormit rapidement.

Elle ne dormait toujours pas lorsque les ronflements de son mari emplirent la chambre. Elle se tourna vers lui et contempla son gentil dormeur. Elle se trouva méchante : elle était fâchée contre Lev et c'est Macaire qui en payait le prix. Elle irait à cette soirée jeudi, et elle l'aiderait à faire bonne impression sur Tarnogol. L'aimerait-elle

toujours s'il n'était pas élu président de la banque ? Président ou pas, il y avait longtemps qu'elle n'éprouvait plus de passion pour lui. En avait-elle même jamais ressenti à son égard ? Ce qui l'avait séduite, c'était sa gentillesse : sous des apparences parfois rustres, Macaire était un homme foncièrement bon, à l'esprit droit et au cœur généreux. Lorsqu'elle avait accepté la demande en mariage de Macaire, elle était si jeune, tellement perdue. Elle avait un besoin vital de gentillesse. Elle avait besoin qu'on s'occupe d'elle. Besoin de panser les plaies de sa vie. Besoin de fuir loin de sa mère. Macaire était un homme qui ne lui ferait jamais de mal. Toujours aux petits soins pour elle. À se plier en quatre pour elle. Mais les hommes qui se plient en quatre sont des hommes conquis et la passion ne survit pas à la conquête.

Aujourd'hui, elle avait besoin de passion. Elle avait trente-sept ans, encore toute la vie devant elle. Une vie qu'elle ne se voyait plus partager avec Macaire. Elle voulait des enfants, mais pas avec lui. Elle s'en rendait compte à présent. Pendant toutes ces années, elle avait pris la pilule en secret en pensant que c'était à cause de sa mère qu'elle ne voulait pas avoir d'enfants. Et Macaire qui était allé voir tous les spécialistes de la ville, convaincu que c'était lui le problème ! Mais voilà que maintenant elle se surprenait à rêver d'avoir un enfant avec Lev.

Pourquoi diable Lev lui avait-il fait faux bond ce soir ? Se moquait-il d'elle ? Et si elle quittait Macaire et que ça ne marche pas avec Lev ? Elle se retrouverait sans rien. Le dénuement était sa plus grande peur. Elle essaya de se rassurer en songeant qu'elle trouverait un emploi, elle se débrouillerait. Elle vivrait une vie modeste. Sans mensonge. Au fond, tout ceci n'était qu'un grand mensonge. À cause de sa mère. Elle devrait peut-être aller consulter ce docteur Kazan, dont Macaire ne cessait de dire monts et merveilles. Il pourrait certainement l'aider à y voir plus clair.

Toutes ces pensées entretenaient son insomnie. Macaire, lui, à en juger par ses ronflements, dormait profondément. Elle décida d'aller à la cuisine se faire une tisane. Avant de quitter la chambre, elle se saisit du petit pistolet doré qu'elle gardait au fond du tiroir de sa commode. Elle avait peur la nuit dans cette grande maison. Il y avait déjà eu des cambriolages dans le quartier. C'était Macaire qui lui avait acheté cette arme, il y a deux ou trois ans, après que les voisins eurent été visités pendant leur sommeil. Il voulait qu'elle se sente en sécurité lorsqu'il s'absentait pour ses voyages d'affaires. Il avait même fait graver *Anastasia* sur la crosse. C'était un bel objet.

Elle glissa l'arme dans la poche de sa robe de chambre et

descendit à la cuisine.

L'aimerait-elle toujours s'il n'était pas élu président de la banque ? Mais depuis la veille du décès du père Ebezner elle savait qu'il ne serait pas président. Elle repensait souvent au dernier soir d'Abel Ebezner.

*

*Environ une année plus tôt
Début du mois de janvier*

Le médecin avait appelé Macaire et Anastasia au chevet d'Abel, ne lui pronostiquant plus que quelques heures à vivre. En pénétrant dans la grande maison patricienne de Collonge-Bellerive, Anastasia fut frappée par cette odeur de mort qui avait envahi les lieux.

Abel était dans son lit, sec et raide, mais l'esprit encore alerte. Elle l'embrassa sur le front, il lui prit la main et lui fit un compliment, comme toujours. Ils se sourirent affectueusement. Elle s'était toujours très bien entendue avec son beau-père. Après avoir embrassé encore une fois Abel sur le front, elle quitta la pièce pour laisser un moment d'intimité entre Macaire et son père, mais, comme elle était restée derrière la porte entrebâillée, elle avait tout entendu de leur dernière discussion.

Abel Ebezner prit le ton désagréable qu'il employait avec son fils et lui dit :

— Me voilà au terme de ma vie. Si j'en fais le bilan humain, je n'ai eu qu'un enfant et ça a été toi. Si j'avais su, j'aurais essayé d'en faire au moins deux. Tu as donné beaucoup de chagrin à ta mère, tu sais. Paix à son âme !

— J'ai essayé de faire de mon mieux, papa.

— Eh bien, tu aurais pu t'appliquer davantage !

— Désolé, papa.

— C'est facile d'être désolé, mais ça n'arrange rien. Enfin bref, au moment de partir pour de grandes vacances, je voulais te parler de la présidence de la banque.

— Je t'écoute, papa ! dit Macaire, laissant transparaître dans sa voix une pointe d'excitation.

— Tu te doutes bien que je ne vais pas laisser Tarnogol en

prendre les rênes ! J'ai donc prévu dans mes dernières volontés d'interrompre le mode de transmission de la présidence qui a toujours prévalu au sein de la banque depuis Antiochus Ebezner et, pour la première fois en trois cents ans d'existence, décider moi-même de ma succession, ainsi que mes pouvoirs de président me le permettent.

— C'est une très bonne idée, papa, le félicita Macaire d'une voix de petit chien qui attendait sa récompense.

— Ça ne sert à rien de me cirer les pompes, Macaire, je ne te nommerai pas président ! Tu m'as humilié comme jamais il y a quinze ans en cédant les actions que je t'avais léguées à Tarnogol ! Tu as déshonoré ton nom et ta famille en laissant entrer au Conseil ce cinglé, ce type sans manières et sans vergogne, qui pue l'argent sale. Je te le ferai payer toute ta vie. Et évidemment, il est hors de question que Tarnogol, ou ton idiot de cousin Jean-Béné, ou encore moins son arrogant de père, devienne président ! J'ai donc décidé que c'est le Conseil de la banque qui nommerait mon successeur, sans que cela puisse être l'un d'eux. Comme ça, je peux partir en paix. Quant à toi, je t'ai déjà donné énormément d'argent, je t'ai payé ta gigantesque baraque, tu as hérité de ta mère, tu vas hériter de tout ce que j'ai, tu es à l'abri pour le restant de tes jours, et même pour quelques générations, pour autant que vous ayez des enfants un jour, Anastasia et toi. Et puis, tout ça c'est sans compter le pactole que tu as pu te faire en revendant tes actions à cette ordure de Tarnogol. Tu sais, au fond, c'est ce qui m'a le plus déçu chez toi. Que tu sois aussi vénal. À peine t'avais-je offert mes actions que tu les revendais au plus offrant.

— Je n'ai pas vendu mes actions, papa. Je te l'ai toujours dit ! Je n'aurais jamais fait ça ! Ça n'a jamais été une histoire d'argent.

— Difficile de te croire, Macaire, fit remarquer le père. Parce que tu n'as jamais voulu m'expliquer pourquoi ni à quelles conditions tu as cédé tes actions à Sinior Tarnogol, si ce n'était pas pour de l'argent !

— Tu me prendrais pour un fou, papa, répondit Macaire d'une voix triste.

Il s'était levé de sa chaise et avait embrassé son père sur le front pour un dernier adieu.

*

Le sifflement de la bouilloire arracha Anastasia à ses pensées. Elle versa l'eau dans une théière, puis mit de la tisane à infuser.

Elle repensait souvent à cette dernière scène entre Macaire et

son père. Contre quoi avait-il bien pu échanger ses actions de la banque ? Il ne l'avait jamais révélé à quiconque, pas même à elle.

Abel était décédé peu après qu'ils eurent quitté la maison. Comme s'il avait attendu pour mourir seul. Anastasia songea qu'Abel avait toujours été un homme très entouré, très sollicité, mais au fond très seul. Ses funérailles n'avaient pas échappé à la règle. La cérémonie avait eu lieu à la cathédrale Saint-Pierre par un matin glacial : les lieux débordaient de monde. Curieux, amis, officiels de la ville et du canton, membres de la haute société genevoise, représentants des différentes banques du pays. Il fallait en être.

Puis, selon les volontés d'Abel, l'enterrement avait eu lieu dans la plus stricte intimité. Seules trois personnes avaient accompagné le défunt au cimetière Saint-Georges : Macaire, Anastasia et Lev. Anastasia n'oublierait jamais ce moment : ils étaient tous les trois, côte à côte, à assister dans le silence le plus total à l'ensevelissement du cercueil. Soudain, Lev, sans que Macaire ne le remarque, lui avait pris la main. Elle s'était sentie frémir : cela faisait quinze ans qu'ils ne s'étaient plus adressé la parole.

Ce jour-là, lorsque sa peau avait touché la sienne, elle s'était sentie plus vivante que jamais.

Ce jour-là, ils s'étaient enfin retrouvés. Après quinze longues années.

Debout dans sa cuisine, elle buvait sa tisane, le regard perdu à la fenêtre. Elle se demandait où était Lev. Elle essaya de se convaincre qu'il avait eu une très bonne raison de lui faire faux bond. Un rendez-vous très important. Quelque chose de très sérieux. Aux Nations Unies peut-être ? Il n'avait pas pu téléphoner. Il y avait forcément une bonne raison.

Elle ne pouvait pas voir, à la limite de la propriété, assis à califourchon sur une branche d'un énorme cèdre, l'homme qui épiait à distance la cuisine éclairée, une paire de jumelles vissée aux yeux.

— Elle a l'air triste, murmura Lev, depuis son perchoir, à Agostinelli qui faisait le guet de l'autre côté du mur d'enceinte.

— Vous devriez descendre maintenant, Monsieur, répondit le chauffeur qui n'avait pas l'air rassuré. Vous risquez de vous faire mal ! Et puis, si on nous surprend, vous aurez l'air malin !

Lev obtempéra et quitta son poste d'observation de la même façon qu'il s'y était hissé : tout en restant assis sur la branche pour plus de stabilité, il se déplaça lentement, à la force de ses bras, sans se préoccuper des dégâts sur son pantalon, jusqu'à atteindre le tronc de l'arbre, lequel touchait presque le mur d'enceinte. S'accrochant au tronc, il se redressa sur ses pieds et passa sur la tranche du mur, dont

il descendit facilement en prenant appui sur le toit de sa voiture garée contre.

Agostinelli lui demanda alors :

— Si je puis me permettre, Monsieur, pourquoi avoir posé un lapin à Anastasia pour passer ensuite votre soirée à l'observer de loin ? Vous aviez visiblement tous les deux envie de vous voir...

— Il le fallait, Alfred, répondit Lev. Savez-vous pourquoi l'amour est un jeu si compliqué ?

— Non, Monsieur.

— Parce que l'amour n'existe pas. C'est un mirage, une conception de l'esprit. Ou alors, si vous préférez, l'amour n'existe potentiellement que s'il ne se concrétise pas. Il est une émanation de l'esprit, fait d'espoir, d'attente et de projections. Que se serait-il passé si j'avais rejoint Anastasia ? Elle se serait peut-être ennuyée. Aurait trouvé ma conversation fade. Peut-être me serais-je coincé un peu de salade entre les dents et elle aurait eu une image différente de moi.

— Ou peut-être pas, Monsieur, objecta Agostinelli.

— Alfred, vous le savez comme moi : cette soirée a été parfaite parce qu'elle n'a pas eu lieu.

— Mais, Monsieur, pourquoi tenez-vous tant à ce que cela soit parfait ?

— Parce que cela fait quinze ans que j'attends ce moment, Alfred. Quinze longues années...

— Que s'est-il passé il y a quinze ans ?

— Il y a quinze ans, j'ai commis la plus grave erreur de ma vie. Comme ce pauvre Macaire. Le même jour, lui et moi avons tous les deux pris une décision qui a gâché nos vies.

Chapitre 15.

Faux pas

Mercredi 27 juin 2018, à Genève. Au sortir de notre visite chez la voisine à Cologny, Scarlett avait essayé de contacter Arma, l'ancienne employée de maison des Ebezner, mais sans succès. Elle lui avait laissé un message vocal la priant de rappeler aussi vite que possible. Après quoi, nous profitâmes de notre présence à Genève pour nous rendre à la Banque Ebezner, rue de la Corratierie. Dans l'immense hall d'entrée de l'établissement, nous fûmes accueillis par un huissier.

— En quoi puis-je vous aider ? nous demanda-t-il.

— Nous voudrions rencontrer le président de la banque, annonça d'emblée Scarlett.

— Avez-vous rendez-vous ? interrogea l'huissier.

— Non.

— Je regrette, madame, mais si vous n'avez pas de rendez-vous, cela risque d'être impossible. C'est à quel sujet ?

— Du meurtre qui a eu lieu dans la chambre 622 du Palace de Verbier. Vous voyez sans doute de quoi je parle ?

L'huissier ne manifesta aucune surprise. Il s'isola pour passer un coup de téléphone. Je ne perçus que la fin de la conversation : « Je le fais monter immédiatement. »

Quelques minutes plus tard, nous étions reçus dans un salon privé par le président de la banque, qui ne semblait pas très heureux de nous voir.

— Quelle drôle de manière, s'insurgea-t-il, débarquer ainsi, sans prévenir, et exiger de me rencontrer !

— Nous n'avons rien exigé, clarifia immédiatement Scarlett. Nous étions à proximité de la banque et nous sommes simplement passés voir si vous étiez disponible. Bien entendu, si ce n'est pas un bon moment pour vous et que vous voulez fixer un rendez-vous

ultérieur, nous reviendrons volontiers.

— Vous ne reviendrez pas ! décréta le président d'un ton sans appel. J'ai interrompu un rendez-vous important pour vous dire ceci : cette affaire est classée, et je n'ai aucune intention de vous laisser faire du grabuge autour de cet établissement.

— Qui vous parle de grabuge ? lui fis-je remarquer.

— Si vous êtes là, c'est pour écrire un livre, n'est-ce pas ? Que s'est-il passé : vous étiez en panne d'inspiration et vous vous êtes dit que vous alliez rouvrir un vieux dossier, c'est ça ? C'est indigne de vous ! Et dire que j'aimais bien vos bouquins, je ne vous lirai plus.

— L'affaire n'est pas classée, nuança Scarlett. Le coupable n'a pas été démasqué.

— Elle est classée dans l'esprit des gens et c'est ça qui compte pour moi. Tout le monde a oublié cette histoire et c'est tant mieux pour la banque. Vous ne vous rendez pas compte, mais après ce meurtre, il a fallu remonter la pente. Les clients étaient inquiets, la banque déstabilisée, nous avons tous été soumis à rude épreuve. À présent que tout va pour le mieux, il est hors de question que vous veniez rouvrir cette vieille cicatrice et causer du tort à cet établissement ! Je vais prévenir mes avocats immédiatement et je vous mets en garde : si vous deviez persister dans votre démarche, je ferais interdire votre livre. Et croyez-moi, j'ai le bras long !

Au moment de quitter la banque, l'huissier qui nous avait accueillis nous arrêta dans le grand hall.

— J'espère que votre rendez-vous a été fructueux, dit-il sur le ton de la confiance.

— Pas vraiment, répondit Scarlett.

L'huissier lui glissa alors discrètement un morceau de papier dans sa main. Puis il tourna les talons et retourna derrière le comptoir d'accueil.

*

— Je ne suis pas certain d'avoir compris ce qui vient de se passer, dis-je à Scarlett alors que nous nous éloignions de la banque d'un pas rapide, descendant la rue de la Corraterie.

— Moi non plus, mais nous n'allons pas tarder à le savoir.

Elle me montra le billet laissé par l'huissier :

La rue de la Cité était une rue piétonne de la vieille-ville de Genève située derrière la Banque Ebezner. Il y avait là plusieurs magasins, quelques restaurants mais un seul salon de thé. Nous ne pouvions pas nous tromper. Nous nous y installâmes et profitâmes pour y déjeuner en attendant que l'huissier nous y rejoigne.

Au bout d'une heure, nous vîmes s'ouvrir une porte dérobée dans le bâtiment d'en face et dont nous comprîmes qu'il s'agissait de la banque. L'huissier apparut et traversa la petite rue d'un pas rapide pour nous rejoindre.

— Certains clients utilisent cette porte pour quitter la banque en toute discrétion, nous expliqua l'huissier.

— Certains employés aussi visiblement, nota Scarlett.

Il s'amusa de cette remarque.

— Pourquoi est-ce que vous vous intéressez au dernier Grand Week-end et au meurtre qui a eu lieu là-bas ? demanda-t-il.

— C'est l'Écrivain, dit Scarlett en me désignant du menton, il nous prépare un bouquin sur le sujet.

— C'est surtout vous qui vous êtes passionnée pour cette histoire, précisai-je.

— Mais le meurtre n'a jamais été élucidé, nous rappela l'huissier.

— Justement, reprit Scarlett, nous voudrions comprendre ce qui a pu se passer.

— Je ne vous cache pas que je suis curieux de le découvrir aussi. Cette histoire me tracasse depuis toutes ces années. Je suis à six mois de la retraite et j'ai l'impression que quelque chose m'a échappé... Je voudrais tellement comprendre comment on a pu en arriver là. Enfin bref, ce n'est pas de bon ton pour un employé de raconter ces choses-là. Surtout, ne faites pas apparaître mon nom dans votre livre, je pourrais avoir des ennuis !

— Je vous désignerai uniquement par le terme « huissier » si cela vous va, suggérai-je en sortant mon petit carnet de notes pour retranscrire son récit.

— C'est très bien, me dit l'huissier.

— Vous connaissiez la victime ? demanda Scarlett.

— Connaître, c'est un grand mot. Je la croisais chaque fois qu'elle allait et venait ici. Vous savez, nous, les huissiers, nous ne sommes guère considérés. En revanche, quelques jours avant le meurtre, il s'est passé quelque chose d'inhabituel à la banque. Je m'en souviens bien. Un homme s'est présenté à l'accueil de la banque. Je

m'en souviens bien parce que cet homme était vêtu de façon assez surprenante. Il a laissé une enveloppe et a disparu sans vouloir laisser son nom.

— À qui était destinée l'enveloppe ? demanda Scarlett.

— Macaire Ebezner. Selon le libellé, il fallait la transmettre de toute urgence. Je l'ai donc fait immédiatement remonter à monsieur Ebezner. Ça l'a mis dans tous ses états.

Chapitre 16.

Une lettre anonyme

Mercredi 12 décembre – 4 jours avant le meurtre

Il était 7 heures 30 ce matin-là lorsque Macaire Ebezner, décidé à adopter un comportement exemplaire et à prouver à Tarnogol qu'il serait un bon président, arriva à la banque. Cristina fut très étonnée de voir son patron débarquer de si bonne heure.

— Monsieur Ebezner, tout va bien ? lui demanda-t-elle.

— Et pourquoi ça n'irait pas ? répondit Macaire.

— Eh bien, on ne vous a jamais vu ici à une heure pareille.

— C'est le nouveau moi, ma chère Cristina, lui dit alors Macaire en s'installant à son bureau. Désormais, appelez-moi Stakhanov !

Il se sentait confiant. Il s'était réveillé avec un bon pressentiment : l'Opération Retournement allait fonctionner. Samedi, il serait élu président.

Après Cristina, ce fut au tour de Levovitch d'apparaître dans le bureau de Macaire pour lui proposer d'aller boire un café. Mais Macaire déclina : « Trop de boulot. Semaine décisive. » Jugeant qu'il était temps de s'attaquer enfin à sa pile de courrier laissée en souffrance, il prit une première lettre. Mais à ce même instant Cristina débarqua dans son bureau. « Monsieur Ebezner, lui dit-elle, vous venez de recevoir ceci. » Elle lui tendit une enveloppe sur laquelle il était inscrit en lettres capitales et au feutre rouge :

À l'attn. de Macaire Ebezner

TRÈS URGENT

– Personnel et Confidentiel –

Il n'y avait ni adresse, ni timbre. Aucune mention de l'expéditeur. Macaire, intrigué, décacheta aussitôt l'enveloppe. Il découvrit, à l'intérieur, un message anonyme :

*RDV ce soir à 23 heures 30 au parc
Bertrand, devant la grande mare.*

*Si vous voulez devenir président de la
banque, ne ratez pas ce rendez-vous.*

*Votre avenir en dépend ! N'en parlez à
personne !*

Macaire se précipita vers Cristina :

— Qu'est-ce que c'est que cette lettre ? Qui vous l'a apportée ?

— L'un des employés du courrier me l'a transmise à l'instant. Pourquoi ? Vous êtes tout pâle, monsieur Ebezner, tout va bien ?

Sans répondre, Macaire descendit aussitôt au premier étage où se trouvait le service du courrier.

— Oui, c'est moi qui viens de vous monter cette lettre, dit l'un des employés du courrier à Macaire.

— Et qui vous l'a donnée à vous ? demanda Macaire, nerveux.

— Un huissier me l'a apportée. Quand quelqu'un dépose un courrier directement à l'accueil de la banque, un huissier nous le transmet et nous le faisons parvenir ensuite à son destinataire. Pourquoi ? Il y a un problème ?

Sans répondre, Macaire se rendit à l'accueil de la banque.

— Salutations matinales, monsieur Ebezner ! lui chantèrent les huissiers tous en chœur.

— Qui a réceptionné cette lettre ? demanda Macaire en brandissant l'enveloppe bariolée de rouge.

— C'est moi, indiqua l'un des huissiers.

— Et qui l'a apportée ?

— Un drôle de type, répondit l'huissier. Il avait une casquette et des lunettes de soleil. J'ai trouvé ça un peu étrange en plein mois de décembre, mais ici, vous savez, on voit vraiment de tout. Le monsieur n'a pas prononcé un mot. Il a simplement déposé cette lettre. J'ai demandé si je pouvais prendre un nom, mais il a hoché de la tête et il est parti. Du coup, j'ai transmis la lettre au service du courrier, comme le veut la procédure. Je n'aurais pas dû ?

Quelques minutes plus tard, dans le bureau du chef de la sécurité de la banque, Macaire visionnait les bandes-vidéo des caméras

de sécurité de l'entrée du bâtiment. On y voyait effectivement un étrange personnage pénétrer dans la banque, vêtu d'un ample manteau long, avec le col remonté, une casquette vissée sur la tête et des lunettes de pilote qui lui masquaient le visage. Les caméras du hall d'entrée le montraient entrant rapidement dans le hall et déposant une lettre auprès des huissiers avant de repartir d'un pas rapide.

— C'est un pro, c'est sûr, dit le chef de la sécurité qui visionnait les enregistrements avec Macaire.

— Un pro de quoi ? demanda Macaire.

— J'en sais rien, mais regardez comme il évite d'être dans l'alignement direct des caméras. Impossible d'avoir une image correcte de lui.

Pour preuve de son affirmation, le responsable de la sécurité fit quelques arrêts sur image pour agrandir le visage du visiteur :

— Vous voyez, m'sieur Ebezner, comme je vous dis. Le gars est un pro. Un détective privé peut-être ? Que contenait la lettre ? Vous devriez peut-être prévenir la police ?

— Rien d'important, assura Macaire qui n'avait pas l'intention de raconter quoi que ce soit à cette commère de chef de la sécurité.

Macaire retourna dans son bureau, tracassé. Il resta pensif toute la matinée, le nez à la fenêtre. Il était inquiet. Il relut plusieurs fois le message. *Si vous voulez devenir président de la banque, ne ratez pas ce rendez-vous.* Devait-il s'y rendre ? Et si c'était un guet-apens ? Et si quelqu'un voulait sa mort ? Il était anxieux, il sentait une grosse boule dans son estomac.

Il ne fut troublé dans sa réflexion que par Cristina qui vint à plusieurs reprises s'enquérir de son état. « Vous êtes sûr que ça va, monsieur Ebezner ? Depuis tout à l'heure vous avez l'air bizarre. Vous voulez me parler de cette lettre ? Était-ce des menaces ? Vous voulez un petit thé ? » À midi, elle s'inquiéta qu'il ne parte pas pour son habituelle et interminable pause-déjeuner. « Pas la tête à ça », lui dit Macaire.

Finalement, sur le coup de midi et quart, c'est Levovitch qui vint le trouver :

— Ça va, mon vieux ? Cristina dit que tu es tout patraque.

— Mais non, tout va très bien, Lev.

— Je vais déjeuner chez *Lipp* avec quelques collègues. Pourquoi tu ne viendrais pas ? Ça te changerait les idées.

— Non, je te remercie, mais je n'ai pas la tête à ça. Je crois que j'ai besoin d'être un peu seul.

— Tu es sûr ?

— Certain. Je vais essayer de fermer les yeux un petit moment.

Levovitch n'insista pas et s'en alla. Macaire se cala dans son fauteuil et sentit aussitôt ses paupières s'alourdir. Il posa les pieds sur

son bureau et se balançait en arrière. Une petite sieste lui ferait du bien.

Il s'endormit sans difficulté. Il eut quelques petites minutes de quiétude. Jusqu'à ce que Tarnogol débarque dans son bureau.

*

— Debout, nom d'un chien ! Tu dors au travail ?

Macaire sursauta et ouvrit grands les yeux. Tarnogol se tenait devant lui. Il se dressa d'un bond.

— Ça alors, cher Sinior, vous ici ! bégaya-t-il en s'essuyant le coin de sa bouche qu'il sentait baveux.

— Je viens voir si tu travailles, mais toi tu dors !

— Non, non, je travaille d'arrache-pied depuis ce matin, assura Macaire en brassant les lettres devant lui.

— Toujours ce courrier ? se fâcha Tarnogol. Depuis hier, tu n'as rien fichu !

— Si, si, je vous assure, j'en ai beaucoup fichu. Mais figurez-vous que ce matin, alors que j'avais bien démarré, j'ai eu un petit contretemps...

— Toujours des excuses ! explosa Tarnogol. Ça suffit ! Ça suffit !

Sans laisser à Macaire le temps de s'expliquer, Tarnogol s'en alla en prenant soin de claquer la porte de toutes ses forces, ce qui semblait être en train de devenir une habitude chez lui.

Macaire s'effondra dans son fauteuil en gémissant. Il avait absolument besoin de réconfort et téléphona à sa femme.

Anastasia traversait le carrefour de Rive lorsqu'elle reçut l'appel de son mari sur son portable. À sa voix, elle comprit aussitôt que quelque chose n'allait pas.

— Tout va bien, chaton ? demanda Anastasia (elle savait que « chaton » le réconfortait toujours).

— Oui, je voulais juste te dire coucou, répondit Macaire. Que fais-tu de beau ?

— J'arrive chez *Roberto*, pour mon déjeuner avec ma mère et ma sœur.

— Ah oui, le déjeuner du mercredi. J'avais oublié. Salue bien tout le monde de ma part. Bon appétit.

— Merci, chaton. Appelle-moi si tu as besoin de quelque chose.

— Oui, oui, ne t'inquiète pas.

— Autre chose que tu voulais me dire ? insista Anastasia qui percevait qu'il y avait un autre motif à son appel.

Il y eut un instant de silence. Macaire songea qu'après la dernière réaction de Tarnogol, il n'avait pas d'autre choix que d'aller à ce mystérieux rendez-vous nocturne au parc Bertrand.

— Je... Je ne serai pas à la maison pour dîner ce soir, dit-il finalement à sa femme. Je vais rentrer tard.

— Tard ?

— Oui, je... je dois rencontrer quelqu'un... (Macaire hésita un instant à lui parler de la lettre anonyme puis se ravisa). Un client, il arrive tard de Londres et veut absolument me voir avant un rendez-vous d'investissement demain matin.

— D'accord. À plus tard alors, chaton.

Avant de passer la porte de chez *Roberto* – l'élégant restaurant italien du centre-ville de Genève où elle déjeunait tous les mercredis avec sa mère, Olga, et sa sœur, Irina – Anastasia contrôla rapidement son apparence grâce à un miroir de poche. On ne devait pas voir qu'elle avait pleuré toute la matinée. Dès son réveil, elle avait espéré un signe de Lev, mais rien. Aucune nouvelle. Elle avait le sentiment qu'il jouait avec elle et se demanda si c'était parce qu'elle avait émis l'idée de rompre avec lui lundi, alors qu'elle n'en pensait pas un mot. Elle respira profondément et pénétra dans le restaurant.

Comme toujours, Olga et Irina von Lacht étaient toutes les deux déjà là, arrivées en avance et installées sur la banquette d'une table en vue, tout en fourrures et en bijoux, à siroter du champagne. Anastasia fut accueillie par un sec « Ah, te voilà enfin ! » de sa mère, qui lui faisait remarquer qu'elle était en retard, et par un sourire froid de sa sœur, Irina, qui l'inspecta de la tête aux pieds pour savoir si elle avait fait des emplettes depuis la semaine dernière.

— Ton bracelet, c'est nouveau ? demanda aussitôt la sœur qui avait repéré au poignet d'Anastasia un bijou qu'elle ne lui connaissait pas.

— Une babiole, se défendit Anastasia en s'installant à table.

— Une babiole en or ! la railla la sœur.

— Un cadeau, dit alors Anastasia, faisant mine de se plonger dans un menu pour changer de sujet.

— Un cadeau de qui ? exigea de savoir sa sœur. De ton mari ?

— Mêle-toi de tes affaires ! répliqua Anastasia.

— Du calme, vous deux ! les pria la mère comme si elle parlait à des petites filles. Nous sommes des von Lacht, ne l'oubliez pas ! Les descendants des Habsbourg ne se chamaillent pas en public.

— Nous ne sommes pas des Habsbourg ! s'agaça Anastasia. Nous ne sommes rien du tout !

— тишина ! ordonna la mère à sa fille en la foudroyant du regard.

Un silence de mort régna aussitôt autour de la vieille Olga qui

força un sourire pour se donner une contenance. Les deux filles se firent muettes et se plongèrent dans les menus : depuis leur plus jeune âge, lorsque leur mère élevait la voix en russe, il valait mieux se tenir à carreau.

Olga ajusta sa rivière de diamants puis, agitant ses mains couvertes de bijoux ternis par le temps, fit signe qu'on leur resservît du champagne. Un serveur accourut et remplit les trois verres, avant de prendre leur commande. Olga et Anastasia choisirent toutes les deux une sole grillée. Irina, elle, porta son choix sur des pâtes à la truffe d'Alba.

— Il est hors de question que tu manges des pâtes, ma chérie, décréta sa mère. Ce n'est pas en t'empiffrant que tu vas retrouver un mari !

— Mais mamouchka, gémit Irina, c'est maintenant la saison des truffes blanches !
grillé pou

— Tu mangeras de la truffe quand tu auras retrouvé un mari, édicta Olga, d'un ton sans appel. En attendant, c'est poisson grillé pour toi. (Elle se tourna vers le serveur.) Ce sera trois soles, merci beaucoup !

— Ne m'humilie pas en public, s'il te plaît, mamouchka ! murmura Irina, le visage fermé.

— Je ne t'humilie pas, je t'aide à tenir ton rang. Nous sommes des Habsbourg, ne l'oublie jamais !

Anastasia, assise en face de sa mère et sa sœur, les contemplait en se demandant pourquoi elle s'infligeait ces rendez-vous hebdomadaires.

Ce n'était pas de vrais Habsbourg. Ce n'était qu'une famille d'aristocrates déchus. Leur mère était une Russe blanche, dont l'arrière-grand-père, richissime marchand d'armes, avait été anobli par le tsar, avant d'être dépossédé par la révolution. Olga était ainsi née dans une famille pauvre mais élevée dans le ressassement de ce que leur nom avait été du temps de l'Empire. Elle avait donc tout naturellement eu pour seule obsession de retrouver la gloire d'antan et s'était entichée, lors d'un séjour à Vienne, de Stefan von Lacht, l'homme qui allait devenir son mari pour deux raisons qu'elle trouvait tout à fait valables : il était noble (les von Lacht étaient des aristocrates autrichiens issus d'une branche collatérale des Habsbourg en remontant leur généalogie sur plusieurs siècles) et il était riche (son père, ayant eu la bonne idée de mourir peu avant sa rencontre avec Olga, lui avait légué une fortune colossale, fondée sur le négoce du pétrole et l'immobilier).

Stefan et Olga se marièrent en grande pompe à l'église Saint-Charles-Borromée de Vienne et s'installèrent dans un immense et très

luxeux appartement de l'Innere Stadt, le centre historique de la capitale autrichienne. Stefan ne travaillait pas, vivant des rentes de la fortune de son papa. Lui et Olga passaient leur temps à faire les boutiques et courir les soirées mondaines, où Olga apparaissait chaque fois avec des robes et des bijoux différents, expliquant à qui voulait l'entendre que les Habsbourg ne portaient pas deux fois les mêmes vêtements. Irina naquit après quelques années de mariage, suivie par Anastasia, de deux ans sa cadette. « Nous les marierons à une famille princière d'Europe », prédisait Olga dans les salons de la haute société viennoise. Mais ce qu'Olga ignorait, c'est que son mari, qui désespérait de se marier au moment de leur rencontre et qui ne refusait rien à son épouse, avait légèrement exagéré l'étendue de ses richesses. Mais surtout, comme il ne travaillait pas et s'ennuyait ferme, il passait le plus clair de son temps au casino. Leur train de vie trop élevé, et notamment les dépenses somptuaires de vêtements et de bijoux, l'accumulation de dettes de jeu, un sévère redressement fiscal, auxquels s'ajouta une mauvaise conjoncture économique qui fit chanceler l'entreprise familiale, eurent raison des derniers schillings de la jeune famille von Lacht.

Endetté jusqu'au cou, Stefan von Lacht s'évanouit dans la nature du jour au lendemain, abandonnant sa famille. Olga, découvrant la situation, s'enfuit de Vienne avec ses deux filles âgées de neuf et onze ans pour se réinventer une vie à Genève. Elles atterrirent dans un minuscule appartement du quartier des Pâquis. De la vie d'avant ne restaient que leurs fourrures et leurs bijoux, emportés avec elles, et un goût âpre dans la bouche d'Olga. Elle n'avait pas fui Vienne par peur des créanciers, comme son lâche de mari, mais parce qu'elle ne pouvait supporter l'idée de se retrouver au ban de la haute société. « Il n'y a pas de malédiction, il n'y a que des résignations », avait décrété Olga. Elle s'était retroussé les manches : elle avait pris un emploi de vendeuse au *Bongénie*, la grande enseigne de luxe de Genève. Elle gérait leur budget familial d'une main de fer. Le train de vie était réduit au strict minimum : ni sorties ni achats, boîtes de conserve à tous les repas. Car chaque franc était mis de côté pour fréquenter les lieux huppés de Genève pendant les week-ends.

Les samedis, Olga et ses filles déjeunaient dans un restaurant en vue (tradition qui allait perdurer le mercredi une fois les filles mariées).

Les dimanches, elles prenaient le thé dans les bars des grands hôtels.

À ces occasions, elles s'apprêtaient. Olga revêtait ses plus belles étoffes et ses bijoux. Ses filles, elles, portaient des créations de leur mère, dotée depuis toujours d'un talent inné pour la couture, et qui, s'inspirant d'après les catalogues des dernières modes à Paris,

concevait des robes à partir de tissus glanés à bon prix dans des merceries.

Au moment de pénétrer dans les grands hôtels de la ville parées comme des chasses, il arrivait que l'une des filles – souvent Anastasia – ait un moment d'appréhension.

— On n'est pas un peu ridicules toutes les trois d'aller prendre le thé au *Beau-Rivage* en tenue de gala ? demandait-elle à sa mère.

— Ce qui est ridicule, c'est d'être riche et de devenir pauvre, expliquait Olga. Et maintenant tout le monde *Kopf hoch* !

« La *tête haute*, disait-elle en allemand. Ce qui compte, ce sont les apparences. » Elles débarquaient dans les salons des hôtels et les restaurants d'un pas assuré, fières et parlant fort. Tout le monde regardait ces trois femmes d'apparence opulente, dont on murmura bientôt qu'elles étaient des descendantes des Habsbourg, sans que l'on sache très bien ce qu'il fallait entendre par là.

Olga, pour sa plus grande fierté, intégra sans peine la bonne société genevoise. Elle se lia avec les gens qui comptaient et elle fut bientôt de toutes les mondanités : Bal du Printemps, Bal de la Croix-Rouge, soirées horlogères, vernissages dans les galeries. Pour ne pas avoir à révéler son adresse aux Pâquis qui pourrait la trahir, elle se faisait envoyer les invitations au *Beau-Rivage*, où elle prétendait résider dans une gigantesque suite. « Vivre à l'hôtel, ça fait très Nabokov, expliquait-elle à ses filles. Et puis, le *Beau-Rivage*, ça impressionne tout de suite : c'est là que descendait l'impératrice Sissi. » Elle gratifiait le concierge en chef de larges pourboires pour garder le courrier et préserver les apparences. Mais qui allait vérifier ? Personne ne pouvait imaginer que la flamboyante Olga de Habsbourg poursuivait une imposture. Il était arrivé qu'elle ait dû se cacher lorsque ses nouvelles relations venaient faire leurs emplettes au *Bongénie*, mais elle n'avait jamais été confondue.

Lorsque Anastasia et Irina eurent respectivement seize et dix-huit ans, leur mère n'eut plus qu'une ambition : sceller son destin de grande dame à travers elles et leur permettre de réussir là où elle avait échoué en les faisant épouser un homme riche et important. Elle n'était plus aussi à cheval sur un titre de noblesse qu'avant : ce qui prévalait, c'était l'argent.

C'est ainsi qu'il fut décrété que tous les week-ends d'hiver seraient consacrés à écumer les lieux de villégiature de la jeunesse dorée en Suisse. Les fils des plus grandes familles européennes passaient la saison de ski à Gstaad, Klosters ou Saint-Moritz, où ils arrivaient en avions privés et dépensaient sans compter. Héritiers des familles royales et de capitaines d'industrie, ils étaient tous là, comme des carpes dans un vivier où il n'y avait qu'à plonger son épuisette. Surtout avec des filles aussi jolies et bien éduquées qu'Irina et

Anastasia.

Les maigres économies familiales auxquelles s'ajouta la vente de quelques bijoux servirent à financer des séjours à la montagne, où les trois von Lacht se rendaient en train et en autocar depuis Genève. Sur place, la famille s'entassait dans une petite chambre d'auberge louée à un prix raisonnable, qui leur servait à dormir et à s'apprêter pour les soirées mondaines auxquelles Olga de Habsbourg, que l'on aurait parfois crue sortie tout droit d'un roman de Tolstoï, obtenait des invitations juste en prononçant son nom de scène.

Pour Irina et Anastasia, ces séjours n'étaient pas des vacances. « Vous n'êtes pas là pour vous donner du bon temps ni vous reposer, leur rappelait en permanence leur mère. Vous êtes là pour trouver un jeune homme avec lequel se fiancer rapidement. » Sous la surveillance de leur mère, elles passaient ainsi les soirées à chasser les fils de bonne famille, tout en mentant sur leur véritable statut social.

Si les filles émettaient la moindre plainte, leur mère se lançait dans un théâtral numéro de culpabilisation. « Tout ce que je fais pour vous, et voilà comment vous me remerciez ? s'offusquait-elle. Moi qui me bats pour vous, moi qui renonce à ma propre vie pour construire la vôtre, moi qui me démène pour vous. Je suis devenue votre servante, et encore ce n'est pas assez pour vous ? Que vous faut-il de plus ? »

Si ces récriminations laissaient ses filles indifférentes, Olga passait à la vitesse supérieure et prenait un ton larmoyant : « Regardez mes doigts piqués par les aiguilles avec lesquelles je couds vos robes, mes yeux usés de veiller toute la nuit pour que vous soyez belles et que vous soyez choisies ! Jetez à la poubelle votre mamouchka, puisque c'est ce que vous voulez ! » Puis Olga simulait une quinte de toux de mourante, laissant croire à ses filles qu'elle s'épuisait pour elles. En général, ces simagrées suffisaient à émouvoir les filles qui se jetaient sur leur mère pour la couvrir d'amour et de baisers. Et lorsque Olga serrait ses filles contre elle, qui lui donnaient du « *Mamouchka d'amour* », elle se sentait accomplie, presque heureuse. En tout cas, vivante.

Il arrivait aussi qu'Olga sorte de ses gonds. Cette pauvre Irina en fit notamment l'expérience douloureuse à Gstaad, après avoir été surprise par sa mère en train de flirter avec le serveur d'un café à la mode, ce qui lui avait valu une volée de claques bien senties à son retour à l'auberge. « Tout cet argent dépensé pour te sortir des égouts, et toi tu fourailles avec un éboueur ! » avait crié la mère, folle de rage.

Pendant les années qui suivirent, les filles von Lacht vécurent quelques amourettes forcées mais, au grand dam de leur mère, rien de concluant. À respectivement vingt et un et vingt-trois ans, Anastasia et

Irina n'étaient toujours pas fiancées. C'est à ce moment qu'Olga entendit parler du Grand Week-end de la Banque Ebezner à Verbier. Elle avait aussitôt vu l'occasion parfaite de marier ses filles avec des huiles de la plus importante banque privée de Suisse. Elle devait longtemps se féliciter de cette initiative, dont le succès passa ses espérances : l'année suivante Irina acceptait la demande en mariage d'un gérant de fortune de douze ans son aîné, et l'année d'après Anastasia se fiançait à Macaire Ebezner, l'héritier de la banque.

Mais seize années plus tard, Irina, trente-neuf ans, était désormais mère de deux petites filles et divorcée sans un sou de pension alimentaire. En effet, son gérant de fortune de mari avait été arrêté pour détournement de fonds. Il avait écopé d'une peine de prison et d'une amende qui l'avait ruiné. Irina, qui n'avait jamais travaillé de sa vie, avait dû prendre un emploi de caissière dans un supermarché. Elle avait refusé, par fierté mal placée, un poste au département du courrier de la Banque Ebezner que le gentil Macaire lui avait trouvé. Mais elle s'arrangeait pour être libre les mercredis de 12 heures à 14 heures et pouvoir déjeuner chez *Roberto* aux frais d'Anastasia. Elle y venait aussi endimanchée que désespérée, pour se saouler de champagne, offrant des sourires déjà conquis à tous les bellâtres aux poches pleines dont elle croisait le regard, priant pour qu'ils l'arrachent à son misérable destin.

Les soles grillées furent servies, les coupes de champagne à nouveau remplies.

— Tu sais, Anastasia, dit Olga qui ne pouvait pas passer plus de cinq minutes sans faire de reproches à l'une de ses filles, tu pourrais quand même aider ta sœur à retrouver un mari ! Tu connais tellement de monde !

— Enfin, maman, je lui ai présenté la moitié de la ville ! se défendit Anastasia.

— Ils étaient tous plus moches les uns que les autres, pleurnicha Irina. Ça te plaît de me voir dans la mouise...

— Tu te donnes trop d'importance ! dit Anastasia à sa sœur. Si tu crois que je fais une fixette sur toi ! Figure-toi que moi aussi j'ai des soucis personnels.

— Les riches n'ont pas de soucis ! décréta Olga.

— Il n'y a pas que l'argent dans la vie ! se rebiffa Anastasia.

— C'est bien un truc de riche de dire ça ! rétorqua Irina non sans une pointe d'aigreur.

Anastasia, sentant la moutarde lui monter au nez, perdit contenance et révéla d'une traite :

— Je n'aime plus mon mari, je veux le quitter !

L'annonce fut accueillie par sa mère et sa sœur par un silence stupéfait.

— Qu'est-ce que tu racontes ? finit par murmurer sa sœur.

— C'est très simple : je veux quitter mon mari, répéta Anastasia qui se sentit soudain soulagée d'avoir révélé son tracas.

— C'est une passade, ricana alors sa mère. Tu lis trop de romans, ma fille ! Il est hors de question que tu quittes ton mari ! Le sujet est clos.

Anastasia décida, pour une fois, de tenir tête à sa mère :

— Ça n'a rien d'une passade, dit-elle calmement. Je n'aime plus Macaire, j'aime Lev Levovitch. C'est lui qui m'a offert ce bracelet.

La mère eut un air horrifié :

— Levovitch ? s'étrangla-t-elle. Le saltimbanque d'il y a quinze ans à Verbier ?

Irina se força à un rire moqueur.

— Ce n'est pas un saltimbanque, maman, dit Anastasia. Il est devenu un très grand banquier. Il parle aux chefs d'État du monde entier. Tout Genève n'a d'yeux que pour lui. Il n'y a bien que toi pour ignorer qui il est !

— Eh bien, Genève s'est enjuivée !

— Arrête, maman ! la supplia Anastasia.

— Non, toi, arrête, petite insolente ! Comment oses-tu parler ainsi à ta mère ? Cesse immédiatement tes idioties et reste avec Macaire, c'est un homme charmant, gentil et un très bon parti. Tu ne veux quand même pas finir comme ta sœur ? Je t'interdis de revoir ce Levovitch, tu m'entends ? Et je t'interdis de porter en public ces cadeaux adultères, ils sont dignes d'une putain !

— Mais je suis heureuse avec Lev, je me sens bien avec lui...

Olga, les yeux brillants de colère, leva un doigt menaçant sur sa fille :

— Je ne veux plus jamais entendre ce nom, tu m'as bien comprise ? Il n'est pas comme nous.

— Il est russe comme nous !

— Il est juif, nous ne fréquentons pas ces gens. Ai-je donc raté à ce point ton éducation ? Tu vas me promettre de ne plus le voir ! Tu veux ma mort ? J'ai tout sacrifié, je me suis nourrie de boîtes de conserve toute ma vie pour que vous puissiez trouver un mari. Maintenant, déjeunons en silence, je vous ai assez entendues toutes les deux.

Anastasia, qui s'efforçait de ravalier ses larmes, eut bien du mal à terminer son poisson. Plus un seul mot ne fut échangé jusqu'à la fin du repas. Puis Anastasia paya l'addition. Les trois femmes se saluèrent sans chaleur avant de repartir chacune de son côté. « À la semaine prochaine », dit la mère.

Chapitre 17.

Souvenirs

En ce mercredi 12 décembre, après son déjeuner avec sa mère et sa sœur, Anastasia rentra directement chez elle. D'ordinaire, elle passait ses mercredis après-midi à flâner dans le centre-ville de Genève. Mais entre les récriminations de sa mère et le silence de Lev, elle n'avait pas le cœur à la promenade. Elle se sentait profondément démoralisée et passa le reste de la journée enfermée dans sa chambre. Elle avait envie d'appeler Lev, d'entendre sa voix, d'être rassurée. Mais elle voulait que ce soit lui qui prenne l'initiative de téléphoner. C'était lui qui lui avait posé un lapin hier soir. À bout de nerfs, elle se mit à pleurer, avant de sombrer dans un profond sommeil.

Le soir tombait sur Coligny lorsque Arma, inquiète du silence de sa patronne, finit par aller la trouver dans sa chambre.

La journée d'Arma ne s'était pas du tout passée comme elle l'avait envisagé. Ce matin-là, après une nuit d'insomnie et de tracas, elle s'était rendue chez les Ebezner avec la ferme intention de tout raconter à Macaire à propos de Lev Levovitch.

Mais lorsque Arma était arrivée chez ses patrons, Macaire était déjà parti pour la banque. Il avait fallu qu'il choisisse ce jour-là pour faire du zèle !

Elle avait alors décidé de faire la tête à Médème. Anastasia l'impressionnait trop pour l'affronter directement, mais elle voulait lui faire comprendre sa profonde réprobation.

Mais lorsque Anastasia était descendue à la cuisine pour prendre son petit-déjeuner, Arma l'avait trouvée bien malheureuse. Elle avait le regard triste et ses yeux rougis trahissaient des pleurs. Comme Arma se demandait si le chagrin de Médème était lié à Lev, l'évidence lui

sauta aux yeux. Qu'elle avait été sottre, se blâma-t-elle, d'avoir tiré des conclusions aussi hâtives ! Elle n'en avait pas fermé l'œil de la nuit. Or, elle avait oublié un élément capital : si Lev avait téléphoné ici, lundi, c'était parce que Médème ne voulait plus lui répondre sur son portable. Elle voulait rompre ! D'ailleurs, ne lui avait-elle pas dit pendant l'appel que tout était terminé, qu'elle ne voulait plus entendre parler de lui ? Arma ne décolérait pas contre elle-même : ah, elle méritait son rang de servante pour avoir eu aussi peu de jugeote ! Comment avait-elle pu négliger cet élément ? Sans doute à cause du bouquet de roses blanches, mais s'il avait envoyé des fleurs c'était pour essayer de la reconquérir après qu'elle l'eut sèchement éconduit la veille.

D'accord il y avait eu le bain immédiatement après avoir reçu les fleurs, mais des bains, elle en prenait tout le temps. Et pendant des heures. Ça ne voulait rien dire. Si Médème avait rejoint Lev, la veille au soir, c'était pour mettre un terme à sa liaison ! Oui, elle s'était laissé égarer par la passion, mais elle avait rapidement recouvré la raison et avait agi en conséquence. Elle avait rompu, et elle en éprouvait à présent un peu de chagrin. Au fond, il était beau ce chagrin. C'était la preuve que leur histoire avait compté, qu'il y avait eu du sentiment entre eux.

Anastasia n'avait pas touché à son petit-déjeuner. Lorsqu'elle était remontée dans sa chambre, Arma avait admiré sa tristesse : elle était forte, et digne, et courageuse. Elle ne s'était pas trompée sur elle, c'était une grande dame !

Comme tous les mercredis, Médème avait quitté la maison en fin de matinée. Par contre, ce qui était très inhabituel, c'est que Moussieu était rentré à la maison pendant sa pause déjeuner. Il était passé en coup de vent, l'air très préoccupé. Il s'était enfermé quelques instants dans la chambre, avant de repartir comme il était arrivé. Au moment de franchir la porte, il avait juste dit à Arma : « Vous ne m'avez pas vu. »

Puis Médème était revenue en début d'après-midi, elle avait l'air encore plus malheureuse qu'au réveil. Elle s'était enfermée dans sa chambre de nouveau. En écoutant à la porte, Arma l'avait entendue sangloter. Elle avait eu beaucoup de peine pour elle. Médème n'avait plus reparu de tout l'après-midi. À présent, Arma était inquiète.

Anastasia entendit frapper doucement à la porte. Elle se dressa dans son lit et vit le visage d'Arma dans l'entrebâillement. Un rai de la lumière du couloir pénétra dans la chambre plongée dans l'obscurité.

— Ça va, Médème ? demanda Arma d'une voix de souris.

— Pas très bien, répondit Anastasia.

Arma prit la liberté d'entrer dans la pièce et s'assit sur le rebord du lit. Elle caressa, dans un geste affectueux, un bout de la jambe d'Anastasia pour la réconforter.

— Je peux faire quelque chose, Médème ?

— Non, merci. Vous êtes adorable.

— J'ai préparé de la soupe. Voulez-vous que je vous en apporte ?

— C'est gentil, mais je n'ai pas faim.

— Vous n'allez pas dîner, Médème ?

Anastasia fit non de la tête.

— Et Moussieu ? demanda Arma. Il n'est toujours pas rentré...

— Il doit voir un client.

— Je trouve que Moussieu ne va pas très bien non plus...

— Il se passe de drôles de choses, en ce moment, Arma.

— Je voudrais beaucoup pouvoir vous aider.

— Vous faites déjà beaucoup, Arma. Rentrez tranquillement chez vous, vous devez être fatiguée.

— Vous êtes sourde ? Vous ne voulez pas un peu de compagnie ?

— Ne vous en faites pas pour moi. Vous pouvez y aller. Merci pour tout.

Arma obéit et s'en alla, le cœur serré : ça n'allait pas chez ses patrons et elle était triste pour eux. Et puis elle s'en voulait de tout le mal qu'elle avait pensé de Médème la veille. Médème avait toujours été si gentille avec elle. Généreuse, attentionnée, soucieuse de son bien-être. Pour son anniversaire, elle lui donnait congé et l'emmenait déjeuner en ville. « Vous êtes un peu de la famille, Arma », disait souvent Médème.

Peu après le départ d'Arma, on sonna à la demeure des Ebezner, ce qui obligea Anastasia à quitter sa chambre pour aller ouvrir. Quelle ne fut pas sa surprise de découvrir derrière la porte Alfred Agostinelli, le chauffeur de Lev !

— Pardonnez-moi, Madame, de me présenter ainsi à vous, mais la voiture de votre mari n'étant pas là, je me suis permis...

— Vous avez bien fait, lui dit Anastasia, pressée d'avoir des nouvelles de Lev.

— Monsieur Levovitch m'envoie ici pour vous présenter ses excuses. Il a été retenu toute la nuit par une affaire d'État. Il se trouve d'ailleurs en ce moment même encore aux Nations Unies, aux côtés du Secrétaire général, pour trancher une question de sanctions économiques... Je ne peux malheureusement pas vous en dire plus, mais vous vous doutez qu'il s'agit d'une question de la plus haute importance.

À ces explications, Anastasia se trouva ridicule de s'être mise

dans un état pareil. Sous l'effet du soulagement et du bonheur, elle retrouva ses couleurs. Elle se moqua, en son for intérieur, de son comportement d'adolescente, puis, d'un air affecté, elle dit au chauffeur :

— Vous ferez savoir à monsieur Levovitch que j'ai été très triste de ne pas le voir hier soir.

— Monsieur Levovitch m'a également chargé de vous remettre ce message.

Agostinelli tendit à Anastasia une enveloppe. S'en saisissant, elle ne put réprimer un sourire éclatant et serra la missive contre son cœur.

— Merci, Alfred, murmura-t-elle.

Agostinelli s'inclina pour la saluer et disparut dans l'obscurité du soir d'hiver. Elle se dépêcha d'ouvrir l'enveloppe.

Anastasia avait retrouvé sa joie. Immergée dans un bain brûlant et débordant de mousse, elle lisait encore et encore le mot envoyé par Lev, prenant garde de ne pas le mouiller :

Partons ensemble, loin de Genève.

Quittons tout.

Je t'aime

Lev

Sa tête bouillonnait de mille interrogations. Où partiraient-ils ? Et quand ? Quitte à tout abandonner derrière eux, fallait-il profiter du Grand Week-end de la banque pour fuir ? Macaire irait seul, comme tous les ans : les conjoints n'étaient jamais invités. Connaissant Lev, il avait sûrement tout prévu.

Avant son mariage avec Macaire, Anastasia avait participé deux fois au Grand Week-end, au Palace de Verbier, où elle avait été traînée par sa mère.

La première fois, c'était il y a seize ans. À cette époque, elle avait vingt et un ans, elle étudiait la littérature. Au Palace, elle avait rencontré Klaus, avec qui elle avait failli se fiancer. Quand elle repensait à lui, elle avait des frissons.

16 ans plus tôt

**Première participation au Grand Week-end
pour Irina et Anastasia**

— Debout, les filles ! hurla Olga en débarquant dans la chambrette étroite que ses filles se partageaient dans l'appartement familial des Pâquis. Vous ne devinerez jamais la bonne nouvelle : j'ai obtenu une chambre à l'Auberge des Chamois, à Verbier. Tout était archicomplet et voilà que le patron vient de m'appeler : désistement de dernière minute ! Quelle aubaine !

— C'est vendredi, mamouchka, fit remarquer Irina. On a des cours à l'université.

— Crois-moi, ma fille, c'est pas à l'université que vous trouverez un mari, mais à Verbier, et ce week-end.

— Que se passe-t-il à Verbier ?

— Le Grand Week-end de la Banque Ebezner ! répondit Olga, toute guillerette. L'occasion rêvée de vous trouver un mari ! Alors, ne vous plantez pas. Fini les jeunes écervelés de Klosters ou Saint-Moritz, il vous faut un homme, un vrai, qui ait une carrière et des ambitions familiales. C'est un banquier qu'il vous faut !

— Je ne sais pas si je veux me marier avec un banquier, dit Irina.

— Tu te marieras avec qui on te dira, ma fille ! Et ne prends pas un ton ingrat avec moi ! Comme le dit si bien la reine d'Angleterre : *Never explain, never complain* ! Allez, habillez-vous rapidement, moi je prépare vos valises. Il y a un train pour Martigny dans une heure. Vous me remercirez quand vous serez riches et que vous n'aurez plus jamais de soucis à vous faire.

C'est ainsi que quelques heures plus tard, après un trajet en train Genève-Martigny-Le Châble puis en car du Châble à Verbier, Olga, Irina et Anastasia prenaient leurs quartiers dans une chambrette inconfortable de l'Auberge des Chamois.

— Il y a un cocktail de bienvenue pour les employés de la banque à 16 heures, au Palace, expliqua à ses filles Olga, qui était au courant de tout. Enfilez vos robes bleues et mettez vos jolis talons noirs. On va leur en fiche plein les yeux.

— Mais on va se faire refouler ! s'inquiéta Irina.

— Pas si vous y allez avec aplomb. Vous entrez dans la salle comme si vous étiez les propriétaires des lieux. Si un serveur vous pose une question, vous le regardez de haut et vous lui demandez une

Lorsque Olga et ses filles firent leur entrée dans la salle de réception du Palace, tous les regards se tournèrent vers les deux jeunes femmes, belles, élégantes, princières. Consciente qu'Irina et Anastasia étaient l'objet de toutes les attentions, Olga jubilait.

— Regardez-moi ça, piaffa-t-elle en désignant un groupe d'hommes qui riaient, c'est le gratin de la banque ! Le vieux là-bas c'est Auguste Ebezner, le président de la banque. Et le grand à ses côtés qui a l'air d'un acteur américain, c'est son fils, Abel Ebezner, le vice-président de la banque. On dit que c'est un financier redoutable et qu'il prend déjà toutes les décisions à la place de son père. Et là, regardez, le jeune en cravate sombre, c'est Macaire Ebezner, le fils unique d'Abel. L'héritier de la banque ! Il a vingt-cinq ans et aussitôt que son grand-père passera l'arme à gauche, il deviendra vice-président. L'affaire d'une année, deux au plus, vu la mine du papy. Vice-président d'une banque à vingt-six ans, ça c'est la classe !

Les trois von Lacht se firent servir une coupe de champagne et scrutèrent la petite foule des banquiers. Soudain Olga se mit à frétiller comme une anguille.

— Mes chéries, je crois bien que vous êtes dans les petits papiers du bon Dieu ! Vous voyez le grand beau type ténébreux, là-bas ? C'est Klaus Van Der Brouck, il est en stage à la banque. Il est directement lié à la famille royale de Belgique, et riche comme Crésus ! Son père est un important industriel bruxellois. Allez vous présenter !

Comme les filles rechignaient, Olga les traîna avec elle et alla saluer Klaus Van Der Brouck, déployant son génie de l'esbroufe.

— Cher Klaus Van Der Brouck ! s'exclama-t-elle en se précipitant vers lui.

Le Klaus en question ne voyait pas à qui il avait affaire mais, après tout, peut-être s'étaient-ils déjà rencontrés.

— Olga von Lacht, crut bon d'indiquer Olga en voyant que son interlocuteur ne la remettait pas.

— Bien entendu, chère madame, mentit Klaus qui eut la courtoisie de feindre de la reconnaître. Quelle joie de vous revoir !

— Il paraît que vous faites un stage à Genève ? s'enquit Olga.

Cette remarque donna l'impression à Klaus qu'il avait effectivement déjà rencontré cette personne. Il se trouva fort confus de ne pas s'en souvenir.

— Oui, dit-il, mon père est très ami avec Abel Ebezner. Il voulait que j'acquière une expérience bancaire afin que je puisse gérer l'argent de la famille.

— Comme c'est passionnant ! Permettez-moi de vous présenter

mes filles, Irina et Anastasia.

Les deux sœurs passèrent un long moment à discuter avec Klaus qui n'avait d'yeux que pour Anastasia et qui flirtait ouvertement avec elle, pour le plus grand plaisir d'Olga. Lorsque le cocktail toucha à sa fin, Klaus fit promettre à Anastasia de le retrouver après le dîner : il y aurait un orchestre au bar du Palace. Ambiance garantie. Olga, qui exultait, accepta pour sa fille. Anastasia, elle, avait le sentiment d'étouffer. Elle trouva un prétexte et s'échappa par une porte de service. Elle déboucha hors de l'hôtel. L'air frais lui fit du bien. À l'abri d'un auvent, elle contempla la neige qui tombait à gros flocons. Elle rêvait d'échapper au monde, et surtout à sa mère. Elle avait envie d'une cigarette, mais elle n'osait jamais transporter un paquet sur elle. Si Olga la prenait, elle était bonne pour une grêle de coups.

Anastasia remarqua alors un homme qui lui tournait le dos, assis sur une caisse en bois et qui fumait en silence. Sans voir son visage, elle sut qu'il était beau. Avec son manteau de tweed noir, il avait beaucoup d'allure. Même sa manière de fumer semblait élégante. Elle pensa à un prince en villégiature, ou plus probablement un riche banquier genevois.

— Vous avez une cigarette ? demanda-t-elle.

L'homme se retourna. Elle remarqua qu'il devait avoir son âge, ou alors à peine plus. Mais surtout, elle remarqua qu'il portait un badge sur sa veste. C'était un employé de l'hôtel. Il lui sourit et se leva pour lui apporter une cigarette. Anastasia resta subjuguée par le magnétisme de ce jeune homme. Elle lut son nom sur son badge : *Lev*.

— Vous travaillez à la Banque Ebezner ? demanda Lev.

— Non, je suis de passage. Je m'appelle Anastasia, je suis une Habsbourg.

Elle se mordit la langue et se traita aussitôt d'idiote. Pourquoi avait-elle dit une chose pareille ? Pour l'impressionner ?

Lev lui adressa un sourire radieux.

— Je m'appelle Lev Levovitch, répondit-il. Je suis bagagiste.

Elle le dévora du regard.

La foudre était tombée.

*

Anastasia méditait longuement dans son bain. Elle était tellement heureuse d'avoir retrouvé Lev, mais elle s'en voulait du mal qu'elle allait faire à Macaire. Pour apaiser sa conscience, elle se répéta qu'elle devait penser à elle avant tout. Lorsqu'elle se coucha

finaleme^{nt}, il était 23 heures. Elle n'avait eu aucune nouvelle de Macaire depuis leur appel de la mi-journée. Au téléphone, il lui avait semblé très bizarre. Elle aurait dû le rappeler, prendre de ses nouvelles. Pour la première fois, il lui manqua.

À 23 heures 30, au cœur du parc Bertrand.

Macaire, pétrifié par le froid, faisait les cent pas devant la grande mare. Un vent glacial lui fouettait le visage et faisait craquer les arbres. Les lieux étaient déserts et plongés dans l'obscurité. Seuls quelques lampadaires épars donnaient çà et là un peu de lumière. Ce rendez-vous mystérieux ne lui inspirait rien de bon. Mais il n'avait guère le choix. Il se rassura en glissant sa main dans la poche de son manteau pour caresser la crosse de son revolver. Pendant l'heure du déjeuner, il avait profité de ce qu'Anastasia était chez *Roberto* avec sa mère et sa sœur pour retourner à la maison en toute discrétion et récupérer cette arme. Sa femme ignorait tout de cette acquisition. Il l'avait faite légalement quelques années auparavant. Son choix s'était porté sur un Glock 26, un revolver semi-automatique de fabrication autrichienne, compact, robuste, léger, fiable et tirant des munitions de calibre 9 mm. Il le conservait dans le coffre du boudoir, dont lui seul connaissait la combinaison. Au fil des missions de la P-30, il avait ressenti le besoin d'être en mesure de protéger son foyer. Au cas où quelque chose tournerait mal. Ce soir, tout particulièrement, il se félicitait de cette initiative.

Une silhouette apparut soudain dans un halo. Macaire sentit son rythme cardiaque accélérer.

— Qui est là ? demanda-t-il à l'ombre qui approchait.

La silhouette resta muette et Macaire sortit son revolver et dirigea le canon en direction de ce qui pouvait être une menace.

Soudain à la faveur d'un lampadaire, il reconnut le visage de l'homme qui avançait vers lui.

— Vous... murmura-t-il.

Chapitre 18.

Une nuit à Genève

Scarlett et moi nous apprêtions à quitter Genève pour retourner à Verbier lorsque Arma téléphona. Elle faisait des ménages dans des bureaux jusqu'à tard le soir et nous convînmes de nous retrouver le lendemain dans un café du quartier de Champel où je savais que nous pourrions discuter tranquillement.

— J'imagine qu'on ne va pas rentrer à Verbier ce soir, me dit Scarlett.

— Vous imaginez bien.

Profitant de ce qu'aucun trafic ne venait en sens inverse, j'effectuai un demi-tour interdit au milieu de la route et pris la direction de mon appartement.

— Où allons-nous ? me demanda Scarlett.

— Chez moi, répondis-je.

— S'il y a un hôtel dans le coin que vous me recommandez...

— Je ne vais pas vous abandonner dans un hôtel. Si ma chambre d'amis vous convient, elle est à vous. Il y a une salle de bains et tout ce qu'il faut.

— Vous êtes trop bon, l'écrivain.

— Avez-vous besoin de vous arrêter en ville pour acheter une brosse à dents ou un pyjama ?

Elle désigna du pouce le petit bagage qu'elle avait déposé dans le coffre de ma voiture le matin même.

— J'ai tout prévu, me dit-elle. J'ai des affaires de rechange avec moi et une brosse à dents. Pas besoin de pyjama, je dors toute nue.

— Je vois.

Elle me sourit. Je ne pus me retenir de lui sourire en retour.

Je me garai devant mon immeuble. Scarlett s'émerveilla de cette petite rue à sens unique, charmante et verdoyante, qui portait le nom

d'avenue, bordée d'immeubles anciens d'un côté et du parc Bertrand de l'autre.

Dans l'immeuble, nous ne croisâmes personne. Une fois dans mon appartement, je nous fis du café que nous bûmes au comptoir de ma cuisine. Je me sentis soudain particulièrement bien avec elle. Nous étions assis côte à côte, je sentais son corps contre le mien. J'avais envie de la serrer contre moi, j'avais envie qu'il se passe quelque chose maintenant. Elle était à portée de lèvres. J'avais terriblement envie d'elle et en même temps je n'avais qu'une crainte : que Sloane sonne à ma porte. Sans savoir si c'était une appréhension ou un immense désir de la revoir. Scarlett m'attirait autant que Sloane me manquait. J'interrompis ce moment en proposant un tour de l'appartement.

— Je vous fais visiter les lieux ? suggèrai-je à Scarlett.

— Volontiers.

Je lui montrai sa chambre, puis la conduisis dans mon bureau.

— Alors, c'est là que vous écrivez vos bouquins ! dit-elle avec intérêt.

Elle fit le tour de la pièce, observant les tableaux et les notes au mur.

— Fascinant, me dit-elle. Absolument fascinant !

— Quoi donc ? Ce bureau ?

— Vous, me répondit-elle en plantant ses yeux dans les miens.

Elle posa un doigt sur mon torse.

— Je suis claquée, l'écrivain. Je vais faire une sieste. On dîne ensemble ?

— Avec plaisir. Il y a un excellent restaurant pas très loin.

— Merveilleux, l'écrivain ! À tout à l'heure. Reposez-vous un peu. La journée a été longue.

Elle me laissa seul dans la pièce.

Je m'installai à mon bureau. Je sortis de ma sacoche mes notes et mon ordinateur portable et je me remis au travail.

Chapitre 19.

Le début des ennuis

— Vous ? murmura Macaire en découvrant que son mystérieux rendez-vous n'était autre que Wagner, son officier de liaison de la P-30. Vous m'avez fichu une de ces trouilles !

— Bonsoir, Macaire, le salua Wagner. Désolé de vous avoir contacté de cette manière et pour ce rendez-vous tardif, mais j'étais certain que nous serions seuls ici à une heure pareille.

— J'ai bien failli vous flinguer, mon vieux !

— Vous avez une arme ?

— Simple précaution, répondit Macaire, légèrement agacé. Entre le message et cette mise en scène, j'ai cru à une menace. Pouvez-vous m'expliquer ce cirque ? Pourquoi ne m'avez-vous pas contacté par le moyen habituel, enfin ?

— Je l'ai fait ! Je vous ai envoyé trois invitations pour l'opéra, mais vous n'êtes jamais venu. Vous ne lisez donc plus votre courrier ?

— Désolé, j'ai accumulé pas mal de retard dans ma correspondance récemment.

— Eh bien, votre désordre m'a valu de me farcir trois fois *Le Barbier de Séville*.

— Je suis navré. Qu'y a-t-il de si urgent pour que vous deviez me voir en pleine nuit ? C'est à cause de ce qui s'est passé à Madrid ? Perez a parlé ?

— Ça n'a rien à voir avec Madrid. C'est à propos de la Banque Ebezner. La situation est critique. La présidence est en train de vous échapper et c'est un vrai problème.

— En quoi cela intéresse-t-il la P-30 ? demanda Macaire qui ne comprenait pas très bien pourquoi Wagner venait soudain s'en mêler.

— C'est la préoccupation de tout le monde à Berne en ce moment, expliqua Wagner d'un ton grave. Jusqu'au sommet du

gouvernement. Le Conseil fédéral exige un rapport quotidien de la situation aux services de renseignement.

— Mais pourquoi ?

— Enfin, Macaire ! Sinior Tarnogol est sur le point de devenir le président de la plus puissante banque privée de Suisse ! Vous imaginez bien que cela puisse nous poser un problème !

— Tarnogol président de la Banque Ebezner ? Non, pas du tout, vous faites erreur, c'est Levovitch le candidat sérieux...

— Et qui veut mettre Lev Levovitch en place ? Tarnogol justement, indiqua Wagner. Vous ne trouvez pas étrange que, depuis février, le Conseil se soit accordé sur vous, et que soudain, à quelques jours de l'élection, Tarnogol décrète que c'est Levovitch qui doit être élu ?

Macaire fut sidéré de découvrir que Wagner était déjà au courant de tout.

— Levovitch élu, reprit Wagner, il se désistera au profit du vice-président, à savoir Tarnogol.

— Pourquoi Levovitch ferait ça ?

— Pour l'argent. Tarnogol lui donnera une montagne d'argent. Tarnogol a un énorme réseau, il est très puissant. Tarnogol est le diable. Il est capable de tout. Vous devez en savoir quelque chose, Macaire, si j'en crois votre petit échange d'il y a quinze ans.

Macaire préféra ne pas réagir à cette dernière remarque.

— Malgré les efforts de votre père, poursuivit Wagner, nous n'avons pas réussi à contrer Tarnogol. Il est donc temps d'employer la manière forte.

— Mon père ? s'étonna Macaire.

— Votre père a beaucoup fait pour nous.

— Mon père était membre de la P-30 ?

— Un agent exceptionnel ! dit Wagner, admiratif.

Macaire resta à la fois stupéfait et ému de cette nouvelle : son père et lui avaient eu le même destin.

— La seule raison pour laquelle votre père ne vous a pas élu directement président, Macaire, c'est pour se débarrasser de Tarnogol.

— Mon père comptait me nommer président ?

— Évidemment. Il me parlait souvent de vous, vous savez. Il vous rudoyait un peu en public, mais en réalité il vous admirait. Il avait bien entendu prévu de vous placer à sa succession mais nous l'en avons dissuadé. S'il vous avait élu président, vous vous seriez retrouvé avec Tarnogol comme vice-président, et croyez-moi, il aurait tout fait pour vous dégommer et prendre votre place. Il fallait donc trouver un moyen de briser discrètement trois cents ans de fonctionnement de la banque.

— Donc toute cette histoire de succession était une opération de

la P-30... murmura Macaire qui venait de comprendre.

Wagner acquiesça d'un long hochement de la tête.

— C'était la seule façon de se défaire de l'emprise de Tarnogol. Par sa décision de laisser le Conseil élire le président tout en excluant que les membres du Conseil puissent se porter candidats, votre père a d'une part empêché l'avènement de Tarnogol, mais d'autre part il ouvrait une brèche qui offrait la possibilité de remodeler le Conseil. Vous voyez, Macaire, le plan était parfait. Nous savions que vous seriez élu par le Conseil, et nous savions que vous seriez ensuite en position de changer les règles du jeu et désigner comme vice-président quelqu'un de confiance. Tarnogol aurait été mis sur la touche. Il serait resté actionnaire de la banque, certes, mais il aurait perdu tout son pouvoir.

— Qu'est-ce qui n'a pas fonctionné alors ?

— Tarnogol a été plus fort que nous ne le pensions. Il nous a battus à notre propre jeu. Il est parvenu à retourner Horace Hansen et le convaincre d'élire Levovitch. Nous sommes à trois jours de l'élection, la situation est grave.

— Mais vous avez une idée derrière la tête, conclut Macaire. Sinon, vous ne m'auriez pas convoqué.

— Vous êtes perspicace, sourit froidement Wagner. Je n'en attendais pas moins de vous. Voyez-vous, Macaire, nous avons rapidement compris que quelque chose clochait à l'intérieur de la banque. En janvier, Tarnogol n'avait aucun argument pour imposer son poulain Levovitch à Horace et Jean-Bénédict Hansen. Ils étaient accrochés à la tradition de l'établissement. « Seul un Ebezner peut diriger la Banque Ebezner », répétaient-ils. Et voilà qu'à quelques jours de l'élection, ces messieurs changent d'avis. C'est là que nous avons compris qu'il y avait un ver dans la pomme. Il y a un traître au sein de la banque qui joue pour Tarnogol et contre nous.

— Un traître ? Saloperie ! Vous l'avez identifié ?

— Oui, Macaire, se contenta de répondre Wagner, mystérieux.

— Parlez, bon sang ! De qui s'agit-il ? Ne me dites que c'est Jean-Béné, je ne le croirais pas. Je ne peux pas imaginer qu'il ne puisse pas être loyal à la banque !

— Ce n'est pas Jean-Bénédict, assura Wagner, laconique.

— Cessez vos devinettes, mon vieux ! s'impatiente Macaire. Crachez le morceau, voulez-vous ?

Wagner dévisagea alors Macaire de son regard glacial. Après un instant de silence, il lui dit d'une voix cinglante :

— Ne faites pas l'idiot, Macaire, ça ne vous va pas du tout ! Nous savons tout.

— Mais de quoi parlez-vous, enfin ?

— Vous êtes le traître, Macaire !

— Quoi ? Mais c'est ridicule !

— Ridicule ? Vos résultats annuels sont désastreux ! De toute votre carrière à la banque, ils n'ont jamais été aussi mauvais ! Tous vos clients ont perdu de l'argent ! Vous arrivez à des heures indues ! Vous ne répondez pas à votre courrier ! Vous vous êtes sabordé tout seul ! Et Tarnogol, en brandissant votre bilan aux deux Hansen, n'a eu aucune peine à les convaincre de ne pas vous élire président.

— Mais c'est totalement absurde ! Au nom du Ciel, pourquoi aurais-je fait une chose pareille ?

— Pour l'argent, Macaire ! Dieu sait combien Tarnogol vous a promis. Sans doute de quoi aller vous acheter une île aux Bahamas et y passer le restant de vos jours. Vous n'en avez absolument rien à faire d'être président, vous l'avez déjà prouvé il y a quinze ans en cédant vos actions à Tarnogol. Et vous vous apprêtez à recommencer en le laissant accéder à la présidence. Tarnogol et vous êtes liés ! Et vous êtes aussi un grand copain de Levovitch. La boucle est bouclée. À vous trois, vous êtes le triangle des Bermudes.

— Tout ce que vous racontez est absolument ridicule ! s'insurgea Macaire. Comment pouvez-vous douter de ma loyauté après tout ce que j'ai fait pour la P-30 ? Oui, j'ai eu une mauvaise année, je vous le concède ! Mais les circonstances l'expliquent. J'ai toujours eu de très bons résultats, jusqu'à la décision de mon père de ne pas me nommer président, qui m'a fichu un terrible coup au moral !

— Arrêtez avec votre numéro, Macaire ! Nous savons tout de vos liens avec Tarnogol. Nous savons que vous êtes la seule personne en qui il ait confiance.

— *Mes liens* ? Non mais je rêve ! Vous délirez complètement, Wagner ! Tarnogol me déteste, il passe son temps à m'agonir d'injures !

— Vous nous prenez vraiment pour des idiots ? s'emporta Wagner, sortant de son manteau une enveloppe qu'il tendit à Macaire.

Ce dernier l'ouvrit et découvrit à l'intérieur des photos prises l'avant-veille, au cœur de la nuit, sur lesquelles on le voyait pénétrer à l'intérieur de l'hôtel particulier de Tarnogol, au 10 rue Saint-Léger.

— Je ne vous cache pas notre surprise, Macaire, lorsque la surveillance du domicile de Tarnogol par les services de contre-espionnage a permis de découvrir vos visites nocturnes à votre grand ami.

— Vous vous trompez sur toute la ligne, assura Macaire. Tarnogol m'a proposé de lui rendre un petit service en échange de la présidence de la banque.

— Quel genre de service ? demanda Wagner.

— Eh bien justement : lundi soir un homme a appelé directement le restaurant où je dînais et m'a donné les instructions

suivantes : « Il y a une enveloppe à récupérer. Prenez la route, allez à Bâle, au bar du grand hôtel *Les Trois Rois*, demandez à parler à Ivan, c'est l'un des serveurs. Commandez-lui un café bien serré *et tout ce qui va avec*. Il comprendra. » J'ai suivi les instructions. Cet Ivan m'a remis une enveloppe sur laquelle il était inscrit d'apporter l'enveloppe au 10 rue Saint-Léger, à Genève, chez Tarnogol.

— Donc vous êtes allé lui remettre l'enveloppe chez lui, et là, laissez-moi deviner : il vous a reçu comme un roi. Vodka hors de prix, caviar iranien et tout le toutim. Puis il vous a montré le tableau représentant Saint-Pétersbourg accroché au mur et vous a raconté l'histoire pitoyable de sa famille qui vous donne envie de pleurer. Et à la fin, il vous a appelé « mon frère ». C'est bien ça ?

— C'est exact... Comment le savez-vous... ?

— Parce que vous n'êtes pas le premier à succomber à Tarnogol, Macaire. Depuis des années, le contre-espionnage le soupçonne de travailler pour les services de renseignement russes. Il a le talent pour utiliser les gens. Depuis le temps que nous le suivons, nous avons compilé un dossier avec les témoignages de tous ceux dont il s'est servi. Ah, comme je vous imagine jubilant quand il vous a appelé « mon frère » ! (Wagner éclata de rire.) Il trouve des gentils, corvéables à merci et malléables comme de la glaise. Il les utilise, et après il s'en débarrasse. Il y a de fortes chances que dans cette enveloppe vous ayez transporté des secrets qui seront livrés à la Russie. Techniquement, vous avez collaboré avec un État étranger, Macaire. C'est de la haute trahison !

— Je l'ai fait pour devenir président de la banque !

— Alors expliquez-moi comment il se fait que Tarnogol n'ait pas l'intention de vous élire président.

— À cause du désordre dans mon bureau, avoua Macaire.

— Et vous imaginez que je vais vous croire ?

— C'est pourtant la stricte vérité !

Wagner haussa les épaules, comme si la vérité n'avait pas beaucoup d'importance à ses yeux.

— Macaire, dit-il, je vais vous donner une chance de prouver votre fidélité à la banque et à la patrie.

— Donnez-moi vos instructions et je le ferai.

— C'est très simple : vous allez tuer Tarnogol.

Macaire ouvrit de grands yeux atterrés :

— Quoi ? Un meurtre ? Vous êtes tombé sur la tête !

— Vous n'avez pas le choix, Macaire. Il est temps de mettre un terme à ce cirque au sein de la banque et c'est vous qui allez le faire. Ce sera votre dernière opération pour la P-30. Celle pour laquelle nous vous avons préparé pendant toutes ces longues années.

À ces mots, Macaire comprit soudain la cruelle vérité : il n'avait

pas été recruté par hasard par la P-30.

— Vous aviez tout prévu depuis le premier jour, hein ? La toute première mission, Opération Noces de Diamant, vous auriez pu demander à n'importe quel employé de la Banque. Vous auriez pu simplement demander à mon père puisqu'il était membre de la P-30.

— Mais c'était une mission d'une grande simplicité et donc une aubaine pour vous mettre à l'épreuve et vous recruter, dit Wagner. Que croyiez-vous ? Que nous allions laisser tranquillement le fleuron de la banque suisse passer en mains étrangères ? Vous vous êtes révélé un très bon agent. Je dois vous rendre hommage ici : vous avez épaté tout le monde à la P-30. Mais en réalité nous ne vous destinions vraiment qu'à une seule opération, si cela devait s'avérer nécessaire : éliminer Tarnogol. Et c'est exactement ce que vous allez faire.

Macaire devint complètement livide. Il s'était laissé leurrer comme un bleu pendant toutes ces années. Le piège venait de se refermer sur lui.

— Enfin, Wagner, vous avez perdu la raison ! Du renseignement, d'accord. Mais il n'a jamais été question de tuer qui que ce soit !

— Je me doutais que vous me feriez une petite scène, dit Wagner, avant de tendre à Macaire une seconde enveloppe.

À l'intérieur, une photo qui donna un haut-le-cœur à Macaire : l'informaticien de Madrid et son épouse, morts dans leur salon, exécutés d'une balle dans la tête.

— Votre dernier chef-d'œuvre, sourit cyniquement Wagner.

— Vous avez tué ces pauvres gens ? murmura Macaire, épouvanté.

— Ils constituaient des menaces pour notre système bancaire. Nous n'avions pas d'autre choix que de les éliminer...

— Vous m'avez utilisé pour les assassiner ! C'est pour ça que ce Perez m'a accompagné ! Il n'a jamais été arrêté par les Espagnols, c'était une mise en scène ! Vous vous êtes assuré que je resterais cloîtré dans mon appartement pendant que lui allait tranquillement exécuter ces deux malheureux !

— Allons, ne montez pas sur vos grands chevaux, Macaire ! Vous êtes responsable de ce double meurtre.

— Non, je n'ai rien à voir avec cette horreur, et vous le savez parfaitement !

Wagner eut un sourire mauvais. Il dit alors :

— Devinez quoi, Macaire, l'arme utilisée pour ce double meurtre est un Glock 26, un modèle similaire à celui qui se trouve dans votre poche. Quelle incroyable coïncidence, n'est-ce pas ? Je crois que vous êtes beaucoup plus mêlé à cet assassinat que vous ne le pensez. Pour le moment, la police espagnole croit à un cambriolage qui a mal tourné. Mais il ne tient qu'à nous de mettre Interpol sur votre piste.

— Alors, vous saviez que je possédais une arme... murmura Macaire, complètement désespéré.

— Nous sommes la P-30, vous vous doutez que nous aimons bien nous tenir informés des faits et gestes de nos collaborateurs.

Macaire était épouvanté. Il avait le sentiment que son monde s'écroulait. La P-30 qu'il avait servie avec tant de dévouement s'était retournée contre lui.

Il y eut un long silence pendant lequel les deux hommes se dévisagèrent. Il se mit soudain à pleuvoir des trombes d'eau.

— Écoutez-moi attentivement... dit Wagner que la pluie ne semblait pas atteindre.

Une série de coups retentirent soudain, l'interrompant dans sa phrase. Il y eut un bref silence puis les coups se répétèrent encore.

Scarlett frappait à la porte de mon bureau.

Je levai les yeux de mon ordinateur, et aussitôt que j'interrompis mon roman, la pluie cessa, le sol enneigé du parc Bertrand redevint moquette, les arbres nus et effrayants disparurent, et le décor de la pièce reprit ses droits.

J'allai ouvrir. Scarlett se tenait devant moi, ravissante, tout apprêtée pour sortir dîner, vêtue d'une jolie robe courte. Elle avait coiffé ses cheveux d'un côté de ses épaules nues, ce qui laissait apparaître les diamants sur ses oreilles.

En voyant mon air hagard d'avoir passé les dernières heures plongé dans mon texte, elle effaça son sourire radieux et eut l'air très déçue.

— Vous avez oublié notre dîner ?

— Pas du tout, mentis-je, j'étais juste en train de terminer mon chapitre...

— Vous n'avez pas du tout l'air prêt à sortir, me fit-elle remarquer.

— Je n'ai pas vu qu'il était déjà 20 heures, concédai-je.

— C'est pas grave, l'écrivain, laissez tomber le dîner. Vous n'en avez visiblement aucune envie. Désolée de vous avoir interrompu dans votre travail, bonne soirée !

Elle voulut tourner les talons, je lui attrapai la main pour la retenir.

— Attendez, Scarlett, donnez-moi dix minutes, le temps de me préparer et on y va.

Chapitre 20.

Bernard et moi

En ce début de soirée du mercredi 27 juin 2018, il régnait sur Genève une atmosphère des plus agréables. Scarlett et moi longeâmes la rue de Contamines jusqu'au Musée d'histoire naturelle puis nous descendîmes la rue des Glacis-de-Rive. L'air était suave et sentait bon l'été.

Nous arrivâmes bientôt à un petit restaurant français que j'affectionnais. Le patron nous installa sur la terrasse, à une petite table illuminée aux bougies. Scarlett, après avoir parcouru le menu, me dit :

— Je crois que je vais prendre du saint-pierre.

— C'était le poisson préféré de Bernard. Lorsqu'il m'emmenait déjeuner au *Dôme*, à Paris, il déclarait toujours d'un ton solennel : « Le saint-pierre, c'est le roi des poissons. » Quels moments merveilleux nous avons passés ensemble dans ce restaurant ! Nous faisions chaque fois mille projets pour le futur.

Je commandai une bouteille de bourgogne (Bernard encore, qui considérait qu'on pouvait parfaitement accompagner du poisson avec un rouge léger) et de l'eau minérale gazeuse. On nous apporta une bouteille de Châteldon et je m'amusai de la coïncidence.

— L'eau préférée de Bernard, dis-je. C'est vraiment sa soirée. Il aimait l'eau pétillante, mais pas trop. Il trouvait la Châteldon parfaite, il disait que c'était l'eau du roi, en référence à Louis XIV.

— L'eau des collabos aussi, releva Scarlett, ce n'est pas Pierre Laval qui a racheté Châteldon ?

— Bernard disait ça aussi, répondis-je dans un éclat de rire.

Elle sourit tendrement.

— Parlez-moi de Bernard, vous m'avez laissée sur ma faim ce matin.

— Où en étais-je ?

— Vous m'aviez parlé de votre premier roman qui n'était pas un succès du tout...

— Oui, voilà. En janvier 2012, mon premier roman paraît et c'est donc un échec commercial. Un ou deux mois après, Lydwine Helly me téléphone...

— Lydwine Helly, c'est votre bienfaitrice, c'est ça ? Celle qui vous a mis en contact avec Bernard ?

— Exactement, vous avez bonne mémoire. Elle savait que j'avais un manuscrit terminé et, s'apprêtant à partir en vacances, elle voulait l'emporter avec elle et le lire. Je le lui envoie et à son retour, deux semaines plus tard, elle me dit : « C'est un très bon roman, il faut que Bernard le lise. » Bernard le lut à son tour et fut immédiatement convaincu. « Il faut faire paraître ce roman très vite, décréta-t-il, d'ici le mois de septembre. » Le seul à ne pas être convaincu, c'était moi. Après ce que je considérais être l'échec de mon premier roman, je ne voyais pas comment mon second roman pouvait, seulement quelques mois plus tard, connaître un destin différent. J'ai donc refusé.

— Vous avez refusé ? s'étonna Scarlett.

— Oui, cela nous laissait trop peu de temps à mon goût pour préparer la publication. Les éditeurs en général tablent sur une année pour annoncer leur programme.

— Et que s'est-il passé ?

— J'ai découvert l'incroyable pouvoir de persuasion de Bernard.

*

Paris, 29 juin 2012

J'étais de passage à Paris et Bernard m'avait proposé de déjeuner avec lui. Il m'avait suggéré de passer à la maison d'édition avant, vers 11 heures. Nous nous étions parlé au téléphone à plusieurs reprises, mais c'était la première fois depuis janvier que nous nous revoyions.

En arrivant aux Éditions de Fallois, 22 rue La Boétie, je fus frappé de découvrir le visage de Bernard. Il me semblait rajeuni, plus en forme, animé d'une nouvelle force.

En pénétrant dans son bureau, je découvre alors sur sa table des épreuves de mon roman, imprimé en différentes tailles.

— Comme votre roman est assez épais, m'expliqua Bernard, je voulais étudier quel format serait le plus pratique. Du papier plus fin mais plus lourd, ou du papier plus épais mais plus léger.

— Mais Bernard, je vous ai dit que je ne voulais pas publier ce roman maintenant !

— Je sais, mon cher Joël, me rassura-t-il aussitôt. Je voulais simplement faire quelques essais par curiosité. Si je voulais vous voir, c'était pour vous remercier.

— Me remercier de quoi ?

— De l'excitation que vous m'avez procurée avec ce livre. C'est un sentiment extraordinaire.

Pendant une heure, il me parla de mon roman. Il m'expliqua pourquoi ce livre aurait pu avoir un immense succès. Puis nous allâmes déjeuner au *Divellec*, l'un des restaurants de poisson les plus prisés de Paris. Je fus très étonné qu'il m'emmène dans un endroit pareil, comme s'il célébrait quelque chose. Il commanda immédiatement du champagne – ce qui n'était pas dans ses habitudes – et, levant sa coupe, il me dit : « Mon cher Joël, je bois à la santé de ce roman que je ne publierai pas, mais qui m'a procuré une excitation d'éditeur que je n'avais plus ressentie depuis très longtemps. Grâce à vous, je me suis rappelé pourquoi je faisais ce métier. »

Il n'en fallut pas plus pour me convaincre. Bernard dans toute sa splendeur : ce charisme, cette voix, ce regard, cette capacité que les grands politiciens ont de vous faire vous sentir unique. Et puis, il y avait quelque chose de fou et de stimulant dans cette parution soudaine et précipitée. Cet homme de quatre-vingt-six ans rêvait plus fort que moi.

Le lendemain, après une nuit de réflexion, j'allai trouver Bernard pour lui dire que j'acceptais qu'il fasse paraître ce roman au mois de septembre.

— Vous êtes sûr que ce n'est pas un peu précipité ? l'interrogeai-je encore. Décider le 30 juin de faire paraître un livre pour le début du mois de septembre...

— Ce n'est ni l'auteur, ni l'éditeur qui décide de la publication d'un livre. C'est le livre lui-même qui décide de quand il doit être publié.

Il m'assura ensuite que ce livre serait un « immense succès ».

— Comment pouvez-vous être certain que le livre aura du succès ? lui demandai-je.

— Le succès d'un livre, me répondit-il, ne se quantifie pas au nombre d'exemplaires vendus, mais au bonheur et au plaisir que l'on a pu éprouver à l'éditer.

Une fois encore, Bernard avait raison. Durant les deux mois qui suivirent nous travaillâmes dans une joie et une excitation

indescriptibles à la relecture du texte, au choix de la couverture et à l'envoi d'épreuves aux journalistes et aux libraires. Toute la maison d'édition était en ébullition.

Mes quelques connaissances au sein du milieu littéraire parisien me prédirent toutes que mon livre allait se planter. On m'indiqua, d'un ton savant : « Personne ne fait ça, on ne rajoute pas un livre en juin au programme de la rentrée littéraire de septembre. Les journalistes sont déjà en vacances, les libraires ont déjà fait leur sélection. » C'était un bon point : comment faire en sorte que les libraires, parmi les 600 titres de la rentrée, décident de mettre en avant le livre d'un jeune auteur totalement inconnu ?

Comme je lui posais la question, Bernard me répondit sans sourcilier :

— Je vais téléphoner.

— Téléphoner ? Mais à qui ?

— Aux libraires. Je vais appeler tous les libraires de France.

C'est ce qu'il fit. Bernard consacra des journées entières à téléphoner à des centaines de librairies. Chacune d'entre elles recevait plusieurs coups de fil de lui. Le premier pour les informer qu'il envoyait un livre qui lui avait beaucoup plu et qu'il voulait avoir leur avis de libraire. Le deuxième pour relancer le libraire qu'il avait eu en ligne deux jours auparavant et s'assurer qu'il avait pu débusquer, parmi la centaine de paquets identiques, le livre reçu en express des Éditions de Fallois. « Je vous rappellerai demain pour savoir ce que vous en pensez », disait Bernard. Et il rappelait. Et encore. Ainsi fit-il lire mon roman à travers toute la France à des libraires curieux de savoir quel livre pouvait leur valoir un appel du Grand Bernard de Fallois.

Mon livre parut en même temps que le nouveau roman de J. K. Rowling, qui de surcroît était son premier livre qui ne fût pas de la série Harry Potter, et tout le monde se demandait ce qu'allait être ce roman. Le marché était inondé des exemplaires du J. K. Rowling, on ne parlait que de cela. L'attente des lecteurs était à son comble pour ce nouvel opus, dopée par un voile de secret imposé par l'éditeur français, qui avait par ailleurs déboursé une somme faramineuse pour en obtenir les droits. Personne n'avait pu lire le livre en avant-première et les exemplaires avaient été livrés en librairie dans des caisses scellées transportées par des agents de sécurité, comme des pierres précieuses. Je me demandais, inquiet, comment je n'allais pas me faire avaler tout cru par un tel mastodonte.

Mais voilà que les lecteurs, se précipitant en librairie pour acheter leur exemplaire du J. K. Rowling, demandèrent aux libraires – réflexe habituel d'un client de librairie : « Est-ce qu'il est bien ? » Ce à quoi les libraires leur répondirent : « Je ne sais pas, je n'ai pas eu le

droit de le lire. Par contre, j'ai lu un autre livre, d'un jeune auteur inconnu, et qui m'a beaucoup plu... »

Bernard avait le flair et le talent des grands éditeurs. D'une première mise en place de 6 000 exemplaires, nous atteignîmes trois mois plus tard le demi-million vendu. Les droits furent ensuite achetés par des éditeurs du monde entier. Mon roman allait se vendre à des millions d'exemplaires en 40 langues.

Bernard était de ces grands hommes d'un autre siècle, faits dans un bois qui n'existe plus aujourd'hui. Dans la forêt des êtres humains, il était un arbre plus beau, plus fort, plus grand. Une essence unique, qui ne repoussera plus.

Ce soir-là, à Genève, je racontai Bernard à Scarlett pendant des heures. Elle ne se lassa pas de mes anecdotes, qui retracèrent les six années de bonheur d'écrivain que je vécus avec mon éditeur, et qui me parurent compter comme vingt. J'avais même l'impression de ne pas avoir connu la vie sans Bernard. Comme s'il avait toujours été présent à mes côtés.

Je racontai nos déjeuners au *Dôme*, le restaurant où nous fîmes tant de projets.

Je racontai la voiture de Bernard, une Mercedes 230e bleue datant des années 1980 et dont il me disait en rigolant : « Ma voiture est plus vieille que vous, Joël. » Quand il ne trouvait pas de parking en arrivant au bureau, il la laissait simplement sur la rue Miromesnil, devant le restaurant *Le Mesnil*, dont la tenancière lui téléphonait si la fourrière venait pour l'enlever.

Je racontai son érudition.

Je racontai sa passion pour les clowns.

Je racontai sa passion pour le cinéma.

Je racontai sa passion pour Proust, dont il avait, parmi les premiers, compris l'importance et dont il avait découvert des inédits.

Je racontai sa gentillesse, sa curiosité, sa générosité, sa grandeur d'âme.

Je racontai comment il me rejoignit à plusieurs reprises sur mes tournées, à Milan, à Madrid – où il avait régulièrement séjourné –, à Rome. Et espérant m'accompagner un jour à Buenos Aires, ville dont sa mère était originaire.

Je racontai combien nous avions été heureux, Bernard et moi. Lui qui fut mon éditeur, mon maître et mon ami.

Après notre dîner, j'emmenai Scarlett faire quelques pas au bord du lac Léman. Genève me semblait plus belle que jamais. Nous nous arrêtâmes dans un bar pour boire un verre, puis dans un autre et nous continuâmes ainsi notre petit tour de la ville. Il était tard lorsque nous

regagnâmes finalement l'avenue Alfred-Bertrand.

— Je vous offre un dernier verre ? proposai-je à Scarlett en entrant dans mon appartement.

— Je ne refuse jamais un dernier verre, me dit-elle. Mais il me semble que c'est le troisième dernier verre que vous m'offrez.

— Vous savez ce qu'on dit : jamais trois sans quatre !

Elle éclata de rire et s'installa sur le canapé du salon. Je choisis quelques bouteilles dans le bar. Le temps d'un aller-retour à la cuisine pour chercher des glaçons, Scarlett s'était endormie. Je déroulai une couverture sur ses jambes, posai un baiser sur sa joue, puis la contemplai pendant un long moment.

Je sortis fumer sur le balcon du salon. Je ne pus m'empêcher de fixer le balcon voisin, celui de Sloane. Son appartement était éteint. Je me demandai où elle était. Ce qu'elle devenait. Puis je regardai le parc Bertrand devant moi. Je remarquai que l'air était soudain lourd. La nuit, quelques instants plus tôt, traversée d'étoiles, s'était chargée de nuages tumultueux. Un grondement déchira le ciel. Il se mit soudain à pleuvoir des trombes d'eau.

*

Il se mit soudain à pleuvoir des trombes d'eau.

— Écoutez-moi attentivement, dit Wagner que la pluie ne semblait pas atteindre. Vous allez empêcher Tarnogol de prendre le pouvoir.

— Attendez, dit alors Macaire qui désespérait de se sortir de ce guêpier, j'ai peut-être un moyen d'écarter Tarnogol sans avoir besoin de l'éliminer physiquement.

— Comment ça ?

— J'ai monté une petite opération avec mon cousin, Jean-Bénédict Hansen. On a baptisé ça *Opération Retournement*. Ma femme et moi nous nous rendrons à la soirée de l'Association des banquiers genevois demain soir, à la place de Jean-Béné. C'est à l'Hôtel des Bergues et Tarnogol y sera. Après la soirée, je trouve un prétexte pour entraîner Tarnogol sur le quai. Nous discutons tous les deux. Là, mon cousin nous fonce dessus en voiture, moi je sauve Tarnogol et, comme il me devra la vie, il sera obligé de me donner la présidence. Vous voyez, pas besoin de vos manigances, tout va rentrer dans l'ordre.

Macaire, nerveux, attendit la réaction de Wagner qui ne se fit pas attendre :

— Mais vous êtes complètement fou ! glapit ce dernier. Si vous l'écrasez avec une voiture, cela va attirer l'attention sur vous, vous

allez vous faire prendre ! Et encore plus si votre cousin est mêlé à tout ça ! Il craquera au premier interrogatoire de police.

— Non, parce qu'on ne l'écrase pas, justement.

— Mais vous devez tuer Tarnogol !

— Tuez-le vous-même ! Je ne suis pas un meurtrier.

— Vous ne comprenez pas, Macaire : vous n'avez pas le choix. Si vous ne m'obéissez pas, je détruirai votre vie ! Si vous ne m'obéissez pas, voilà ce qui se passera : Tarnogol mourra de toute façon, tué par balles. L'arme du crime ? Un Glock, comme celui que vous possédez. Des témoins oculaires vous identifieront formellement. Vous serez fait comme un rat, Macaire. La police, enquêtant sur vous, remontera au double meurtre de Madrid. Vous pourrez raconter ce que vous voudrez, personne ne vous croira. Je vois mal comment vous échapperez à la prison à perpétuité. Pour des crimes que vous n'avez pas commis. La vie est injuste, non ? Pour éviter tous ces malheurs, il suffit d'accomplir une toute petite chose : éliminer Tarnogol proprement. Avec une méthode qui ne laissera aucune trace et qui a fait ses preuves au sein des services secrets du monde entier. (Il sortit une fiole de liquide transparent de sa poche et la tendit à Macaire.) Demain à ce fameux dîner de l'Association des banquiers genevois, vous verserez toute la fiole dans le verre de Tarnogol. C'est tout ce que vous avez à faire. Sur le moment, il ne se passera rien. Et pendant la nuit, Tarnogol fera une crise cardiaque qui l'emportera. C'est un crime parfait. Personne ne se doutera de rien. Personne ne saura jamais que Tarnogol a été assassiné.

Chapitre 21.

Arma

Jeudi 28 juin 2018. J'ouvris un œil. Il me fallut quelques instants pour me rendre compte que j'étais chez moi, dans mon lit, à Genève. J'avais la tête encore lourde de la soirée de la veille. Une voix me fit soudain sursauter :

— Bonjour, l'écrivain. Bien dormi ?

Dans l'encadrement de la porte se tenait Scarlett, une tasse de café à la main. Elle avait les cheveux encore mouillés de sa douche et sentait terriblement bon. Elle me regardait d'un air amusé.

— Vous observez souvent les gens en train de dormir ? lui demandai-je.

— Je pensais que vous étiez mort, alors je suis venu voir ce qui se passait.

Elle me tendit la tasse.

— Merci, lui dis-je.

Je bus une gorgée de café. Puis je lui demandai, un sourire en coin :

— Scarlett, pourquoi est-ce que vous sentez aussi bon ?

— Parce que j'ai pris une douche. Vous devriez vous lever et en faire autant, nous avons rendez-vous avec Arma dans une demi-heure.

Nous étions convenus avec Arma de nous retrouver au café de l'angle de l'avenue Alfred-Bertrand et de l'avenue Peschier, soit à quelques minutes à pied de chez moi. Elle était la seule cliente sur la terrasse lorsque nous y arrivâmes. C'était une femme au visage doux et qui prenait soin d'elle.

Je perçus aussitôt qu'Arma était mal à l'aise.

— Pourquoi la voisine vous a-t-elle parlé de moi ? s'inquiéta-t-elle d'emblée.

— Elle nous a dit que vous aviez vécu les événements de

l'intérieur, expliqua Scarlett. Vous avez été un témoin privilégié, votre aide peut nous être précieuse.

— Vous aider à quoi ?

— Nous sommes curieux de comprendre ce qui a pu se passer dans la chambre 622, expliquai-je.

Arma eut soudain un air triste :

— Toute cette histoire a été très difficile. J'aimerais bien pouvoir chasser tout cela de ma mémoire... Vous savez, j'aimais beaucoup Macaire Ebezner.

— La voisine nous a dit que vous l'aimiez tout court, me permis-je de préciser.

— C'est vrai, répondit Arma en baissant la tête. Ça a été très difficile de le perdre. Au fond, j'ai été moi aussi un peu victime de tous ces événements. Il n'y a pas un jour sans que je pense à lui. Après tout ça, j'ai dû repartir de zéro. Retrouver un emploi. Je fais des ménages dans les bureaux le soir à présent.

Elle s'interrompit. Scarlett l'encouragea gentiment à faire revivre ses souvenirs :

— Pouvez-vous nous parler des jours qui ont précédé le meurtre ?

En guise de réponse, Arma sortit de son sac un livre cartonné dans lequel elle avait collé des coupures de presse de l'époque. Elle murmura alors, presque gênée :

— Je vis un peu dans le passé...

— Nous le faisons tous, la rassurai-je. C'est une bonne façon de survivre.

Elle acquiesça. Puis, elle nous confia :

— C'était complètement fou. La semaine avant ce fameux Grand Week-end, le journal disait que Macaire Ebezner serait élu président, mais en réalité, je voyais bien qu'à la maison ça se passait très mal. Macaire était très stressé. Il parlait d'un moussieu Tarnogol qui lui mettait des bâtons dans les roues.

— Est-ce que Macaire Ebezner parlait souvent de ce Tarnogol ?

— La semaine avant le meurtre, c'est un nom qui est revenu souvent. À ce moment, je ne me doutais encore de rien. Je l'ai appris ensuite, comme tout le monde, par les journaux.

J'indiquai alors :

— La voisine nous a dit qu'Anastasia, la femme de Macaire, avait un amant à cette même époque.

— Oui, c'est vrai, confirma Arma.

— Qui était-ce ?

— Lev Levovitch. J'ai même fini par découvrir qu'ils avaient le projet de partir ensemble.

— Vous en aviez parlé à quelqu'un ?

— J'avais prévu de tout raconter à Macaire. Mais je devais trouver le bon moment. Comme je vous ai dit, c'était une période particulièrement stressante pour lui. Surtout, j'avais surpris une conversation entre lui et son cousin, Jean-Bénédict Hansen. Ils avaient prévu d'effrayer ce moussieu Tarnogol pour le pousser à élire Macaire à la présidence.

— Effrayer comment ?

— Jean-Bénédict Hansen devait faire semblant de foncer sur moussieu Tarnogol avec sa voiture. Évidemment rien ne s'est passé comme prévu. C'était le jeudi 13 décembre, je m'en souviendrai toujours.

Chapitre 22.

Le jour de l'Opération Retournement

Jeudi 13 décembre – 3 jours avant le meurtre

La porte du cabinet du docteur Kazan s'ouvrit.

— Bonjour, Macaire, dit Kazan à son patient qui attendait dans le couloir, l'invitant à le rejoindre dans la salle de consultation.

Macaire salua le praticien d'une poignée de main formelle et pénétra dans la pièce.

— Depuis notre séance de mardi, quelque chose s'est débloqué en moi, annonça Macaire d'emblée, après s'être installé dans le fauteuil face à celui de Kazan.

— Je suis heureux de l'entendre, se réjouit le psychanalyste. Sauriez-vous dire quoi ?

— Je suis prêt à *leur* montrer qui est Macaire Ebezner. Ce soir, ils découvriront tous mon vrai visage.

— Que se passe-t-il ce soir ? Et qui sont ces « ils » dont vous parlez ?

Macaire mit la main dans sa poche et joua avec la fiole de poison. La nuit dernière, en rentrant de son rendez-vous avec Wagner au parc Bertrand, il avait passablement réfléchi. Il en était arrivé à la conclusion qu'il n'était ni le jouet de Tarnogol, ni celui de la P-30. Il avait décidé de mener ce soir, comme prévu, son Opération Retournement. Il se donnait une chance d'infléchir Tarnogol, et accomplir ainsi, mais sans violence, la mission confiée par la P-30. Par contre, si l'Opération Retournement ne permettait pas de faire ramener Tarnogol à de meilleurs sentiments, si celui-ci se bornait à jouer la tête de mule, alors il utiliserait la fiole. Il le tuerait. Voilà ce qu'il avait décidé.

— Je vais parler à Tarnogol ce soir, expliqua simplement

Macaire au docteur Kazan. Jean-Béné m'a cédé sa place au dîner de l'Association des banquiers genevois. J'ai le pressentiment que tout va bien se passer.

— Tant mieux.

— J'ai également préparé des fiches, poursuivit Macaire pour justifier son optimisme. De quoi briller à ma table ce soir. Quelques blagues fines pour séduire et, pour convaincre, une liste des points brûlants de l'actualité, et des événements clés survenus dans le monde de la finance ces derniers mois. Fini d'être le Macaire muet aux grands dîners. Mardi prochain, l'homme qui se tiendra devant vous ici, dans ce cabinet, sera Macaire Ebezner, le nouveau président de la Banque Ebezner.

— Je suis très heureux de l'entendre, dit Kazan.

— J'ai prévu une petite blague en début de repas pour capter l'attention des convives. Il paraît qu'il est primordial de commencer tout discours en amusant son auditoire. Voulez-vous l'entendre ?

— Avec plaisir.

— Bon, je l'ai lue dans la *Tribune de Genève*, l'autre jour. Il y avait tout un article sur Picasso. C'est une histoire drôle sur la valeur des choses, ce qui est amusant pour un dîner de banquiers, non ?

— Je vous le dirai quand j'aurai entendu votre histoire.

— Oui, voilà. (Il prit une grande inspiration nerveuse.) Picasso dîne dans un restaurant. À la fin du repas, le patron lui dit : « Maître, je vous offre le dîner. » Picasso, reconnaissant, attrape un stylo et exécute un petit dessin sur la nappe en papier. Néanmoins, il ne le signe pas. Le restaurateur demande alors à Picasso : « Maître, pourriez-vous me le signer ? » Et Picasso de répondre : « Vous m'avez offert mon dîner, pas votre restaurant. »

Kazan éclata de rire :

— Elle est vraiment très bonne.

— Et puis ça fait un peu classe comme blague. Genre cultivé. Pas une histoire scabreuse.

— Vous aurez beaucoup de succès, promet Kazan.

Galvanisé par la réaction de son psychanalyste, Macaire lui demanda ensuite de mettre à l'épreuve ses connaissances sur les sujets d'actualité :

— Allez-y, posez-moi une question ! Sur n'importe quel sujet.

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire, assura le docteur Kazan. Je suis certain que vous êtes fin prêt.

— Allez, s'il vous plaît ! insista Macaire. Juste une question !

— Bon, très bien. (Kazan prit un instant de réflexion avant de poser sa question.) Quelle a été la résolution prise par les Nations Unies lors de la grande conférence sur les réfugiés qui s'est tenue au début de cette semaine ?

La question du psychanalyste fut suivie d'un long silence.

— Mince, finit par dire Macaire, je ne m'attendais pas à celle-là ! Posez-m'en une autre !

— Inutile, déclina le docteur Kazan, je suis sûr que vous êtes parfaitement au point.

— Allez, docteur ! supplia Macaire. Une question de finance cette fois, c'est mon point fort.

— Bon, très bien, consentit le docteur Kazan. Quelle a été la réaction des marchés boursiers asiatiques hier à l'annonce du président américain d'un nouvel accord de libre-échange avec le Canada ?

— Ah zut, hier j'ai été distrait toute la journée à cause d'une affaire que j'ai dû régler et qui m'a occupé l'esprit ! Bon, j'ai encore un peu de temps avant le dîner. Je vais me faire porter pâle à la banque cet après-midi et potasser mes fiches.

À Cologne, Anastasia, enfermée dans sa chambre à coucher, faisait le tri de ce qu'elle emporterait. En plus de quelques vêtements, elle rassembla ses bijoux les plus précieux, son passeport, un peu d'argent qu'elle cachait dans un tiroir et son pistolet doré. Au cas où. Elle entassa le tout dans un sac de voyage en toile.

Une demi-heure plus tôt, elle avait reçu un nouveau bouquet de roses blanches, apporté par Alfred. Caché dans les fleurs, un mot écrit de la main de Lev :

Prépare quelques affaires.

Juste le strict minimum.

Nous partons bientôt.

Lev

Pourquoi le strict minimum ? se demanda Anastasia. Que prévoyait-il ? N'avait-il pas dit dans son précédent message qu'ils partaient pour toujours ? Et pourquoi ne répondait-il plus à ses appels ?

Elle entendit le plancher du couloir craquer sous des pas. Était-ce Macaire qui était déjà rentré de sa journée de travail ? C'était pourtant beaucoup trop tôt. Dans le doute, elle cacha précipitamment le sac au fond d'une armoire et s'en alla inspecter le couloir. Il n'y avait personne. C'était très étrange. Elle eut l'impression qu'on l'espionnait.

Au moment de retourner dans sa chambre, Arma surgit devant

elle et s'écria, le visage déformé par la colère :

— Comment osez-vous faire cela à Moussieu ! ?

— Faire quoi, Arma ? balbutia Anastasia.

— Je sais tout, Médème !

— Hein ? Mais de quoi parlez-vous ? s'offusqua Anastasia, essayant de dissimuler son trouble.

— Je sais que vous avez une liaison avec Lev Levovitch ! Il veut vous prendre, il veut prendre la place de président de la banque ! Il veut détruire Moussieu !

Anastasia répliqua vertement :

— Vous racontez n'importe quoi ! Qu'est-ce qui vous prend ? Ressaisissez-vous, enfin !

— Je ne suis pas une idiote, Médème. Des fleurs hier, et encore des fleurs aujourd'hui ! Et ce message de lui, que vous cachez dans votre table de nuit : « *Partons ensemble, loin de Genève. Quittons tout.* » Ce Levovitch veut s'enfuir avec vous !

Anastasia, perdant ses moyens, se mit à hurler :

— Vous avez osé fouiller dans mes affaires !

À la réaction de sa patronne, Arma comprit que son intuition était juste.

— J'ai honte pour vous, Médème ! Vous ne méritez pas Moussieu !

— Arma, taisez-vous maintenant, ou je vais être obligée de vous mettre à la porte séance tenante !

— Renvoyez-moi si vous voulez ! Je vais tout dire à Moussieu !

Arma descendit les escaliers en trombe, aussitôt poursuivie par Anastasia.

— Attendez, Arma ! Ne faites pas ça !

— Trop tard ! hurla Arma en s'enfermant dans les toilettes des invités.

— Ne dites rien, je vous en conjure ! Je vous donnerai de l'argent ! Beaucoup d'argent !

— Au diable votre argent ! Vous, les riches, vous croyez que l'argent achète tout.

Anastasia tambourina contre la porte.

— S'il vous plaît, Arma, ne me faites pas ça ! Ouvrez, s'il vous plaît, il faut que nous parlions, vous et moi.

— Et en plus vous êtes lâche, Médème. Je vais tout dire à Moussieu. Aussitôt qu'il rentre, je vais tout lui dire !

Anastasia prit une voix désespérée :

— Vous allez gâcher sa soirée, c'est tout ce que vous allez faire ! Nous avons un dîner très important pour le reste de sa carrière. Si vous le bouleversez, il ne pourra jamais convaincre Tarnogol de le nommer président.

Dans les toilettes, Arma se figea. Obnubilée par cette histoire d'amant, elle avait oublié que ce soir Moussieu et le cousin Jean-Bénédict devaient mettre à exécution leur plan de la dernière chance. Si elle bouleversait Moussieu en lui révélant avant le dîner qu'Anastasia était infidèle, celui-ci serait peut-être incapable de mener à bien son stratagème. Il ne serait alors pas élu président de la banque, et ce serait à cause d'elle.

Il y eut un long silence de part et d'autre de la porte des toilettes. Puis soudain, Macaire fit son apparition dans le hall chargé de tous les journaux qu'il avait pu trouver en chemin.

— Bonjour, tout le monde ! salua-t-il à la cantonade, plein d'allant.

— Mon chéri, s'étrangla Anastasia, que fais-tu à la maison si tôt ?

— Je dois encore potasser un peu si je veux en mettre plein la vue à Tarnogol ce soir. Je n'ai pas droit à l'erreur. Je vais dans le boudoir, qu'on ne me dérange pas !

Sur ces mots, il alla s'enfermer dans la pièce pour se plonger dans ses lectures.

Arma, ayant entendu Macaire, sortit des toilettes.

— Arma, chuchota Anastasia les mains jointes en signe de supplication, je vous...

— Ne me dites plus rien, Médème, l'interrompit sèchement Arma en murmurant elle aussi. J'attendrai votre retour, ce soir. Je ne bougerai pas de cette maison, vous m'entendez ? Quand vous rentrerez de votre dîner, je raconterai toute la vérité à Moussieu. Je lui dirai ce qui se passe entre vous et Levovitch.

La porte du boudoir s'ouvrit. Les deux femmes se turent et regardèrent Macaire faire un rapide aller-retour à la cuisine pour s'y chercher un en-cas.

— Il faut me dire si vous avez faim, Moussieu, je suis là pour ça, lui dit Arma en le voyant revenir avec une assiette de fromage.

Pour toute réponse, Macaire prit un air important.

— Travaille bien, chaton ! l'encouragea alors Anastasia avant qu'il ne referme la porte du boudoir. Et ne t'inquiète pas pour Tarnogol, chaton, tu vas l'épater !

— Cessez de lui dire *chaton*, intima Arma à voix basse. Vous savez combien il se sent aimé quand vous dites ça !

— Je lui veux du bien ! assura Anastasia.

— Quand on veut du bien à son mari, on ne va pas coucher avec le premier venu !

— Oh, vous êtes la police des couples ? Vous n'avez jamais été mariée !

— Et vous êtes une épouse indigne ! Ce soir, je dirai tout à

Moussieu et il vous chassera.

Arma s'en retourna à la cuisine, et Anastasia, désespérée, s'enfuit dans sa chambre à coucher. Elle éclata en sanglots. Elle ne savait plus ce qu'elle devait faire.

*

16 ans plus tôt

Premier Grand Week-end d'Anastasia à Verbier

À 22 heures en ce vendredi soir de Grand Week-end, le bar du Palace de Verbier était pris d'assaut par les employés de la Banque Ebezner.

Comme promis à Klaus, Olga y avait traîné ses filles. Ils s'étaient tous retrouvés autour d'une table haute sur laquelle trônait un seau à champagne. Klaus était affublé de Macaire Ebezner dont il avait de la peine à se débarrasser et les deux hommes déployaient tous les efforts possibles pour courtoiser Anastasia. Ils lui parlaient de la Bourse et des affaires, étalant de façon complaisante leurs hautes responsabilités, tout en sifflant du champagne comme si c'était de l'eau.

Klaus était beau et bien bâti, élégant, mais il dégageait une impression de méchanceté. Il avait le regard noir, des intonations parfois saccadées, brusques. Agressives. Il était surtout très prétentieux. Content de lui, se vantant de son rang et de sa fortune, ce qui rebutait Anastasia mais n'était pas pour déplaire à sa mère.

Macaire, lui, était un assez beau jeune homme, soigné, avenant, qui paraissait sympathique et gentil mais pas sûr de lui et un peu collant. On le sentait à la fois attiré et intimidé par Anastasia. Olga, qui n'avait pas son pareil pour tirer avantage des gens, n'eut aucune peine à le convaincre de leur garantir, à elle et ses filles, l'accès au grand bal de la banque qui se tenait le lendemain.

Irina, éclipsée par sa sœur, multipliait les efforts pour faire partie de la conversation tandis qu'Anastasia, elle, ne prêtait que peu d'attention aux deux hommes. Elle semblait nerveuse. Son regard était rivé à la grande horloge murale. Déjà 22 heures 30. Plus que trente minutes. Elle ne voulait pas le rater.

Olga, elle, était aux anges : ses deux filles chéries entourées par un aristocrate richissime et l'héritier d'une banque ! Lorsque Klaus

s'absenta pour aller réclamer une bouteille de champagne au bar et Macaire, lui, « pour aller soulager un besoin », Olga laissa éclater sa joie :

— Voyez, mes filles, comme le Seigneur vous aime, dit-elle en russe pour qu'on ne les comprenne pas. Regardez ces deux hommes qui brûlent de désir pour vous !

— Surtout pour Anastasia, gémit Irina. Ils sont tous les deux à baver devant elle. Moi, c'est comme si je n'existais pas. Personne ne me remarque.

— Tout le monde te regarde, ma chérie, la rassura sa mère. Tiens, tu vois ce type, là-bas ? Depuis tout à l'heure, il te reluque !

— Il est vieux ! s'insurgea Irina.

— Mais non, il a quarante ans au maximum. Allons, ma fille, quand on t'offre un cheval, on ne compte pas ses dents.

À proximité des trois femmes, un homme qui s'était mêlé aux banquiers écoutait leur conversation. Faisant mine de jouer distraitement avec son verre de vodka vide, il ne perdait pas une miette de leur discussion puisqu'elles parlaient dans sa langue maternelle. C'était l'un des plus importants clients du Palace. De ceux qu'il ne fallait pas prendre le risque de froisser. Aussi, était-il l'un des seuls à pouvoir séjourner dans l'établissement durant le week-end de la Banque Ebezner. Pour lui, tout le personnel se mettait au garde-à-vous.

Un serveur s'approcha de l'homme.

— Encore un verre, monsieur Tarnogol ? lui proposa-t-il. Vodka Beluga *on the rocks*, c'est ça ?

Tarnogol refusa d'un geste agacé de la main et l'employé tourna les talons aussitôt.

À 23 heures, le miracle se produisit. Olga ayant découvert que l'homme qui regardait Irina avec convoitise était un gérant de fortune très en vue qui avait obtenu les meilleurs résultats de l'année au sein de la Banque Ebezner, elle décida de prendre la situation en main et d'aller lui présenter sa fille.

Au même moment, Klaus proposa de quitter le Palace et d'aller dans un club de Verbier. Macaire trouva l'idée fort bonne. Anastasia, qui vit là l'opportunité de se débarrasser d'eux, leur assura qu'elle les y rejoindrait si sa mère l'autorisait. Ils quittèrent le bar et Anastasia alla trouver sa mère.

— Maman, Klaus veut qu'on sorte !

— Alors vas-y, file ! Que fais-tu encore là ?

— Je risque de rentrer tard, je voulais ta permission de...

— Va, va ! s'excita Olga. Amuse-toi ! Et fais attention à toi. Tu

me raconteras tout demain. Allez, ouste, file !

Le visage d'Anastasia s'illumina. Elle embrassa sa mère et s'enfuit d'un pas léger. Dans sa précipitation, elle ne remarqua pas l'ombre qui l'observait.

Elle courut le long du petit couloir qu'elle avait emprunté tout à l'heure, puis poussa la porte de service. Elle le revit alors. Il ne portait toujours qu'une tenue de service mais il avait toujours la même allure princière. Elle ne put s'empêcher de crier son prénom. Son beau, son magnifique prénom :

— Lev !

Il se retourna et lui offrit un sourire de ses dents parfaites.

— 23 heures, pile à l'heure ! sourit Lev qui venait de terminer son service.

Elle se précipita sur lui et l'embrassa longuement. Un long baiser sous-marin. Ce qu'elle ressentait était indescriptible. Comme une explosion intérieure. Comme des picotements qui la traversaient. Comme des milliers de papillons colorés qui s'échappaient de sa poitrine.

Il l'entraîna à un ascenseur de service qui les emmena jusque sous les combles du Palace où se trouvaient les chambrettes des employés. Il la conduisit dans la sienne. Bien rangée, débordante de livres, joliment illuminée de bougies qu'il avait dispersées partout en prévision de ce moment. Ils se déshabillèrent doucement, sans cesser d'échanger de longs baisers, comme reliés par la bouche. Et à l'abri de la pièce, à l'abri du monde, à l'abri du froid, face au panorama de la vallée du Rhône que l'on apercevait d'une petite fenêtre mansardée, ils firent l'amour.

Elle n'était pas vierge. Elle s'était beaucoup donnée. Sur les conseils de sa mère, elle s'était laissé faire par d'insignifiants fantoches appartenant à la jeunesse dorée de Klosters, de Saint-Moritz et de Gstaad. « Les hommes ont des besoins, répétait sa mère, il faut les satisfaire, sinon ils ne te choisiront jamais. »

Mais ce qu'elle vécut cette nuit-là avec Lev, elle ne l'avait jamais vécu auparavant. Lorsque l'aube chassa l'obscurité, ils n'avaient toujours pas dormi. Ils contemplèrent, enlacés, le soleil qui se levait doucement derrière les crêtes des montagnes colorant le ciel de lumières merveilleuses. Lev la serrait entre ses bras noueux, faisant glisser le bout de son doigt sur son dos nu et chaque caresse la faisait frissonner. Elle l'aimait. Depuis quelques heures elle avait découvert ce que signifiait aimer.

Elle s'endormit finalement. Lorsqu'elle rouvrit les yeux, il n'était plus dans le lit. Elle le trouva assis à côté d'elle. Il avait revêtu son uniforme d'employé. Il lui tendit une tasse de café fumant et un panier débordant de croissants encore chauds.

— Je dois aller prendre mon service, lui dit-il. Tu peux rester ici autant que tu veux. Prends l'ascenseur pour redescendre. Tu connais le chemin.

— Quand est-ce qu'on se revoit ? demanda Anastasia.

Lev sembla surpris par la question.

— Se revoir ? Tu voudrais me revoir ?

— Évidemment que je veux te revoir. Qu'est-ce qui pourrait te faire penser le contraire ?

— Tu te vois vraiment avec un gars comme moi ?

— Qu'est-ce que c'est, *un gars comme toi* ? demanda-t-elle, amusée par la remarque.

— Je veux dire, un petit employé d'hôtel, sans avenir. J'habite une chambrette dans les combles d'un hôtel où je travaille à des basses besognes. Je dépends des pourboires que les clients veulent bien me donner. Je suis un pauvre, Anastasia ! Je n'ai rien. Je suis un misérable petit employé d'hôtel !

— Et que crois-tu que je sois ?

— Une princesse russe, pleine aux as, qui passe tes hivers en Suisse, tes étés sur la Côte d'Azur, et qui a son domicile fiscal à Londres ou Monaco.

Elle éclata de rire et l'embrassa.

— Je ne suis rien de tout ça, lui dit-elle, rayonnante de n'avoir pas à mentir pour une fois, et de se sentir si libre d'exister. Je partage avec ma sœur une chambrette comme celle-ci. Ma mère est vendeuse dans un grand magasin à Genève. On n'a pas un rond, rien. On est entassés pour le week-end dans une chambre ignoble de l'Auberge des Chamois. Ma mère veut à tout prix nous faire fréquenter la haute société et nous marier à un prince, ou un baron, ou je ne sais pas qui. Des pauvres, Lev, voilà ce que nous sommes ! Alors oui, je veux absolument te revoir ! Je ne voudrais même plus jamais devoir me séparer de toi.

Il répondit par un sourire lumineux :

— Ce que je ressens pour toi en ce moment même, je ne l'ai jamais ressenti pour personne d'autre, Anastasia.

*

— Anastasia ?

Macaire arrêta la voiture devant l'Hôtel des Bergues où se pressait le gratin des banquiers privés genevois. Il était 19 heures 25.

— Anastasia, ça va ? demanda encore Macaire.

Elle essuya une larme qui roulait sur sa joue.

— Tout va bien, assura-t-elle.

— Tu pleures ?

— Non, juste une poussière dans l'œil.

— C'est une réponse de roman, fit-il remarquer. Les poussières n'ont jamais fait pleurer personne.

— Les poussières de souvenirs, si.

Il ne comprit pas. Deux voituriers ouvrirent les portes du véhicule et ils furent happés par la foule qui s'engouffrait dans l'hôtel. Dans le hall de marbre blanc, un flot de banquiers triomphants au bras de leurs épouses convergeait vers la grande salle de bal du premier étage. On se saluait, on parlait fort, on se donnait des airs importants, tout heureux d'être de la haute, la crème de la crème des banquiers, tout excité de la fin d'année qui approchait et des bonus annuels qui tomberaient bientôt.

Anastasia et Macaire pénétrèrent dans le hall à leur tour. Ils étaient beaux, elle dans sa robe longue en satin noir, et lui, en smoking. Dans sa poche, la fiole de poison avec laquelle il jouait nerveusement.

Soudain, Macaire vit Tarnogol, qui descendait précipitamment les escaliers, à contre-courant de la foule. Pensant qu'il venait à sa rencontre, Macaire se figea et lui offrit un sourire de vierge.

— Bonjour, cher Sinior ! dit Macaire d'une voix de nigaud.

Mais Tarnogol passa devant lui sans même le regarder et quitta l'hôtel précipitamment pour s'engouffrer dans un taxi. À sa suite, au milieu des marches, Macaire aperçut soudain Levovitch, infernalement beau dans un costume trois pièces.

— Merde, murmura-t-il à Anastasia, voilà Levovitch ! Qu'est-ce qu'il fout ici celui-là ?

Anastasia leva les yeux sur son amant et ne put empêcher un immense sourire d'illuminer son visage. Elle sentit son cœur battre plus fort que jamais. Elle se sentit plus amoureuse. Elle l'admira, plus beau, plus droit, plus puissant que tous les autres hommes qui l'entouraient et au milieu desquels il détonnait. Elle se sentait vivante en sa présence. Elle le revit soudain tel qu'il était, seize ans plus tôt, le week-end de leur rencontre.

Au Palace de Verbier, Anastasia, sa sœur et sa mère étaient seules dans la cabine de l'ascenseur qui les menait au premier étage où se trouvait la salle de bal.

— Le gala de la banque, c'est le summum du summum ! jubilait Olga, le regard chaviré de bonheur. Vous rendez-vous compte, les filles, quelle chance vous avez d'en être !

— C'est grâce à toi, mamouchka ! la flatta Irina qui trépignait de joie à l'idée de retrouver son gestionnaire de fortune.

— C'est grâce au fils Ebezner, surtout. C'est vraiment un gentil. Il n'a pas inventé la poudre, mais il ferait un bon mari. N'est-ce pas, Nastya ?

Quand Olga était de très bonne humeur, elle appelait Anastasia *Nastya*.

— Si tu le dis, maman, répondit Anastasia qui s'efforçait d'avoir l'air enthousiaste pour ne pas déclencher l'ire de sa mère.

Elle ne pensait qu'à Lev.

— J'ai pu m'arranger pour que nous soyons à la table de Macaire et de Klaus, annonça fièrement Olga. Il est très bien, ce Klaus. Bonne famille, et tout et tout.

— Et moi, mamouchka ? demanda Irina qui s'inquiétait d'être laissée-pour-compte.

— Ne t'inquiète pas, dès que les gens se lèveront pour danser, tu fonces vers ton gentil gérant de fortune. Tout est prévu, mes filles, tout-est-pré-vu. Je crois que, ce soir, vos destins seront enfin scellés comme il se doit.

— Bravo, mamouchka ! s'écria Irina, tout excitée à l'idée de la nouvelle vie qui l'attendait avec le gestionnaire de fortune.

Il était plus vieux qu'elle imaginait, oui. Et pas aussi beau que dans son idéal. Mais il avait une villa avec piscine à Vésenaz.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le premier étage après une sonnerie caractéristique. Les trois femmes découvrirent alors un jeune homme superbe, vêtu comme un prince, qui semblait les attendre.

— Lev ? ne put s'empêcher de murmurer Anastasia, dans un sourire éclatant.

— Tu connais ce garçon ? demanda Olga, impressionnée par l'apparence du jeune homme.

Lev s'inclina devant Olga pour la saluer.

— Bonjour, madame, lui dit-il en la gratifiant par un baisemain royal qui fit frissonner la vieille bique. Permettez-moi de me présenter, Lev Roussipov, comte Romanov, mentit le jeune homme

avec aplomb.

À ces mots, Olga faillit s'évanouir de joie. Un Romanov ! Dieu soit loué, un Romanov ! La Maison impériale de Russie ! Pour s'éviter une fausse joie, elle lui demanda en russe :

— Vous voulez dire Romanov *Romanov* ?

Lev lui répondit dans un russe raffiné, s'inclinant encore, la main sur le cœur :

— Tsars et empereurs de Russie, Tsars de Kazan, d'Astrakhan, de Sibérie, de Kiev, de Vladimir et de Novgorod, Rois de Pologne et Grands-Ducs de Finlande, pour vous servir, chère madame.

Olga offrit un sourire conquis à Lev. Anastasia réprima un fou rire.

— Ma fille Anastasia que voici est prénommée ainsi en l'honneur de la Maison impériale ! expliqua alors Olga, toujours en russe.

— Gloire à vous de perpétuer la grandeur de ma famille !

Ils repassèrent au français.

— Je n'avais pas connaissance d'un Romanov travaillant à la Banque Ebezner, releva alors Olga qui avait pourtant fait ses recherches avec zèle.

— Travailler ? dit Lev d'un ton badin. Vous pensez que j'ai besoin de travailler ? L'heure est aux insultes à ce que je vois.

Olga rit à son tour, conquise par ce jeune aristocrate à l'humour acide.

— Je suis en villégiature à Verbier, expliqua Lev. Monsieur Ebezner père m'a invité à me joindre au dîner ce soir. Peut-être par amitié, peut-être parce que je fais partie des plus gros clients de la banque.

La vieille Olga fut subjuguée.

— Lev, murmura-t-elle, éblouie par le charisme du jeune homme.

Elle n'avait encore jamais entendu ce prénom. La preuve que c'était celui d'un roi.

À quelques mètres de là, naviguant dans la foule des banquiers à laquelle il n'appartenait pas, Sinior Tarnogol observait, mi-amusé, mi-curieux, le ballet de ce jeune homme dont il savait qu'il n'était qu'un employé de l'hôtel.

Chapitre 23.

Opération Retournement (1/2)

Dans le hall de l'Hôtel des Bergues, en ce soir du dîner de l'Association des banquiers genevois.

Macaire et Anastasia rejoignirent Lev dans les grands escaliers en pierre.

— Salut, Lev, dit Macaire d'un ton désagréable. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Lev s'inclina poliment devant Anastasia qui arrivait à la suite de son mari.

— Tarnogol est apparemment malade comme un chien. (En entendant cela, Macaire se demanda si la P-30 n'avait pas pris les devants et ne l'avait pas déjà empoisonné.) Il m'a dit qu'il n'était pas assez bien pour rester au dîner et qu'il voulait quelqu'un pour le remplacer et assurer les intérêts de la banque.

— Ah, dit Macaire contrarié par la présence de Levovitch à ce dîner, pourquoi toi ? Il aurait pu me demander à moi.

— J'imagine que c'était pratique, puisque j'habite ici. Il m'a fait appeler dans ma suite et je suis descendu aussitôt. Je ne savais pas que vous veniez aussi. C'est une bonne surprise.

Anastasia se retint de lui sourire encore.

— En fait, on remplace Jean-Béné et Charlotte. Ils ont un empêchement, expliqua Macaire.

Il était à présent d'une humeur massacrant : que ce fût pratique ou pas pratique, c'était un très mauvais signe que Tarnogol ait appelé Levovitch pour le remplacer au dîner.

Ils montèrent tous les trois les marches jusqu'au premier étage. Lorsqu'ils furent arrivés à l'entrée de la salle de bal, Levovitch entraîna Macaire à l'écart, priant Anastasia de bien vouloir les excuser pour un bref aparté professionnel.

— Macaire, dit Lev lorsqu'ils furent à l'abri des oreilles, je dois te parler de quelque chose de très important.

Macaire prit son air le plus grave pour signifier à Levovitch qu'il avait toute son attention, mais ils furent à ce moment interrompus par un employé de l'hôtel qui accourait avec la canne de Tarnogol à la main.

— Pardon de vous déranger, monsieur Levovitch, s'excusa l'employé, mais le monsieur qui était avec vous tout à l'heure a oublié sa canne au vestiaire.

— Merci, dit Levovitch en s'emparant de la canne au pommeau serti d'impressionnants diamants, je la lui rapporterai.

— Souhaitez-vous que je vous la fasse monter dans votre suite ?

— Non, merci, je vais la garder avec moi. C'est plus sûr.

L'employé de l'hôtel s'en alla et Levovitch joua avec la canne.

— Veux-tu que je la lui rende, moi ? proposa Macaire qui voyait là une aubaine de se rabibocher avec Tarnogol.

— Non, ne t'embête pas avec ça, l'éconduisit Levovitch.

— Je t'assure que ça ne m'embête pas du tout, insista Macaire en essayant de se saisir de la canne.

— Allons, j'aurais scrupule à te faire perdre ton temps, dit Levovitch en s'accrochant à la canne, tu n'es pas le service des objets trouvés ! Revenons plutôt à nos moutons.

— Je t'écoute, assura Macaire, abandonnant la canne et prenant un air de Premier ministre.

— C'est un peu gênant, prévint Levovitch.

— Parle sans crainte.

— Eh bien, avant de rentrer chez lui, Tarnogol m'a parlé de quelque chose. Ça concerne la présidence de la banque.

— Accouche, enfin ! le pressa Macaire. Que se passe-t-il ?

Après une hésitation, Lev annonça :

— Tarnogol veut me nommer président de la banque. Il dit que j'ai la voix d'Horace Hansen également.

— Ah ? lâcha Macaire qui sentait son estomac se nouer.

Feignant d'être surpris par la nouvelle tout en s'efforçant de masquer sa panique, Macaire mit la main dans sa poche et serra sa fiole de poison. L'idée de la verser dans le verre de Levovitch ce soir lui traversa alors l'esprit. Un seul geste à accomplir et Levovitch serait éliminé pour de bon. Mais Levovitch assura son salut en ajoutant :

— J'ai évidemment refusé le poste.

— Ah ? répéta Macaire en relâchant sa fiole.

— Oui, évidemment, c'est à toi que ce poste revient. Je suis même surpris que Tarnogol ait pu penser à moi.

— Eh bien, je suis flatté que tu penses que je suis l'homme de la situation.

— Ça me semble une évidence. Seul un Ebezner peut diriger la Banque Ebezner. J'ai donc dit à Tarnogol qu'il fallait te nommer, toi.

Le visage de Macaire s'illumina.

— Merci, mon cher Lev. Et Tarnogol était d'accord avec toi ?

— Non. Il a dit qu'il en était hors de question. C'est pour cela que je suis embêté.

Macaire devint aussitôt blême.

— Ah bon ?

— Il a dit que, si je refusais, il nommerait quelqu'un d'autre que toi. Peut-être Jandard. Apparemment c'était le second choix de Jean-Béné et de son père depuis le début.

— Jandard, le directeur des ressources humaines ?

— Oui. Apparemment, il est celui qui a le plus d'ancienneté.

Macaire se sentit gagné par la panique. Il perdait le contrôle de la situation. Un employé de l'hôtel se mit à agiter une cloche, indiquant aux invités qu'ils étaient priés de rejoindre la salle de bal et prendre place à leur table. Macaire laissa Levovitch se mêler seul à la foule des convives et resta à l'écart pour téléphoner à Jean-Bénédict. Il voulait l'informer de la défection de Tarnogol et de l'annulation de leur opération. Mais le portable de Jean-Bénédict sonnait dans le vide. Macaire essaya ensuite le domicile des Hansen : pas de réponse. Il contacta alors Charlotte, sur son téléphone portable, dans l'espoir qu'elle était peut-être encore avec son mari, mais celle-ci lui indiqua être de sortie avec sa sœur.

— J'ai laissé Jean-Béné en piteux état, dit-elle. Le pauvre était au fond de son lit. Tu as essayé son portable ? Ou directement à la maison, mais je ne pense pas qu'il se lèvera pour répondre.

— Merde de merde ! pesta Macaire après avoir raccroché.

Jean-Bénédict s'était certainement dégonflé. Macaire, se sentant décontenancé par la tournure de ce début de soirée, se réfugia aux toilettes pour y trouver un peu de calme. Il y relut ses fiches qu'il gardait précieusement dans la poche de son veston. Mais les blagues qu'il avait notées lui paraissaient soudain fades, et voilà qu'il confondait les sujets d'actualité. Lui qui connaissait ses notes sur le bout des doigts une heure plus tôt, il se mélangeait à présent les pinceaux, confondant l'Irak et l'Iran. Pour se redonner une contenance, il se passa de l'eau sur le visage, mais il mouilla sa cravate qu'il dut ensuite faire sécher en la passant longuement sous le sèche-mains.

Lorsque Macaire rejoignit finalement la salle de bal, le président de l'Association des banquiers genevois avait déjà terminé son discours d'ouverture. On servait les entrées et les tablées parlaient gaiement entre elles.

Ayant complètement oublié de consulter le plan de table à

l'entrée de la salle et ne parvenant pas à retrouver Anastasia au milieu de tous les invités, Macaire dut ressortir dans le grand hall et scruter la liste alphabétique sur laquelle il ne se trouva pas, l'étudia encore, ne s'y trouva toujours pas, appela un employé à l'aide, qui ne l'y trouva pas non plus, avant de se rappeler qu'il avait été placé sous le nom de *Jean-Bénédict Hansen*. L'employé lui désigna la table 18, tout au fond de la salle de bal, où il serait en compagnie des deux associés-seniors de la Banque Pittout et leurs femmes, ainsi que de la présidente de la Banque Bärne.

Quand il y arriva enfin, Macaire eut la mauvaise surprise de découvrir que tous les convives autour de la table étaient suspendus aux lèvres de Levovitch qui, après les avoir comblés de quelques bons mots dont il avait le secret, leur racontait une petite blague. Macaire n'en entendit que la chute :

— Le patron du restaurant demande alors à Picasso : « Maître, pourriez-vous me le signer ? » Mais le peintre lui répond : « Vous m'avez offert mon dîner, pas votre restaurant. »

La tablée éclata de rire.

— Je la connaissais, elle était dans le journal de la semaine dernière, grommela Macaire en s'asseyant à côté d'Anastasia.

Le dîner fut un enfer pour Macaire.

Levovitch, impérial et plus brillant que jamais, captait toute l'attention. Admiré et admirable, rayonnant, en tout point supérieur. Chacun voulait entendre son avis. Que pensait-il de ci, et que pensait-il de ça ? N'avait-il pas fini de répondre qu'on l'interrogeait encore. Et ses réponses éclairées recueillaient des « oh ! » et des « ah ! » d'émerveillement, chacun louant la finesse de son esprit, accueillant ses paroles avec des hochements de tête admiratifs, subjugué par cet homme qui déversait, avec tant de modestie, un inépuisable savoir.

Passant avec une aisance totale d'un sujet de conversation à un autre, il distillait avec une maestria insolente son expertise, de façon tantôt sérieuse, tantôt cocasse, ce qui lui conférait le don de ne jamais perdre l'attention de son auditoire. Macaire, lui, ne put pas en placer une. En partie à cause de Levovitch, mais aussi parce que, sa voisine de droite étant sourde comme un pot, il devait lui rapporter les échanges comme un interprète aux Nations Unies.

On aborda d'ailleurs les Nations Unies pendant le plat principal et la toute récente conférence qui s'y était tenue sur la question des réfugiés. Macaire, qui connaissait parfaitement le sujet grâce à ses révisions de l'après-midi, s'apprêtait à épater la galerie, mais au moment d'ouvrir la bouche, sa voisine malentendante lui demanda :

— De quoi on parle ? J'entends rien !

— De la conférence sur les réfugiés aux Nations Unies, lui souffla Macaire.

— *La quoi ?*

— La conférence sur les réfugiés, répéta encore Macaire, agacé.

En entendant Macaire prononcer le mot réfugié, Levovitch embraya.

— Qu'est-ce qu'un réfugié ? interrogea-t-il.

Tout le monde se gratta la tête.

— Les réfugiés, ce sont des voleurs et des faiseurs de problèmes, déclara alors la sourde qui avait, cette fois, parfaitement entendu.

— Chagall, Nabokov, Einstein et Freud étaient des réfugiés, lui fit remarquer Levovitch.

Il y eut des approbations émues.

— Mon père était un réfugié, dit la présidente de la Banque Bärne, appuyant les propos de Levovitch. Il a fui Téhéran au moment de la chute du Shah pour venir en Suisse.

La discussion embraya alors sur l'Iran.

Merde, songea Macaire, il n'avait pas eu le temps d'en placer une sur la conférence sur les réfugiés et voilà qu'on parlait maintenant de l'Iran, pays auquel il ne connaissait strictement rien. Il avait bien une blague avec un chat, mais il jugea préférable de s'abstenir. Vite dire quelque chose. Mais quoi ? Il lorgna discrètement l'une de ses fiches, se souvenant d'avoir noté diverses statistiques de l'OPEP. Mais la discussion rebasculait déjà car la présidente de la Banque Bärne demanda :

— *Levovitch*, c'est de quelle origine ?

— Russe. Mes grands-parents paternels étaient originaires de Saint-Petersbourg.

— Donc vous parlez russe couramment ? demanda l'un des convives.

— Oui, répondit Levovitch, même si mes grands-parents me parlaient le plus souvent en yiddish.

— Et votre mère est russe aussi ?

— Non, elle était de Trieste.

— Donc italienne, conclut la présidente de la Banque Bärne.

— Non, elle est née à Trieste mais d'une mère française et d'un père hongrois. Son père était ophtalmologue, il avait quitté la Hongrie à pied pour aller faire ses études de médecine à Vienne, avant de s'installer avec son épouse à Trieste où ma mère est née. Ils ont ensuite déménagé pour aller vivre à Smyrne, qui était alors grecque, où sévissait une maladie rare des yeux.

— Smyrne devenue Izmir après son annexion par la Turquie ? demanda l'un des associés-seniors de la Banque Pittout qui avait envie de briller un peu.

— Exactement, confirma Lev.

Turquie, je te tiens ! jubila Macaire qui sortit de sa poche sans honte une fiche sur la dévaluation de la livre turque pour pouvoir la déclamer. Mais avant qu'un premier mot puisse sortir de sa bouche, quelqu'un demanda à Levovitch :

— Donc vous parlez italien aussi ?

Et Levovitch reprit de plus belle :

— Oui, ma mère ne me parlait qu'en italien. Mes grands-parents maternels, eux, avaient pris le pli de me parler grec. J'ignore pourquoi. Enfin, bref, pour répondre à votre question sur mes origines, récapitula Levovitch qui sentait que son auditoire perdait le fil, mon père était russe et ma mère française.

— Mais alors vous, vous êtes né où ? demanda la présidente de la Banque Bärne.

— À Genève, évidemment ! C'est là que mes parents se sont connus et que j'ai passé mon enfance.

— Évidemment ! répéta Macaire qui, privé de parole, était prêt à n'importe quoi pour qu'on entende le son de sa voix.

— Ah ! donc vous êtes suisse ? s'étonna l'un des associés Pittout comme s'il s'agissait d'une incongruité.

— Bien entendu, dit Lev.

— Bien entendu, répéta Macaire pour encore en placer une, tout en songeant que les Juifs avaient vraiment des histoires de famille à dormir debout.

— C'est drôlement peu pratique d'avoir un prénom et un nom pareil quand on est suisse, déplora la sourdingue après que Macaire lui eut répété l'échange. Tout le monde doit vous prendre pour un étranger !

— Nous sommes tous les étrangers de quelqu'un, non ? fit remarquer Lev.

— Et vous avez toujours vécu à Genève ? demanda l'un des associés Pittout.

— J'y ai vécu jusqu'à mes quatorze ans. Nous sommes allés ensuite à Zurich, puis à Bâle, avant de nous installer à Verbier. Je suis revenu vivre à Genève il y a quinze ans.

— Combien de langues vous parlez ? interrogea la sourde, admirative. En tout cas six !

— Dix en fait, avoua Levovitch, car il faut ajouter l'anglais, l'espagnol et le portugais, appris à l'école, au gré de quelques voyages ou de mes fréquentations.

— De mes fréquentations, répéta Macaire, déconfit, désespérant qu'on s'intéresse à lui.

— Il y a aussi l'hébreu, appris en préparant ma bar-mitzvah.

— Bar-mitzvah ! s'écria Macaire le cacatoès.

— Ainsi que le farsi, appris avec des clients, ajouta encore Levovitch.

— Farsi far là ! enchaîna Macaire dont personne ne releva le trait d'humour.

— Vous parlez farsi ? s'étonna en farsi la présidente de la Banque Bärne, adressant à Lev un regard de biche.

Ce diable de Levovitch lui répondit en farsi et tous deux conversèrent quelques instants dans cette langue, sous les yeux ébahis du reste de la tablée.

— Où avez-vous appris le farsi ? demanda alors la présidente de la Banque Bärne.

— Pendant quelques saisons, j'ai été au service d'une grande famille iranienne, à Verbier justement.

— Vous voulez dire que vous étiez leur gestionnaire de fortune ? interrogea l'un des banquiers Pittout qui n'était pas certain d'avoir bien compris.

— Non, répondit Levovitch sans rougir, j'étais leur majordome, au Palace de Verbier.

— Majordome ? s'étonna le mari de la sourde.

— Oui. Les Anglais appellent ça *butler*, ça fait plus chic. En réalité, il faudrait plutôt dire homme à tout faire. Pendant dix ans j'ai travaillé au Palace de Verbier.

— Et donc ça, c'était avant vos études ? demanda l'autre associé-senior de la Banque Pittout.

— Je n'ai pas vraiment fait d'études. J'ai appris l'essentiel par mes lectures et par mes rencontres.

Cette dernière déclaration attisa la curiosité et l'enthousiasme de la tablée à l'égard de Lev. À la demande générale, il se mit alors à raconter un petit morceau de l'histoire de sa vie.

Chapitre 24.

Jeunesse de Lev Levovitch

35 ans plus tôt à Genève

— Lev, Lev !

En entendant son prénom, le petit garçon qui sortait de l'école se retourna et vit sa mère. Il se précipita dans ses bras.

— Comment va mon petit prince ? lui demanda-t-elle en italien.

— Je vais bien, maman, répondit-il en se serrant contre elle.

Tous les jours, sa mère le conduisait à l'école le matin et venait l'y rechercher l'après-midi. De ses journées, ces deux trajets quotidiens à pied avec sa mère étaient les moments qu'il préférait.

Ils marchaient main dans la main. Leur appartement, situé au 55 route de Florissant, ne se trouvait qu'à quelques minutes à pied. Ils traversaient le parc Bertrand, en remontant la grande allée bordée d'arbres centenaires, et ils y étaient.

Arrivés dans leur petit appartement du sixième étage, Dora, la mère de Lev, mettait du lait à chauffer puis, s'emparant d'un petit pain brioché, elle le coupait en deux, le beurrerait généreusement et y ajoutait une ligne de carrés de chocolat. Pour Lev, le pain et le chocolat resteraient pour toujours associés au souvenir de sa mère.

Dora travaillait au consulat d'Italie à Genève, situé dans la rue Charles-Galland. Dix ans plus tôt, alors célibataire, elle habitait le quartier des Eaux-Vives. Elle se rendait à pied au travail toute l'année et s'arrêtait en route au *Café Léo*, sur le carrefour de Rive, pour boire un cappuccino et manger un croissant aux amandes. C'est ainsi qu'elle avait rencontré Sol Levovitch, qui y travaillait comme serveur, et qui était devenu son mari et le père de Lev.

Quand on lui demandait ce qu'il faisait comme métier, Sol Levovitch répondait qu'il était comédien et cherchait à percer comme

humoriste. En attendant, il avait trouvé, au *Café Léo*, un emploi qui lui servait de gagne-pain et lui avait permis de rencontrer Dora.

Dix ans plus tôt, Dora avait succombé rapidement aux charmes de ce jeune serveur cultivé et à l'humour subtil. Le matin, au café, il la faisait tellement rire qu'elle devait lui demander de faire des pauses pour qu'elle puisse boire son cappuccino sans s'étouffer.

— L'homme qui sait vous faire rire, sait vous faire vivre, car il n'est pas de plus beau sentiment, lui avait dit un matin Sol.

— Et pourquoi ? s'était-elle amusée.

— Parce que le rire est plus fort que tout, plus fort même que l'amour et les passions. Le rire constitue une forme de perfection inaltérable. On ne le regrette jamais, on le vit toujours pleinement. Lorsqu'il se termine on est toujours satisfait, on en voudrait encore mais sans en réclamer davantage. Même le souvenir du rire est toujours agréable.

Ils étaient rapidement devenus un couple. Dora savait que sa vie avec Sol lui plairait. Ils ne rouleraient jamais sur l'or, mais ils seraient heureux. Elle riait avec lui du matin au soir. L'après-midi, son service au *Café Léo* terminé, il travaillait d'arrache-pied à ses spectacles, perfectionnait ses textes, ses mimiques, ses grimaces. Les personnages absurdes et burlesques qu'il mettait en scène étaient d'un comique irrésistible. Le soir et les week-ends, il écumait les cabarets de la région, ce qui lui valut une petite renommée, mais sans rapporter beaucoup d'argent.

Lorsqu'ils déambulaient en amoureux dans la très chic rue du Rhône, devant les vitrines des maisons de couture parisiennes, Sol promettait à Dora :

— Un jour, j'aurai beaucoup de succès et je t'offrirai tout ça.

— Je m'en fiche, assurait Dora. On ne remplit pas une vie avec des bouts de tissus.

— Mais ça, ce sont des beaaaaux bouts de tissus ! s'écriait alors Sol en prenant la voix éraillée d'un de ses personnages qui la faisait aussitôt éclater de rire.

Puis naquit Lev. Leur fils unique.

Quelques années passèrent.

Les soucis quotidiens et les factures impayées s'accumulèrent peu à peu. Sol était de plus en plus préoccupé par ses spectacles qui marchaient de moins en moins bien, parce qu'il ne se renouvelait pas et que le public avait une désagréable impression de déjà-vu. Il convainquit Dora d'investir les quelques économies du ménage dans une petite tournée en France qui devait faire décoller sa carrière, mais qui s'avéra être un bide total.

Dora avait de moins en moins envie de rire. Chaque fois qu'elle voulait aborder un sujet sérieux qui les concernait, Sol répondait par

une boutade.

Lev vécut une enfance heureuse jusqu'à ses onze ans car ses parents lui épargnèrent les disputes. Lorsqu'en fin de journée, la tension montait dans la petite cuisine, Dora et Sol, qui ne voulaient pas régler leur compte devant leur fils, disaient : « Papa et maman vont au restaurant. » Ils s'en allaient, confiant Lev à leur gentille voisine de palier et ils allaient au parc Bertrand se faire des reproches pendant des heures.

D'abord, ils n'allèrent pas beaucoup « au restaurant ».

Puis plus souvent.

Puis ils y allèrent presque tous les soirs.

Et tandis que Lev imaginait ses parents amoureux dans un grand restaurant comme dans les films américains que la gentille voisine le laissait regarder, dans l'obscurité du parc, Dora et Sol se disputaient à n'en plus finir.

— Il est peut-être temps d'arrêter ta carrière d'acteur, au moins un petit moment, disait Dora, et de consacrer plus de temps à travailler et ramener un peu d'argent à la maison.

— Cette carrière, c'est ma vie ! protestait Sol.

— Non, Sol, ta vie c'est ta femme et ton fils, pas t'enfermer des week-ends entiers à répéter des rôles que tu joues ensuite dans des salles vides louées à nos frais. Sans compter tout ce que tu dépenses pour tes costumes, ton maquillage et compagnie !

— Mais c'est mon rêve ! s'écriait-il.

— Eh bien, nous n'avons plus les moyens pour tes rêves !

— Une vie sans rêve, ce n'est pas une vie !

— En tout cas, moi, je ne veux plus de cette vie, Sol, prévenait Dora. Une vie à courir derrière les factures à payer, à ne jamais partir en vacances, à se serrer la ceinture. Je veux vivre ! Je veux exister !

— Oh, Madame a des envies désormais ! se moquait Sol. Ah, qu'il est loin le bon temps où tu vivais d'amour et d'eau fraîche !

— Tu sais quel est ton problème, Sol, tu aimes tes personnages comiques plus que moi, plus que toi-même. Tu oublies la réalité.

Parce qu'ils lui avaient épargné leurs disputes, les parents de Lev ne purent lui épargner une totale incompréhension lorsqu'ils se séparèrent. Ses parents, amoureux comme dans les films, qui passaient leur temps « au restaurant », et puis qui, du jour au lendemain, se déchiraient. C'est Dora qui partit. Laissant Lev avec son papa.

Elle avait besoin de prendre l'air. De se retrouver. Elle demanda un congé à son employeur et partit en voyage à travers l'Italie.

— Je reviendrai te chercher, promit-elle à Lev, je reviendrai te chercher à l'école comme avant. Maman a juste besoin d'un peu de temps pour elle.

À l'école, la maîtresse et les autres parents décrétèrent que c'était très inhabituel que la maman s'en aille et laisse son enfant avec le papa. « En général, c'est le papa qui rencontre une autre femme », marmonnait-on dans les conciliabules des mamans qui regardaient Sol à la dérobée tandis qu'il attendait son fils à la sortie de la classe. Quand l'enfant sortait, son père lui tendait un petit sac de la boulangerie de l'avenue Alfred-Bertrand.

— Qu'est-ce que c'est ? demandait le garçon.

— Un pain au chocolat.

— Non, maman elle met du pain avec du chocolat dedans.

— Ben, c'est un pain au chocolat. C'est pareil.

— Non, maman elle fait un pain avec du chocolat, pas un pain au chocolat, c'est pas pareil, disait Lev en mordant néanmoins dans la viennoiserie.

Et il répétait à chaque bouchée :

— Avec maman, c'est différent. C'est meilleur quand elle me le prépare, elle.

— Bientôt ce sera de nouveau maman qui te préparera ton goûter. Comme tu l'aimes.

— Elle revient quand maman ?

— Bientôt.

Mais Dora ne revint jamais chercher Lev à la sortie de l'école Bertrand.

Elle pensait partir pour quelques semaines seulement. C'était une aventure dont elle avait besoin. Avec un banquier d'affaires milanais rencontré un jour au consulat et qui l'emmena faire un tour de la Toscane. Les deux premières semaines elle se sentit terriblement coupable et seule sans Lev. Puis le sentiment de liberté finit par dominer. Elle se réveillait le matin, dans des hôtels de luxe, et prenait son café en contemplant le soleil qui se levait sur l'une des plus belles campagnes du monde. Elle se sentait vivante. Elle avait l'impression de vivre enfin. Elle voulait que ce sentiment dure encore, et le voyage fut prolongé par un tour des Pouilles, puis de la Sicile. Elle voulait tant voir l'Etna ! Le banquier, pour éblouir Dora, loua un hélicoptère. Mais l'engin termina sa course au fond de la Méditerranée. La marine italienne ressortit trois cadavres : ceux du pilote, du banquier et de Dora.

À l'annuaire de Dora, on retrouva sa bague de fiançailles offerte par son mari Sol, qu'elle gardait au doigt, comme si tout n'était pas terminé. Sol confia la bague à son fils. Ce fut le seul souvenir de sa mère qu'il conserva.

Lorsque Lev eut quatorze ans, son père décida de donner un nouvel élan à sa carrière de comique en déménageant à Zurich – où ses spectacles ne connurent pas davantage de succès – puis à Bâle où Sol dénicha un emploi assez bien payé au bar de l'hôtel *Les Trois Rois*.

Lev termina à Bâle son second cycle d'études secondaires avec deux années d'avance. En dépit des encouragements de ses professeurs qui étaient tous subjugués par ses dons, son père le persuada de ne pas perdre son temps à d'inutiles études.

— Les profs disent que je pourrais devenir quelqu'un d'important et gagner beaucoup d'argent, expliqua Lev.

— Mon fils, si l'argent était d'une quelconque utilité, cela se saurait. Les riches sont riches parce qu'ils sont des voleurs, ne l'oublie jamais.

— Oui, papa.

— Ils nous ont volé ta mère, notre bien le plus précieux.

— Oui, papa.

— Je vais plutôt t'apprendre à être comique. Nous allons monter un beau spectacle ensemble. Maman serait fière de nous.

Cet été-là, dans l'espoir que son fils devienne le grand comédien qu'il n'avait pas été, Sol enseigna à Lev tout ce qu'il savait de l'art théâtral, de la posture à la diction, à la fabrication de costume, au maquillage. Mais voilà qu'un soir, alors qu'il assurait le service au bar de l'hôtel *Les Trois Rois*, Sol Levovitch fit la rencontre de monsieur Rose, le propriétaire du Palace de Verbier, de passage à Bâle pour y régler quelques affaires. Le bar était désert ce soir-là et monsieur Rose, d'humeur bavarde, engagea la conversation avec Sol. Au fil de leur discussion, Sol finit inmanquablement par lui parler de son métier de comédien. Il n'en fallut guère davantage pour que monsieur Rose fût convaincu que Sol était l'homme de la situation. Il lui dit alors :

— Monsieur Levovitch, vous êtes la perle rare que je cherche depuis longtemps. J'ai un emploi exceptionnel à vous proposer. Seriez-vous prêt à venir vivre à Verbier ?

Le lendemain de sa rencontre avec monsieur Rose, Sol raconta à Lev qu'une grande opportunité s'offrait à lui.

— Je ne peux pas te dire quel sera mon rôle au sein de l'hôtel, j'ai promis de garder le secret. Mais c'est un rôle très important. Le rôle de ma vie.

— Donc ça te plairait d'aller à Verbier ? interrogea Lev.

— Beaucoup.

— Et moi qu'est-ce que je ferai à Verbier ? demanda alors Lev.

— Monsieur Rose dit qu'il pourrait t'engager comme bagagiste et que si tu t'y plais tu graviras les échelons. J'aurais pas mal de temps libre, toi aussi certainement, et je pourrais continuer à t'apprendre tout ce que je sais. Transmission, mon fils, très important la transmission. C'est comme ça que les gens ne meurent jamais vraiment : quand bien même leur corps peut être rongé par les vers de terre, leur esprit survit au travers de quelqu'un d'autre. Et ainsi de suite. Tu sais, quand je serai un peu trop usé, tu pourras reprendre mon poste au Palace. Et ton fils reprendra ta place ensuite. Tout ce que je peux te dire, c'est que nous serons une grande lignée de comédiens. Nous serons les nouveaux Pitoëff !

Lev, sans tout comprendre aux élucubrations de son père, trouva l'idée d'aller vivre à la montagne très bonne. Et c'est ainsi que les Levovitch déménagèrent dans la station valaisanne où ils furent tous les deux engagés au sein du Palace de Verbier.

La véritable attribution de Sol au sein du Palace fut longtemps gardée secrète. Officiellement, il fut engagé pour aider monsieur Rose à maintenir le standing du Palace. Ses tâches ne furent d'abord pas très claires pour les autres employés : il était tantôt enfermé dans son petit bureau situé dans les coulisses de l'hôtel, tantôt en voyage. Mais suite à une indiscretion, on découvrit que Sol, dont l'expérience dans l'hôtellerie et la débrouillardise avaient plu à monsieur Rose, était envoyé par ce dernier à travers la Suisse et l'Europe pour visiter des établissements de luxe en se faisant passer pour un client, et produire ensuite des rapports sur les innovations et les atouts de la concurrence, ainsi que des idées pour améliorer la qualité de service du Palace. Monsieur Rose disait de son nouveau collaborateur qu'il « avait l'œil et l'exigence » nécessaires. Et Sol, très heureux de la confiance qu'on lui accordait, semblait heureux et épanoui dans ses fonctions. Il était de surcroît très bien payé et s'installa dans un joli petit appartement du centre de Verbier.

Lev, lui, était enchanté de sa nouvelle vie à Verbier. Engagé comme bagagiste et groom au sein du Palace, il avait découvert les joies de l'indépendance. Tous les employés de son rang avaient droit à une jolie chambrette sous les combles de l'hôtel, et Sol avait accepté que son fils s'y installe : après tout, son appartement à lui ne se trouvait qu'à quelques minutes à pied et ils se voyaient constamment à l'hôtel. Lev passait donc l'essentiel de son temps au Palace où il était nourri, logé et blanchi. Malgré cette vie relativement cloisonnée, il éprouvait une sensation de liberté inconnue jusque-là. Les jours ne se ressemblaient pas, il rencontrait un monde fou, sympathisait avec des clients du monde entier, passait son hiver à skier. Il se sentait bien à Verbier. Il y était heureux, comme il ne l'avait plus été depuis

l'époque bénie d'avec ses deux parents, route de Florissant. Et puis il y avait monsieur Rose, qui était particulièrement bon avec lui. Monsieur Rose avait eu un coup de cœur immédiat pour ce jeune homme travailleur, volontaire, élégant, poli, suscitant les éloges unanimes de la clientèle. Il avait découvert de surcroît que le garçon était riche d'un savoir encyclopédique, et qu'il parlait un nombre de langues incroyable.

Il ne fallut pas longtemps pour que Lev conquière la clientèle régulière de l'hôtel. Tous voulaient être servis par lui. De riches familles, qui venaient passer les étés ou les hivers en villégiature au Palace, réclamaient sa présence et sa compagnie. Nombreux furent ceux qui lui proposèrent de l'engager comme secrétaire particulier pour des salaires substantiels, mais il refusa toujours.

Monsieur Rose, persuadé que Lev n'avait pas sa place comme employé d'hôtel, essaya de le convaincre d'entreprendre des études. Mais Lev refusa.

— Tu pourrais faire n'importe quoi comme métier ! J'ai des contacts dans de nombreuses universités.

— Je ne veux pas laisser mon père tout seul ici, expliqua Lev.

— Tu reviendras le voir.

— Les gens qui promettent de revenir ne reviennent jamais, monsieur Rose. Ils ne seraient pas partis s'ils avaient eu l'intention de revenir.

— La vie parfois est plus compliquée qu'elle n'en a l'air, mon garçon. Tu pourrais faire une carrière extraordinaire.

— À quoi ça sert une carrière ? interrogea Lev, narquois. À être riche ? Les riches sont des voleurs, ils m'ont volé ma mère.

— À être épanoui, je pense, répondit monsieur Rose, un peu embarrassé.

— Je suis très épanoui en portant des valises et en rendant service aux clients, indiqua Lev.

— Tu pourrais devenir un homme important.

— L'importance n'est pas tangible. C'est un rapport aux autres, pas à soi-même.

— Arrête de philosopher un instant, s'il te plaît, Lev ! Tu n'as qu'une vie, tu ne vas pas la passer à porter des valises, enfin ! Il te faut une formation.

— J'ai une formation de comédien. Mon père m'enseigne tout ce qu'il sait.

— Écoute, Lev, si ton père était un grand acteur, il serait à la Comédie-Française, pas au Palace de Verbier !

— Ne soyez pas désobligeant, monsieur Rose. Mon père vous

apprécie beaucoup.

— Et c'est réciproque. Mais je m'inquiète pour ton avenir. J'aurais presque envie de te mettre à la porte uniquement pour te forcer à tracer ton chemin.

— Pourquoi voulez-vous me licencier ? Je travaille dur, les clients m'apprécient.

— Écoute, mon garçon, voilà ce que je te propose : je te garde au sein de l'hôtel et je t'enseigne tout ce que je sais.

— Tout ce que vous savez sur quoi ? demanda Lev.

— Sur la direction d'hôtel. Ça pourrait toujours te servir.

Lev accepta. Pas seulement pour garder son emploi au Palace, mais parce qu'il savait que cela pourrait lui servir. Et comme lui disait sa mère : « On ne peut jamais apprendre trop. » C'est ainsi que pendant les années qui suivirent, dans le plus grand secret pour ne pas susciter la jalousie des autres employés, monsieur Rose apprit à Lev les bonnes manières et la bienséance et lui inculqua l'art du raffinement, du bon goût, de l'élégance, du vin, de la nourriture.

Monsieur Rose ne s'était jamais marié et n'avait jamais eu d'enfant, mais s'il avait eu un fils il aurait aimé qu'il soit comme Lev. Il arriverait un jour où il n'aurait plus l'énergie pour diriger cet établissement et il considérerait que Lev ferait un formidable remplaçant. « Sait-on jamais, dit-il à Lev, avec une fierté presque paternelle un soir qu'ils dégustaient des grands crus à l'aveugle, tu pourrais diriger cet hôtel un jour. Tu en ferais certainement le palace le plus prisé d'Europe. »

Lev s'imagina un instant à la tête de cet établissement. L'idée lui plut. Il aimait cet endroit.

Chaque semaine, Lev passait de longues heures dans l'appartement de son père. Celui-ci ouvrait au milieu de son salon une imposante malle dans laquelle il gardait tout le matériel de ses spectacles passés. Certains costumes, attaqués par les mites et le temps, nécessitaient d'être repris. Les deux hommes s'adonnaient à ces travaux de couture ensemble.

— La comédie ne te manque pas trop ? demanda un jour Lev.

— La vie est une grande comédie, répondit Sol. Un jour j'y reviendrai.

Il désigna de la tête un grand livre relié en cuir posé sur une table et poursuivit :

— J'ai pas mal de personnages en tête. Je note tout dans ce livre pour ne rien oublier.

— Je peux le regarder ? demanda Lev.

— Une autre fois, déclina le père.

— Alors c'est pour un spectacle que tu gardes toutes ces vieilleries ?

— Non, c'est pour te les donner un jour.

— Et que veux-tu que j'en fasse ?

— Tu les donneras à tes enfants.

— Mais qu'en feront-ils ?

— Ils les donneront à leurs enfants.

— Et alors ? interrogea Lev.

— Alors ils se souviendront de moi.

Les Levovitch étaient heureux au Palace. Mais depuis leur arrivée, de l'avis des autres employés, quelque chose avait changé. Monsieur Rose avait soudain des yeux partout. Il remarquait désormais le moindre manquement de ses employés. Cela ne pouvait pas être de la délation de la part des deux nouveaux employés puisque certains faits avaient eu lieu en chambre, et d'autres, notamment au bar, à la piscine ou au restaurant, en l'absence des Levovitch.

Pendant des années, le mystère resta entier.

Chapitre 25.

Opération Retournement (2/2)

Dans la salle de bal de l'Hôtel des Bergues, en ce soir de la réunion annuelle de l'Association des banquiers genevois, la tablée avait écouté dans un silence religieux le récit de Lev.

— Donc vous vous destiniez à diriger cet hôtel ? demanda à Levovitch la présidente de la Banque Bärne.

— Peut-être. Ça m'aurait plu de diriger le Palace de Verbier. Mais la vie en a décidé autrement. J'y suis resté jusqu'à mes vingt-six ans, jusqu'à ma rencontre avec Abel Ebezner, le père de Macaire. C'est lui qui m'a introduit à la Banque Ebezner. J'y ai ensuite gravi les échelons.

— Et quelle ascension ! souligna l'un des banquiers Pittout, impressionné.

Les convives, terminant leur dessert sans faire un bruit, dévisagèrent Levovitch avec admiration. Il avait parlé durant tout le repas : il avait bien proposé d'écourter, mais chaque fois qu'il avait dit « pour faire bref », il avait provoqué le tollé de son auditoire qui en redemandait.

— En tout cas, votre maman serait fière de vous, dit une femme depuis une autre table, en s'essuyant les yeux.

— Et votre papa ? Il habite toujours à Verbier.

— Papa est mort. Il est mort à cause de moi.

Un silence gêné plana autour de la table. Puis le président de l'Association des banquiers genevois prit le micro pour annoncer que les cafés et les thés étaient servis dans le salon Léman attenant à la salle de bal, pour un échange convivial entre tous les membres. Les invités se levèrent et se dirigèrent bruyamment vers le grand salon feutré. Lev se laissa porter par la foule. Dans le salon Léman, il se fit servir un expresso qu'il sortit boire sur le balcon. Il était seul dans l'air

glacé. Il admira le lac Léman et la rive gauche de Genève qui se dressait face à lui. Il trouva sa ville plus belle que jamais.

Soudain, je m'interromps dans mon roman. Seul dans ma pièce, dans le calme de la nuit, je pense à Genève, ma ville chérie, et je la remercie.

Ville de la paix et des gentils,
Qui accueillit les miens et nous donna une patrie.

Sur le balcon, Levovitch leva la canne de Tarnogol dans les airs comme le bâton de Moïse, et la lune fit étinceler les diamants. Il se sentit gonflé d'une puissance qu'il n'avait jamais connue. Puis, repensant soudain aux seize dernières années écoulées, il se laissa envahir par la nostalgie.

*

16 ans plus tôt

Premier Grand Week-end d'Anastasia à Verbier

Le samedi soir

Dans la salle de bal du Palace de Verbier, au milieu des convives du Grand Week-end de la Banque Ebezner, ils dansaient, superbes.

Deux imposteurs magnifiques.

Anastasia, s'accrochant au corps de Lev, ferma un instant les yeux. Elle était dans les bras de l'homme de sa vie, elle le savait.

Observant la foule des banquiers autour de lui, Lev murmura à l'oreille de sa promise :

— Je deviendrai riche et puissant pour toi, Anastasia.

Pour la première fois, il ne se satisfaisait pas de sa condition.

— J'ai envie de toi, lui murmura alors Anastasia.

— Retrouve-moi dans un quart d'heure au bas des escaliers de service, lui dit Lev.

Anastasia, les yeux brillants d'amour, le cœur battant, acquiesça. La chanson toucha à sa fin et ils se séparèrent pour mieux se

retrouver. Anastasia retourna à sa table, où sa mère l'accueillit avec un sourire, tandis que Lev, lui, sortit discrètement de la salle. Au moment d'en passer la porte, une main le saisit et l'entraîna à l'écart. C'était monsieur Bisnard, le directeur des banquets, taillé comme une armoire à glace. Il était hors de lui.

— Qu'est-ce que tu fous à danser avec les invités, espèce de petit couillon ? s'écria-t-il.

Sinior Tarnogol apparut à cet instant avec un sourire mauvais.

— C'est bien lui, dit-il à monsieur Bisnard. C'est un de vos employés, non ? Pourriez-vous m'expliquer pourquoi il est en train de danser avec les clients ?

— Je vous présente toutes mes excuses, monsieur Tarnogol, dit Bisnard sans lâcher Lev. Ce malotru est bien un employé du Palace. Ne vous inquiétez pas, il va y avoir des sanctions.

Lev n'osa pas faire un scandale et laissa Bisnard l'emmener à travers les escaliers de service jusqu'à une salle de plonge dont les éviers débordaient de vaisselle sale.

— Pour qui te prends-tu ? tonna Bisnard. Parce que tu es le choucho de monsieur Rose, tu te crois tout permis, hein ? Toujours à faire le malin, toujours à ramasser les gros pourboires ! On va voir ce que monsieur Rose dira quand je lui apprendrai que tu t'es incrusté au bal Ebezner ! À danser devant tout le monde ! Ça va faire du grabuge, crois-moi ! Peut-être que je devrais même lui téléphoner sur-le-champ.

Lev savait qu'il avait transgressé les règles d'or de l'hôtel.

— Écoutez, monsieur Bisnard, implora-t-il, je ferai ce que vous voulez, mais ne dites rien à monsieur Rose. S'il vous plaît ! Il serait affreusement contrarié par mon comportement.

— Il fallait y réfléchir avant !

— S'il vous plaît, supplia Lev, votre prix sera le mien ! Je vous verserai tout mon salaire de décembre et ma prime de Noël avec, si vous ne dites rien à monsieur Rose.

— Je veux trois mois de salaire et ta prime ! exigea Bisnard.

— C'est d'accord.

Bisnard eut un sourire satisfait.

— Est-ce que je peux partir, maintenant ? demanda Lev qui ne pensait qu'à rejoindre Anastasia.

— Pas avant d'avoir fini la vaisselle, décréta Bisnard, quittant la salle de plonge en fermant la porte à clé derrière lui.

Anastasia attendit en vain pendant une heure et demie dans les escaliers de service. Elle comprit qu'il ne viendrait pas et s'en alla retrouver sa mère avant que celle-ci ne s'impatiente.

— Ah, te voilà ! lui dit Olga lorsque Anastasia apparut dans la

salle. Viens, il est tard, rentrons ! Départ pour Genève demain matin à la première heure. Où est ce comte Romanov ? J'aurais aimé le saluer.

— Il a disparu...

— As-tu son adresse ? Son numéro ?

— Non...

— Tss, tant pis pour lui ! Il perd un point. Au fond, je le trouvais prétentieux. Pas comme ce Klaus, poli et élégant. La grande classe. Il t'a cherchée partout. Il voulait te saluer dignement. Je lui ai dit que je te transmettrais le message et du coup nous sommes convenus d'un déjeuner à Genève mercredi prochain. Le restaurant du *Beau-Rivage*. Son idée. Le *Beau-Rivage*, rien que ça. Juste toi, lui et moi. C'est lui qui invite. Élegant ce Klaus.

Anastasia suivit docilement sa mère. Elles récupérèrent leurs manteaux de fourrure au vestiaire puis quittèrent le Palace. Elle se sentait très triste. Comme vide. Pourquoi lui avait-il fait faux bond ? Elle songea qu'il ne l'aimait pas autant qu'elle.

Lev passa des heures à nettoyer la vaisselle. Lorsqu'il eut terminé et qu'il put enfin regagner la salle de bal, la fête était terminée depuis longtemps. Les lieux étaient déserts, tout était éteint. Le Palace dormait déjà.

Anastasia s'était envolée.

Ils s'étaient perdus.

*

Lev chassa ce souvenir de sa mémoire. Soudain la porte du balcon s'ouvrit et il vit apparaître Anastasia. Elle vint contre lui : ils ne se touchèrent pas de peur qu'on puisse les voir, mais ils semblaient s'enlacer. Lev plongea ses yeux dans les siens.

— Tu ne m'as jamais dit ce qui était arrivé à ton père, lui dit-elle.

— Ce qui nous arrivera à tous : il est mort.

Il posa doucement sa main sur son cœur.

— Je voudrais soigner tes blessures, Lev.

Lev sortit un paquet de cigarettes. Il en tendit une à Anastasia. Ils fumèrent en silence. Ils étaient bien.

— Quand partons-nous ? demanda Anastasia à mi-voix.

Il se pencha à son oreille et lui murmura sa réponse.

Anastasia eut un sourire radieux. Elle lui prit la main. Ils étaient seuls au monde. Mais soudain la porte du balcon s'ouvrit bruyamment et Macaire déboula sur le balcon, son manteau sur les épaules et celui d'Anastasia sous le bras.

— Ah, tu es là ! dit-il à sa femme d'un ton impatient. Tu fumes maintenant ? Eh bien, bravo ! Allez, viens, on s'en va !

Il était de très mauvaise humeur. Rien ne s'était passé comme prévu. Il salua Lev d'un geste rapide et tourna les talons, entraînant sa femme avec lui.

Alors que les époux Ebezner descendaient les grands escaliers en marbre, Lev les rattrapa, agitant la canne de Tarnogol en l'air comme pour se signaler.

— Attends, Macaire, dit-il, il faut que je te parle !

— Qu'y a-t-il encore ? demanda Macaire, irrité.

— Je voudrais te parler de cette histoire de présidence, mais loin des oreilles indiscreètes.

— Allons au salon Dufour, suggéra Macaire, désignant du regard les canapés confortables de la pièce à quelques pas de lui.

— Non, trop de va-et-vient. Allons plutôt marcher.

Les deux hommes sortirent dans la nuit glaciale. Ils s'éloignèrent de l'hôtel et marchèrent le long du Rhône. Macaire, malgré son épais manteau, grelottait comme un pauvre diable. Lev, lui, remonta le col de son veston et y enfonça son cou pour se protéger un peu du froid.

— Je t'écoute, dit Macaire, alors qu'ils déambulaient sur le quai désert.

— Ne t'en fais pas pour Tarnogol, le rassura Lev. Je vais lui parler.

— Et s'il ne veut pas entendre raison ? demanda Macaire.

— Je l'assommerai avec sa grosse canne, plaisanta Lev.

Lev, pour ajouter à sa blague, se replia sur lui-même et agita nerveusement sa canne comme Tarnogol le faisait souvent.

— Je suis Tarnogol ! ricana-t-il en imitant mal l'accent du bonhomme.

Il ne remarqua pas la voiture qui, garée sur le quai depuis des heures, venait de démarrer à son passage et s'apprêtait à débouler derrière lui, tous feux éteints.

Sur le perron de l'Hôtel des Bergues, les voituriers entendirent soudain un bruit de freins, puis des cris provenant du quai, à quelques pas de là. Ils s'y précipitèrent.

Un piéton venait d'être renversé par une voiture.

Chapitre 26.

Ultima Ratio

Arma fixait la pendule du salon, inquiète. 1 heure du matin. Où étaient-ils passés ? Pourquoi Moussieu et Médème ne rentraient-ils pas de leur dîner à l'Hôtel des Bergues ?

Soudain la porte d'entrée s'ouvrit dans une grande agitation. Arma se précipita vers le hall.

— Ah, ma petite Arma, s'exclama Macaire sans même s'étonner de la présence de son employée de maison à une heure pareille, Dieu soit loué, vous êtes encore là !

— Que se passe-t-il, Moussieu ?

— Anastasia... Grand drame !

Arma ouvrit des grands yeux terrifiés. Est-ce que Médème, inquiète des révélations qu'elle avait prévu de faire à son mari, avait fait une bêtise ? Est-ce qu'elle s'était suicidée ?

Mais voilà qu'Anastasia entra à son tour, boitant légèrement, soutenue par le cousin Jean-Bénédict et sa femme Charlotte, eux-mêmes suivis par un troisième homme, auquel Arma ne prêta pas attention car trop paniquée par ce qui avait pu se passer.

— Anastasia a été renversée par une voiture, raconta Macaire à Arma en entraînant tout le monde dans le salon. Et c'était Jean-Béné qui conduisait, figurez-vous !

— Heureusement, plus de peur que de mal, dit Charlotte Hansen, toujours heureuse de pouvoir placer un dicton à propos.

Elle avait reçu l'appel de son mari en sortant de son concert au Victoria Hall et l'avait immédiatement rejoint à l'hôpital. Jean-Bénédict semblait encore sous le choc. Le visage pâle comme la mort, il bredouillait en boucle le mensonge servi à sa femme lorsqu'il lui avait téléphoné pour la prévenir :

— ... étais à la maison... un peu malade... saison des gripes

quoi... pis ça allait mieux... voulus passer aux Bergues pour les pousse-café... serrer des mains quoi... toujours bon pour le carnet d'adresses... pis je me suis dit non, finalement pas envie... en repartant, oublié allumer les phares... quel idiot... non mais vraiment...

Quelques heures plus tôt, l'Opération Retournement avait pourtant commencé sous les meilleurs auspices. En rentrant de la banque, Jean-Bénédict s'était plaint à sa femme de se sentir fiévreux. Lorsque Charlotte était partie, vers 18 heures 45, pour rejoindre sa sœur et dîner avec elle avant le concert, elle avait vu son mari au fond de son lit. Aussitôt qu'elle eut passé la porte de leur hôtel particulier, Jean-Bénédict était sorti de sous sa couette. Il avait plusieurs heures devant lui : le concert finissait à 22 heures 15, à la suite de quoi Charlotte et sa sœur iraient certainement partager une verveine au *Remor*. Sa femme ne serait pas rentrée avant 23 heures, et retrouverait son mari profondément endormi, comme s'il n'avait pas quitté son lit. Elle ne pourrait pas se douter un instant de ce qui s'était passé ce soir-là. Jean-Bénédict avait considéré que c'était le meilleur des alibis. Car si par malheur l'Opération Retournement se passait mal, si la police l'interrogeait, il assurerait n'avoir pas bougé de son lit. Sa femme pourrait le confirmer. Et pour corroborer ses dires, il avait pris le soin de laisser son téléphone portable à la maison. Il avait lu dans un article que la police pouvait retracer les mouvements des téléphones portables grâce aux captations des antennes-relais.

Vers 20 heures, Jean-Bénédict était en embuscade au volant de sa voiture sur le quai des Bergues, comme prévu. Il avait trouvé un emplacement parfait et les éléments jouaient en sa faveur : la nuit était sombre et une forte brume montait des eaux du Rhône. On ne voyait rien à dix mètres. Personne ne pourrait relever sa plaque d'immatriculation, qu'il avait de surcroît masquée avec de la neige compacte.

Finalement, un peu après 21 heures 30, il avait remarqué deux silhouettes qui déambulaient sur le quai. Il ne voyait pas bien, mais il reconnut Macaire, et la personne à ses côtés, une canne à la main, ne pouvait être que Tarnogol. Il avait ressenti une poussée d'adrénaline : il était temps de passer à l'action. Il avait mis le contact sans allumer les phares et n'avait pas quitté des yeux les deux silhouettes à demi noyées dans le brouillard. Lorsqu'il avait jugé le moment propice, il avait démarré brusquement. Anastasia avait surgi soudain ; il l'avait vue trop tard et l'avait percutée.

— Tu n'y es pour rien, Jean-Béné, assura Anastasia qu'on avait installée sur le canapé du salon. Je voulais rejoindre Macaire et Lev

partis se promener et j'ai traversé le quai sans faire attention. C'est moi qui aurais dû être plus prudente. C'est totalement de ma faute.

Anastasia força un sourire pour détendre l'atmosphère et mieux dissimuler qu'elle ne racontait pas l'exacte vérité. Lorsqu'au moment du départ Lev avait demandé à parler à Macaire, elle avait pris peur. Lev l'avait déjà pris en aparté avant le dîner. Elle s'inquiétait de ce qui était en train de se tramer. S'apprêtait-il à tout lui révéler de leur liaison ?

Les voyant quitter l'hôtel, elle leur avait emboîté le pas, mais lorsqu'elle sortit sur le perron, ils avaient déjà disparu. Un voiturier lui avait indiqué la direction dans laquelle ils étaient partis, mais elle ne voyait rien. Elle longea le trottoir, puis soudain il lui sembla apercevoir, à travers la brume, deux silhouettes au milieu du quai. Elle s'était précipitée vers eux, mais au même moment, une voiture qu'elle croyait garée s'était engagée tous feux éteints sur le quai et l'avait percutée.

— En tout cas, dit Macaire, on a frôlé le drame !

— N'en faisons pas tout un plat ! nuança Anastasia.

— Tout de même, s'offusqua-t-il, ça aurait pu être très grave !

Macaire enfla la voix, ravi d'un incident qui lui redonnait de l'importance, après avoir été si terne aux yeux de ses confrères pendant tout le dîner. C'est lui maintenant qui avait la vedette. Dommage que Tarnogol n'ait pas assisté à ça !

Après l'accident, Anastasia s'était relevé d'elle-même, assurant qu'elle n'avait rien et qu'elle n'avait pas besoin d'une ambulance. Mais Macaire avait bien vu que tout n'allait pas si bien, que sa jambe était gonflée à l'endroit de l'impact. Tout ce petit monde était alors retourné se mettre au chaud à l'Hôtel des Bergues : on avait installé Anastasia dans le salon Dufour, allongée sur un canapé, la jambe surélevée par une pile de coussins, tandis que Macaire s'était chargé de prévenir l'hôpital. Il parlait fort dans le téléphone, le visage grave, tandis que des employés s'agitaient nerveusement. Comme ce moment coïncidait avec les premiers départs des convives de la soirée, un attroupement s'était rapidement formé à l'entrée du salon, à mesure que les gens passaient devant. « Que se passe-t-il ? » demandait-on. Et les employés de l'hôtel de raconter, prenant des airs épouvantés : « Un accident, presque devant l'hôtel... un miracle que ce ne soit rien de grave... la prochaine fois, il y aura un mort, les quais sont très mal éclairés. »

Macaire, repensant à la scène, se félicita de ce que tous les banquiers attroupés aient été témoins de son autorité. Ah, ils avaient tous vu qui il était vraiment, comme il avait pris la situation en main.

Il avait appelé le directeur des Hôpitaux universitaires de Genève, dont il était un intime, et il avait exigé d'être reçu illico par un grand professeur ! Il ne s'était même pas préoccupé de l'heure tardive. Extrême urgence, quoi ! « Sortez-moi le professeur du lit s'il le faut ! » qu'il avait vociféré au téléphone. Le directeur avait aussitôt prévenu ses sous-fifres. Il avait dû les faire trembler parce que, quand le directeur de l'hôpital donnait des ordres, ça bardait ! Les Ebezner qui débarquent, service sur mesure ! À leur arrivée à l'hôpital, on les attendait déjà. On leur avait déroulé le tapis rouge. Ils étaient des personnages importants de Genève, nom d'une pipe ! Pas besoin de poireauter des heures dans une salle remplie d'éclopés en attente de soins, ça non ! Directement les examens avec les grands pontes ! Et encore des examens complémentaires parce qu'on ne sait jamais. Mais solide, le chouchou !

— Arma, ordonna Macaire en grand commandeur, glace pour Madame sur le genou, et glace dans des verres pour tout le monde car nous allons nous servir un petit *ouisky*.

— Ah oui, approuva Charlotte, un truc fort ! Parce que bonjour les émotions !

Macaire déposa sur le front de sa femme un baiser mouillé tandis qu'Arma, dans un trot de mulet, arrivait de la cuisine chargée de glaçons. Elle appliqua sur le genou de Médème une poche de froid sans oser la regarder. Puis, ainsi que Moussieu avait ordonné, elle servit du *ouisky* à chacun des invités. Ce n'est que lorsqu'elle s'approcha du troisième homme qu'elle le reconnut soudain. C'était l'homme du journal. C'était Lev Levovitch !

— Bonjour, madame, la salua-t-il avec une bonté et une considération dont aucun invité des Ebezner n'avait jamais fait preuve à son égard en dix ans de service dans cette maison.

La photo qu'elle avait vue dans le journal ne lui rendait pas justice. Il était d'une beauté absolue. Ses yeux... Les traits de son visage... Cette élégance... Cet air altier... Arma tomba en pâmoison. Et voilà qu'il engageait la conversation. Il s'intéressait à elle ! Il lui demanda d'où elle venait. « Je suis albanaise », dit-elle. Et lui qui soudain lui parlait en albanais.

Arma ouvrit des yeux émerveillés : elle était conquise.

— Oh, Lev ! Tu parles sa langue ! s'extasia Macaire qui, une fois de plus, ne pouvait masquer son admiration

— Mon albanais est rudimentaire, regretta Lev.

— Votre albanais est très bon, moussieu Levovitch, lui assura Arma.

Et modeste, par-dessus le marché ! songea-t-elle.

— Et où as-tu appris ce charabia ? demanda Macaire.

— J'ai eu une fiancée albanaise il y a quelques années, une nièce

de l'ex-roi d'Albanie. Ça n'a pas duré. Je suis allé plusieurs fois sur la côte Adriatique albanaise, notamment depuis Corfou. C'est absolument magnifique ! La mer est turquoise, les gens d'une bonté infinie.

Le visage d'Arma s'illumina, tout émue qu'elle était de l'intérêt soudain qu'on lui portait ainsi qu'à son pays natal.

— Je raffole du Trilece, confia alors Lev à Arma.

— Le quoi ? demanda Macaire.

— Un gâteau aux trois laits, expliqua Arma. Je vous en aurais volontiers préparé un, mais il faut le laisser reposer plusieurs heures. Par contre, il y a de quoi faire des ravani à la cuisine.

— Des quoi ? interrogea encore Macaire.

— Des ravani, expliqua cette fois Lev, des gâteaux à base de yoghourt. Moelleux à souhait. Mais plus ottoman qu'albanais, non ?

Arma sourit car Lev avait raison. Elle était subjuguée. Elle était pourtant censée haïr cet homme. Comment cela pouvait-il être possible ? Décontenancée, elle décréta qu'elle allait préparer des ravani et s'éclipsa à la cuisine. Elle était troublée. Elle comprenait la passion de Médème. Moussieu était certes une personne fantastique, mais Lev était de ceux qu'on ne rencontrait qu'une fois par vie. Pourtant, elle ne pouvait pas imaginer que cet homme, qui semblait si bon, puisse vouloir prendre la place de Moussieu à la banque. Aussi, lorsque Lev apparut dans la cuisine, quelques instants plus tard, pour chercher de l'eau, elle saisit l'occasion pour lui en parler :

— J'ai une question à vous poser, moussieu Levovitch...

— Je vous en prie.

— C'est délicat...

— Vous n'avez pas besoin de prendre de gants avec moi, Arma.

Elle se lança :

— Est-ce que c'est vrai que vous voulez voler la présidence de la banque à Moussieu ?

— Non ! lui répondit Lev en ouvrant de grands yeux offusqués. Évidemment que non ! Qui vous a raconté une chose pareille ?

— C'est ce que j'ai entendu dire.

— Sinior Tarnogol, le vice-président de la banque, voudrait me faire élire président. Mais je lui ai clairement dit non. Je pense lui avoir fait entendre raison. Ce sera Macaire le président.

Une heure plus tard, tout le monde était réuni dans la cuisine, s'enthousiasmant à la vue de ce beau gâteau rond qui sortait du four et qu'Arma découpa en bouchées dont chacun se délecta.

Il était 2 heures 30 du matin, lorsque Jean-Bénédict, Charlotte et Lev s'en allèrent finalement, célébrant l'Albanie, remerciant Arma la main sur le cœur, promettant de revenir manger des ravani tous

ensemble.

Macaire, lui, était profondément désarçonné. Il venait de se rendre compte que Levovitch avait conquis tout le monde. Des patrons des banques à Arma, on l'adorait. Il était irrésistible. Il était fait pour être le président de la banque. C'était une évidence. C'était le meilleur choix pour la banque. Macaire était résigné. Il devait abandonner. À ce moment-là, il sentit son téléphone portable vibrer dans sa poche. Qui pouvait bien l'appeler à une heure pareille ? En voyant le nom qui s'affichait sur l'écran, il resta un instant interdit. Avant de s'éclipser pour prendre la communication.

Profitant d'être seules dans la cuisine, Arma murmura à sa patronne :

— Médéme, ce moussieu Lev est extraordinaire... Je n'ai jamais rencontré quelqu'un de pareil.

— Vous devez comprendre, confia Anastasia, que Lev et moi, ce n'est pas une passade, ni un coup de tête. Nous sommes faits pour être ensemble. Nous aurions dû être ensemble depuis le premier jour. Mais rien ne s'est passé comme prévu.

*

Genève, 15 ans plus tôt.

Trois mois après le Grand Week-end

— Oh, mon Dieu ! s'extasia Olga, comme si elle venait d'avoir un orgasme, en voyant la bague au doigt d'Anastasia. Ce diamant est énorme !

Ayant entendu le mot *diamant*, Irina accourut.

— Klaus t'a déjà demandée en mariage ? s'étrangla-t-elle. Ça fait à peine quelques mois que vous êtes ensemble.

— Ne t'inquiète pas, la rassura Anastasia, ce n'est pas une bague de fiançailles.

Irina poussa un soupir de soulagement. Son gestionnaire de fortune l'avait demandée en mariage deux semaines plus tôt et elle ne voulait pas se faire voler la vedette par sa sœur. Oui, elle ne pensait pas qu'il ferait sa demande si vite, mais, comme il le disait lui-même, il n'était pas si jeune. Mariage prévu à l'automne. Hôtel *Beau-Rivage* en principe. Rien que ça !

— Ce Klaus quand même ! s'émerveilla Olga. D'abord les boucles d'oreilles, après le collier, maintenant une bague. Il offre des diamants comme ça ! Juste pour faire plaisir à sa bien-aimée ! Surtout, occupe-t'en bien ! Ne le laisse pas filer !

Anastasia força un sourire. Elle voulut expliquer à sa mère que plus il lui faisait mal, plus les cadeaux étaient gros. Elle voulut déboutonner son chemisier et montrer les bleus qui lui marquaient le corps. Mais elle n'osa pas. Elle avait honte. Elle avait peur qu'on ne la prenne pas au sérieux. Et puis, il avait promis que ça ne se reproduirait plus, il avait promis de se faire aider à gérer ses accès de colère. Quand il s'emportait, il regrettait aussitôt, il lui demandait pardon, se mettait à genoux, l'appelait sa princesse. Elle ne savait plus quoi penser.

— Quelle belle rencontre, ce Klaus ! dit alors Olga. Je suis heureuse pour toi, Nastya, et je ne dis pas ça par rapport aux cadeaux. C'est un type bien, ça se sent. Souriant, généreux. Et puis, vous faites un très beau couple.

— On a des problèmes, confia Anastasia.

— Mais tous les couples ont des problèmes, ma fille ! Les problèmes, c'est bon signe : ça signifie que le couple vit et se soude. Un couple, ça se construit. N'oublie jamais qu'il n'y a pas de problème qui ne puisse pas être réglé.

— Klaus doit rentrer définitivement à Bruxelles dans un mois, il veut que je vienne m'y installer avec lui.

— C'est formidable ! Vous allez emménager ensemble ! Ça veut dire que c'est du sérieux.

— Je n'ai même pas terminé mes études.

— Tu pourras les terminer à Bruxelles, non ? Et puis, franchement, tu crois vraiment que c'est avec des études de littérature que tu t'en tireras dans la vie ? Alors que tu as ce gentil jeune homme, de très bonne famille et tout amouraché, qui veut t'emmener avec lui. J'ai connu des dilemmes pires que celui-ci !

Avec Klaus, tout s'était fait si vite. Anastasia ne savait plus très bien ni comment, ni pourquoi.

Après que Lev lui eut posé un lapin le soir du bal, elle avait beaucoup réfléchi. Se voyait-elle vraiment vivre dans une chambre de bonne toute sa vie ? Elle ne voulait pas finir aigrie comme sa mère. Elle s'était persuadée que son histoire avec Lev finirait en eau de boudin. Alors elle avait revu Klaus, elle s'était laissé séduire. Il lui offrait la promesse d'une vie différente, loin de toutes les difficultés qu'elle avait pu connaître. Mais il ne supportait pas d'être contredit. Il ne supportait pas la frustration. Il était facilement brutal. Elle se

sentait si seule.

Son unique et véritable ami était Macaire Ebezner. Elle ne le connaissait pourtant pas depuis très longtemps, mais il se montrait si gentil et attentionné à son égard. Depuis le Grand Week-end, elle le revoyait régulièrement. Ils se retrouvaient pour prendre un thé au *Remor*, le café un peu intello de la place du Cirque, et pouvaient y passer des heures. Le dimanche, il l'invitait chez ses parents qui habitaient une magnifique propriété à Collonge-Bellerive.

Anastasia n'était pas attirée par Macaire, mais elle se sentait bien avec lui. Elle pouvait être elle-même et se confier. Il savait tout : son histoire familiale, le petit appartement des Pâquis, sa mère vendeuse au *Bongénie*.

Quand Anastasia annonça à Macaire son départ imminent pour Bruxelles, il lui dit qu'elle lui manquerait beaucoup. Qu'il viendrait lui rendre visite en Belgique. Qu'ils s'écriraient. Devant le *Remor*, au moment de se dire adieu, elle lui avait collé un gros baiser sur la joue. Au fond, songea-t-elle ce jour-là, le seul homme qu'elle avait jamais aimé passionnément, c'était Lev. Le petit employé d'hôtel.

Depuis le Grand Week-end, ils étaient restés en contact. Tous les dimanches, elle allait s'installer dans une cabine téléphonique et elle appelait le restaurant du Palace. Elle demandait à parler à Lev. On la connaissait maintenant. Le maître d'hôtel allait chercher Lev et bientôt il apparaissait à l'autre bout du fil. Elle était tellement heureuse quand elle entendait le son de sa voix, une excitation indescriptible l'envahissait. Mais pourquoi l'avait-il éconduite le samedi soir du bal Ebezner ? Il n'avait jamais voulu lui donner de véritables explications, se contentant d'arguer qu'il avait été retenu. Et puis, il avait promis à plusieurs reprises qu'il prendrait le train pour venir la voir à Genève, mais il ne l'avait jamais fait, invoquant toujours une excuse. S'il tenait vraiment à elle, il aurait tenu parole. Elle déduisait de ce comportement que Lev ne tenait pas vraiment à elle, alors qu'elle pensait à lui sans cesse. Au cours de leurs nombreux appels, elle n'avait jamais osé lui révéler sa relation avec Klaus. Peut-être la preuve qu'elle l'aimait ?

Anastasia partit pour Bruxelles le premier dimanche d'avril. Ce ne fut que ce jour-là, depuis une cabine de l'aéroport de Genève-Cointrin, qu'elle trouva le courage de téléphoner à Lev pour lui annoncer son départ.

— Anastasia ? dit Lev, tout enjoué, en prenant le téléphone.

— J'ai rencontré quelqu'un, lui dit-elle d'emblée. Il s'appelle Klaus.

Lev, touché au cœur, s'efforça de masquer sa douleur.

— Tu as le droit de faire ce que tu veux, répondit-il sèchement. Nous ne sommes pas vraiment ensemble de toute façon. C'est pour ça que tu m'appelles ?

— Je pars avec lui vivre à Bruxelles.

— Quand ?

— Aujourd'hui.

Deuxième coup de poignard. Il y eut un long silence, elle se sentit obligée de se justifier :

— Le samedi soir du bal, tu étais où ? Je t'ai attendu désespérément.

Il resta muet : comment lui avouer qu'il avait été humilié par Bisnard et s'était retrouvé à recurer de la vaisselle en guise de punition ?

— Peu importe, finit-il par dire. C'est qui ce Karl ?

— Klaus, corrigea Anastasia. Son père a une industrie.

— Il est riche ? demanda Lev.

— Très, mais...

Elle s'interrompit. Avant de reprendre :

— Ce n'est pas parce qu'il est riche, Lev. Ça n'a rien à voir. Et puis, qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu n'en as rien à fiche de moi !

— Ce n'est pas vrai ! protesta Lev.

— Si c'était le cas, tu serais venu à Genève, comme tu me l'as promis tellement de fois !

Lev resta muet. Il tenait le combiné d'une main, et de l'autre il jouait avec la bague qu'il gardait dans sa poche. La bague de sa mère, Dora, le seul objet qui lui restait d'elle. Cette bague était pour Anastasia, il le savait depuis leur première nuit. Depuis décembre, il n'avait qu'une idée en tête : venir retrouver Anastasia à Genève et lui offrir ce bijou. Mais pour le moment, il n'avait pas le premier franc pour se payer un billet de train : ses trois derniers salaires et sa prime de Noël avaient été rançonnés par monsieur Bisnard en échange de son silence. Cela n'avait d'ailleurs servi à rien, car si Bisnard avait tenu sa langue, les autres employés s'étaient chargés de le dénoncer à monsieur Rose. Ce dernier avait été furieux. Pour ne pas avoir à licencier Lev, il avait été obligé de lui infliger une sanction exemplaire : un mois de retenue sur salaire, ainsi qu'un blâme pour faute grave doublé d'un dernier avertissement avant licenciement.

Pour Lev, cela signifiait plus d'argent jusqu'en mai. Suite à cette réprimande, il lui avait été impensable de demander à monsieur Rose de lui avancer de l'argent. Quant à son père, il avait refusé de lui prêter la moindre somme. « Tu n'avais qu'à avoir des économies », lui avait dit Sol qui voulait donner une leçon à son fils. Lev avait bien essayé de prendre le train en resquillant, mais il s'était fait attraper par les contrôleurs à Montreux. Il avait été débarqué manu militari et

s'était vu infliger une amende de surcroît. Et, bien entendu, il était beaucoup trop fier pour mentionner quoi que ce soit à Anastasia. Que penserait-elle de lui ? Qu'il était un vagabond, un mauvais parti.

— Au revoir, Lev, murmura Anastasia, lui portant l'estocade.

Une larme de rage coula sur la joue de Lev.

— Au revoir, Anastasia, dit-il en raccrochant abruptement.

Une heure plus tard, lorsque son avion décolla et qu'elle contempla la Suisse et Lev qui s'éloignaient d'elle, Anastasia, en pleurs contre le hublot, prit la mesure de l'erreur qu'elle venait de commettre.

*

Dans la cuisine des Ebezner, Anastasia confia à Arma :

— Depuis le premier jour, Lev et moi savons que nous sommes faits l'un pour l'autre. Mais la vie n'a pas cessé de nous séparer.

Arma, bouleversée, dit alors à sa patronne :

— Je ne dirai rien à Moussieu, c'est promis. Partez avec Lev. C'est votre destin.

À ce même moment, Macaire, suivant les indications qu'il avait reçues par téléphone, marchait dans la nuit sur le chemin de Ruth. Soudain, Sinior Tarnogol surgit de l'obscurité devant lui. Il semblait très nerveux.

— Je suis en danger, Macaire, lui confia d'emblée Tarnogol. Le contre-espionnage suisse est à mes trousses. La situation est grave.

Macaire fit semblant d'être étonné par la nouvelle. Il songea que c'était le moment de faire part à Tarnogol de sa proposition : simuler sa mort en échange de la place de président et de ses actions. Mais Tarnogol poursuivit :

— Le gouvernement suisse veut m'empêcher de faire un coup d'État au sein de la banque.

— C'est votre intention ? interrogea Macaire.

Tarnogol répondit dans un sourire mauvais :

— Tu n'as jamais eu la carrure d'un président, Macaire. Alors, ne viens pas espérer que je te fasse élire et que je renonce à tout, simplement pour apaiser le courroux de mes ennemis. J'ai plus de courage que ça !

— Vous êtes le diable ! s'écria Macaire.

— Mais ça, tu le sais depuis quinze ans, rappela cyniquement Tarnogol.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Je te propose un nouveau pacte. Gagnant-gagnant.

— C'est-à-dire ?

— Nous annulons notre accord d'il y a quinze ans. Je te rends tes actions et tu peux devenir président. Par contre, en contrepartie, tu me rends ce que je t'ai donné à l'époque.

— Comment ça ? s'étrangla Macaire.

— Je suis prêt à revenir en arrière ! tonna Tarnogol. Tu renonces à la contrepartie d'il y a quinze ans et tu deviens président de cette foutue banque.

— Vous voulez dire que... murmura Macaire sans oser terminer sa phrase.

— Je veux dire que tu perds Anastasia ! s'écria Tarnogol d'un air diabolique. C'est ma condition !

— Je vous interdis de toucher à un cheveu d'Anastasia ! menaça Macaire.

— Tu perdras Anastasia, répéta Tarnogol. Tu seras président de la banque, mais tu seras seul.

DEUXIÈME PARTIE

Le week-end du meurtre

Du vendredi 14 au dimanche 16 décembre

Chapitre 27.

Premières pistes

Vendredi 29 juin 2018, en début de matinée, dans ma chambre du Palace de Verbier.

Scarlett et moi étions rentrés de Genève la veille au soir. Je dois avouer que notre escapade m'avait bien plu. Surtout, elle nous avait permis quelques bonnes avancées dans l'enquête. Aussi, depuis l'aube, j'avais repris mes notes que je comparais aux différents articles dénichés par Scarlett et qu'elle avait affichés sur le mur de ma suite.

Que savions-nous ?

Que la victime était une personnalité appréciée et n'avait pas d'ennemi particulier.

Que l'actuel président de la banque, nommé après le meurtre, n'était, d'après l'huissier, plus le même homme depuis les événements.

Que la voisine des Ebezner en savait beaucoup. Elle était la présidente de la Fondation suisse d'aide aux orphelins, une organisation caritative très en vue à Genève. Pendant des années, le président d'honneur avait été Horace Hansen, qui avait pris cette cause à bras-le-corps. La Fondation organisait chaque année, dans un grand hôtel de Genève, une soirée de gala pour lever des fonds. Horace Hansen y invitait toujours des personnalités de la banque : elle avait ainsi, au fil du temps, rencontré Abel Ebezner, Sinior Tarnogol, Jean-Bénédict Hansen, Macaire Ebezner, ainsi que Lev Levovitch. La voisine nous avait dit :

— On sentait qu'Abel Ebezner éprouvait de la rancœur envers son fils, à cause de cette histoire d'actions. Il s'en ouvrait facilement. Ça faisait de la peine pour Macaire. Mais quand il a emménagé à côté de chez moi avec son épouse, je me suis rendu compte qu'il n'était pas du tout tel que le père le décrivait.

— Et Lev Levovitch ? avais-je demandé.

— Un homme extraordinaire. Il entraît quelque part, on n'avait d'yeux que pour lui. On sentait bien qu'Abel Ebezner éprouvait de l'attachement pour Lev Levovitch. D'après ce que disaient les gens, il était un peu son bras droit.

Scarlett et moi avions découvert que la voisine avait un petit côté fouineur qui n'était pas pour nous déplaire et qui pourrait nous servir. Après les événements du Grand Week-end, elle avait mis le grappin sur Arma, l'employée de maison des Ebezner, pour essayer d'en savoir plus. « Arma disait que cette maison vide, c'était affreux. Qu'elle avait tout vu venir. Qu'elle savait qu'Anastasia avait prévu de s'enfuir avec son amant. »

Des coups contre la porte de ma suite m'arrachèrent à ma lecture. J'allai ouvrir : c'était Scarlett.

— Déjà au travail, l'écrivain ? me demanda-t-elle en voyant les feuilles étalées sur ma table de travail.

— Je relisais des notes.

— Vous m'accompagnez pour le petit-déjeuner ?

— Avec plaisir.

Nous descendîmes sur la terrasse de l'hôtel et nous nous installâmes à une table au soleil.

— Comment avance votre livre ? me demanda Scarlett.

— Plutôt bien, répondis-je. Je rassemble tout ce que nous trouvons.

— Quand est-ce que je pourrai lire ce que vous avez déjà écrit ?

— Bientôt, lui promis-je.

Un serveur nous apporta une cafetière et un panier de viennoiseries. Elle prit délicatement un croissant et en avala une bouchée. Puis elle m'interrogea :

— Est-ce que vous avez une piste ?

— Concernant le meurtrier ? Non, pas encore. J'en suis encore à notre conversation avec la voisine des Ebezner.

— Et... ?

— Je pense que ce qui s'est passé chez les Ebezner, le vendredi matin du Grand Week-end, n'est pas une coïncidence. C'est lié à ce qui s'est passé ensuite.

Tout en parlant, je m'étais préparé une tartine de confiture que je plongeai d'un geste machinal dans mon café. Je m'amusai de ce geste. C'était une habitude de Bernard. Tous les matins, avant de rejoindre sa maison d'édition, rue La Boétie, il s'arrêtait au *Mesnil*, le restaurant en bas de l'immeuble. Il commandait des tartines de confiture qu'il trempait dans son café.

— Lié comment ? interrogea Scarlett.

— À nous de le découvrir.

Ma tartine et ma tasse de café avalées, je me levai de table.

— Vous partez déjà ? s'étonna Scarlett.

— Je dois retourner travailler. Vous savez, ce livre que j'ai commencé à cause de vous.

Elle me sourit.

— L'écrivain, étant donné que je ne vais pas vous voir de la journée, nous pourrions dîner ensemble. Il paraît que le restaurant italien du Palace est une merveille.

— *Italien* est toujours une bonne idée, acceptai-je.

— À ce soir. Travaillez bien !

Je regagnai ma chambre. Je m'installai derrière ma table et me replongeai dans le témoignage de la voisine. Grâce à elle, nous savions ce qui s'était passé le vendredi 14 décembre chez les Ebezner.

Chapitre 28.

Faux départs (1/2)

Vendredi 14 décembre – deux jours avant le meurtre

L'aube pointait.

Dans la nuit d'hiver, la façade de la grande maison des Ebezner était éteinte à l'exception d'une fenêtre : celle du boudoir. Enfermé dans la petite pièce, ceint d'une robe de chambre, Macaire était penché sur son cahier :

Ma dernière mission aura lieu en ce Grand Week-end de la Banque Ebezner, à Verbier.

La P-30 m'a demandé d'empêcher Sinior Tarnogol de prendre le contrôle de la Banque Ebezner.

Ma marge de manœuvre est très limitée : soit je convaincs Tarnogol de me nommer président, soit je devrais le tuer. Je sais que, si j'échoue, la P-30 me mettra sur le dos ce double meurtre auquel j'ai indirectement participé.

Je n'aurais jamais cru devoir un jour en arriver là. Mais je ne peux pas m'apitoyer sur mon sort car je suis le seul responsable de cette situation. C'est moi en effet qui ai permis à Tarnogol d'en arriver là en lui cédant mes parts de la banque.

Et puisque ce texte est ma confession, il

reste un secret que je dois livrer ici. Je dois vous révéler ici ce que m'a donné Sinior Tarnogol en échange de mes actions de la banque.

Et c'est ainsi que, pour la première fois, Macaire raconta en détail tout ce qui s'était passé quinze ans plus tôt au Palace de Verbier.

Lorsqu'il eut achevé son récit, il était presque 7 heures du matin. Le jour se levait doucement. Refermant son cahier, il considéra ce petit assemblage de papier qui recelait tous ses secrets. Il décida alors de ne pas le ranger, comme toujours, dans le coffre dont il détenait seul le code. Il le cacha plutôt sur un rayonnage de la bibliothèque, derrière une rangée de livres. Au cas où il se passerait quelque chose ce week-end, songea-t-il. Pour que toute la vérité puisse éclater.

Il avala un rapide petit-déjeuner dans la cuisine déserte. Arma était en congé jusqu'à lundi. Sa présence rassurante derrière les fourneaux lui manqua soudain. Il aimait la trouver ici en se levant le matin, et en rentrant le soir. *Bonjour Moussieu*, se murmura Macaire à lui-même.

Il était bientôt l'heure de prendre la route pour Verbier. Il regagna la chambre à coucher où Anastasia dormait encore, traversa la pièce à pas de velours et pénétra sans bruit dans la salle de bains. Il se doucha, s'habilla avec soin, se rasa de près. Sa valise était bouclée depuis la veille et déjà dans le coffre de sa voiture.

Prêt au départ, il embrassa délicatement sa femme sur la joue, s'efforçant de ne pas la réveiller. Anastasia ne dormait plus depuis longtemps mais gardait les yeux clos : elle n'avait pas le courage d'affronter son mari. Aujourd'hui, elle allait le quitter pour toujours.

— Au revoir, chouchou, murmura Macaire en lui soufflant de façon désagréable dans l'oreille. (Elle dut faire un effort pour rester immobile.) Je pars pour Verbier, je te reviendrai président dimanche. Tu verras, tout se passera bien. Je te rappelle qu'Arma est en congé aujourd'hui, j'espère que tu ne m'en veux pas de te laisser toute seule ici.

Le chouchou, conservant son air de vierge endormie, songea que l'absence d'Arma l'arrangeait bien. Macaire l'embrassa encore une fois puis il s'en alla.

Lorsque Anastasia entendit la porte de l'entrée claquer, elle sauta du lit. Elle s'en voulait de partir comme elle en avait l'intention,

lâchement. Mais elle ne pouvait faire autrement.

Elle sortit de son armoire le bagage qu'elle avait caché. La veille au soir, sur le balcon de l'Hôtel des Bergues, lorsqu'elle avait demandé à Lev la date de leur fuite, il lui avait murmuré dans le creux de l'oreille : « Demain matin. Rendez-vous à 11 heures devant les guichets de la gare Cornavin. »

Elle ne voulait pas attendre une seconde de plus pour s'enfuir de cette maison. Peu lui importait qu'il soit encore tôt. Elle irait boire un café quelque part en attendant 11 heures.

Macaire, au volant de sa voiture, passa le portail de sa propriété. Il venait de s'engager sur le chemin de Ruth lorsqu'une silhouette se dressa sur la banquette arrière et lui lança un retentissant « Bonjour, Macaire ! ».

Celui-ci, manquant d'avoir une crise cardiaque, écrasa la pédale de frein et se retourna : c'était Wagner.

— Vous êtes complètement cinglé ! s'écria Macaire.

— Et vous, vous n'êtes pas prudent de laisser votre voiture ouverte, lui fit remarquer Wagner.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ?

— C'est un grand jour pour vous, Macaire. Je veux être certain que vous êtes fin prêt.

— En douze ans au sein de la P-30, je n'ai failli à aucune de mes missions. Soyez tranquille.

— Ravi de l'entendre. Vous êtes donc résolu à éliminer Tarnogol ?

— Je suis résolu à ne pas laisser ma banque tomber entre ses griffes. Le mode opératoire m'appartient. Vous n'êtes jamais intervenu dans ma façon d'agir. Les résultats ont toujours été au rendez-vous.

— Faites comme vous voulez, Macaire. Mais vous avez intérêt à être élu président de la banque demain soir ! Sinon les conséquences seraient désastreuses pour tout le monde, à commencer par vous.

— Tout ira bien, ne vous en faites pas, Wagner. Je trouve vraiment déplorable que vous ressentiez le besoin de me menacer, moi qui ai servi le pays sans faillir pendant douze années.

— Tout ce que je souhaite, Macaire, c'est que vous terminiez en beauté votre carrière au sein de la P-30. Vous avez la fiole de poison au cas où ?

Pour toute réponse, Macaire sortit le flacon de sa poche et l'agita devant Wagner qui afficha un air satisfait.

— N'oubliez pas qu'il faut huit à douze heures pour que le poison fasse son effet, lui rappela-t-il avant de descendre de voiture.

Macaire redémarra aussitôt et fila sur le chemin de Ruth.

À 11 heures du matin, Anastasia traversa le grand hall de la gare Cornavin, son petit bagage à la main.

Elle avait eu beaucoup de peine à quitter la maison de Cologny. Elle s'était laissé envahir par la nostalgie. Elle avait effectué un dernier pèlerinage à travers les différentes pièces, submergée par l'émotion. Elle avait longuement pleuré. Elle quittait une vie qu'elle avait aimée malgré tout. Elle quittait un homme qui avait toujours été bon avec elle. Au fond, Macaire avait été la seule personne qui ne lui avait jamais fait de mal et elle s'apprêtait à le trahir et lui briser le cœur. Elle lui avait laissé un mot sur le lit, quelques lignes pour lui dire qu'elle le quittait, qu'elle était partie à jamais, qu'il ne fallait pas essayer de la retrouver. Pour marquer la rupture, elle avait même songé à laisser sa bague de fiançailles avec le message. Un saphir que Macaire lui avait offert en lui demandant de l'épouser. Elle ne l'avait pas beaucoup porté : le saphir avait été vite remplacé par un énorme solitaire. Au moment d'abandonner la bague, elle avait fixé cette pierre bleue, et finalement, sans savoir pourquoi, elle avait décidé de l'emporter avec elle. Peut-être pour garder un souvenir de cette vie qu'elle s'apprêtait à laisser derrière elle. Elle l'avait mise dans sa poche et était partie pour la gare. Elle se demandait où Lev avait prévu de s'enfuir. Peut-être le train pour Milan ? Ou Venise ? Elle avait toujours rêvé de vivre en Italie.

Arrivée à hauteur des guichets, elle le vit. Elle se jeta dans ses bras.

— Lev ! Je croyais que ce jour n'arriverait jamais !

— Anastasia... murmura-t-il d'une petite voix qui trahissait des soucis.

Elle comprit que quelque chose ne tournait pas rond. Elle remarqua qu'il n'avait pas emporté de bagage.

— Que se passe-t-il, Lev ?

— Je dois aller à Verbier, Anastasia.

— Au Grand Week-end ? Mais pourquoi ?

— Il vaut mieux que tu n'en saches rien. Fais-moi confiance, tout ira bien. Nous décalons notre départ de deux jours, c'est tout.

— Je veux savoir ce qui se passe, exigea Anastasia.

Lev soupira avant de lâcher :

— C'est Macaire...

— Quoi, *Macaire* ?

— Il ne va pas être élu à la présidence de la banque.

Anastasia eut un air catastrophé : si Macaire n'était pas élu à la présidence et qu'elle le quittait, il ne le supporterait pas. Il risquait de

mettre fin à ses jours, elle le savait.

— Je ne devrais pas te mêler à tout ça, poursuivit Lev. J'ai reçu un appel de Jean-Bénédict Hansen : apparemment Tarnogol est prêt à élire n'importe qui à la place de Macaire. Je crois qu'il en fait une affaire personnelle, qu'il veut le pousser à bout ou faire pression sur lui, mais je ne comprends pas pourquoi. Ce Grand Week-end sent le roussi. J'ai peur que tout cela ne prenne une tournure dramatique.

Anastasia était atterrée :

— Je ne peux pas le quitter... murmura-t-elle. Si Macaire n'est pas élu président, je ne peux pas le quitter...

Elle se sentit soudain prisonnière. Prisonnière de cet homme, prisonnière de cette vie. Une larme dévala sa joue. Lev l'essuya du bout du pouce, puis il enlaça Anastasia pour la réconforter.

— Je vais tout arranger, lui dit-il. Je te promets que d'ici la fin du week-end, tout sera arrangé. Dimanche, nous partirons pour de bon, loin de Genève, loin de tout. Dimanche, nous serons enfin libres ! Je te le promets.

Anastasia retourna à Cologny le cœur serré. Elle regrettait à présent qu'Arma n'ait pas pu rester pour le week-end. Elle n'avait aucune envie de se retrouver toute seule dans cette immense bicoque pendant deux jours. Lorsque le taxi la déposa devant la maison, elle sentit une immense déception l'envahir. Elle ne pouvait s'empêcher de penser à ce qui se passerait si Macaire n'était pas élu président. À cette évocation, son estomac se noua.

Déverrouillant la lourde porte d'entrée, elle s'efforça de se convaincre que tout irait bien et fit contre mauvaise fortune bon cœur : au moins, elle aurait le temps de réfléchir tranquillement à ce qu'elle voulait emporter, et troquer son petit bagage contre une valise plus conséquente. Prendre quelques vêtements supplémentaires, et surtout quelques objets auxquels elle tenait. Oui, deux valises même. Elle pourrait prendre quelques livres également.

Pénétrant dans le hall, Anastasia perçut du bruit qui venait du boudoir. Elle pensa machinalement qu'il s'agissait d'Arma et se dirigea vers la pièce. Mais elle s'arrêta soudain net en songeant d'une part qu'Arma avait congé et que, d'autre part, si c'était Arma qui était là, la porte d'entrée aurait été déverrouillée. Anastasia sentit soudain la peur l'envahir. Elle voulut s'enfuir, mais il était trop tard : la porte du boudoir s'ouvrit violemment et un homme vêtu de noir apparut, les mains gantées et le visage masqué par une cagoule, prêt à se jeter sur elle.

Chapitre 29.

Faux départs (2/2)

15 ans plus tôt

*Avril, trois semaines après le départ d'Anastasia
à Bruxelles avec Klaus*

À 9 heures du matin, une berline noire arriva devant le Palace de Verbier. Des employés de l'hôtel, au garde-à-vous, attendaient l'hôte de marque qui séjournait régulièrement dans l'établissement.

Le chauffeur se dépêcha d'ouvrir la portière et, dans un long cérémonial, Sinior Tarnogol sortit du véhicule.

Sinior Tarnogol était l'un des clients les plus exigeants du Palace. Et certainement le plus redouté : monsieur Rose disait que, par son influence, Tarnogol pourrait ruiner la réputation de l'hôtel. Aussi consigne avait été donnée à l'ensemble du personnel de le servir avec un soin particulier.

Les employés, en rang, saluèrent chacun l'arrivant : « Bonjour, monsieur Tarnogol. » « Bienvenue au Palace de Verbier, monsieur Tarnogol. » Pour toute réponse, Tarnogol les toisa avec indifférence et monta les marches qui menaient à la grande porte d'entrée où l'attendait monsieur Rose qui semblait, comme à chacune de ses venues, particulièrement nerveux. Il jeta un coup d'œil rapide à la petite feuille qu'il tenait entre ses mains et sur laquelle Lev lui avait inscrit, en phonétique, une phrase en russe.

— Soyez le grand bienvenu, articula difficilement monsieur Rose.

Tarnogol le dévisagea d'un regard intrigué, avant de lui répondre en français, visiblement de mauvaise humeur :

— Votre russe est pitoyable, mon ami. On dirait que vous essayez d'apprivoiser un singe.

Monsieur Rose s'efforça de faire bonne contenance et enchaîna :

— Avez-vous fait bon voyage ?

— Affreux.

— J'en suis bien désolé pour vous. Votre chambre est prête, si vous souhaitez vous reposer.

— J'ai faim. Escortez-moi au restaurant. Table à l'écart. Avec vue sur les montagnes. Et allez me chercher le directeur des banquets, je ne veux être servi que par lui !

— Très bien, monsieur Tarnogol, bredouilla monsieur Rose.

D'un claquement de doigts, il fit lever une nuée d'employés qui s'activèrent autour d'eux, ouvrant les portes sur leur passage, pleins de déférence, tandis qu'on dépêchait de toute urgence monsieur Bisnard, le directeur des banquets.

Quelques instants plus tard, Tarnogol était installé à une table du restaurant où, apaisé par la vue imprenable sur les Alpes et surtout par les évolutions parfaitement réglées de ce corps de ballet, il se fit servir par monsieur Bisnard deux œufs à la coque et une montagne de caviar, accompagnés, malgré l'heure matinale, d'un petit verre de vodka Beluga.

— Merci, Bisnard, dit Tarnogol, qui appelait le directeur des banquets par son nom de famille comme si c'était un sobriquet.

Les autres employés de l'hôtel goûtèrent fort le spectacle du redouté monsieur Bisnard traité avec dédain par ce puissant client.

— Quelque chose d'autre pour votre service ? demanda monsieur Bisnard.

— Un thé noir avec un nuage de lait.

Bisnard claqua des talons et revint peu après avec un plateau chargé d'une théière fumante et d'une tasse en porcelaine de Chine. Dans un geste cérémonieux, il souleva le couvercle de la théière et retira la boule à thé qui était plongée dedans.

— Vous aimez votre thé bien infusé, monsieur Tarnogol ? demanda Bisnard.

Tarnogol prit une mine dégoûtée comme s'il voulait vomir :

— Tu infuses le thé dans une boule de métal ? (Tarnogol tutoyait l'ensemble du personnel, sauf monsieur Rose.)

— Je vous demande pardon, monsieur Tarnogol ?

— Il ne faut jamais infuser le thé ni dans une boule ni dans du métal !

— Je l'ignorais, monsieur Tarnogol. Je vous demande pardon.

— Comment veux-tu que les feuilles de thé libèrent leur arôme si elles sont ainsi comprimées ? Et dans du métal qui tue le goût ! Et l'eau ? C'est de l'eau chaude comment ?

— Bouillante, bredouilla Bisnard.

— Le thé noir doit être infusé à 90 degrés ! Si nous sommes à environ 2 000 mètres d'altitude ici, l'eau bout à... ?

— Un peu moins de 100 degrés ? supposa Bisnard.

Tarnogol sortit un stylo de sa poche et écrivit les calculs directement sur le tissu de la nappe.

— 93 degrés environ, indiqua-t-il. Donc la température est à peu près bonne, décréta Tarnogol d'un air satisfait. Bravo, Bisnard !

Bisnard sembla soulagé et essuya quelques gouttes de transpiration qui perlaient au sommet de son front.

— Maintenant, sers-moi le thé et ajoute le lait.

Bisnard acquiesça d'un geste de la tête. Il remplit la tasse de thé. Puis il se saisit du pot de lait et en versa un peu dans le breuvage.

— J'ai dit un nuage, pas une brume, dit Tarnogol en regardant le fond de sa tasse, sous-entendant qu'il n'y avait pas assez de lait.

Bisnard en rajouta un peu.

— C'est un cumulus, ça, décréta Tarnogol. Il y a une restriction sur le lait ? Dois-je en faire livrer à l'hôtel ? Dois-je vous présenter mon ticket de rationnement ?

Bisnard, comprenant qu'il fallait en verser davantage, vida la moitié du pot dans la tasse. Tarnogol se mit à hurler :

— On lui dit « nuage » et il vous met un cumulonimbus celui-là ! Il y a plus de lait que de thé à présent !

Tarnogol envoya valser sa tasse qui se renversa sur la table. Bisnard s'empessa de nettoyer. Les autres employés rirent sous cape.

— Va trouver monsieur Rose et dis-lui de m'envoyer le petit Russe, exigea alors Tarnogol. Il est le seul à savoir me servir à peu près correctement.

Le *petit Russe*, c'était Lev.

Quelques instants plus tard, Lev apparut dans le restaurant. Il semblait amaigri et préoccupé. Il avait le regard triste.

— Bonjour, monsieur Tarnogol, dit-il en russe.

— Bonjour, jeune Levovitch.

— Que puis-je pour votre service ? demanda Lev.

— Un thé noir avec un nuage de lait.

Lev s'exécuta et revint avec une théière dans le goulot de laquelle il avait fait infuser des feuilles de thé au moyen d'un filtre en papier. Puis il servit une tasse et y ajouta un peu de lait. Lev avait procédé sans sourciller, avec assurance, comme si tout ceci était parfaitement évident. Tarnogol le regarda faire, émerveillé. Puis il goûta le thé et le trouva parfait. Il dit alors à Lev, toujours en russe :

— Tu sais, mon garçon, tu es mieux ici que dans la salle de bal à faire le coq.

— J'ai eu de terribles ennuis à cause de vous : retenue de salaire et dernier avertissement avant renvoi.

— Monsieur Rose a parfaitement raison, considéra Tarnogol. Il faut savoir punir le petit personnel. Tu n'avais rien à faire là-bas.

— Vous n'aviez rien à faire non plus dans la salle de bal, fit remarquer Lev.

Tarnogol, amusé, dévisagea le jeune impertinent plein d'aplomb qui parlait un russe distingué d'un autre temps, hérité de ses ancêtres. La langue de Tolstoï.

— Figure-toi que j'y étais convié par Abel Ebezner. Je pense qu'il me verrait bien client de sa banque. En revanche, je regrette que Bisnard t'ait racketté au passage. C'est indigne d'un directeur.

— Comment savez-vous que... ?

— Tous les employés de l'hôtel en ont parlé. J'ai des oreilles partout. J'ai horreur des gens lâches. Bisnard est un lâche, j'en fais mon affaire.

— Il paraît que vous lui avez fait passer un sale quart d'heure, dit Lev.

Tarnogol esquissa un sourire.

— Tu sais pourquoi je t'aime bien, Lev : tu es le seul à me tenir tête ici.

— Permettez-moi de vous dire que je ne vous apprécie pas beaucoup.

Tarnogol éclata de rire :

— Exactement ce que je te disais. C'est donc à cause de moi que tu as l'air de si mauvaise humeur ? Tu as une mine affreuse. Tu as l'air morne et déprimé. On dirait une mauviette.

— Non, ça n'a rien à voir.

— Qu'est-ce qui ne va pas alors ?

— Chagrin d'amour.

— Quoi, la fille du bal avec qui tu dansais ?

Lev acquiesça d'un signe de la tête en regardant au loin. Depuis trois semaines, depuis qu'Anastasia était partie pour Bruxelles, il était au supplice. Il l'imaginait là-bas, heureuse avec Klaus, déambulant, amoureux, dans les rues de la capitale belge, s'embrassant, faisant l'amour. Plus il avait mal, et plus il y pensait, et plus il y pensait plus il avait mal. Il avait l'impression que la douleur ne s'estomperait jamais.

— Allons, dit Tarnogol, regarde-toi : tu dois crouler sous les conquêtes.

— C'est pas pareil. Quand on aime, on aime.

— Allons, mon garçon, à ton âge, on aime les filles comme on aime la pizza. Une tranche par-ci, une tranche par-là !

— À cause de vous, je l'ai perdue.

— À cause de toi ! objecta Tarnogol. Je t'ai entendu salir le nom des Romanov en te prétendant l'un d'eux.

— N'avez-vous jamais menti pour plaire à une femme ?

— Je n'ai jamais trahi mon identité. Dis-moi, qui es-tu ?

— Lev.

Tarnogol esquissa un sourire.

— Ça, je le sais, idiot. Je te demande qui tu es vraiment. Que fais-tu ce soir ?

— Je suis de service.

— Alors, tu es à mon service et je veux dîner avec toi.

— Sauf votre respect, monsieur Tarnogol, je ne peux pas accepter votre invitation : les autres employés de l'hôtel prendraient ombrage de me voir dîner ici avec vous. Et monsieur Rose m'a enjoint de me tenir à carreau. Mes collègues n'ont pas apprécié mon écart lors du bal de la Banque Ebezner.

— Eh bien, nous dînerons dehors, décréta Tarnogol. Monsieur Rose ne peut pas me refuser ça. Sinon, je rachète son hôtel, je le rase et j'en fais un parking ! Je t'emmène à *L'Alpina*, l'un des meilleurs restaurants de Verbier et l'un des meilleurs du pays selon moi. Y as-tu déjà été ?

— Non, monsieur. Ce n'est pas dans mes moyens. Encore moins en ce moment.

— Ça tombe bien, c'est moi qui invite. 20 heures là-bas, je préviendrai monsieur Rose.

Ce soir-là, au moment de rejoindre Tarnogol, Lev tomba sur son père dans le hall du Palace. Celui-ci s'étonna de ne pas le trouver en uniforme.

— Tu ne travailles pas ? Je croyais que tu étais de service.

— Je le suis. Service spécial : je dois dîner avec Tarnogol.

À l'évocation de ce nom, Sol Levovitch frémit :

— Tarnogol ? Qu'est-ce qu'il te veut celui-là ?

— Je ne sais pas.

— Méfie-toi de lui.

— Il ne me fait pas peur.

— C'est justement ce qui m'inquiète.

Lev se remit en chemin, mais devant la réception, un employé lui indiqua que monsieur Rose voulait le voir. Lev se rendit aussitôt dans son bureau. Il le trouva le nez à la fenêtre, contemplant la nuit. Il semblait préoccupé.

— Vous vouliez me voir, monsieur Rose ?

— Entre un instant, mon garçon.

— Je vais être en retard à mon rendez-vous avec Tarnogol.

Monsieur Rose sourit. La ponctualité était l'un des premiers enseignements qu'il avait donnés à Lev. « L'exactitude est la politesse

des rois », aimait-il répéter.

— Tarnogol pourra supporter d'attendre quelques minutes. Je voulais te dire que je n'ai pas pu faire autrement que d'autoriser ce dîner. On ne peut rien refuser à Tarnogol. Mais sois prudent. Cet homme est un serpent. Il s'enroule autour des gens comme un boa et il ne les lâche plus. Jusqu'à la suffocation.

— Je serai prudent, promet Lev.

— Il n'est pas celui que tu crois, dit alors monsieur Rose d'un ton grave. Méfie-toi. Quoi qu'il te raconte, n'en crois rien.

La mise en garde résonna dans la tête de Lev pendant toute sa marche jusqu'à la rue principale de Verbier où se trouvait *L'Alpina*. Il se demandait ce que monsieur Rose avait sous-entendu par : « Quoi qu'il te raconte, n'en crois rien. »

Lorsque Lev entra dans le restaurant, Tarnogol attendait à une table. Ce dernier s'efforça de sourire, mais Lev nota que cela n'enlevait rien à son air sournois : on avait toujours l'impression qu'il préparait un mauvais coup.

Le repas fut étonnamment agréable et la conversation fort animée. Quel qu'en fût le sujet, le jeune Lev n'était jamais pris de court. Tarnogol fut surpris par l'étendue et par la solidité de ses connaissances. À table, il se tenait comme un prince, il fut même capable d'identifier à l'aveugle les vins qu'on leur servit.

— Qui t'a appris ça ? demanda Tarnogol, stupéfait. C'est étonnant pour...

Il s'interrompit dans sa phrase. Lev la termina pour lui :

— Pour un employé d'hôtel ?

Tarnogol sourit. Lev répondit alors :

— C'est monsieur Rose qui m'a enseigné l'œnologie. Entre autres choses. Depuis que je suis arrivé ici, il m'enseigne la bienséance et l'art de la table.

Tarnogol lui dit alors :

— Jeune Levovitch, tu n'es pas à ta place parmi les gens de service.

Lev haussa les épaules.

— Je suis bien au Palace.

— À y faire quoi ? À ruminer le souvenir de cette fille ?

— Cette fille est unique, se défendit Lev.

— Elle est unique car tu vis enfermé dans cet hôtel de montagne. Je peux t'assurer que les grandes villes fourmillent de gens soi-disant uniques. Tu veux un conseil, pars d'ici ! Va construire ta vie ailleurs. Tu n'as pas d'avenir à Verbier.

— Je me sens bien ici. Les clients m'apprécient beaucoup.

— Tu es né à Verbier ? demanda alors Tarnogol.

— À Genève.

— Est-ce que Genève ne te manque pas ?

— Si.

— Qu'est-ce qui te manque le plus de Genève ?

— Ma mère.

— Où est-elle ?

— Décédée. Quand j'étais petit. Je garde d'elle un souvenir d'enfant. Le souvenir de la vie éternelle. La sensation que rien ne peut vous arriver. Et pour moi, cette sensation a le goût du pain au chocolat qu'elle me préparait tous les jours au retour de l'école.

— Raconte le goût.

— Un goût de beurre et de tendresse. Chaque bouchée était à la fois une bouchée de vie et de bonheur.

Tarnogol dévisagea son jeune interlocuteur et lui confia d'une voix soudain presque douce :

— J'ai connu exactement ce même goût. Il y a longtemps. Avec ma femme.

— Elle est morte ? demanda Lev.

Tarnogol acquiesça.

— Je suis un veuf, solitaire et malheureux. Tu sais, je n'ai pas toujours été aussi sombre et aussi caustique. Il y a un temps où j'étais lumière. Mais depuis la mort de ma femme, je vis dans les ténèbres. La mort de l'autre, c'est comme si l'on vous arrachait le cœur et qu'on vous demandait de continuer à vivre ensuite. Depuis, j'erre comme une ombre. Je joue la comédie pour survivre, je viens dans ce Palace en me pinçant le nez, je crie sur tout le monde, mais ce n'est qu'une mascarade. Ce n'est qu'un moyen d'oublier qui je suis.

Il resta un instant silencieux.

— Je peux te donner un conseil, jeune Levovitch ?

— Je vous en prie.

— Pars si tu en as envie. Va vivre ta vie ! Et si je peux t'y aider, compte sur moi.

— Pourquoi feriez-vous cela ?

— Tu sais, on me prête une réputation que je ne mérite pas. Je suis dur, c'est vrai. Mais je suis juste. Pas plus que tu n'avais ta place dans la salle de bal, tu n'as ta place dans cet hôtel.

Le lendemain dimanche, comme ils le faisaient régulièrement, Lev et son père prirent leur petit-déjeuner sur une terrasse de Verbier. C'était une matinée ensoleillée, au ciel d'azur.

Sa discussion de la veille avec Tarnogol résonnait encore dans la tête de Lev. Il dit alors à son père, tout en contemplant les montagnes :

— J'aime Verbier. J'aime comme les gens me traitent. Je me

sens apprécié.

— Tant mieux, répondit Sol.

— Mais parfois, ajouta Lev, j'ai l'impression que j'ai fait le tour de cet hôtel, de ces clients qui sont toujours les mêmes, de ce village dont je connais les moindres recoins. Parfois, j'ai envie de partir.

— Partir ? s'étrangla Sol. Pourquoi partir ? Tu viens de me dire que tu te sentais bien ici.

— Oui, mais il faut savoir quitter sa bulle. Je me dis que si j'étais parti pour Genève en début d'année, je serais peut-être avec Anastasia aujourd'hui.

— Oh, mon fils, cesse donc te ronger les sangs pour cette fille ! Ce n'est qu'une passade. Tu dramatises ! Tu tiens ça de moi. La preuve que mes cours de théâtre ne te sont pas inutiles. Raconte-moi plutôt ton dîner avec Tarnogol. Qu'est-ce qu'il te voulait ce bandit ?

— Il voulait simplement discuter. Il est presque sympathique au fond. C'est un homme seul. Un peu aigri par la vie.

— C'est le diable.

— Sa femme est morte, dit Lev pour éveiller un peu de compassion chez son père.

— Tu le défends ? s'étonna Sol. Ma femme aussi est morte, je ne suis pas devenu le frère de Belzébuth pour autant.

— Nous avons parlé de maman, confia Lev.

À l'évocation de Dora, Sol eut un sourire amoureux.

— J'ai tellement aimé ta mère, Lev. Je l'aime toujours. La mort empêche les retrouvailles, mais elle ne peut pas interrompre l'amour. Elle est avec moi. Pour toujours. Tu as sa bague, hein ? Celle que je t'ai donnée après sa mort ?

— Oui, évidemment.

— Ne la perds pas. Un jour tu l'offriras à la femme que tu aimeras comme j'ai aimé ta mère.

— Comment sait-on qu'on aime ?

— L'amour c'est le sentiment du sens de la vie.

— Je crois que je ressens ça pour Anastasia.

— Allons, Lev, ne joue pas les cœurs d'artichauts. C'est une petite allumeuse, partie avec le premier venu. Un riche encore. Les riches prennent tout !

— J'avais pourtant l'impression que c'était sincère entre nous.

— Si c'était sincère, vous seriez ensemble.

Lev ne trouva rien à répondre.

Ce soir-là, au Palace, Sol Levovitch travailla tard, enfermé dans son bureau. Il n'avait pas envie de rentrer chez lui. Pas envie de se retrouver seul dans son appartement. Il finit par errer à travers l'hôtel.

Ses pensées lui rongeaient l'esprit. Ses pas le conduisirent jusqu'au bar. Les lieux étaient déserts : en dehors de l'employé derrière le comptoir, seul s'y trouvait monsieur Rose, dans un fauteuil, qui buvait du thé.

Sol le salua. Monsieur Rose l'invita à se joindre à lui.

— Je pensais que vous étiez rentré chez vous, dit Sol, étonné de le trouver ici.

— Je pensais que vous étiez rentré aussi, répondit monsieur Rose.

— Mes foutues insomnies, confia Sol. À quoi bon aller me coucher si je sais que je ne vais pas dormir ?

Monsieur Rose but une gorgée de thé puis demanda d'un ton grave :

— Avez-vous parlé à Lev ?

— Pas encore.

— Sol, enfin, il le faut...

— Je ne sais pas comment le lui dire. Je suis un homme de théâtre pourtant, mais je ne sais pas comment prononcer ces mots. Et puis, je ne veux pas gâcher les moments qu'il me reste avec lui. Quel garçon merveilleux ! Vous savez, je lui enseigne les secrets de mon art, pour que cela ne se perde pas. Même s'il ne veut pas devenir comédien, ça restera quelque part malgré tout. Enfin, ce serait du gâchis quand même qu'il ne soit pas comédien : il a tellement de talent ! Il pourrait être un acteur stupéfiant, l'acteur que je n'ai jamais été.

À ces mots, monsieur Rose ne put s'empêcher d'éclater d'un rire doux.

— Pourquoi riez-vous ? demanda Sol.

— Je dois vous avouer quelque chose : depuis que vous êtes arrivés à Verbier, j'enseigne à Lev comment diriger un hôtel. J'espère que vous ne m'en voulez pas.

— Pas le moins du monde, assura Sol. Lev me l'a dit d'ailleurs.

— Mais nous devons le laisser trouver sa voie seul.

— Je le sais. Il est une formule difficile à appliquer quand on est parent : vivre et laisser vivre.

— Vivre et laisser vivre, acquiesça monsieur Rose.

Et ce dernier songea : *Le fils que je n'ai pas eu.*

Et le père songea : *Le seul fils que j'ai.*

Après un long silence, monsieur Rose dit :

— Vous devez le lui dire, Sol. Vous devez absolument parler à Lev avant qu'il ne soit trop tard.

— Il a envie de partir de Verbier. J'ai peur que ça ne contrarie ses plans.

— Sol, insista monsieur Rose, il ne vous reste plus longtemps à

vivre.

— Une année, nuança Sol. Le médecin a dit que je pouvais tenir une année. Ça nous laisse un peu de temps.

*

Deux mois plus tard

C'était la fin juin. Le soir tombait sur Verbier, il faisait doux et l'air fleurait bon l'été. Le ciel virait doucement au bleu foncé et, dans les pâturages, les insectes de la nuit s'étaient déjà mis à chanter.

Le bar du Palace de Verbier était désert. Le début de la saison d'été était plutôt calme. Le téléphone du comptoir sonna soudain et l'employé se jeta sur le combiné, avide de recevoir enfin une commande. Il fut déçu d'entendre que ce n'était pas un client.

— Un instant, je vous prie, indiqua-t-il poliment à son interlocutrice avant de quitter son poste pour aller chercher Lev qui officiait comme portier à l'entrée de l'hôtel.

— Téléphone pour toi, Lev, lui annonça l'employé du bar.

— Pour moi ? s'étonna le jeune homme.

Il suivit docilement son collègue jusqu'au bar et s'empara du combiné posé sur le comptoir.

— Allô ?

Pour toute réponse, il entendit un pleur étouffé.

— Allô ? demanda-t-il encore. Qui est à l'appareil ?

Une voix, qu'il reconnut aussitôt, murmura :

— Viens me chercher, je t'en supplie. Viens me chercher.

— Anastasia ?

— Lev, il faut que tu me sauves. Il va finir par me tuer.

— Que se passe-t-il, Anastasia ?

— Je t'en supplie, viens ! Je n'ai personne d'autre que toi.

— Où es-tu ?

— À Bruxelles.

Sans vraiment saisir de quoi il retournait exactement, Lev comprit que la situation était grave. Il estima rapidement la distance qui le séparait de la capitale belge et lui dit alors :

— Je peux trouver une voiture et partir immédiatement. Si je roule bien, je devrais être là à l'aube.

Ils convinrent de se retrouver à 6 heures du matin devant l'immeuble où vivait Klaus. Pas plus tard. Ils devaient être loin avant que Klaus ne se réveille.

— Enfuis-toi maintenant, lui enjoignit Lev. Va te réfugier quelque part, je t'y rejoindrai.

— M'enfuir pour aller où ? Je n'ai rien, je n'ai pas d'argent. Je ne peux pas même pas louer la plus miteuse des chambres d'hôtel !

— J'arrive, lui promit alors Lev. Ne t'inquiète pas, j'arrive.

Il nota l'adresse, une rue à Ixelles. Après avoir raccroché, il se précipita dans le bureau de monsieur Rose qui veillait pour étudier les livres de comptabilité. Lev lui expliqua rapidement la situation : Amie en grand danger. Besoin d'une voiture pour aller la chercher.

— C'est la fille du bal ? interrogea monsieur Rose.

— Oui, monsieur.

— Où est-elle ?

— À Bruxelles.

— Si je comprends bien, tu veux que je te prête une voiture et que je te donne un jour de congé pour que tu partes au beau milieu de la nuit jusqu'en Belgique ?

— Exactement, monsieur Rose.

Le directeur s'amusa de l'aplomb de Lev. Il s'efforça néanmoins de garder un ton sévère :

— Tu comprendras que je ne peux pas te faire une faveur pareille, Lev. Surtout après ton incartade au bal de la Banque Ebezner.

Lev baissa la tête.

— Je sais que je ne suis pas en odeur de sainteté, insista-t-il, mais là c'est une situation très grave.

Monsieur Rose ouvrit le tiroir central de son bureau. Il en sortit un papier à en-tête et se mit à griffonner dessus.

— Je vais laisser ce mot au directeur du personnel qui le trouvera demain matin à son arrivée ici. Je lui indique que vu le peu de clients, je t'ai réquisitionné pour quarante-huit heures afin de me rendre un service important.

Sa note terminée, monsieur Rose se leva de sa chaise, son papier à la main. Il attrapa sa mallette et éteignit la lumière de la pièce. Il ajouta alors :

— Quant à moi, je m'en vais à présent. En oubliant les clés de ma voiture dans le tiroir de mon bureau. Dans quarante-huit heures, c'est-à-dire après-demain soir, ma voiture sera de retour ici et toi avec, Lev. Je ne veux pas d'histoire, pas de petite copine dans ta chambre – tu connais le règlement.

— Merci, monsieur Rose, murmura Lev, les yeux pleins de gratitude. Je ne sais pas comment vous remercier...

— Si tu veux me remercier, réfléchis à ma proposition de te

former pour que tu puisses devenir un jour le directeur de cet hôtel. Le temps va passer, et il viendra un jour où je devrai désigner mon successeur. Je voudrais transmettre le Palace, pas le vendre au premier venu qui en fera un hôtel quelconque. Avec toi, je sais que l'esprit de ces lieux sera perpétué.

— J'y songerai, promit Lev.

Avant de partir pour Bruxelles, Lev s'arrêta chez son père, au centre du village de Verbier, pour le prévenir.

— Va, mon fils courageux, lui dit Sol avec fierté. Fais attention à toi et sois prudent.

— Ne t'en fais pas. Je suis de retour dans quarante-huit heures maximum. Je t'appellerai depuis Bruxelles.

Sol regarda son fils avec admiration.

— Qu'y a-t-il ? demanda Lev qui décela dans les yeux de son père une étrange lueur.

— Rien, mon garçon. Je me dis simplement, en voyant ton visage, ton charisme, ta façon de te tenir que tu pourrais être un grand acteur. Un bien plus grand artiste que je ne le serai jamais. Je t'ai appris tout ce que je savais, pourquoi ne rejoindrais-tu pas une troupe de comédiens au fond ?

Après une hésitation, Lev dit :

— Monsieur Rose dit que je pourrais devenir directeur de l'hôtel, faire une carrière.

Sol fronça les sourcils :

— Tss, *directeur* ! Quelle idée ridicule !

— Je voudrais passer de l'autre côté de la barrière, plaida Lev. Je voudrais être du côté des servis, plus du côté des servants.

— Tss, *directeur*, tss ! continua de s'offusquer le père. On est des artistes, nous ! Une grande lignée d'artistes !

— Pas vraiment une grande lignée d'artistes, papa ! osa Lev.

— *Pas une grande lignée d'artistes ?* s'étrangla le père.

— Tu ne joues même plus ! Tu m'as appris tout ce que tu savais, très bien. Mais tu ne donnes plus de spectacle ! Tu n'es plus toi-même un artiste !

— Quand on est un artiste, on est un artiste pour toujours ! On l'a dans le sang. Et tu l'as dans ton sang, que tu le veuilles ou non ! Va-t'en maintenant ! Et j'espère que tu auras changé de ton à ton retour. D'abord ta mère qui s'en va, puis toi qui veux me tourner le dos, qu'ai-je donc fait à la vie pour être ainsi puni ? Tss, *directeur* ! Quelle drôle d'idée, vraiment ! Ne te laisse pas impressionner par tous ces gens.

Lev roula toute la nuit et arriva à Bruxelles à 6 heures du matin.

Il trouva sans difficulté l'adresse indiquée par Anastasia. Elle l'attendait en bas de l'immeuble, avec, pour tout bagage, un modeste sac en toile. Elle laissait tout derrière elle. Il sortit de voiture, elle se jeta dans ses bras. Elle se cramponna à lui. Elle avait beaucoup maigri.

— Que se passe-t-il ?

— Partons ! supplia-t-elle pour toute réponse.

— Je veux savoir ce qui se passe.

— Oh, des coups, Lev ! murmura Anastasia. Des coups sans cesse. Klaus me frappe pour un oui ou pour un non. Je n'en peux plus !

Lev contempla ce magnifique petit bout de femme aux yeux tristes. Il décida que Klaus ne s'en tirerait pas comme ça.

— Attends-moi ici ! ordonna-t-il à Anastasia. Je reviens !

— Non, Lev, ne fais pas ça !

Mais Lev ne l'écouta pas et se précipita à l'intérieur de l'immeuble. Elle le poursuivit dans la cage d'escalier.

— Ne fais pas ça, je t'en supplie, Lev ! s'écria-t-elle. Klaus va t'étriper !

Lev ne l'écouta pas, et monta les étages, inspectant chaque nom sur les portes, et trouva finalement celui qu'il cherchait : Klaus Van Der Brouck. Il tambourina furieusement contre la porte jusqu'à ce que Klaus ouvre, en caleçon, les yeux encore mi-clos, cueilli dans son sommeil. Il ne reconnut même pas le visiteur qui lui envoya aussitôt un prodigieux coup de poing au visage. Klaus valsa à travers le hall d'entrée de son appartement avant de s'écrouler au sol. Lev s'approcha de lui et pointa dans sa direction un doigt menaçant :

— Ça t'excite de taper sur des femmes, Klaus ? Je vais te donner un bon conseil : si tu veux vivre, reste à jamais loin d'Anastasia. Ne la recontacte pas, efface-la de ta mémoire. Si je te revois, ce sera pour te tuer.

Ce matin-là, dans le jour naissant, Lev et Anastasia se retrouvèrent. Il l'emmena prendre le petit-déjeuner dans un petit café du centre de Bruxelles. Il la regarda dévorer d'épaisses tranches de pain beurré et reprendre vie peu à peu.

Elle lui raconta les mois d'enfer avec Klaus, les crises de jalousie, les brimades, la violence. Klaus, toujours si gentil en société, attentionné et souriant devant les autres, et si cruel et mauvais dans l'intimité. Il lui avait interdit de travailler, lui dictait sa conduite. Jusqu'à la contrôler totalement. « Prisonnière la porte grande ouverte, expliqua Anastasia à Lev, des sanglots dans la gorge. On voudrait tellement s'enfuir, mais on ne sait pas comment s'en aller. »

Elle avait d'abord essayé d'en parler à sa sœur, Irina, mais celle-ci était trop occupée avec sa nouvelle vie : le mariage, la villa. Cet été, deux semaines dans un palace en Sardaigne. Vite faire des enfants. Pas le temps pour papoter.

Elle avait alors voulu s'en ouvrir à sa mère lorsque celle-ci avait été invitée à passer le week-end de la Pentecôte dans le domaine de la famille de Klaus, dans la campagne wallonne.

— Je veux rentrer avec toi à Genève, maman, lui avait confié Anastasia au cours d'une promenade.

Olga s'était offusquée :

— Enfin, tu ne vas pas quitter Klaus !

— Je ne me sens pas bien avec lui ! Je me sens coincée à Bruxelles ! Ce n'est pas du tout la vie que je voulais !

— *Pas la vie que tu voulais ?* Qu'est-ce que tu voudrais de plus, enfin ?

— Être aimée.

— Allons, ma fille, Klaus t'aime beaucoup ! Bats-toi pour ton couple. Tu imagines, tout plaquer comme ça ? Tu ne veux quand même pas me faire honte devant les parents de Klaus ! Allez, hop ! *Kopf hoch* ! Donne-toi l'été pour arranger les choses.

Dans le petit café désert de Bruxelles, après avoir recueilli les confidences d'Anastasia, Lev conclut :

— Au fond, tu m'as appelé, moi, parce que personne d'autre ne voulait t'aider.

— Je t'ai appelé, toi, parce que tu es la seule personne avec qui je veux être, Lev. Nous sommes faits l'un pour l'autre.

En l'entendant prononcer ces mots, ses yeux s'illuminèrent un instant. Mais il se rembrunit aussitôt :

— Si tu le pensais vraiment, tu ne serais pas partie avec Klaus, dit-il froidement.

— J'ai eu tort, admit-elle. J'avais besoin de partir de chez moi. J'étais attirée par l'idée de la liberté.

— Tu es surtout attirée par l'argent.

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Au fond, tu ne me connais pas. Tout ce que je veux, c'est être avec toi.

— Je n'ai rien à t'offrir, Anastasia. Je ne suis qu'un employé d'hôtel.

— Emmène-moi à Verbier ! Nous serons heureux là-bas.

— Impossible, j'ai promis au directeur que je ne te logerai pas dans ma chambrette à l'hôtel. Le règlement du personnel l'interdit, d'ailleurs.

— Alors, qu'il m'engage comme femme de chambre !

— Tu ne serais pas heureuse.

— Je serais très heureuse ! assura-t-elle. C'est avec toi que je veux passer le reste de ma vie. Avec toi, je serai très heureuse. Le reste n'a aucune importance.

Après une hésitation, Lev confia à Anastasia :

— Monsieur Rose, le directeur du Palace de Verbier, dit que je pourrais le remplacer. Tu pourrais être directrice à mes côtés.

Le visage d'Anastasia s'illumina :

— Oh Lev, ce serait merveilleux ! Je nous vois déjà diriger cet hôtel ensemble ! Promets-moi que c'est ce que nous ferons. C'est exactement la vie dont je rêve. Promets-moi, Lev !

— Je te le promets.

À la table de ce petit café de Bruxelles, ils rêvèrent à leur vie future. S'imaginant les nouvelles orientations qu'ils donneraient au Palace et se promettant une vie paisible à la montagne, à l'abri de tout, dans les paysages fabuleux de verdure l'été et de neige l'hiver.

Croyant leurs destins scellés, ils quittèrent Bruxelles la tête pleine de projets d'avenir. Ils prirent la route en direction de Genève. Anastasia ne voulait pas retourner chez sa mère et décida de s'installer quelque temps chez les Ebezner. « Tu verras, dit-elle à Lev, Macaire, le fils, est vraiment très gentil. La maison de ses parents est immense et il m'a toujours dit que je pouvais y rester en cas de besoin. » Ils préviendraient Macaire en chemin. Lev retournerait ensuite à Verbier et annoncerait à monsieur Rose qu'il acceptait sa proposition de lui succéder. Il lui demanderait d'engager Anastasia. Elle se formerait à tous les postes : commis de cuisine, serveuse, maître de rang, concierge, femme de chambre, gouvernante. « Il n'existe pas de meilleure formation que le terrain », affirmait monsieur Rose.

C'était la fin d'après-midi lorsque Lev et Anastasia arrivèrent à Collonge-Bellerive, dans la campagne genevoise, où vivaient les Ebezner. Jusque-là, Lev ne connaissait les Ebezner que pour les avoir servis au Palace de Verbier. En passant le portail de leur propriété du bord du lac Léman, il fut d'abord intimidé. Une longue allée de tilleuls centenaires menait à une maison de maître dominant un parc au gazon parfaitement entretenu qui se terminait par une petite plage privée.

Macaire les accueillit avec bienveillance et Lev éprouva aussitôt de la sympathie pour ce jeune homme attachant à qui il confia Anastasia. Lev s'apprêtait à repartir immédiatement pour Verbier, mais Macaire le retint.

— Tu as l'air épuisé, Lev, dit-il.

— Je n'ai pas dormi depuis trente-six heures.

— Ne prends pas la route et reste pour la nuit.

Lev accepta. C'est ainsi que, ce soir-là, il fit la connaissance d'Abel et Marianne Ebezner, les parents de Macaire. Ils dînèrent tous ensemble sur la grande terrasse devant la maison.

Lev découvrit un Abel Ebezner moins sévère et plus affable que l'image qu'il avait gardée de lui lors de ses passages au Palace. Anastasia semblait bien connaître les parents Ebezner. Elle leur raconta ce qui s'était passé à Bruxelles. Abel ne décolérait pas qu'elle ait été ainsi maltraitée.

— Je connais bien le père de Klaus, dit-il. Je vais tout lui raconter !

— Non, s'il vous plaît, monsieur Ebezner ! Je veux tout oublier, je veux laisser ça derrière moi.

— En tout cas, une chance que Lev soit venu à ta rescousse. À la première gifle, tu aurais dû appeler la police et ficher le camp.

— Au début, Klaus me jurait que cela ne se reproduirait plus, expliqua Anastasia. Il disait sans cesse qu'il m'aimait.

— Quand on aime, on ne frappe pas, objecta Abel.

— Ma mère m'aime et m'a déjà frappée, fit remarquer Anastasia. Marianne Ebezner s'offusqua d'un tel propos.

— En tout cas, ma chérie, tu peux rester autant que tu le souhaites chez nous, dit-elle. Ne te fais aucun souci.

— Merci, lui sourit tristement Anastasia, reconnaissante.

Abel Ebezner, déjà impressionné par Lev qui était parti en voiture arracher Anastasia des griffes de Klaus, fut frappé par l'intelligence du jeune homme. Il était habitué aux conversations mornes avec son fils, Macaire, qui travaillait au sein de la banque sans entrain, ou alors aux bavardages insupportables de cet imbécile de cousin Jean-Bénédict, toujours fourré chez eux et dont il voyait d'un mauvais œil l'accès, tôt ou tard, au Conseil de la banque par droit héréditaire. Il fréquentait aussi les jeunes cadres de la banque, dont les dents rayaient le plancher, toujours à vous lécher les bottes et toujours prêts à vous planter un couteau dans le dos. Lev, lui, était différent de tout ce qu'il avait connu. Aussi brillant que désinvolte, d'une réelle culture, avec la fibre d'un financier. Abel en eut la confirmation lorsqu'il quitta la table pour aller passer un coup de téléphone.

— Si vous voulez bien m'excuser un instant, dit-il en se levant, le Marché va bientôt fermer et je voudrais savoir où en est le cours du dollar.

— Ne vendez surtout pas vos dollars, se permit de suggérer Lev. Le cours a probablement monté contre toutes les devises. La Réserve fédérale américaine n'aura pas injecté de nouvelles liquidités dans le marché.

— Au contraire, intervint Macaire, il était plus que probable

qu'elle le fasse. Nous avons conseillé à nos clients de vendre leurs dollars avant que le cours ne baisse.

— Ce n'était sans doute pas une mauvaise opération pour eux, considéra Lev. Mais ils auraient gagné de l'argent en restant investis en dollars.

— Puisque je te dis que le cours a baissé, répéta Macaire, légèrement irrité. C'est l'avis unanime de nos analystes. Ils ne sont pas nés de la dernière pluie, crois-moi !

Lev haussa les épaules :

— Si tu le dis. C'est toi le banquier après tout.

Lorsque Abel Ebezner revint de son coup de fil, il dévisagea Lev avec stupéfaction.

— Comment savais-tu ce qui allait se passer ? demanda-t-il.

— Ça me paraissait logique. Des clients de l'hôtel m'ont demandé mon avis sur le sujet. J'ai donc analysé les indicateurs économiques des États-Unis au moment de la dernière injection de liquidités de la Réserve fédérale : à cette époque les données macroéconomiques étaient totalement différentes. J'en ai déduit qu'il était très improbable que la Banque centrale décide d'intervenir dans le contexte actuel.

— Tu conseilles des clients de l'hôtel ? s'étonna Abel Ebezner.

— Oui. Disons qu'ils me demandent mon avis pour leurs investissements. Et souvent ils m'écoutent.

— Ton nom est Levovitch, tu m'as dit, c'est ça ? Tu parles russe ?

— Oui.

— Anglais un peu aussi ?

— Il parle au moins dix langues couramment, intervint Anastasia.

Abel Ebezner dévisagea Lev avec admiration.

— C'est quelqu'un comme toi dont j'aurais besoin à la banque, dit-il.

— Je vous remercie, monsieur Ebezner, mais je ne suis pas sûr de vouloir travailler dans une banque.

Il eut envie de raconter Verbier et le Palace, parler du projet qu'ils avaient avec Anastasia, mais il préféra ne rien dire. Après le dîner, Anastasia et lui firent une promenade dans la propriété. Il était tard, mais la nuit semblait ne pas vouloir tomber. Le ciel restait bleu encre. L'air était doux.

— Cet endroit est extraordinaire, s'émerveilla Anastasia. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Regarde cette maison, ce parc, ce ponton privé... c'est le paradis !

— Notre paradis, c'est Verbier, non ? répondit Lev.

— Oui, mais ça pourrait être Genève. Et même, qui sait, dans

une maison comme celle-ci ! Tu as fait une forte impression sur Abel Ebezner, tu pourrais faire une grande carrière dans la banque.

Elle poursuivit son chemin sans remarquer la mine déçue de Lev. Au moment de rentrer dans la maison, il prétextait une envie de cigarette pour rester dehors et être seul un moment.

Il fuma sur la terrasse, ne dévoilant sa présence dans l'obscurité que par un mégot rougeoyant. C'est alors qu'Abel Ebezner apparut, avec un verre de scotch dans chaque main. Il en tendit un à Lev.

— Je bois à ta santé, Lev, dit Abel, et au plaisir de t'avoir rencontré.

— Merci, monsieur Ebezner.

— Appelle-moi Abel.

Lev acquiesça et but une gorgée de scotch. Abel Ebezner poursuivit :

— Qu'est-ce que tu voudrais faire comme métier, Lev ? Tu ne vas pas porter des valises toute ta vie ?

— Je voudrais impressionner Anastasia, répondit Lev.

— Et qu'est-ce qui l'impressionne ?

— Je n'en sais rien. L'argent, je crois. Anastasia rêverait de vivre dans une maison comme la vôtre. Et je suis prêt à faire ce qu'il faut pour réaliser ses rêves.

Abel sourit :

— Tu as le potentiel d'un grand banquier, Lev. Crois-moi, j'en vois défiler tous les jours, je ne me souviens pas d'avoir jamais rencontré quelqu'un de ta trempe. J'ai une idée : pourquoi ne viendrais-tu pas faire un stage à la banque ? Tu pourrais voir si ça te plaît.

— Il faudrait que je demande à mon père, répondit Lev après une hésitation.

— Je peux aller le trouver et lui demander, si tu veux.

— Il ne vaut mieux pas, Abel. Mon père n'adore pas les banquiers. Maman est partie avec un banquier, elle est morte dans un accident d'hélicoptère pendant qu'ils faisaient un tour de l'Italie.

— Je suis désolé d'apprendre cela. Ton père est un homme bien. Que fait-il ?

— Il était comédien. Maintenant il travaille au Palace de Verbier. Il voudrait que je devienne acteur moi aussi. Il dit que nous sommes une lignée. Je n'ai jamais vu une lignée aussi nulle.

Abel éclata de rire.

— Parle à ton père, suggéra-t-il à Lev. Convaincs-le de te laisser venir travailler à Genève.

Chapitre 30.

Le cahier secret

À Cologny, en ce vendredi matin, une dizaine de voitures de police étaient garées le long de la propriété des Ebezner. Les voisins, alertés par les sirènes, étaient sortis nombreux et s'étaient massés devant le portail ouvert – prenant garde de ne pas le franchir, respect du voisinage oblige. Ils observaient, fascinés, le va-et-vient des policiers accompagnés de deux chiens qui passaient le jardin au peigne fin, tout en commentant avec gravité l'affaire qui pimentait leur journée : Anastasia Ebezner, en rentrant chez elle, s'était trouvée nez à nez avec un cambrioleur.

— Apparemment elle n'a rien, indiqua une voisine qui tenait cette information d'une autre curieuse qui avait interrogé un policier. En la voyant, le cambrioleur s'est enfui.

— Quand même, un cambriolage en plein jour ! déplora l'un des badauds.

— Un cambriolage en plein jour, indiqua un retraité au téléphone avec sa femme, à qui il répétait soigneusement tout ce qu'il entendait (la pauvre regrettait amèrement d'être partie faire des courses en ville car elle ratait le spectacle). Enfin, il semble qu'Anastasia aille bien, le cambrioleur s'est enfui à son arrivée.

— Il ne manquerait plus que le cambrioleur ne s'enfuie pas, releva un autre voisin venu avec son chien. On est chez nous, quand même !

De petits flocons de neige tombaient lentement du ciel pour venir se déposer sur les cheveux des curieux qui admiraient le bal des policiers qui entraient et sortaient de la maison.

À l'intérieur, dans le salon des Ebezner, Anastasia, encore sous le choc de sa mésaventure, racontait à l'inspecteur Philippe Sagamore, lieutenant à la brigade criminelle de la Police judiciaire genevoise, ce

qui venait de se passer.

— Comme je le disais à vos collègues, je suis entrée par la porte principale. J'ai entendu du bruit, et voilà que soudain, un homme a surgi du boudoir. Masqué et vêtu de noir. Les mains gantées. Il m'a fait face très calmement. J'ai poussé un hurlement, il a mis un doigt devant sa bouche pour me faire signe de me taire. J'ai obéi. Puis aussitôt, il est retourné comme une flèche dans le boudoir et il s'est enfui par la fenêtre. Il a disparu dans le parc.

— Et ensuite ? demanda le lieutenant Sagamore.

— Ensuite, j'ai appelé la police.

Le lieutenant Sagamore se leva du fauteuil dans lequel il était assis et s'en alla observer le jardin par la porte-fenêtre. Il resta pensif un instant. Sa réflexion fut interrompue par l'arrivée d'un membre de la brigade scientifique dans le salon.

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda Sagamore.

— On a bien relevé des traces de pas dans la neige mais elles disparaissent dans les fourrés en bordure de propriété. À ce même endroit, le mur d'enceinte n'est pas très haut. Le cambrioleur est certainement passé par-dessus et s'est enfui par le chemin de Ruth. Les chiens y ont brièvement suivi une piste, mais elle s'arrête rapidement. Il est sans doute monté à bord d'une voiture. Malheureusement, entre le trafic routier, les promeneurs et tout le voisinage venu enquêter avec nous, les éventuels indices exploitables ont déjà été souillés.

Sagamore fit la grimace. Il n'avait pas quitté le jardin des yeux. Il semblait intrigué. Il finit par ouvrir la porte-fenêtre et sortit de la maison, comme un pisteur. Il scruta la neige immaculée et observa les traces de pas autour de la fenêtre du boudoir qui avait été brisée. Puis il retourna dans le salon où son collègue lui dit aussitôt :

— Toi, tu as vu quelque chose...

— Les pas se dirigent directement vers la fenêtre du boudoir, fit remarquer Sagamore.

— Et alors ? s'enquit son collègue.

— En général, un cambrioleur fait toujours un tour de la maison qu'il s'apprête à visiter. Ne serait-ce que pour s'assurer qu'il n'y a personne. Puis, il entre par une porte-fenêtre plutôt qu'une simple fenêtre. C'est plus simple pour lui. Or, si j'en crois les traces, il s'est dirigé directement vers cette fenêtre. Il savait que la maison était vide et il visait cette pièce en particulier.

— Comment aurait-il pu savoir qu'il n'y avait personne ? demanda Anastasia.

— Il a guetté longuement. Il était là, sur le chemin de Ruth, à proximité de votre portail. Vous dites que votre mari est parti tôt ce matin ?

— Oui, vers 7 heures, dit Anastasia, et moi vers 8 heures.

— Il vous aura vus partir tous les deux. Et il sera passé à l'action. Sagamore sortit un carnet de sa poche et y inscrivit quelques notes.

— Madame Ebezner, vous êtes partie d'ici à 8 heures du matin et vous êtes rentrée à 11 heures 30.

— Oui, c'est exact.

— Je suis curieux de comprendre ce que notre homme a fait dans votre maison pendant plus de trois heures. D'autant plus qu'il semble n'avoir pas quitté la pièce dans laquelle il a été surpris.

— Tout indique qu'il n'a pas visité le reste de la maison, précisa le collègue de la brigade scientifique. Aucun signe de fouille, pas de tiroirs ouverts. Surtout, il n'y a pas de traces de pas dans la maison. Le cambrioleur avait les chaussures mouillées par la neige, on aurait dû retrouver des flaques sur le sol ou de la saleté sur les tapis. Il n'y en a que dans le boudoir.

— Et rien n'a disparu, confirma Anastasia, qui avait fait un tour des lieux avec des policiers. Il y a pas mal d'objets de valeur hérités par mon mari, notamment des tableaux. Tout est là.

— Cela confirme mon hypothèse, dit le lieutenant Sagamore. Notre homme visait le boudoir. Retournons voir cette pièce.

En dehors de la vitre cassée et du coffre ouvert, le boudoir paraissait intact.

— Le coffre ne semble pas avoir été forcé, expliqua le collègue de la brigade scientifique.

— Tu veux dire que notre homme connaissait le code ? demanda Sagamore.

— S'il a passé trois heures dans cette pièce, je pense plutôt qu'il a découvert la combinaison. Mode opératoire à l'ancienne, genre le coup du stéthoscope. C'est une serrure à combinaison mécanique, ce serait donc tout à fait vraisemblable.

— Pourquoi casser la vitre pour entrer dans la maison et prendre ensuite trois heures pour trouver la combinaison d'un coffre ? demanda Anastasia.

— La vitre, c'est pour entrer rapidement, conclut le lieutenant Sagamore. On est en plein jour et il semble que les voisins aient des yeux partout par ici. Pas de temps à perdre à forcer une serrure et risquer d'être vu. Par contre, une fois à l'intérieur, il voulait opérer sans bruit. Certainement par discrétion. Qu'y avait-il dans ce coffre ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, avoua Anastasia.

— Où gardez-vous vos bijoux ? s'étonna Sagamore.

— Dans le coffre de la chambre à coucher. Ce boudoir sert de bureau à mon mari. Je crois qu'il utilisait le coffre pour ses documents bancaires.

— Et pour ses montres ? suggéra Sagamore qui cherchait un

motif à ce cambriolage.

— Non, ses montres sont dans le coffre de la chambre également.

— Madame Ebezner, demanda alors le lieutenant Sagamore, avez-vous reçu des menaces récemment ?

— Des menaces ? s'étonna Anastasia. Non, pourquoi ?

— Parce que j'ai l'impression qu'il ne s'agit pas d'un simple cambriolage. Permettez-moi de partager avec vous une expérience de flic : vous savez pourquoi certaines personnes ont deux coffres chez elles ? L'un est pour leurs bijoux, l'autre, pour leurs secrets. J'ai vraiment besoin de parler à votre mari, madame Ebezner.

— Je voudrais beaucoup lui parler aussi, dit Anastasia. Mais je n'arrive à le joindre ni sur son portable, ni dans sa chambre d'hôtel. Il est sans doute en réunion. Comme je vous l'ai dit, il est à Verbier pour un important week-end avec sa banque.

— J'ai lu ça dans le journal. Votre mari va être élu président de la banque ce week-end, c'est cela ?

— Oui.

Sagamore observa encore la pièce.

— Vous affirmez qu'il s'agissait d'un homme, dit-il soudain à Anastasia. Mais son visage était masqué. Est-ce que ç'aurait pu être une femme ?

— Il avait plutôt la corpulence d'un homme, répondit-elle. Je n'ai pas eu l'impression d'avoir une femme devant moi. Et puis ses yeux... ses yeux avaient quelque chose de particulier.

— Comment ça, *particulier* ? s'enquit Sagamore en attrapant son carnet de notes.

— Pendant une fraction de seconde, j'ai eu l'impression de le reconnaître, et lui aussi. Nos regards se sont croisés, et il s'est passé quelque chose. Comme si nous nous étions déjà vus. Je ne saurais comment l'expliquer. Tout s'est passé dans les yeux. Les yeux, lieutenant, les yeux ne trompent pas.

— Est-ce que vous avez du personnel qui travaille ici ?

— Une employée de maison. Elle est en congé aujourd'hui.

— Notez-moi son nom, s'il vous plaît, demanda Sagamore en tendant son carnet à Anastasia.

Elle s'exécuta.

— Quelqu'un d'autre ? Un jardinier, peut-être ? interrogea encore Sagamore.

— C'est une entreprise qui s'occupe de la propriété. Mais ce sont en général les mêmes personnes qui viennent.

— J'aurais besoin du nom de cette entreprise également.

À Verbier, au même moment.

Les employés de la Banque Ebezner arrivaient par petites grappes au Palace. Certains en voiture, d'autres avaient pris le train et le funiculaire. Tous étaient de très bonne humeur, excités par les promesses de faste du Grand Week-end. Comme chaque année, après s'être annoncés à la réception et avoir pris possession de leur chambre, la plupart se ruaient vers la navette de l'hôtel qui les menait jusqu'au pied des pistes de ski. Une petite minorité préférait profiter du luxe du Palace et se prélasser dans la piscine extérieure chauffée qui fumait au milieu de la neige ou dans les bains à remous.

Le Palace était en effervescence. Le personnel de l'hôtel était aux petits soins. Pour la plupart des employés de la Banque Ebezner, le Grand Week-end était l'évènement de l'année. Mais pour Cristina dont c'était la première participation, ce week-end avait une tout autre signification. Elle savait qu'il n'y en aurait pas d'autre après celui-ci. Elle savait aussi que le temps jouait contre elle. Elle devait commencer par découvrir dans quelle salle se réunirait le Conseil de la banque. Ensuite, elle agirait avec les moyens du bord. Elle passa au hasard une porte de service et se faufila dans les coulisses de l'hôtel. Elle arriva dans les cuisines, personne ne la remarqua. Elle vit alors, affichée au mur, une note de service concernant le Grand Week-end. Elle s'en approcha pour la lire. Elle sentit soudain une lourde main se poser sur son épaule.

— Est-ce que je peux vous aider, mademoiselle ?

C'était monsieur Bisnard, le directeur des banquets.

À ce même instant, dans le confort feutré de son bureau du rez-de-chaussée, monsieur Rose prenait un café avec Lev.

— Alors finalement, tu participes au Grand Week-end ? s'étonna monsieur Rose. Il me semble que tu n'y es jamais venu.

— Jamais, répondit Lev. Trop de souvenirs désagréables.

— Je t'ai mis dans ta chambre habituelle, comme tu me l'as demandé.

— Merci, monsieur Rose.

— Lev, est-ce qu'un jour tu arrêteras de m'appeler monsieur Rose ? Appelle-moi Edmond, enfin.

— Vous avez toujours été monsieur Rose pour moi.

Lev observa le tableau accroché au-dessus de la cheminée, représentant monsieur Rose dans son uniforme de lieutenant-colonel de réserve de l'armée suisse. Il ajouta alors :

— Je vous ai toujours admiré. Plus que mon propre père.

— Ne dis pas ça.

Lev considéra avec bonté le vieil homme qui se tenait devant lui.

Monsieur Rose devait approcher des quatre-vingts ans. Si son corps portait les stigmates du temps qui passe, son esprit était toujours aussi vif.

— Vous n'avez pas envie de prendre votre retraite ? demanda Lev.

— Je n'ai pas trouvé de successeur. Ceux qui veulent me racheter le Palace ne sont que des groupes hôteliers sans âme. Je ne veux pas que cet établissement finisse entre les mains d'une grande chaîne. L'indépendance est le plus beau des caractères.

Lev sourit, sans pouvoir masquer une pointe de nostalgie :

— Je regrette de vous avoir fait faux bond il y a quinze ans, monsieur Rose.

— Allons, Lev, tu ne vas pas ressasser une fois encore cette histoire ! Tu as bien fait d'accepter l'offre d'Abel Ebezner, regarde quelle extraordinaire carrière tu as faite !

— Je n'ai jamais aimé la banque, monsieur Rose. Au fond, j'aurais préféré reprendre le Palace, travailler à vos côtés.

— Ce n'est pas trop tard, répondit monsieur Rose sur le ton de la plaisanterie.

— Malheureusement, si.

Monsieur Rose se rembrunit :

— Que t'arrive-t-il, Lev ? Tu as l'air étrange. Ton père serait tellement fier de toi. Ah, s'il pouvait voir tout ce que tu as accompli !

Lev quitta le fauteuil dans lequel il était assis et se posta à la fenêtre. Il regarda la neige tomber sur les sapins.

— Mon père est mort à cause de moi, murmura Lev.

— Enfin, Lev, tu sais très bien que ce n'est pas vrai !

Lev sembla ne pas l'écouter. Il dit alors d'un ton grave :

— Monsieur Rose, je vais disparaître. Si je suis venu ici ce week-end, c'est pour vous dire adieu. Je vous dois tant.

— Disparaître ? Comment ça, *disparaître* ? Qu'est-ce que tu racontes, Lev ?

— Monsieur Rose, il se pourrait que vous entendiez de drôles de choses à mon propos. Vous savez qui je suis vraiment. Vous savez que je ne suis pas un mauvais homme. Vous savez pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait.

Au sixième étage de l'hôtel, Macaire faisait le pied de grue devant la suite de Tarnogol. Il devait absolument lui parler. Depuis son arrivée au Palace, il l'avait cherché partout, sans succès. Ni dans le hall, ni dans les salons, ni au bar. Depuis maintenant une demi-heure, il tournait en rond devant la porte comme si cela allait le faire venir.

Finalement, Tarnogol apparut dans le couloir, arpentant la

moquette d'un pas énergique. Macaire lui trouva, comme la veille, un air inquiet.

— Macaire ? s'étonna Tarnogol en le trouvant devant sa porte.

— J'ai besoin de vous parler, Sinior.

Tarnogol regarda autour de lui, comme un animal traqué, puis il ouvrit la porte.

La suite était plongée dans le noir : tous les stores étaient baissés. Tarnogol, après avoir allumé les lumières, ouvrit tous les placards et fit un tour dans la salle pour s'assurer qu'il n'y avait personne.

— Au vu de la situation, je suis obligé de prendre quelques précautions, expliqua-t-il à Macaire avant de lui désigner un fauteuil pour qu'il y prenne place.

Macaire s'assit et Tarnogol, après s'être installé face à lui, poursuivit :

— Nous savons tous les deux qu'il s'agit de mon dernier Grand Week-end, Macaire. La question est de savoir si c'est le dernier pour toi aussi.

— Pourquoi serait-ce mon dernier Grand Week-end ? demanda Macaire sans pouvoir masquer sa nervosité.

— Parce que la P-30 est sur mon dos et sur le tien aussi.

Macaire blêmit :

— Qui... qui vous a parlé de la P-30 ? demanda-t-il.

— Allons, Macaire, les services spéciaux russes sont sur le coup depuis longtemps... Tu es surveillé tout autant que je le suis. Tu sais : à la différence de beaucoup d'autres, je ne t'ai jamais pris pour un idiot. Au contraire. Au fond, tu n'as commis qu'une seule erreur : te méfier de l'étranger alors que le danger vient de tes frères.

— Le danger ? Que voulez-vous dire ?

— Est-ce qu'Anastasia va bien ? s'enquit Tarnogol d'un air narquois.

— Ma femme ? Que vient faire ma femme là-dedans ? s'écria Macaire en fouillant ses poches, dans un geste réflexe, pour trouver son téléphone portable.

Il se rendit compte qu'il l'avait oublié dans sa chambre depuis tout à l'heure. Bondissant de son siège, il se précipita dans sa suite et se jeta sur son téléphone posé sur la commode du couloir de l'entrée. L'écran de l'appareil lui indiqua qu'il avait raté une dizaine d'appels de sa femme. Il comprit qu'il s'était produit un événement grave. Il sentit son cœur exploser dans sa poitrine. Il téléphona aussitôt à Anastasia.

— Macaire, enfin tu rappelles ! dit-elle en décrochant.

Elle était dans le hall d'entrée de la maison avec le lieutenant Sagamore.

— Que se passe-t-il, chouchou ? balbutia Macaire, paniqué.

— Un homme, dans la maison. Entré par effraction... la fenêtre du boudoir. Je me suis absentée pour faire une course et je l'ai surpris à mon retour.

— Tu n'as rien ?

— Non, il s'est enfui aussitôt. Il a ouvert le coffre du boudoir. Il l'a vidé. La police demande ce qu'il y avait à l'intérieur.

Macaire resta silencieux. Il était terrifié. Tarnogol préparait l'échange : le poste de président contre Anastasia. Il fallait immédiatement mettre Anastasia à l'abri.

Celle-ci répéta sa question :

— Qu'y avait-il dans le coffre ? Il y a la police avec moi, ils voudraient savoir.

— Du... du... des... du... des... documents, bégaya Macaire totalement décontenancé. Des documents bancaires importants, je les ai pris avec moi. Le coffre était vide.

Anastasia perçut la peur dans la voix de son mari. Elle blêmit, ce qui mit la puce à l'oreille du lieutenant Sagamore qui ne l'avait pas quittée du regard. Ce dernier demanda à pouvoir parler à Macaire et prit le téléphone.

— Monsieur Ebezner ? Ici le lieutenant Sagamore, de la brigade criminelle.

— La brigade criminelle ? Je croyais à un cambriolage.

— Je crois que c'est beaucoup plus sérieux qu'un cambriolage. Votre femme a manqué d'être agressée. Qu'y avait-il dans votre petit coffre du rez-de-chaussée ?

— Rien que des documents, assura Macaire au policier. Des documents pour la banque que j'ai pris avec moi.

— Quel genre de documents ? interrogea le lieutenant Sagamore.

— Oh, rien de particulier, répondit Macaire d'un ton détaché, de la paperasse administrative. Rien qui puisse intéresser qui que ce soit. Le cambrioleur s'imaginait certainement y trouver Dieu sait quels bijoux.

— Quand vous rentrerez de Verbier, pouvez-vous passer me voir, s'il vous plaît ? requit le lieutenant Sagamore. J'aurai quelques questions de routine à vous poser.

— Mais bien entendu, lieutenant. Et merci à vous et vos hommes de votre prompt intervention. Puis-je parler à ma femme ?

Le lieutenant Sagamore tendit l'appareil à Anastasia qui s'écarta de quelques pas avant de reprendre la communication.

— Tu es en danger, chouchou... lui souffla alors Macaire d'une voix étranglée. Dans la bibliothèque du boudoir, tu trouveras sur le deuxième rayonnage, caché derrière une rangée de livres, un petit

cahier. Détruis-le ! Brûle-le dans la cheminée, il ne doit plus rien en rester. Est-ce que tu m'as bien compris ?

Tout en écoutant les consignes de Macaire, Anastasia afficha un grand sourire pour tromper le lieutenant Sagamore qui la regardait toujours, puis elle prit sa voix la plus détendue pour répondre à son mari :

— Absolument, mon chéri. Et surtout ne te fais aucun souci. Tout va bien.

Elle raccrocha.

Macaire, hors de lui, ouvrit le petit coffre-fort de sa chambre et en sortit son revolver qu'il avait emporté avec lui. Il se précipita dans la suite de Tarnogol, dont la porte était restée ouverte. Ce dernier n'avait pas bougé de son canapé. Macaire braqua alors son arme sur lui.

— Je vais vous tuer, Tarnogol, et tout sera fini ! hurla-t-il.

— Du calme, dit Tarnogol qui ne sembla pas effrayé par le canon qui le visait.

— Vous ne m'en croyez pas capable ? s'écria Macaire.

— Au contraire, je sais que tu en es capable. Je sais ce qui s'est passé à Madrid.

— Qu'est-ce que...

— Baisse ton arme, Macaire.

Ce dernier obtempéra mais ne relâcha pas la pression sur Tarnogol pour autant.

— Je vous préviens, Sinior, si vous touchez un seul cheveu de ma femme...

— Ce n'est pas moi, Macaire ! le coupa Tarnogol d'un ton agacé. Ce n'est pas moi, c'est la P-30 !

— Quoi ? Pourquoi feraient-ils cela ?

— Parce qu'ils veulent faire pression sur toi pour que tu me tues.

Macaire dévisagea Tarnogol, ne sachant plus ce qu'il devait croire. Celui-ci poursuivit :

— Tu t'inquiètes pour ta femme à présent ? C'étaient pourtant les règles du jeu, non ? Je te donne la présidence, tu me rends Anastasia.

— J'ai changé d'avis ! dit Macaire. Je veux ma femme et la présidence. Il suffit que je vous exécute maintenant et tout sera réglé.

— Sauf que tu ne peux pas me tuer, expliqua Tarnogol, toujours très calme.

— Et pourquoi pas ?

Pour toute réponse, Tarnogol sortit une enveloppe de la poche intérieure de son veston. Il la tendit à Macaire qui la reconnut aussitôt.

— C'est l'enveloppe que je vous ai rapportée lundi soir de Bâle,

dit-il.

— Précisément. Et je suis sûr que tu es curieux de savoir ce qui se trouvait à l'intérieur. Ouvre-la donc.

Macaire obéit : c'était une série de clichés. Il resta atterré. Ses mains se mirent à trembler. Il était fini.

— Ces photos, dit alors Tarnogol, sont mon assurance-vie.

À Genève, dans le hall d'entrée de la maison des Ebezner, le lieutenant Sagamore continuait d'interroger Anastasia.

— Madame Ebezner, j'ai remarqué ce sac de voyage à côté de la porte d'entrée. Vous aviez prévu de partir quelque part ?

Son cœur battit plus vite mais son visage resta totalement impassible.

— Non, c'est un sac qui traîne dans l'entrée depuis quelques jours et que je dois défaire. Pardonnez le désordre.

Le lieutenant Sagamore reprit :

— Vous avez dit à votre mari que vous étiez sortie faire une course ce matin. Or, je ne vois aucun sac de courses dans le hall d'entrée.

— Je n'ai rien trouvé. Je cherchais un chapeau d'hiver, c'était ça, ma course de la matinée. Mais je n'ai rien trouvé.

— Quel magasin ? interrogea aussitôt le lieutenant Sagamore.

Anastasia fut prise au dépourvu.

— Je... je... je me suis promenée au centre-ville. Je suis allée voir au *Bongénie*, et dans quelques boutiques avoisinantes.

— Madame Ebezner, dit alors Sagamore d'une voix pleine d'empathie, mes collègues ont trouvé un mot dans la chambre à coucher. Je pense qu'il n'a pas de lien avec l'enquête, je vous le rends donc.

Il lui tendit le message qu'elle avait laissé à Macaire avant de partir, lui annonçant qu'elle l'avait quitté. Elle le froissa et le mit dans sa poche, gênée. Elle se sentit obligée de se justifier :

— Je... Je veux quitter mon mari...

— Ça ne me regarde pas, madame, dit aussitôt Sagamore, avant de se diriger vers la porte d'entrée.

Il prit poliment congé d'elle, mais avant de s'en aller il ajouta encore :

— C'est étrange, ajouta-t-il, votre mari n'a pas demandé ce que le cambrioleur avait pris ailleurs dans la maison. En général, lorsqu'on avertit quelqu'un du cambriolage de son domicile, il s'inquiète toujours de ce qui a été volé et si la maison a été mise à sac par les intrus. Votre mari n'a rien demandé de tout cela. Comme s'il n'était pas surpris que quelqu'un ne s'intéresse qu'à son boudoir et surtout à

son coffre.

Anastasia haussa des épaules.

— Le choc de la nouvelle sans doute. Ce qui l'intéressait surtout, c'était que je n'aie rien. Il n'y a pas que l'argent dans la vie, lieutenant !

Au Palace de Verbier, dans la suite de Tarnogol plongée dans la pénombre, Macaire ne pouvait détacher son regard des photos. C'étaient des clichés de lui à Madrid, une semaine plus tôt. Des séries d'images, prises chaque fois sous différents jours, qui le montraient à la sortie de l'aéroport, dans la rue avec Perez, devant l'immeuble de l'informaticien, puis quittant les lieux d'un pas pressé.

— Je ne te veux aucun mal, Macaire, assura Tarnogol. Mais je suis obligé de me protéger. J'ai donc pris mes précautions : si tu avais la mauvaise idée de t'en prendre à moi, s'il devait m'arriver malheur pendant ce week-end, ces clichés et ton identité seraient transmis à la presse et la police espagnoles.

— Vous êtes le diable ! s'écria Macaire.

— Je suis pire que le diable, car moi j'existe.

Les deux hommes se dévisagèrent, comme deux lions prêts à s'affronter. Puis Tarnogol dit :

— Il n'y a aucune raison que nous soyons ennemis. Je te rappelle qu'à l'origine, j'ai obtenu tes actions de façon légitime. Nous avons fait un échange. Si tu veux que je te les rende, alors il faudra me rendre en retour ce qui est à moi.

— Anastasia n'est pas à vous !

— Elle n'est pas à toi non plus. Enfin, tu savais qu'à l'époque elle aimait Lev ! Elle te l'avait dit, non ? Alors par quel miracle serait-elle tombée amoureuse de toi si ce n'est pas grâce à mon intervention ?

— Laissez-moi la présidence et disparaissent à jamais ! suggéra Macaire. Tout le monde vous laissera tranquille.

— Je sais que je suis dans une mauvaise situation : si tu ne me tues pas, quelqu'un d'autre s'en chargera. Je sais que je suis condamné à mourir. Ou à disparaître. Par contre, je peux encore bloquer ton élection. À moins que...

— À moins que quoi ? demanda Macaire.

— À moins que tu échanges Anastasia contre la présidence. Il est temps de décider à laquelle des deux tu vas renoncer.

À Cologne, lorsque tous les policiers furent partis, Anastasia se précipita dans le boudoir. Elle trouva le cahier à l'endroit que lui avait indiqué Macaire. C'était un cahier vierge, hormis quelques notes

comptables sur la première page. À l'intérieur, il y avait une lettre. Elle était trop inquiète pour prendre connaissance de son contenu sur le moment. Elle fourra le tout dans son sac de voyage et téléphona à Lev pour le prévenir de la situation. Moins de vingt minutes après l'appel, la limousine noire conduite par Alfred passa le portail de la propriété. Anastasia sortit de la maison, son sac à la main, et s'engouffra rapidement dans la voiture qui repartit aussitôt et s'engagea sur le chemin de Ruth en direction du centre-ville.

La limousine regagna Genève par le quai du Général-Guisan et traversa le pont du Mont-Blanc pour rejoindre l'Hôtel des Bergues. Alfred passa par l'entrée située à l'arrière du bâtiment, prévue pour les camions de livraison, afin que personne ne puisse voir Anastasia.

— Monsieur m'a demandé de prendre toutes les précautions nécessaires, expliqua Alfred en s'engageant dans le parking souterrain. Ici vous serez en sécurité.

— Merci, Alfred. J'ai eu tellement peur, vous ne pouvez pas imaginer ! J'en tremble encore.

— Je suis bien désolé que vous ayez vécu une expérience aussi désagréable, Madame.

— Vous savez, ce n'est pas tant le cambriolage en lui-même qui m'effraie, c'est le contexte. Mon mari semblait très inquiet. Il m'a parlé d'une histoire de documents bancaires. (Elle préféra taire l'existence du cahier.) Et malgré la cagoule que l'homme portait, il m'a semblé reconnaître l'homme.

— Est-ce que ce serait quelqu'un de la banque ? demanda Alfred.

— Je ne sais pas. Il n'avait d'ailleurs pas l'air très à l'aise. C'était vraiment bizarre.

En retrouvant le cadre familial de la suite de Levovitch, Anastasia se sentit tout de suite mieux. Elle ferma la porte à double tour, se servit un verre de vin pour se remettre de ses émotions et le but en contemplant la vue spectaculaire sur le lac Léman. Puis, elle alluma un grand feu dans la cheminée et se saisit du cahier retrouvé dans le boudoir. Elle lut la lettre et découvrit avec étonnement qu'elle était signée du président de la Confédération helvétique qui remerciait Macaire de ses services. Quels services ? Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier ? Elle décida de suivre les consignes de son mari. Elle jeta la lettre au feu et la regarda se consumer. Elle voulut faire de même avec le cahier, mais au moment de l'offrir aux flammes elle remarqua des inscriptions en filigrane des pages qu'elle croyait pourtant vierges.

Anastasia, fébrile, exposa le papier à la chaleur : un texte s'imprima soudain dessus. Elle se mit à lire, le cœur battant, le récit de Macaire.

La Suisse, ce havre de tranquillité, aux verts pâturages et aux lacs bleutés, est aussi un pays qui protège ses banques comme une maman ourse : farouchement.

Vous n'avez pas besoin d'en savoir plus. Moi-même, je n'en sais guère davantage d'ailleurs. Ordre et symétrie sont notre devise. Silence et prudence sont nos enfants.

Voilà douze ans, j'ai été recruté par une branche spéciale des services de renseignement suisses. Cette unité clandestine s'appelle la P-30, elle est financée par une caisse noire du gouvernement et agit hors du contrôle de la Commission sur le renseignement du Parlement.

[...]

Anastasia, abasourdie, découvrit la double vie qu'avait menée son mari pendant toutes ces années. Elle lut, fébrile, le compte rendu des missions qu'il avait conduites pour la P-30. Macaire, son gentil Macaire, son mari un peu gauche et pataud, avait été un agent des services de renseignement !

Elle en aurait été presque impressionnée et amusée si le récit n'avait pas pris ensuite une tournure tragique.

Je dois le confesser ici : j'ai des morts sur la conscience.

Malgré moi, j'ai participé indirectement à l'élimination d'un ancien informaticien de la banque et de son épouse, qui avaient voulu transmettre des listes de clients au fisc espagnol.

[...]

Je regrette infiniment le sang qui a coulé par ma faute. Je ne l'ai jamais voulu. Si quelqu'un lit ces lignes, c'est que la situation a mal tourné. Je vous supplie, ami lecteur, de me croire : je n'ai jamais voulu la mort de quiconque. Je ne connaissais pas les desseins funestes de la P-30. J'ai été élevé dans l'amour de la chrétienté et

j'espère que je pourrai un jour me laver de ces péchés. Que Dieu me pardonne !

Anastasia interrompit sa lecture. Elle était épouvantée. Elle tremblait. Elle fit le lien avec la lettre du président de la Confédération qui remerciait Macaire pour les services rendus à la patrie.

Puis elle lut la dernière partie du récit :

Ma dernière mission aura lieu en ce Grand Week-end de la Banque Ebezner, à Verbier.

La P-30 m'a demandé d'empêcher Sinior Tarnogol de prendre le contrôle de la Banque Ebezner.

Ma marge de manœuvre est très limitée : soit je convaincs Tarnogol de me nommer président, soit je devrais le tuer. Je sais que, si j'échoue, la P-30 me mettra sur le dos le double meurtre auquel j'ai indirectement participé.

Je n'aurais jamais cru devoir un jour en arriver là. Mais je ne peux pas m'apitoyer sur mon sort car je suis le seul responsable de cette situation. C'est moi en effet qui ai permis à Tarnogol d'en arriver là en lui cédant mes parts de la banque.

Et puisque ce texte est ma confession, il reste un secret que je dois livrer ici. Je dois vous révéler ici ce que m'a donné Sinior Tarnogol en échange de mes actions de la banque.

Elle plaça ses mains sur sa bouche comme pour s'empêcher de crier. C'était impossible. Ce qu'elle lisait ne pouvait pas être la vérité ! Tarnogol ne pouvait pas avoir fait ça ! Elle sentit les larmes monter. Elle essaya de se remémorer comment cela s'était passé, comment elle

avait rompu avec Lev quinze ans plus tôt, mais ses souvenirs étaient soudain flous.

Elle relut encore une fois ce que Macaire avait inscrit dans son cahier. Comment Tarnogol avait-il pu faire ça ? Cet homme était le mal absolu.

Elle attrapa son téléphone portable et composa le numéro de Macaire.

— Allô, chouchou ? Tout va bien ?

— Macaire, je... je...

Elle pleurait. Il comprit qu'elle avait lu le cahier.

— Ne parle pas, l'implora-t-il. Nos lignes sont sûrement sur écoute.

— Qu'est-ce qui va se passer maintenant, Macaire ?

— Je ne peux pas te le dire. Mais ce que je vais faire, je vais le faire pour toi. Par amour. Raccroche maintenant, je ne veux pas qu'ils puissent te localiser.

Elle raccrocha et elle éclata en sanglots.

Elle pressentait une catastrophe.

Chapitre 31.

La bonne étoile

Le samedi 30 juin 2018, à 11 heures du matin, alors que je dormais profondément dans ma suite du Palace, récupérant d'une nuit passée à écrire, je fus réveillé par une série de coups contre la porte. Je pensai d'abord aux femmes de chambre et décidai de ne pas me lever. Mais comme mon visiteur insistait, je finis par aller ouvrir dans un demi-sommeil. C'était Scarlett.

— Tout va bien ? me demanda-t-elle d'un ton qui était sensiblement plus agacé qu'inquiet.

— Très bien, merci. Pourquoi ?

— Nous devons dîner ensemble hier soir. Mais vous aviez sans doute mieux à faire.

— Mince, j'ai complètement oublié ! Je suis vraiment désolé.

— Moi aussi, je suis désolée. J'ai attendu comme une idiote pendant une heure au restaurant.

— Pourquoi n'avez-vous pas appelé directement dans ma chambre, je serais venu aussitôt ?

— Oh mais, figurez-vous que je l'ai fait ! C'était occupé. Selon la réception, vous aviez certainement laissé le combiné décroché. Alors je suis revenue ici et j'ai frappé à votre porte. Personne ne m'a ouvert. Vous étiez sans doute en train de vous amuser ailleurs !

— Non, je vous assure que j'étais ici, dans ma chambre, hier soir...

— Arrêtez vos histoires ! m'interrompit Scarlett. Vous faites ce que vous voulez de vos soirées, mais ne me prenez pas pour une imbécile !

— Je vous assure que je ne vous ai pas volontairement fait faux bond. J'écrivais mon livre, je me suis laissé complètement emporter.

— Au point de ne pas m'entendre frapper à la porte ?

— Vous savez, quand je vis l'histoire, je suis complètement happé. C'est comme si j'étais moi-même à l'intérieur du roman, dans le décor. Et il y a tous ces personnages autour de moi...

— Mais qu'est-ce que vous me racontez ? se désespéra-t-elle.

— C'est pourtant la vérité, lui assurai-je. C'est comme si j'étais dans un autre monde. Écoutez, laissez-moi me rattraper : dînons ensemble ce soir. S'il vous plaît !

Elle sembla hésiter. J'insistai encore :

— S'il vous plaît ! Cela me ferait très plaisir.

— D'accord, céda-t-elle finalement. Mais, je vous préviens, l'excuse du livre ça marche une fois, pas deux.

— C'est promis.

Ce soir-là, après une journée d'écriture, je retrouvai Scarlett au restaurant italien de l'hôtel.

— Merci d'être venue, lui dis-je.

— Vous pensiez que j'allais vous poser un lapin ?

— Je l'aurais mérité.

Elle me dit alors :

— J'ai l'impression que plus votre livre avance et moins je vous vois.

— Je me laisse prendre par le roman.

— Ça vous arrive souvent ?

— À chaque roman, avouai-je.

— C'est désagréable cette impression que je perds la bataille contre votre livre.

— Je vous demande pardon.

Pour changer de sujet, je tendis à Scarlett un petit paquet. J'étais allé la librairie du village pour lui acheter un cadeau.

— À propos de livre, dis-je, je vous ai apporté un peu de lecture.

Elle défit l'emballage : c'était un exemplaire d'*Autant en emporte le vent*.

— C'était l'un des livres préférés de Bernard, expliquai-je. Il m'a raconté l'avoir lu pendant la guerre, il devait avoir 13-14 ans et, fuyant en voiture avec sa mère et son frère, il lisait *Autant en emporte le vent*, assis sur la banquette arrière. La rumeur disait que l'aviation italienne pilonnait les convois de civils et Bernard, plongé dans sa lecture, espérait que l'aviation ne le tuerait pas avant qu'il ait terminé sa lecture. Il disait que c'était un grand roman.

— Qu'est-ce qu'un grand roman ? demanda Scarlett.

— Selon Bernard, un « grand roman », c'est un tableau. Un monde qui s'offre au lecteur qui va se laisser happer par cette immense illusion faite de coups de pinceau. Le tableau montre de la

pluie : on se sent mouillé. Un paysage glacial et enneigé ? On se surprend à frissonner. Et il disait : « Vous savez ce qu'est un grand écrivain ? C'est un peintre, justement. Dans le musée des grands écrivains, dont tous les libraires possèdent la clé, des milliers de toiles vous attendent. Si vous y entrez une fois, vous deviendrez un habitué. »

Elle sourit.

— Je parle un peu de Bernard dans le livre, confiaai-je.

— Qu'en aurait-il pensé ?

— Il aurait été flatté et gêné à la fois. Il m'aurait dit : « Si ça peut vous faire plaisir. » Comme tous les grands, il était modeste. Il n'aimait pas être le centre de l'attention. Par exemple, il n'aimait pas que l'on fête son anniversaire. Il était du 9 mai. Évidemment, je lui téléphonais malgré tout à cette date pour le lui souhaiter. Au fond, je crois qu'il n'aimait pas son anniversaire parce que cela lui rappelait son âge. Cela lui rappelait qu'il était né en 1926. Quand des journaux disaient de lui « le vieil éditeur », ça le rendait fou. Un jour, prenant place à bord d'un avion qui devait le ramener de Milan à Paris où il m'avait accompagné pour célébrer l'édition italienne d'un de mes romans, le steward lui a demandé de changer de siège avec une jeune femme. « Pourquoi cela ? » avait demandé Bernard. « Parce que vous êtes assis à côté d'une issue de secours et que vous êtes trop vieux. Le règlement l'interdit. Vous devez avoir la force d'ouvrir l'issue de secours. » « J'ai plus de force que cette jeune femme », avait assuré Bernard. « Vous devez changer de place, monsieur », avait insisté le steward. « Je propose de faire un bras de fer avec cette jeune femme, avait alors exigé Bernard. Celui qui gagne peut s'asseoir à cette place. » Le steward avait évidemment refusé et avait obligé Bernard à changer de siège. Il en avait été furieux pendant une semaine. « Quand même, m'avait-il dit, vous vous rendez compte ! » Mais je ne voulais pas m'en rendre compte. Je voulais croire que Bernard vivrait toujours. Je voulais croire qu'il était invincible.

Il y eut un silence. Je repris ensuite :

— Je me souviens de son dernier anniversaire, ajoutai-je. Mai de l'année dernière. Huit mois avant sa mort. Je l'ai appelé pour le lui souhaiter et, cette fois-ci, il ne s'est pas fâché. Au contraire, il m'a répondu d'un ton amusé : « Vous savez, Joël, je me dis que si un policier contrôle ma carte d'identité dans la rue, il regardera avec étonnement ma date de naissance et me demandera : *Mais qu'est-ce que vous faites encore là ?* »

— Et que lui répondiez-vous lorsqu'il disait ça ? demanda Scarlett.

— Je riaais. Je lui disais qu'il nous enterrerait tous. Pas pour le rassurer, mais parce que je le pensais vraiment. Malgré nos soixante

ans de différence, malgré son âge, j'avais l'impression qu'il était éternel. Et comme j'avais acquis la conviction que Bernard serait là pour toujours, je me suis toujours promis qu'il serait mon seul éditeur.

— Que voulez-vous dire ?

— L'édition, c'est comme l'amour. On ne peut aimer vraiment qu'une seule fois. Après Bernard, il n'y aura personne d'autre. Après le succès de mon second roman, tout le monde pensait que j'allais quitter les Éditions de Fallois pour rejoindre une maison d'édition plus prestigieuse. « Qu'allez-vous faire à présent ? me demandait-on régulièrement. Vous avez certainement reçu des offres des plus grands noms de l'édition française. » Mais ceux qui me posaient la question n'avaient pas compris que le plus grand nom de l'édition française, c'était Bernard.

*

Paris, au mois de mai. Huit mois après l'immense succès de mon second roman.

Un journaliste était venu interviewer Bernard au siège des Éditions de Fallois, 22 rue La Boétie. Bernard n'aimait pas tellement les interviews, mais il acceptait parfois de se prêter au jeu quand je le lui demandais. J'étais présent dans la pièce également.

Après quelques questions d'une affligeante banalité, le journaliste prit un air narquois et demanda à Bernard, sous-entendant que j'allais évidemment céder aux sirènes des grands noms de Saint-Germain-des-Prés :

— Pensez-vous que vous éditerez le prochain roman de Joël ?

Je devins pourpre de rage et dus me retenir de ne pas chasser le journaliste à coups de pied dans le derrière. Bernard, lui, sourit d'un regard malicieux et répondit :

— Si le prochain roman de Joël n'est pas bon, je ne le publierai pas.

Je n'oublierai jamais cette phrase, qui résume à elle seule la relation que j'ai entretenue avec Bernard pendant toutes ces années.

Bernard me faisait un contrat par livre, sans que cela me lie à lui pour le suivant.

— Un livre à la fois, m'expliquait-il. Si vous n'avez pas envie de travailler avec moi, je ne veux pas vous y forcer.

Ce à quoi je lui répondais :

— Et moi, je ne vous demande aucune avance. Vous me paierez pour ce que je vends. Si le livre a du succès, tant mieux pour nous tous, s'il n'a pas de succès, nous nous serons au moins bien amusés.

— Le succès, c'est le plaisir de travailler ensemble ! me rappelait alors Bernard, d'un ton enthousiaste.

Nos contrats étaient d'ailleurs signés à la dernière minute, souvent alors que le nouveau roman était déjà à l'impression, tant ceci n'était pas notre préoccupation.

Plus que d'avoir su faire mon succès, Bernard m'apprit à gérer le succès, notamment par le rappel perpétuel que tout était à faire. Un peu comme un entraîneur de boxe qui sermonne son poulain après un premier round un peu réussi : « Ce n'était que le premier round, il en reste encore onze à suivre. »

C'est ainsi qu'une année, jour pour jour, après la parution de mon second roman, il m'écrivit ce courriel :

Cher Joël,

Aujourd'hui, c'est un anniversaire. Le 19 septembre 2012, Harry Quebert faisait son entrée dans toutes les librairies de France, de Belgique et de Suisse.

Je ne suis pas fou des anniversaires, mais celui-ci est amusant, parce qu'il montre bien à quel point dans la vie tout se tient, se relie, et prend une signification plus importante.

Ce jour-là, 19 septembre, je me souviens avoir été jusqu'à la librairie Fontaine, pour voir si le livre était en vitrine. Il y était. Certes, il ne devait pas être partout en vitrine, car nous avons bousculé toutes les règles et toutes les habitudes pour préparer cette mise en vente, mais dans cette librairie, ce sont des amis, prévenus par nous, il s'y trouvait.

En le regardant avec plaisir, il m'est revenu à l'esprit ce beau passage de Proust lorsqu'il raconte la mort de Bergotte :

« On l'enterra. Mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres, disposés trois par

trois, veillaient comme des anges aux ailes éployées, et semblaient, pour celui qui n'était plus, le symbole de la résurrection. »

Quelle leçon tirer de tout cela ? Que vous n'avez publié encore que deux livres et que pour pouvoir un jour les regarder, disposés trois par trois, aux vitrines d'un libraire, il faut que vous en écriviez encore beaucoup plus.

J'espère que nous les regarderons ensemble et que nous nous souviendrons du très juste avertissement de Proust.

Mon cher Joël, je suis sûr que vous pensez comme moi qu'il ne faut jamais se rassurer trop vite ni s'endormir sur d'éphémères succès, mais tout de même, en pensant à l'année qui vient de s'écouler, il me semble que tout cela n'est pas mal.

Bernard

*

Je levai les yeux de l'écran de mon téléphone portable dans la mémoire duquel j'étais allé retrouver l'e-mail de Bernard pour en donner lecture à Scarlett.

— Bernard vivra toujours en moi, murmurai-je.

— Que lui diriez-vous s'il était là, à table, face à vous ? demanda Scarlett.

— Je lui dirais : « Vous me manquez, Bernard. Paris n'est plus la même ville depuis que vous n'y êtes plus. Vous avez changé ma vie, Bernard. Je n'ai jamais pu vous en remercier. » Il aurait ri et m'aurait répondu de sa voix chaude : « Vous l'avez fait, Joël. Ne vous inquiétez pas. » Et moi : « Vous savez, je crois que je n'ai plus envie de publier de romans si vous n'êtes plus là. » Il aurait ri encore et il aurait conclu : « Mais vous écriviez avant moi, et vous écrirez après.

Regardez, vous êtes d'ailleurs déjà en plein roman. »

Je songeai qu'il était difficile de rendre hommage aux gens extraordinaires. Car on ne sait même pas par où commencer. Bernard avait donné du sens à ma vie. Il avait toujours veillé sur moi. Il avait été ma bonne étoile. Mais il faut bien que les étoiles filent.

J'étais ému, je sentais que Scarlett l'était aussi. Elle posa sa main sur la mienne, plongea ses yeux dans les miens. De part et d'autre de la table, nos visages s'approchèrent l'un de l'autre et nos lèvres aussi. Soudain une voix nous interrompit :

— Madame Leonas ?

Nous nous retournâmes. Un petit monsieur en costume nous souriait.

— Pardonnez-moi de vous déranger, madame, je suis le directeur-adjoint de l'hôtel. On m'a dit que vous souhaitiez parler avec quelqu'un de la direction et je voulais m'assurer que votre séjour se passait bien. On m'a dit que c'était en lien avec votre chambre.

Scarlett rassura le directeur-adjoint en expliquant qu'elle avait simplement voulu lui poser quelques questions sur les événements de la chambre 622.

— Si vous le voulez bien, dit alors le directeur-adjoint, et même s'il ne s'agit pas d'un secret, je préférerais que l'on évoque ceci dans un endroit plus discret. Pourquoi ne nous retrouverions-nous pas un peu plus tard pour discuter de tout cela tranquillement ?

Après notre dîner (des pâtes absolument exquises, sauce tomate et basilic frais pour Scarlett, sauce au beurre et à la sauge pour moi), le directeur-adjoint nous invita à prendre un digestif à l'abri des oreilles. Il nous reçut dans le bureau du directeur, une pièce feutrée, meublée à l'ancienne. Face à la cheminée, quatre fauteuils en vis-à-vis offraient un cadre propice à la conversation.

— Je sais que vous avez interrogé le concierge à propos de la chambre 622, indiqua le directeur-adjoint. Nous nous efforçons d'oublier cet épisode tragique de l'histoire du Palace. Comme je vous le disais, ce meurtre n'est pas un secret, mais en général, nous préférons invoquer un pieux mensonge pour ne pas effrayer la clientèle.

— Maintenant que nous parlons honnêtement, que pouvez-vous me dire sur ce meurtre ? demanda Scarlett.

— Malheureusement, je ne peux guère vous aider : je ne travaillais pas encore à l'hôtel au moment du meurtre.

— Qui était le directeur en place à cette époque ? demanda Scarlett.

— Edmond Rose, répondit le directeur-adjoint. Le propriétaire

historique du Palace. C'est lui qui a fait construire cet hôtel. Il l'a ensuite dirigé et en a été l'incarnation pendant des décennies.

Tout en parlant, il avait désigné, suspendu au-dessus de la cheminée, un tableau représentant un homme en uniforme militaire.

— C'est un portrait de monsieur Rose ? demanda Scarlett.

— Absolument. De ce qu'on m'en a dit, monsieur Rose était un homme hors du commun. Lieutenant-colonel de réserve dans l'armée suisse, il était doté d'un charisme naturel et savait se faire obéir, mais il était aussi un homme d'une tendresse extraordinaire.

— Est-ce que vous sauriez comment nous pourrions joindre monsieur Rose ? demandai-je.

— Malheureusement, il est décédé depuis plusieurs années déjà.

— Nous aurions vraiment besoin de parler à un employé du Palace présent pendant le week-end du meurtre, dit alors Scarlett.

Le directeur-adjoint prit un instant de réflexion avant de répondre :

— Les équipes se renouvellent souvent, vous savez. Par contre, je pense que monsieur Bisnard devrait pouvoir vous renseigner. C'est notre ancien directeur des banquets, il a passé toute sa carrière ici. Il a pris sa retraite il y a une année, mais il habite toujours Verbier. Je le croise souvent le matin au café à côté de la Poste. Vous l'y trouverez sûrement.

Chapitre 32.

Dernière chance

Samedi 15 décembre, la veille du meurtre

C'était l'aube du grand jour.

6 heures du matin au Palace de Verbier. Cristina sortit de sa chambre et se faufila dans le couloir, ses pas étouffés par l'épaisse moquette. Le sixième étage avait la particularité de n'accueillir que des suites, et celles-ci étaient toujours attribuées aux *personnalités* de la banque. Mais Cristina s'était arrangée avec Jean-Bénédict Hansen pour se retrouver sur ce que les autres employés de la banque appelaient « l'étage des élus ». Ou plutôt ne lui avait-elle pas laissé le choix.

Pour rejoindre l'ascenseur, elle dut longer tout le couloir, défilant devant les portes des suites. Toutes se trouvaient du même côté du couloir. Le mur leur faisant face était celui de la façade de l'hôtel, alternant de larges fenêtres et d'épaisses tentures en velours. Il y avait d'abord celles des différents directeurs de départements, puis, dans cet ordre, celles d'Horace Hansen, Jean-Bénédict Hansen, Sinior Tarnogol, Lev Levovitch et Macaire Ebezner.

Cristina descendit jusqu'au rez-de-chaussée. Tout était silencieux et désert. L'hôtel semblait dormir encore. La plupart des employés de la banque profitaient du confort de la chambre – et d'avoir laissé leur famille à la maison – pour faire la grasse matinée et se reposer un peu.

Mais la quiétude qui semblait régner dans l'établissement n'était que de façade : dans les cuisines et les coulisses, le personnel du Palace était déjà sur le pied de guerre. Il restait quelques heures pour que tout soit prêt. Dès 18 heures, les employés de la banque étaient attendus dans la salle de bal pour des cocktails. Puis, à 19 heures, tout le monde serait invité à s'avancer vers la grande estrade. Le Conseil de la banque ferait alors son apparition sur la scène et ouvrirait

officiellement la soirée avec l'annonce du nom du nouveau président. Les convives seraient ensuite invités à passer à table. Le dîner serait servi dans la foulée, et le bal débiterait à 22 heures.

En cette heure matinale, dans le bar du Palace encore fermé aux clients, monsieur Bisnard, le directeur des banquets, faisait les cent pas. Il était particulièrement nerveux. Soudain, des coups sur la porte vitrée du bar le firent sursauter : c'était Cristina. Il s'empessa d'aller lui ouvrir.

— Je n'aime pas du tout cette situation, lui dit-il alors qu'elle entraînait dans le bar.

Elle referma la porte derrière elle et répondit :

— Si ça peut vous rassurer, moi non plus.

— Je pourrais avoir des ennuis ! protesta Bisnard.

— Moi aussi, lui assura Cristina.

Elle prenait un très gros risque. Et si Bisnard parlait ? Elle savait qu'elle franchissait une ligne rouge, mais tant pis : elle avait besoin de savoir. Depuis lundi, depuis qu'elle avait intercepté cette conversation entre Tarnogol et Jean-Bénédict Hansen, elle sentait bien que quelque chose clochait à propos de l'élection. Elle soupçonnait Macaire de vouloir s'arroger la présidence à tout prix. Elle avait bien l'intention de découvrir la vérité.

— Voici la liste de tous les employés de la banque présents ce week-end ainsi que leur numéro de chambre.

— Qui s'est chargé de la répartition des chambres ? interrogea Cristina.

— Jean-Bénédict Hansen nous a donné des consignes générales.

— Est-ce que Macaire Ebezner s'en est mêlé ? Vous a-t-il contacté en dernière minute, cette semaine, pour vous demander des changements dans l'organisation ?

— Non, pas du tout. Pourquoi ?

Cristina, sans répondre à cette dernière question, poursuivit :

— Donc pour vous, tout est normal ?

— Parfaitement normal. J'ai d'ailleurs parlé au responsable de la sécurité de l'hôtel hier soir : tout semble se dérouler dans la plus grande sérénité. Je crois que vous faites du zèle.

— Peut-être, admit Cristina.

— Vous devriez simplement profiter de votre week-end, conseilla Bisnard en tournant les talons, pressé de s'en aller.

Après avoir quitté le bar, Cristina se rendit au restaurant du Palace où le petit-déjeuner était déjà servi. Sans surprise, les lieux étaient déserts. Elle s'installa à une table, se fit servir un café et ouvrit un journal pour patienter.

À 7 heures, Macaire arriva dans le restaurant. Cristina nota qu'il avait mauvaise mine et semblait stressé. En voyant sa secrétaire, il s'efforça de faire bonne figure.

— Bonjour, bonjour, Cristina ! la salua-t-il d'un ton faussement enjoué.

— Bonjour, monsieur Ebezner. Est-ce que ça va ? Vous n'avez pas l'air bien.

— Je ne vous cache pas que j'ai quelques soucis en ce moment, dit Macaire. Des emmerdes comme on dit vulgairement.

— À cause de la présidence ? demanda Cristina.

— Non. Enfin, oui. Je ne vais pas vous mentir, je suis très nerveux. J'ai à peine dormi cette nuit.

— Soyez tranquille, monsieur Ebezner, je n'ai raconté à personne ce que j'ai entendu l'autre jour à la banque.

— C'était un malentendu, assura Macaire. Il n'est nullement question que Lev devienne président. C'est moi qui vais être élu.

— Si vous le dites.

Macaire alla s'asseoir à une table, seul. Ce comportement ne lui ressemblait guère : en principe, il se serait installé avec Cristina pour papoter. Quelque chose d'inhabituel se tramait.

Six étages plus haut, dans sa chambre, Lev faisait les cent pas, son téléphone à la main. Depuis hier soir, il n'avait plus eu aucune nouvelle d'Anastasia. Elle ne répondait ni à ses messages, ni à ses appels. Même la ligne de sa suite de l'Hôtel des Bergues sonnait dans le vide. Il commençait à s'inquiéter. Malgré l'heure indue, il décida de contacter Alfred, quitte à le réveiller. Il fallait que quelqu'un aille aux nouvelles. C'était peut-être grave.

À 7 heures 15, Tarnogol arriva dans le restaurant. Il s'installa seul à une table à l'écart, réservée aux membres du Conseil. Il se fit servir des œufs à la coque, du caviar, un petit verre de Beluga et du thé noir avec un nuage de lait. Macaire ne pouvait pas le lâcher des yeux. Il restait moins de douze heures avant l'élection. La situation lui échappait.

Son petit-déjeuner terminé, Tarnogol repartit. Puis vers 8 heures 15, c'est Jean-Bénédict qui apparut comme s'il y cherchait quelqu'un. Aussitôt qu'il vit Macaire, il fondit sur lui.

— Tu es là ! dit-il. Il faut absolument que je te parle. Viens avec moi.

Les deux hommes sortirent dans le hall de l'hôtel.

— Que se passe-t-il ? demanda Macaire à son cousin.

Celui-ci, sans répondre, l'entraîna jusqu'à un salon privé. Dans la pièce, Horace Hansen les attendait, assis dans un fauteuil comme sur un trône. Il toisa Macaire d'un air supérieur et lui annonça, tel César s'apprêtant à gracier un gladiateur :

— Je vais te faire élire président. J'en ai longuement parlé avec Jean-Bénédict et nous sommes tombés d'accord : c'est à toi, et toi seul, que la présidence doit revenir.

Les yeux de Macaire s'illuminèrent.

— Merci, Horace, dit-il. J'apprécie ton soutien.

— Mon soutien a un prix, précisa alors Horace. Voici mes conditions.

À Genève, à l'Hôtel des Bergues, Alfred Agostinelli tournait en rond dans la suite de Lev Levovitch. Anastasia avait disparu.

Il avait longuement frappé à la porte, sans réponse. Il était finalement entré avec son double : les lieux étaient déserts. Le lit était défait. Ses quelques affaires n'étaient plus là. Dans la cheminée, les restes d'un feu éteint. Il fouilla parmi les cendres et dans le conduit de la cheminée. Il y trouva, collée contre la paroi en pierre, une large scorie qui s'était envolée du foyer avant de se consumer complètement. On pouvait déceler sur le papier une inscription manuscrite mais sans pouvoir déchiffrer ce qui avait été écrit.

Il téléphona aussitôt à son patron.

Lev reçut l'appel d'Alfred alors qu'il s'apprêtait à quitter sa chambre. Il écouta, inquiet, le récit de son chauffeur.

— Si le lit est défait, c'est qu'elle a dormi là, conclut Levovitch. Pas de trace de lutte ?

— Non, Monsieur. Aucun désordre. Je pense qu'elle s'est enfuie. Elle a pris ses affaires. On ne prend pas sa brosse à dents lorsqu'on est kidnappé.

Ce raisonnement rassura Lev.

— Allez interroger le personnel de l'hôtel, suggéra-t-il. Ils l'ont peut-être vue passer.

— Bonne idée, Monsieur. Je vous tiens au courant.

Lev raccrocha. La disparition d'Anastasia l'inquiétait et il avait besoin de réfléchir au calme. Il décida d'aller prendre un café au bar, il y serait tranquille.

Dans le salon privatif du Palace où ils s'étaient enfermés, Macaire écouta attentivement les revendications d'Horace Hansen :

— Je veux que tu nommes Jean-Bénédict vice-président de la banque. Celle-ci sera également renommée Banque Ebezner-Hansen. Je veux aussi que tu t'engages à prendre ta retraite d'ici quinze ans et céder ta place à mon fils. Tu auras eu une belle carrière, tu pourras prendre une retraite bien méritée. Et Jean-Bénédict aura encore quelques belles années devant lui pour reprendre les rênes de la banque.

Après un silence, Macaire acquiesça : cela lui convenait parfaitement. Quinze ans de règne. Aux termes desquels il partirait au sommet. Tout le monde à la banque le regretterait. Les semaines précédant son départ, tout le monde se lamenterait : « Que ferons-nous sans Macaire ? » Quinze années à être un patron hors du commun. Adoré de ses employés, admiré par la profession, il partirait. Il ferait un émouvant discours de départ. Personne ne pourrait retenir ses larmes. Et voilà qu'il serait remplacé par cet incapable de Jean-Bénédict qui serait la risée de tout le monde. Ah, comme il serait vengé de cette grenouille qui voulait se faire grosse comme un bœuf ! Tout le monde ne pourrait s'empêcher de faire la comparaison entre eux et Jean-Bénédict président ne serait réduit qu'à l'évocation de la grandeur de son cousin et prédécesseur. Macaire songea que son père et son grand-père auraient dû faire de même : quitter leur fonction à leur apogée et marquer ainsi les esprits, au lieu de s'accrocher malgré la vieillesse et la maladie.

— C'est d'accord, accepta Macaire. Vous avez ma parole.

Jean-Bénédict, laissant éclater sa joie, donna une accolade à son cousin.

— J'avais peur que tu refuses, lui avoua-t-il.

— Comment pourrais-je refuser ? Je sais ce que je te dois, Jean-Bénédict. Tu m'as toujours été fidèle. Et puis, nous sommes de la même famille. Nous sommes comme des frères.

Installé au comptoir du bar du Palace, Levovitch commanda un café serré. Le bar venait d'ouvrir et, comme il l'avait espéré, il n'y avait pas d'autres clients que lui. Levovitch observa avec une pointe de nostalgie les fauteuils en velours rouge et les tables basses en ébène. Il se laissa envahir par l'émotion : depuis quinze ans, rien n'avait changé.

C'était un après-midi de début août. Un mois après que Lev eut ramené Anastasia de Bruxelles à Genève.

L'été était torride en plaine et les clients étaient nombreux à être venus trouver la fraîcheur à la montagne. Le Palace était plein à craquer et notamment plusieurs clients très importants et exigeants comme Sinior Tarnogol, étaient venus prendre l'air à Verbier. La saison estivale ayant commencé en douceur, monsieur Rose n'avait pas anticipé cet afflux soudain de clients et le personnel était en sous-effectif.

Sol donnait des coups de main à la réception et aidait à l'accueil des nouveaux arrivants. Ce matin-là, il était derrière le comptoir avec Lev. Ces derniers temps, il avait remarqué que Lev était d'humeur irritable.

— Ça va, mon fils ? demanda-t-il entre deux clients.

— Ça va, papa, répondit laconiquement Lev.

— Tu as l'air soucieux.

— Trop de travail à l'hôtel. On est débordé.

Mais la raison du désarroi de Lev était ailleurs. Lorsque, un mois plus tôt, à son retour de Genève, il avait parlé à son père de la proposition d'Abel Ebezner, celui-ci avait pris la mouche.

— Genève ? Beurk ! avait réagi Sol en prenant une mine dégoûtée. Nous n'avons que des mauvais souvenirs là-bas.

— Non, avait protesté Lev, j'ai des bons souvenirs. Avec maman, quand elle venait me chercher à l'école, les promenades au bord du lac.

— Genève nous a pris ta mère ! Genève et les banquiers ! Et toi, tu viens me dire que tu veux travailler dans une banque à Genève ! Quelle trahison ! Je ne pensais pas subir un jour pareil traitement, surtout venant de mon fils.

— On ne va quand même pas rester à Verbier toute notre vie ! s'était écrié Lev.

— Et pourquoi pas ? Nos carrières d'acteurs sont ancrées ici désormais ! Et ne viens pas me dire que tu n'es pas un acteur, tu as un talent extraordinaire. C'est ton problème, en fait, tu as du talent pour tout. Je ne peux pas croire que tu veuilles partir ! Et tu m'annonces ça comme ça ! C'est à cause de cette fille, cette Kamouraska ?

— Anastasia, avait corrigé Lev.

— Anastasia si tu veux. Pfft ! peu importe. Tu as toujours dit que tu étais heureux ici et voilà que tu rencontres cette fille et paf ! tu pars à Bruxelles au milieu de la nuit, et maintenant tu veux aller vivre à Genève. Tu sais, Lev, les filles, ça va et ça vient.

— Elle, c'est différent. Papa, je veux me marier avec Anastasia.

Sol ricana :

— Te marier ! Tu vois que tu as un grand talent comique, mon fils. Au fond, tu es un grand romantique. Comme l'était ta mère. Pourquoi vouloir t'enchaîner à la première venue ? Enfin, pars puisque c'est ce que tu veux. Trahis-moi, laisse-moi tomber comme une vieille chaussette, je comprends. Tu as honte de tes origines, c'est ça ? Tu veux devenir un Ebezner, comme tous ces types chics qui se pavanent pendant le Grand Week-end ?

— Ce n'est pas ça, papa.

— Alors qu'est-ce que c'est ? Puisque tu t'en vas, donne-moi au moins une bonne raison.

— Écoute, papa, la banque c'était juste une idée comme ça. Rien n'est décidé.

— Alors décide de ne pas partir. C'est aussi simple que ça.

C'est ce que Lev avait fait. Il avait appelé Abel Ebezner pour décliner son offre. Mais en raccrochant le téléphone, il s'était fait la promesse de quitter prochainement Verbier. S'en aller loin de son père.

Il devait donc renoncer aussi à devenir directeur du Palace. Il lui serait impossible de diriger cet hôtel sous la surveillance de son père. Il devait partir d'ici pour de bon.

Anastasia fut très déçue que ni le projet de Verbier ni celui de Genève ne se concrétisent. Mais Lev lui promit que ce n'était que partie remise, l'affaire de quelques mois au plus. En attendant, elle était retournée vivre chez sa mère. Grâce à Macaire, elle avait obtenu un poste de secrétaire à la Banque Ebezner. Cela lui permettait de gagner sa vie – elle mettait tout l'argent de côté pour un projet avec Lev. Même si elle n'adorait pas ce qu'elle faisait, elle travaillait avec Macaire qu'elle avait toujours plaisir à fréquenter.

Tous les soirs, Anastasia et Lev se téléphonaient.

— Quand allons-nous être ensemble ? demandait inlassablement Anastasia.

— Bientôt.

— C'est quand *bientôt* ? s'impatientait-elle.

— J'attends un signe, répondait Lev. La vie est faite de signes.

Et en attendant un signe du destin qui ne venait pas, il avait repris sa routine au Palace.

Derrière le comptoir de la réception, la voix de Sol arracha Lev à ses réflexions :

— Mon fils, il faut que je te confie quelque chose.

— Vas-y, papa, lui dit Lev d'un ton las.

— Si je t'ai demandé de ne pas aller à Genève et de rester ici, c'est pour une bonne raison.

— Je sais, les banquiers ont tué maman.

— Non non, ça n'a rien à voir avec ça. C'est vrai que je te bassine avec ça, mais n'oublie pas que je suis comédien et que, parfois, j'en fais trop. Non, il y a quelque chose de très important dont je dois te parler. J'aurais dû te le dire il y a un moment déjà.

Sol avait la voix qui tremblait et un air grave.

— Je t'écoute, dit Lev soudain inquiet. Que se passe-t-il ?

Sol eut une hésitation. À cet instant un employé apparut par la porte qui donnait sur les coulisses du Palace.

— Lev, annonça-t-il, monsieur Rose veut te voir dans son bureau.

— Va, mon fils, dit le père. Ne fais pas attendre monsieur Rose. Ce que j'ai à te dire n'est pas si important.

Lev acquiesça et s'en alla trouver monsieur Rose.

— Que se passe-t-il, Lev ? demanda monsieur Rose après avoir fait asseoir le jeune homme dans un fauteuil face au sien. Depuis un mois, depuis ton retour de Bruxelles, tu n'es plus à ton affaire.

— Je suis désolé, monsieur Rose.

— Je me fiche que tu sois désolé : je veux savoir ce qui te tracasse.

— Rien.

— Rien ?

— Rien.

Monsieur Rose s'agaça du silence de Lev.

— Écoute, lui dit-il, je ne sais si c'est en lien avec cette fille qui te fait tourner la tête, mais moi j'ai besoin d'être sûr que tous mes employés sont à leur affaire. Il y a des clients très importants en ce moment au Palace et je veux être certain que je peux compter sur toi à tous les postes.

— Bien sûr, monsieur Rose. Comptez sur moi. Je ne vous décevrai pas.

— Alors va au bar, les clients vont commencer à affluer. Je veux un service exemplaire.

Lev obéit et se rendit au bar. À peine y eut-il pénétré qu'il tomba sur Tarnogol, assis dans un fauteuil, qui l'alpagua.

— Jeune Levovitch, tu tombes bien. Je voudrais mon thé noir avec un nuage de lait et tu es le seul à le réussir.

Lev acquiesça et prépara le thé comme il l'avait toujours fait. Mais cette fois-ci, Tarnogol ne le trouva pas à son goût.

— Pas bon, dit-il. Trop amer. Refais-moi ça.

Lev s'exécuta. Mais le thé suivant fut jugé trop chaud.

— Je veux le boire tout de suite, gémit Tarnogol, pas attendre des heures que ça refroidisse. Refais-moi ça.

Lev prépara une nouvelle tasse de thé en ajoutant de l'eau pour le refroidir. Mais cette fois, c'était trop froid.

— Un thé chaud ça doit être chaud ! Ni tiède, ni froid ! Sinon je t'aurais demandé un thé tiède ou un thé froid ! Que t'arrive-t-il, enfin ?

Il n'en fallut pas plus pour que Lev, à fleur de peau ce jour-là, perdît patience :

— Écoutez, monsieur Tarnogol, si vous n'êtes pas content, faites votre thé vous-même au lieu de me faire perdre mon temps.

Tarnogol ouvrit de grands yeux. Il y eut un bref silence, le temps pour lui de se rendre compte de l'effronterie de Lev, puis il se mit à hurler :

— Qu'est-ce que tu as dit ? Sale petit impertinent ! Tu oses me parler sur ce ton ?

Tous les clients du bar se figèrent. Lev regretta immédiatement cet instant d'égarement, mais il était trop tard.

— Qu'on m'appelle le directeur ! s'époumonait Tarnogol, en rage. Qu'on m'appelle le directeur sur-le-champ !

Quelques minutes plus tard, Lev était convoqué dans le bureau de monsieur Rose.

— Je n'en reviens pas ! s'écria ce dernier. Comment as-tu pu me faire une chose pareille ?

— Laissez-moi vous expliquer, essaya de se défendre Lev.

— Je ne veux pas entendre tes explications, dit monsieur Rose dont on sentait combien il était affecté par cette situation. Tu as toujours une bonne explication ! Enfin, Lev, je t'avais prévenu. Je t'avais demandé de te tenir à carreau !

— Je regrette...

— Il est trop tard pour des regrets, Lev. Je ne vois malheureusement pas d'autre issue à cette histoire : je dois te licencier.

— Quoi ? Mais pourquoi ? Vous savez que Tarnogol est intenable !

— Pourquoi ? Mais parce que tu ne dois jamais perdre ton sang-froid face à un client ! C'est l'une des règles de base que je t'ai enseignées ! Je t'ai sauvé contre vents et marées après l'affaire du bal, mais personne ici ne comprendrait que je te garde après un deuxième incident. Je n'ai pas le choix, Lev. Il est temps que tu t'en ailles d'ici, Lev. Je crois même que te renvoyer est le meilleur service que je puisse te rendre.

Sous le choc, sentant des larmes de colère lui monter aux yeux, Lev s'en alla sans demander son reste. Il traversa le grand hall en

courant pour rejoindre l'entrée principale de l'hôtel. Il arracha son badge à sa boutonnière et le jeta par terre. Il voulait partir maintenant et pour toujours. Alors qu'il franchissait les marches du Palace, un taxi arriva. La portière arrière s'ouvrit et Lev entendit crier son nom. Il se figea : c'était Anastasia.

Lev, n'en croyant pas ses yeux, se précipita vers elle. Elle se jeta dans ses bras.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? lui demanda Lev.

— La vie est trop courte pour la gâcher à attendre, dit Anastasia. Viens à Genève avec moi, Lev. Soyons enfin heureux ensemble.

Il la serra contre lui aussi fort qu'il le put et l'embrassa longuement. Il sentait son cœur s'animer d'un sentiment de bonheur fou.

— C'est d'accord, lui dit-il.

Le jour même, Lev quittait Verbier avec ses quelques affaires pour aller s'installer à Genève.

Par la fenêtre de son bureau, monsieur Rose, regardant Lev s'éloigner du perron de l'hôtel, son bagage à la main, murmura : « Au revoir, mon fils. » Une larme roula sur sa joue.

*

Vingt ans plus tôt

Verbier était en effervescence. Tous les officiels et les personnalités de la région s'étaient pressés pour assister à l'inauguration du majestueux édifice qui venait d'être construit dans la station. L'établissement n'était pas encore ouvert mais tout le monde disait qu'il s'agissait de l'un des fleurons de l'hôtellerie suisse. Les journalistes et les invités n'avaient d'yeux que pour le promoteur du projet, Edmond Rose, un homme d'affaires d'à peine quarante ans, qui, parti de rien, avait bâti une immense fortune immobilière. Un journaliste de la radio, brandissant son micro, lui demanda : « Monsieur Rose, lorsque l'on a réalisé un projet aussi ambitieux que cet hôtel, peut-on considérer que l'on a réussi sa vie ? »

Cette question résonna longuement dans l'esprit d'Edmond Rose. Tout ce qu'il avait entrepris avait été couronné de succès. Au cours de ses études, il s'était surpassé. Puis il avait accompli son service

militaire obligatoire, il avait terminé lieutenant-colonel de réserve au sein de l'armée suisse. Il s'était lancé dans les affaires, il était aujourd'hui à la tête d'un petit empire. Mais il était seul. À trop avoir parcouru le monde pendant des années pour gagner de l'argent, il n'avait jamais eu une relation sérieuse. À présent, il n'aspirait plus qu'à fonder une famille. C'était la raison pour laquelle il avait construit le Palace. Il voulait s'établir à Verbier, renoncer aux affaires et prendre la direction de cet hôtel. Rencontrer une femme, fonder une famille. Mener une vie normale.

*

Vingt ans plus tard, monsieur Rose, à la fenêtre de son bureau, regarda la silhouette de Lev s'éloigner jusqu'à disparaître. Il lui manquerait terriblement. La présence de Lev au sein de son hôtel avait été un bonheur quotidien depuis le jour de son arrivée. Mais il était temps pour Lev de prendre son envol. Car ce Palace, aussi immense soit-il, était devenu trop petit pour un être de cette envergure.

Pour se consoler, monsieur Rose se dit que, pour la première fois, il avait réussi sa vie. Il n'avait jamais rencontré l'amour. Il n'avait jamais eu d'enfant. Mais il avait eu Lev. Il avait aimé et été aimé.

Un jour Lev aurait des enfants. Et il serait pour eux comme un grand-père. Monsieur Rose, fixant son reflet dans la vitre, se sourit à lui-même. Il laisserait une petite trace sur cette terre.

Chapitre 33.

Trahisons

Samedi 15 décembre, la veille du meurtre

À Verbier, en ce jour de Grand Week-end, il était 15 heures lorsque Macaire, qui était sorti déjeuner, regagna le Palace. Dans deux heures le Conseil se réunirait pour le vote final.

Macaire avait quitté le Palace en fin de matinée, il avait ressenti le besoin de s'aérer l'esprit et de trouver un peu de calme : il ne pouvait plus supporter de croiser dans les salons du Palace les employés de la banque qui lui passaient tous la brosse à reluire, lui donnant des « Monsieur le président » en affichant des sourires complices. Tout cela le rendait trop nerveux. Il avait eu besoin d'un peu de quiétude et il s'était rendu chez *Dany*, un petit restaurant qu'il affectionnait, situé au bas des pistes de ski et que l'on pouvait rejoindre à pied, où il avait déjeuné – sa marche lui ayant ouvert l'appétit – d'une croûte au fromage suivie d'une fondue.

Alors que Macaire passait devant la réception du Palace, un employé qui le reconnut l'interpella.

— Monsieur Ebezner, je voulais vous informer que votre épouse est là.

— Mon épouse ?

— Oui, je n'avais encore jamais eu le plaisir de la rencontrer. Anastasia Ebezner, c'est bien votre épouse ?

— Oui, absolument, confirma Macaire dont le visage s'illumina.

— Madame a demandé un double de la clé de votre chambre, et comme vous étiez absent, je me suis permis de la lui donner.

— Vous avez bien fait.

Macaire monta avec empressement dans sa chambre. Mais une fois à l'intérieur, déception : pas d'Anastasia. Elle avait néanmoins

laissé, sur le miroir de la salle de bains, une inscription au rouge à lèvres :

Je suis là, mon chaton.

A.

Son tube de rouge à lèvres était posé sur le rebord du lavabo. Macaire le ramassa et l'embrassa. Ce rouge à lèvres dont elle ne se fournissait qu'auprès d'un petit magasin à Paris et contre lequel il avait si souvent pesté lorsque, en voyage pour la P-30 dans la capitale française, il avait dû traverser la ville embouteillée pour lui en rapporter. Ce rouge à lèvres, à présent, il l'adorait. Il le vénérât. Anastasia était venue ! Elle était venue le soutenir ! Ils traverseraient cette épreuve ensemble, ils en ressortiraient plus unis et plus amoureux que jamais. Macaire se sentit envahir par un puissant sentiment de joie. Ce petit tube de produit cosmétique, pour tout ce qu'il symbolisait, le rendit soudain fort et heureux. Prêt à faire face à Tarnogol et à récupérer cette présidence qui lui revenait de droit. Il avait envie de la voir, de la serrer contre lui. Où était-elle ?

Elle était dans le placard, juste là, à quelques mètres de lui, l'observant par l'interstice des portes mais n'osant pas se montrer à lui. Elle avait d'abord hésité à venir à Verbier. Puis une fois arrivée dans la station, elle avait hésité à se montrer au Palace. Comment allait-il réagir en la voyant ? Qu'allait-il se passer entre eux ? Elle avait pourtant minutieusement préparé ce moment, mais elle se sentait si fébrile à présent qu'elle ne savait plus ce qu'elle devait faire. Elle ne savait même plus pourquoi elle était venue. Pour le soutenir et être à ces côtés en ce jour le plus important de sa carrière ? Ou pour lui annoncer la terrible nouvelle : que tout était fini et qu'à Genève il retrouverait sa maison vide ? Peut-être valait-il mieux ne rien dire dans l'immédiat pour ne pas lui gâcher son grand moment. Surtout, voir comment il allait réagir en la voyant ici.

Au moment où elle s'apprêtait à révéler sa présence, elle entendit soudain une succession de bruits sourds. Comme si on frappait contre une vitre.

Macaire sursauta et se tourna en direction de la porte-fenêtre du balcon.

— Wagner ! hurla-t-il en apercevant son officier de liaison sur le balcon.

Elle resta cachée. Wagner ? Qui était-ce, celui-là ? Elle entendit Macaire ouvrir la porte-fenêtre et sortir sur le balcon, refermant derrière lui pour ne pas laisser l'air glacial s'engouffrer dans la pièce.

Elle ne put entendre ce que les deux hommes se dirent.

— Wagner, répéta Macaire après l'avoir rejoint sur le balcon. Au nom du Ciel, qu'est-ce que vous fichez ici ? Vous m'avez flanqué une trouille de tous les diables !

— Ça fait des heures que je me les gèle à vous attendre, se plaignit Wagner en guise de salutations. Où étiez-vous donc passé ?

— Je suis allé m'aérer la tête, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Vous trouvez que c'est le moment d'aller prendre l'air ? Nous sommes à quelques heures de l'annonce. Pourriez-vous m'expliquer pourquoi Tarnogol est encore en vie ?

— Ne vous inquiétez pas, tout est sous contrôle ! Horace et Jean-Bénédict Hansen vont voter pour moi. Je suis assuré de devenir président.

— Comment pouvez-vous soudain en être si certain ?

— J'ai passé un marché avec eux. En échange de leurs voix, je renomme la Banque Ebezner-Hansen, et dans quinze ans je passe la main à Jean-Bénédict. L'affaire est dans le sac.

Wagner eut une moue :

— Je ne comprends pas vos attermoissements, Macaire, il eût été tellement plus simple d'éliminer cette canaille de Tarnogol. Enfin, débrouillez-vous comme vous voulez, pour autant que vous obteniez la présidence de la banque. Je ne trouve simplement pas très prudent de votre part d'avoir mis votre destin entre les mains des Hansen : il suffirait que Tarnogol les retourne et...

— Si Tarnogol fait l'idiot, je tuerai ! l'interrompit Macaire, en brandissant de sa poche la fiole de poison.

À ces mots, Wagner le dévisagea comme s'il était le dernier des imbéciles :

— Vous n'êtes qu'un amateur, Macaire ! Il est déjà trop tard : le poison met douze heures pour agir ! Ce n'est pas faute de vous avoir prévenu. C'était hier soir qu'il fallait empoisonner Tarnogol. Vous aurez bon dos s'il crève après avoir nommé Lev président.

— Merde ! pesta Macaire.

— Non mais je rêve ! Vous n'avez pas cessé de désobéir à mes consignes ! Si vous aviez suivi le plan depuis le début, nous n'en serions pas là. Parfois, il n'y a aucun autre choix possible, Macaire. Voilà quel enseignement vous pourrez tirer de vos douze années au sein de la P-30 !

— Alors, qu'est-ce que je fais si je dois me débarrasser de Tarnogol ? demanda Macaire, soudain désarmé de ne pas avoir de plan de secours.

Wagner avait un sac en papier à ses pieds. Il en sortit une bouteille de vodka Beluga.

— Cette bouteille sera votre dernière chance, Macaire. Son contenu est empoisonné. Que Tarnogol en boive un verre, il mourra en un quart d'heure. Convulsions, arrêt cardiaque, et voilà le travail. En principe, c'est invisible à l'autopsie.

— En principe ?

— Ce n'est pas indétectable, contrairement à l'autre poison qui agit plus lentement. Mais peu de chances qu'un médecin légiste fasse les tests nécessaires pour remarquer la présence de ce produit dans le corps de Tarnogol. Évitez simplement qu'on vous ait vu vous balader avec cette bouteille et la donner à Tarnogol avant que celui-ci ne claque sur la moquette du Palace. Ça pourrait attirer les soupçons, si vous voyez ce que je veux dire.

— Mais s'il y a une enquête, paniqua Macaire, s'ils font les tests, s'ils...

— Restez calme, Macaire. Tout va bien se passer. Faites-lui boire un verre de cette bouteille et tout sera réglé.

— Et comment vous voulez que je lui fasse avaler un verre de cette vodka ?

— D'après mes informations, le Conseil de la banque tiendra son ultime délibération à 17 heures. Je le sais car le salon des Alpes, dans lequel ils se sont réunis hier soir déjà, est réservé pour eux à partir de ce moment. Le Conseil restera dans le salon jusqu'à 19 heures, moment auquel ils se rendront directement dans la salle de bal pour annoncer le nom du nouveau président. Donc, nous savons que Tarnogol va commander, dans le salon, vers 18 heures 30, une vodka. C'est un vieux rituel qu'il affectionne : tous les jours, le matin et en fin d'après-midi, où qu'il soit, il se fait servir un verre de vodka. Et il ne boit que de la Beluga.

— Eh quoi ? Je suis censé la lui apporter, moi, et qu'il crève juste après ?

— Laissez-moi finir, Macaire, et écoutez attentivement les consignes, bon sang ! Vous croyez que la P-30 travaille en amateur ? Les commandes passées dans les salons ne sont pas gérées par le bar du Palace, mais directement par l'employé en charge des salons. Il dispose d'un petit espace de travail, juste à côté du salon des Alpes. Vous verrez, il y a une alcôve avec un petit comptoir et, derrière, une armoire en ébène, à l'intérieur de laquelle il y a une sélection d'alcools. C'est dans cette armoire que l'employé préparera la commande de Tarnogol. Allez remplacer la bouteille de Beluga qui s'y trouve par celle-ci. Vous trouverez des gants en plastique dans le sac, mettez-les pour ne pas laisser de trace. Pour éviter toute confusion, il y a, sur la bouteille empoisonnée, une croix rouge sur l'étiquette

arrière. Déposez cette bouteille dans le bar. C'est tout ce que vous avez à faire.

— Et si quelqu'un d'autre commande une vodka ?

— Il n'y aura que le Conseil dans les salons. Et il n'y a aucun risque que Jean-Bénédict Hansen ou son père en boive car ils détestent la vodka.

Macaire, le regard dans le vide, murmura :

— J'aurais préféré arranger les choses par mes propres moyens, ne pas avoir à en arriver là... Je ne suis pas un meurtrier...

— Vous agissez pour le bien de votre pays, Macaire. Ce n'est pas un meurtre, c'est un geste patriotique. La Suisse vous en sera à jamais reconnaissante. Maintenant, dépêchez-vous d'aller mettre cette bouteille de vodka dans le bar des salons du premier étage. C'est votre dernière chance. Vous n'avez plus droit à l'erreur, j'espère que vous en êtes conscient.

Dissimulée dans le placard, elle entendit la porte du balcon s'ouvrir. Par l'interstice des portes, elle vit Macaire et un autre homme – sans doute ce Wagner – traverser la pièce. Macaire tenait un sac en papier à la main. Avant qu'ils ne quittent ensemble la chambre, elle put encore entendre ce Wagner dire : « Votre aversion pour l'assassinat vous honore, Macaire. Mais il est temps de vous débarrasser de Tarnogol. Tuez-le avant qu'il ne gâche votre week-end et qu'il ne détruise votre vie ! »

La porte se referma. Ils étaient sortis. Elle resta figée d'horreur.

Dans le couloir, Wagner escorta Macaire jusqu'à l'ascenseur. Lorsque les portes s'ouvrirent, il lui dit :

— Bonne chance, Macaire ! C'est probablement la dernière fois que nous nous voyons. Accomplissez votre mission. Il vaut mieux que je ne reste pas dans les parages. Une fois que vous serez élu président, ce sera comme si rien de tout cela n'avait jamais existé. Ni la P-30, ni vos missions, ni plus rien. Alors je vous dis adieu. Et merci pour vos douze années de service impeccable.

Macaire, l'espace d'un instant, hésita à parler des photos dont disposait Tarnogol. Mais il renonça : mieux valait ne pas rajouter d'huile sur le feu. Wagner disparut derrière une porte de service, Macaire, lui, descendit jusqu'au premier étage. Il y suivit un couloir qui donnait sur une série de salons privés. Il vit le salon des Alpes. Juste à côté, une alcôve, telle que Wagner l'avait décrite, avec un comptoir et une armoire en ébène renfermant un bar.

Après s'être assuré qu'il n'y avait personne aux alentours, il enfila les gants en plastique et plaça la bouteille de Beluga marquée d'une croix au milieu des alcools forts, à la place d'une autre bouteille

de la même marque dont il s'empressa d'aller se débarrasser dans les toilettes proches. Nerveux à l'idée de laisser une bouteille remplie de poison à la portée de tous, il décida de rester ensuite à proximité du bar et de le garder à l'œil. Il avisa un fauteuil et s'y installa. C'était un poste d'observation parfait : il pouvait surveiller en même temps l'armoire contenant les alcools et la porte du salon des Alpes où d'ici une heure et demie le Conseil de la banque s'enfermerait pour sa dernière délibération. Il ne restait plus qu'à attendre. S'il était élu président, Macaire irait récupérer la bouteille de vodka empoisonnée avant qu'un employé de l'hôtel n'en serve un verre à Tarnogol. Mais si, par hasard les Hansen n'avaient pas tenu parole, alors il laisserait les choses suivre leur cours. Tarnogol serait foudroyé par le poison. Il mourrait presque aussitôt, pris de convulsions. Les Hansen comprendraient le message. À cet instant, Macaire se rendit compte qu'il n'aurait aucun moyen de connaître le résultat de l'élection avant l'annonce à toute la banque. Il fallait que Tarnogol soit neutralisé dans le salon des Alpes. Il avait besoin d'un complice. Il s'empara de son téléphone portable et appela Jean-Bénédict qui se reposait dans sa chambre, cinq étages plus haut. Il le pria de le rejoindre devant le salon des Alpes et Jean-Bénédict rappliqua aussitôt.

— Tout va bien, cousin ? s'inquiéta Jean-Bénédict.

— Tout va bien, répondit Macaire. Mais je vais avoir besoin de ton aide.

— Bien sûr. Que puis-je faire pour toi ?

— Dès que tu vois que le Conseil s'accorde sur mon élection, tu m'envoies un message sur mon portable pour me prévenir.

— Les téléphones portables sont interdits pendant le Conseil, expliqua Jean-Bénédict. C'est la règle.

— Alors tu prétextes un besoin pressant et tu sors de la salle. Je ne bougerai pas d'ici.

— Mais pourquoi veux-tu que je te prévienne ? Ce sera toi le président, voilà, tu es déjà prévenu.

— Fais-le ! insista Macaire. Ne me pose pas de questions, fais-le. C'est très important.

Chapitre 34.

Vote final

Samedi 15 décembre, la veille du meurtre

Il était 16 heures 30. Lev, après une promenade au village, venait de regagner le sixième étage du Palace. Il longeait le vaste couloir orné de tentures pour retourner à sa chambre lorsque soudain, surgissant d'entre les épaisses tentures, une main lui attrapa l'épaule.

Il se retourna dans un sursaut.

— Anastasia ? s'écria-t-il. Mais...

Elle l'embrassa et se blottit contre lui.

— Anastasia, où étais-tu passée ? J'étais mort d'inquiétude ! Qu'est-ce que tu fais à Verbier ?

— Il fallait que je vienne voir Macaire. Il est en grand danger, il...

Lev posa un doigt sur ses lèvres pour qu'elle ne dise pas un mot de plus, puis il l'entraîna dans sa suite avant qu'on ne les voie.

— Macaire s'apprête à faire une terrible bêtise, dit Anastasia après que Lev eut refermé la porte de la chambre.

— Une bêtise de quel genre ?

— Je crois qu'il veut tuer Tarnogol.

— Quoi ?

— Lev, c'est très grave. Macaire a travaillé comme espion pour le gouvernement suisse.

Lev éclata de rire.

— C'est une blague ? demanda-t-il.

— Pas du tout. Il a participé à diverses opérations visant à protéger les intérêts de la place financière suisse. Il serait même indirectement lié à un double meurtre, un ancien informaticien de la banque et sa femme qui voulaient livrer les noms de clients au fisc

espagnol.

— Alfred a retrouvé dans la cheminée de ma suite aux Bergues un reste de cahier, mais son contenu était illisible.

— C'étaient les confessions de Macaire. J'ai tout brûlé, pour le protéger. Oh Lev, si tu savais...

Elle ne put terminer sa phrase, c'était trop dur. Lev qui la sentait craquer la prit contre lui.

— Je dois absolument parler à Macaire, dit-elle après un long sanglot. Je l'ai aperçu tout à l'heure, j'étais cachée, mais il n'était pas seul.

— Il vaut mieux que tu ne le voies pas, conseilla Lev.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai peur que tu ne renonces à partir avec moi pour rester avec lui. J'ai peur de te perdre, comme il y a quinze ans.

— Non, Lev. C'est avec toi que je veux être. Mais je ne veux pas qu'il arrive malheur à Macaire. Je veux son bien !

Lev eut un air grave :

— Je vais m'en occuper, je te le promets ! Macaire sera président. Tout ira bien pour lui. Tu dois me faire confiance. Surtout, ne quitte cette chambre sous aucun prétexte !

Peu après 17 heures, dans le salon des Alpes, où la séance du Conseil venait de débiter.

En sa qualité de doyen du collège, c'était Horace Hansen qui présidait les débats depuis la mort d'Abel Ebezner. Celui-ci décida de ne pas s'encombrer de longs débats.

— Voilà près d'une année que nous échangeons nos points de vue sur les candidats, rappela-t-il. Je crois que tout a été dit et que tout le monde a eu le temps de faire son choix. Nous pouvons passer directement au vote. Je donne ma voix à Macaire Ebezner.

Tarnogol s'efforça de masquer sa surprise.

— Je vote Macaire Ebezner moi aussi, annonça Jean-Bénédict dans la foulée.

— Deux voix pour Macaire, comptabilisa Horace, pressé d'en finir. L'affaire est réglée.

Tarnogol, se saisissant de sa serviette en cuir dont il sortit un ordinateur portable, dit alors :

— J'ai une information capitale à partager avec vous. J'ai reçu ceci par courriel anonyme il y a une heure.

18 heures 15. Macaire attendait fébrilement dans le couloir, face au salon des Alpes, un signe de son cousin. À travers la cloison, il

pouvait percevoir les intonations d'une vive discussion, mais sans distinguer ce qui s'y disait.

Soudain, la porte s'ouvrit brutalement et Jean-Bénédict apparut. Il semblait catastrophé.

— Alors ? demanda Macaire.

— Alors tu as perdu ! s'étrangla Jean-Bénédict, catastrophé. Levovitch a gagné.

— Quoi ? !

— Je n'ai rien pu faire. Nous avons procédé au vote. C'est fini. Levovitch a été élu président de la banque.

Chapitre 35.

Jours heureux

15 ans plus tôt

C'était le début du mois de septembre. Genève se paraît lentement des couleurs de l'automne.

Olga von Lacht, tête haute, chapeau et robe de circonstance, pénétra dans l'hôtel *Beau-Rivage*, sur le quai du Mont-Blanc, suivie par Anastasia.

Comme tous les dimanches, elles allaient prendre le thé dans le palace du bord du lac Léman. Comme tous les dimanches, elles s'installaient dans les mêmes fauteuils, et comme tous les dimanches, Olga passait la commande : « Un samovar de thé noir, ordonna-t-elle, ainsi qu'une part de gâteau aux carottes que nous nous partagerons. » Elle disait *samovar* pour faire distingué. Anastasia était désormais la seule astreinte à la cérémonie du thé : sa sœur Irina était libérée de ses obligations familiales depuis son mariage avec le gérant de fortune de la Banque Ebezner. Sa mère exigeait désormais qu'elle se consacre à la fructification de son couple. « Et maintenant, vite enceinte ! » lui réclamait-elle.

Olga était très déçue qu'Anastasia ait rompu avec Klaus. Elle ne connaissait pas les tenants et les aboutissants de l'histoire, Klaus s'étant bien gardé de raconter qu'il s'était fait rosser dans son propre appartement. Officiellement, ils avaient rompu. Olga avait téléphoné aux parents de Klaus pour leur demander pardon : « Sachez que je déplore le comportement de ma fille, votre Klaus est de l'or en barre. » La mère de Klaus était plus philosophe : « Ils sont jeunes, ça peut arriver que ça ne marche pas. Mieux vaut qu'ils s'en rendent compte maintenant et qu'ils évitent un mariage malheureux. » Olga n'était pas d'accord du tout, mais elle s'était bien gardée de le dire.

Ce dimanche-là, dans le salon du *Beau-Rivage*, Olga dit à sa fille :

— Tu avais là l'occasion de faire un mariage de rêve et tu as fait des caprices.

— Je suis plus heureuse sans lui, fit remarquer Anastasia.

Olga l'imita en prenant une voix aiguë et sotte :

— *Je suis plus heureuse sans lui !* Regarde comme ta sœur a bien réussi, elle ! Prends-en de la graine !

— Elle s'est mariée avec un gros type chauve, osa Anastasia.

— Tiens ta langue, ma fille ! Il est chauve, mais il est riche ! Et à présent ta sœur habite dans une villa avec piscine ! Et toi, tu es de retour à la case départ. Avec un emploi de secrétaire, tss ! Secrétaire ! Ça ne fait rêver personne !

— Au moins, je gagne ma vie, fit remarquer Anastasia. C'est le début de l'indépendance.

— Indépendance de rien du tout ! Ma fille, moi vivante, tu ne quitteras mon appartement que mariée, et bien mariée. Maintenant, j'ai dit ! Je ne veux plus t'entendre ergoter.

Anastasia baissa la tête et Olga contrôla l'infusion de la théière qu'on venait d'apporter. Soudain, elle entendit un employé s'adresser à un client installé derrière eux :

— Voici, monsieur le comte Romanov.

Olga, écarquillant les yeux comme des billes, se retourna discrètement : c'était lui ! Ça alors ! Quelle extraordinaire coïncidence ! Elle se pencha vers sa fille pour plus de discrétion et lui murmura à l'oreille :

— Le comte Romanov est là !

— Qui ça ? demanda Anastasia, faisant semblant de ne pas savoir de qui elle parlait.

— Lev Levovitch, le comte Romanov ! Le beau Russe blanc du Grand Week-end à Verbier !

— Ah, lui ! fit Anastasia en feignant le désintérêt le plus total.

Olga se leva de son fauteuil et attrapa sa fille par le bras pour l'entraîner avec elle.

— Lev Levovitch, le comte Romanov ! s'écria-t-elle. Quelle heureuse surprise !

— Ça alors, chère madame von Lacht ! s'exclama Lev.

Il la salua avec déférence.

— Vous vous souvenez de ma fille, Anastasia ? demanda Olga.

— Comment oublier un visage si parfait ? dit Lev en lui baisant la main.

Anastasia frissonna. Elle eut envie de se jeter sur lui, de l'embrasser à pleine bouche. Mais elle se retint pour ne pas révéler qu'ils étaient de connivence.

— Que faites-vous à Genève, cher ami ? demanda Olga.

— Figurez-vous que j'ai fini par répondre aux sollicitations de mon ami Abel Ebezner. Il me réclamait à cor et à cri au sein de sa banque et j'ai fini par accepter. Je préférerais mon dur métier de rentier, ajouta-t-il en souriant, mais que voulez-vous : je suis incapable de dire *non* à un ami. Et puis ça m'occupe : ne dit-on pas que l'oisiveté est la mère de tous les vices ?

— En tout cas, la fidélité en amitié, la plus noble des vertus, le félicita Olga.

— Me voilà donc genevois, quelque temps du moins.

— Et où logez-vous ?

— J'ai pris une suite à l'Hôtel des Bergues. C'est pratique.

— Le plus bel hôtel de Genève ! s'émerveilla Olga.

— Oui, c'est effectivement confortable. Mais j'aime venir de temps en temps au *Beau-Rivage* pour boire un thé... l'impératrice Sissi, quand même !

— N'est-ce pas ! frétila Olga, qui avait l'impression d'avoir trouvé l'âme sœur. Qu'ils sont rares les jeunes gens de votre goût ! Si vous avez besoin d'un guide pour vous faire découvrir Genève, n'hésitez pas à solliciter Anastasia. Elle se fera une joie de vous faire découvrir la ville. Ne devriez-vous pas déjà convenir d'un moment ?

— Je ne voudrais pas abuser de votre charmante fille, dit Lev.

— Oh si, abusez, je vous en conjure !

— Il se trouve que ce soir je dois me rendre à un dîner chez l'ambassadeur d'Angleterre et je n'ai pas de cavalière...

— Anastasia est libre ! décréta Olga.

— J'ai peur que ce ne soit affreusement ennuyeux, la prévint Lev.

— À quelle heure doit-elle être prête ?

Dans la douceur de la nuit de septembre, sur l'île Rousseau posée au milieu du lac Léman qui redevenait, à cet endroit, le Rhône, Lev et Anastasia riaient aux éclats, enlacés sur la couverture où ils avaient pique-niqué.

— Un dîner avec l'ambassadeur d'Angleterre, je ne peux pas croire qu'elle ait gobé ça ! s'amusa Lev.

Ils contemplaient la façade majestueuse de l'Hôtel des Bergues qui se dressait devant eux.

— Ma mère m'a dit que si tu m'invitais à passer la nuit dans ta suite, je devais accepter. Elle m'a dit : « Il est beau, il est riche, il n'y a pas à tergiverser. »

Lev lui dit alors :

— Tu peux passer la nuit dans le studio que je loue dans la rue des Eaux-Vives.

— C'est ce que je veux.

— Un jour, je t'offrirai mieux que ça, promit-il. Tu auras la vie dont tu as toujours rêvé.

Elle l'embrassa, passionnément, pour le faire taire. Puis elle lui dit :

— Je m'en fous d'une suite à l'Hôtel des Bergues, idiot. C'est quelqu'un comme toi dont j'ai toujours rêvé. Le reste m'importe peu. D'ailleurs, pourquoi une suite à l'Hôtel des Bergues ? Vivre dans une suite d'hôtel ça fait solitaire et sans attaches.

— Où est-ce que tu voudrais vivre ? demanda Lev.

— Je n'en sais rien, mais en tout cas pas à l'hôtel.

— Allez, réclama Lev, il y a bien un endroit qui te fasse rêver.

— Il y a une maison, à Cologny, concéda-t-elle, sur le chemin Byron, dont on dit qu'elle a une vue extraordinaire sur tout Genève. Je longe cette propriété chaque fois que je vais chez les Ebezner : on ne peut qu'apercevoir la maison à travers un grand portail, mais je m'imagine parfois y vivre, et prendre mon café le matin, sur une terrasse surplombant le Léman.

— Eh bien, allons voir cette maison sur-le-champ, suggéra Lev.

— Quoi ? Maintenant ? Mais il est presque 10 heures du soir.

— En route. Il n'y a pas d'heure pour rêver.

Ils prirent un taxi et se rendirent devant ladite propriété. Elle se trouvait sur les hauteurs de la colline de Cologny, à côté du Pré Byron, qui offre une vue à couper le souffle sur Genève et le lac Léman. Lev y entraîna Anastasia. Ils s'assirent sur un banc et ils admirèrent le panorama.

— Imagine que nous sommes sur la terrasse de cette maison et que cette vue est la nôtre.

— Elle est la nôtre, fit remarquer Anastasia, même sans la maison.

Lev serra fort Anastasia contre lui. Ils admirèrent les scintillements du lac et les lumières du centre-ville qui se dessinait dans l'obscurité.

— Un jour, je t'offrirai cette maison, promit Lev. Un jour, j'aurai de quoi mettre à tes pieds les plus beaux trésors. Le père Ebezner est très content de moi, il dit qu'il va m'augmenter d'ici Noël, avec belle prime de fin d'année de surcroît. Il dit que, si je continue au sein de la banque, je vais rapidement gagner très bien ma vie.

— Je me fiche de l'argent, Lev, combien de fois devrais-je te le dire ? Est-ce que tu es heureux à la banque ?

— Je le crois. Pourquoi ?

— J'étais prête à devenir femme de chambre au Palace de Verbier pour être avec toi. Ne l'oublie jamais.

À la Banque Ebezner, Lev avait été installé dans le bureau que se partageaient Macaire et son cousin Jean-Bénédict. Une petite table avait été rajoutée dans un coin pour servir de poste de travail et les deux cousins, futurs membres du Conseil par hérédité, n'avaient pas pris ombrage, depuis leurs beaux pupitres en ébène, de la présence de ce nouveau qu'Abel Ebezner les avait chargés d'initier au métier et qu'ils appelaient familièrement « le stagiaire ».

Anastasia travaillait au secrétariat du département juridique, un étage au-dessous. Elle passait régulièrement les voir pour une pause-café, parfois pour aller déjeuner. Dans les couloirs de la banque, tout le monde n'avait d'yeux que pour elle, dont la beauté et l'intelligence faisaient tourner les têtes, à commencer par celles des deux cousins. Par souci de discrétion, Anastasia avait demandé à Lev de ne rien dévoiler de leur liaison. Celui-ci n'avait d'abord pas compris pourquoi ils devaient se cacher.

— Il n'y a pas de mal à s'aimer, avait-il fait remarquer.

— Le mal ne vient pas de nous, mais des autres, avait répondu Anastasia. Je crois qu'il vaut mieux nous protéger.

— Nous protéger ? Mais de qui ?

— Des autres, justement ! Tu ne t'en rends pas compte, Lev, mais les gens sont jaloux de toi.

— Pourquoi seraient-ils jaloux d'un simple stagiaire ?

Quand il disait ça, elle se jetait contre lui dans un élan d'amour infini. Elle lui prenait le visage, plongeait ses yeux dans les siens et lui murmurait :

— Lev Levovitch, tu es le seul à ne pas voir ce qui crève les yeux.

À la banque, Anastasia assistait tous les jours à l'ascension malgré lui de Lev. En quelques semaines seulement, Lev devint la nouvelle vedette de l'établissement.

D'abord censé accompagner des banquiers chevronnés à des rendez-vous comme simple observateur pour s'initier aux subtilités du métier, Lev se retrouva face à des clients, le plus souvent étrangers, dont il comprenait la langue et la culture mieux que personne. De surcroît, son expérience au Palace lui avait donné beaucoup d'aisance avec les plus riches clients dont les exigences et les extravagances ne le prenaient jamais au dépourvu. Rapidement, Lev fut celui qui animait les conversations. Les rendez-vous se prolongeaient en discussions politiques, culturelles, existentielles parfois, sous le regard ahuri du banquier qu'il accompagnait.

Bientôt, on ne parla plus que de lui dans les couloirs de la banque. Collègues, directeurs et clients étaient unanimes : ce jeune homme avait tous les talents.

Il y avait évidemment des voix discordantes. Certains

s'offusquaient de l'arrivée de ce jeune premier, dont on murmurait qu'il était jusqu'alors employé d'un hôtel de montagne et sans la moindre expérience. L'affaire finit par remonter jusqu'au Conseil de la banque, au sein duquel, à cette époque-là, Abel Ebezner n'était que vice-président. C'est son père, Auguste, qui présidait l'établissement. Auguste Ebezner avait un certain âge et se déplaçait difficilement, mais il était encore doté de toute sa lucidité et terriblement accroché à la tradition. Il ne venait plus à la banque que les mercredis pour les séances du Conseil, mais conservait le titre et l'aura du président de la banque, même si au quotidien c'était Abel qui gérait l'établissement.

— J'entends de drôles d'histoires, dit Auguste à son fils Abel, lors d'une séance du Conseil qui prit une tournure particulièrement houleuse. On me parle d'un jeune type, sans expérience. Une espèce de crétin des Alpes, en poste depuis quelques semaines et se voyant déjà confier d'importantes responsabilités.

— Il s'appelle Lev Levovitch, crut bon de préciser Abel. Et il est loin d'être un crétin des Alpes. C'est l'une des personnalités les plus brillantes qu'il m'ait été donné de rencontrer.

— Levovitch ? s'étonna Auguste Ebezner. Il vient de quel ghetto celui-là ?

Cette remarque déclencha l'hilarité des deux autres membres du Conseil, qui, à cette époque, étaient Horace Hansen, et son père, Jacques-Édouard Hansen.

— Enfin, s'agaça Abel, Lev est un garçon d'une intelligence exceptionnelle ! S'il se voit déjà confier des responsabilités, c'est justement parce qu'il est très doué. Je ne vois pas où est le problème.

— Le problème, c'est qu'il était groom ! objecta Horace Hansen, visiblement très remonté. Tu nous as fichu un groom d'hôtel à la gérance de fortune. Est-ce qu'on est une banque ou un cirque ?

— Pour ton information, répliqua Abel, en juin dernier, alors que Lev était encore un *groom*, comme tu dis, il a anticipé le mouvement de la Réserve fédérale américaine alors que tous nos experts s'étaient plantés. Tous nos clients ont perdu de l'argent, ce jour-là.

— Pur hasard ! estima Horace en balayant l'argument d'une moue mauvaise. Il avait une chance sur deux. Et puis, toutes les banques de la place se sont plantées, il n'y avait pas que nous.

— Tout le monde sauf lui ! fit remarquer Abel.

— En tout cas, grommela Horace, moi je trouve choquant que ce Levovitch soit en contact direct avec de gros clients !

— Ce sont les clients qui le réclament, rappela Abel. Vous verrez que Lev sera bientôt sollicité par tous nos concurrents. Tout le monde va se l'arracher. S'il nous quitte, on risque bien de perdre une partie de notre clientèle. Quant à toi, Horace, je ne vois pas pourquoi tu es

tellement remonté contre Levovitch.

— Parce que ce type vient à peine d'arriver et qu'il a déjà plus de responsabilités que nos propres enfants, Macaire et Jean-Bénédict, qui ont déjà quelques années de bouteille, eux !

— C'est vrai ça ? s'inquiéta Auguste Ebezner.

— Nos fils sont nuls ! se justifia Abel. Que voulez-vous que j'y fasse ? Il n'y en a pas un pour rattraper l'autre.

— Ton fils est nul ! riposta Horace, piqué au vif. Le mien a de très bons résultats.

— Il a de bons résultats depuis qu'il demande conseil à Lev, fit remarquer Abel. Il lui court derrière en lui disant : « Dis donc, le stagiaire, tu pourrais me filer un coup de main sur ce dossier ? » Ah, il faut les voir, les deux nigauds, tous les jours à déjeuner au restaurant quand Lev se contente d'un sandwich au bureau en étudiant ses dossiers !

— Je ne te permets pas de traiter mon fils de nigaud ! s'offusqua Horace Hansen.

— Du calme ! tonna Auguste Ebezner. Je suis le président, et c'est moi qui décide ici ! Je ne veux pas que ce Lev ait plus de responsabilités que deux futurs membres du Conseil. Je t'ordonne, Abel, d'agir en conséquence et de le cantonner à des tâches de stagiaire : photocopies, cafés, rédaction de courrier.

— Enfin, papa, s'emporta Abel Ebezner, c'est absolument ridicule !

— Ça n'a rien de ridicule ! D'après le règlement de la banque instauré par feu ton grand-père...

— Oh, par pitié, ne me cite pas ce stupide règlement ! C'est une véritable blague. Tu n'as que ça à opposer à Lev ?

— Silence, maintenant ! s'agaça Auguste. J'en ai assez de ton insolence. Ainsi dit le règlement : ne peut devenir banquier, en dehors du droit d'hérédité, que celui qui amène ses propres clients.

— Ce droit d'hérédité est ridicule, et ce règlement aussi.

— Sans le droit d'hérédité tu ne serais pas là où tu es aujourd'hui, rappela Auguste à son fils. (Cette remarque fut suivie d'un long silence.) Aussitôt que ce garçon apportera à la banque un premier client de poids, il pourra devenir banquier.

— Mais c'est insensé ! s'emporta Abel. Comment peut-il démarcher un client s'il n'est pas officiellement banquier ? C'est la quadrature du cercle !

— J'ai dit ! cingla Auguste pour couper court à toutes ces arguties, sous les regards narquois et satisfaits d'Horace et son père Jacques-Édouard Hansen.

Abel fut obligé de respecter la décision du Conseil et Lev fut cantonné à des tâches administratives simples. Macaire et Jean-Bénédict s'en donnèrent à cœur joie, le rendant corvéable à merci. Pour ne pas attirer davantage d'ennuis à Lev, Abel Ebezner le faisait venir en secret dans son bureau, après les heures de travail. Là, il lui inculquait ce que Lev n'avait pu lire dans aucun livre : les codes de la bonne société genevoise, le fonctionnement des banques privées et les comportements adéquats dans cet univers si particulier.

— Tu finiras par t'imposer au sein de cette banque, mon garçon, lui confia un jour Abel dans le secret de son bureau.

— J'ai l'impression que certains ne veulent pas de moi ici. Je ne suis pas du sérail.

— C'est parce que tu n'es pas du sérail que tu t'imposeras. Tu deviendras un très grand.

— Un très grand banquier ?

— Un très grand Homme. C'est ce qu'il manque à cette banque : de grands Hommes. Je pense qu'un jour tu changeras le destin de cette banque.

Un après-midi de novembre, alors que Macaire venait trouver son père dans son bureau, il s'arrêta sur le pas de la porte entrebâillée. Percevant des voix, il espionna par l'interstice et vit que Levovitch était dans la pièce, en grande conversation avec Abel, qui finit par lui dire :

— Au fond, Lev, j'aurais bien aimé avoir un garçon comme toi.

— *Un garçon comme toi*, qu'il lui a dit ! s'agaça Macaire quelques instants plus tard, à une table du café *Remor* où il venait de retrouver Anastasia. Quand même, il oublie qu'il a un fils !

— Je suis certaine que ce n'est pas ce qu'il voulait dire, nuança Anastasia.

— J'ai très bien entendu ! Ah, ce Levovitch, je le retiens !

— Et tu as fait quoi ensuite ? demanda Anastasia. Est-ce que ton père t'a vu ?

— Non, je ne suis pas entré dans le bureau, évidemment ! Je ne voulais pas déranger papa et fiston ! Je suis reparti sans demander mon reste et je suis venu te rejoindre ici.

Presque tous les jours, après les heures de bureau, Anastasia et Macaire allaient prendre un verre au *Remor*, qui se trouvait à deux pas de la banque. Macaire aimait particulièrement ces moments privilégiés avec elle. Ils bavardaient longuement, elle semblait avoir tout le temps. Il la dévorait du regard, subjugué. Il était fou amoureux d'elle et il ne pouvait s'empêcher de penser que leurs rendez-vous répétés des fins d'après-midi étaient peut-être le signe de sentiments

réciproques.

Cet après-midi-là au *Remor*, Macaire demanda à Anastasia :

— Au fond, tu en penses quoi de Lev ?

— Je le trouve sympa.

— Sympa comment ?

— Sympa, quoi ! Je ne comprends pas ta question.

— Ben, quand vous êtes rentrés de Bruxelles, vous aviez l'air plutôt proches.

— Nous sommes bons amis.

— Donc vous n'êtes pas ensemble ? Tu me l'aurais dit de toute façon, non ? On se raconte tout.

Elle ne voulait pas que Macaire, jaloux, crée des ennuis à Lev à la banque. Il avait déjà été injustement rétrogradé. Elle sentait bien qu'il était déjà l'homme à abattre, elle ne voulait pas le compromettre davantage. Si Macaire le prenait en grippe, il s'arrangerait pour que son grand-père, Auguste, qui était de son côté, chasse Lev de la banque. Elle ne voulait pas risquer de le perdre encore. Elle décida alors de mentir :

— Non, je ne suis pas avec Lev, assura-t-elle en prenant un air totalement surpris.

— C'est bien ce que je me disais, acquiesça Macaire, rassuré. À mon avis, Lev est avec Petra.

— Petra ? s'étonna Anastasia. La grande brune de la comptabilité ?

— Oui, j'en suis certain. Elle est sans cesse fourrée dans notre bureau et le couve des yeux. Enfin, en tout cas, tant mieux que Lev et toi ne soyez pas ensemble !

— Pourquoi tu dis ça ?

— Comme ça. Je crois que ça me ferait de la peine.

Il tenta de poser sa main sur la sienne, elle s'empressa de la retirer. Elle eut aussitôt envie de tout lui avouer, mais elle se mordit les lèvres : elle ne voulait pas tout compliquer. Elle voyait bien la façon avec laquelle il la regardait et elle n'avait aucune envie de lui briser le cœur. Elle ne voulait pas lui faire de mal. Elle ne voulait pas le faire souffrir. Elle éprouvait une immense tendresse pour ce jeune homme, un peu dépassé par son nom de famille, mais gentil et prévenant, volontiers prolix et avec lequel elle ne s'ennuyait jamais.

Anastasia appréciait énormément la compagnie de Macaire, mais si elle traînait tous les jours au *Remor* après la banque, c'était pour attendre au chaud que Lev ait terminé ses rendez-vous secrets avec Abel Ebezner. C'était d'ailleurs Macaire qui la rejoignait systématiquement : elle n'avait jamais voulu le laisser s'imaginer quoi que ce soit. Elle s'asseyait toujours face à la devanture : quand Lev avait terminé, il se plaçait de l'autre côté de la rue, lui faisait un petit

signe. Elle prétextait alors qu'il était l'heure d'y aller et elle retrouvait son amant dans une rue parallèle. Ils échangeaient de longs baisers sous-marins, baisers qui réparaient cette journée passée si près l'un de l'autre mais sans pouvoir se toucher. Puis ils sortaient dîner, ou ils allaient au cinéma, et ils terminaient chez lui. Elle y passait souvent la nuit : sa mère lui laissait désormais une liberté totale, l'imaginant dans une suite des Bergues en train de consolider son avenir.

Ce soir-là, alors qu'ils dînaient dans un petit restaurant du quartier des Eaux-Vives, Anastasia dit à Lev :

— Il paraît que Petra te fait de l'œil.

Il éclata de rire :

— Plus que de l'œil ! Je vais devoir songer à porter plainte. Qui t'en a parlé ?

— Macaire. Je préfère qu'il te croie avec Petra plutôt que de savoir que nous sommes ensemble.

— Je pense que tu as tort, se rembrunit Lev.

Elle prit un air faussement sévère :

— Ne t'approche pas trop de Petra !

— Si je pouvais dire à Petra que nous sommes en couple, elle me ficherait la paix, répliqua-t-il.

— Tu n'as qu'à lui dire que tu as une fiancée à l'étranger.

Il leva les yeux au ciel, elle éclata de rire. Il lui prit la main et la baisa.

Ils étaient tellement heureux.

Ils imaginaient avoir la vie devant eux.

Pourtant, tout était sur le point de s'effondrer.

Chapitre 36.

Le directeur des banquets

Dimanche matin 1^{er} juillet 2018, Scarlett et moi tentâmes notre chance au café voisin de la Poste. La patronne, après nous avoir servi deux expressos, nous indiqua que monsieur Bisnard n'était pas encore arrivé, mais qu'il ne devrait pas tarder. Effectivement, une demi-heure plus tard, un homme pénétra dans l'établissement.

— Denis, il y a de la visite pour toi ! annonça la patronne en nous désignant du menton.

Il s'approcha de notre table et nous nous levâmes pour le saluer.

— Vous êtes l'Écrivain ? me demanda monsieur Bisnard après que je me fus présenté.

J'acquiesçai.

— Et je suis Scarlett Leonas, assistante de l'Écrivain. En réalité, c'est moi qui fais tout le boulot.

— C'est souvent comme ça, releva monsieur Bisnard en lui serrant la main. Qui vous a dit que je serais ici ?

— Le directeur-adjoint du Palace, expliquai-je. Pardonnez-nous de vous intercepter ainsi, mais nous avons besoin de vous parler.

— À quel propos ? demanda Bisnard.

— Le meurtre de la chambre 622.

Monsieur Bisnard eut l'air très surpris. Nous nous installâmes tous les trois autour de la table, il commanda un café. Nous lui racontâmes tout ce que nous savions, ce qui eut probablement pour effet de le convaincre de notre sérieux. Il nous pria alors de l'excuser un instant et il quitta brièvement l'établissement, le temps d'un aller-retour dans son appartement qui était tout proche, d'où il revint avec un carton à chaussures.

— J'ai adoré travailler au Palace, nous dit-il en ouvrant la boîte devant nous, j'en ai gardé quelques souvenirs.

Il nous présenta toutes ses reliques des années passées au sein de l'hôtel, des photos, des menus et des articles de journaux consacrés à des galas mondains qui avaient eu lieu là-bas. Scarlett examina attentivement toutes les pièces et reconnut soudain deux hommes sur une photo.

— C'est Edmond Rose ? demanda-t-elle en faisant le lien avec le portrait dans le bureau du directeur du Palace.

— Oui, acquiesça Bisnard, et à côté c'est...

— Abel Ebezner, dit Scarlett avant qu'il ait le temps de terminer sa phrase.

— Je suis bluffé, admit Bisnard. Monsieur Rose et Abel Ebezner se connaissaient bien. Monsieur Ebezner était un client régulier du Palace. Apparemment, ce serait monsieur Rose qui a convaincu monsieur Ebezner de célébrer les réunions annuelles de sa banque dans son hôtel.

— Vous voulez dire les Grands Week-ends, précisa Scarlett.

Bisnard esquissa un sourire :

— Vous êtes décidément bien renseignée.

Bisnard nous raconta les Grands Week-ends de la Banque Ebezner au Palace, un évènement important qui non seulement rapportait beaucoup d'argent à l'hôtel mais lui assurait un certain prestige. Cette réussite était essentiellement due au savoir-faire de monsieur Rose qui avait fait d'Abel Ebezner un client fidèle.

— Pourquoi cette tradition du Grand Week-end s'est-elle arrêtée ?

— La banque a invoqué des questions de budget, mais je crois qu'en réalité plus rien n'était pareil après ça.

— Après le meurtre, vous voulez dire ?

— Oui. Pourquoi vous vous intéressez à cette affaire ?

— Par hasard. Un détail qui nous a intrigués : nous avons découvert que la chambre 621 bis était anciennement la chambre 622 et que le numéro avait été changé après qu'un meurtre s'y fut produit. Ça nous a donné envie de creuser.

— C'était ridicule de changer le numéro de chambre, déplora Bisnard.

— Qui a eu cette idée ? demanda Scarlett.

— Monsieur Rose. Il faut cependant remettre cette décision dans son contexte. Dans cette station de ski tranquille, où il ne se passe jamais rien, cette affaire a déclenché une véritable onde de choc. Et au Palace de surcroît ! Au Palace, les clients se sentaient à l'abri de tout, dans un autre monde, dans un cocon, comme on dit aujourd'hui. Du jour au lendemain, tout a changé. Un meurtre, vous imaginez ? Les semaines qui ont suivi ont été désastreuses : les clients annulaient en masse. L'hôtel était vide et la station aussi. Il a fallu une saison pour

nous en remettre. Monsieur Rose ne voulait plus entendre parler de la chambre 622. Il a décidé de la supprimer, tout simplement. Il disait : « 622, une chambre à oublier ! » Pour éviter le tracas de changer tous les numéros de chambre de l'étage en mettant la 623 à la place de la 622, il a été décidé de rebaptiser la 622 : 621 bis. On a changé la plaque sur la porte, la référence informatique, et le tour était joué. Tout était oublié.

— Qui a découvert le corps, le matin du 16 décembre ? interrogea Scarlett.

— Un stagiaire. Le pauvre gars. Il devait apporter le petit-déjeuner à la 622. Je me souviens que j'avais vu passer la commande, juste avant de partir la veille au soir. D'ailleurs je me la rappelle encore : du caviar en grande quantité, deux œufs à la coque et un verre de vodka Beluga.

— Du caviar et de la vodka ? s'étonna Scarlett.

— Oui. En arrivant devant la 622, le stagiaire a trouvé la porte entrouverte. Comme personne ne venait ouvrir, il a simplement poussé le battant, et là il a vu le sang par terre et le cadavre.

— Vous vous trouviez au Palace au moment de la découverte du corps ?

— Non, j'étais chez moi. On avait eu une drôle de soirée au Palace, j'étais rentré tard chez moi, il devait être presque 1 heure du matin. C'est ma femme qui m'a réveillé. Elle disait qu'il y avait la police au Palace.

Continuant son exploration de la boîte à chaussures, Scarlett en sortit soudain un feuillet.

— C'est le programme du dernier Grand Week-end ! s'exclama-t-elle.

— Je vois que rien ne vous échappe, s'amusa Bisnard.

Scarlett me tendit le feuillet pour que je puisse l'examiner de plus près.

Grand week-end de la Banque Ebezner 14 au 16 décembre

Programme de la soirée du samedi 15 décembre

*18 heures : cocktail de bienvenue
Beluga cocktail*

19 heures : Annonces officielles

19 heures 30 : Dîner

Amuse-bouches

Foie gras de canard et sa confiture maison

Raviolis de crabe

Loup de mer en croûte de sel et ses légumes de saison

Saint-Honoré à la crème Chiboust

Thé, café et mignardises

22 heures : Ouverture du bal

— Pourquoi l'avoir gardé ? demanda Scarlett.

— Après le meurtre, lors de grandes réceptions, monsieur Rose le brandissait aux équipes et leur disait : « N'oubliez jamais que les soirées les mieux organisées peuvent tourner à la catastrophe. Ce qui s'est produit ce soir-là est probablement ce qui peut se passer de pire pour un hôtelier. »

— Mais c'est le programme du 15 décembre, fit remarquer Scarlett. Je croyais que le meurtre avait eu lieu le matin du 16 décembre. Que s'est-il passé le soir du 15 ?

Bisnard nous dévisagea un instant avant de nous répondre :

— La soirée de la banque a viré à la catastrophe.

Chapitre 37.

Les grands moyens

Samedi 15 décembre, la veille du meurtre

Devant le salon des Alpes, Macaire, totalement abasourdi, répéta :

— Levovitch président ? Mais... comment est-ce possible ?

— Mon père a donné sa voix à Levovitch.

— Ton père ? Mais nous étions convenus de...

Jean-Bénédict interrompit son cousin :

— Je sais très bien ce dont nous étions convenus ! dit-il d'un ton irrité. Mais tu as omis de nous faire part d'un détail, sale petit traître !

— Mais enfin, Jean-Béné, qu'est-ce qui te prend ?

— Il me prend que je sais tout ! Tu as voulu vendre les noms de nos clients étrangers au fisc pour faire tomber la banque !

*

Une heure plus tôt, dans le salon des Alpes

— J'ai une information capitale à partager avec vous, dit Tarnogol. J'ai reçu ceci par courriel anonyme il y a une heure.

Il manipula son ordinateur et, sur l'écran, une vidéo démarra.

On devinait que la séquence avait été tournée avec une caméra cachée. On y voyait Macaire, dans un restaurant désert (à Milan, d'après la suite de l'extrait). Face à lui, un homme en costume dont on

comprenait rapidement grâce à la conversation et à son accent qu'il était un émissaire du fisc italien.

— Êtes-vous toujours disposé à vendre les noms de vos clients italiens qui cachent de l'argent en Suisse ? demande l'homme.

— Absolument, confirme Macaire sans sourciller.

— Pourquoi feriez-vous cela ?

— Je vous l'ai déjà expliqué : j'ai été mis à l'écart de la présidence de la banque. Trois cents ans que cette banque familiale est dirigée de père en fils. Mais mon père, voyez-vous, m'a toujours considéré comme un incapable.

— Vous vous rendez compte des conséquences pour vous ? La banque pourrait être poursuivie par des États étrangers pour évasion fiscale : elle pourrait être ruinée en amendes et en dommages et intérêts, et interdite d'opérer sur certains marchés étrangers.

Macaire ne bronche pas. Il fixe son interlocuteur et dit :

— Notre succursale de Lugano déborde de clients milanais qui passent la frontière tous les jours pour déposer du liquide. Ça vous intéresse ou pas ?

— Nous sommes prêts à payer très cher pour votre liste.

— Combien ?

L'homme inscrit un chiffre sur un morceau de papier et le tend à Macaire. On ne voit pas le montant mais Macaire acquiesce, semblant satisfait de la somme proposée. Il ajoute :

— Il n'y a pas que ça : je veux des garanties pour ma sécurité. Je veux pouvoir m'établir ici à Milan, et surtout avoir l'assurance que je ne serai pas extradé en cas de poursuite par la justice suisse.

L'enregistrement s'interrompt.

Tarnogol rabaissa l'écran de son ordinateur.

Jean-Bénédict et Horace Hansen restèrent complètement effarés.

— Voilà, dit Tarnogol, qui est véritablement l'homme que vous vous apprêtez à élire président de la banque.

*

— Je n'aurais jamais trahi la banque ! assura Macaire à Jean-Bénédict après que celui-ci lui eut rapporté ce qui venait de se passer dans le salon des Alpes.

— Alors explique-moi cette vidéo !

— Je me suis fait piéger. Je t'expliquerai tout, je te le promets ! En attendant, il faut que tu m'aides. Le temps est compté.

— T'aider à quoi ? demanda Jean-Bénédict qui ne savait plus ce qu'il devait croire.

— À obtenir la présidence.

— Mais enfin, tu as entendu ce que j'ai dit ? Levovitch a été élu ! C'est terminé !

— Non, ce n'est pas terminé ! Ce-n'est-pas-ter-mi-né !

— Le vote a eu lieu ! D'ici trois quarts d'heure, le Conseil quittera le salon pour rejoindre la salle de bal et annoncer à tout le monde que Levovitch est le nouveau président de la banque.

— Le vote a peut-être eu lieu, mais personne n'est au courant du résultat !

— Personne à part mon père et Tarnogol !

— Ton père saura se montrer raisonnable. Quant à Tarnogol il ne sortira pas vivant de cette salle.

Jean-Bénédict dévisagea son cousin avec des yeux inquiets :

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? Macaire, tu commences à me faire peur...

— Ce n'est pas le nom de Levovitch qui sera prononcé à 19 heures, dans la salle de bal, mais le mien !

À ces mots, Macaire se précipita vers le bar et en ouvrit les portes du placard.

— Tu vas apporter cette bouteille de vodka à Tarnogol, ordonna-t-il à son cousin. Sers-lui-en un grand verre, et à ton père aussi tant qu'à faire ! Mais toi, n'en bois surtout pas !

Macaire s'arrêta net dans sa phrase et observa avec effarement les rayonnages devant lui. Après un silence il s'écria :

— Ce n'est pas possible !

— Quoi ? demanda Jean-Bénédict.

— Disparue !

— Quoi *disparue* ?

— La bouteille de vodka a disparu ! Elle était là ! Exactement là ! J'en suis certain, c'est moi qui l'y ai rangée.

Macaire était atterré. Sa vodka empoisonnée avait disparu du bar.

Il eut soudain un flash : en revenant des toilettes où il avait vidé la bonne bouteille de vodka, il avait aperçu de loin un serveur qui transportait une caisse de bouteilles.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Macaire ? s'inquiéta Jean-Bénédict, confus.

— Viens avec moi, lui intima Macaire en se dirigeant vers la porte de service où l'employé avait disparu précédemment.

Jean-Bénédict, qui ne comprenait plus rien à ce qui était en train

de se produire, suivit docilement son cousin. La porte de service donnait sur les réserves de nourriture et les cuisines. Des dizaines de personnes s'y activaient comme dans une fourmilière pour ravitailler en petits fours la salle de bal, où le cocktail venait de débiter. Monsieur Bisnard, le directeur des banquets qui surveillait tout ce ballet, aperçut alors Macaire et Jean-Bénédict et vint à leur rencontre.

— Puis-je vous aider, messieurs ? leur demanda-t-il obligeamment.

— Vodka Beluga ! ânonna Macaire qui était complètement sonné. Une bouteille de Beluga, dans le bar, à côté du salon des Alpes !

— Vous voulez de la vodka Beluga au salon des Alpes ? essaya de comprendre monsieur Bisnard.

— Non, il y avait une bouteille de Beluga dans le placard du bar à côté des salons, clarifia Macaire, elle n'y est plus !

— Si c'est de la Beluga qu'il vous faut, ce n'est pas un problème, répondit le directeur des banquets sur un ton rassurant.

Il désigna de la main des caisses de bouteilles de Beluga empilées contre le mur.

— Vous ne comprenez pas, balbutia Macaire, j'ai besoin de celle qui était dans le placard du bar ! Il y avait une bouteille dans le bar et quelqu'un l'a prise !

— Sûrement un de mes collègues. J'ai donné pour consigne de réunir ici tout le stock de vodka Beluga de l'hôtel pour être certain de ne pas en manquer au moment du cocktail. La boisson de bienvenue servie aux invités est à base de Beluga justement, c'était une demande de Tarnogol.

Macaire se souvint alors de ce que Tarnogol avait dit lorsque, au retour de Bâle, il était venu lui apporter son enveloppe chez lui et qu'il l'avait reçu avec un festin de roi. « La Beluga, la vodka de la victoire ! » Tarnogol n'avait jamais eu l'intention d'élire quelqu'un d'autre que Levovitch à la présidence.

Macaire tira son cousin à l'écart pour qu'on ne les entende pas et lui dit :

— Il faut fouiller ces caisses. Aide-moi à retrouver la bouteille, elle est marquée d'une croix au feutre rouge sur l'étiquette à l'arrière. Tu ne peux pas la rater.

— Qu'est-ce qu'elle a de spécial cette bouteille ? exigea de savoir Jean-Bénédict.

— Peu importe.

— Si tu ne me le dis pas, je ne t'aide pas !

Macaire fut obligé de tout avouer à son cousin.

— Elle est empoisonnée, murmura-t-il.

— Quoi ? Tu voulais empoisonner Tarnogol ?

— Je t'expliquerai. C'est plus compliqué que ça.

— Tu avais donc vraiment prévu de tuer Tarnogol ?

— Nous n'avons pas le temps pour une leçon de morale, Jean-Béné ! Aide-moi maintenant à retrouver cette bouteille avant qu'un malheur ne survienne. Retourne-les toutes ! Il faut impérativement mettre la main sur celle marquée au feutre rouge.

Les deux hommes se jetèrent sur les caisses de vodka et, sous le regard interloqué de monsieur Bisnard, sortirent une à une toutes les bouteilles de Beluga et les examinèrent. En vain.

— Il n'y en a pas d'autres ailleurs ? demanda encore Macaire au directeur des banquets.

— Il y a les bouteilles du bar de la salle de bal, indiqua ce dernier.

Les deux cousins se ruèrent vers la salle de bal et dépassèrent sans ménagement la file des employés de la banque qui faisaient la queue au comptoir du bar. Parmi eux, Cristina, dans une jolie robe bleue, agita son verre vide pour saluer Macaire.

— Il faut absolument que vous goûtiez ce cocktail, monsieur Ebezner, lui dit-elle.

Macaire ne lui répondit même pas et se précipita vers le barman.

— Vous avez de la vodka Beluga ? demanda Macaire.

— Bien sûr, répondit le barman, tout le monde me réclame les Beluga cocktails. Je vous en fais un ?

— Je veux voir vos bouteilles, exigea Macaire.

Le barman, un peu offusqué par le ton brutal de son interlocuteur, obéit et tendit à Macaire la bouteille de Beluga posée devant lui et dont il venait de se servir. Macaire s'en empara : elle était marquée d'une croix rouge. C'était sa bouteille ! Il constata alors avec effroi qu'elle était quasiment vide.

La moitié de l'assemblée avait bu de la vodka empoisonnée.

Chapitre 38.

L'annonce

Samedi 15 décembre, la veille du meurtre

À 18 heures 40, toujours aucun malaise à signaler. Dans la salle de bal du Palace, le cocktail se déroulait dans une totale insouciance. Macaire et Jean-Bénédict, en retrait, avaient scruté les faits et gestes des convives, avant de se rendre à l'évidence : personne n'avait été empoisonné.

— Fausse alerte, finit par décréter Macaire, soulagé. Tout va bien.

Jean-Bénédict était à bout de nerfs.

— Tout va bien ? s'étrangla-t-il. Comment peux-tu en être si certain ? Le poison a peut-être besoin de temps pour agir. (Il pointa un doigt menaçant en direction de son cousin.) Je te préviens, si tous ces gens crèvent...

— Le poison est censé faire effet en moins d'un quart d'heure, l'interrompit Macaire. Ils auraient déjà dû mourir ! À mon avis, le barman a servi des doses si faibles qu'elles sont inoffensives.

— Même à petite dose, du poison mortel, c'est mortel ! Tu es complètement fou !

— Tu ne comprends pas, se défendit Macaire. Tarnogol est une menace pour la banque. Tu ne connais pas le tiers de cette histoire.

— La seule menace que je vois ici, c'est toi, Macaire. Il est hors de question que tu me mêles à tes combines criminelles. Il n'y a plus rien à faire, tu m'entends ? Levovitch a été élu ! C'est lui le président ! Tu veux faire quoi ? Prendre un pistolet et le tuer devant tout le monde ?

À ces mots, Jean-Bénédict voulut quitter la salle.

— Où vas-tu ? demanda Macaire d'un ton sec.

— Je retourne au salon des Alpes rejoindre le Conseil. Tarnogol et mon père doivent se demander où je suis passé. Et puis, quand tout ça aura mal tourné, je n'ai pas spécialement envie qu'on se souvienne de m'avoir vu avec toi. Tu couleras seul, Macaire. Depuis toutes ces années tu as été ton pire ennemi. Si tu n'es pas président de la banque, c'est uniquement par ta propre faute.

Jean-Bénédict s'en alla. Macaire songea que son cousin avait raison : il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Dans vingt minutes, Levovitch serait élu. Lui, serait la risée de la banque, de tout Genève. Sans compter qu'on le prenait désormais pour un traître, prêt à vendre ses clients aux fiscs étrangers. La P-30 ne viendrait pas à sa rescousse. Au contraire, la P-30 allait le réduire en miettes. Sa vie était fichue..

Il regagna sa suite en vaincu. Le service de chambre du soir avait eu lieu : la salle de bains avait été nettoyée et l'inscription laissée par Anastasia sur le miroir effacée par une femme de chambre. Macaire se demanda où elle était passée. Il avait l'impression que tout lui échappait. Il savait ce qu'il lui restait à faire. Il l'envisageait depuis la veille au soir.

Il sortit de la penderie le costume qu'il avait fait faire pour son accession à la présidence. Il le revêtit. Il appliqua ses boutons de manchettes en or. Il enfila à son poignet l'une de ses plus précieuses montres, apportée pour l'occasion. Il noua sa cravate avec application et referma par-dessus un gilet particulièrement élégant. À l'intérieur du veston, il avait fait broder : *M.E., Président*. Il contempla l'inscription avec tristesse. Il se regarda dans le miroir. Il ne s'était jamais trouvé aussi beau. Il se contempla encore. C'est ainsi qu'il aurait dû devenir président. C'est ainsi qu'il mourrait. Et c'est ainsi qu'on le retrouverait. Demain, une femme de chambre tomberait sur son corps étendu sur la moquette toute tachée de son sang coagulé.

Il se dirigea alors vers le petit coffre-fort de sa chambre et en sortit son pistolet. Il chargea l'arme et il en enfonça le canon dans sa bouche. Ce geste l'apaisa. Dans quelques instants tout serait terminé. Enfin. Il n'en pouvait plus. Il ferma les yeux, poussa un peu plus le canon entre ses mâchoires et plaça son doigt sur la détente. Sa dernière pensée fut pour Anastasia.

Soudain des coups contre la porte. Et la voix d'Anastasia justement à travers la cloison :

— Macaire ? Macaire, tu es là ?

Il ouvrit les yeux et reprit ses esprits, sortit son arme de sa bouche et la posa sur la commode avant de se précipiter pour ouvrir la porte.

— Anastasia ! s'écria-t-il en trouvant sa femme devant lui. Oh, comme je suis heureux de te voir ! Merci d'être là ! Merci d'être venue !

Il l'enlaça longuement puis admira son visage si parfait. Elle paraissait chamboulée, il l'était lui aussi.

— Macaire, dit-elle, je dois te parler de ce que j'ai lu dans ton journal.

Il lui fit signe de se taire et la fit entrer dans sa chambre pour être à l'abri des oreilles.

— Comment est-ce possible ? sanglota Anastasia lorsque Macaire eut refermé la porte derrière eux. Comment est-ce que Tarnogol a pu faire ça ?

— Tarnogol est le diable !

— Ce que tu as écrit est la vérité ? Vous avez fait un pacte ? Tu as échangé ma main contre tes actions de la banque ?

— Pardon, Anastasia ! Je te demande pardon ! Mais à l'époque j'étais désespéré. Je voulais tellement me marier avec toi, tu m'avais dit que tu étais amoureuse de Lev...

— Mais comment est-ce possible ? se lamenta-t-elle, n'y comprenant rien.

Elle essaya de se rappeler comment tout cela s'était enchaîné.

— La bague de fiançailles, lui dit alors Macaire. Le saphir que je t'ai offert il y a quinze ans. C'est Tarnogol qui me l'a donnée. Il m'a dit que, grâce à cette bague, tu accepterais de m'épouser.

Anastasia resta totalement désemparée : cela n'avait aucun sens. Elle se demanda si Macaire était dans son état normal.

— Tu m'as toujours expliqué avoir cédé tes actions pour que nous soyons heureux, toi et moi, lui fit-elle remarquer.

— C'était vrai.

— Je croyais donc que tu voulais t'éloigner de la banque, vivre une vie différente de tous ces banquiers, car tu savais que cette vie ne m'a jamais fait rêver.

— Non, corrigea Macaire, j'ai donné mes actions à Tarnogol pour que nous soyons ensemble.

Anastasia ne comprenait plus rien. Elle avait l'impression de perdre pied.

— L'élection va avoir lieu dans cinq minutes, dit-elle. Tu devrais y aller. C'est ton moment de gloire.

— Je ne vais pas être élu.

— Quoi ?

— Levovitch va être nommé président.

— Qu'est-ce que tu racontes, Macaire ? C'est impossible.

— J'ai perdu, murmura Macaire.

La mine triste, la tête basse, il décida d'aller affronter son destin. Voir Anastasia lui avait donné le courage d'affronter la défaite avec dignité, et de ne pas mourir en lâche.

Il était presque 19 heures. La salle de bal du Palace était en effervescence. Dans quelques instants, on annoncerait le nom du nouveau président. Tous les employés de la banque s'étaient massés devant l'imposante scène du fond de la salle : le Conseil de la banque était sur le point de faire son entrée.

Macaire, superbe dans son costume trois pièces, pénétra dans la salle. Un serveur l'accueillit avec du champagne. Macaire attrapa une flûte et l'avalait d'une traite pour calmer sa nervosité. Il se mêla au brouhaha joyeux des employés agglutinés. Il avala une deuxième coupe de champagne pour se donner de la contenance.

Soudain, le silence se fit : Sinior Tarnogol, Horace Hansen et Jean-Bénédict Hansen apparurent sur l'estrade. Horace Hansen s'approcha du micro et déclara : « Mesdames et messieurs, le Conseil de la Banque Ebezner a pris sa décision. Le nouveau président de notre banque a été désigné et nous sommes fiers de vous annoncer que... »

Il ne put terminer sa phrase car à cet instant une personne dans l'assistance s'effondra, entraînant dans sa chute une nappe chargée de vaisselle. Des convives se précipitèrent autour, on demanda aux employés d'appeler un médecin. Un silence inquiet flotta dans la salle.

— Est-ce que ça va aller ? demanda dans le micro Horace Hansen qui ne savait pas très bien quoi faire.

Puis un deuxième convive fut pris d'un malaise et tomba au sol à son tour. Puis un autre, et encore un. Bientôt, les gens se mirent à tomber comme des mouches, se tordant le ventre en poussant des râles. En quelques instants, la moitié de l'assemblée fut prise de vomissements.

Chapitre 39.

Jours malheureux

15 ans plus tôt

C'était le début du mois de novembre. Les premières chutes de neige commençaient à saupoudrer Verbier. Le froid s'était installé durablement.

Lev arriva devant le Palace et contempla avec un sourire ému la façade de l'imposant bâtiment. Il y avait maintenant trois mois qu'il s'était installé à Genève. Il revenait régulièrement passer le week-end à Verbier, pour rendre visite à son père et à monsieur Rose.

Lev entra dans le grand hall de l'hôtel. Monsieur Rose, le voyant arriver, s'écria :

— Le fils prodigue !

À chacun de ses retours au Palace, Lev était accueilli en héros par le propriétaire de l'hôtel.

— Bonjour, monsieur Rose, le salua Lev, un peu gêné par cet élan d'enthousiasme.

— Suis-moi, j'ai une bonne nouvelle pour toi.

Monsieur Rose entraîna Lev dans son bureau où il lui servit un café.

— Tu ne devineras jamais qui est venu la semaine dernière, dit monsieur Rose. Allez, je te le donne en mille : Abel Ebezner ! Il voulait préparer le Grand Week-end. Enfin, bref, nous avons discuté un peu et il ne tarissait pas d'éloges, souvent dithyrambiques, à ton sujet !

Monsieur Rose semblait émerveillé – sans être étonné – par l'ascension de son protégé. Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver pour Lev une fierté toute paternelle, considérant que c'était un peu grâce à lui s'il avait pu prendre son envol.

— J'ai été mis sur la touche, annonça Lev d'emblée. Je crois

qu'il y a eu une levée de boucliers au sein de la banque et je suis désormais cantonné à des tâches de stagiaire.

— Je sais tout ça, dit monsieur Rose. Abel Ebezner m'a tout raconté. Il m'a parlé de son père qui est apparemment plutôt vieux jeu. Mais il m'a aussi dit que son père était très malade. Ses reins ne fonctionnent plus, il...

— Le grand-père Ebezner est increvable, le coupa Lev, apparemment ça fait des années qu'on le dit condamné.

— Vas-tu me laisser parler ? s'agaça gentiment monsieur Rose. Le grand-père Ebezner est mourant. Une question de semaines. C'est Abel qui me l'a dit ! Confidentiel, bien entendu. Mais je sais que tu ne le répéteras pas. Il y aura un nouveau président lors du prochain Grand Week-end, en la présence d'Abel.

— Cela veut dire que Macaire va devenir vice-président, comprit Lev.

— Exactement ! s'enthousiasma monsieur Rose. Et une fois son fils au Conseil, Abel Ebezner n'aura plus de conflit de loyauté entre lui et toi. Il m'a tout raconté, je te dis ! Dès le mois de janvier, il te nommera banquier en titre ! Avec tes propres clients ! Tu te rends compte ? Tu vas gagner plus d'argent que tu ne l'avais jamais imaginé. Tu seras parmi les grands banquiers genevois ! À ton âge !

Lev ne put s'empêcher de sourire. Cette promotion lui ouvrirait les portes de la haute société genevoise : il n'aurait plus à cacher sa relation avec Anastasia, elle n'aurait plus à mentir à sa mère sur son identité. Il n'aurait plus à cacher ses origines. Désormais, il était quelqu'un. Il avait réussi : son nom allait devenir un nom. Et l'argent ! Il pourrait demander Anastasia en mariage. Célébration dans une année ou deux, le temps de mettre un peu d'argent de côté. Songer à un emprunt immobilier aussi. Peut-être même que d'ici quelques années, en fonction de ses résultats et s'ils étaient conformes aux prédictions d'Abel Ebezner, il pourrait acheter la maison du chemin Byron avec terrasse surplombant le Léman. En attendant, louer un magnifique appartement, dans un quartier cossu de Genève, idéalement proche de la banque. Il aimait la rue Saint-Léger, à quelques pas de la Vieille-Ville et juste devant le parc des Bastions.

Monsieur Rose interrompit ses rêveries :

— Je t'ai fait installer dans une belle chambre pour ce week-end, lui dit-il.

— Il ne fallait pas, monsieur Rose, je peux dormir sur le canapé chez mon père. Déjà la dernière fois... C'est trop.

— Allons, ça n'est rien de trop. Ça me fait tellement plaisir. Il faut célébrer ta réussite !

Sol, le père de Lev, était beaucoup moins enthousiaste que monsieur Rose quant à la carrière de son fils. Ce même jour, alors qu'ils déjeunaient tous les deux dans un restaurant de Verbier, Sol dit à Lev, sur un ton qui sentait le reproche :

— La banque te change, mon fils. Tu es différent.

— Différent *comment* ?

— Différent, trancha le père, sans donner plus d'explications.

Lev, souhaitant changer de sujet, annonça avec fierté :

— Monsieur Rose m'a octroyé une chambre de l'hôtel pour le week-end.

— Exactement ce que je dis : tu loges au Palace comme un client désormais. Tu es passé *de l'autre côté*. Tu veux peut-être que je te porte tes bagages en chambre ?

— Oh, arrête, papa, tu es ridicule !

— Enfin, bref. Allez, parle-moi de Genève et de ta grande vie là-bas.

— Ce n'est pas la grande vie, papa. Je m'efforce de faire mes preuves à la banque mais tout le monde me met des bâtons dans les roues.

— Je croyais que tu avais déjà pris des responsabilités.

— On me les a retirées. On me dit que tant que je ne ramène pas au moins un client important, je resterai cantonné à un rôle de stagiaire.

— Tu veux toujours aller plus vite que la musique, reprocha Sol.

— Tu es de quel côté, papa ? s'exaspera Lev.

— Allons, mon fils, ne t'énerve pas ! Et cette jolie blonde pour laquelle tu es parti vivre à Genève, comment va-t-elle ?

— Anastasia.

— Anastasia, c'est ça. Quel charmant bout de femme !

Lev raconta longuement Anastasia. Il raconta combien il l'aimait et combien elle le rendait heureux. Il raconta leurs rendez-vous secrets après les journées de travail à la banque, au sein de laquelle tout le monde ignorait leur relation.

Le père eut soudain une moue de désapprobation :

— Tu dis que c'est le Grand Amour, mais le grand amour ça ne se cache pas des autres !

— Si, justement, expliqua Lev, c'est pour nous protéger.

— Tss, *vous protéger* ! C'est elle qui t'a fait avaler ça ? Non, si tu veux mon avis, elle a honte.

— Honte ? s'étrangla Lev. Honte de quoi ?

— Honte de toi. De celui que tu es réellement. Regarde-nous, Lev, nous appartenons à la race des tout-petits.

Lev s'insurgea en entendant cette remarque.

— Non, protesta-t-il, Anastasia dit que c'est mieux ainsi. Les

gens ne nous laisseraient pas tranquilles. Les gens détestent les couples qui s'aiment. Tiens, par exemple, pour éviter d'avoir sa mère sur le dos, on lui a fait croire que je suis un prince russe. Le comte Romanov ! Et ça marche, elle nous fiche une paix royale !

Mais Sol, loin de trouver l'anecdote drôle, s'irrita :

— Le comte Romanov ? Pourquoi ? Parce que Levovitch ce n'est pas assez bien ?

— Non, tu ne comprends pas. C'était une plaisanterie. Et puis, ça devrait te plaire : j'interprète ce personnage de Romanov à merveille !

— Tu vois, rebondit Sol, tu serais un formidable acteur comique !

— Pa', je ne veux pas être acteur comique. Je veux être banquier. Avoir une situation. Avoir de l'argent.

— Ah bon ? ironisa le père. Parce que tu penses que l'argent te rendra meilleur et plus fréquentable ? N'oublie pas qui tu es et d'où tu viens, Lev Levovitch, fils de saltimbanque. Un banquier, tss ! Quand je pense que tu te fais passer pour un comte !

— Le comte Romanov ! jubila Olga, à ce même instant, à sa table chez *Roberto*, lors de son déjeuner hebdomadaire avec ses filles.

Irina, sans bien comprendre ce que sa mère lui racontait, afficha un air ravi. Anastasia, à côté d'elle, baissa la tête. Olga poursuivit :

— J'ai préféré attendre un peu avant de te prévenir, dit-elle à Irina, histoire d'être certaine que c'était du sérieux. Donc voilà : ta sœur est en couple avec le comte Romanov, et c'est le grand amour !

— Est-ce qu'il est riche ? demanda Irina.

— Riche ? Tu veux dire riche comme Crésus, oui. Et même plus encore : il fait l'aumône à Crésus ! Anastasia, chérie, raconte donc à ta sœur où il habite.

— Il habite une suite à l'Hôtel des Bergues, dit à mi-voix Anastasia qui s'enfonçait dans son mensonge.

— Une suite à l'Hôtel des Bergues ! gueula Olga. Rien que ça !

Irina était furieuse que sa sœur se soit trouvé un mari plus riche que son gérant de fortune. Elle allait encore l'éclipser.

— Vous savez, dit finalement Anastasia, ce n'est pas l'argent qui compte. Le plus important, c'est qu'il est merveilleux, tendre, généreux, très intelligent, beau comme un dieu...

— Raconte comment est la suite ! l'interrompit sa mère. Tu ne nous en as rien dit.

— C'est une grande suite, bredouilla Anastasia.

— Donne-nous des détails, ma fille. Tu y passes toutes tes nuits.

— Anastasia découche ? s'insurgea Irina qui n'avait jamais eu le droit de découcher jusqu'à son mariage.

— Tous les soirs ! annonça fièrement la mère. Pour la bonne cause. Alors, la suite ?

— C'est vraiment très beau, très luxueux, avec une vue imprenable sur le Léman.

— Est-ce qu'il y a du cristal et du jade partout ? s'enquit Olga.

— Oui, partout.

Olga frémit de bonheur.

— Et il a un métier, le comte Romanov ? demanda alors Irina.

— Eh bien justement, répondit Olga, et c'est le plus beau : il est le bras droit d'Abel Ebezner.

— Il travaille à la Banque Ebezner ?

Anastasia eut envie de disparaître sous la table.

— Il est l'un des grands patrons de la banque ! jubila Olga. Abel Ebezner ne va pas aux toilettes sans lui demander son avis avant. Si jeune et déjà au sommet ! Assis sur son tas d'or, à fouetter les employés paresseux ! Demande à ton mari, il le connaît sûrement. Vous pourriez d'ailleurs dîner tous ensemble.

Anastasia sentit la panique l'envahir.

— Il vaudrait mieux éviter d'en parler, bégaya-t-elle. Parce que... Lev et moi nous n'avons pas dit que nous étions ensemble... je ne suis qu'une secrétaire... ça ferait mauvais genre à la banque. Il pourrait avoir des ennuis, c'est très mal vu. Je t'en supplie, Irina, n'en parle pas à ton mari, je ne voudrais pas mettre Lev dans l'embarras.

— Ma chérie, lui dit alors Olga d'une voix rassurante, tu n'as rien à craindre : les grands chefs fréquentent qui ils veulent. Et puis, il va être temps d'en finir avec ta lubie de vouloir travailler. Tu vas quitter ton ridicule poste de secrétaire aussitôt que vous serez fiancés. S'occuper de son mari, c'est une fonction à plein temps !

Après le déjeuner, en sortant du restaurant, Anastasia fit quelques pas avec sa sœur.

— Irina, lui confia-t-elle, j'ai menti, il faut que tu m'aides. Lev Levovitch n'est pas comte Romanov. Il était employé au Palace de Verbier et maintenant il travaille à la banque. Il n'est pas le bras droit d'Abel Ebezner, il est très doué, mais pour l'instant il est seulement stagiaire.

— Alors, tout est inventé ? La suite aux Bergues et tout le reste ?

— Tout est inventé. C'était la seule façon de ne pas avoir maman sur le dos. Je t'en supplie, n'en parle à personne ! Maman me tuerait si elle apprend la vérité et elle m'interdirait de voir Lev.

Le visage d'Irina s'illumina : elle était tellement soulagée d'apprendre que sa sœur vivait en couple avec un petit stagiaire, ancien employé d'hôtel de surcroît. Sa villa avec piscine reprenait soudain toute sa grandeur.

— Ne te fais aucun souci, promet-elle à Anastasia, ton secret sera bien gardé avec moi.

— Merci, je te le revaudrai.

Irina, appréciant sa position supérieure, ne put s'empêcher une petite leçon de morale à sa cadette.

— Mais tu ne devrais pas perdre ton temps avec une amourette qui n'en vaut pas la peine.

— Je l'aime. Je l'aime plus que tout au monde. C'est avec lui que je veux passer le reste de mes jours.

— Ne dis pas de bêtises, Anastasia. Il n'y a pas que l'amour dans la vie, pense à ton avenir.

— Tu ne comprends pas, je me fiche éperdument de l'argent ! Tout ce que je veux, c'est aimer et être aimée.

Le lendemain matin, dimanche, à Verbier. Lev prenait un café au comptoir du bar du Palace. Un homme s'assit à côté de lui. Il n'y fit d'abord pas attention. Jusqu'à ce que l'homme lui parle en russe :

— Chassé comme un manant, revenu comme un prince.

C'était Tarnogol. Lev se tourna vers lui, surpris, et le salua d'un geste de la tête. Tarnogol lui dit alors :

— La rumeur dit que tu te destines à une grande carrière à la Banque Ebezner.

— Ce n'est qu'une rumeur, monsieur Tarnogol.

— Tu es trop modeste, jeune Levovitch.

Lev ne répondit rien et retourna à sa tasse de café. Il n'avait aucune envie de converser avec Tarnogol et, comme il n'était plus employé de l'hôtel, il n'avait plus à le faire. Mais Tarnogol n'en avait pas terminé avec lui.

— Tu me dois une faveur, dit-il.

— Ah bon ? s'étonna Lev.

— Je t'ai sauvé la vie. Je t'ai permis de partir d'ici. Sans moi, tu serais encore employé de cet hôtel.

— Vous m'avez surtout fait virer comme un malpropre !

— Allons, tu sais pertinemment que ce n'est pas vrai. Si tu ne voulais pas partir d'ici, tu n'aurais pas perdu ton sang-froid avec moi, en août. Je suis ton bienfaiteur.

— Non mais je rêve ! Et qu'est-ce que vous attendez de moi exactement ?

— Je voudrais que tu m'introduises auprès d'Abel Ebezner.

La curiosité de Lev était piquée.

— Que voulez-vous à monsieur Ebezner ? demanda-t-il d'un air méfiant.

— Je voudrais lui parler. J'ai de l'argent à mettre en sécurité.

Beaucoup d'argent. Je voudrais le déposer à la Banque Ebezner.

— Vous n'avez pas besoin de moi pour ouvrir un compte à la Banque Ebezner, fit remarquer Lev.

— N'en sois pas si sûr. Auguste Ebezner a des principes : il regarde la couleur de l'argent. Or le mien n'a pas de couleur si tu vois ce que je veux dire. Je sais que, si je viens avec toi, Abel Ebezner sera moins regardant. Je sais que tu as sa confiance. Ce sera donnant-donnant : grâce à toi, j'ouvre un compte là-bas, et en échange je suis ton premier client important. Ta carrière sera lancée. Il y a beaucoup d'argent en jeu.

Lorsque de retour à la banque le lundi Lev proposa à Abel Ebezner d'organiser un rendez-vous avec Tarnogol, celui-ci fut enchanté. Il avait entendu parler de Tarnogol et de sa fortune par monsieur Rose, au Palace de Verbier. C'est ainsi que le lendemain mardi, dans le salon rose du cinquième étage de la Banque Ebezner, Abel Ebezner et Lev reçurent Sinior Tarnogol qui avait fait le déplacement à Genève pour l'occasion.

— Je crois en votre banque, expliqua Tarnogol. Je crois en la stabilité de la Suisse. Je serais heureux de vous confier une partie de mes avoirs.

— Et nous serions très heureux de vous accueillir comme client, assura Abel.

— Ce jeune homme à côté de vous, dit Tarnogol en désignant Lev, est une perle rare. J'aimerais qu'il soit mon interlocuteur privilégié.

— Lev est l'un des grands espoirs de cet établissement, acquiesça Abel. Mais il n'a pas encore le titre de banquier à proprement parler. C'est-à-dire qu'il n'a pas encore sa propre clientèle.

— Je le sais, dit Tarnogol. C'est encore mieux pour moi : il peut se consacrer entièrement à moi. D'ailleurs, monsieur Ebezner, à partir de combien est-on un gros client de votre banque ?

— Il n'y a pas de gros et de petits clients, répondit Abel Ebezner.

— Voici la somme que j'aimerais déposer dans votre banque. Dites-moi si ça fait de moi un gros client.

Tarnogol attrapa un bloc de papier et un stylo sur la table et y inscrivit le chiffre 1 suivi d'une interminable succession de zéros. La somme affichée laissa Abel Ebezner sans voix.

— Dites-moi où je dois signer, réclama Tarnogol et je fais immédiatement transférer les fonds.

Abel, d'un ton de diplomate, lui dit alors :

— Nous serions plus qu'heureux de vous accueillir comme client, monsieur Tarnogol. Mais avant d'accepter vos fonds, au vu de la

somme que cela représente, nous devons impérativement disposer de quelques informations sur leur provenance. Tout ceci n'est qu'une simple procédure. Je regrette d'avoir à vous infliger un peu de paperasse, mais vous savez que les autorités de surveillance bancaire sont sans cesse sur notre dos pour s'assurer que nous vérifions l'origine de l'argent que nos clients nous confient.

— Appelez un chat un chat ! s'amusa Tarnogol. Vous avez besoin d'être certain que je ne blanchis pas d'argent dans votre banque. Vous pouvez être rassuré. Donnez-moi les documents, je vais les transmettre à mes avocats et je vous retourne tout ceci d'ici la fin de la semaine.

Le rendez-vous terminé, une rumeur traversa aussitôt la banque : Lev Levovitch était sur le point d'apporter un très gros client à la banque qui pourrait le placer d'un seul coup parmi les plus importants gestionnaires de l'établissement.

Cette information fut débattue le lendemain au Conseil de la banque. Ni les deux Hansen, ni Auguste Ebezner n'avaient imaginé que Lev dénicher aussi rapidement un client pareil.

— Tu m'as dit que tu connaissais ce Tarnogol de Verbier ? demanda Horace à Abel, comme pour minimiser le rôle de Lev dans ce fructueux apport.

— Non, je ne le connais pas. Je l'ai effectivement croisé au Palace de Verbier, où il séjourne régulièrement, mais c'est par Lev qu'il a approché la banque. Il m'a d'ailleurs expressément demandé que Lev soit son gestionnaire.

— C'est trop d'argent pour un premier client, considéra Auguste. Ton Lev se retrouverait débordé, et s'il perd les pédales c'est nous qui paierons les pots cassés.

— Un client est un client, protesta Abel. Tu voulais qu'il ramène un client pour devenir banquier, voilà son client !

— Il est très bel homme, ce Lev, souligna Horace avec un sourire entendu. Peut-être qu'il donne un peu d'affection masculine à ce Tarnogol.

— Tu es affligeant, Horace... lui dit Abel.

— Écoutez, trancha Auguste. Attendons que Tarnogol ait signé avant de nous monter la tête. Nous verrons ensuite ce qu'il en est de ce Lev.

Deux jours plus tard, Tarnogol était de retour dans le salon rose. Face à Lev et Abel Ebezner, il déposa sur la table en ébène une épaisse enveloppe contenant les différents formulaires bancaires.

— Comme demandé, dit Tarnogol, voici toutes les réponses à vos questions sur mon argent. Ainsi que les documents d'ouverture de compte. Tout est dûment signé.

— Je vous remercie infiniment pour votre diligence, se réjouit Abel Ebezner, en voulant prendre l'enveloppe.

Mais Tarnogol l'en empêcha, posant sa main dessus pour la garder vers lui.

— Un instant, je vous prie, dit-il alors. Vous aviez vos exigences, j'ai les miennes. Et elles sont au nombre de deux.

Abel fronça les sourcils :

— Je vous écoute.

— Tout d'abord, je voudrais m'assurer que Lev sera bien mon banquier.

— Je dois encore faire valider ceci par le Conseil de la banque, expliqua Abel. Mais ça ne posera aucun problème. Vous avez ma parole. Quelle est votre deuxième demande ?

— Racheter une partie de votre banque, annonça Tarnogol, dans un sourire sournois.

Le visage d'Abel Ebezner se ferma aussitôt. Lev resta interloqué.

— Ma banque n'est pas à vendre, dit Abel d'un ton ferme.

— Je ne suis pas un homme à qui on refuse quoi que ce soit, répliqua Tarnogol.

— Et moi je ne suis pas un homme à me laisser forcer la main ! tonna Abel Ebezner.

— Je vous rappelle que la somme que je m'apprête à déposer vous placera encore plus loin devant vos concurrents. Vous imaginez les gros titres des journaux économiques à la fin de l'année qui annonceront l'explosion de votre masse sous gestion.

— J'en suis conscient.

— Alors il me semblerait juste que l'on m'octroie un morceau du gâteau.

La tension monta lentement dans l'élégant salon qui ne connaissait d'ordinaire que des conversations cordiales. Lev, sentant la situation lui échapper, ne savait plus où se mettre. Il aurait dû se méfier de Tarnogol, il était tombé dans le panneau, une fois de plus. Et à présent, il ne pouvait plus reculer.

Sur le moment, Abel Ebezner évita l'escalade en suggérant à Tarnogol de prendre le week-end pour réfléchir. Il fut convenu qu'ils se retrouveraient tous les trois le lundi suivant.

Tarnogol arriva tout sourire au troisième rendez-vous.

— Vous aviez raison, confia-t-il à Abel Ebezner, le week-end m'a porté conseil. C'était une idée totalement ridicule de vouloir racheter des parts de votre banque.

Lev soupira de soulagement. Abel rendit son sourire à Tarnogol et lui dit :

— Je suis très heureux de l'apprendre.

— Après mûre réflexion, reprit Tarnogol d'une voix presque guillerette, c'est la totalité de votre banque que je vais racheter.

Abel Ebezner perdit immédiatement patience :

— Comment osez-vous venir dans ma banque, me parler sur ce ton ! Je crois que nous allons en rester là de nos discussions.

— Vous avez tort de me sous-estimer ! répondit Tarnogol d'un ton menaçant. Vous ne savez pas de quoi je suis capable !

— Et vous, vous vous trompez totalement sur mon compte ! répliqua Abel.

Tarnogol éclata d'un rire mauvais.

— Vous savez quelle est la différence entre vous et moi, Abel ? C'est que mes fonds sont illimités. Je finirai par racheter votre banque ! Je la rebaptiserai Banque Tarnogol et vous me servirez le café !

À ces mots, Abel Ebezner, furieux, ouvrit la porte du salon pour inviter Tarnogol à vider les lieux.

Tarnogol, en tournant les talons, dit encore à Abel :

— Vous aurez de mes nouvelles. Vous regretterez bientôt cet affront.

Lev enfouit de désespoir son visage entre ses mains : il allait être la risée de la banque.

*

Deux semaines après l'incident avec Tarnogol, soit le matin du dernier jour de novembre, Auguste Ebezner ne se réveilla pas. L'annonce de son décès, si proche du Grand Week-end, agita passablement la banque. Abel Ebezner devenait président avec effet immédiat, et son fils, Macaire, comme le voulait la tradition de l'établissement, serait intronisé vice-président lors du bal du samedi soir, avec une entrée en fonction au 1^{er} janvier.

— Plus jeune vice-président de l'histoire de la banque, annonça fièrement Macaire à Anastasia, à leur table habituelle du *Remor*.

— Je suis heureuse pour toi, lui assura-t-elle avec tendresse. Ça te fait quel effet ?

— C'est un grand moment de ma vie, confia-t-il. Et en même temps, je suis triste de le vivre seul. Je veux dire : je m'étais imaginé passer ce cap en étant marié. Avec quelqu'un à mes côtés, quoi !

— Tu es jeune pour être marié, lui fit-elle remarquer.

— On n'est jamais trop jeune pour se marier lorsqu'on a trouvé la bonne personne.

Elle comprit aussitôt ce que Macaire sous-entendait. Elle invoqua un rendez-vous soudain et s'en alla précipitamment.

Ce soir-là, Anastasia et Lev connurent leur première grande dispute de couple. Cela se produisit dans le studio de Lev.

— Tu dois lui dire pour nous ! s'exaspéra Lev. Il s'apprête à te demander en mariage !

— Il va être tellement malheureux ! Ça va le détruire ! Je ne peux pas lui faire ça et gâcher sa nomination de vice-président de la banque !

— Alors, va te marier avec lui, comme ça tu ne lui feras pas de peine !

— Lev, je t'en supplie, ne sois pas ridicule. Je sais que ces deux dernières semaines n'ont pas été simples pour toi après ce qui s'est passé avec Tarnogol, mais il n'y a pas de raison pour que j'en fasse les frais et que je subisse ta mauvaise humeur.

— Je ne suis pas de mauvaise humeur ! Je pense que tu dois dire à Macaire la vérité !

— Et lui briser le cœur ? Pourquoi lui faire du mal inutilement ? Je n'ai qu'à l'éviter ces deux prochaines semaines. Je laisse passer le Grand Week-end et ensuite je lui avoue tout. On peut bien attendre deux petites semaines, non ?

— Au fond, je crois que tu l'aimes bien. Sinon, pourquoi tu passerais autant de temps avec lui ?

— Oh, ne me dis pas que tu es jaloux ? Ce n'est qu'un ami ! Je l'aime bien, comme on aime un ami. Il est doux, gentil, il a un cœur en or, il m'a toujours soutenue, il est le seul à ne m'avoir jamais fait de mal !

— Quoi ? s'étrangla Lev. Et moi alors ?

— Mais toi, tu m'as ! Enfin, Lev, je suis à toi ! Que veux-tu de plus ?

— Je crois que tu devrais rentrer chez toi ce soir.

— Quoi ? Lev, enfin, tu n'es pas sérieux ?

— Je suis très sérieux. J'en ai assez d'être la bonne poire.

— Eh bien, dors tout seul, puisque c'est comme ça ! répliqua Anastasia. Tu me feras signe le jour où tu reviendras à la raison.

Elle était partie.

Pendant les trois jours suivants, il régna un froid glacial entre Lev et Anastasia qui ne se virent pas. Afin de ne pas la croiser dans le grand hall de la banque, Lev arrivait à l'aube et ne repartait qu'en début de soirée. Anastasia, elle, ne quitta plus son étage, renonçant à ses habituelles visites dans le bureau qu'occupaient Macaire, Jean-Bénédict et Lev. Sa journée de travail terminée, elle s'arrangeait pour

quitter la banque avec des collègues et rentra immédiatement chez sa mère. Tandis que Macaire l'attendait désespérément au *Remor*, ne comprenant pas pourquoi elle ne venait plus.

Anastasia ne s'était jamais sentie aussi triste. Elle attendait désespérément un signe de Lev, qu'il fasse le premier pas pour la contacter. Elle luttait pour ne pas céder et l'appeler ou aller le trouver chez lui. Elle considérait qu'il avait été grossier et que c'était à lui de s'excuser.

Puis, vendredi arriva enfin. Elle était certaine qu'il lui proposerait de faire quelque chose ensemble pendant le week-end, mais aucun signe. Elle passa ses deux jours de congé à se morfondre dans sa petite chambre.

— Que se passe-t-il, ma chérie ? finit par lui demander sa mère, inquiète.

— Nous nous sommes disputés avec Lev.

— Une dispute à propos de quoi ?

— Je ne veux pas dire à la banque que nous sommes ensemble. Il pourrait avoir des difficultés.

— De quel genre ?

— Macaire Ebezner va devenir vice-président de la banque.

— Macaire vice-président ?

— Oui. Et il est très amoureux de moi. S'il sait que je suis avec Lev, il va s'arranger pour le faire renvoyer. J'ai peur pour Lev.

Olga éclata de rire :

— Tu as peur pour lui ? Mais enfin, il vivra de ses rentes, vous partirez faire le tour du monde ! Travailler, ce n'est qu'un hobby pour lui.

Anastasia haussa les épaules. Il lui semblait que c'était la première conversation sérieuse avec sa mère. Elle eut envie de s'épancher davantage, elle eut même envie de lui avouer toute la vérité à propos de Lev, lui dire qu'il n'était pas plus Romanov qu'elle n'était Habsbourg. Mais elle préféra n'en rien dire.

— Enfin bref, conclut Anastasia, on s'est disputé, je suis partie et depuis, il fait la tête. C'est à lui de faire le premier pas, non ?

— C'est à elle de faire le premier pas, non ? demanda Lev à son père, auprès de qui il était allé passer le week-end, à Verbier. Je ne peux pas croire qu'elle ne m'ait pas proposé de faire quelque chose ensemble pendant ce week-end.

— Tant mieux, philosopha le père, comme ça nous passons deux jours ensemble. Sinon, tu serais resté à Genève sans penser à ton vieux papa.

— Je suis sérieux, dit Lev qui n'avait pas compris que son père

ne plaisantait pas. Anastasia devrait quand même s'excuser, non ? À vouloir ne rien dire à propos de nous, j'ai l'impression qu'elle me considère comme un moins que rien. Tu sais quoi ! je devrais prendre les devants et le raconter à tout le monde. Voilà.

— À quoi bon ? demanda Sol. Si elle ne veut pas le dire, c'est bien qu'il y a un malaise entre vous. Peut-être qu'elle ne tient pas à toi. Peut-être qu'elle aime bien cet autre type au fond, le fils Ebezner. Tu n'es qu'un Levovitch, il est un Ebezner quand même !

Ils se réconcilièrent finalement le mercredi suivant, à l'avant-veille du Grand Week-end. Ce soir-là, Abel Ebezner, comme il était de coutume, organisa une soirée chez lui pour marquer son accession à la présidence de la banque. Tout le gratin genevois se pressait dans l'immense demeure où avait été organisé un fastueux cocktail dînatoire. Parmi les personnes présentes, Lev, convié par Abel, et Anastasia, conviée, elle, par Macaire.

Ils tombèrent l'un sur l'autre parmi la foule des invités, au beau milieu du salon : aussitôt qu'ils se virent, ce fut comme un feu d'artifice intérieur, chacun subjugué par l'autre, le cœur battant à tout rompre. Ils eurent toutes les peines du monde à ne pas céder à leur élan et s'embrasser avec passion. Ils prétextèrent une cigarette pour se retrouver dehors, et dès qu'ils furent à l'abri des regards, ils se jetèrent l'un contre l'autre et s'embrassèrent passionnément.

— Je suis venue parce que je savais que tu serais là, murmura Anastasia, décollant brièvement ses lèvres de celles de son amant.

— Moi aussi, confia Lev.

Puis d'une même voix et simultanément : « Pardonne-moi. » Ils éclatèrent de rire.

— Je ne peux pas vivre loin de toi, dit Anastasia.

— Moi non plus, répondit Lev. Il faut que je te parle, d'ailleurs. Quelque chose d'important. J'ai beaucoup réfléchi ces derniers jours...

Lev s'interrompit car elle frissonnait : l'air était glacial.

— Parle, le supplia-t-elle.

— Tu vas attraper la mort. Retrouve-moi dans le bureau d'Abel dans cinq minutes. La pièce au fond du couloir. Il n'y aura personne et on sera au chaud.

— D'accord, dit-elle en souriant.

Elle l'embrassa encore.

Lev entra le premier dans la maison, fit semblant de se mêler aux convives, puis se rendit dans le bureau et attendit.

Anastasia fit de même. Mais, croyant s'éclipser discrètement, elle ne remarqua pas Macaire qui la suivait. Au moment où elle ouvrait la porte de la pièce, il lui dit :

— Tu t'es perdue ?

Elle sursauta.

— Macaire ? Tu m'as fait peur. Je cherchais les toilettes.

— C'est l'autre porte. Ça, c'est le bureau de mon père. Mais viens, entre, je voudrais te montrer quelque chose.

— Tu ne veux pas me le montrer au salon ?

— C'est justement dans le bureau, précisa Macaire. Allez, entre !

Elle sentit son estomac se nouer : Lev allait être découvert. Macaire poussa la porte : il n'y avait personne. Lev avait sans doute été retenu parmi les invités.

Ils pénétrèrent à l'intérieur de la pièce : elle était chaleureuse, tout en boiseries sombres. L'un des murs était une bibliothèque ; à l'opposé, une baie vitrée qui donnait sur le jardin avec, devant, un large fauteuil en cuir propice à la réflexion. Au centre, un imposant bureau en ébène qui faisait face à un immense tableau représentant le bâtiment de la Banque Ebezner, rue de la Corratierie.

Macaire plaça Anastasia devant le tableau et lui dit :

— Regarde. Qu'est-ce que tu vois ?

— Je vois... la banque, répondit-elle.

— Ma banque, corrigea-t-il. En janvier, j'en serai le vice-président. Je suis le seul héritier. Tu imagines l'avenir qui nous attend ?

— Nous ? s'étrangla Anastasia.

— Je veux te mettre à l'abri, te protéger, te chérir.

— Macaire, non, attends...

Sans l'écouter, il mit un genou à terre :

— Anastasia von Lacht, je t'aime. Tu es la femme de ma vie. Je veux t'épouser.

Elle ressentit une gêne terrible :

— Écoute, Macaire, tu sais combien tu comptes pour moi. Mais je...

Il ne la laissa pas terminer sa phrase :

— Je sais ce que tu vas me dire : qu'on est trop jeunes, que c'est fou. Mais qu'y a-t-il de si fou ? Tu sais quoi ! Je comprends que tu puisses être surprise. Réfléchis-y. Demain soir, retrouve-moi au *Lion d'Or* de Cologny pour dîner à 20 heures. Si tu viens, c'est que c'est oui.

Il était temps de tout lui avouer :

— Macaire, je dois être honnête avec toi...

La porte de la pièce s'ouvrit soudain, l'interrompant. C'était la mère de Macaire.

— Ah, vous êtes là ! leur dit-elle. Macaire, je te cherche partout. Viens, s'il te plaît, ton père va prononcer un discours !

Ils quittèrent la pièce. Macaire éteignit la lumière et referma la porte. Dans l'obscurité, Lev sortit de derrière les épaisses tentures où il

s'était caché. Il resta pensif : savait-elle qu'il était là et qu'il avait tout entendu ?

Il finit par rejoindre le reste des convives. Il avisa Anastasia près du buffet de dessert.

— Où étais-tu ? lui demanda-t-elle.

— Désolé, j'étais retenu avec Abel, mentit Lev. Des gens auxquels il voulait me présenter.

Il hésita un instant à lui dire qu'il avait tout entendu de la demande en mariage de Macaire, mais il attendit de voir si elle lui en parlait.

Elle hésita un instant à lui dire que Macaire l'avait demandée en mariage et qu'elle n'avait pas eu le temps de l'éconduire, mais après leur dernier drame elle préféra passer cet épisode sous silence. Elle le réglerait elle-même demain matin.

Comprenant qu'Anastasia n'allait rien lui raconter, Lev décida de lui donner rendez-vous au même moment que Macaire.

— Tu sais, ce dont je voulais te parler dans le bureau d'Abel...

— Oui, qu'est-ce que c'était ?

— Pas ici. Demain soir. Retrouve-moi à 20 heures au restaurant du dernier étage de l'Hôtel des Bergues.

— L'Hôtel des Bergues ? s'étonna Anastasia.

— Tu verras. Est-ce qu'on se retrouve chez moi ce soir ?

— Non, pas ce soir. Je dois voir quelqu'un demain matin tôt.

— Qui ça ?

— Peu importe. Mais c'est très important.

*

Le lendemain matin, à 7 heures, Anastasia retrouva Macaire au *Remor*.

— Que se passe-t-il pour que tu veuilles me voir si tôt ? demanda-t-il en s'installant face à elle.

Il avait l'air de très bonne humeur. Elle but une gorgée de café pour se donner du courage :

— Macaire, tu es un garçon génial, je t'apprécie beaucoup, mais je ne viendrai pas ce soir au *Lion d'Or*. Je ne veux pas me marier avec toi.

Il eut l'air de tomber des nues :

— Tu trouves que c'est trop précipité, c'est ça ?

— Non, je ne suis pas amoureuse de toi. Je suis amoureuse de Lev, on est ensemble. C'est avec lui que je veux faire ma vie.

Macaire devint pâle. Il était visiblement sous le choc.

— Lev ? balbutia-t-il. Mais tu m'as dit qu'il n'y avait rien entre vous.

— J'ai menti. Pour ne pas te faire de mal. Et aussi pour que tu le laisses tranquille. Je sais qu'il a eu des ennuis à la banque parce qu'il vous faisait de l'ombre à Jean-Béné et toi.

Macaire ne voulait toujours pas y croire.

— Et les verres après le travail, ici, au *Remor* ? Pourquoi tout ce cirque si je ne te plaisais pas ?

— C'est toi qui es venu tous les jours, Macaire. Je ne t'ai rien demandé. Je veux dire : je t'aime beaucoup, j'aime passer du temps avec toi. Mais je ne crois pas t'avoir envoyé des signaux trompeurs.

— Mais alors tu faisais quoi au *Remor* si ce n'était pas pour passer du temps avec moi ?

— J'attendais Lev.

Macaire avait la mine complètement défaite. Elle sentait bien qu'il était sur le point de défaillir.

— Je suis vraiment désolée, Macaire.

— Je n'aurais jamais cru qu'on puisse me faire aussi mal, murmura-t-il.

— Je le regrette, tu sais combien je tiens à toi. J'espère que nous pourrions rester amis. Tu es quelqu'un d'important pour moi.

Il ne répondit pas. Il dit simplement :

— Comment est-ce que ta mère peut accepter que tu sois avec ce moins que rien ?

— Ma mère ne sait rien. Enfin, elle prend Lev pour un riche aristocrate.

— Il ne t'offrira pas la vie à laquelle tu aspires, décréta Macaire.

— Il est la vie que je veux.

— Eh bien, tu te trompes ! Réfléchis encore !

— C'est tout réfléchi, assura-t-elle.

— Je vais faire comme si cette conversation n'avait jamais eu lieu. Je t'attendrai ce soir au *Lion d'Or*, à 20 heures.

— Je ne viendrai pas. À 20 heures, ce soir, je serai avec Lev.

Elle vit le visage de Macaire grimacer de douleur. Il n'arrivait plus à parler. Il s'enfuit en bousculant la table. Par la vitrine, elle le regarda se diriger à grandes enjambées vers la banque.

Mais ce matin-là, Macaire ne se rendit pas au travail. Il était beaucoup trop bouleversé pour s'asseoir à son bureau. Après avoir erré un moment dans les rues de la Vieille-Ville, il décida d'aller au *Bongénie* pour parler à la mère d'Anastasia. Il la trouva au deuxième étage, parmi une collection de vestes en fourrure.

Olga, ne le remettant pas immédiatement, le prit d'abord pour un client. Lorsqu'elle se rendit compte qu'il s'agissait de Macaire Ebezner, elle eut un air terrifié et voulut aussitôt cacher son badge de

vendeuse.

— Ne vous inquiétez pas, je sais tout, dit alors Macaire. Anastasia m'a tout raconté. Si je suis là, c'est pour vous parler d'une affaire très grave, madame von Lacht. C'est à propos d'Anastasia. Elle vous ment sur l'identité de Lev Levovitch.

À 17 heures 30 cet après-midi-là, Anastasia rentra chez sa mère pour se préparer pour son dîner avec Lev. 20 heures à l'Hôtel des Bergues. Elle se demandait ce qu'il lui réservait.

Elle passa la porte de l'appartement, guillerette. Elle savait exactement quelle robe elle allait mettre. Plus que deux heures et demie avant de le retrouver. Elle se dirigea directement vers la salle de bains pour se préparer. Alors qu'elle était face au miroir, elle vit sa mère derrière elle, dans l'encadrement de la porte.

— Tiens, bonjour, mamouchka, lui sourit Anastasia.

Olga la fusilla du regard.

— Je suis très déçue, Anastasia, dit-elle d'une voix glaciale.

— Déçue de quoi ? demanda Anastasia, inquiète.

— Je suis au courant de tout : ton Levovitch n'est qu'un rat d'égoût ! Je t'interdis de le revoir !

— Tu ne peux rien m'interdire, protesta Anastasia, je suis majeure ! Je fais ce que je veux !

— Tu m'as menti ! hurla Olga. Tu m'as menti ! Comment as-tu osé mentir à ta mère ?

Dans un accès de rage, Olga asséna une violente gifle à sa fille. Anastasia, sous le choc, s'affaissa sur le carrelage.

— Tu n'iras nulle part, dit Olga, avant de claquer la porte de la salle de bains et d'y enfermer sa fille à clé.

Ce soir-là, à 20 heures, au restaurant de l'Hôtel des Bergues.

Installé à une table, Lev attendait, fébrile. Il ne pouvait s'empêcher de jouer avec la bague de fiançailles de sa mère qu'il avait prévu d'offrir à Anastasia. Ce soir il allait lui demander sa main.

À 20 heures 15, Anastasia n'était toujours pas là. Il ne s'inquiéta pas, la ponctualité n'étant pas son fort.

À 21 heures, il comprit qu'elle ne viendrait pas.

Il regarda le lac Léman. Sur l'autre rive, face à lui, la colline de Cologny. L'une des lumières qui y scintillaient était le restaurant du *Lion d'Or*. Elle y était certainement, avec Macaire. Elle l'avait choisi, lui. Il les imagina tous les deux à table, heureux, riant, dégustant des mets de premier choix et des grands vins.

Il rangea la bague dans sa poche et s'en alla.

Tout était terminé.

Chapitre 40.

Seul à seul

Le dimanche 1^{er} juillet 2018, après avoir longuement parlé avec Bisnard, j'allai m'enfermer dans ma suite pour écrire. Notre discussion venait d'apporter un nouvel éclairage à cette affaire.

Mais c'était sans compter sur Scarlett qui ne me laissa pas tranquille plus de quelques heures. Peu avant midi, elle s'incrusta dans ma chambre, en tenue de randonnée. Elle attrapa mes pages sur ma table de travail pour voir où j'en étais.

— Vous ne pouvez pas encore lire, lui dis-je.

— Arrêtez de me faire tourner en bourrique, l'écrivain ! Je suis curieuse de voir comment vous racontez toute cette histoire.

— Bon, mais alors ne mélangez pas mes pages, lui intimai-je, je ne les ai pas encore numérotées.

— Ne vous inquiétez pas, je prends grand soin de votre œuvre.

On frappa à la porte.

— Ah, c'est prêt, annonça-t-elle.

— Qu'est-ce qui est prêt ? m'inquiétai-je.

Elle alla ouvrir la porte. Un employé de l'hôtel entra dans la pièce et déposa un panier en osier rempli de nourriture avant de repartir.

— Vous avez prévu de ne pas quitter cette pièce ces prochains jours ? demandai-je.

— Au contraire, j'ai prévu de vous arracher de cette suite d'hôtel. Il fait tellement beau, il faut en profiter. Préparez-vous, nous partons.

— Ah bon ? Et où allons-nous ?

— Faire un pique-nique dans la montagne. Allez vous préparer, je vais mettre la nourriture dans mon sac.

Scarlett m'emmena d'abord prendre les télécabines. Nous montâmes jusqu'à la première station, depuis laquelle nous marchâmes un moment le long des crêtes. Le panorama était époustouflant. Puis, nous rejoignîmes un sentier qui passait à travers la forêt à la fraîcheur bienvenue. Nous cheminâmes le long d'une petite rivière et arrivâmes à un pré d'où l'on avait une vue dégagée sur toute la chaîne des Alpes. Scarlett, considérant que l'endroit était parfait pour notre pique-nique, déploya une grande couverture à l'ombre d'un arbre. Nous nous installâmes côte à côte, admirant les montagnes couronnées de neiges éternelles qui se dressaient devant nous. Il régnait en ces lieux une forme de sérénité absolue.

— Quand rentrez-vous à Londres ? demandai-je à Scarlett.

— Lundi prochain, dans huit jours. Et vous ?

— Je ne sais pas très bien. Je n'ai personne qui m'attende à Genève. Certains appellent ça la liberté, moi j'appelle ça la solitude.

— Je n'ai personne qui m'attende à Londres non plus. À part mon travail. Et certainement l'avocat de mon futur ex-mari pour parler divorce.

— Pourquoi retournez-vous à Londres, alors ?

— Parce qu'il le faut. Je dois affronter la réalité. Et vous ? Quelle réalité avez-vous fuie en venant ici ?

Le moment était propice à la confidence. Je décidai de raconter à Scarlett l'histoire de Sloane, cette fille extraordinaire que je n'avais pas su garder.

— Donc elle vous a quitté et vous, au lieu de vous battre, vous vous êtes enfui, me fit remarquer Scarlett.

— Vous avez raison, dis-je.

— Allez, ne vous en faites pas, l'écrivain. Si c'était la bonne, vous vous retrouverez une fois votre bouquin terminé.

— Je n'en sais rien.

— Vous verrez, m'assura-t-elle

Il y eut un long silence. Nos corps s'étaient rapprochés. Je sentis cette tension électrique entre nous. Scarlett toucha doucement ma main. Puis elle approcha son visage du mien. Je l'interrompis dans son élan, juste avant que ses lèvres n'atteignent les miennes.

— C'est impossible, Scarlett, lui murmurai-je. Je suis désolé...

Chapitre 41.

Dernières heures

Samedi 15 décembre, la veille du meurtre

19 heures 05. L'annonce du nouveau président n'avait pas eu lieu.

La soirée du Grand Week-end semblait dans le chaos. Un mal mystérieux décimait les invités. Dans la salle de bal le spectacle était hallucinant : les gens se tordaient sur le sol en gémissant. C'était une véritable pandémie.

Macaire, au milieu des cris et de la cohue, ne sachant que faire, décida d'aller se réfugier dans sa chambre. Pour ne pas avoir à attendre l'ascenseur, il emprunta les escaliers, mais à peine avait-il commencé à en escalader les marches, qu'une voix l'interpella :

— C'est à cause de toi, tout ce merdier ?

C'était Tarnogol.

Macaire descendit les quelques marches qui le séparaient de Tarnogol et le toisa.

— C'est à cause de moi, dit-il. Ou peut-être à cause de vous, Sinior. Vous vouliez tellement m'empêcher de devenir président ! Pourquoi au fond ? Tous ces gens risquent de mourir par votre faute.

— Tout commence où tout finit, murmura Tarnogol.

— Je vous demande pardon ?

— Tout commence où tout finit, Macaire. Regarde où nous sommes : au Palace de Verbier, un soir de Grand Week-end de la banque. Là où nous nous sommes rencontrés pour la première fois il y a exactement quinze ans. Et c'est ce soir que tout se finit, ici même. Je ne me fais aucune illusion : la P-30 aura ma peau. C'est très probablement la dernière fois que nous nous voyons, Macaire.

Tarnogol semblait résigné. Il tendit la main à Macaire pour le

saluer. Ce dernier ne réagit pas et Tarnogol retira sa main avant d'ajouter :

— Au moment de tirer ma révérence, je dirai que j'ai passé ma vie à la perdre. À trop vouloir gagner d'argent, à trop vouloir diriger le monde, à vouloir toujours plus de pouvoir. À trop vouloir déterminer le destin des autres on oublie qu'on ne peut influencer que le sien. Au revoir, Macaire. Demain, lorsque le Palace reprendra ses esprits, un seul nom résonnera entre les murs : celui de Lev Levovitch. Le nouveau président de la Banque Ebezner.

Sur ces mots, Tarnogol fit demi-tour et redescendit les marches de l'escalier. En bruit de fond, on pouvait entendre le chaos qui régnait dans la salle de bal et les sirènes des véhicules de secours qui affluaient de toute la région.

Macaire regarda s'éloigner le vieil homme rongé par les regrets et il songea qu'il ne voulait pas finir comme lui. Ce soir, le destin lui avait donné une dernière et miraculeuse chance : récupérer la présidence. Réparer la brèche qu'il avait percée dans son destin quinze ans plus tôt en cédant ses actions. Il était encore jeune : il avait tant de belles années devant lui. Il pouvait décider à cet instant de reprendre les rênes de sa vie. Les mots de Tarnogol résonnaient dans sa tête : on ne peut pas influencer le destin des autres, mais on peut influencer le sien.

— Sinior, attendez ! s'exclama alors Macaire.

Tarnogol s'arrêta net et se retourna.

— C'est d'accord, lui dit Macaire.

— D'accord quoi ?

Macaire dévala les marches jusqu'à Tarnogol.

— J'accepte votre échange, Sinior. Donnez-moi la présidence et reprenez ce qui vous appartient.

— Tu es certain ?

— Oui.

— Tu es prêt à perdre Anastasia ?

— Une partie de moi se demande si je ne l'ai pas déjà perdue.

Tarnogol le dévisagea gravement. Macaire poursuivit :

— Mardi, elle a reçu un gigantesque bouquet de roses blanches. « De la voisine », qu'elle a dit. Mais voyez-vous, j'ai parlé à la voisine qui m'a détrompé.

Tarnogol acquiesça. Comme s'il compatissait. Il lui annonça :

— Demain, Macaire, tu te réveilleras président de cette banque.

Les deux hommes échangèrent une longue poignée de main. Puis Macaire remonta les escaliers vers le sixième étage. La voix de Tarnogol le rattrapa une dernière fois.

— Macaire, dit-il, tu feras un bon président.

Macaire, sans s'arrêter, sourit. Il eut l'impression qu'il avait enfin

gagné.

Dans la salle de bal et tout autour, la cohue et les cris ne cessaient pas. Dans le désordre général, les secouristes s'affairaient à évacuer les malades jusque dans le hall de l'hôtel pour les trier, certains étant plus atteints que d'autres.

Anastasia, au milieu de cette mêlée humaine, cherchait désespérément Macaire et Lev. Elle ne les trouvait pas dans le hall, ni dans la salle de bal. Finalement, parcourant le couloir qui menait aux toilettes, elle trouva Lev, sur la moquette, plié en deux. « Lev ! s'écria-t-elle en se précipitant vers lui. Mon Dieu, Lev ! Que t'arrive-t-il ? »

Il était pris de convulsions. Il ne pouvait plus parler. Il émit un long râle. Elle comprit qu'elle était en train de le perdre.

*

15 années plus tôt, le Grand Week-end

Le vendredi matin, à l'aube, Lev quitta Genève pour Verbier.

Il n'avait presque pas dormi de la nuit. La veille, après avoir compris qu'Anastasia ne viendrait pas au rendez-vous à l'Hôtel des Bergues, il était rentré chez lui, le cœur navré, et il avait téléphoné à son père. Il lui avait tout raconté. La douleur d'être rejeté, de se voir préféré à un autre. Et Sol Levovitch avait maudit cette jeune femme qui faisait tant souffrir son fils.

— Viens à Verbier demain, avait alors suggéré Sol.

Lev avait décliné :

— Je n'ai aucune envie de participer à ce Grand Week-end de malheur. Pour y croiser tous les collègues, Anastasia et Macaire, merci beaucoup !

— Viens et nous partirons. Je te remonterai le moral. Nous pourrions aller à Zermatt, passer le week-end ensemble. Ça fait longtemps que nous n'avons pas fait un petit voyage tous les deux.

Lev ne savait plus très bien ce qu'il voulait. Mais il avait accepté. Il avait dit à son père qu'il prendrait le train de 9 heures 30 et qu'il serait à Verbier aux environs de midi.

— Nous irons faire un bon déjeuner, tu vas voir, ça va te remonter le moral.

Lev s'était senti épuisé. Mais allongé sur son lit, il avait été

incapable de s'endormir. Au mieux, avait-il fermé les yeux quelques dizaines de minutes, sombrant dans un demi-sommeil, avant de se réveiller en sursaut. Il pensait aussitôt à Anastasia, et il se tordait de douleur. Il ne comprenait pas. Il avait besoin de lui parler. Avant d'aller à Zermatt avec son père, il irait la trouver au Palace de Verbier et il lui demanderait des explications. Il avait regardé les heures défiler. Finalement, à 4 heures 30, il avait fait son sac. À 5 heures, il s'était mis en route pour la gare Cornavin.

À 5 heures 30, il montait dans le premier train pour Martigny. De là-bas, il prendrait une correspondance pour Le Châble, puis le bus jusqu'à Verbier.

À 5 heures 30, étendue sur le carrelage glacé de la salle de bains sur lequel elle avait fini par s'endormir, Anastasia se réveilla. Elle constata que la porte de la pièce était ouverte.

Elle se glissa discrètement jusqu'à sa chambre et attrapa quelques affaires qu'elle jeta au fond d'un sac et se précipita vers la porte d'entrée.

Au moment où elle s'apprêtait à quitter l'appartement, elle entendit la voix de sa mère gronder derrière elle, cachée dans l'obscurité :

— Anastasia, si tu franchis cette porte, tu n'as plus de maison !

— Maman, je...

Olga alluma la lumière et montra à sa fille un visage de marbre.

— Il est temps que tu fasses honneur à ton rang, sale petite menteuse !

Anastasia dévisagea longuement sa mère. Olga, comprenant alors que sa fille s'apprêtait à la défier et partir, s'écria :

— File ! Va rejoindre ton vagabond ! Va vivre une vie de misère ! Mais je ne veux plus te revoir !

Anastasia s'enfuit. Elle dévala les escaliers de l'immeuble et s'enfuit dans la rue, dans l'aube glaciale, son petit bagage à la main. Elle courut aussi vite qu'elle le put dans l'espoir de retrouver Lev. Elle rejoignit le bord du lac Léman, puis traversa le pont du Mont-Blanc. À cette heure-ci, tout était désert. Elle passa le Jardin anglais et arriva finalement dans le quartier des Eaux-Vives. Quelques minutes plus tard, elle entra enfin dans l'immeuble où vivait Lev. Elle gravit quatre à quatre les marches des escaliers jusqu'à son étage, puis elle tambourina longuement contre sa porte, en vain. Pas de réponse. Sans doute dormait-il profondément. Dans sa précipitation, Anastasia avait laissé chez sa mère le double des clés qu'il lui avait confié. Elle était coincée dehors. Elle attendit près d'une heure, assise sur le paillason. Elle frappa encore à la porte, jusqu'à ce qu'elle comprît qu'il n'y avait

personne. Il était probablement déjà parti pour Verbier. Elle se dépêcha de rejoindre la gare Cornavin.

À 7 heures du matin, le visage défait, elle prit place dans un wagon de deuxième classe en direction de Martigny. Aussitôt qu'elle retrouverait Lev, elle lui expliquerait tout.

7 heures 15. Lev descendit du train à la gare de Martigny. Durant le trajet, il avait repris espoir : si Anastasia n'était pas venue à l'Hôtel des Bergues, c'était certainement pour une raison sérieuse. Elle avait été retenue ou empêchée. Il regrettait à présent sa réaction à chaud. Il avait quitté Genève si précipitamment. Il aurait dû aller la guetter en bas de chez elle. Allait-elle venir à Verbier ? Et si elle l'attendait, lui, à Genève ? Il hésita à prendre un train en sens inverse. Avant de considérer qu'il valait mieux se rendre au Palace. Elle y viendrait forcément.

À Martigny, comme il avait un peu d'attente avant le premier train pour Le Châble, il décida d'aller boire un café, au chaud, à l'Hôtel de la Gare. Assis à l'intérieur, dans l'agitation des nombreux clients qui prenaient leur petit-déjeuner, il observait par la fenêtre la rue déserte et la petite place. Il venait de payer sa consommation et s'apprêtait à s'en aller lorsque, à sa grande surprise, il vit son père dans la rue, une valise à la main. Qu'est-ce que son père faisait ici, et avec une valise ? S'apprêtait-il à quitter Verbier ?

Sol Levovitch entra dans l'hôtel justement, où il se mêla aux autres clients. Lev, sans se montrer à lui, ne le quitta pas des yeux. Son père traversa le hall. Lev le suivit. Il eut soudain le pressentiment que quelque chose ne tournait pas rond. Mais il était loin d'imaginer ce qu'il s'apprêtait à découvrir.

Chapitre 42.

Le grand retournement

Samedi 15 décembre, la veille du meurtre

23 heures 30, au Palace de Verbier. Les lieux avaient retrouvé leur calme, mais c'était le silence désolé qui suit un cataclysme. Dans la salle de bal, les employés de l'hôtel s'efforçaient d'effacer les traces du chaos qui régnait encore ici quelques heures plus tôt.

Tous les malades, répartis dans les différents hôpitaux de la région, étaient saufs. La plupart resteraient en observation pour la nuit, simple précaution car plus aucun cas ne suscitait l'inquiétude à présent. On n'avait à déplorer aucune victime. Les médecins avaient parlé d'un cas d'intoxication. Quelque chose dans les petits-fours sans doute. Le saumon ? Le foie gras ? La police avait alerté les autorités sanitaires et des prélèvements étaient en cours dans les cuisines de l'hôtel. Monsieur Rose, aux cent coups, faisait vider toutes les chambres froides et jeter toute la nourriture qui s'y trouvait. « Je ne veux prendre aucun risque ! » répétait-il à sa brigade de cuisiniers qui eux-mêmes promettaient de passer un savon à tous leurs fournisseurs. Sans toutefois comprendre ce qui avait pu se passer : tous les produits qu'ils utilisaient étaient de première fraîcheur et de première qualité.

Dans sa suite au sixième étage, Lev bouclait sa valise, sous le regard inquiet d'Anastasia.

— Tu es sûr que ça va ? demanda-t-elle.

Lev venait de rentrer de l'hôpital de Sion. Après avoir été pris en charge par les médecins, il s'était rapidement senti mieux. On lui avait conseillé de rester en observation, mais il avait tenu à retourner au Palace au plus vite.

— Tout va bien, assura-t-il à Anastasia. Ne t'inquiète pas.

— Tu te sens capable de voyager ? Nous pouvons attendre

demain.

— N'attendons plus. Ça fait trop longtemps que nous repoussons ce moment.

Elle acquiesça : il avait raison. À côté de la porte, son sac à elle, prêt depuis des jours, était le témoin de plusieurs départs ratés. Ils devaient s'en aller, maintenant. Disparaître, ensemble. Oublier Genève, et la banque, et tout ce qui s'était passé ces quinze dernières années.

— Je ne sais pas ce qui se passe ici, dit alors Lev, mais je doute que ces malaises soient de simples intoxications.

— Pourquoi ? demanda Anastasia.

— Parce que j'ai été malade alors que je n'ai rien mangé. J'ai seulement bu une coupe de champagne et quelques gorgées d'un cocktail à base de vodka que j'ai trouvé infect et dont je me suis débarrassé aussitôt. J'imagine mal le Palace servir de l'alcool frelaté. Et puis, le plus étrange : Macaire, Tarnogol, Jean-Bénédict et Horace Hansen n'ont pas été malades.

— Tu en es sûr ? s'enquit Anastasia.

— Certain. Je les ai vus. Tout le monde était plié en deux, sauf eux.

— Qu'est-ce que cela signifie ? se demanda-t-elle à haute voix, repensant au journal de Macaire dans lequel il détaillait ses projets funestes pour reprendre les rênes de la banque.

— Je n'en sais rien, dit Lev. Mais je pense qu'il se passe quelque chose de très étrange, Anastasia. Je ne sais pas quoi, mais le plus tôt nous aurons quitté ce maudit Palace, mieux je me porterai.

Ils partiraient dans une heure. Alfred était prévenu. Il viendrait les prendre à l'une des entrées de service du Palace pour qu'on ne les voie pas. Il les conduirait à l'aéroport de Sion. Un avion privé les y attendrait. Tout était prévu.

— Un avion privé pour quelle destination ? demanda Anastasia.

— Tu verras, lui sourit Lev.

Anastasia lui sourit en retour. La main dans sa poche, elle jouait avec la bague de fiançailles que lui avait offerte Macaire à l'époque. Elle songea soudain qu'elle ne voulait pas s'enfuir lâchement sans lui avoir dit au revoir. Elle voulait terminer leur histoire comme elle avait commencé, ici même, dans cet hôtel, quinze ans plus tôt.

— Je dois régler une dernière chose, dit-elle. Finis ta valise, je reviens tout de suite.

Dans sa suite, Macaire jubilait. Assis dans un fauteuil, il regardait avec émotion les actions au porteur qu'une main anonyme avait glissées sous la fente de sa porte. Tarnogol avait tenu parole et

lui avait restitué son dû. Quinze ans plus tard, Macaire récupérait enfin la place qui était la sienne.

On frappa soudain à la porte. Macaire rangea les actions dans le coffre-fort de la chambre avant d'aller ouvrir. C'était Anastasia. Elle avait l'air abattu. Il comprit aussitôt.

— Entre, lui dit-il, comme si elle était une étrangère.

Elle pénétra dans la pièce, s'assit dans un fauteuil et sortit de sa poche un objet qu'elle déposa sur une table basse comme si elle n'en voulait plus. Macaire reconnut aussitôt le saphir qu'il lui avait offert pour la demander en mariage. Il y avait des années qu'il n'avait pas revu cette bague.

— Tout est fini, murmura-t-elle.

— Je sais, répondit-il doucement.

Elle fut déstabilisée par cette réponse à laquelle elle ne s'attendait pas. Il poursuivit :

— Je sais que tu vois quelqu'un, Anastasia. Le week-end dernier tu n'étais pas chez ton amie Véronica à Vevey. Je le sais car avant de partir pour Madrid j'ai voulu te faire livrer tes chocolats préférés là-bas. Je me suis dit que ça te ferait plaisir. J'ai trouvé le numéro de téléphone de Véronica dans le vieux carnet d'adresses que tu gardes précieusement et je l'ai appelée pour avoir son adresse. Mais Véronica est tombée des nues : elle m'a dit que cela faisait des lustres que vous ne vous voyiez plus. Ce n'est pas la voisine qui t'a offert les fleurs. Il y a quelqu'un d'autre dans ta vie.

Macaire avait parlé d'une voix parfaitement calme, fixant Anastasia avec une telle intensité qu'elle dut détourner le regard.

— Pourquoi n'as-tu rien dit ? finit-elle par demander d'une petite voix.

— Peut-être parce que tant que je ne t'en parlais pas, je pouvais espérer que ce n'était pas vrai. À mon retour de Madrid, le dimanche soir, j'ai demandé à Arma de rester pendant tout ce week-end à la maison avec toi, soi-disant car tu n'aimais pas être seule. Mais en réalité c'était pour te surveiller. Pour que je puisse être ici sans imaginer que tu sois en train de coucher avec un autre.

Ils se regardèrent en silence. Il était presque minuit. Macaire comprit qu'il avait perdu Anastasia. Tarnogol avait donné. Tarnogol avait repris.

— J'ai été heureux avec toi, dit Macaire.

— Moi aussi, assura-t-elle.

Après une hésitation, il demanda sans être certain de vouloir entendre la réponse :

— Qui est-il ?

— Peu importe.

— Tu as raison, peu importe. L'amour est moins une alchimie

que l'œuvre du temps. L'amour, c'est surtout du travail. Je te souhaite de travailler assez dur pour aimer et être aimée.

Elle laissa une larme rouler sur sa joue. Elle l'aimait, mais comme on aimait un frère, pas comme un amant. Elle lui sourit et se laissa envahir par les souvenirs de leur jeunesse. De l'homme bon qu'il avait été. Ils se regardèrent encore longuement.

Soudain des coups énergiques contre la porte les firent sursauter. À travers la cloison, Jean-Bénédict s'annonça : « Macaire, ouvre ! ordonna-t-il d'un ton comminatoire. Je sais que tu es là ! »

Macaire blêmit et ordonna à Anastasia de se cacher dans la salle de bains. Puis il alla ouvrir à son cousin qui entra en trombe dans la suite.

— Tu veux connaître la dernière nouvelle ? Tarnogol est venu me trouver à l'instant. Il m'a remis une lettre de démission : il quitte la banque avec effet immédiat ! Il y indique que ses actions de la banque te reviennent et qu'il te donne sa voix pour que le Conseil t'élise président ! Avec ma voix et la sienne, tu es donc élu président. Toutes mes félicitations, Monsieur le président !

Macaire eut un sourire victorieux. Anastasia, depuis la salle de bains où elle entendait tout, sourit aussi. Elle était heureuse pour Macaire. Ils se reconstruiraient, chacun de leur côté. Mais Jean-Bénédict annonça alors :

— Sauf que le président ce sera moi !

Macaire fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu racontes ? demanda-t-il.

— Ça fait trois cents ans que les Hansen sont considérés comme des moins que rien par les Ebezner. Vous vous êtes toujours crus supérieurs. Mais c'est fini ! Car la Banque Ebezner deviendra la Banque Hansen à partir du 1^{er} janvier. Ce sera mon nom qui sera apposé sur le bâtiment de la rue de la Corratierie. Parce que tu vas me donner les actions que t'a rendues Tarnogol. Et que ces actions, ajoutées aux miennes et à celles de mon père, nous mettent dans une position intouchable. La banque appartient aux Hansen désormais.

— Tu débloques complètement ! tonna Macaire.

Jean-Bénédict éclata d'un rire méchant.

— C'est toi qui débloques, Macaire. Tu n'as toujours été qu'un perdant. Tu as voulu trahir la banque, tu as tenté de tuer Tarnogol, et tu as empoisonné tout le monde, espèce de cinglé ! Je devrais te dénoncer à la police, mais je ne le ferai pas si tu me remets immédiatement tes actions.

— Tu n'as aucune preuve de ce que tu avances !

— Tu es vraiment prêt à prendre ce risque ? Pour l'instant, tout le monde pense que le saumon fumé n'était pas frais. Ça n'ira pas plus loin. Mais il ne tient qu'à moi de tout révéler à la police. L'enquête

sera rapidement bouclée : les caméras de l'hôtel t'ont certainement filmé en train de mettre la bouteille de vodka dans le bar. Le directeur des banquets t'a vu la chercher ensuite comme un dément. Si je parle, tout le monde corroborera mes affirmations. Je vois déjà les gros titres de la presse : *Macaire Ebezner, l'empoisonneur*. Évidemment, je diffuserai aussi cette vidéo de toi en train d'essayer de vendre des listes de clients au fisc italien. Bonjour le scandale !

Macaire ferma les yeux et s'effondra dans un fauteuil.

— C'en est fini de toi, Macaire ! lui dit Jean-Bénédict.

Macaire n'avait pas le choix. Après une longue hésitation, il se dirigea vers le coffre-fort de la chambre et en sortit l'enveloppe de Tarnogol. Jean-Bénédict s'en empara et vérifia, jubilant, que les documents s'y trouvaient.

— Tu ne pourras pas être président, lui dit alors Macaire, mon père a expressément interdit qu'un membre du Conseil lui succède.

— Mais grâce à toi, la famille Hansen détient désormais la majorité des actions. C'est elle qui désigne ou révoque le président. Nous avons désormais le contrôle de la banque et nous pouvons décider de son destin. Bien entendu, tu approuveras publiquement ces changements. Et bien entendu, tu démissionneras de la banque. Je pense même qu'il est dans ton intérêt de quitter Genève et d'aller t'établir ailleurs. Avec ce que t'a laissé ton père, tu n'as pas de souci d'argent. Tu devrais en profiter et t'offrir une nouvelle vie. Très loin. Je ne veux plus te voir, cher cousin !

Macaire tremblait. Jean-Bénédict lui tapota sur l'épaule d'un geste condescendant.

— Tu as pris la bonne décision. Demain matin, j'organiserai une conférence de presse pour annoncer les grands changements. Je lirai la lettre de démission que Tarnogol m'a remise et j'expliquerai que tu quittes la banque pour des raisons personnelles, me confiant le navire. Les gens imagineront que tu as un cancer, ça fait toujours pitié, c'est pas mal. Allez, bonne nuit, cher cousin ! Dors bien.

Il s'en alla et Anastasia, qui avait tout entendu, sortit de la salle de bains, livide.

— Échec et mat, lui dit Macaire en étouffant un sanglot. J'ai tout perdu.

Anastasia retourna précipitamment dans la chambre de Lev.

— Anastasia, que t'arrive-t-il ? s'inquiéta-t-il, voyant sa mine catastrophée.

— Lev, c'est un désastre !

— Que se passe-t-il, bon sang ?

— C'est Macaire, il a fait une très grosse bêtise.

Elle éclata en sanglots, à bout de nerfs. Il la prit dans ses bras, la réconforta.

— Macaire a voulu tuer Tarnogol en empoisonnant sa vodka, lui expliqua-t-elle, mais la bouteille a été utilisée par erreur pour préparer des cocktails.

— Donc c'était un empoisonnement général ?

— Oui.

— Mais pourtant il n'y a pas de victimes ? demanda Lev.

— Macaire pense que les doses servies ont été trop infimes pour être mortelles, heureusement ! On est passé pas loin d'un terrible drame. Jean-Bénédict a découvert les manigances de Macaire et il l'a fait chanter pour prendre le contrôle de la banque. Il vient de le forcer à lui céder la présidence de la banque.

Anastasia resta silencieuse un bref instant, comme si elle réfléchissait. Puis elle dit :

— Il n'y a qu'une personne qui puisse empêcher ça.

— Qui ?

— Tarnogol. Je vais aller lui parler.

— Maintenant ?

— Il a démissionné, expliqua-t-elle, il se sait menacé, il doit être en train de faire ses valises lui aussi. Je dois lui parler avant qu'il ne quitte l'hôtel. Macaire m'a dit qu'il était dans la chambre voisine.

— Tarnogol est dangereux, prévint Lev.

— Je le sais.

La réponse abrupte d'Anastasia surprit Lev.

— Laisse-moi t'accompagner, dit-il alors.

— Non, Lev. Ne te mêle pas de ça, s'il te plaît ! C'est entre Tarnogol et moi. Il... il m'a volé une partie de ma vie. C'est à cause de lui que j'ai épousé Macaire ! C'est à cause de lui que toi et moi...

Elle interrompit sa phrase. Elle n'avait pas envie d'en parler. Elle sortit dans le couloir et frappa contre la porte voisine. Aucune réponse. Elle se baissa alors : au bout de quelques instants, elle vit un rai de lumière, comme si quelqu'un venait de se réveiller et d'allumer.

Elle se plaça contre la cloison et dit – sans hurler pour ne pas alerter le reste de l'étage : « Tarnogol, je sais que vous êtes là, ouvrez ! »

Après quelques instants, Tarnogol ouvrit la porte, vêtu d'une robe de chambre, visiblement tiré de son lit.

— Que se passe-t-il ? demanda Tarnogol.

— Il se passe qu'il faut qu'on parle, vous et moi, dit Anastasia en entrant dans la suite.

Elle planta son regard de lionne furieuse dans les yeux de Tarnogol. Elle eut une brève vision. Elle reconnaissait ces yeux. Elle se rappela ce qu'elle avait dit le matin même, à Genève, au lieutenant

Sagamore : « *Les yeux ne trompent pas.* » Elle comprit soudain et se jeta sur lui.

Chapitre 43.

Personnel et confidentiel

15 années plus tôt, le Grand Week-end

Anastasia arriva au Palace de Verbier en fin de matinée. Au lieu de rejoindre la mêlée joyeuse de ses collègues, elle parcourut l'hôtel de fond en comble à la recherche de Lev. Elle chercha au bar, dans les salons, à la piscine, elle traversa les étages et monta jusque dans les mansardes où se trouvaient les chambres des employés, là où il l'avait emmenée, un an plus tôt. Là où ils avaient fait l'amour pour la première fois. Là où ils s'étaient promis de ne pas se quitter. Elle frappa aux portes, mais aucune ne s'ouvrit. Elle appela désespérément : « Lev ! Lev ! » mais seul le silence lui répondit. Elle redescendit dans le grand hall, interrogea tous les employés de l'hôtel et ceux de la banque qu'elle croisa : personne n'avait vu Lev.

Elle se posta finalement à l'entrée du Palace, guettant les voitures qui allaient et venaient. Soudain, elle vit Sol Levovitch arriver à bord d'un taxi. Elle se précipita dehors et dévala les marches de l'hôtel.

— Monsieur Levovitch ! s'écria-t-elle.

Il se retourna. Elle le trouva pâle et amaigri depuis qu'elle l'avait vu à la fin de l'été.

— Anastasia ?

Il la dévisagea d'un regard furieux. C'était elle qui mettait son Lev dans tous ses états. Elle n'était pas une fille pour lui. Qui avait honte de son nom, qui inventait des histoires sur eux. Avant elle, il n'avait jamais songé à partir. Avant elle, il était heureux de sa vie, toujours souriant, toujours content. C'est elle qui l'avait éloigné de Verbier, elle qui l'avait fait banquier, elle qui l'avait fait Autre.

À son regard, Anastasia comprit que Sol savait quelque chose.

— Monsieur Levovitch, je dois parler à Lev.
— Vous lui avez fait beaucoup de chagrin hier soir.
— C'est un terrible malentendu. Je devais le retrouver hier soir, mais j'ai été retenue. C'est une longue histoire, mais je dois absolument lui parler. Où est-il ?
— Je crains qu'il ne soit trop tard, regretta Sol.
— Monsieur Levovitch, c'est très important. Je dois parler à Lev. Dites-moi où il est, je n'ai plus que lui dans ma vie. S'il vous plaît !
— Malheureusement, il est parti. J'ignore où il est. Il n'a rien voulu me dire.
Les yeux d'Anastasia s'emplirent de larmes.
— Si vous le voyez, je vous en supplie, dites-lui que je dois lui parler. C'est ma mère qui m'a retenue hier soir. Dites-lui que c'est ma mère ; il la connaît, il comprendra tout de suite.

*

Ce soir-là, 22 heures à Verbier. Toujours aucune nouvelle de Lev.

Anastasia avait passé la journée enfermée dans sa magnifique chambre du Palace payée par la banque. Elle n'avait jamais eu une chambre comme ça pour elle. Elle avait, à l'époque, dormi dans les lits de grands hôtels de montagne avec ces jeunes hommes de grandes familles avec lesquels sa mère essayait de les marier. Pour la première fois aujourd'hui, cette chambre était à elle toute seule. Mais elle n'en avait pas profité, désespérée de ne pas avoir de nouvelles de Lev. Ces dernières semaines, elle s'était imaginée avec lui dans cette chambre, dans ces draps, dans l'immense baignoire en marbre. Où était-il ?

On frappa soudain doucement contre sa porte.

— Anastasia ? entendit-elle à travers la cloison. C'est Macaire.

Elle alla ouvrir.

— Tout va bien ? s'enquit Macaire. Je ne t'ai pas vue de la journée.

— Ça va.

Il remarqua ses yeux rougis.

— Tu as pleuré ?

Pour toute réponse, elle éclata en sanglots. Macaire entra dans la pièce et la prit contre lui pour la réconforter.

— J'ai tellement mal, Macaire, murmura-t-elle.

— Tu as mal où ? Tu veux qu'on appelle un docteur ?

— Rien qu'un médecin puisse soigner : j'ai le cœur brisé.

— Je sais ce que ça fait, j'ai le cœur brisé aussi. J'ai tellement

cru que tu viendrais me retrouver au *Lion d'Or* hier soir.

Ils ne parlèrent plus. Les mots n'étaient plus nécessaires. Ou pas suffisants. Ils s'assirent sur le bord et ils restèrent longuement ainsi, elle à pleurer toutes les larmes de son corps et lui à souffrir en silence, de la savoir si proche et si loin de lui. Finalement, quand il s'en alla, il lui murmura :

— Anastasia, je n'imagine pas ma vie sans toi.

— Macaire, je...

— Dis-moi que tu ne m'aimes pas, que je ne compte pas pour toi.

— Tu comptes, assura-t-elle, mais pas comme tu voudrais compter dans mon cœur.

Il grimaça. Puis il l'implora, se refusant à accepter la réalité :

— Je t'en supplie, réfléchis-y encore. Nous pourrions être tellement heureux ensemble. Je te rendrai heureuse. Je te protégerai. Tu ne manqueras jamais de rien. Dis-moi que tu vas y réfléchir, qu'il y a de l'espoir.

Elle n'eut pas la force de répondre. Il reprit :

— Demain soir, lors du bal, je vivrai l'un des moments les plus importants de ma vie. J'ai besoin que tu sois là, à mes côtés. Au moins comme amie.

— Je serai là, promit-elle dans un filet de voix.

Quand Macaire quitta finalement la chambre, elle s'installa à la petite table de travail. Elle trouva, dans l'un des tiroirs, du papier et des enveloppes frappés de l'écusson du Palace. Elle écrivit deux lettres. L'une pour Lev. L'autre pour Macaire. Au fond, elle songea qu'ils étaient les deux personnes qui avaient vraiment compté dans sa vie.

Deux lettres, courtes, pour que tout soit dit.

Deux lettres, comme si elle pouvait écrire son destin.

Il était aux environs de minuit lorsqu'elle quitta sa chambre, ses deux enveloppes à la main, et descendit jusque dans le hall du Palace. Les lieux étaient déserts. Il n'y avait qu'une silhouette, inquiète, qui guettait l'extérieur par la grande porte tambour. C'était Sol Levovitch, qui n'avait pas bougé depuis tout à l'heure, attendant désespérément son fils. Ils s'étaient disputés à Martigny et Lev s'était enfui, furieux. Il devait lui parler. Il devait tout lui raconter. Soudain une voix l'interpella :

— Monsieur Levovitch ?

Il se retourna : c'était Anastasia. Elle lui adressa un sourire triste.

— Monsieur Levovitch, lui dit-elle en tendant la lettre à l'attention de Lev. Pouvez-vous remettre ceci à Lev aussitôt que vous le verrez ? C'est très important. Il s'agit de notre avenir à lui et moi.

— Comptez sur moi, promit Sol.

— Dites-lui aussi, ajouta Anastasia, que je vais postuler pour un emploi de femme de chambre dans cet hôtel. Que je serai ici à l'attendre aussi longtemps qu'il le faudra.

Sol Levovitch, sans bien comprendre, acquiesça. Il remarqua la deuxième enveloppe qu'elle tenait en main et lut le nom qu'elle avait inscrit dessus : *Macaire*.

— Voulez-vous que je transmette cette lettre à quelqu'un ? proposa-t-il d'un ton innocent.

— C'est... c'est pour un client de l'hôtel. Macaire Ebezner, je ne connais pas son numéro de chambre.

— Je peux la lui faire porter. Enfin, seulement si vous le souhaitez.

— Il est tard, fit remarquer Anastasia.

— Ce sera fait demain matin à la première heure.

— Il faut la lui remettre en mains propres. C'est très important.

— Ce sera fait.

Elle hésita un instant. Elle trouvait lâche de ne pas la donner elle-même à Macaire, mais elle savait qu'il la lirait devant elle et qu'il recommencerait avec ses supplications. Elle n'avait plus l'énergie de supporter ses simagrées. Elle confia la lettre à Sol et s'en alla.

Sol Levovitch alla s'installer dans son bureau. Il ouvrit les deux enveloppes et lut les lettres.

Il lut la lettre d'Anastasia à Lev. Il en fut atterré. Il sentit l'angoisse l'étreindre. Puis il lut la lettre pour Macaire et il songea qu'il y avait quelque chose à faire.

Il s'empara d'une loupe, d'une paire de ciseaux et d'un tube de colle, il prit les deux lettres d'Anastasia, et découpa habilement la première ligne de chacune d'elles. Une fois qu'il eut terminé, il se faufila dans les bureaux de l'administration où il les passa à la photocopieuse couleur dernier modèle. De la machine sortirent deux nouvelles lettres : le résultat était parfait. À moins de les étudier à la loupe, on ne pouvait pas déceler que le texte écrit au stylo-bille bleu n'était qu'une copie.

Au moment où Sol regagnait son poste d'observation à l'entrée du Palace, Lev arriva.

— Lev, dit Sol en l'accueillant dans le grand hall, enfin tu es revenu ! Je me suis fait tellement de souci.

Lev lui lança un regard noir :

— Je ne suis revenu ici que pour voir Anastasia. Je dois lui parler.

— Attends... il faut que nous discutons.

— Que veux-tu ? demanda Lev d'un ton sec. Tu veux peut-être m'expliquer à quoi tu joues ?

- Je suis très malade, Lev.
- Malade ? Quel genre de maladie ?
- J'ai un cancer. Il ne me reste plus très longtemps à vivre.
- Pourquoi devrais-je te croire ?
- Parce que c'est la vérité.

Sol sentait que son fils était furieux contre lui. Il l'imaginait partir loin de lui et cette pensée l'effrayait. Son fils, c'était tout ce qu'il avait. Il ne voulait pas mourir seul. Il ne voulait pas passer ses derniers mois sans personne à ses côtés. C'était sa plus grande terreur. Quelques mois, c'était tout ce qu'il demandait. Son fils aurait ensuite toute la vie pour retrouver une autre Anastasia. Il y avait tant d'autres femmes alors qu'il n'avait qu'un seul fils.

À cette pensée, Sol mit la main dans sa poche et décida de mettre son plan à exécution. Il se trouva lâche.

— Je ne voulais pas t'accabler davantage, dit Sol, mais j'ai vu Anastasia ce soir au bras d'un autre. Elle riait, elle avait l'air heureuse. Elle avait l'air amoureuse.

— Je n'en crois pas un mot ! dit Lev, troublé.

— Un certain Macaire, ajouta Sol. C'est lui dont tu m'as parlé, non ? Celui qu'elle a rejoint hier au *Lion d'Or*, c'est bien ça ? Tout à l'heure, j'ai intercepté deux lettres qu'Anastasia a déposées à la réception, l'une pour toi et l'autre pour ce Macaire justement.

Sol révéla les deux enveloppes qu'il tenait en main.

— Donne ! réclama Lev.

— Après ce que j'ai vu entre Anastasia et ce garçon, je crains qu'il ne s'agisse de mauvaises nouvelles, prévint le père.

— Donne ! exigea Lev qui arracha les lettres de la main de son père.

Il les ouvrit précipitamment, les lut et s'affaissa. Dans un mouvement de rage, il froissa les lettres en deux boulettes qu'il lança contre le mur. Le père ramassa les lettres qu'il avait trafiquées et fit semblant de les découvrir.

*Mon Macaire,
Je n'aime que toi. Enfuyons-nous ensemble.
Partons loin de Genève.
Je me fiche de ton grand destin à la banque,
je me fiche de l'argent.
Tout ce que je veux c'est être avec toi.
Je t'aime pour toujours.
Anastasia*

*Lev, mon Lev,
J'aurais dû avoir le courage de te le dire en
face, je te l'écris : je ne veux pas être avec toi.
C'est la raison pour laquelle je ne suis pas venue
te retrouver hier soir. Tu aurais dû le comprendre.
Contrairement à ce que tu penses, nous n'avons
pas d'avenir ensemble.*

*Ne m'en veux pas. Tu sais que je te veux du
bien.*

*J'espère que tu me pardonneras.
Avec tout mon amour,
Anastasia*

— Elle veut le riche, dit Sol, d'un air navré. Tu n'es qu'un pauvre, tu resteras pauvre. J'en suis bien désolé, mais tu n'es qu'un Levovitch, mon fils.

Levovitch, sous le coup de la douleur, se sentit vaciller. Il se releva et tituba, comme blessé par balles, en direction de la grande porte du Palace.

— Où vas-tu ? lui demanda son père.

— Faire un tour.

— Attends !

— J'ai besoin d'être seul.

Il passa la porte et descendit les marches de l'hôtel, son père sur ses talons.

— Attends, Lev ! supplia le père qui craignait que son fils ne fasse une bêtise.

Mais Lev s'enfuit dans la nuit. Ses pas battaient la neige fraîche, l'air froid lui fouettait le visage. Il hurla autant que ses poumons le lui permirent. Il hurla comme s'il avait tout perdu. Il se remit à courir, sans but, sans raison, et déboucha dans la rue principale du village de Verbier.

Tout était éteint. Il alluma une cigarette, fit quelques pas dans l'obscurité, et tomba sur un bar encore ouvert. Par la vitrine, il la vit. Seule au comptoir. Le cœur battant, il passa la porte pour la rejoindre. Elle ne le remarqua pas immédiatement. Il s'assit au comptoir, à côté, elle tourna soudain la tête et lui sourit. Il lui sourit en retour.

— Bonsoir, Petra, dit-il.

— Bonsoir, Lev, lui répondit-elle.

Il commanda de la vodka pour eux deux et but en fixant les yeux de la jeune femme qui brûlait de désir pour lui. Anastasia voulait

Macaire, qu'elle parte avec ! Lui pouvait avoir n'importe quelle femme. Il la remplacerait d'un claquement de doigts. Il lui montrerait qui était Lev Levovitch et qu'il n'avait pas à rougir de son nom. Il se pencha alors vers Petra et l'embrassa. Elle lui rendit aussitôt son baiser avec passion. Elle ne s'interrompit que pour lui murmurer : « Depuis le temps que j'espérais ça ! » Ils s'embrassèrent encore.

La nuit était à eux.

Chapitre 44.

Dans la nuit

Dimanche 16 décembre, le meurtre

Au cœur de la nuit. Le Palace dormait.

La lumière du couloir du sixième étage s'éteignit soudain. L'ombre qui avait actionné l'interrupteur avança prudemment dans l'obscurité, ses pas étouffés par l'épaisse moquette. Elle marqua une courte pause devant les portes de chaque chambre pour en identifier correctement les numéros, avant de s'arrêter finalement devant l'une d'elles. C'était là. Chambre 622. L'ombre glissa la main dans la poche de son manteau et en sortit un pistolet.

De sa main gantée, l'ombre frappa doucement contre la porte de la suite. Juste assez fort pour réveiller l'occupant.

Du bruit se fit entendre. De la lumière jaillit sous le palier de la porte. L'occupant se levait de son lit. Puis des pas à l'intérieur de la pièce.

L'ombre mit un doigt sur la gâchette de son arme. Aussitôt que la porte s'ouvrirait, il faudrait tirer. Et viser juste.

La mort s'apprêtait à frapper.

Chapitre 45.

Adieux

15 ans plus tôt, le bal du Grand Week-end

Dans la salle de bal du Palace, quelques minutes avant 19 heures.

Anastasia, resplendissante dans sa robe bleu nuit, s'était mêlée aux autres employés de la banque. Elle guettait Lev, sans même savoir s'il était venu au Palace finalement. Une chambre lui avait bien été attribuée, mais d'après le réceptionniste, il n'en avait pas pris possession. Elle se demanda s'il était retourné à Genève. Soudain, quelqu'un lui attrapa la main, elle se retourna, pleine d'espoir : mais c'était Macaire.

— Je suis tellement heureux que tu sois là, dit-il, interprétant sa présence comme un signe d'espoir.

Il affichait un sourire radieux.

— Macaire, je... Est-ce que tu as reçu ma lettre ?

— Ta lettre ? Quelle lettre ?

Elle le fixa dans le fond des yeux pour essayer de savoir s'il faisait l'imbécile ou pas.

— Tu m'as envoyé une carte postale ? s'amusa-t-il, de bonne humeur de la voir. Pas besoin de lettres quand on peut se parler face à face. Je veux te dire que tu es la plus belle femme de cette soirée, Anastasia.

— Merci, s'étrangla-t-elle.

— Tu m'accorderas la première danse ?

Elle se contenta de hocher la tête pour toute réponse.

— Allez, viens, lui dit Macaire, ça va commencer.

Il l'entraîna en direction de l'estrade et ils se faufilèrent parmi la petite foule déjà massée là pour se placer au premier rang. Bientôt, le

silence se fit et le Conseil de la banque, Abel Ebezner en tête, fit son entrée sur la scène par une porte dérobée.

Lev sortit de la chambre de Petra où il avait passé la journée.

— Dépêche-toi, le pressa gentiment cette dernière qui l'attendait à l'ascenseur, nous allons tout rater.

Elle lui sourit. Il ne réagit pas. Il était éteint et ne semblait pas être dans son état habituel. Elle mit ça sur le compte de tout l'alcool qu'ils avaient ingurgité pendant la nuit. Ça ne les avait pas empêchés de faire l'amour plusieurs fois.

— Est-ce que tout va bien ? lui demanda-t-elle dans l'ascenseur. Tu as l'air malheureux.

— Tout va bien, assura Lev.

Elle sourit encore et l'embrassa. Les portes de la cabine s'ouvrirent sur le premier étage. Ils se dirigèrent main dans la main vers la salle de bal.

Abel venait de terminer un discours solennel, son tout premier en tant que président de la banque. Il invita alors le nouveau vice-président de la banque à le rejoindre. Lorsqu'il prononça le nom de « Macaire Ebezner », ce dernier se sentit empli d'une immense fierté. C'était l'un des plus grands moments de sa vie. Macaire monta sur la scène pour être intronisé par son père qui, selon la tradition, lui remit ses actions au porteur. Et le père présenta à l'assemblée des employés de la banque leur nouveau vice-président, et Macaire fut longuement applaudi.

Macaire était l'homme le plus en vue de la soirée. En redescendant de l'estrade, galvanisé par l'instant, il prit son courage à deux mains et, s'approchant d'Anastasia, toujours au premier rang, il l'attrapa par les deux mains, l'attira à lui et l'embrassa.

Elle se détacha immédiatement de son étreinte, terriblement gênée. Regardant autour d'elle, elle le vit : Lev. Il la fusilla du regard et se pencha sur Petra, qui se tenait à côté de lui, et l'embrassa longuement. Anastasia se décomposa et Lev embrassa Petra encore, heureux de son effet. Heureux de pouvoir se venger. Heureux de rendre à Anastasia un peu du mal qu'elle lui avait fait.

Macaire, qui ne saisissait rien de ce qui était en train de se passer, était un peu embarrassé de sa témérité car il ne savait pas si Anastasia avait apprécié le baiser ou pas (elle ne le lui avait pas rendu, mais elle ne s'était pas enfuie non plus). Il était en revanche soulagé de voir que Lev était en couple avec Petra. Il dit alors à Anastasia :

— Tu vois, Anastasia, je t'avais bien dit qu'ils étaient ensemble ces deux-là.

Anastasia se liquéfia. Elle rassembla ses forces pour ne pas pleurer devant tout le monde. Elle fendit les rangées de convives et se précipita hors de la salle de bal. Elle fut submergée par un incontrôlable sanglot et monta se réfugier dans sa chambre. Elle l'avait perdu.

Ils s'étaient perdus.

Dans la salle de bal, Macaire resta décontenancé par la réaction d'Anastasia. Il tenait en main les actions de l'une des plus grandes banques privées de Suisse mais au fond cela ne lui faisait ni chaud ni froid. Tout ce qu'il voulait c'était être aimé d'Anastasia. Il voulait aller la trouver.

Il eut du mal à quitter la salle de bal. Tout le monde tenait à le saluer, à le féliciter, à boire une coupe de champagne à sa santé. Il les aurait volontiers tous envoyés paître, mais incapable de se départir de ses bonnes manières, il lui fallut un bon quart d'heure pour s'extirper de la salle de bal.

Il se rua dans les escaliers pour rejoindre la chambre d'Anastasia. C'est alors qu'il tomba sur Sinior Tarnogol qui, lui, descendait vers la salle de bal. Macaire, qui ne le remit d'abord pas, le salua d'un poli « Bonsoir, monsieur ».

Tarnogol s'arrêta et le dévisagea :

— Ça ne va pas, mon jeune ami ?

— Histoire de cœur, répondit Macaire, heureux que quelqu'un remarque qu'il n'allait pas bien.

— Ça arrive, dit Tarnogol.

Macaire fixa son interlocuteur.

— Est-ce qu'on se connaît ? demanda-t-il.

— Non, je ne crois pas, répondit Tarnogol.

— Si, s'illumina soudain Macaire car il venait de le reconnaître : vous êtes venu à la Banque Ebezner il y a quelques semaines !

— Vous connaissez cette banque ? interrogea Tarnogol.

— Si je la connais ? fit Macaire, amusé par cette question. Je m'appelle Macaire Ebezner, dit-il en tendant la main à Tarnogol. Je suis le nouveau vice-président de la Banque Ebezner.

Ils échangèrent une chaleureuse poignée de main.

— Je m'appelle Sinior Tarnogol. Très heureux de vous connaître. Je n'aime pas voir un beau jeune homme comme vous être triste. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

Macaire soupira :

— Ah, si vous pouviez me faire aimer de la femme que j'aime,

dit-il. Elle s'appelle Anastasia, je donnerais n'importe quoi pour être avec elle.

Chapitre 46.

Le matin du meurtre

Il était 6 heures 30 du matin. Le Palace de Verbier était plongé dans l'obscurité. Dehors, il faisait encore nuit noire et il neigeait abondamment.

Au sixième étage, les portes de l'ascenseur de service s'ouvrirent. Un employé de l'hôtel apparut avec un plateau de petit-déjeuner et se dirigea vers la chambre 622.

En y arrivant, il se rendit compte que la porte était entrouverte. De la lumière filtrait par l'interstice. Il s'annonça, mais n'obtint aucune réponse. Il prit finalement la liberté d'entrer, supposant que la porte avait été ouverte à son intention. Ce qu'il découvrit lui arracha un hurlement. Il s'enfuit pour aller alerter ses collègues et appeler les secours.

À mesure que la nouvelle se propagea à travers le Palace, les lumières s'allumèrent à tous les étages.

Un cadavre gisait sur la moquette de la chambre 622.

TROISIÈME PARTIE

Quatre mois après le meurtre

Avril

Chapitre 47.

Le nouveau président

C'était le premier mardi du mois d'avril. Il était 12 heures 30, la séance de Macaire chez le docteur Kazan venait de débiter. La fenêtre donnait sur la place Claparède, plantée de grands arbres dont le feuillage repoussait lentement. Genève commençait à reverdir. Le printemps s'installait.

— Cela va faire quatre mois que mon cousin Jean-Béné a été assassiné et la police n'a toujours pas la moindre piste, se désola Macaire dans le cabinet du psychanalyste, avachi dans le fauteuil de consultation.

— Qu'est-ce que cela vous fait ? demanda le docteur Kazan.

— L'assassinat de mon cousin ou le fait que l'enquête piétine ?

— Les deux.

— Vous savez, confia Macaire, je ne l'ai pas dit à la police, mais nos relations s'étaient détériorées.

— Ah bon ? s'étonna Kazan. Pourtant, vous vous entendiez bien, non ?

— Juste avant sa mort, nous avons eu des mots.

— Que voulez-vous dire ?

Macaire ne répondit pas. Il regarda par la fenêtre. Il semblait ailleurs.

— Vous êtes certain que ça va, Macaire ?

— Oui, oui. Tout va bien. Pardonnez-moi, je suis un peu préoccupé en ce moment. La banque, et tout ça. Maintenant que je suis président, je croule sous les obligations. Réunions, cocktails, dîners en tous genres.

— Que pensez-vous d'être revenu à un rythme de consultation d'une seule séance par semaine ? Est-ce que cela vous suffit ?

— Amplement, assura Macaire. C'était bien de vous voir deux fois par semaine après la mort de papa. Mais à présent, je sens que j'arrive à faire face.

— Face à quoi ? interrogea Kazan.

— À ma solitude, répondit Macaire. Sans Anastasia, je me sens terriblement seul.

— Elle vous manque ?

— Tous les jours. Vous savez, je repense sans cesse à ce samedi du Grand Week-end, lorsqu'elle est venue me trouver à Verbier et que je l'ai perdue. Par ma faute.

— Vous continuez de croire que c'est de votre faute ?

— Je vous l'ai dit, docteur Kazan, j'ai fait un pacte avec le diable ! Anastasia en échange de la présidence. J'ai perdu ma femme, j'ai obtenu la présidence.

Le docteur Kazan soupira bruyamment pour marquer sa désapprobation :

— Allons, Macaire, vous savez que je ne peux pas adhérer à cette histoire de pacte avec le diable. Vous-même, vous êtes un homme beaucoup trop rationnel pour y croire vraiment.

— Vous voyez, regretta Macaire, c'est la raison pour laquelle pendant toutes ces années, je ne vous ai jamais raconté pourquoi j'avais cédé mes actions de la banque à Tarnogol. J'étais certain que vous ne me prendriez pas au sérieux. Je pensais qu'en tant que psychanalyste vous ne deviez pas juger vos patients.

— Très bien, admit Kazan soucieux de faire une concession. Le diable, sous les traits de Tarnogol, vous a proposé un pacte il y a quinze ans : vos actions de la banque contre l'amour d'Anastasia.

— Exactement. J'ai accepté ce pacte. C'était le soir du grand bal. Mon père venait de me remettre ma part du capital et je suis tombé sur Tarnogol qui m'a proposé de les échanger contre ce que je voulais plus que tout au monde : l'amour d'Anastasia. Et effectivement ce soir-là, Anastasia m'est littéralement tombée dans les bras.

— Et quinze ans plus tard, reprit Kazan qui voulait dénouer cette histoire, Tarnogol – le diable, devrais-je dire – vous a proposé un nouveau pacte. C'est bien cela ?

— Oui, deux jours avant l'élection, en décembre dernier. Tarnogol m'a dit qu'il m'obtiendrait la présidence si je renonçais à Anastasia. J'ai d'abord refusé, avant d'accepter le samedi soir, au Palace de Verbier. Me voilà aujourd'hui président, mais seul. Exactement comme Tarnogol me l'avait prédit.

— Macaire, intervint Kazan, j'essaie de vous aider à être rationnel. Pour votre bien. Vous croyez vraiment que le diable, sous l'apparence de Tarnogol, ait pu faire ça ?

— Je sais bien que vous ne me croyez pas ! s'agaça Macaire.

Mais alors expliquez-moi ceci : le samedi, alors que la présidence m'échappait peu à peu, Anastasia est venue à Verbier pour me soutenir, pour être à mes côtés en ce jour tellement important pour moi. Elle a inscrit, au rouge à lèvres, un message tendre sur le miroir de ma salle de bains. Ne me dites pas que ce n'est pas le comportement d'une femme amoureuse !

— Effectivement, concéda Kazan.

— À ce même moment, c'est Levovitch qui allait être élu par le Conseil à la présidence de la banque. La proclamation officielle de son élection ayant été empêchée par l'intoxication générale, et conscient qu'il me restait une chance d'être élu, j'ai accepté le pacte de Tarnogol. Quelques heures plus tard, Anastasia me quittait et moi je devenais président de la banque. Alors maintenant expliquez-moi tout ça, docteur Kazan, si ce n'est pas l'œuvre du diable !

Kazan ne sut que répondre et Macaire poursuivit :

— Ce qui s'est passé cette nuit-là dépasse tout ce que l'on peut imaginer, docteur Kazan. Je ne peux pas vous en dire plus. Vous ne me croiriez pas.

— Vous voulez dire la nuit du meurtre ? s'enquit Kazan, soudain circonspect. Que s'est-il passé cette nuit-là ? Vous m'avez toujours dit que vous dormiez profondément, que vous aviez pris des somnifères.

— Je sais des choses, docteur Kazan. Des choses que même la police ignore probablement.

Après un instant de silence grave, Kazan demanda :

— Macaire, pourquoi avez-vous accepté ce pacte si vous ne vouliez pas perdre votre femme ?

— Parce que je me suis laissé dévorer par mon ambition. Et que, sur le moment, j'avais l'impression d'avoir déjà perdu Anastasia.

— Pourquoi ?

— Parce que j'avais le sentiment que dans notre couple la flamme s'était éteinte. Que nous ne partagions plus rien. Moi j'étais absorbé par la banque, elle était occupée par je-ne-sais-quoi. Ces dernières années, nous ne sortions ensemble que pour des mondanités. Toujours entourés, toujours avec du monde. Jamais seuls. Au fond, nous évitions de nous retrouver tous les deux. Nous faisions fleurir, chacun dans notre coin, notre propre jardin secret, mais nous avons été incapables de cultiver un potager ensemble.

— L'image est jolie, releva Kazan.

— Au cours de la dernière année, je me suis senti seul avec ma femme. Et quand nous n'étions pas ensemble, nous ne nous manquions pas.

— L'absence de manque, si je puis dire, est un terrible révélateur de l'état d'un couple.

Macaire acquiesça d'un geste de la tête avant de poursuivre :

— Quelle étrange invention que le couple, qui finit inmanquablement par nous faire sentir seul à deux... Donc ce fameux samedi soir, je me suis soudain demandé pourquoi je me battais pour une femme que j'avais déjà perdue. Une femme qui me trompait.

Kazan ouvrit de grands yeux étonnés :

— Votre épouse avait une aventure ?

— Oui, docteur.

— Comment le savez-vous ?

Macaire éluda la question :

— Il ne se passe pas un jour sans que je revive ce samedi soir, au cours duquel j'ai renoncé à Anastasia pour la présidence. Je me demande ce qui se serait passé entre nous si je m'étais battu pour elle. Je n'aurais pas été élu président de la banque, et alors ? J'aurais certainement quitté Genève, avec elle. Je l'aurais reconquise, nous aurions reconstruit notre couple. Mais je l'ai laissée partir...

— Permettez-moi, Macaire, intervint le docteur Kazan, et sans mauvais jeu de mots, de jouer l'avocat du diable : qui vous dit que votre femme ne serait pas partie de toute façon puisque vous pensez qu'elle avait un amant ?

— Peut-être, concéda Macaire. Mais au moins j'aurais essayé de me battre. J'aurais montré que j'étais prêt à tout sacrifier pour elle. Mon renoncement a été ma faiblesse. Vous savez, docteur Kazan, je croyais que mon ambition était de devenir président de cette foutue banque, mais maintenant que je suis président, je me rends compte que mon ambition est d'être aimé. Et c'est un but autrement plus difficile à atteindre.

La séance terminée, Macaire retourna à la banque à pied. Il était d'humeur mélancolique : marcher lui fit du bien. Il descendit la rue Jean-Sénébier puis traversa le parc des Bastions par l'allée principale.

Il y avait un soleil radieux. L'air était doux et délicieux. Dans les arbres, les oiseaux célébraient à tue-tête la venue du printemps. Les tapis de crocus coloraient les pelouses des parcs, où pointaient des massifs de tulipes. Les promeneurs avaient pris d'assaut les bancs et la terrasse du restaurant du parc, et devant les hautes grilles qui séparaient les lieux de la Place de Neuve, des joueurs d'échecs s'affrontaient.

Macaire, contemplant tout ce petit monde, pensait à Anastasia : aucune nouvelle depuis quatre mois.

À ses amis, à sa famille, à ceux qui l'interrogeaient, il avait expliqué qu'Anastasia l'avait quitté et qu'elle était partie. En général, les gens prenaient un air gêné. Dans les semaines qui avaient suivi la disparition, Macaire avait été obligé de subir ces mêmes échanges

pénibles avec des connaissances, des voisins, des commerçants, le facteur :

— Salutations à votre épouse, monsieur Ebezner !

— Elle m'a quitté.

Il en avait conclu qu'il n'avait pas beaucoup d'amis car personne ne paraissait préoccupé de son état, personne ne l'avait invité à sortir dîner pour se changer les idées. La plupart des gens ne posaient pas de questions. Hormis quelques manifestations de curiosité plus ou moins bienveillantes, l'indifférence dominait.

Macaire traversa la Place de Neuve puis s'engagea dans la rue de la Corraterie, qui débutait entre le musée Rath et les remparts de la Vieille-Ville. Il arriva finalement à la Banque Ebezner.

En pénétrant dans le vénérable édifice, il fut salué avec la déférence à laquelle il avait désormais droit quotidiennement :

« Bonjour, Monsieur le président ! » psalmodia la chorale des huissiers.

Macaire leur répondit d'un signe de la tête cordial.

« Bonjour, Monsieur le président ! » s'agitèrent les lèche-bottes obséquieux qui le croisèrent dans le grand hall de la banque.

« Bonjour, Monsieur le président ! » caquetèrent ceux qui pénétrèrent avec lui dans l'ascenseur, émus de cette proximité.

À chaque étage quelqu'un entraînait ou sortait de la cabine et lui donnait du « Monsieur le président ». Macaire arriva finalement seul au dernier étage et se dirigea vers l'ancien bureau de son père qui était désormais le sien.

Dans l'antichambre, installée derrière son pupitre, Cristina, qui avait déménagé avec lui et gardait désormais les lieux, le salua dans un grand sourire amical :

— Bonjour, Monsieur le président.

— Cristina, se désola Macaire, quand allez-vous cesser de m'appeler « Président » ?

— Jamais. Le président, c'est vous désormais !

Il lui sourit en retour avant de pénétrer dans son bureau dont il referma la porte derrière lui pour signifier qu'il ne voulait pas être dérangé.

Il s'assit dans son fauteuil. Il se sentait perdu. Devant ses yeux, sur sa table de travail, une photo d'Anastasia qu'il n'avait jamais eu le courage d'enlever. La police ne s'était pas vraiment inquiétée de son départ. Peu après le meurtre de Jean-Bénédict, le lieutenant Sagamore de la Police judiciaire de Genève était venu interroger Macaire chez lui, à Cologny. La police se demandait si on pouvait établir un lien entre le meurtre de Jean-Bénédict, l'intoxication générale au Palace et

le cambriolage qui avait eu lieu chez les Ebezner.

— Quel lien y voyez-vous ? avait demandé Macaire, perplexe.

— Le cambriolage, l'intoxication et le meurtre ont eu lieu en moins de vingt-quatre heures et tous sont liés à la Banque Ebezner, avait indiqué le lieutenant Sagamore. Comment va votre épouse ?

— Je n'en sais rien, avait répondu Macaire. Je n'ai plus de nouvelles d'elle.

Le policier avait froncé les sourcils. Macaire s'était bien gardé de raconter à Sagamore le pacte avec Tarnogol : Anastasia contre la présidence. Sa femme avait disparu la nuit du meurtre et lui s'était retrouvé président de la banque. Il aurait évidemment voulu que la police la retrouve, ne serait-ce que pour s'assurer qu'elle allait bien. Il avait bien mandaté une agence privée mais, en dépit de leurs copieux honoraires, les détectives n'avaient pas trouvé la moindre trace d'Anastasia. La police serait certainement plus efficace. Mais Macaire avait finalement répondu à Sagamore :

— Anastasia m'a quitté.

— Vous m'en voyez navré, avait dit le lieutenant.

Le policier n'avait pas insisté.

Si Macaire avait préféré ne pas mêler la police à cette histoire, c'était parce que les enquêteurs ignoraient qu'Anastasia était à Verbier le soir du meurtre. Il ne pouvait s'empêcher de penser sans cesse au message qu'elle lui avait laissé cette nuit-là. Et de se demander : qu'avait fait Anastasia ?

Chapitre 48.

Enquête de police

Lundi 2 juillet 2018.

J'avais passé la matinée enfermé dans ma suite pour reprendre les éléments de l'enquête. Ou peut-être pour éviter Scarlett après notre baiser raté de la veille. J'étais fasciné, émerveillé et attiré par elle. Mais chaque fois que je fermais les yeux, je pensais à Sloane. Lassé de tourner en rond comme un lion en cage, je m'octroyai ma première pause-cigarette de la journée. Je me servis une tasse de café et je sortis sur le balcon pour fumer et prendre le soleil. Je tombai nez à nez avec Scarlett qui était sur son balcon également, installée dans un fauteuil au soleil. Elle lisait *Autant en emporte le vent*.

— Tiens, l'écrivain qui sort de sa tanière ! me dit-elle.

Elle se leva et vint s'appuyer contre le garde-corps qui séparait nos deux balcons. Je lui proposai une cigarette, elle accepta.

— Vous pouvez même passer de ce côté de la barrière, lui dis-je. J'ai une cafetière pleine et chaude, je vous sers une tasse ?

— Non merci, déclina-t-elle gentiment. Je reste de ce côté, c'est plus sûr.

Elle fit mine de s'agripper solidement au garde-corps et elle eut un rire gêné. Elle finit par me dire :

— Je suis désolée pour hier... d'avoir essayé de vous... Enfin...

Je l'interrompis :

— Ne soyez désolée de rien, Scarlett. Tout est de ma faute.

Elle eut un sourire triste et s'empressa de changer de sujet :

— J'ai passé quelques appels ce matin. Bisnard a mentionné un enquêteur du nom de Favraz, de la Police judiciaire valaisanne, qui l'avait interrogé à l'époque du meurtre.

— Oui, je m'en souviens.

— Je l'ai retrouvé. Il travaille toujours au sein de la Police

judiciaire valaisanne, il est aujourd'hui le chef de la brigade criminelle. J'ai même réussi à lui parler.

— Et alors ? la pressai-je.

— Alors on peut aller le rencontrer cet après-midi à 16 heures à Sion. Enfin, si ça vous intéresse bien entendu.

— Évidemment que ça m'intéresse !

À 16 heures, ce jour-là, Scarlett et moi nous présentions au siège de la Police judiciaire valaisanne, à Sion.

— Vous êtes l'Écrivain ? me demanda Favraz en nous installant dans son bureau.

— C'est bien lui, répondit Scarlett à ma place, comme c'était désormais son habitude.

— Et donc vous consacrez un livre aux événements du Palace de Verbier ?

— Un peu malgré moi, expliquai-je, mais oui. Nous essayons de comprendre ce qui a pu se passer là-bas.

— Si vous permettez l'expression, dit Favraz, c'était un sacré bordel. Je me souviens bien de ce moment où je suis arrivé au Palace avec mes collègues. La police municipale et des patrouilles de gendarmerie étaient sur place. L'hôtel était bouclé. Les badauds avaient déjà afflué en masse. Vous imaginez bien, une nouvelle pareille dans un petit village comme Verbier. La moitié des habitants était massée devant le bâtiment, le long des barrières de police. « Un meurtre ici ? » répétaient-ils, incrédules. Dans le hall, les employés de l'établissement étaient dans tous leurs états. Le directeur de l'hôtel était désespéré : les journalistes allaient faire leurs choux gras de cette affaire et sa saison était foutue.

— Qu'avez-vous fait une fois sur place ? interrogea Scarlett qui ne perdait pas une miette du récit.

— Je me suis immédiatement rendu au sixième étage. Je me suis assuré que la chambre 622 était bien interdite d'accès en attendant la police scientifique, pour éviter toute pollution de la scène de crime. Puis nous avons fait le tour des chambres de l'étage avec mes collègues, à la recherche de témoins éventuels.

— C'est donc vous qui avez mené l'enquête sur le meurtre ? demandai-je.

— Non. L'affaire a finalement été confiée à la Police judiciaire genevoise.

— À la police genevoise ? Pourquoi ?

— Parce qu'il était évident que le meurtre était lié à la Banque Ebezner. Le crime avait eu lieu à Verbier, mais les racines de l'enquête se trouvaient à Genève. Aussi, lorsque la police genevoise a demandé

à reprendre l'enquête, personne ne s'y est opposé.

— Pourquoi étiez-vous si convaincus que le nœud de l'affaire se trouvait à Genève ? m'enquis-je.

Le policier eut une hésitation. Il répondit de façon sibylline :

— À cause de ce que l'on a retrouvé dans la chambre 622.

— Et qu'avez-vous trouvé ?

— Je vous en ai déjà trop dit, confia Favraz.

— Ou pas assez, répliqua Scarlett.

— À l'époque seule une poignée de policiers était au courant. C'est à la police genevoise qu'il revient de révéler cette information. C'est encore leur enquête puisqu'elle n'est pas close. Je ne voudrais pas commettre d'impair.

— Avez-vous un contact au sein de la police genevoise ? demanda Scarlett.

— À l'époque, l'inspecteur en charge était le lieutenant Philippe Sagamore. Il avait une quarantaine d'années, il est donc certainement encore en poste. Contactez-le de ma part.

Je notai le nom. Scarlett reprit :

— Pour en revenir à ce matin du 16 décembre, vous êtes donc au Palace et vous interrogez les témoins ? Y a-t-il un élément que vous pouvez partager avec nous ?

— Vous savez, en général, une scène de crime connaît une atmosphère particulière : ça peut sembler surprenant, mais malgré tous les policiers qui y fourmillent, c'est un endroit plutôt apaisé et silencieux. C'est le calme après la tempête, ou plutôt après la mort. Mais ce matin-là, au sixième étage du Palace, j'allais découvrir une exception à la règle. Il régnait une agitation sans nom.

Chapitre 49.

Le matin du meurtre

Dimanche 16 décembre, 7 heures 30. Des coups contre la porte réveillèrent Macaire. Il émergea péniblement de son sommeil. Les coups étaient insistants. Il finit par se lever et enfila une robe de chambre. Dans le couloir de l'entrée de sa suite, au moment d'ouvrir la porte, il marcha sur un morceau de papier. Quelqu'un avait glissé sous la porte une note à son intention. Macaire crut d'abord à un message de l'hôtel, avant de reconnaître l'écriture : celle d'Anastasia. Il lut, le cœur battant, les quelques lignes griffonnées à la hâte.

*Macaire,
Je pars pour toujours.
Je ne reviendrai plus. Ne cherche pas à me
retrouver.
Pardonne-moi.
Je vivrai pour toujours avec le poids de ce
que j'ai fait.
Anastasia*

Soudain, encore des coups contre la porte. Macaire glissa le message dans la poche de sa robe de chambre avant d'ouvrir : un policier en uniforme se tenait devant lui. Une agitation de tous les diables régnait dans le couloir.

— Que se passe-t-il ? demanda Macaire au policier.

Le policier le dévisagea d'un air circonspect :

— Vous n'entendez pas le boucan qui règne depuis une heure ?

— J'ai pris des somnifères hier soir, expliqua Macaire dans un

état visiblement comateux.

— Il y a eu un meurtre cette nuit, indiqua le policier.

— Quoi ? Comment ça ?

Macaire ne comprenait rien de ce qui était en train de se passer. Tout tournait autour de lui, il avait mal au crâne, comme dans un mauvais rêve.

— Qui est mort ? demanda Macaire.

— Un client sur cet étage. Vous n'avez rien entendu cette nuit ?

— Non, rien. Mais je vous l'ai dit, je prends des somnifères.

Macaire voulut faire un pas dans le couloir pour voir ce qui se passait, mais le policier l'en empêcha.

— L'hôtel est bouclé, les gens sont consignés dans leur chambre pour le moment. Gardez votre porte ouverte, s'il vous plaît ! Un inspecteur viendra vous parler tout à l'heure.

Depuis le pas de sa porte, Macaire vit alors Lev, lui aussi à la porte de sa chambre, qui observait l'agitation.

— Lev, que se passe-t-il ? demanda Macaire.

— C'est Jean-Bénédict, répondit Lev, blême. Il a été retrouvé mort ce matin.

— Quoi ? Jean-Bénédict est mort ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— Un employé de l'hôtel l'a retrouvé mort, tué par balles.

Macaire sous le choc retourna dans sa chambre et s'assit sur un canapé : c'était la meilleure nouvelle possible. Il n'en revenait pas. Si Jean-Bénédict était mort, alors il était président ? Est-ce que la prophétie de Tarnogol s'était réalisée ? Il avait perdu Anastasia, mais il allait devenir président. Enfin !

Un policier en civil à l'air juvénile et à la carrure athlétique se présenta à la porte de la suite de Macaire.

— Inspecteur Favraz, Police judiciaire, indiqua le policier en agitant le badge qu'il portait autour du cou. Je peux vous poser quelques questions ?

Macaire invita le jeune homme à entrer dans la pièce. À sa demande, il lui présenta une pièce d'identité et lui indiqua sa fonction au sein de la banque. Le policier, notant scrupuleusement tout ce qui se disait dans un carnet, expliqua alors que Jean-Bénédict avait été assassiné par balles pendant la nuit. Macaire était complètement effaré.

— Vous n'avez rien entendu ? s'étonna le policier.

— Je dormais, expliqua Macaire.

— Deux coups de feu ont été tirés à quelques mètres de vous et vous dormez comme un loir ?

— Je prends des somnifères. À quelle heure cela s'est-il produit ?

— Il nous faut encore le déterminer. On m'a parlé d'une intoxication générale hier soir. Avez-vous été touché ?

— Non, répondit Macaire. Je n'ai pas bu de cocktail.

Macaire se mordit la langue aussitôt. Le policier le fixa d'un regard méfiant :

— Pourquoi me parlez-vous des cocktails ? On m'a dit qu'il s'agissait d'une probable intoxication alimentaire.

La conversation s'interrompit ici car, soudain, on entendit de l'agitation dans le couloir. L'inspecteur Favraz s'en alla immédiatement voir ce qui se passait. Macaire, depuis le pas de la porte de sa suite, vit le policier se précipiter dans la chambre d'Horace Hansen avant d'en ressortir pour s'écrier, à l'attention de ses collègues : « Il fait une crise cardiaque, appelez les secours ! » Après quelques minutes de confusion, deux ambulanciers arrivèrent à l'étage et furent guidés jusqu'à la suite d'Horace Hansen où ils restèrent longuement. Celui-ci en ressortit finalement allongé sur une civière, inerte, pâle comme la mort, un masque à oxygène sur le visage. L'inspecteur Favraz assistait les ambulanciers, tenant une perfusion à bout de bras. Ils pénétrèrent dans la cabine de l'ascenseur qui se referma sur eux.

Dans l'ascenseur, le policier, fixant le visage d'Horace Hansen, eut l'impression que ce dernier murmurait quelque chose. Il approcha son oreille de sa bouche et il entendit le vieil homme murmurer en boucle : *Levovitch président, Levovitch président*. Le policier, sans comprendre ce que cela pouvait signifier, nota ces mots énigmatiques pour ne pas les oublier.

Le jour se levait lentement sur Verbier. Les gyrophares bleus des véhicules d'urgence illuminaient la façade du Palace. Autour de l'entrée principale, s'agitaient des gendarmes, des inspecteurs, des maîtres-chiens et des experts de la police scientifique. Derrière eux, contenus par des rubans en plastique, des dizaines de curieux et de journalistes s'excitaient, impatients de savoir ce qui s'était passé. « *Un des grands patrons de la Banque Ebezner a été assassiné* », disait-on. Un meurtre à Verbier. C'était du jamais-vu !

Contemplant le grabuge avec désarroi depuis les grandes baies vitrées, monsieur Rose et quelques employés se lamentaient : les réservations allaient chuter. C'était le début de la saison de ski et personne ne voudrait venir dans un hôtel où un meurtre venait d'être commis. Le Palace risquait la faillite.

Quatre mois après les faits, en ce début du mois d'avril, dans son bureau de président de la Banque Ebezner, Macaire repensait souvent à ce sombre dimanche de décembre qui avait vu la disparition de deux générations de Hansen. Quelques heures après l'assassinat de son fils, Horace Hansen décédait des suites de sa crise cardiaque à l'hôpital de Martigny. La mort brutale de son fils lui avait porté un coup fatal. Quant à Sinior Tarnogol, troisième membre du Conseil, il s'était volatilisé. Il avait laissé à Jean-Bénédict une lettre retrouvée dans le coffre-fort de la chambre de ce dernier, et dans laquelle il indiquait démissionner avec effet immédiat et donner ses actions ainsi que son vote à Macaire Ebezner.

Ainsi, dans les semaines qui avaient suivi le meurtre de Jean-Bénédict Hansen, Macaire avait-il non seulement récupéré les actions de Tarnogol mais également celles de son père : le Conseil étant décimé, le notaire chargé d'exécuter le testament d'Abel Ebezner avait dû constater que les volontés de ce dernier ne pouvaient plus être respectées et donc que ses actions revenaient à son seul héritier.

Macaire était ainsi devenu, de fait, président de la Banque Ebezner, puisqu'il détenait plus des trois quarts du capital, ce qui faisait de lui l'un des banquiers les plus riches et les plus puissants de Genève. Il était admiré et envié. Mais sa réputation était devenue également un peu sulfureuse : il devait sa gloire nouvelle à l'assassinat de son cousin. Pour ne rien arranger, l'enquête de police semblait au point mort, et si rien n'incriminait directement Macaire, tous ceux qui le croisaient dans la rue, se demandaient forcément ce qui s'était passé cette fameuse nuit du 15 au 16 décembre dans la chambre 622 du Palace de Verbier. Macaire Ebezner avait-il tué son cousin pour prendre le contrôle de la banque familiale ?

Macaire, au courant des rumeurs, s'efforçait de ne pas y prêter attention. Surtout, tous autour de lui n'étaient que sourires et courbettes. Ceux qu'il croisait en ville se précipitaient vers lui pour le saluer respectueusement et lui cirer les bottes. Et cela pour une raison bien précise : Jean-Bénédict étant fils unique et n'ayant pas eu d'enfant, Horace et lui étaient morts sans descendance. Les Hansen avaient été éradiqués. Le règlement de la Banque Ebezner prévoyait que dans un tel cas leurs actions seraient rachetées par la banque pour être cédées ensuite à deux nouveaux membres du Conseil désignés par le président.

Pour la première fois en trois cents ans d'existence, le Conseil de la Banque Ebezner n'aurait plus de Hansen en son sein. Pour tous les jeunes loups de la finance, c'était une occasion unique. Macaire était désormais l'homme le plus en vue de Genève et le plus courtisé.

Macaire, le fils mal-aimé d'Abel, était devenu le plus puissant des Ebezner.

Le plus riche des Ebezner.

Le plus grand des Ebezner.

Qu'éprouvait-il maintenant ? L'ennui. Le dégoût. Au fond, il s'en était toujours fichu de cette banque. À présent qu'il avait atteint le sommet, il se remémorait pourquoi, quinze ans plus tôt, il avait cédé ses actions.

Il n'avait été heureux qu'avec Anastasia.

Sans elle, sa vie n'avait plus de saveur.

Il voulait la retrouver.

Il voulait la reconquérir.

Où était-elle ?

À ce même instant, à quelques milliers de kilomètres de Genève, sur l'île de Corfou, en Grèce.

Anastasia sortit de la mer émeraude et attrapa la serviette qu'elle avait laissée sur la plage. Elle était heureuse comme jamais et cela se voyait : elle était sublime, magnifique et rayonnante, baignée de soleil et surtout de l'amour de Lev. Elle se sécha et se dirigea vers l'impressionnante maison qui se dressait derrière elle, protégée de rochers et surplombant la mer Ionienne.

À leur arrivée ici, au mois de décembre, cela avait été la passion folle. La passion des retrouvailles, la passion d'être ensemble tout le temps, de n'avoir plus à se cacher. Les promenades main dans la main dans la vieille-ville de Corfou, les balades le long de la plage. Et cette maison ! Anastasia n'avait jamais rien vu de pareil.

Lev voulait que tout soit parfait et tout était parfait.

Lev avait voulu qu'ils soient beaux : ils avaient dévalisé les boutiques de luxe d'Athènes. « On s'habillera tous les soirs ! » lui avait-il dit. Elle avait trouvé l'idée merveilleuse. Leur chambre à coucher, de la taille d'un salon, donnait sur deux dressings qui débouchaient sur deux immenses salles de bains. Chacun enfermé dans la sienne, ils se séparaient pour mieux se retrouver, encore plus beaux, encore plus parfumés, encore plus apprêtés. Encore plus sublimes.

Dans un long rituel, ils se préparaient longuement. Les sens en éveil, ils sentaient monter l'excitation de leurs retrouvailles à mesure que l'heure avançait.

Lev commençait par des appuis faciaux, puis une longue douche, au sortir de laquelle il passait en revue chaque centimètre carré de son corps sculpté. Il arrangeait, coiffait, taillait, traquait la moindre imperfection, scrutant le moindre poil rebelle.

Anastasia aimait le royaume de sa salle de bains. Elle se plongeait dans l'immense baignoire, à l'eau agréablement brûlante et remplie de mousse parfumée. Elle avait disposé des bougies tout

autour d'elle et lisait longuement dans une atmosphère paisible. Puis le rituel de se coiffer, de faire onduler ses cheveux. Puis s'assurer de la perfection de ses ongles vernis aux mains et aux pieds. Puis choisir une robe. « Jamais la même ! réclamait Lev. Quand il n'y en a plus, il y en a encore ! » Il faisait livrer sans cesse des cadeaux.

Le matin, Lev était debout à l'aube. Il partait courir sur les collines de l'île, et travaillait ensuite dans son petit bureau du rez-de-chaussée.

Anastasia, une fois levée et apprêtée, le rejoignait et ils prenaient le petit-déjeuner ensemble, dans la salle à manger au début de l'année, et sur la terrasse depuis l'arrivée des beaux jours. Ils se régalaient de gâteaux au fromage, de pâtisseries grecques, de croissants encore chauds d'une boulangerie qui livrait la maison tous les matins.

Après quelques pas sur la plage déserte, Anastasia remonta les escaliers taillés dans la roche qui menaient à la maison. Alors qu'elle arrivait sur la terrasse, Alfred lui apporta un café, de l'eau et des fruits coupés.

— Merci, Alfred, lui sourit-elle en prenant la tasse de café. Vous avez lu dans mes pensées. À quelle heure rentre Lev ?

— D'ici la fin de l'après-midi, répondit Alfred en regardant l'heure.

Depuis leur arrivée à Corfou, Lev devait se rendre régulièrement à Genève, à la demande de Macaire qui le croyait installé à Athènes. Lev avait expliqué à Anastasia qu'il ne pouvait pas s'enfuir comme un bandit. « Ça éveillerait les soupçons », avait-il dit. Anastasia n'avait pas compris de quels soupçons il parlait. Peu lui importait, les courtes absences de Lev étaient délicieusement insupportables : encore plus de désir au retour, encore plus d'amour, encore plus de passion, qui eût cru que cela aurait été possible !

Et puis c'était l'affaire de quelques mois au plus. Du moins était-ce ce que Lev avait dit. Il avait d'abord été question de démissionner rapidement, puis il s'était rétracté, arguant qu'il ne pouvait pas abandonner ses clients du jour au lendemain. « Ce ne serait pas professionnel », avait-il expliqué. « À quoi bon être professionnel quand on démissionne de toute façon ? » avait-elle rétorqué. « Question de principe », avait-il dit.

La voix d'Alfred arracha Anastasia à ses pensées :

— Que souhaitez-vous manger ce soir, Madame ? Nous venons de recevoir du poisson frais du jour ainsi que de magnifiques langoustes.

— Spaghettis à la langouste ? suggéra Anastasia.

— Ça me paraît un excellent programme.

Elle contempla la mer qui s'offrait à elle. Elle n'arrivait pas

encore à croire vraiment que c'était là qu'ils vivaient désormais, Lev et elle, dans cette maison de rêve, avec sa crique privée, et du personnel aux petits soins.

Elle espérait bien n'avoir jamais à quitter cet endroit.

À Genève, au dernier étage de la Banque Ebezner, Cristina entrouvrit la porte du bureau de Macaire.

— Lev est arrivé, annonça-t-elle d'un ton important.

— Faites-le entrer, répondit Macaire en se levant de son siège pour accueillir son visiteur.

Lev apparut alors dans la pièce. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Salut, mon vieux ! Ça fait plaisir de te voir.

— Plaisir partagé, Monsieur le président ! lui répondit Lev en souriant.

Macaire éclata de rire.

— Pas de ça entre nous, s'il te plaît ! Et puis, je sais ce que je te dois. Je n'oublie pas que tu étais prêt à renoncer à la présidence pour me laisser la place.

Macaire désigna de la main deux fauteuils et les deux hommes s'y installèrent.

— Puis-je t'offrir un petit verre ? Un *ouisky* ?

— Va pour un whisky, accepta Lev.

Macaire tendit le bras et attrapa un imposant décanteur en cristal. Il versa un peu du contenu dans deux verres, puis les deux hommes trinquèrent d'un air complice.

— Tu voulais me voir ? finit par demander Lev.

— Oui, dit Macaire, soudain très sérieux. Comment ça se passe à Athènes ?

Lev, pour justifier son départ, avait expliqué à Macaire, qu'il ne se voyait plus rester à Genève à présent qu'il était, lui, président. Qu'il avait envie de changer d'air. Besoin de se renouveler, et de nouveaux projets. Ils étaient convenus, pour assurer une transition en douceur avec ses clients, que Lev n'annoncerait pas son départ immédiatement, qu'il pourrait travailler en partie à distance, reviendrait à la banque régulièrement, et justifierait ses longues absences par des développements à l'étranger.

— Écoute, dit Macaire à Lev après que celui-ci lui eut fait un bref topo de la situation, j'ai beaucoup réfléchi à ce dont tu m'as parlé : ton envie de démissionner, le sentiment d'avoir fait le tour ici. Mais pour être honnête j'ai encore besoin de toi à la banque. Question de stabilité. Tu as dans ton portefeuille quelques-uns de nos plus gros clients. J'ai peur qu'ils n'aillent voir ailleurs si tu t'en vas. La banque a

déjà été passablement ébranlée par le meurtre de Jean-Bénédict et l'annonce de ton départ serait préjudiciable pour l'établissement.

— Tu voudrais que je reste ? s'étonna Lev. En toute franchise, je ne crois pas en avoir envie.

— Tu as été débauché par une autre banque, c'est ça ? Combien t'offrent-ils ? Je te donnerai le double ! J'ai besoin de toi !

— Non, je n'ai pas prévu de rejoindre une autre banque. J'ai juste envie de changer d'air. Et puis, tu es président maintenant, tu as ton bureau au sixième étage. Si je reviens, ce ne sera pas pareil pour moi d'être seul au cinquième.

— Lev, proposa Macaire, pourquoi ne reprendrais-tu pas le bureau de la banque à Athènes ? Tu pourrais encore le développer. Tu as une importante clientèle grecque, cela se justifierait parfaitement. Tu pourras continuer à gérer tous tes clients depuis là-bas, il te sera facile de revenir à Genève ou d'aller n'importe où en Europe quand il le faut.

— Les locaux de la banque à Athènes ne sont pas très enthousiasmants, objecta Lev. Je ne veux pas passer mes journées là-bas.

— Tu travailleras depuis chez toi si tu veux, tu n'auras à passer là-bas qu'une fois par semaine pour t'assurer que tout va bien.

Lev eut une hésitation. Macaire insista :

— Ne me laisse pas tomber ! implora-t-il. Tu es l'un des piliers de cette banque ! Je ne peux pas commencer ma présidence en perdant mon meilleur gestionnaire. De quoi aurais-je l'air ? Je t'en supplie...

— Très bien, finit par accepter Lev. Mais je ne m'engage pas pour plus d'une année.

— Une année, c'est déjà bien, assura Macaire en lui adressant un regard plein de gratitude. Et si la situation te plaît, tu pourras prolonger autant que tu veux.

Lev accepta. Les deux hommes scellèrent leur accord par une poignée de main et trinquèrent à nouveau.

Lorsque Lev s'en alla, Macaire eut un sourire suffisant, où perçait un sentiment de supériorité. Il songea que la faiblesse de Lev, c'était sa gentillesse. La première partie du piège s'était refermée sur lui.

Macaire ouvrit le premier tiroir de son bureau et en sortit la lettre qu'il avait reçue chez lui quelques jours plus tôt. Une lettre anonyme qui lui avait fait recracher son café lorsqu'il l'avait lue pour la première fois. Sur le papier, une seule phrase :

Anastasia s'est enfuie avec Lev Levovitch.

Chapitre 50.

À Genève (1/5)

Grâce à Favraz, le chef de la brigade criminelle du Valais, nous avons décroché un rendez-vous à Genève avec le lieutenant Philippe Sagamore. C'est ainsi que le matin du mardi 3 juillet 2018, Scarlett et moi nous rendîmes à Genève pour la journée.

— Je comprends que la police valaisanne ait refilé ce dossier aux Genevois, dis-je à Scarlett. Si c'est pour se farcir une heure et demie de trajet chaque fois qu'ils doivent interroger quelqu'un !

— Vous êtes certainement l'enquêteur le plus râleur que je connaisse !

La route de Verbier à Genève longeait le lac Léman. Entre deux coups d'œil au panorama, Scarlett me donnait lecture de différents articles qu'elle avait glanés à propos du meurtre.

— Ça fait des jours que je reprends tout le dossier ! s'agaça Scarlett. J'ai l'impression que nous passons à côté de quelque chose. Tous les journalistes affirment que Jean-Bénédict Hansen était apprécié de tout le monde. Tous ceux qui l'ont fréquenté n'en disent que du bien.

— Et pourtant, relevai-je, il y a au moins une personne qui lui en voulait à mort !

— Pour découvrir qui, il faudrait commencer par découvrir pourquoi.

— J'espère que ce Sagamore pourra nous aider. En tout cas, bravo de l'avoir convaincu de nous recevoir ! Vous êtes très persuasive, Scarlett.

— Pfft ! je n'y suis pour rien. Figurez-vous que c'est votre nom qui a ouvert sa porte. Au début, au téléphone, il était très réticent. Il voulait savoir comment j'avais entendu parler de lui. Quand j'ai lâché votre nom, il est devenu immédiatement très chaleureux.

Apparemment, il a aimé la série télévisée adaptée d'un de vos romans. Il faudra que je la regarde.

Je fus amusé par cette évocation.

— Bernard et le cinéma, ça a été quelque chose, expliquai-je. C'est lui qui est l'origine de cette série.

— Bernard aimait le cinéma ? demanda Scarlett.

— Il adorait le cinéma. C'était l'un des plus brillants critiques de cinéma il y a quelques dizaines d'années. Il avait tout vu. Il connaissait tous les films, tous les acteurs. D'ailleurs, après le succès de mon second roman, de nombreux producteurs ont voulu acquérir les droits du roman pour une adaptation cinématographique. C'est lui qui a géré tout ça et ça m'a valu quelques bons fous rires.

— Racontez-moi ça ! réclama Scarlett.

*

Paris, quelques années plus tôt

Bernard était un homme difficilement impressionnable. Aussi, lorsque les producteurs et les studios de cinéma se pressèrent à la porte de son bureau, à Paris, pour acheter les droits d'adaptation de mon second roman, il garda son sang-froid, contrairement à moi, qui m'émerveillais chaque fois des noms de nos interlocuteurs et du montant des offres. Bernard, lui, était beaucoup plus réservé. Surtout, par son immense culture cinématographique, il trouvait des défauts à tout le monde.

Après les rendez-vous, il ne manquait pas de descendre en flammes les différents noms qui avaient été cités, à la production, à la réalisation ou comme acteurs, me rappelant ainsi que même les plus grands avaient fait de très mauvais films. « Mieux vaut pas de film qu'un mauvais film », me disait Bernard.

Au début, je ne comprenais pas pourquoi il se montrait tellement méfiant. Puis, je finis par comprendre la raison de sa prudence : je lui avais confié la mission de gérer ces droits cinématographiques et il ne voulait pas me décevoir.

Au producteur qui oublia volontairement de laisser une pièce à l'employée du vestiaire d'un palace parisien alors qu'il venait de dépenser des centaines d'euros pour nous inviter à déjeuner, pensant

nous impressionner, Bernard refusa de céder les droits parce qu'il ne voulait pas travailler avec un radin.

À l'un des réalisateurs américains les plus en vue du moment, qui insistait pour acheter les droits, Bernard les lui refusa car celui-ci ne voulait pas venir déjeuner avec lui à Paris.

— Il est sûrement très occupé, fis-je remarquer à Bernard, on peut comprendre qu'il ne puisse pas venir de Los Angeles à Paris uniquement pour déjeuner avec vous.

— S'il voulait vraiment les droits, il viendrait. S'il ne vient pas, cela veut dire qu'il n'a pas vraiment envie de faire ce film et qu'il abandonnera sans doute le projet en cours de route. Et vous, vous vous retrouverez sans rien. Ne vous laissez pas impressionner, Joël !

Au studio hollywoodien qui nous fit une proposition mirobolante, Bernard offrit une fin de non-recevoir.

— Tout de même, Bernard, lui dis-je, on parle de plusieurs millions de dollars...

— Il n'y a pas que l'argent dans la vie, Joël : il faut de l'ambition ! Tous les derniers films produits par ce studio sont lamentables.

Le pompon de ces aventures revint à la conversation téléphonique organisée entre Bernard et l'un des réalisateurs les plus influents d'Hollywood. Pour l'occasion, un émissaire du bureau parisien dudit réalisateur avait été dépêché auprès de Bernard, qui ne parlait pas anglais, pour traduire les échanges.

L'appel terminé, l'émissaire, visiblement très impressionné, dit alors à Bernard :

— Vous vous rendez compte, monsieur de Fallois, vous venez de passer quarante-cinq minutes au téléphone avec monsieur Untel ! Monsieur Untel n'a jamais de temps pour personne et vous, il vous accorde quarante-cinq minutes ! Vous vous rendez compte ?

Et Bernard de répondre avec une moue déçue :

— Non, je ne me rends pas compte. Je voudrais bien que vous m'expliquiez. Parce que, si vous m'aviez dit que je venais de passer quarante-cinq minutes au téléphone avec le grand Alfred Hitchcock, alors là oui, j'aurais été très impressionné. Si vous m'aviez dit que je venais de passer quarante-cinq minutes au téléphone avec le grand Buster Keaton, alors là oui, j'aurais été très impressionné. Si vous m'aviez dit que je venais de passer quarante-cinq minutes au téléphone avec le grand Charlie Chaplin, alors là, oui, j'aurais été très impressionné. Mais ce monsieur Untel, là, non, je ne vois vraiment pas pourquoi je devrais être impressionné.

Dans la voiture, Scarlett éclata de rire.

— Il a vraiment dit ça ?

— Oui.

— Et comment ça a fini ?

— Nous avons finalement opté pour un projet de série télévisée. Parce que c'était le format le plus à même d'être fidèle au roman. Bernard avait d'abord eu quelques réticences : pour lui, la série télévisée restait inférieure au cinéma. Il disait : « Quand même, le cinéma, c'est le 7^e Art ! » Et puis, il avait pris conscience de la prépondérance des séries modernes sur le cinéma, puisqu'elles en avaient désormais les moyens, les réalisateurs, les acteurs, avec le bénéfice d'une durée étendue. En voyant les premières images de notre série, Bernard me dit : « La série, c'est le nouveau cinéma. »

Comme convenu avec Sagamore, Scarlett et moi arrivâmes au siège de la Police judiciaire genevoise en milieu de matinée. Le policier nous attendait dans le hall d'entrée du bâtiment. Il me reconnut aussitôt et nous accueillit chaleureusement, avant de nous conduire au troisième étage et nous installer dans son bureau.

— Alors c'est Favraz qui vous envoie ? nous dit-il.

— Nous essayons de comprendre ce qui s'est passé dans la chambre 622 du Palace de Verbier, expliqua Scarlett.

— Je voudrais bien connaître le fin mot de cette histoire moi aussi, avoua Sagamore. Que savez-vous exactement ?

Je décidai de sortir un premier atout :

— Nous savons que la police a fait une découverte dans la chambre 622 après le meurtre. De quoi s'agissait-il ?

Sagamore esquissa un sourire.

— Vous êtes diablement perspicaces. Puis-je vous offrir un café ?

Chapitre 51.

La taupe

Premier mardi d'avril, quatre mois après le meurtre. En fin d'après-midi à Genève, au siège de la Police judiciaire, boulevard Carl-Vogt, le lieutenant Sagamore se faisait sermonner par Hélène Righetti, la commandante de la police genevoise.

— Enfin, lieutenant, s'agaça Righetti, ça fait quatre mois que ce meurtre a eu lieu et vous n'avez toujours rien ?

— C'est une affaire plus compliquée qu'elle ne semble, expliqua Sagamore.

— Lieutenant, je vous rappelle que c'est vous qui souhaitiez que la police genevoise soit en charge de cette affaire...

— Après la découverte que nous avons faite dans la chambre du mort, plaida Sagamore, il était évident que l'enquête devait être pilotée depuis Genève...

— Et je suis intervenue en votre faveur auprès de la police du Valais qui a accepté de vous confier les rênes de cette affaire, l'interrompt sèchement la commandante Righetti qui voulait couper court aux arguties.

— Je vous en suis très reconnaissant, assura Sagamore.

— Eh bien, montrez-moi votre gratitude en bouclant ce dossier, lieutenant ! Parce que, pour l'instant, je passe pour une idiote, et vous avec !

— Madame la commandante, j'ai l'intime conviction que le nœud de cette affaire se trouve à Genève et qu'il est lié à la Banque Ebezner. Le cambriolage au domicile de Macaire Ebezner, l'avant-veille du meurtre, n'est pas un hasard. Puis il y a eu l'intoxication générale au Palace de Verbier qui a empêché l'annonce de l'élection du nouveau président de la banque. Et la nuit suivante, le meurtre de

l'un des membres du Conseil. Tout est lié, reste à savoir comment.

— Vous avez bien un suspect, non ?

— Pas de nom arrêté, madame.

La commandante Righetti soupira.

— Avez-vous perquisitionné la banque ? demanda-t-elle.

— Non, uniquement le bureau de Jean-Bénédict Hansen.

— Si tout est lié à la banque, comme vous le pensez, pourquoi n'avez-vous pas mené une perquisition dans l'ensemble des locaux ?

— Pas besoin de perquisitionner, madame. J'ai mieux que ça : je dispose d'une taupe au sein de la Banque Ebezner.

— Je vous demande pardon ? s'étrangla la commandante Righetti. Vous avez placé une taupe au sein de la banque sans m'en parler auparavant ?

— Pur hasard, expliqua Sagamore. La taupe est en place depuis des mois. La brigade financière mène une opération sous-marine au sein de la Banque Ebezner, avec l'appui de la Police fédérale. Il y aurait des soupçons de malversations à la tête de la banque.

Righetti leva les yeux au ciel et dit :

— Faites comme vous l'entendez, Sagamore, mais bouclez-moi rapidement cette affaire !

Sur ces mots, la commandante quitta le bureau du lieutenant Sagamore. Celui-ci, assis à sa table de travail, contempla longuement l'immense tableau mural sur lequel il avait noté tous les éléments de l'enquête. Puis il regarda l'heure et considéra que la taupe était peut-être revenue de la banque. Il décrocha son téléphone et appela la brigade financière, à l'étage en dessous. Elle était effectivement là. Il lui demanda de venir le voir pour discuter de l'enquête.

Pour la Taupe, tout avait commencé un peu plus d'une année auparavant, soit juste après la mort d'Abel Ebezner, lorsque la division anti-blanchiment de la Police fédérale avait émis une alerte concernant d'importants mouvements d'argent dans des banques genevoises dont la provenance était inexpliquée.

L'enquête, menée conjointement avec la brigade financière de la Police judiciaire genevoise, avait ciblé la Banque Ebezner et s'était rapidement concentrée sur Sinior Tarnogol. Mais plus les policiers avaient voulu cerner Tarnogol, plus ils s'étaient retrouvés face à un mur : ils ne disposaient d'aucun élément antérieur à quinze ans et l'installation de Tarnogol à Genève dans un hôtel particulier du 10 rue Saint-Léger. Avant cela, rien. Comme si l'homme n'avait jamais existé. Ses papiers d'identité se résumaient à un passeport d'une ancienne République soviétique dont les archives avaient été partiellement détruites, ce qui avait rendu tout traçage impossible. Sur la base de

son passeport, Tarnogol avait obtenu un permis de séjour en corrompant un employé peu scrupuleux du Service de la population du canton de Genève. Ce dernier ayant récemment renouvelé ledit permis pour une nouvelle période de dix ans, les enquêteurs avaient pu facilement remonter jusqu'à lui et l'avaient confondu.

Mais l'employé avait été incapable de donner la moindre information sur Tarnogol qui semblait totalement insaisissable. Pendant les mois qui suivirent, les tentatives de filature n'avaient rien donné. Tarnogol paraissait capable de s'évaporer dans la nature. Quant à son réseau, il était très limité, ce qui était inhabituel pour un homme aussi riche. On ne lui connaissait ni ami, ni famille, ni relations. Les seuls liens qui avaient pu être établis conduisaient à Macaire Ebezner, qui lui avait cédé ses actions de la banque familiale, ainsi qu'à Lev Levovitch qui, d'après les éléments à disposition des enquêteurs, avait présenté Tarnogol à Abel Ebezner quinze ans plus tôt.

Au début de l'été précédent, après six mois d'enquête sur Tarnogol qui n'avaient abouti à aucun élément concret, il avait été décidé de faire embaucher un membre de la brigade financière au sein de la Banque Ebezner afin d'y enquêter en sous-marin. L'une des récentes recrues de la brigade correspondait au profil parfait : elle avait fait des études de finances et travaillé au sein d'une banque avant de rejoindre la police. Elle disposait de toute l'expérience nécessaire pour tromper son monde.

Pour que l'opération puisse avoir lieu, il avait fallu bénéficier d'une complicité dans les hautes sphères de la Banque Ebezner.

*

Juin de l'année précédente

Dans la grande serre du Jardin botanique de Genève.

Les lieux étaient déserts, à l'exception de l'homme qui attendait sur le petit pont en bois surplombant le plan d'eau. Il était nerveux. Il se demandait ce que la brigade financière lui voulait. Oui, il y avait quelques oublis volontaires sur ses déclarations fiscales. Mais qui ne le faisait pas ? Et pourquoi le faire venir ici ? Appuyé à la rambarde, il regardait deux tortues d'eau qui nageaient paisiblement entre les

nénuphars blancs.

Les deux inspecteurs – la Taupe accompagnée du chef de la brigade financière –, après s'être assurés au moyen d'une photographie que l'homme était bien celui qu'ils attendaient, sortirent de derrière le grand buisson fleuri où ils étaient cachés et rejoignirent le pont à leur tour.

C'était Jean-Bénédict Hansen qui avait été approché par la police, son profil ayant été jugé le plus fiable au sein de la banque. Dans le secret de la grande serre, avec pour seuls témoins les carpes multicolores et les tortues d'eau, le chef de la brigade financière, après l'avoir abordé, lui expliqua longuement les raisons de ce rendez-vous.

— Une mission d'infiltration ? s'étonna Jean-Bénédict en dévisageant la Taupe.

Cette dernière n'avait bien entendu rien révélé de la véritable nature de sa mission au sein de la banque et lui servit un prétexte préparé d'avance :

— C'est une enquête sur un éventuel blanchiment d'argent de la drogue par des clients de la banque qui n'ont pas encore été identifiés. Tout cela doit être un secret absolu, même au sein du Conseil de la banque.

— Vous pouvez être tranquille, assura Jean-Bénédict, soudain tout content d'être au cœur d'une petite intrigue qui ne le concernait en rien.

— Pensez-vous pouvoir me faire embaucher auprès de Sinior Tarnogol ? demanda la Taupe.

— C'est compliqué, il ne veut pas de secrétaire. C'est un type très secret. Et puis, il n'a pas de clients. Non, le mieux c'est d'être auprès d'un gestionnaire. Ce serait le plus discret. Justement, mon cousin, Macaire, est débordé en ce moment. Depuis la mort de son père, il s'est laissé submerger. Je pourrais toujours lui dire que je lui ai engagé une secrétaire pour l'aider.

— Vous parlez de Macaire Ebezner ? interrogea le chef de la brigade financière.

— Oui, vous le connaissez ?

— De nom.

Ce même jour, de retour à la banque, Jean-Bénédict s'en alla trouver Macaire dans son bureau et lui joua la saynète répétée avec les policiers.

— Cher cousin, s'extasia-t-il, je t'ai trouvé la perle rare ! Une secrétaire qui pourra t'aider à reprendre en main tes dossiers. Expérience solide et tout et tout. Grâce à elle, fini les ennuis avec tes clients.

— Oh, Jean-Béné, tu me sauves ! le remercia Macaire. Je ne te cache pas que je ne m'en sors plus.

La Taupe était arrivée à la banque quelques jours plus tard. Elle fut d'abord installée dans le bureau commun des secrétaires de tout l'étage de la gestion de fortune, mais après quelques jours, elle avait demandé à Jean-Bénédict de la faire déplacer. Il lui fallait un endroit plus discret, au cœur de l'action, où elle ne serait pas sans cesse épiée par ses collègues. Elle avait suggéré l'antichambre, devant les bureaux de Macaire Ebezner et Lev Levovitch (les deux seuls liens connus avec Sinior Tarnogol). Et Jean-Bénédict, prenant son rôle très à cœur, était allé persuader son cousin.

— Dis donc, Macaire, pourquoi tu ne suggérerais pas à ta nouvelle secrétaire d'installer son poste de travail devant ton bureau ? Elle pourrait t'aider sans que cela se remarque trop, si tu vois ce que je veux dire. Si les autres remarquent qu'elle fait une partie de ton boulot, ça ferait mauvais genre. Tu sais comme ça jase vite ici... et ce ne serait pas très bon pour ton élection à la présidence de la banque.

Macaire fut effectivement convaincu par cet argument. Et la Taupe vit son poste de travail déplacé dans l'antichambre. Et pendant les mois qui avaient suivi, elle avait essayé, au travers de Macaire et Levovitch, de remonter la piste de Tarnogol. En vain.

*

En cette fin d'après-midi d'avril, au siège de la Police judiciaire, on frappa à la porte du bureau du lieutenant Sagamore.

C'était la Taupe.

C'était Cristina.

Chapitre 52.

Cristina

Cristina entra dans le bureau de Sagamore. Elle était vêtue du tailleur qu'elle avait porté ce jour-là à la banque. Elle avait cependant enlevé sa veste et dénoué son chignon strict, laissant ses cheveux tomber sur ses épaules. À sa ceinture étaient accrochés son arme de service, dans un étui en cuir, ainsi que son badge d'inspecteur de police.

— Je suis exténuée, dit-elle à Sagamore. Ça fait depuis le mois de juin que je joue les secrétaires modèles dans cette banque. J'ai l'impression de cumuler deux emplois !

— Ce n'est pas qu'une impression ! répondit-il, dans un éclat de rire.

— Je suis contente que ça t'amuse, Philippe. Tu sais, je voudrais bien avoir une vie, rencontrer un mec, enfin tout ce genre de choses !

— Tu vas rencontrer un mec, ne t'inquiète pas, et tu auras une belle promotion par-dessus le marché ! Tout ça dès que nous aurons résolu cette affaire.

— C'est pour ça que tu veux me voir ?

— Oui, je voudrais refaire un point complet de l'enquête.

— Oh pitié, Philippe ! Je m'apprêtais à rentrer chez moi, prendre un bain, dîner tranquillement.

— Tu dîneras tranquillement avec moi, lui dit Sagamore. Je commande des pizzas.

Cristina se résigna. Cela faisait maintenant dix mois qu'elle avait commencé sa mission d'infiltration au sein de la Banque Ebezner et elle avait autant envie que Sagamore d'en finir avec cette enquête.

Elle fixa le grand tableau mural sur lequel étaient affichés différents éléments de l'enquête. Elle attrapa une photo maintenue en place par des aimants et la scruta attentivement.

— Allons-y, dit-elle. Rassemblons de nouveau les pièces du puzzle.

Quelques heures plus tard, alors que la nuit était tombée sur Genève, les locaux de la brigade criminelle étaient déserts et éteints à l'exception du bureau du lieutenant Sagamore. Sur un coin de table, Cristina et le lieutenant terminaient le repas qu'ils s'étaient fait livrer : des pizzas et du tiramisu. Face à eux, l'immense tableau blanc sur lequel ils avaient reconstitué toute l'enquête point par point.

Cristina, tout en attaquant d'un coup de cuillère gourmande la barquette de tiramisu, contempla le premier quart du tableau consacré aux faits.

Le déroulement du meurtre

Sous ce titre, on avait accroché, au moyen de petits aimants, des photos du corps de Jean-Bénédict ainsi qu'un plan du sixième étage du Palace sur lequel on avait inscrit les noms des occupants des différentes chambres :

621 : Horace Hansen
622 : Jean-Bénédict Hansen
623 : Sinior Tarnogol
624 : Lev Levovitch
625 : Macaire Ebezner

Et juste en dessous, le texte suivant :

Jean-Bénédict Hansen a été tué vers 4 heures du matin dans la chambre 622 du Palace de Verbier. Deux balles de 9 mm quasiment à bout portant.

Son cadavre a été découvert à 6 heures 30 du matin par un employé de l'hôtel venu lui apporter son petit-déjeuner.

Le lieutenant Sagamore, avalant son dernier morceau de pizza, se leva et dit :

— D'après la position du corps, tout porte à croire que le meurtrier a frappé à la porte. Jean-Bénédict Hansen s'est levé, il a enfilé sa robe de chambre pour venir ouvrir la porte et là : *pan pan* ! Il n'avait aucune chance d'en réchapper. Ce n'était pas une visite de menaces, ni un cambriolage ou une dispute qui a mal tourné : c'est un assassinat. Ça ne fait aucun doute. Celui qui a fait ça voulait éliminer Jean-Bénédict Hansen.

— Ou *celle qui a fait ça*, suggéra Cristina. N'excluons pas une femme.

— C'est vrai, acquiesça Sagamore. Mais les statistiques montrent que dans la majorité des cas, ce sont les hommes qui tuent.

— Et les statistiques affirment aussi que, lorsqu'une femme tue, c'est souvent avec une arme à feu !

— Un point pour toi, dit Sagamore. En tout cas, impossible de savoir si l'assassin est reparti aussitôt ou s'il a pénétré dans la suite de Jean-Bénédict Hansen. Il n'y a pas de traces de fouille, pas de traces de pas, pas d'effraction, mais n'oublions pas qu'il s'agit d'une chambre d'hôtel : il y a de l'ADN à ne plus savoir qu'en faire absolument partout !

— Que dit la balistique ? demanda Cristina.

— On a pu sortir les balles intactes du corps, mais sans que cela nous avance beaucoup. Si on retrouve l'arme du crime, au moins on pourra l'identifier avec certitude en comparant les stries du canon sur les balles.

Cristina posa son regard sur la partie basse du tableau, qui semblait désespérément vide, affichant, sur une page entière, cette seule interrogation :

Témoins ???

— C'est tout de même incroyable qu'il n'y ait pas du tout de témoins ! s'agaça Cristina.

Sagamore acquiesça avant de nuancer :

— Une partie des clients étaient hospitalisés suite à leur intoxication.

— Dont moi ! enragea Cristina qui avait passé cette nuit-là à l'hôpital de Martigny. Est-ce que tu penses que cet empoisonnement visait à vider l'hôtel de ses clients pour laisser le champ libre au meurtrier ?

— Difficile à dire, répondit Sagamore. Tout ce que l'on sait, c'est

que personne parmi les clients présents à l'étage cette nuit-là n'ait entendu quoi que ce soit. Horace Hansen a eu le temps d'expliquer aux policiers avant sa crise cardiaque qu'il était sourd comme un pot, qu'il portait pendant la journée des prothèses auditives mais qu'il les retirait avant de se coucher, Macaire Ebezner a affirmé qu'il avait pris des somnifères puissants – ce qu'il nous a fait confirmer par son médecin –, Lev Levovitch ainsi que l'un des directeurs des ressources humaines de la banque ont expliqué n'avoir absolument rien entendu. Un autre assure avoir été brièvement réveillé par du bruit, mais comme il n'a plus rien perçu ensuite, il s'est rendormi sans se poser plus de questions.

Le lieutenant désigna ensuite un plan du rez-de-chaussée du Palace de Verbier.

— À partir de 22 heures, expliqua-t-il, l'accès à l'hôtel ne peut se faire que par l'entrée principale. Celle-ci est surveillée par deux caméras ainsi qu'un agent de sécurité. Or, ce dernier assure n'avoir vu personne de toute la nuit. Les enregistrements vidéo le confirment.

— Qu'en est-il des autres issues de l'hôtel ? demanda Cristina en pointant sur le plan ce qui apparaissait comme étant différentes portes donnant sur l'extérieur.

— Tous les accès ouverts la journée sont fermés à clé la nuit. Il reste les issues de secours, qui s'ouvrent de l'intérieur uniquement. Personne n'aurait pu pénétrer dans l'hôtel par là.

— À moins d'une complicité ! releva Cristina. Quelqu'un a pu ouvrir la porte de l'intérieur pour permettre à un tiers de s'introduire. Nous aurions donc affaire à au moins deux personnes. Mais je ne crois pas à cette idée. Cet assassinat ressemble à un acte impulsif. Tuer Jean-Bénédict Hansen dans un hôtel avec une arme à feu dénote une forme de précipitation. Il fallait qu'il meure cette nuit-là. Cela ressemble à l'acte de quelqu'un qui a agi seul, quelqu'un d'isolé, aux abois.

Sagamore esquissa un sourire et dit alors :

— Tu rejoins donc mon hypothèse, le seul élément dans cette affaire dont je sois assez certain.

— À savoir ?

— À savoir que le meurtrier était à l'intérieur de l'hôtel. C'est un client de l'hôtel, quelqu'un de la banque ou invité par la banque, en tous les cas quelqu'un qui se trouvait déjà sur les lieux.

— Et qui se serait enfui ensuite par une issue de secours ? suggéra Cristina.

— C'est possible. Malheureusement, il neigeait abondamment cette nuit-là et nous n'avons pu relever aucune trace autour de l'hôtel. Mais je crois que le meurtrier n'a pas eu à s'enfuir. Il a tué et il est retourné dans sa chambre, avant de jouer la stupéfaction le

lendemain. Le meurtrier était là, dans l'hôtel, sous les yeux de la police. J'en suis certain.

Cristina resta songeuse un instant. Puis elle demanda :

— Qui est la dernière personne à avoir vu Jean-Bénédict Hansen ?

— Sinior Tarnogol, répondit Sagamore. Je le sais car la sécurité du Palace est intervenue dans sa chambre, le samedi soir, quelques heures avant le meurtre.

Sagamore décrocha du tableau un extrait de la déclaration faite à la police, le matin du meurtre, par le chef de la sécurité du Palace et la tendit à Cristina pour qu'elle puisse la lire.

« Samedi soir 15 décembre à 23 heures 50, j'ai été appelé pour du grabuge dans la chambre 623. Je me suis immédiatement rendu à la chambre en question où j'ai été accueilli par un homme qui m'a assuré que tout allait bien. J'ai pensé que ce n'était peut-être pas la bonne chambre. Il n'y avait pas un bruit dans le couloir. Tout semblait tranquille. Je n'ai pas insisté et je suis reparti. J'ai informé le directeur, au cas où il faudrait intervenir de nouveau. Ç'avait été une drôle de soirée, et il valait mieux être prudent. Mais il n'y a plus eu d'appel ensuite. La nuit a été calme. Enfin, si on peut dire : le lendemain on retrouvait un cadavre dans la chambre 622. »

— Le chef de la sécurité est formel, reprit Sagamore : l'homme qui lui a ouvert la porte de la chambre 623 était Jean-Bénédict Hansen. Il l'a reconnu après coup sur une photo. Or, la 623 était la chambre de Tarnogol.

— Effectivement, acquiesça Cristina. Et Jean-Bénédict Hansen occupait la 622. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Tu vas voir, dit Sagamore avant de pointer un doigt sur la section suivante du tableau.

Suspects

Sous ce titre inscrit en caractères d'imprimerie, deux photos

étaient accrochées. L'une de Lev Levovitch, l'autre de Macaire Ebezner. Chacun des clichés était accompagné d'une petite notice explicative.

Lev Levovitch

A été le bras droit d'Abel Ebezner qui le considérait comme un fils spirituel.

Le Conseil était sur le point de l'élire à la présidence de la banque. Jean-Bénédict Hansen semblait opposé à ce choix, lui préférant son cousin Macaire Ebezner.

Lev Levovitch a décidé de quitter Genève peu après le meurtre. Il a libéré la suite qu'il occupait depuis quinze ans à l'Hôtel des Bergues. Pour aller où ? Pourquoi ce départ précipité ?

— On sait que Levovitch possède un important patrimoine immobilier, indiqua encore le lieutenant Sagamore. Une maison dans la campagne huppée new-yorkaise, un appartement à Athènes et une maison à Corfou.

— D'après mes informations, dit alors Cristina, il est installé à Athènes. Il affirme avoir besoin de changer d'air. Il était à Genève aujourd'hui, je l'ai vu à la banque. Il est venu voir Macaire qui l'a convaincu de ne pas démissionner. Il lui a confié la gestion du bureau d'Athènes, il continuera à gérer ses clients depuis là-bas. À mon avis, la gestion du bureau d'Athènes est un prétexte trouvé par Macaire Ebezner pour faire bonne figure auprès de la clientèle de la banque. Macaire a beau être le président, la vraie vedette a toujours été Levovitch. S'il démissionne, la banque en prendra un coup.

Sagamore inscrivit au feutre sur le tableau, à côté de la photo de Levovitch, la mention : « Athènes ? » Puis il désigna la fiche consacrée à Macaire.

Macaire Ebezner

Cambriolage à son domicile : il ment sur le contenu de son coffre-fort. Il assure qu'il y avait de la comptabilité personnelle et qu'il avait mis ses documents dans le coffre pour les protéger en cas d'incendie, mais peu crédible. Cela pourrait avoir un lien avec la mort de son cousin.

A été vu dans les cuisines de l'hôtel fouillant les caisses de bouteilles de vodka, avec Jean-Bénédict Hansen. Aucun lien avec l'intoxication générale n'a cependant pu être fait.

Possède légalement un pistolet de calibre de 9 mm, soit celui utilisé pour le meurtre. Il s'est plié à une expertise balistique de son arme : les stries du canon ne correspondent pas à celles de l'arme qui a été utilisée pour tuer Jean-Bénédict Hansen.

Aucune preuve qui permette de l'inculper.

Sagamore n'avait affiché que les noms de Lev Levovitch et de Macaire Ebezner parmi les suspects. Cristina s'étonna qu'il n'y ait pas mentionné Tarnogol.

— Tu m'as dit que Tarnogol était la dernière personne à avoir vu Jean-Bénédict Hansen vivant, fit-elle remarquer. À quoi s'ajoute la sécurité du Palace qui est intervenue pour « du grabuge » dans sa suite, dans laquelle se trouvait Jean-Bénédict Hansen. Et directement après le meurtre, Tarnogol disparaît dans la nature, laissant derrière lui une lettre de démission pour toute explication. Pourquoi Tarnogol ne figure-t-il pas sur ta liste des suspects ? Je doute que ce soit un oubli de ta part.

Sagamore eut un sourire malin.

— Je vais y venir, promit-il, avant de poursuivre la lecture de son tableau.

Des noms des deux suspects retenus par le lieutenant une flèche avait été tracée, menant à la dernière partie du tableau.

Mobile du crime : la présidence ?

— Pour quel motif vouloir tuer Jean-Bénédict Hansen ? interrogea le lieutenant Sagamore. D'après sa femme, il n'avait pas d'ennemi et n'avait jamais reçu de menaces. Le seul mobile auquel je puisse penser, est en lien avec la présidence de la banque.

— C'est le nom de Lev Levovitch qui aurait dû être annoncé par le Conseil ce samedi soir dans la grande salle de bal, rappela Cristina. Nous avons le témoignage de cet inspecteur de la police valaisanne qui affirme avoir clairement entendu Horace Hansen dire « *Levovitch président* ».

— C'est vrai, mais il venait de faire un arrêt cardiaque, objecta Sagamore. Je ne suis donc pas certain qu'un juge d'instruction prenne

cet élément en considération.

Cristina ne se laissa pas démonter par ces contre-arguments et poursuivit :

— On pourrait parfaitement imaginer que Levovitch ait tué Jean-Bénédict car ce dernier voulait l'empêcher d'accéder à la présidence, espérant y placer son cousin Macaire. Nous savons que Jean-Bénédict Hansen était minoritaire au sein du Conseil puisque Sinior Tarnogol et Horace Hansen étaient favorables à Levovitch. Aussi, après que celui-ci eut été élu mais avant que l'annonce soit faite, Jean-Bénédict Hansen informe son cousin Macaire Ebezner de la situation. Macaire, qui se savait menacé par Levovitch, avait prévu cette possibilité : il empoisonne alors la vodka servie pour le cocktail afin que l'annonce n'ait pas lieu et pouvoir gagner du temps.

— Tu n'as malheureusement aucune preuve de ce que tu avances, la tança Sagamore.

— Macaire Ebezner et Jean-Bénédict Hansen ont été vus dans les cuisines en train de manipuler les stocks de vodka, rappela Cristina. Levovitch, après l'intoxication générale, découvre que Jean-Bénédict Hansen lutte en coulisse contre lui et le tue.

— Pour partir ensuite vivre à Athènes ? fit remarquer Sagamore. Ton hypothèse ne tient pas la route.

— Tu en as une meilleure ? demanda Cristina.

— Oui. Je pense que Macaire Ebezner a tué Jean-Bénédict Hansen pour s'emparer de la présidence.

— Mais Jean-Bénédict Hansen a tout fait pour aider son cousin à devenir président, dit Cristina.

— Deux jours avant le meurtre, Anastasia Ebezner, la femme de Macaire, a été renversée par une voiture devant l'Hôtel des Bergues. J'ai interrogé le médecin qui l'a soignée à l'hôpital : c'est Jean-Bénédict Hansen qui l'a heurtée, affirmant qu'il avait oublié d'allumer ses phares et qu'il ne l'avait pas vue. Puis le surlendemain, soit le matin de l'élection, Anastasia Ebezner surprend un cambrioleur. Tout ça ne peut pas être une simple coïncidence.

— Tu penses que ce cambrioleur aurait pu être Jean-Bénédict Hansen ? demanda Cristina.

— C'est une possibilité. Il aurait voulu faire pression sur Macaire, d'abord en s'en prenant à sa femme, puis en forçant son coffre, peut-être à la recherche d'éléments compromettants.

— Tu as des nouvelles d'Anastasia Ebezner ? interrogea alors Cristina.

— Non, j'ai essayé de retrouver sa trace, mais sans succès. J'ai interrogé son entourage, mais elle n'avait pas vraiment d'amis. Et puis, honnêtement, je ne vois pas le lien avec notre enquête. Le jour du cambriolage chez les Ebezner, elle avait laissé un mot à son mari pour

lui dire qu'elle le quittait. Elle voulait profiter de l'absence de son mari pour prendre le large. C'est une histoire de couple qui ne nous concerne pas plus que ça.

— Pour revenir à l'enquête, dit Cristina, j'avoue que je ne comprends pas pour quel mobile Macaire Ebezner aurait tué Jean-Bénédict Hansen.

— Parce qu'il aurait découvert la vérité à propos de son cousin.

— La vérité ? s'étonna Cristina. Quelle vérité ?

Sagamore prit un air grave :

— Cristina, il y a un élément de l'enquête que j'ai gardé secret à tout le monde, à l'exception de quelques membres de ma brigade et du chef de la Police cantonale valaisanne. C'est la raison principale pour laquelle la police valaisanne nous a confié l'affaire. Il s'agit probablement de la pièce maîtresse de cette affaire.

— Parle, allons ! le pressa Cristina.

— Je crois que tout remonte à l'enquête initiale, celle qui a débuté avant le meurtre de Jean-Bénédict Hansen et qui t'a conduite, il y a dix mois, à t'infiltrer au sein de la banque. Je crois que tout est lié.

Cristina afficha une moue circonspecte :

— Je ne vois pas où tu veux en venir, Philippe. Tu ne m'as toujours pas expliqué pourquoi Tarnogol ne figure pas sur ton tableau s'il est justement au cœur de l'enquête.

— Tu aimes les surprises ? demanda Sagamore.

— Pas trop, répondit Cristina qui s'impatiait.

— Alors tu ne vas pas aimer celle-là.

Sagamore apposa alors sur la dernière partie libre de son tableau un morceau de papier sur lequel il avait inscrit.

Qui est Sinior Tarnogol ?

— *Qui est Sinior Tarnogol ?* lut Cristina.

Pour toute réponse, Sagamore se dirigea vers une petite armoire en métal dans laquelle il conservait ses différents dossiers. Il en sortit un grand sac en plastique opaque.

— Le matin du meurtre, raconta-t-il, aussitôt que j'ai été prévenu du meurtre, je me suis rendu au Palace de Verbier.

— Je sais, acquiesça Cristina. Nous nous sommes vus là-bas ce jour-là. Toi, tu arrivais de Genève, et moi de l'hôpital ! ironisa-t-elle.

Sagamore agita le sac qu'il tenait en main et dit alors :

— J'ai découvert ceci dans la suite de Jean-Bénédict. Dissimulé, au fond d'une armoire du dressing.

Sagamore plongea une main dans le sac. Tout ce qui se trouvait à l'intérieur avait été analysé par la police scientifique, plusieurs mois auparavant : on pouvait depuis les toucher sans compromettre des éléments de preuve. Le premier objet que Sagamore sortit du sac fut un long manteau, qu'il enfila. Le vêtement était rembourré en différents endroits, de telle sorte que cela donnait, à celui qui le portait, une corpulence étrange. Cristina ne comprit d'abord pas ce que signifiait ce travestissement. Puis le lieutenant sortit ce qui ressemblait à un masque en silicone et plongea son visage dedans. Cristina eut alors un mouvement de recul : elle sembla épouvantée. Comment était-ce possible ? L'homme qui se tenait devant elle n'était plus son collègue Philippe Sagamore mais Sinior Tarnogol.

Tarnogol n'avait jamais existé. Il était une création de Jean-Bénédict Hansen.

*

Ce soir-là, dans le bureau du lieutenant Sagamore, Cristina passa de très longues minutes à étudier le visage en silicone qu'elle tenait entre les mains. Elle n'en revenait pas : c'était un artifice d'une qualité absolument extraordinaire, fabriqué avec une finesse et un talent à des années-lumière de tout ce qu'elle avait jamais pu voir. On était très loin des masques vendus dans les magasins spécialisés : celui-ci avait été fabriqué avec un souci du détail et des moyens uniques. Les aspérités de la peau étaient d'un réalisme impressionnant. L'implantation des cheveux et des poils était parfaite. La couleur de la chair donnait une impression de vie. C'en était presque effrayant. Le silicone utilisé était d'une extrême finesse, épousant à la perfection, jusqu'aux contours des lèvres et des yeux, la forme du visage de celui qui le portait. Il réagissait aux mouvements comme s'il s'agissait d'une peau naturelle : le nez, les rides et tous les plis du visage ainsi que le nez bougeaient de façon déconcertante. Cet objet était l'œuvre d'un très grand professionnel. Cristina n'avait jamais rien vu de semblable.

Elle était abasourdie. Le choc passé, elle écouta alors Sagamore lui détailler les différents éléments qu'il avait récoltés pour prouver la double identité Jean-Bénédict Hansen / Sinior Tarnogol. Pour chacun d'eux, il apposa, sur le tableau, une fiche de papier.

ÉLÉMENT N° 1

La sécurité du Palace est appelée pour
« du grabuge » dans la chambre 623, soit la

chambre de Sinior Tarnogol. À l'intérieur, c'est Jean-Bénédict Hansen qui leur ouvre la porte et leur assure que tout va bien.

ÉLÉMENT N° 2

Un sac contenant des vêtements ainsi qu'un visage en silicone représentant Tarnogol est retrouvé dans la suite de Jean-Bénédict Hansen.

ÉLÉMENT N° 3

À l'intérieur du masque, on a relevé des cheveux appartenant tous à Jean-Bénédict Hansen.

ÉLÉMENT N° 4

Tarnogol habitait un hôtel particulier au 10 rue Saint-Léger, acheté par le biais d'une société-écran basée dans les îles Vierges britanniques directement liée à JBH SA, la holding personnelle de Jean-Bénédict Hansen.

ÉLÉMENT N° 5

Une perquisition de l'hôtel particulier du 10 rue Saint-Léger a permis d'y découvrir des effets personnels appartenant à Jean-Bénédict Hansen.

ÉLÉMENT N° 6

Les agendas de Hansen et de Tarnogol ont révélé qu'il leur arrivait fréquemment de voyager tous les deux en même temps.

ÉLÉMENT N° 7

C'est Jean-Bénédict Hansen qui était, au nom du Conseil, en charge de l'organisation du Grand Week-end. Et comme par hasard, lui et

Tarnogol étaient installés dans une chambre voisine. En passant par le balcon, il aurait pu circuler de l'une à l'autre sans que personne ne s'aperçoive de rien : Jean-Bénédict entre dans la 622 et quelques instants plus tard Sinior Tarnogol sort de la 623.

ÉLÉMENT N° 8

Le petit-déjeuner que Jean-Bénédict Hansen a commandé le matin de son assassinat : œufs, caviar, thé noir et un petit verre de vodka Beluga. Soit, d'après des employés du Palace de Verbier, le petit-déjeuner de prédilection de Sinior Tarnogol.

ÉLÉMENT N° 9

Tarnogol a mystérieusement disparu de la circulation depuis la mort de Jean-Bénédict Hansen.

ÉLÉMENT N° 10

Une lettre de démission signée de la main de Tarnogol a été retrouvée dans le coffre de Jean-Bénédict Hansen, ainsi que les actions cédées par Macaire Ebezner à Sinior Tarnogol quinze ans plus tôt. Sans doute Jean-Bénédict Hansen voulait-il trouver un moyen de se débarrasser de son encombrant personnage et s'arroger à lui-même ses actions.

Cristina resta sidérée par ce qu'elle découvrait.

— Jean-Bénédict Hansen nous a proménés depuis le début, dit-elle en parcourant encore les différents éléments affichés au tableau.

— Ça expliquerait que tu n'aies rien découvert sur Tarnogol en six mois à la banque, fit remarquer Sagamore.

Cristina bouillonnait en son for intérieur : elle s'était fait avoir comme une débutante. Depuis le début, Jean-Bénédict Hansen l'avait manipulée.

Pendant quinze ans, il avait mené tout le monde en bateau.

Chapitre 53.

À Genève (2/5)

— Jusqu’au mois d’avril qui suivit le meurtre, personne n’était au courant de cette découverte, nous expliqua Sagamore, hormis une poignée de collègues des brigades criminelles des polices du Valais et de Genève tenus au secret. Cristina a été la première personne à qui je m’en suis ouvert directement. Il faut dire qu’elle m’a bien aidé à y voir plus clair.

Sagamore avait préparé une pile de documents à notre intention. Il les étala sur sa table pour que nous puissions les étudier.

— C’est le dossier d’enquête sur le meurtre ? demandai-je.

Le lieutenant Sagamore acquiesça.

— À regarder uniquement. Vous ne pouvez rien emporter et je ne vous ai rien montré.

Il y avait, parmi les documents, des photos de la maison des Ebezner et d’une pièce dont la vitre avait été cassée.

— Il s’agit du cambriolage qui a eu lieu chez les Ebezner deux jours avant le meurtre, c’est ça ? interrogea Scarlett.

— Oui, comment êtes-vous au courant ?

— Nous avons parlé à la voisine des Ebezner, répondit Scarlett. Mais revenons à votre enquête. Vous nous disiez qu’en avril, soit quatre mois après le meurtre, vous n’aviez aucun élément probant.

— Du moins très peu.

— Et une piste ? Ou un suspect ?

— Surtout une intime conviction : l’assassin avait percé la double identité de Jean-Bénédict Hansen.

— Et quand vous dites *assassin*, vous pensiez à quelqu’un en particulier ?

— Macaire Ebezner. Pendant le Grand Week-end, il découvre que Jean-Bénédict Hansen est en réalité Tarnogol et qu’il est manipulé

par lui depuis quinze ans. Il comprend alors que c'est son cousin qui s'oppose à son accession à la présidence. Il décide de l'éliminer, faisant d'une pierre deux coups : en tuant Jean-Bénédict Hansen, il tue aussi Sinior Tarnogol. Nous avons techniquement affaire à un double assassinat qui met le Conseil hors d'état de nuire, le membre restant du Conseil, Horace Hansen, n'étant pas un homme de grand caractère. Macaire Ebezner sait que la présidence et la banque sont à lui à condition qu'il se débarrasse de son cousin. Alors, cette fameuse nuit du 15 au 16 décembre, il passe à l'action. Il lui suffit de sortir de sa chambre, et d'aller frapper trois portes plus loin. Lorsque l'occupant lui ouvre, il tire deux coups de pistolet et retourne dans sa chambre à quelques mètres de là. Même si on l'entend, même si quelqu'un sur l'étage se réveille et sort dans le couloir voir ce qui se passe, il aura déjà eu largement le temps d'être retourné dans sa chambre et de croquer un somnifère, comme tous les soirs. Solide alibi, qui sera confirmé par son médecin ensuite. L'arme utilisée pour le crime ? Certainement achetée à un particulier sans la déclarer, comme le font régulièrement de très nombreux citoyens suisses modèles. Macaire indiquera d'ailleurs spontanément à la police qu'il est propriétaire d'un revolver déclaré, se prêtant même volontiers à une expertise, jouant les naïfs pour mieux tromper son monde. Alors qu'il est un tireur expérimenté. Je le sais car j'ai découvert qu'il s'entraînait régulièrement dans un stand de tir de la campagne genevoise.

On frappa à la porte du bureau. C'était un inspecteur qui devait s'entretenir d'une affaire urgente avec son supérieur.

— Si vous voulez bien m'excuser un instant, nous pria Sagamore.

Il disparut dans le couloir avec son collègue. Scarlett attrapa aussitôt son téléphone portable et se mit à faire des photos des documents sur la table.

— Vous êtes folle ? l'arrêtai-je. C'est interdit de faire ça !

— C'est une mine d'or, l'écrivain. Sagamore nous l'a dit : il ne nous laissera jamais une copie de ce dossier. Dépêchez-vous, aidez-moi ! Prenez des photos de tout ce que vous pouvez ! Chacun une pile !

J'obéis. C'était l'occasion ou jamais d'obtenir des informations cruciales sur l'enquête.

Chapitre 54.

La boîte à musique

Anastasia avait mal dormi. Pour la première fois depuis son arrivée à Corfou, elle se réveilla bien avant Lev. Dehors, il faisait encore nuit. Elle regarda un moment son amant plongé dans un sommeil paisible, puis finalement elle se leva. Elle se fit couler un bain et s'y prélassa longuement. Elle était tracassée. Pour la première fois, elle avait l'impression que des nuages commençaient à couvrir leur petit paradis grec.

La veille au soir, elle avait retrouvé avec bonheur Lev à son retour de Genève. Ils avaient dîné dans la grande salle à manger illuminée de dizaines de bougies. Tout était parfait. Pourtant, elle avait eu l'impression que quelque chose n'allait pas.

— Tout s'est-il bien passé à Genève ? avait-elle demandé.

— Oui, avait assuré Lev.

À la façon dont il avait détourné les yeux en lui répondant, elle avait su qu'il mentait. Elle avait décidé de creuser.

— Tu m'as dit que tu avais un rendez-vous à la banque, c'est ça ?

— Oui.

— Avec des clients ?

— Avec Macaire. Il voulait me voir.

— Macaire ? Pour quelle raison ?

— Il m'a demandé de reprendre ma démission. Il dit que mon départ risque de déstabiliser la banque. Il m'a proposé de m'occuper du bureau d'Athènes, de gérer mon portefeuille depuis là-bas.

— Et tu as refusé j'espère ?

— J'ai été obligé d'accepter.

Ç'avait été leur première dispute à Corfou. Elle avait crié qu'il avait promis de quitter la banque, et lui, avait répliqué que ça ne

changeait rien, qu'il ferait la liaison depuis Athènes.

— Nous étions censés venir à Corfou pour être ensemble, avait rappelé Anastasia.

— On sera ensemble ! Ça ne change rien. Une fois par semaine, je ferai l'aller-retour dans la journée à Athènes.

— J'ai l'étrange impression que tu ne veux pas quitter la Banque Ebezner !

— Je ne veux simplement pas attirer les soupçons.

— Les soupçons ? Quels soupçons ?

Il était resté évasif :

— Je veux juste qu'on soit tranquilles. Loin des ennuis.

— Si tu veux qu'on soit tranquilles, tu n'as qu'à démissionner ! La banque pourra se débrouiller sans toi.

— C'est plus compliqué que cela.

— Lev, parfois j'ai l'impression que tu me caches quelque chose.

Il avait ri, comme si ce qu'elle disait n'avait aucun sens.

— Je ne cache rien du tout, enfin ! Que veux-tu que je te cache ? Je dois bien travailler, Anastasia.

— Tu as largement assez d'argent pour ne plus travailler.

— Alors c'est peut-être cela que je te cache : je suis sans doute moins riche que tu ne l'imagines.

En guise de diversion, il l'avait resservie de vin. Elle savait qu'il mentait. Et ce n'était pas son genre de parler d'argent. Elle lui avait alors fait remarquer :

— Je te rappelle que tu vivais à l'année dans une suite du plus prestigieux hôtel de Genève.

— La suite des Bergues, ce n'était rien à côté de cette maison, avec le personnel, les robes...

— Lev, l'avait interrompu Anastasia, je me fiche de tout ça ! Je me fiche de l'argent, je te l'ai toujours dit. Nous pourrions vivre dans une bergerie, sans le sou, ça me conviendrait parfaitement. Et puis, s'il faut travailler, je travaillerai. Je me ferai engager dans une boutique en ville. Je serai très heureuse.

Lev avait eu un éclat de rire magnifique et avait fait semblant de s'amuser de cette dernière remarque. Il s'était alors levé de table, avait pris Anastasia par la main et il l'avait conduite sur la terrasse. Dans la nuit tiède du printemps, on entendait la mer et les cigales. Au loin, on pouvait voir scintiller les lumières de la ville. Tout était féérique. Il l'avait enlacée, et elle s'était sentie bien de nouveau. Jusqu'à son réveil, à l'aube.

Dans son bain, Anastasia était songeuse. Pourquoi Lev ne parvenait-il pas à couper ses liens avec Genève ? Elle était convaincue qu'il lui mentait. Elle était convaincue qu'il lui cachait quelque chose.

Le lieutenant Sagamore avait mal dormi. Il s'était spontanément réveillé à l'aube. Il considéra d'abord qu'il était bien trop tôt pour se lever : il lui restait encore deux bonnes heures de sommeil. Mais après un quart d'heure passé à rêvasser dans son lit, les yeux fixés au plafond, il quitta discrètement le lit conjugal.

Dans la cuisine éteinte de l'appartement familial, Sagamore se fit un café et le but à la fenêtre, observant la rue déserte. Il était tracassé par son enquête. Il repensait à sa discussion avec Cristina, la veille au soir, dans son bureau. Cette dernière, malgré l'accumulation des preuves, lui avait confié :

— Je ne crois pas que Jean-Bénédict Hansen puisse être Tarnogol.

Sagamore avait été surpris par cette réaction.

— Enfin, Cristina : entre le masque en silicone et les cheveux retrouvés dedans dont l'ADN est celui de Jean-Bénédict Hansen, l'hôtel particulier de Tarnogol qui appartient à Hansen, les objets retrouvés là-bas qui appartiennent à Hansen, ou encore le petit-déjeuner de caviar, d'œufs et de vodka commandé par Hansen dans sa chambre, que te faut-il de plus ?

— Effectivement ce sont des éléments solides, avait-elle reconnu. Mais comment Jean-Bénédict Hansen aurait-il pu être vu en compagnie de Tarnogol, s'il l'incarnait ?

— Les as-tu régulièrement vus ensemble ? avait demandé Sagamore.

Cristina prit un instant de réflexion.

— Non, à vrai dire, avait-elle répondu soudain troublée, je ne les ai jamais vus ensemble... sauf, le samedi soir du Grand Week-end, dans la salle de bal. Ils étaient côte à côte sur l'estrade, pendant qu'Horace Hansen s'appêtait à faire l'annonce.

— Il avait un complice, avait affirmé Sagamore qui avait pensé à ce cas de figure. Quelqu'un qui prenait l'apparence de Tarnogol en enfilant ce visage en silicone pour se montrer aux côtés de Jean-Bénédict et que celui-ci soit insoupçonnable.

Cristina s'était rappelé que, sur l'estrade de la salle de bal, au moment de l'annonce, Tarnogol et Jean-Bénédict étaient restés silencieux pendant qu'Horace prenait le micro. Si Tarnogol n'était qu'un masque, n'importe quel complice aurait effectivement fait l'affaire. Elle était restée néanmoins dubitative.

— Je suis certaine que tu trouveras des dizaines d'employés de la banque qui affirmeront avoir vu Jean-Bénédict Hansen et Tarnogol ensemble. Et puis, comment Jean-Bénédict aurait-il fait pour bernier tout le monde pendant les séances du Conseil de la banque ?

— C'est son complice, justement, qui participait aux séances du Conseil de la banque. Il suffisait de prendre un accent de l'Est et,

surtout, de ne pas trop parler.

Cristina n'était pas totalement convaincue pour autant.

— Je n'ai pas connu Abel Ebezner, avait-elle dit, mais de ce que l'on m'en a raconté, je déduis qu'il n'était pas du genre à se laisser facilement mener en bateau. Tarnogol est une imposture parfaite. Elle exige une intelligence, un talent, une présence d'esprit hors norme. Je ne crois pas que Jean-Bénédict Hansen en soit capable.

— À moins que le génie de Jean-Bénédict Hansen ait justement été de se faire passer pour beaucoup moins brillant qu'il ne l'était et d'endormir son entourage. C'est là toute la preuve de son talent : il était absolument insoupçonnable.

Cristina avait souscrit à cette remarque.

— Est-ce que tu as pu remonter la piste de ce masque ? avait-elle demandé. Découvrir son fabricant ?

— J'ai essayé, mais sans succès. Les spécialistes que j'ai interrogés dans la région affirment n'avoir jamais rien vu de tel. C'est de la technologie de pointe. Au niveau du cinéma hollywoodien.

Les doutes de Cristina avaient déstabilisé Sagamore. Ce matin-là, dans sa cuisine, après avoir longuement repensé à leur conversation, il prit une décision qui allait être l'un des tournants de l'enquête.

Il se prépara ensuite pour sa journée de travail, dressa la table du petit-déjeuner pour sa femme et leurs deux enfants qui dormaient encore, et s'en alla rejoindre le siège de la Police judiciaire, sur le boulevard Carl-Vogt.

Le lieutenant Sagamore croyait que seul un cercle très limité de policiers était au courant de l'existence de ce fameux sac retrouvé dans la chambre de Jean-Bénédict Hansen. Il faisait erreur sur ce point.

Macaire Ebezner avait mal dormi. Il était 8 heures 30, ce matin-là, à Cologny, lorsqu'il débarqua dans la cuisine de sa maison, en robe de chambre, les cheveux en bataille. Arma était en train de faire griller du pain et de refaire des œufs pour la troisième fois : son patron avait une heure et demie de retard sur son programme habituel. Depuis qu'il était président de la banque, il prenait son petit-déjeuner à 7 heures pile tous les matins. Il se présentait toujours dans un magnifique complet trois pièces de sa garde-robe intégralement renouvelée pour ses nouvelles fonctions. Il buvait un café et mangeait ses œufs avec une tranche de pain complet (pour garder la ligne) tout en parcourant le journal du jour. À 7 heures 20 au plus tard, il quittait la maison pour rejoindre la banque.

— Tout va bien, Moussieu ? demanda Arma, étonnée de voir Macaire se lever si tard.

— Réveillé à l'aube, rendormi, pas entendu mon réveil, résuma Macaire d'un ton bougon en s'installant à table.

Arma lui prépara immédiatement un café serré.

— J'ai hésité à venir frapper à votre chambre, dit-elle à Macaire en déposant la tasse fumante devant lui. J'aurais dû le faire. À cause de moi vous êtes en retard à la banque.

— Ça n'a pas d'importance, répondit Macaire,

Il se passa la main sur le visage. Il était pâle.

— Vous êtes malade, Moussieu ?

— Non, je suis tracassé.

— Des soucis ?

— En quelque sorte.

— À la banque ?

Macaire ne répondit rien et avala son café. Il était fatigué, il avait besoin d'une vraie bonne nuit de sommeil. Malgré ses somnifères, cela faisait deux mois qu'il se réveillait spontanément tous les matins avant l'aube. Il ouvrait les yeux, saisi par une angoisse qui ne le lâchait plus et l'empêchait de se rendormir.

Arma continuait de lui parler, mais il n'écoutait plus. Il avala ses œufs en quelques bouchées, et partit s'isoler dans son boudoir. Il avait besoin de réfléchir au calme, mais il n'était au calme nulle part : à la banque il était constamment dérangé, et à la maison Arma l'importunait à force de sollicitude. Il s'assit à son pupitre. Face à lui quelques documents bancaires sans intérêt qu'il devait classer, des photos d'Anastasia et une petite boîte à musique miniature. Il s'en saisit, d'un geste machinal, avant de la reposer comme si l'objet lui avait brûlé les doigts. Il repensa alors à ce qui s'était passé deux mois plus tôt, un soir de la mi-février. C'était depuis lors qu'il souffrait de ces crises d'insomnie. Depuis qu'il s'était rendu à l'opéra de Genève après avoir reçu par courrier un billet pour une représentation du *Lac des cygnes* de Tchaïkovski. En découvrant l'invitation, il avait aussitôt compris : c'était Wagner qui le recontactait.

*

Mi-février, deux mois après le meurtre de Jean-Bénédict

L'entracte touchait à sa fin. Une sonnerie se fit entendre. Les

spectateurs du Grand Théâtre de Genève regagnèrent rapidement leurs places. L'Acte III du *Lac des cygnes* allait commencer.

Dans le foyer bientôt désert, deux hommes étaient assis sur un banc en marbre, côte à côte.

— Je croyais que je n'étais plus en service actif, dit Macaire, que mes fonctions de président m'exposaient trop.

— C'est le cas, dit Wagner. Je tenais simplement à vous féliciter pour le succès de votre ultime mission pour la P-30. Nous voilà débarrassés de Tarnogol et vous êtes président de la banque.

— Merci, se contenta de répondre Macaire qui ne comprit d'abord pas l'allusion à Tarnogol.

Après un bref silence, Wagner dit :

— Macaire, il y a une question que je voudrais vous poser, si vous me le permettez.

— Je vous en prie.

— Pourquoi avoir tué Jean-Bénédict Hansen avec une arme à feu ? Pourquoi avoir pris un risque pareil ?

Macaire resta complètement interloqué :

— Je n'ai pas tué Jean-Béné, voyons !

Wagner sourit :

— À d'autres... Enfin, ce n'était qu'une simple curiosité de ma part. Je me disais que vous auriez pu faire comme pour Horace Hansen. C'était nettement plus discret.

— Horace Hansen est mort d'une crise cardiaque, rappela Macaire.

— Une crise cardiaque ! répéta Wagner qui semblait trouver cette réponse piquante.

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir, s'agaça alors Macaire.

— Ne me servez pas votre numéro de grand naïf ! dit Wagner. Je sais que vous êtes très doué pour cacher votre jeu. Vous avez tué Horace Hansen ! Vous avez utilisé la fiole de poison, la première fiole que je vous avais remise. La crise cardiaque dans les douze heures, totalement indétectable, le crime parfait. Vous avez commis sur le père le crime parfait. Par contre, le fils, c'était une boucherie.

— Mais enfin, je n'y suis pour rien, Wagner ! Si j'avais dû dézinguer quelqu'un, ça aurait été Tarnogol !

Wagner eut un petit rire.

— Je suis au courant de ça aussi, Macaire. Ne me prenez pas pour un imbécile.

— Au courant de quoi ?

— Que votre cousin Jean-Bénédict était Sinior Tarnogol.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— Allons, Macaire, pas à moi. Je sais que Tarnogol n'a jamais

existé : c'était une pure création de Jean-Bénédict Hansen. C'est lui qui incarnait Tarnogol depuis toujours !

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? balbutia Macaire.

Face à l'incrédulité de son interlocuteur, Wagner comprit alors que ce dernier n'était au courant de rien.

— La police ne vous a rien dit ? s'étonna Wagner. Il y avait, dans la suite de Jean-Bénédict, un visage en silicone : celui de Tarnogol. Tarnogol n'a jamais existé ! Tout cela n'était qu'une magistrale imposture.

Macaire dévisagea Wagner : il se demanda un instant si ce dernier n'était pas envoyé par la police pour prêcher le faux et lui tirer les vers du nez sur ce qu'il savait sur le meurtre de Jean-Bénédict.

— Je ne crois pas un mot de ce que vous me racontez, Wagner. J'ai passé quinze ans avec Tarnogol, croyez-moi, il a bel et bien existé. Et puis, si ce que vous dites est vrai, pourquoi la police n'aurait-elle pas parlé de tout cela ?

Wagner n'insista pas. Il se leva et tendit une main amicale à Macaire :

— Je ne suis pas venu vous chercher des poux. Je voulais surtout vous présenter mes excuses pour la façon dont j'ai pu agir avec vous en décembre : vous avez beaucoup plus de cran que je ne le pensais. Sachez que si vous avez besoin de la P-30 un jour, pour quoi que ce soit, nous serons toujours là pour vous.

À ces mots, Wagner sortit de sa poche un petit paquet qu'il tendit à Macaire. Comme celui-ci se contentait de contempler l'objet, Wagner lui dit :

— C'est un cadeau, ouvrez-le.

Macaire s'exécuta et défit l'emballage, dévoilant une petite boîte à musique en bois, que l'on actionnait en faisant tourner une petite manivelle. Sur le fronton, il était gravé : *Le Lac des cygnes, Acte II, Scène 10*.

— Si un jour vous avez besoin de moi, dit Wagner avant de s'en aller, faites sonner la boîte à musique. J'accourrai.

*

Dans son boudoir, deux mois plus tard, Macaire ressassait sa dernière conversation avec Wagner. Depuis ce jour, sa présidence avait un goût amer. La sensation grisante de son pouvoir avait été gâchée : est-ce que la P-30 avait orchestré la mort de Jean-Bénédict et Horace Hansen ? Était-il mêlé, même indirectement, à un terrible complot ? Était-il assis sur un trône sanglant ? Il ne savait plus que

croire. Tout cela le tracassait. Il ne dormait plus du sommeil du juste. Comme s'il avait quelque chose à se reprocher.

Il regagna sa chambre pour se préparer, puis il quitta la maison pour rejoindre la banque. Terriblement en retard. Il inventerait une excuse. Lorsque sa voiture passa le portail de la propriété, il était 9 heures 30.

Il était 9 heures 30. Sagamore jugea que c'était une heure décente pour une visite impromptue et appuya sur la sonnette de l'interphone de l'hôtel particulier de la rue des Granges, au cœur de la vieille-ville de Genève. Après que le policier eut décliné son identité, la porte cochère en bois massif s'ouvrit et il pénétra dans une cour intérieure, tenant à la main le sac emporté depuis le siège de la Police judiciaire.

Au bout de la cour, la porte principale de l'hôtel particulier. C'est une employée de maison qui accueillit le lieutenant. Celui-ci, présentant son badge d'inspecteur, répéta ce qu'il avait dit à l'interphone :

— Lieutenant Sagamore, brigade criminelle. Je viens voir Charlotte Hansen.

L'employée répondit par un signe respectueux de la tête et entraîna le policier à sa suite. Ils traversèrent un long couloir : le sol était en marbre blanc, les murs couverts de tissus précieux. Sagamore avait beau être venu à plusieurs reprises chez les Hansen, il était, chaque fois, impressionné par la décoration luxueuse de leur intérieur. Le salon dans lequel il fut installé ressemblait à un musée. L'employée lui proposa un thé ou un café – il déclina poliment –, puis le laissa seul pour aller prévenir Madame.

Sagamore était venu trouver Charlotte Hansen pour lui révéler ce qu'il avait découvert à propos de son mari. C'était la décision qu'il avait prise le matin même à l'aube. Il avait considéré que c'était le meilleur moyen pour donner un nouvel élan à l'enquête. Car si c'était bien Jean-Bénédict qui avait incarné Tarnogol pendant quinze ans, Sagamore envisageait mal qu'il ait pu le faire à l'insu de sa femme. Elle était peut-être même sa complice. Il savait que la réaction de Charlotte Hansen face à cette révélation trahirait la vérité. Il était donc temps d'abattre sa carte maîtresse.

La porte du salon s'ouvrit et Charlotte Hansen apparut. Il y avait quelque temps que Sagamore ne l'avait pas revue et elle lui sembla amaigrie.

— Bonjour, lieutenant, dit-elle en serrant vigoureusement la main du policier. Avez-vous du nouveau sur la mort de mon mari ?

Ils s'assirent dans deux fauteuils face à face et, après un rapide

point sur l'enquête, Sagamore décida de se jeter à l'eau.

— Madame Hansen, dit-il d'un ton grave, je me demande si vous connaissiez vraiment votre mari...

— Comment ça ? s'inquiéta Charlotte Hansen.

Pour toute réponse, Sagamore sortit de son sac le visage en silicone avec lequel il recouvrit le sien. La réaction d'effarement de Charlotte fut à la hauteur de celle de Cristina la veille.

— Tarnogol, murmura-t-elle épouvantée. Qu'est-ce... qu'est-ce que cela signifie ?

Sagamore retira le masque.

— Nous avons retrouvé ceci dans la chambre d'hôtel de votre mari, au Palace de Verbier. Nous avons de bonnes raisons de croire que Tarnogol et lui ne faisaient qu'un. Qu'il a inventé et joué ce personnage pendant toutes ces années. Qu'il a trompé tout le monde, y compris vous, visiblement.

Charlotte resta sidérée quelques instants. Puis elle réagit au choc en mettant en doute les affirmations du policier à qui elle assura qu'il se trompait. Sagamore lui raconta alors l'hôtel particulier de la rue Saint-Léger acheté par une société-écran dont le détenteur était Jean-Bénédict Hansen. Charlotte, qui tombait des nues, ne pouvait s'empêcher de rejeter toutes les allégations. Pour appuyer ses dires, Sagamore lui montra alors les documents bancaires apportés avec lui. Il étala ensuite divers objets contenus dans des sacs en plastique transparent : des cartes de visite, certaines au nom de Jean-Bénédict Hansen, d'autres au nom de Sinior Tarnogol, une chemise brodée aux initiales *JBH*, un briquet, des cigares, une bouteille de parfum.

— Reconnaissez-vous tout ceci ?

— Oui, affirma Charlotte Hansen. C'est le parfum qu'utilisait mon mari, les cigares qu'il fumait, une de ses chemises, son briquet – je le reconnais, c'est un Dupont auquel il tenait beaucoup. Si vous avez retrouvé ceci dans sa chambre d'hôtel, c'est parfaitement normal.

— Nous avons retrouvé ces objets dans l'hôtel particulier du 10 rue Saint-Léger, indiqua alors Sagamore. Madame Hansen, cet hôtel particulier se trouve à quelques minutes à pied d'ici, et la banque est à deux pas également. Vous avouerez que c'est tout de même très pratique. Votre mari pouvait passer d'un lieu à un autre, sous une autre apparence, sans que personne ne se doute de rien.

Sa visite terminée, Sagamore retourna à sa voiture banalisée, garée sur la place du Mézel. Sur le siège passager, Cristina l'attendait. Elle s'était fait porter malade à la banque le matin même, pour pouvoir travailler sur l'enquête.

— Alors ? demanda-t-elle à son collègue qui s'installa à la place

du conducteur.

— Alors, on attend de voir comment elle réagira, répondit-il en fixant la porte cochère de l'hôtel particulier des Hansen à quelques dizaines de mètres de là.

Chapitre 55.

Confidences

Ce même jour, en fin d'après-midi, dans la maison des Ebezner, à Cologny.

Arma faisait les cent pas devant la porte du boudoir, sous prétexte de nettoyer le sol, essayant par tous les moyens d'écouter la conversation qui se tenait à l'intérieur de la pièce. Mais à son grand dam, elle n'entendait rien. Tout ce qu'elle savait, c'est que cela avait un lien avec le meurtre du cousin de Moussieu.

Médème Hansen était venue à la maison un peu plus tôt, toute nerveuse. Tremblante. Elle ne semblait pas dans un état normal. Moussieu l'avait immédiatement entraînée dans le boudoir et ils s'y étaient enfermés. Cela devait être sérieux. Moussieu n'avait jamais reçu personne dans le boudoir.

À l'intérieur de la pièce, Macaire et Charlotte chuchotaient, conscients de la gravité de la situation.

— Comment Jean-Béné aurait-il pu être Tarnogol ? répétait Macaire qui ne pouvait pas y croire. C'est impossible, je les ai vus ensemble.

— Souvent ?

Cette question ébranla la certitude de Macaire. À bien y réfléchir, il se rendit compte qu'au fil des quinze dernières années, rares avaient été les occasions de les voir tous les deux ensemble.

— Tarnogol était peu à la banque, indiqua Macaire. Il semblait toujours aller et venir, ce qui s'explique clairement aujourd'hui. Mais il y avait les Conseils de la banque. Jean-Béné et Tarnogol y siégeaient tous les deux, comment auraient-ils pu être une seule et même personne ? Est-ce que Jean-Béné avait un complice, quelqu'un qui prenait l'apparence de Tarnogol à ses côtés ?

— Alors, tu crois que c'est vraiment Jean-Béné qui a tout

inventé ?

— Je n'en sais rien, confia Macaire. Au vu de ce que t'a montré la police, j'aimerais beaucoup avoir des éléments pour prouver le contraire. Malheureusement, il n'y a plus aucun membre du Conseil vivant aujourd'hui qui puisse nous aider à y voir plus clair.

Il y eut un instant de silence inquiet. Puis Macaire demanda à Charlotte :

— Tu as pris l'agenda de Jean-Béné ?

D'un geste nerveux, elle sortit un carnet en cuir de son sac à main. Macaire l'ouvrit à la semaine qui avait précédé le Grand Week-end.

— Pendant la nuit du lundi 10 au mardi 11 décembre, j'ai vu Tarnogol, expliqua-t-il. J'étais chez lui, sur le coup de 3 heures du matin, au retour de Bâle où j'étais allé lui rendre un service.

Macaire plaça son doigt sur la case correspondante dans l'agenda :

— Il est inscrit qu'il était à Zurich. Je me souviens bien de ce lundi. Le jour où tout ce merdier a commencé. Je me rappelle qu'il était parti de la banque pour un soi-disant rendez-vous à Zurich. Et voilà que, peu après, Tarnogol débarque dans mon bureau, sous prétexte de venir voir Levovitch, et me demande d'aller lui chercher une enveloppe à Bâle.

— Ce serait donc Jean-Bénédict qui se serait rapidement changé ?

— Tu me dis que l'hôtel particulier du 10 rue Saint-Léger lui appartenait...

— C'est ce que la police a découvert. Il ne m'en a jamais parlé.

— Il avait tout le temps de quitter la banque en tant que Jean-Bénédict, de changer d'apparence rue Saint-Léger et revenir sous les traits de Tarnogol. Il y a moins de dix minutes de marche entre les deux endroits... Et donc cette nuit-là, en rentrant de Bâle, croyant être avec Tarnogol, j'étais avec Jean-Béné...

— Et moi je le croyais à Zurich, murmura Charlotte.

Macaire était sous le choc. L'agenda de Jean-Bénédict toujours ouvert, il fit glisser son doigt sur le mardi 11 décembre où il était inscrit : *dîner chez Macaire*. Il confia alors :

— Ce mardi soir, Jean-Béné et moi avons échafaudé tous les deux, dans ma salle à manger, un plan qui visait à neutraliser Tarnogol le soir du jeudi 13 décembre.

— *Neutraliser Tarnogol ?* s'étrangla Charlotte. Que veux-tu dire ?

— Après le dîner de l'Association des banquiers, expliqua Macaire, nous devions marcher ensemble sur le quai, désert et sombre à ce moment de l'année. Jean-Béné, au volant de sa voiture, aurait dû feindre de ne pas nous voir et j'aurais évité l'accident à Tarnogol en le

tirant contre moi. Il m'en aurait été redevable et m'aurait élu président.

Charlotte dévisagea Macaire avec un regard inquiet.

— Et que s'est-il passé ce soir-là ?

— Pour une raison mystérieuse Tarnogol n'a pas assisté au dîner de l'Association des banquiers genevois. Quelle coïncidence, non ? Comme s'il était au courant de notre plan !

— C'était le soir où Anastasia s'est fait renverser par Jean-Bénédict, comprit Charlotte. J'étais à un concert d'orgue avec ma sœur et Jean-Béné était soi-disant malade comme un chien.

— Il n'était pas malade du tout, révéla Macaire. À quelle heure es-tu partie pour ton concert ?

— Tôt, car nous avons dîné avec ma sœur avant le spectacle.

— Aussitôt que tu es partie, Jean-Béné s'est rendu à l'Hôtel des Bergues déguisé en Tarnogol. Je l'ai croisé en arrivant là-bas, il est passé devant moi, subitement malade et s'étant fait remplacer par Lev Levovitch. Quand j'y repense aujourd'hui, je comprends que ce n'était pas un hasard. Après avoir quitté les Bergues en Tarnogol, Jean-Béné s'est caché dans sa voiture sur le quai des Bergues, où il a repris son apparence normale, et il a attendu, comme nous l'avions prévu dans notre plan.

— Mais pourquoi ?

— D'une part pour que je le voie à la fin du dîner, et que je ne puisse pas me douter de son secret. Il aurait fait l'imbécile, m'aurait demandé où était Tarnogol. Mais je crois qu'il a attendu car il avait une idée derrière la tête : se débarrasser de Levovitch.

— Levovitch ?

— Je pense que Jean-Béné alias Tarnogol avait demandé à Levovitch de le remplacer au dîner pour une raison bien précise. Il se doutait que ce dernier, après la soirée, irait sans doute faire quelques pas sur le quai pour se dégourdir les jambes. Ça n'a pas manqué. Lorsque Jean-Béné nous a vus, lui et moi, devant l'hôtel, il n'a pas hésité une seconde : il a voulu foncer. Il voulait éliminer Levovitch. C'était le crime parfait : il n'y avait aucun témoin. Et si on l'interrogeait, il avait un alibi solide que tu aurais confirmé : il avait passé la soirée malade au fond de son lit. À moi, il m'aurait assuré avoir cru que c'était Tarnogol et n'avoir fait qu'exécuter le scénario que j'avais orchestré : je n'aurais donc rien pu dire car j'étais mouillé jusqu'au cou. Mais ses plans ont été contrariés : Anastasia est passée devant sa voiture au moment où il s'engageait sur le quai et s'est fait renverser.

— Mais pourquoi aurait-il voulu tuer Levovitch ?

— Pour devenir président de la banque. Jean-Béné avait déjà les pleins pouvoirs à la banque puisqu'il était doublement membre du

Conseil, même triplement avec son père. Il avait sûrement un plan pour détourner les dernières volontés de mon père et prendre officiellement le contrôle de la banque. Mais il ne pouvait pas faire un coup d'État avec Levovitch face à lui. Levovitch a toujours été trop puissant.

Sous le coup de ces explications, Charlotte Hansen perdit ses couleurs et resta muette un long moment.

— Je ne peux pas le croire, murmura-t-elle.

Macaire enfonça alors le clou :

— Ce fameux soir du 13 décembre, après l'accident, tu nous as rejoints à l'hôpital puis nous sommes tous venus ici, tu te souviens ?

— Oui, absolument.

— Comment t'es-tu rendue à l'hôpital ?

— J'ai pris la voiture de ma sœur. Elle était garée juste à côté du Victoria Hall. Je voulais arriver à l'hôpital rapidement, elle m'a laissé ses clefs et nous sommes convenues que je la lui ramènerais le lendemain.

— Donc, au moment de partir de chez moi, cette nuit-là, Jean-Béné était dans sa voiture et toi dans la voiture de ta sœur. Vous êtes-vous suivis ?

— Je ne sais plus... pourquoi cette question ?

— Parce que, immédiatement après votre départ, Tarnogol est apparu devant mon portail pour me parler. Lui qui était soi-disant malade, il semblait soudain frais comme un gardon. Puis, de tout le week-end, au Palace de Verbier, je n'ai jamais vu Jean-Béné et Tarnogol ensemble, jusqu'au moment du dernier Conseil, le samedi en fin d'après-midi. Depuis le début, c'est Jean-Béné qui était à la manœuvre.

Lorsque Charlotte Hansen repartit de chez Macaire, elle était encore plus abasourdie qu'à son arrivée. En quittant la propriété au volant de sa voiture – qui cala plusieurs fois, révélant sa nervosité –, elle ne remarqua pas le véhicule de police banalisé, discrètement garé sur le chemin de Ruth, qui l'avait suivie tout au long de sa journée.

Dans son boudoir, Macaire était atterré. Il repensait à sa dernière conversation avec Wagner, en février : ce dernier n'avait pas menti à propos de Jean-Bénédict.

Il attrapa la boîte à musique devant lui et la contempla. « Si un jour vous avez besoin de moi, faites sonner la boîte à musique », avait dit Wagner. Macaire prit la petite manivelle entre ses doigts et la fit tourner.

Au fil des tours, alors que dans un concert des notes métalliques retentit la célèbre mélodie de l'Acte II Scène 10 du *Lac des cygnes*, un

morceau de papier sortit lentement d'entre le rouleau de dents du mécanisme musical. On y lisait un numéro de téléphone.

Macaire songea qu'il était temps de demander de l'aide.

À ce même instant, à Corfou, sous le soleil de la fin de l'après-midi, Anastasia et Lev se baignaient dans les eaux turquoises de la mer Ionienne.

Anastasia resta un moment à contempler la crique et le village qui se dressait au loin, le long des falaises. Elle semblait pensive. Lev la rejoignit et la prit dans ses bras noueux.

— Est-ce que tout va bien ? lui demanda-t-il. Je t'ai trouvée bien silencieuse aujourd'hui.

— Tout va bien, assura-t-elle.

— Est-ce que c'est à cause de notre discussion d'hier ? Si vraiment tu ne veux pas que je reprenne le bureau d'Athènes, j'y renoncerai.

— Ne t'inquiète pas, tout va bien, je te le promets.

Elle l'embrassa pour qu'il ne parle plus.

Ce qui la tracassait, c'était lui. Elle sentait bien qu'il lui cachait quelque chose. Elle ne pouvait pas s'empêcher de penser à son pistolet, son pistolet doré, qu'elle avait mis dans son sac, à Genève, et qu'elle n'avait pas retrouvé en arrivant à Corfou. La seule personne à avoir eu accès à ce sac avait été Lev, dans sa suite du Palace.

Elle n'avait jamais osé lui en parler. Au fond, elle ne voulait pas savoir. Car chaque fois qu'elle pensait à ce pistolet doré, elle repensait à ce qui s'était passé quatre mois plus tôt, au Palace de Verbier, lorsque Jean-Bénédict était venu menacer Macaire dans sa chambre pour s'emparer de la présidence de la banque et qu'elle avait ensuite découvert la vérité à propos de Sinior Tarnogol.

Chapitre 56.

Sous surveillance

Début du mois de mai. Dans la chaleur du milieu de l'après-midi, Anastasia flânait seule dans le centre historique de Corfou. Lev était absent pour la journée. Depuis qu'il avait accepté de prendre la direction du bureau athénien de la Banque Ebezner, un mois plus tôt, Lev quittait Corfou tous les mardis matin, à la première heure, et rentrait pour le dîner. Ce mardi-là, à la demande de Macaire, Lev s'était rendu à Genève pour faire un point sur la situation.

À mille cinq cents kilomètres de là, à Genève, baignée par un généreux soleil de printemps.

Sur la terrasse du *Red Ox Steak House*, boulevard des Tranchées, Macaire et Lev achevaient de déjeuner. Ils étaient les derniers clients : ils étaient arrivés tard, car Macaire n'avait pas voulu renoncer à sa séance hebdomadaire chez le docteur Kazan, et il avait choisi ce restaurant justement parce qu'il se trouvait à côté du cabinet de son psychanalyste.

— Je suis vraiment content que tu te plaises à Athènes, dit Macaire à Lev. Et la ville est agréable, non ?

— Très. Je m'y sens bien.

— Où habites-tu exactement ?

— Dans le quartier de Kolonaki, au flanc du Lycabette. Pas loin du centre-ville.

Macaire lui adressa un regard faussement complice. Lev regarda l'heure :

— Il faut que je file bientôt prendre mon avion, dit-il, à moins que tu n'aies encore quelque chose à voir.

— Non, je crois que nous avons fait le tour. Merci d'être venu

jusqu'ici.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main et Lev s'en alla.

Macaire quitta le restaurant à son tour, mais au lieu de se diriger vers la banque, il remonta la rue de l'Athénée jusqu'au parc Bertrand puis s'assit sur un banc de l'une des allées, ainsi que le lui avait indiqué Wagner. Ce dernier surgit quelques minutes plus tard et prit place à côté de lui. Ils firent comme s'ils ne se connaissaient pas, Wagner se plongeant dans le journal qu'il avait emporté avec lui.

— J'ai glissé le boîtier dans sa sacoche, murmura Macaire.

— Il ne vous a pas remarqué ?

— Il était aux toilettes.

Wagner eut un sourire satisfait.

— D'ici quelques heures, nous saurons exactement si Levovitch est à Athènes et si Anastasia est avec lui.

— Merci de votre aide, Wagner.

— La P-30 vous devait bien ça, Macaire.

*

Ce soir-là, à Corfou, alors que le soleil était en train de se coucher, Lev et Anastasia buvaient un verre de vin sur leur terrasse, en admirant le coucher de soleil. Une employée allumait des dizaines de bougies autour d'eux, le dîner allait bientôt être servi.

Les deux amants étaient trop absorbés l'un par l'autre pour remarquer, à quelques dizaines de mètres de là, l'homme qui les observait, depuis les grands rochers surplombant la maison, et qui les photographia au téléobjectif.

Au même instant, à Cologny. Dans la maison des Ebezner, Arma terminait de préparer le dîner.

— Vous avez faim, Moussieu ? demanda-t-elle à son patron qui débouchait une bouteille de vin.

Il remplit deux verres et en tendit un à Arma.

— J'ai faim, répondit-il, mais je n'ai pas envie de dîner seul. Voudriez-vous m'accompagner ?

Arma, surprise par cette proposition, resta d'abord muette. Puis, se ressaisissant, elle se confondit en « merci boucou » et se dirigea vers le vaisselier pour ajouter un couvert à table.

— Allons, Arma, lui dit alors Macaire, vous avez assez travaillé pour aujourd'hui. Je vous emmène dîner dehors. *Le Lion d'Or*, ça vous dit ?

— C'est trop chic pour moi, s'inquiéta aussitôt Arma. Je suis en tablier.

— Mais non, vous êtes très bien, vous verrez.

— Je ne peux pas aller dîner comme ça, insista-t-elle. Je vous accompagnerai une autre fois.

— Pourquoi n'iriez-vous pas vous servir dans la penderie d'Anastasia. Toutes ses affaires y sont encore. Vous faites à peu près la même taille, non ? Servez-vous de tout ce que vous voulez. Et prenez votre temps, je ne suis pas pressé.

Arma obéit et monta à l'étage. Elle s'introduisit dans la grande salle de bains conjugale où tout était resté à sa place. Elle se maquilla, puis se coiffa. Elle choisit ensuite une robe dans la penderie, quelque chose de simple et d'élégant. Elle dénicha une paire de chaussures assortie, des talons mais pas trop hauts. Lorsqu'elle trouva le courage de se regarder dans le miroir, elle eut d'abord peur d'être ridicule. Mais pas du tout. Elle était même très *jolie*.

— Wahou, Arma ! s'exclama Macaire venu regarder par l'entrebâillement de la porte.

Elle rougit comme une tomate.

— Vous êtes sûr que ça va, Moussieu ?

— Vous êtes... stupéfiante.

Son cœur battait à tout rompre. Émue de ce moment, elle suivit, solennelle, son patron, qui la conduisit à bord de sa voiture de sport jusqu'au restaurant, au centre de Cognac, lui ouvrant la porte avec galanterie.

On les installa à une table sur la terrasse, l'une des plus belles vues de Genève.

— Alors c'est ici que vous veniez souvent avec Médème ? dit Arma en observant le panorama.

— Oui, acquiesça Macaire.

Arma regretta aussitôt d'avoir mentionné Médème. Vite, changer de sujet !

— Je n'ai jamais vu un endroit aussi beau, ajouta-t-elle.

Elle sourit à Macaire qui lui rendit son sourire.

Arma passa le portail ouvert et découvrit l'immense demeure qui se dressait au bout du chemin. Elle n'était encore jamais venue à Cologny jusqu'à ce jour, encore moins au chemin de Ruth. En chemin, elle avait été très impressionnée par la taille et le style des maisons qu'elle avait pu observer.

Elle sonna à la porte, une très belle jeune femme l'accueillit en lui souriant. C'était Anastasia.

— Bonjour, Médème, se présenta timidement Arma. Je viens pour l'annonce.

— Entrez donc. Nous vous attendions.

Arma fut conduite au salon. Elle se trouva gênée d'être assise sur un aussi beau canapé. Un homme entra à son tour, Arma le trouva magnifique.

— Voici mon mari, Macaire, dit Anastasia.

— Bonjour, Moussieu, le salua Arma, impressionnée. Je m'appelle Arma.

— Merci d'être venue, Arma, sourit Macaire. L'agence de placement nous a dit que vous étiez une perle rare. Nous venons d'emménager dans cette maison et nous avons besoin de quelqu'un à plein temps pour en prendre soin. Vous êtes jeune, mais vous avez de solides références. Seriez-vous prête à faire un essai ?

— Ce serait un honneur, Moussieu, répondit Arma.

*

Dix ans plus tard, Arma n'en revenait pas d'être assise face à Moussieu dans ce restaurant dont elle avait si souvent entendu parler. Elle s'émerveilla des plats qu'on lui servit ce soir-là, du vin, du chariot de desserts. Elle voulait que ce moment ne se termine jamais, mais quand il fut l'heure de partir, Macaire lui dit :

— Merci, Arma.

— Pour ce soir ? s'étonna-t-elle.

— Pour tout.

Il la raccompagna chez elle, dans le quartier des Eaux-Vives, et l'escorta jusqu'à l'entrée de son immeuble, à l'angle de la rue de Montchoisy et de la rue des Vollandes. Elle rentra dans son appartement en frissonnant. Il rentra chez lui en souriant.

De retour à Cologny, Macaire passa un moment dans son

boudoir. Il fuma un cigare, pensif. Soudain, le téléphone de la maison sonna. Il était pourtant tard. Il décrocha et à l'autre bout du fil, il entendit une mélodie reconnaissable entre mille : le *Lac des cygnes*. C'était Wagner.

Sans perdre une seconde, Macaire monta dans sa voiture et se dirigea jusqu'à la cabine téléphonique du centre de Cologny. Il composa le numéro caché dans la boîte à musique. Au bout d'une sonnerie, Wagner décrocha.

— Je suis à Corfou, dit-il à Macaire. Je les ai retrouvés.

— À Corfou ? Anastasia et Lev sont ensemble à Corfou ?

— Oui. J'ai fait des photos. Je vous les transmettrai.

Macaire raccrocha, le cœur battant. La lettre anonyme disait donc vrai : Anastasia l'avait quitté pour Lev. Il sentit la rage monter en lui.

L'heure de la vengeance avait sonné.

Et il savait exactement ce qu'il allait faire.

Chapitre 57.

À Genève (3/5)

Lorsque Sagamore regagna son bureau, Scarlett et moi avions eu le temps de tout photographier. Nous étions assis bien sagement, comme deux enfants qui venaient de commettre une bêtise.

— Pardonnez cette interruption, dit Sagamore, une petite urgence à régler.

— Nous le comprenons parfaitement, le rassura Scarlett.

— Où en étions-nous ?

— Vous nous parliez de votre enquête qui n'avancait pas, vos doutes, la pression de vos supérieurs...

Il remarqua que nous tenions, ouvert devant nous, un grand cliché d'un tableau blanc sur lequel avait été reconstituée toute l'enquête.

— J'ai gardé ce tableau ainsi pendant presque deux ans, nous dit Sagamore. Avant de le démonter, j'ai pris cette photo pour me rappeler tout ce que j'y avais mis.

Scarlett et moi avions minutieusement fixé chaque élément de ce tableau, ce qui allait se révéler fort utile pour la suite des événements.

— Qu'est-ce que c'est que cette bague ? demanda alors Scarlett en désignant sur l'image du tableau, une photo d'un bijou qui ressemblait à un saphir.

— À l'époque, ça a été l'une des clés dans l'avancée de mon enquête. Comme je vous le disais, pendant quatre mois, c'était l'impasse totale. Mais voilà que, mi-avril, nous sommes tombés sur cette bague. C'est Cristina qui l'a trouvée.

Chapitre 58.

Adieu Levovitch

En arrivant à la banque, ce matin-là, Macaire ne s'était pas senti aussi serein depuis longtemps. Depuis la mort de Jean-Bénédict, malgré son accession à la présidence, il avait l'impression que tout lui échappait. Il avait été ballotté par la succession des événements : la disparition d'Anastasia, la lettre anonyme qui lui révélait qu'elle le trompait avec Levovitch, puis Tarnogol qui était une machination de Jean-Bénédict. Il en avait été tellement ébranlé qu'il avait perdu le sommeil et l'appétit. Il s'était posé mille questions, il avait rejoué le film de ces quinze dernières années, s'efforçant de convoquer ses souvenirs les plus lointains, et comprendre comment toute cette mascarade avait été possible.

Il avait imaginé les théories les plus improbables. Il en était même venu à se demander si Anastasia et Jean-Bénédict n'avaient pas été amants depuis tout ce temps, et si, quinze ans plus tôt, ils n'avaient pas tous les deux monté une affreuse machination : sous les traits de Tarnogol, Jean-Bénédict lui aurait échangé ses actions contre l'amour d'Anastasia, et lui, comme un idiot, s'était laissé complètement avoir. Anastasia, dans la combine, avait fait semblant de tomber folle amoureuse de lui et Jean-Bénédict avait récupéré les actions. Par amour ? Pour de l'argent ? Les dividendes touchés par Tarnogol chaque année étaient colossaux ! La banque faisait des centaines de millions de francs de bénéfice annuel, dont une grande partie était redistribuée ensuite aux quatre membres du Conseil ! Jean-Bénédict avait-il promis une partie du butin à Anastasia ?

Pendant toutes ces semaines, Macaire s'était torturé l'esprit. Il s'était senti comme un pantin. Mais depuis la veille au soir, depuis son appel à Wagner, il avait l'impression que la roue tournait enfin : il s'apprêtait à reprendre le contrôle de la situation. Il avait localisé

Anastasia et, surtout, il avait eu la confirmation qu'elle s'était enfuie avec Levovitch. La lettre anonyme disait vrai. Il se demanda qui pouvait être au courant. Et qui lui avait envoyé ce courrier. Peu lui importait, au fond. Ce qui comptait à présent, c'était sa vengeance. Macaire allait enfin pouvoir concentrer sa rage.

Levovitch l'avait sous-estimé. Il l'avait pris pour un idiot. Il se moquait de lui depuis des mois : il n'avait pas quitté Genève parce qu'il avait besoin de recul, il ne s'était pas installé à Athènes. Il vivait dans une maison du bord de mer à Corfou où il roucoulait avec sa femme à lui ! Levovitch avait tout prévu depuis le début : il avait refusé la présidence pour mieux s'enfuir avec Anastasia. Était-il de mèche avec Jean-Bénédict ? Était-ce un trio maléfique ? Avaient-ils éliminé Jean-Bénédict ?

Macaire s'efforçait de ne pas trop prolonger ses ruminations. Se concentrer sur ce qui était à sa portée : détruire Levovitch, salir son nom et sa réputation.

Ce matin-là, Macaire mit froidement à exécution son plan baptisé *Opération « Adieu Levovitch »*. Son idée était assez simple : d'après ce que lui avait raconté Charlotte, la police avait la certitude que Jean-Bénédict alias Tarnogol avait bénéficié d'une complicité au sein de la banque. Il n'aurait pas pu orchestrer cette imposture seul, ne serait-ce que pour se dédoubler pendant les séances du Conseil. Macaire allait donc faire de Levovitch le complice de Jean-Bénédict. Grâce à son stratagème, Levovitch serait immédiatement accusé. La police irait l'alpagner fissa dans sa maison de rêve à Corfou. Extradé les menottes aux poignets. La chute ! Désormais, la première page des journaux pour Levovitch, ce ne serait plus en compagnie du président de la République française, mais débarquant d'un fourgon cellulaire au Palais de justice de Genève. On lui collerait peut-être le meurtre de Jean-Bénédict sur le dos, qui sait ! Levovitch condamné à perpétuité, et Anastasia, désormais seule, qui reviendrait en rampant lui demander pardon.

À la banque, il attendit patiemment que Cristina s'absente de son bureau pour sa pause habituelle du matin. Aussitôt que la voie fut libre, Macaire descendit d'un étage, sans se faire voir. Il se glissa jusque dans le bureau de Levovitch qui, malgré son départ en Grèce, était resté tel quel pour le moment. Il ouvrit l'un des tiroirs de sa table de travail et il y glissa les deux pièces à conviction qui accableraient Levovitch : le mouchoir brodé au nom de Sinior Tarnogol, que Macaire avait subtilisé ce fameux soir où il était revenu de Bâle. À l'intérieur du mouchoir, Macaire avait dissimulé la bague de fiançailles rendue par Anastasia avant de s'enfuir. Cette bague était ce

qui avait scellé, quinze ans plus tôt, le pacte avec Tarnogol. C'est Tarnogol qui l'avait donnée à Macaire le soir de leur rencontre au Palace de Verbier, lui assurant que celle à qui il l'offrirait l'aimerait en retour. Et lui, tellement amoureux, tellement désespéré qu'il y avait cru. Il cacha le mouchoir entre une pile de dossiers et s'en alla rapidement.

Lorsque Cristina revint de sa pause, Macaire était au téléphone. La porte de son bureau était grande ouverte et elle entendit la conversation.

— J'en suis certain, Lev, dit Macaire dans le combiné qui sonnait en continu dans son oreille, je t'avais donné le dossier Stevens. Tu es sûr que tu ne l'as pas pris à Athènes avec toi ?...Bon... Je suis très embêté... D'accord, tiens-moi au courant...

Macaire raccrocha et soupira bruyamment, comme s'il était terriblement contrarié.

— Ça ne va pas ? ne put s'empêcher de demander Cristina.

— Levovitch a égaré un dossier client. C'est le problème quand on est sans cesse par monts et par vaux. Je lui avais confié des éléments très importants, impossible de mettre la main dessus. Il dit qu'ils ne sont pas dans son bureau d'Athènes.

— Et dans son bureau ici ? suggéra Cristina. Voulez-vous que je descende vite jeter un coup d'œil ?

— Ah tiens, je n'y avais pas pensé ! avoua Macaire. Je vais venir avec vous, ça sera plus simple.

Quelques instants plus tard, Macaire et Cristina retrouvaient le cinquième étage et leurs anciens bureaux. Ils entrèrent dans celui de Levovitch. Macaire s'attaqua aussitôt à l'armoire. Cristina se rabattit sur les tiroirs du bureau. Soudain, elle resta interdite. Macaire, qui l'observait, lui demanda :

— Tout va bien, Cristina ?

— Je ne sais pas.

Macaire buvait du petit-lait. Il s'approcha d'elle.

— Vous avez trouvé le dossier Stevens ?

— Non, dit-elle. J'ai trouvé ce mouchoir, avec une bague dedans.

— *Sinior Tarnogol* ? lut Macaire sur la broderie du mouchoir. Qu'est-ce que ça veut dire... Et cette bague ? Pourquoi Levovitch conserve-t-il un mouchoir et une bague de Tarnogol dans son bureau ?

— On dirait plutôt une bague de femme, fit remarquer Cristina en observant le diamètre de l'anneau. Et cette pierre est plutôt féminine. On dirait un saphir. Je ne me souviens pas d'avoir vu Tarnogol porter un saphir.

Macaire, sentant que sa combine ne prenait pas, voulut appuyer son mensonge.

— Pourtant, maintenant que je vois cette bague, je suis certain d'avoir vu Tarnogol la porter en pendentif, autour d'une chaîne en or. Je m'en souviens bien, j'étais chez lui et j'ai été marqué par ce bijou. C'est pour cela que je m'en souviens.

Cristina dévisagea son patron.

— Vous êtes allé chez Tarnogol ?

Macaire se mordit la langue : il venait d'en dire trop.

*

En fin de journée, ce même jour, au siège de la Police judiciaire, boulevard Carl-Vogt.

— Merci, monsieur Ebezner, de prendre le temps de venir, dit le lieutenant Sagamore en installant Macaire dans une salle d'interrogatoire. Veuillez me pardonner de vous recevoir dans un lieu aussi peu accueillant, mais nous n'avons pas de salle de réunion disponible.

— Ne vous en faites pas, lieutenant. C'est toujours intéressant de voir l'envers du décor. On se croirait dans une série policière.

Sagamore sourit.

— Donc vous avez trouvé une bague appartenant à Sinior Tarnogol dans le bureau de Lev Levovitch, à la banque, c'est bien cela ?

— Enfin, précisa Macaire, c'est ma secrétaire qui l'a trouvée. Nous cherchions un dossier dans le bureau et elle est tombée dessus. C'est d'ailleurs elle qui m'a suggéré de vous contacter.

— Oui, je lui ai parlé tout à l'heure. Elle m'a dit que vous avez reconnu le bijou, c'est exact ?

Macaire songea qu'il fallait la jouer finement pour se sortir de ce guêpier.

— Eh bien, je dois d'abord vous dire ici que Charlotte Hansen, la veuve de Jean-Bénédict Hansen, m'a informé il y a quelques semaines que son mari aurait incarné Sinior Tarnogol et que ce dernier n'aurait été qu'une immense supercherie.

— Oui, c'est ce que nous pensons, confirma Sagamore.

— Je ne vous cache pas que cette nouvelle m'a bouleversé. Notamment parce que j'étais très proche de mon cousin. Depuis, je n'ai eu de cesse de repenser à toutes les fois où j'ai passé du temps avec Tarnogol pour essayer d'assembler les pièces de ce puzzle. C'est pour ça que, lorsque j'ai vu ce bijou, j'ai aussitôt eu un flash.

— Vous avez reconnu ce bijou comme ayant été porté par Tarnogol, c'est cela ?

— Oui, exactement.

— Et où l'avez-vous vu avec ce bijou ? demanda Sagamore. À la banque ?

Macaire eut une hésitation. Il n'avait aucune envie de devoir expliquer à la police ce qu'il fabriquait chez Tarnogol. Mais il ne pouvait pas non plus changer la version qu'il avait donnée à Cristina : si Sagamore l'avait interrogée sur ce point, il fallait que leurs deux versions se recourent.

— J'ai vu cette bague portée par Tarnogol en pendentif un jour où j'avais dû me rendre chez lui. J'ai été étonné de ce bijou de femme qu'il conservait comme un talisman, c'est pour cela que je m'en souviens. Sur le moment, j'ai pensé qu'il s'agissait du souvenir d'un amour perdu, ou quelque chose du genre.

— À quelle occasion êtes-vous allé chez Tarnogol ? questionna Sagamore.

Macaire prit un air détaché :

— Il m'avait invité. Je n'ai pas le souvenir d'une occasion spéciale. C'était peu avant l'élection du nouveau président de la banque, j'imagine qu'il voulait s'entretenir avec les différents candidats potentiels.

— Monsieur Ebezner, dit alors Sagamore, pardonnez-moi de vous embêter avec cela, mais pourriez-vous me décrire en détail l'intérieur de l'hôtel particulier de Sinior Tarnogol ?

Macaire s'étonna de cette question. Il se demanda si c'était un test pour vérifier l'authenticité de ses dires. Sagamore avait certainement perquisitionné l'hôtel particulier de Tarnogol et connaissait donc la disposition des lieux. Il décida donc de faire un récit exact et détaillé :

— C'était un soir, nous avons dîné. Plutôt tard. Un buffet froid. Très élégant. Du saumon, du caviar, enfin des mets très fins, quoi. Tout était très classe.

— Les lieux, l'interrompit Sagamore, pouvez-vous me décrire les lieux ? Les mobiliers, les différentes pièces ?

— Je me souviens qu'en entrant on tombait directement sur un ascenseur et des immenses escaliers en marbre blanc. Je n'ai vu que le salon dans lequel Tarnogol m'a reçu. C'était au premier étage. Au moins trois salons en enfilade. Séparés par des parois amovibles. Celui où nous étions était magnifiquement tapissé. Je me souviens des canapés sur lesquels nous étions, très confortables, en velours bleu. Il y avait une table ronde près de la fenêtre sur laquelle était dressé le buffet. Une table genre Louis XVI. Enfin, Louis je-ne-sais-pas-combien, mais genre antiquité, quoi !

— Est-ce que quelque chose en particulier vous a frappé ? Par exemple un objet, un tableau, une œuvre d'art.

Macaire prit une seconde de réflexion, puis il dit :

— Il y avait un immense tableau sur l'un des murs, tout en longueur, qui représentait une vue de Saint-Petersbourg. Je me rappelle bien ce tableau car Tarnogol l'a longuement commenté, me racontant ses origines familiales.

Une fois que Macaire eut terminé sa déposition et quitté la salle d'interrogatoire, Sagamore rejoignit une pièce attenante depuis laquelle, grâce à une retransmission vidéo, Cristina avait pu assister à toute la scène.

— Alors, lui demanda Sagamore, tu en penses quoi ?

— Je n'en sais rien. Il a l'air de dire la vérité. Ou alors c'est un extraordinaire acteur. Mais je ne peux pas m'empêcher de me demander : et si c'était lui le complice de Jean-Bénédict Hansen ? Et si c'était lui qui avait incarné Tarnogol quand il devait se montrer en présence de Jean-Bénédict Hansen ? À présent qu'il sait que son cousin a été démasqué, il glisse des objets chez Levovitch pour se dédouaner. C'est quand même un heureux hasard qu'il m'ait demandé de fouiller les tiroirs du bureau et que je tombe sur cette bague et ce mouchoir. J'ai de la peine à croire à une coïncidence.

Sagamore acquiesça.

— Tu penses que sa description de l'hôtel particulier est exacte ?

— Difficile à dire, concéda Cristina.

Lors de la perquisition de l'hôtel particulier, après le meurtre, la police avait découvert des lieux vides. Le mobilier avait disparu, comme pour ne laisser aucune trace. Tout ce qu'on avait retrouvé, c'était un carton oublié au fond d'une armoire, contenant des effets appartenant à Jean-Bénédict Hansen. Un voisin avait indiqué que des camions de déménageurs avaient tout emporté le jeudi précédant le meurtre. Mais il avait été impossible de remonter jusqu'à la compagnie de déménagement.

Sagamore fit la moue.

— Nous manquons cruellement d'éléments concrets pour étayer les différentes thèses, dit-il.

— Si seulement on pouvait faire parler cette bague ! soupira Cristina en agitant un sac plastique contenant le bijou retrouvé dans le tiroir de Levovitch.

Sagamore trouva l'idée très bonne.

— Je connais quelqu'un qui peut nous aider ! s'écria-t-il soudain. Viens, en route !

Dix minutes plus tard, la voiture de police banalisée de

Sagamore se garait devant une petite bijouterie d'occasion du quartier des Pâquis. Malgré l'heure tardive, le magasin était encore ouvert. Le propriétaire, un certain Frank, était un original, au physique peu commode et qui avait été impliqué par le passé dans des affaires de recel de diamants. Il était depuis rentré dans le rang, servant occasionnellement d'indic à la police lorsque d'anciennes connaissances essayaient de lui refourguer un bijou volé.

Sagamore et Cristina entrèrent dans la boutique déserte et Frank les salua jovialement.

— Lieutenant, quel plaisir de vous voir ! Vous venez vous offrir une montre ?

— Je viens chercher des informations, répondit Sagamore, en déposant la bague sur le comptoir.

— Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Tu peux retrouver l'origine de cette bague ?

Frank eut un air dubitatif :

— À première vue, ça me semble difficile, lieutenant. Mais je veux bien regarder.

Frank se saisit du bijou et l'étudia au moyen d'une loupe.

— Ce n'est pas une bague de grande valeur, constata-t-il. Ce n'est pas un véritable saphir.

— Quoi d'autre ? demanda Sagamore.

Frank prit le temps d'observer attentivement la pierre. Il s'installa à sa table de travail, changea de loupe, passa la bague sous différentes sources de lumière, puis il dit :

— J'ai l'impression qu'il y a une inscription dans le sertissage, mais elle est cachée par la pierre.

— Tu arrives à lire quelque chose ?

— Non, il faudrait que je la dessertisse.

— Fais-le, ordonna Sagamore.

Frank s'exécuta. Il détacha la pierre de son arceau et il put lire ce qui avait été gravé à l'intérieur.

Kaham Bijoutier, Genève – 4560953

*

Kaham était un vieux bijoutier installé depuis des décennies rue Étienne-Dumont, au cœur de la vieille-ville de Genève.

Les heures d'ouverture de sa boutique étaient aléatoires et Sagamore dut patienter longuement avant que le commerçant ne se décide enfin à ouvrir son magasin. Les lieux étaient poussiéreux et sombres : en y pénétrant, Sagamore songea que le vieux Kaham ne devait plus vendre grand-chose depuis longtemps.

— Je suis le lieutenant Philippe Sagamore, se présenta le policier en montrant son badge.

— La police ? s'étonna le vieux en plissant des yeux.

— Oui. La brigade criminelle. J'enquête sur un meurtre.

Le vieux haussa les épaules sans que l'on sache si ça ne l'intéressait pas ou s'il n'avait pas compris. Sagamore lui montra la bague, dont la pierre n'était désormais plus fixée à son arceau.

— Vous voulez la réparer ? demanda Kaham.

— Non, répondit Sagamore, cette bague vient de chez vous ! J'ai besoin de savoir qui vous l'a achetée.

Étonnamment, la réponse à cette question fut particulièrement facile à trouver. Kaham, qui considérait que chacune de ses créations était unique, avait minutieusement numéroté chacune d'elles. La référence, associée au nom de l'acheteur, était reportée dans d'immenses livres de comptabilité qui s'étaient entassés au fil du temps. Après avoir remonté les années en égrenant ses interminables inventaires, Kaham posa soudain son doigt sur une ligne et poussa un cri victorieux. Il avait trouvé.

Sagamore se précipita pour lire l'inscription :

4560953 – bague en or avec zirkon bleu.
Acheteur : Sol Levovitch.

À ce même moment à Corfou. C'était la fin de matinée, Anastasia prenait un petit-déjeuner tardif sur la terrasse de la maison. En face d'elle, Levovitch lisait le journal. Il semblait heureux et insouciant. Elle n'osa pas lui parler de ce qui la tracassait de plus en plus. Elle ne cessait de repenser à ce qui s'était passé, quelques heures avant le meurtre, lorsqu'elle avait découvert que Tarnogol était une imposture.

Chapitre 59.

Sinior Tarnogol

Cinq mois plus tôt, samedi 15 décembre peu avant minuit, 4 heures avant le meurtre

Anastasia venait d'assister au chantage que Jean-Bénédict avait exercé sur Macaire : ce dernier devait lui céder la présidence, en échange de quoi Jean-Bénédict tairait que son cousin avait empoisonné la vodka utilisée pour les cocktails.

Elle retourna ensuite dans la chambre de Lev et, après lui avoir tout raconté, elle lui dit :

— Il n'y a qu'une personne qui puisse empêcher ça.

— Qui ?

— Tarnogol. Je vais aller lui parler.

— Maintenant ?

— Il a démissionné, il se sait menacé, il doit être en train de faire ses valises lui aussi. Je dois lui parler avant qu'il ne quitte l'hôtel. Macaire m'a dit qu'il était dans la chambre voisine.

— Tarnogol est dangereux, prévint Lev.

— Je le sais.

La réponse abrupte d'Anastasia surprit Lev.

— Laisse-moi t'accompagner, dit-il.

— Non, Lev. Ne te mêle pas de ça, s'il te plaît ! C'est entre Tarnogol et moi. Il... il m'a volé une partie de ma vie. C'est à cause de lui que j'ai épousé Macaire ! C'est à cause de lui que toi et moi...

Elle interrompit sa phrase. Elle n'avait pas envie d'en parler. Elle sortit dans le couloir et frappa à la porte voisine.

Lev, resté dans sa suite, sentit la panique le submerger. Pour la

première fois en quinze ans qu'il orchestrait cette imposture, son scénario parfaitement rodé était en train de lui échapper. Il n'avait pas d'autre choix que d'aller ouvrir cette porte. Il se précipita sur son balcon et enjamba la balustrade pour passer sur le balcon de la chambre voisine, celle de Tarnogol, dont la porte-fenêtre restait toujours entrouverte.

Anastasia, dans le couloir du sixième étage, tambourinait contre la porte. Aucune réponse. Elle se baissa alors : au bout de quelques instants, elle vit un rai de lumière, comme si quelqu'un venait de se réveiller et d'allumer.

Lev s'était débarrassé de ses vêtements en vitesse pour enfiler une robe de chambre lorsqu'il entendit la voix d'Anastasia percer à travers la cloison :

« Tarnogol, je sais que vous êtes là, ouvrez ! »

Lev attrapa le visage en silicone et l'enfila à la va-vite. Il tint la robe de chambre fermée en croisant ses bras pour masquer la différence entre le silicone et la peau du cou. C'était loin d'être parfait, il négligeait les règles élémentaires que lui avait enseignées son père. Mais il était au pied du mur. Il se dirigea vers la porte. Il savait au fond de lui que ce serait le moment de vérité.

La porte s'ouvrit et Anastasia trouva devant elle Tarnogol, vêtu d'une robe de chambre, visiblement tiré de son lit.

— Que se passe-t-il ? demanda Tarnogol.

— Il se passe qu'il faut qu'on parle, vous et moi, dit Anastasia.

Tarnogol s'écarta pour inviter Anastasia à entrer. Elle le dévisagea de son regard de lionne furieuse et, soudain, elle eut une brève vision : elle reconnaissait ces yeux. Elle se rappela ce qu'elle avait dit le matin même, à Genève, au lieutenant Sagamore : « *Les yeux ne trompent pas.* » Elle comprit soudain et se jeta sur lui.

Dans la suite 622, la suite voisine de celle de Tarnogol, Jean-Bénédict Hansen exultait : la banque était à lui. Il était en train de ranger les actions prises à Macaire dans le coffre-fort de la chambre lorsqu'il entendit du bruit de l'autre côté de la cloison. Il semblait y avoir du grabuge chez Tarnogol. Il perçut des cris de femme et un

choc contre le mur. Il se précipita sur le téléphone pour prévenir la sécurité de l'hôtel, puis il sortit dans le couloir pour voir ce qui se passait. La porte de la suite de Tarnogol était ouverte : une altercation avait lieu à l'intérieur. Il s'approcha lentement et découvrit à l'intérieur de la pièce une scène à laquelle il ne s'attendait pas. Anastasia était en train de secouer Lev par le col de sa robe de chambre. Par terre, sur la moquette, un masque en silicone qui ressemblait au visage de Tarnogol.

— Qu'est-ce que... murmura Jean-Bénédict.

Anastasia, se rendant compte de la présence du cousin Hansen, relâcha Lev. Celui-ci regarda, impuissant, Jean-Bénédict ramasser le visage en silicone.

— C'était toi ? dit-il, stupéfait. Pendant toutes ces années c'était toi ? Tarnogol était une imposture ?

Jean-Bénédict porta le masque à hauteur du visage de Lev qui resta pétrifié. Son secret était éventé.

— C'est incroyable, dit Jean-Bénédict avec une pointe d'admiration, c'est absolument incroyable !

Il s'avança encore vers eux, une lueur menaçante dans le regard. À cet instant, une armoire à glace de l'équipe de sécurité arriva à la porte de la chambre.

— Est-ce que tout va bien ? demanda-t-il. Un client s'est plaint d'avoir entendu des cris.

— Oh, tout va très bien, assura Jean-Bénédict, affichant un large sourire. Nous répétons une saynète. Avons-nous fait un peu trop de bruit ? Si c'est le cas, mille pardons.

Jean-Bénédict se dirigea vers l'agent de sécurité pour le rassurer d'un autre sourire et d'une tape sur l'épaule, avant de lui fermer la porte au nez. Il se retourna alors vers Lev et Anastasia et les fixa d'un air diabolique tandis qu'eux semblaient terrifiés.

— Quelle extraordinaire tournure prend cette soirée ! s'enthousiasma Jean-Bénédict.

À ces mots, il enfila le visage en silicone et contempla son aspect dans le reflet d'un miroir mural.

— Prodigeux ! s'exclama-t-il. C'est tout simplement prodigieux ! Tu nous as bernés pendant quinze ans, Lev. Je veux tout savoir ! Je veux savoir comment tu as fait.

Jean-Bénédict retira son masque et se dirigea vers la partie salon de la suite.

— Allons, asseyez-vous, ordonna-t-il à Lev et Anastasia.

Ils furent obligés d'obéir. Ils s'installèrent côte à côte sur le canapé. Anastasia était apeurée, elle eut le réflexe d'attraper brièvement la main de Lev. Le geste n'échappa pas à Jean-Bénédict.

— Mais bonjour, les tourtereaux ! s'écria-t-il. De mieux en

mieux ! De-mi-eux-en-mi-eux !

Il ouvrit le minibar et se saisit d'une bouteille de champagne.

— Puis-je me servir ? demanda-t-il à Lev. Ou dois-je demander à Tarnogol ?

Il agita la membrane en silicone et éclata de rire, avant d'ouvrir la bouteille et de boire directement au goulot. D'un répugnant coup de la langue, il s'essuya les lèvres, puis s'écria :

— Champagne ! Champagne pour Sinior Tarnogol, la plus grande imposture de toute l'histoire ! Et maintenant, Lev : raconte ! Je veux tout savoir !

*

*15 ans plus tôt,
le vendredi matin du Grand Week-end*

Ce matin-là, Lev avait quitté Genève à l'aube pour rejoindre Verbier. La veille au soir, Anastasia l'avait éconduit, ne venant pas à son rendez-vous à l'Hôtel des Bergues.

Arrivé à Martigny, comme il avait un peu d'attente avant de prendre sa correspondance pour Le Châble d'où il rejoindrait ensuite Verbier en bus, Lev décida d'aller boire un café, au chaud, à l'Hôtel de la Gare. Assis à l'intérieur, au milieu de l'agitation des nombreux clients qui prenaient leur petit-déjeuner, il observait par la fenêtre la rue déserte. Soudain, à sa grande surprise, il vit son père apparaître, marchant dans la pénombre avec une valise à la main, et pénétrer dans l'hôtel justement, où il se mêla aux autres clients. Lev, sans se montrer à lui, ne le quitta pas des yeux. Sol Levovitch traversa le hall et se dirigea vers les toilettes où il disparut. Lev décida de le suivre. Il avait le pressentiment que quelque chose ne tournait pas rond. Il entra dans les toilettes à son tour : personne. Il remarqua alors que l'une des cabines était fermée. Son père était à l'intérieur. Avec sa valise. En train de procéder à tout un remue-ménage. Que pouvait-il bien être en train de faire ?

Lev attendit quelques minutes.

Soudain, la porte de la cabine s'ouvrit.

Lev resta médusé. Il ne pouvait pas y croire. L'homme qui se tenait devant lui était Sinior Tarnogol.

— Papa, murmura Lev, sous le choc.

Tarnogol porta les mains à son cou et décolla avec précaution le visage en silicone qu'il portait. L'opération prit quelques instants : lentement, derrière le masque, apparut le visage de Sol.

— Tu es Tarnogol ? balbutia Lev. Depuis tout ce temps, c'était toi ?

Sol acquiesça.

— Tarnogol et quelques autres. C'est pour cela que monsieur Rose m'a engagé au sein du Palace. Pour devenir, sous de multiples identités, un client de l'hôtel et traquer les imperfections du service.

C'est ainsi que Lev découvrit, effaré, que certains des clients qu'il avait servis pendant des années n'avaient pas vraiment existé. Ou plutôt n'avaient-ils été qu'une seule et même personne : son père.

Sol Levovitch était un immense acteur. Il avait trompé absolument tout le monde. Pendant toutes ces années, il avait créé des personnages plus vrais que nature. Grâce à monsieur Rose il avait pu enfin donner libre cours à son génie. Il avait fait fabriquer des visages en silicone sur mesure auprès du meilleur artisan dans le domaine, basé à Vienne, qui fournissait les plus grands studios de cinéma.

Lev prit le masque en main et l'étudia. C'était stupéfiant de réalisme : le nez, l'implantation des cheveux, la façon dont le silicone se fondait avec la peau autour des yeux et de la bouche. L'illusion était parfaite.

L'effet du choc passé, Lev repensa au comportement de Tarnogol à son égard au cours de l'année écoulée et demanda des explications à son père :

— Mais si tu es Tarnogol, pourquoi m'as-tu dénoncé auprès de monsieur Bisnard le soir du grand bal de la banque, l'année dernière ?

— Tous les autres employés du Palace t'avaient vu : ils étaient furieux contre toi. J'ai voulu mettre un terme à cet écart pendant qu'il était encore temps. Avant que tu te donnes en spectacle ou qu'un scandale éclate. Ça t'aurait coûté ta place... Et puis... pour être honnête avec toi, j'ai vu la façon dont tu regardais tous ces banquiers, tous ces puissants. Je me suis senti petit. J'ai été jaloux d'eux. Quand j'ai entendu que tu mentais sur ton identité pour faire croire que tu faisais partie de ce monde, je ne l'ai pas supporté.

— Et ensuite ? exigea de comprendre Lev.

— Le printemps dernier, après qu'Anastasia fut partie à Bruxelles, tu étais malheureux comme une pierre. Je n'arrivais pas à te parler. J'étais frustré. Je t'ai proposé plusieurs fois de sortir dîner, tu ne voulais pas. Tu te souviens ?

— Oui, acquiesça Lev.

— Je me suis alors dit que Tarnogol pourrait peut-être réussir là où j'échouais. J'ai choisi Tarnogol plutôt qu'un autre de mes

personnages car il semblait correspondre le plus au monde de la banque selon moi. Tarnogol t'a proposé de dîner, et tu as accepté.

— Je ne pouvais pas refuser son invitation, se défendit Lev.

— Peu importe, répondit le père. L'important est que j'ai passé une très belle soirée en ta compagnie. J'ai découvert qu'en mettant le costume de Tarnogol je pouvais être le père plein de bon sens que je ne sais pas être quand je suis moi-même, face à toi. La preuve quand, l'été dernier, tu m'as dit que tu avais reçu une offre de la banque, cela m'a rendu fou. Je ne voulais pas que tu t'en ailles loin d'ici, je t'ai fait une scène ridicule pour te dissuader de partir et tu es resté. Je m'en suis voulu car je voyais bien que ta place n'était plus à l'hôtel, mais à Genève.

— Alors, tu es revenu au Palace sous les traits de Tarnogol et tu t'es arrangé pour que je me fasse virer.

— Oui, monsieur Rose était de mèche. Je lui avais dit que je te ferais sortir de tes gonds et que j'exigerais ton renvoi.

— Donc tout ceci n'était qu'une grande pièce de théâtre ? dit Lev.

— Si on veut. Le hasard a voulu qu'Anastasia débarque à ce moment-là et t'emmène avec elle. J'ai été triste pour moi et Tarnogol a été heureux pour toi.

— Mais pourquoi cette mascarade à la banque ? demanda alors Lev. Pourquoi cette histoire d'ouverture de compte et ensuite de rachat de banque ?

— Monsieur Rose m'a dit que tu avais été mis sur la touche par le grand-père Ebezner et que tu avais besoin d'un premier client important pour devenir banquier à part entière. Je me suis dit que Tarnogol était l'homme de la situation. Chacun de mes personnages dispose d'un véritable faux passeport, fabriqué à Berlin par un faussaire exceptionnel. Il le fallait pour les enregistrements à l'hôtel. Je me suis dit qu'il suffirait d'un rendez-vous à la banque pour ouvrir le compte, j'avais mon passeport en poche, cela me semblait un jeu d'enfant. Je m'étais dit que je ferais traîner ensuite le versement de l'argent qui n'existait pas. J'invoquerais des problèmes avec les banques. D'ici là, devenu officiellement banquier, tu aurais attiré d'autres clients et tu serais devenu intouchable.

— Mais le rendez-vous à la Banque Ebezner ne s'est pas passé comme prévu, c'est cela ?

— Exactement. J'ai inventé une somme d'argent fabuleuse, Abel Ebezner m'a demandé de signer tous ces documents. Je ne m'y attendais pas. Et en même temps, je devais aller au bout de la démarche. Je suis revenu au rendez-vous suivant avec tous les documents vierges, dans l'enveloppe. Je savais qu'il n'y aurait pas d'ouverture de compte. Je voulais seulement gagner du temps, pour

toi, pour t'aider. J'ai donc eu l'idée de poser une exigence à laquelle Abel Ebezner ne pourrait pas accéder : qu'il vende à Tarnogol une partie de sa banque.

— Mais tu m'as fait passer pour le dernier des idiots ! s'emporta Lev.

— Je le regrette. Je voulais juste t'aider. Je vais tout arranger, tu vas voir. Je m'apprête à retourner au Palace sous les traits de Tarnogol : monsieur Rose m'a retenu une chambre à côté de celle d'Abel Ebezner, et je vais lui dire...

— Tu ne vas rien faire du tout ! explosa Lev. Tu vas oublier ce personnage de Tarnogol !

— Je vais convaincre Abel Ebezner de te nommer banquier. Laisse-moi faire, s'il te plaît !

— Mais je serai de toute façon banquier dès le mois de janvier, dès que Macaire deviendra officiellement vice-président ! Je n'ai pas besoin de ton aide, tu comprends ? Je n'ai pas besoin de ton aide !

— C'est bien le problème, murmura Sol.

— Quoi ?

— Que tu n'aies plus besoin de mon aide. Tu as toujours eu besoin de moi, je suis ton papa. Mais à présent tu voles de tes propres ailes. Tu n'as plus besoin de moi, et ça, c'est dur à accepter.

Lev n'en revenait toujours pas.

— Je ne peux pas le croire, tout ceci était une gigantesque farce !

— Ce n'était pas une farce ! protesta le père.

— Appelle ça un spectacle de clown si tu préfères, répliqua Lev, profondément heurté par ce mensonge. Tous ces clients qui passaient leur temps à me tresser des louanges, qui m'ont fait me sentir fier de mon travail, ce n'est qu'une vaste supercherie. Ah, comme vous avez dû rigoler avec monsieur Rose, comme vous avez dû vous ficher de moi !

— Non, protesta Sol. Ces personnages servaient à contrôler la qualité du service du Palace.

— C'était un moyen de me garder au Palace ! asséna Lev.

— Non, assura le père.

Lev était hors de lui. Il se sentait trahi et humilié à la fois.

— Ah, ton obsession ridicule d'être un acteur ! s'emporta-t-il. Ce n'est pas un banquier qui a tué maman, c'est un comédien ! À cause de toi et des spectacles ridicules, maman est partie ! À cause de toi, elle est morte !

— Lev, non, s'il te plaît ! Pardonne-moi, je pensais bien faire.

— Tu as tout gâché ! hurla Lev. Tu n'es qu'un clown !

— Je ne suis pas un clown ! s'écria Sol.

— Si tu n'es pas un clown, qui es-tu, dans ton costume ?

— Je suis ton père.

— Je ne suis pas certain que tu sois le père que je voulais.

Le père à ces mots, blessé jusque dans sa chair, gifla son fils. Atteint par le geste plus que par la force du coup, Lev porta une main sur sa joue.

— Pardonne-moi... supplia Sol, qui regretta aussitôt son emportement.

Lev recula en direction de la porte de sortie.

— Attends ! s'écria son père. Il y a une bonne raison pour laquelle j'ai fait tout ça. Il y a quelque chose dont je ne t'ai jamais parlé...

Mais Lev ne voulait plus rien entendre. Il s'enfuit. Il avait envie de disparaître. Il avait surtout besoin de réconfort. Il avait besoin d'Anastasia. Il devait la retrouver. Il sauta dans le premier train pour Genève. Et tandis qu'il voyageait de Martigny vers Genève, le train qu'il croisa en sens inverse, en provenance de la ville du bout du Lac Léman, conduisait Anastasia à Martigny, d'où elle comptait rejoindre Verbier pour retrouver Lev.

Lev passa la journée à errer dans Genève. À l'appartement d'Olga von Lacht : personne. Chez lui : personne. Il l'attendit longuement au *Remor* : personne. Il se rendit dans chacun des endroits qu'elle affectionnait à Genève. En vain. En désespoir de cause, il retourna chez la mère d'Anastasia. Il n'y avait toujours personne. Il attendit longuement, dans la cage d'escalier, que quelqu'un vienne. Vers 19 heures, Olga von Lacht fit son apparition, de retour du travail. Aussitôt qu'il la vit, Lev se dressa pour lui faire son numéro de Romanov. Mais avant qu'il puisse ouvrir la bouche, Olga se mit à hurler :

— Comment oses-tu venir ici ? Sale bête ! Rat d'égout !

Elle joignit le geste à la parole et se mit à flanquer à Lev des coups de sac à main.

— Madame von Lacht, s'écria Lev, arrêtez enfin ! Qu'est-ce qui vous prend ?

— Fous le camp, saleté ! Vermine ! Imposteur ! Je sais tout !

— Madame von Lacht, supplia Lev, je dois absolument parler à Anastasia. J'ai passé la journée à la chercher.

Olga retint son dernier coup de sac : Anastasia n'était pas avec Lev ? Où était-elle partie alors ? Elle décida de saisir cette occasion pour éloigner Lev de sa fille.

— Anastasia ne veut plus te voir, dit alors Olga. Elle aime un autre homme. Un riche ! Un puissant ! Pas un misérable bagagiste ! Fiche le camp, tu m'entends ?

Lev s'en alla sans demander son reste.

Ce soir-là, après des heures d'errance, Lev, bouleversé par les événements des dernières vingt-quatre heures, retourna finalement au Palace de Verbier.

Il était passé minuit lorsqu'un taxi le déposa devant le Palace. Dans le hall désert, il tomba sur son père qui semblait l'attendre. C'est ainsi que ce dernier, désespérant de retenir son fils, lui avait donné les lettres qu'il avait falsifiées pour lui faire croire qu'Anastasia aimait Macaire.

Le père s'était trouvé lâche d'agir ainsi. Tarnogol aurait sans doute fait mieux. Mais il n'était plus Tarnogol. Il n'était plus que Sol.

Et Lev, touché en plein cœur par ce qu'il pensait être une lettre de rupture, était allé oublier son chagrin dans les bras de Petra.

*

Quinze ans plus tard, dans la chambre 623 du Palace de Verbier, Jean-Bénédict interrompit le récit de Lev.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de lettres ? demanda-t-il.

Anastasia répéta les explications données à Lev lorsqu'ils s'étaient enfin retrouvés, une année plus tôt, après les obsèques d'Abel Ebezner.

— J'avais écrit deux lettres, dit-elle. L'une à l'intention de Lev, pour lui dire mon amour, et l'autre pour Macaire, afin de lui faire comprendre que je n'éprouvais pas de sentiment pour lui. Mais le père de Lev, à qui j'avais confié ces lettres, les a trafiquées.

— Il a découpé les deux prénoms et les a inversés, ajouta Lev. Je me suis retrouvé avec une lettre de rupture, et j'ai pensé qu'Anastasia voulait faire sa vie avec Macaire. Le lendemain soir, pendant le grand bal, j'ai vu Anastasia et Macaire s'embrasser, ce qui, pour moi, confirmait tout.

— C'est Macaire qui m'a embrassée ! protesta Anastasia, qui éprouvait encore le besoin de se défendre quinze ans après les faits. Je n'ai rien vu venir !

— Je n'ai pas le souvenir que tu t'en sois offusquée ! lui reprocha Lev.

— Allons, les amoureux, intervint Jean-Bénédict, ne vous chamaillez pas ! Je veux savoir la suite, et surtout pourquoi ton père, Lev, aurait interverti les noms sur ces lettres pour te faire douter de l'amour d'Anastasia.

— Parce qu'il était gravement malade, et qu'il ne voulait pas mourir seul.

*Quinze ans plus tôt,
dans la salle de bal*

Après avoir vu Anastasia et Macaire s'embrasser, Lev avait voulu se venger en faisant de même avec Petra. Anastasia, bouleversée par la découverte de sa nouvelle conquête, avait quitté les lieux précipitamment.

Au milieu de cette foule joyeuse, Lev, auquel Petra était étroitement enlacée, se sentait défaillir. Revoir Anastasia, et surtout être témoin de ce baiser entre Macaire et elle l'avait ébranlé. C'était une chose de le savoir après les lettres qu'il avait lues, c'en était une autre de les voir ensemble.

Lev quitta à son tour la salle de bal. Il n'était pas à sa place parmi ces banquiers. Il songea que son père avait raison : la banque l'avait changé. Il avait envie de redevenir un employé de l'hôtel. Vivre ici à nouveau. Dans cette bulle. Ne plus jamais quitter le Palace. Il admit que finalement la seule personne qui avait toujours voulu son bien était son père.

Au sortir de la salle de bal, il tomba sur monsieur Rose. Celui-ci était visiblement au courant de ce qui s'était passé entre Sol et son fils.

— Lev, dit monsieur Rose, il faut que je te parle. C'est à propos de ton père.

— Je sais, il a voulu bien faire et m'aider à travers son personnage de Tarnogol.

— Ce n'est pas de ça que je veux te parler. Lev : ton père a un cancer.

Lev blêmit : son père ne lui avait pas raconté d'histoires, cette fois.

— Alors ce n'était pas une invention de sa part, murmura-t-il.

— Il va mourir, confia monsieur Rose.

— Pourquoi ne m'en a-t-il jamais parlé avant ?

— Il ne voulait pas t'inquiéter, il pensait qu'il s'en sortirait. Malheureusement, il n'y a plus rien à faire. Il va mourir et il n'a plus que toi. Il ne lui reste plus que quelques mois à vivre.

Lev eut soudain envie de retrouver son père, de le serrer contre lui. De ne plus perdre une seconde du temps qu'il leur restait ensemble.

En ce soir de bal de la Banque Ebezner, Sol aurait dû se trouver

au Palace. Mais Lev ne le trouva pas dans son bureau et aucun des employés qu'il interrogea ne l'avait vu. Lev considéra qu'il était sans doute dans son appartement. Il s'y rendit, frappa longuement à la porte, mais personne ne lui ouvrit. La porte n'était pas verrouillée et Lev prit la liberté d'entrer. Mais les lieux étaient déserts. Il appela : aucune réponse. Son père n'était visiblement pas là. Il décida de vérifier encore dans la chambre à coucher. Vide aussi. Mais au lieu de quitter la pièce, Lev eut envie d'entrer dans l'intimité de son père. Il ouvrit la grande armoire murale qui faisait face au lit. Quelle ne fut pas sa surprise : il y découvrit, sur une étagère, une série de visages en silicone disposés sur des têtes de mannequins. Les visages de clients qu'il avait servis. En dessous, des objets pêle-mêle servant d'accessoires pour ses personnages : montres, bijoux, lunettes, cigarettes. Et parmi tout ceci, le fameux livre relié que son père conservait si précieusement et dans lequel il notait toutes ses idées. Lev l'ouvrit et découvrit au fil des pages, sous forme de croquis et d'annotations, tous les clients qu'il avait servis au Palace. Son père avait esquissé les visages, avant d'en faire faire des moules puis des masques en silicone. Lev comprit que ces personnages existaient vraiment : Sol Levovitch avait inscrit leurs histoires personnelles, leurs tics de langage, leurs préférences et leurs exigences au sein de l'hôtel, afin de maintenir la cohérence à chacun de leurs séjours.

Lev, passant en revue les visages en silicone, observa longuement celui de Tarnogol. Il était fasciné. Il s'en saisit et s'installa devant la coiffeuse qui trônait dans la pièce, là même où pendant des années son père s'était transformé pour se fondre, incognito, au sein du Palace. Lev se rendit compte que son père lui avait tout appris : il connaissait les gestes et les attitudes, il savait comment transformer sa voix en la faisant porter davantage. Il songea que, depuis une année, il s'était complu lui-même dans l'imposture en se faisant passer pour Lev Romanov. Au fond, il n'avait fait que mettre en pratique ce que son père lui avait appris. Il était un acteur. Ils étaient bien une lignée d'acteurs. Ils étaient les Levovitch.

Une moitié de l'armoire servait de penderie pour tous les vêtements des personnages. Lev identifia sans difficulté les habits de Tarnogol et s'en revêtit : ils étaient doublés d'éléments de tissu et de mousse synthétique de façon à lui donner de la corpulence et voûter sa silhouette. C'était éblouissant.

Il appliqua ensuite le visage en silicone sur son propre visage. Le plastique épousa les contours de sa mâchoire, s'adapta à ses yeux et à ses lèvres. Il arrangea les cheveux gris et les épais sourcils. Le résultat était époustouflant : il était Sinior Tarnogol. Il s'entraîna quelques instants à parler et à bouger dans cette nouvelle enveloppe corporelle. Il se rendit compte qu'il pouvait imiter à la perfection le personnage

que Sol avait créé sous le nom de Tarnogol : sa voix, sa façon de bouger, ses tics de langage. Exactement comme son père le lui avait enseigné. Lev comprit que son père l'avait préparé à prendre sa relève. Il comprit également que son père n'était pas qu'un acteur fort doué : il était un pur dramaturge, l'âme du théâtre personnifiée. Un immense artiste.

Lev, saisissant en Tarnogol, se contempla longuement dans le miroir. Il se sentait fier. Fier d'être un Levovitch. Il voulut alors que son père le voie ainsi. Il voulait lui montrer qu'il était comme lui. Qu'il n'était pas différent.

Si son père n'était pas ici, c'est qu'il était forcément au Palace. Lev retourna là-bas. En quittant l'appartement, il prit soin d'emporter avec lui son bien le plus précieux, qui n'avait pas quitté la poche de son pantalon depuis la veille au soir : la bague de fiançailles de sa mère, dont il avait cru qu'il l'offrirait à Anastasia, à l'Hôtel des Bergues.

De retour au Palace, Lev put immédiatement se rendre compte du réalisme de sa nouvelle identité : les employés n'y virent que du feu et le saluèrent avec déférence. Lev s'amusa à leur témoigner un mépris tarnogolesque. Ce fut l'occasion d'exercer sa voix et son accent, donnant du « Poussez-vous de mon chemin ! » à ceux qui lui demandaient « Comment allez-vous ? ». Sous son visage de silicone, Lev était émerveillé : quelle tête ferait son père en le voyant ainsi ! Mais son père était introuvable. Après avoir erré un moment dans le grand hall, Lev sortit sur le perron de l'hôtel pour fumer une cigarette.

À ce même instant, Macaire quittait la salle de bal du premier étage, ses actions de la banque dans les mains, et rejoignait le hall du Palace. Sans Anastasia, sa soirée était gâchée. Il se sentait triste. Il se sentait seul. Il était prêt à donner tout l'or du monde pour être avec elle. Il avait besoin de prendre l'air et sortit sur le perron.

Lev, voyant Macaire passer la porte du Palace, lui jeta un regard furieux, avant de se rendre compte que Macaire ne le reconnaissait évidemment pas.

— Bonjour, monsieur, le salua poliment Macaire en passant à sa hauteur.

Lev remarqua que celui-ci avait la mine triste. Il l'interpella alors, reproduisant la voix et l'accent de Tarnogol :

— Ça ne va pas, mon jeune ami ?

Macaire se retourna, heureux que quelqu'un remarque qu'il n'allait pas bien.

— Histoire de cœur, répondit-il.

— Ça arrive.

Macaire fixa son interlocuteur.

— Est-ce qu'on se connaît ? demanda-t-il à Tarnogol.

— Non, je ne crois pas...

— Si, vous êtes venu à la Banque Ebezner il y a quelques semaines.

— Vous connaissez cette banque ? interrogea Tarnogol.

— Si je la connais ? répondit Macaire, amusé par cette question. Je m'appelle Macaire Ebezner, dit-il en tendant la main à Tarnogol. Je suis le nouveau vice-président de la Banque Ebezner.

Ils échangèrent une chaleureuse poignée de main.

— Je m'appelle Sinior Tarnogol. Très heureux de vous connaître. Je n'aime pas voir un beau jeune homme comme vous être triste. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ?

Macaire soupira :

— Ah, si vous pouviez me faire aimer de la femme que j'aime, dit-il. Elle s'appelle Anastasia, je donnerais n'importe quoi pour être avec elle.

À ces mots, Lev comprit que Macaire ne savait pas qu'il avait été choisi par Anastasia. Il n'avait jamais reçu la lettre d'amour qu'elle lui avait écrite. Anastasia voulait faire sa vie avec lui, mais il n'en savait rien. Et comme elle s'était enfuie de la salle de bal après leur baiser, il devait se sentir éconduit.

Lev songea alors qu'il avait l'opportunité de se jouer de Macaire, sans imaginer une seconde où tout cela allait mener. Sous les traits de Tarnogol, il lui révéla, sur le ton de la confiance :

— Je peux vous aider à conquérir cette Anastasia.

— Comment ? implora Macaire visiblement prêt à tout.

— Ça coûte très cher, prévint Tarnogol. Je ne sais pas si vous avez les moyens.

Macaire, ne se laissant pas impressionner, agita l'enveloppe qu'il tenait en main.

— Vous voyez ceci ? Ce sont des actions de la Banque Ebezner ! Vous savez combien elles valent, ne serait-ce qu'en dividendes chaque année ? Alors, croyez-moi, j'ai de quoi me payer vos services. Combien voulez-vous ?

— Êtes-vous prêt à faire un pacte avec le diable ? demanda Tarnogol.

Le mot diable effraya Macaire mais il ne se dégonfla pas.

— Je suis prêt à tout ! assura-t-il.

Et Tarnogol, réagissant du tac au tac, lui dit alors :

— Vos actions contre Anastasia.

Il y eut un silence. Macaire sembla hésiter, avant de se reprendre et répondre d'un ton affirmé :

— J'accepte. Si vous parvenez à me faire aimer d'Anastasia, je vous donne mes actions. Je n'ai que faire de l'argent, monsieur Tarnogol ! Tout ce que je veux, c'est l'amour d'Anastasia.

*

Quinze ans plus tard, Lev était presque soulagé de pouvoir révéler le secret qu'il avait porté pendant toutes ces années. Il expliqua à Jean-Bénédict Hansen :

— Je n'avais rien à perdre. Je pensais d'abord juste faire un mauvais canular, avant de me rendre compte que j'étais peut-être en train de réaliser un coup de maître. Récupérer le poste de vice-président de la banque, vous imaginez le pied de nez à Macaire dont je pensais qu'il m'avait pris Anastasia. Et puis, si ça marchait, j'allais devenir, si jeune déjà, infiniment riche. Ce soir-là, je croyais rouler Macaire. En réalité, je me suis roulé moi-même.

*

Quinze ans plus tôt

Macaire entra dans sa chambre du Palace, suivi par Tarnogol.

— Asseyez-vous, lui dit-il en lui présentant un fauteuil, tandis qu'il s'installait derrière le petit pupitre de la chambre.

Il ouvrit un tiroir, sortit du papier et un stylo et se mit à rédiger un contrat en bonne et due forme. Quelques lignes par lesquelles il cédait ses actions à Sinior Tarnogol.

— Ce contrat est valable ? s'inquiéta Tarnogol. Je ne veux pas d'entourloupes.

— Ne vous inquiétez pas, le rassura Macaire. J'ai étudié le droit à l'université, je sais ce que je fais. Ce contrat est parfaitement valable.

Il mit le document dans le coffre-fort de la chambre, ainsi que

ses actions. Puis il dit :

— Si, comme vous me promettez, j'obtiens grâce à vous l'amour d'Anastasia, je vous rendrai ce contrat signé ainsi que mes actions.

— Comment être certain que vous respecterez vos engagements ? demanda Tarnogol.

— Je suis un homme de parole, dit Macaire. Vous pouvez me faire confiance.

L'occasion était trop belle et Lev décida de la saisir. Si ça marchait, c'était le coup du siècle ! Il mit la main dans sa poche et, touchant du bout des doigts la bague de sa mère, il dit :

— Retrouvez-moi dans quinze minutes devant les ascenseurs du troisième étage.

Un quart d'heure plus tard, Macaire trépignait dans le couloir du troisième étage, où se trouvait la chambre d'Anastasia. Soudain, une porte dérobée s'ouvrit et Tarnogol apparut.

— Vous êtes le diable ! frissonna Macaire.

— Suivez-moi, ordonna Tarnogol, entraînant Macaire dans un couloir de service connu des seuls employés.

À l'abri des regards, Tarnogol sortit de sa poche la bague et la mit dans la main de Macaire. Lev eut une hésitation à se séparer de la bague de sa mère. Mais il songea que si son subterfuge échouait, il récupérerait la bague. Et s'il fonctionnait, il aurait de quoi acheter les plus gros diamants jusqu'à la fin de sa vie.

— Offrez cette bague à Anastasia, dit-il à Macaire. Demandez-la en mariage. Elle acceptera.

Macaire se précipita jusqu'à la chambre d'Anastasia. Arrivé devant la porte, il resta un instant immobile, sans oser frapper.

Derrière la cloison, Anastasia, seule, prostrée dans son lit, pleurait, désespérée. Trompée par Lev qui lui avait préféré Petra, rejetée par sa mère qui ne voulait plus entendre parler d'elle, elle se sentait abandonnée de tous. Une fois le Grand Week-end terminé, elle n'aurait même plus de logis. Elle ne savait pas ce qu'elle allait devenir. Elle en était au point de songer à se jeter par la fenêtre pour mettre fin à tout cela.

Soudain, des coups contre sa porte. Elle se leva péniblement pour aller ouvrir. Devant elle, un genou au sol, Macaire lui présentait une bague sertie d'un saphir.

— Anastasia von Lacht, voulez-vous m'épouser ? demanda-t-il.

Elle n'hésita presque pas. Ce n'était pas son cœur qui répondit, mais sa peur de finir seule et surtout son besoin de gentillesse, ce

besoin viscéral d'être aimée. Elle avait assez souffert, après des années à être trimballée par sa mère à chercher un mari, après les échecs successifs de ses liaisons avec Klaus puis Lev, elle voulait être chérie et vivre en paix.

— Oui ! s'écria-t-elle en relevant Macaire pour se jeter contre lui. Oui !

À quelques pas de là, dissimulé derrière l'angle d'un mur, Tarnogol observait la scène. Sous son masque, Lev pleurait.

*

Quinze ans après les faits, dans la chambre 623 du Palace de Verbier, Anastasia comprit soudain. Elle dit à Lev :

— La bague que Macaire m'a offerte était la bague que tu me destinais ?

— Oui. C'était celle de ma mère.

Elle se cacha la bouche avec les mains dans un geste désespéré.

— Je l'ai rendue à Macaire tout à l'heure...

— Ce n'est pas grave, assura Lev.

Anastasia ne put retenir ses larmes, tandis que Jean-Bénédict Hansen restait stupéfait du récit qu'il venait d'entendre.

— Macaire a tenu sa promesse, reprit Lev. Ce même soir, il me remettait le contrat et les actions. Un mois plus tard, Tarnogol faisait ses premiers pas en tant que membre du Conseil de la banque, tandis que moi, Lev Levovitch, j'étais propulsé banquier par Abel Ebezner qui ne s'est jamais douté de rien. Il faut dire que Tarnogol était soi-disant souvent en voyage, et moi, souvent en rendez-vous avec des clients, que ce soit dans un salon de la banque, à Genève, ou à l'étranger. Il n'était pas difficile de jongler avec les deux agendas. Nous n'avions pratiquement pas l'occasion de nous croiser. L'argent des dividendes a fait le reste pour créer le personnage : il m'a suffi de graisser la patte d'un employé du Service de la population pour obtenir, sur la base d'un faux passeport d'une République soviétique que mon père avait fait fabriquer, un vrai permis de séjour pour Tarnogol, qui s'est installé définitivement à Genève. Il a pris pour domicile un hôtel particulier du 10 rue Saint-Léger, d'abord loué, et que j'allais pouvoir acheter ensuite. Ce n'était qu'un décor de carton-pâte, seuls l'entrée, les escaliers et les salons du premier étage, visibles depuis la rue, étaient meublés. Le reste a toujours été vide et inoccupé.

Jean-Bénédict se leva et fit quelques pas dans la suite :

— C'est époustoufflant, Lev ! Tu es un génie ! Un génie absolu ! Tu te rends compte, tu nous as tous bernés ! Il y a une semaine encore,

tu terrifiais ce pauvre Macaire en destinant la présidence de la banque à Lev Levovitch. C'était brillant : une fois que tu aurais été élu président, il aurait suffi que Tarnogol démissionne du Conseil, et personne n'aurait jamais rien su. Et toi, tu étais président de la Banque Ebezner, le premier dirigeant de cette banque à ne pas être un Ebezner.

— Pas du tout, le contredit Lev. Je voulais pousser Macaire dans ses retranchements pour le convaincre de faire l'échange inverse : la présidence en échange d'Anastasia. J'avais enfin retrouvé Anastasia, après quinze années qui furent la traversée d'un désert. Je voulais que Macaire nous laisse tranquilles. Si elle le quittait, il lui aurait fait des scènes, du chantage au suicide, il aurait été capable de tout gâcher.

Jean-Bénédict toisa Lev.

— Macaire a failli te tuer.

— Je le sais.

Jean-Bénédict éclata de rire :

— Cette histoire est démentielle. Enfin, le plus important c'est que j'ai désormais les actions de Tarnogol, que Macaire m'a gentiment cédées. Quant à toi, Lev, ou devrais-je dire Tarnogol, tu m'as remis ta lettre de démission tout à l'heure. Je suis enchanté de savoir que tu comptes débarrasser le plancher. Macaire, lui, va également quitter la banque, me nommer président à sa place et me transmettre les actions d'Abel. Au décès de mon père, j'aurai la totalité du capital-actions de la banque ! Je serai le banquier le plus puissant de Suisse ! Alors voilà comment ça va se passer, Lev : tu vas rejouer ton numéro de Tarnogol encore une fois demain. Nous allons convoquer une conférence de presse, avec Tarnogol, Macaire, mon père et moi. Nous allons annoncer que Macaire est élu président, mais Macaire va démissionner dans la foulée et me transmettre ses actions, et toi juste derrière, tu annonceras que tu t'en vas aussi. Si les journalistes posent des questions et demandent pourquoi, invente une histoire. Ensuite, je te laisse partir, Lev, et je ne veux plus jamais te revoir de ma vie. Je te fiche la paix, je te laisse vivre ta vie quelque part sur la terre avec Anastasia, c'est ce que tu veux, non ?

— Marché conclu, dit Lev. C'est tout ce que je demande.

Jean-Bénédict quitta la chambre 623 pour retourner dans la sienne.

— Et maintenant ? murmura Anastasia à Lev lorsqu'ils furent seuls dans la pièce.

— Maintenant, il faut partir, ne plus jamais revenir. Ne t'inquiète pas, j'ai tout prévu.

À 3 heures du matin cette nuit-là, soit peu avant l'arrivée des

premiers employés du Palace, deux ombres quittèrent la suite 624, occupée par Lev.

Sans un bruit, elles se glissèrent dans les escaliers, leurs pas étouffés par les épaisses moquettes. Elles descendirent jusqu'au rez-de-chaussée et suivirent un couloir de service au bout duquel était une sortie de secours. Lev poussa la porte : dehors il neigeait abondamment et un courant glacial s'engouffra dans le bâtiment. À l'extérieur, une petite route enneigée. Alfred était là, les attendant dans le froid. Derrière lui, une grosse berline noire au moteur allumé. Lev, retenant la porte, voulut laisser sortir Anastasia, mais celle-ci lui dit :

— Attends-moi ici, je dois remonter.

— Quoi ! ?

— Je dois faire quelque chose. C'est important !

— Anastasia, non... il faut s'en aller avant que quelqu'un nous surprenne.

— Lev, je t'en supplie ! C'est important !

Il soupira.

— Dépêche-toi alors !

Elle retourna à l'intérieur. Lev laissa la porte se refermer et resta à l'extérieur, avec Alfred. Dehors, personne ne risquait de les voir.

Ils attendirent un long moment. Leurs cheveux étaient couverts de neige, ils grelottaient, le cou rentré dans leur manteau. Puis la porte s'ouvrit de nouveau et Anastasia apparut. Lev retint le battant pour qu'il ne se referme pas.

— Enfin, où étais-tu ? s'agaça-t-il.

Elle le dévisagea un instant avant de répondre :

— Il fallait que je le fasse.

— En route ! se permit de suggérer Alfred en ouvrant la portière arrière de la voiture. Il ne faut pas traîner.

Anastasia s'engouffra dans le véhicule, avant de se retourner et de constater que Lev n'avait pas bougé, tenant toujours la porte ouverte.

— Alfred, dit-il, vous savez ce que vous avez à faire.

Le chauffeur opina du chef.

— Tu ne viens pas avec moi ? demanda Anastasia d'un ton inquiet.

— Je dois rester ici, expliqua Lev.

— Non, Lev, supplia-t-elle, ne reste pas ici, tu vas avoir de graves ennuis !

— Je ne laisserai pas la banque tomber entre les mains de Jean-Bénédict Hansen ! Je dois bien ça à Abel Ebezner.

Malgré les protestations d'Anastasia, il retourna à l'intérieur du Palace, refermant derrière lui la porte. La voiture démarra avec

Anastasia à son bord et quitta, dans le secret de la nuit, le Palace, puis Verbier, et redescendit dans la vallée jusqu'à l'aéroport de Sion, où elle pénétra directement sur la piste. Un jet privé attendait, prêt au décollage.

Quelques instants plus tard, l'appareil s'envolait avec Anastasia à son bord, en direction de Corfou.

Chapitre 60.

Saint-Pétersbourg

Sagamore avait fait le déplacement de Genève à Verbier. Son premier arrêt fut au poste de la police municipale.

— Vous chassez un fantôme, lui dit le chef de la police municipale, un bonhomme rondouillard dont la couronne de cheveux gris rappelait qu'il était à quelques mois de la retraite.

— Pourquoi ? demanda Sagamore.

— Sol Levovitch est mort depuis des années.

— Je le sais. Je voudrais savoir qui il était. Vous m'avez dit au téléphone l'avoir connu.

— C'est un village ici, lieutenant, tout le monde connaît tout le monde. Sol Levovitch était un homme affable et sympathique, apprécié de tous. Il est mort depuis un bon moment déjà. Pourquoi vous intéressez-vous à lui ?

— Parce que je me demande s'il y a un lien entre lui et le meurtre de Jean-Bénédict Hansen.

Le chef de la police releva la tête, intrigué.

— Le meurtre de la chambre 622 ? dit-il.

— Oui. On a retrouvé, dans le cadre de l'enquête, un bijou qui aurait appartenu à Sol Levovitch.

— Sol Levovitch ? Mais il est mort il y a au moins dix ans.

— Quatorze, précisa Sagamore.

— Vous savez qu'il a un fils, un ponte de la Banque Ebezner et qui était à l'hôtel le soir du meurtre ?

— Je le sais, répondit Sagamore. C'est bien pour cette raison que je suis venu jusqu'ici.

Sagamore avait la conviction que la bague retrouvée dans le tiroir de Levovitch avait un lien avec l'affaire. Cristina, elle, n'était pas du même avis. La veille, ils en avaient longuement débattu.

— On a retrouvé dans un tiroir du bureau de Lev Levovitch une bague ayant appartenu à son père : rien qui permette de l'incriminer, avait fait remarquer Cristina.

— Une bague qui était emballée dans un mouchoir appartenant à Tarnogol et dont Macaire Ebezner assure l'avoir vue portée en pendentif par Tarnogol.

— Et si Macaire mentait ? avait suggéré Cristina.

Sagamore avait considéré que c'était une raison de plus pour creuser. Soit Macaire avait dit vrai, et Levovitch était impliqué dans cette affaire, soit Macaire mentait, ce qui l'incriminait.

Constatant que le chef de la police municipale ne lui était pas d'une grande aide, Sagamore annonça qu'il se rendait au Palace pour y interroger le directeur de l'établissement.

— Je viens avec vous, annonça le chef de la police municipale, enchanté de pouvoir participer de loin à une enquête sur un meurtre qui le changeait des problèmes de stationnement.

Dans son bureau, monsieur Rose fit apporter du café aux deux policiers.

— Sol Levovitch ? dit-il. Je l'ai bien connu. Un employé très estimé. Je l'ai rencontré à Bâle, il travaillait au bar de l'hôtel *Les Trois Rois*. Je lui ai proposé de l'engager, ainsi que son fils, et ils se sont installés ici. Lev, son fils, a également travaillé au Palace avant de rejoindre la banque. Un garçon doué pour tout.

— À quel poste Sol Levovitch travaillait-il au sein de votre hôtel ? demanda Sagamore.

— Il contrôlait la qualité du service, expliqua monsieur Rose. Il était mes yeux, si vous voulez. Il était redoutable pour cela. Rien ne lui échappait.

— D'après mes recherches, c'était un ancien comédien, est-ce exact ?

— Oui. Il avait longuement essayé de percer, mais sans succès. Il avait donc renoncé à sa carrière artistique pour un métier, disons, plus stable.

— J'ai retrouvé un ancien collègue de Sol Levovitch de l'époque où il travaillait à l'hôtel *Les Trois Rois*. Sol Levovitch lui aurait confié qu'il avait été embauché au Palace de Verbier pour y travailler comme client mystère, utilisant ses talents de comédien et divers travestissements pour mieux surprendre les négligences et les défaillances du personnel de l'hôtel.

Monsieur Rose étouffa un rire :

— Ça me paraît totalement fantaisiste, lieutenant ! Je possède un hôtel, pas un cirque.

Sagamore n'insista pas et poursuivit sa liste de questions :

— Quel genre d'homme était Sol Levovitch ?

Monsieur Rose fronça les sourcils, comme s'il ne comprenait pas le sens de ces questions.

— C'était un homme sympathique, travailleur et honnête. Je vous avoue que je ne vois pas très bien où vous voulez en venir, lieutenant.

Sagamore présenta alors la bague à monsieur Rose.

— Reconnaissez-vous ce bijou ?

— Non. Je devrais ?

— Cette bague appartenait à Sol Levovitch.

— Où l'avez-vous trouvée ?

— Peu importe.

Le policier avait répondu plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu et monsieur Rose comprit que quelque chose clochait. Néanmoins, il n'insista pas. Il demanda simplement au policier :

— Y a-t-il autre chose que je puisse faire pour vous, lieutenant ?

— Pas pour le moment, le remercia Sagamore. Voici ma carte : si quelque chose vous revient en mémoire, téléphonez-moi.

— À propos de quoi ? demanda monsieur Rose, un peu confus.

— À propos de Sol Levovitch.

Sagamore et le chef de la police municipale quittèrent le Palace. Depuis la fenêtre de son bureau, monsieur Rose les regarda monter en voiture. Ainsi la fameuse bague avait resurgi, songea-t-il. Cette bague qui avait valu à Lev et Sol de se brouiller et de gâcher le temps qu'il leur restait ensemble.

*

Quinze ans plus tôt

C'était la fin du mois de janvier. Monsieur Rose et Sol Levovitch étaient installés dans la petite salle privée du restaurant *L'Alpina*. Soudain la porte s'ouvrit et Tarnogol entra dans la pièce. Il referma le battant derrière lui, pour être certain que personne ne les voie et, déboutonnant sa chemise pour attraper les pans du visage en silicone, il le déroula de sa tête, laissant apparaître Lev.

Monsieur Rose et Sol éclatèrent de rire. Lev les rejoignit à table,

monsieur Rose le servit de champagne.

— Qu'est-ce qu'on célèbre ? demanda ce dernier. Tu m'as dit que tu avais une grande nouvelle.

— Ça y est ! annonça Lev. Mercredi, Sinior Tarnogol a siégé pour la première fois au sein du Conseil de la banque !

Ils applaudirent. Sol débordait de fierté :

— L'élève a dépassé le maître ! dit-il.

— Personne n'a rien remarqué ? demanda monsieur Rose.

— Personne. Vous devriez voir Abel Ebezner, il est furax. Il dit qu'il a pris des avocats, qu'il va contester la cession des actions par son fils.

— Attention de ne pas t'attirer d'ennuis ! prévint Sol.

— Ne vous inquiétez pas ! les rassura Lev. Je voulais voir jusqu'où je pouvais aller. J'ai réussi à siéger au Conseil, la blague a assez duré. J'ai bien réfléchi : je vais rendre ses actions à Macaire. Ou les lui revendre pour une belle somme d'argent. Ensuite, Tarnogol disparaîtra pour toujours.

Les deux hommes approuvèrent, soulagés que Lev mette un terme à cette supercherie avant d'être démasqué.

— En tout cas, dit Sol, le regard plein d'admiration, c'est incroyable que tu aies réussi à convaincre Macaire de te céder ses actions ! Tu te rends compte quand même ? Si ce n'est pas la preuve que tu es un grand acteur ! Comment, diable, t'y es-tu pris ? Raconte-moi.

— Je les ai échangées contre la bague, dit Lev.

— Quelle bague ? demanda Sol qui se rembrunit soudain.

— La bague de maman.

Le visage de Sol prit une teinte livide.

— La... la bague de ta mère ? Tu as donné la bague de ta mère à Macaire Ebezner ?

— Tu m'as toujours dit que ce n'était pas un vrai saphir, que ça ne valait pas un clou.

Sol s'emporta :

— Valeur sentimentale, espèce de banquier ! Alors, voilà l'homme que tu es devenu ! Un matérialiste, obsédé par l'argent !

— Mais non, enfin, papa ! Est-ce que ce n'est pas ce que tu voulais ?

Il y eut un silence de mort. Sol tremblait de rage. Pris d'un accès de fureur, il finit par taper des poings sur la table, un verre se renversa.

— Qu'est-ce que je voulais, nom de Dieu ? Que tu te débarrasses du seul souvenir qui nous restait de ta mère ?

— Non, que je sois un acteur ! J'ai repris ton rôle, je l'ai développé plus encore. N'est-ce pas le plus grand numéro possible que

je suis en train de réaliser ? Un numéro grandeur nature !

— Tu as fait ça pour l'argent ! accusa Sol. Tu voulais prendre le contrôle de la banque !

— Mais non, enfin ! Je l'ai fait pour te prouver que nous étions de la même lignée, que j'étais un acteur moi aussi.

— Silence ! hurla Sol. Je ne veux plus t'entendre. Le fils que j'ai élevé n'aurait jamais fait ça ! Va-t'en, Lev. Retourne à ta banque ! Retourne compter ton argent ! Va retrouver ta vie de banquier sans valeur !

*

Pendant que le lieutenant Sagamore était à Verbier, Cristina, elle, avait pris congé de la banque pour enquêter à l'Hôtel des Bergues. Depuis la découverte de la bague, Sagamore avait l'air de s'accrocher à la piste Levovitch.

Elle se présenta à la réception du palace genevois et s'arma de son plus beau sourire, préférant ne pas révéler ses fonctions policières par souci de discrétion.

— Bonjour, monsieur, je suis la secrétaire de Lev Levovitch qui a longuement séjourné dans l'une de vos suites.

L'employé fit un signe de la tête pour lui signifier qu'il voyait bien de qui elle parlait.

— Comment puis-je vous aider, madame ?

— C'est à propos de la suite que louait monsieur Levovitch et qu'il a rendue récemment. Il semblerait qu'il n'ait pas récupéré toutes ses affaires.

— Que manque-t-il ?

— Des dossiers. De la paperasse. Sans doute restés au fond d'un tiroir. Est-ce que ça vous dérange si je vais jeter un coup d'œil ? Monsieur Levovitch vous en serait très reconnaissant.

— Impossible, madame. La suite est actuellement louée. Mais je vais immédiatement interroger mes collègues : si les femmes de chambre ont trouvé quelque chose, cela a été mis de côté. Ce serait même étonnant qu'on ne l'ait pas envoyé à monsieur Levovitch.

L'employé décrocha son téléphone pour interroger la gouvernante générale. Cristina pesta en son for intérieur. Après un bref échange, il raccrocha et annonça :

— Rien n'a été retrouvé dans la suite de monsieur Levovitch après son départ. D'après ma collègue, tous ses effets ont été emportés par les déménageurs.

Les déménageurs, songea Cristina. La voilà sa piste.

— Merci beaucoup, dit-elle. Je vais les contacter sur-le-champ. Par hasard, vous avez le nom de la société ? J'ai toutes les informations au bureau, si je peux éviter de devoir retourner jusque là-bas, cela me ferait gagner un temps précieux.

— Allez demander au concierge. C'est lui qui s'est occupé de tout ça.

Cristina patienta au bar de l'hôtel, le temps pour le concierge de retrouver dans son ordinateur ses échanges avec la société de déménagement. Il la rejoignit bientôt et déposa sur le comptoir une feuille.

— Je vous ai tout noté ici.

— Merci, dit Cristina en se saisissant immédiatement de son téléphone portable pour appeler l'entreprise en question.

Elle parla à une assistante administrative qui lui communiqua rapidement toutes les informations en sa possession. Puis, elle appela Sagamore :

— Philippe, où es-tu ?

— Je redescends de Verbier. Je m'apprête à rejoindre l'autoroute à Martigny.

— Alors, accroche-toi bien au volant, parce que j'ai une bonne nouvelle.

Deux heures plus tard, la voiture banalisée de Sagamore se garait devant un vaste garde-meuble, dans la zone industrielle de Carouge. C'était ici que les déménageurs avaient, à la demande de leur client, déposé tous les effets personnels emportés de sa suite à l'Hôtel des Bergues.

Sagamore et Cristina n'eurent qu'à montrer leurs badges de policiers pour convaincre le responsable des lieux de les conduire à la pièce louée par Levovitch pour y entreposer ses affaires. Une ampoule au plafond éclairait faiblement les objets entassés.

— Il y a des meubles, constata d'emblée Cristina. L'entreprise de déménagement m'a pourtant indiqué n'avoir transporté que des cartons depuis l'hôtel.

Sagamore balayait les lieux de sa lampe torche : il y avait là des tables, des lampes, des tapis, et surtout des canapés en velours bleu.

— Ces objets correspondent à la description faite par Macaire Ebezner du salon de Tarnogol, releva Sagamore.

Dans un coin, il remarqua de vieilles affiches encadrées annonçant les spectacles de Sol Levovitch. Puis à côté, sur une table de style Louis XVI, il dénicha un grand livre relié au papier jauni. Il le

feuilleta et y découvrit des croquis de personnages, accompagnés de notes diverses. Il en égreña les pages jusqu'à tomber sur une représentation de Sinior Tarnogol.

— Je crois que j'ai trouvé quelque chose, dit-il à Cristina.

— Moi aussi, répondit-elle, viens éclairer ici, s'il te plaît !

Sagamore rejoignit Cristina et dirigea son faisceau en direction d'un tableau posé sur deux chaises. Les deux policiers reconnurent immédiatement l'œuvre.

— La fameuse vue de Saint-Pétersbourg dont nous a parlé Macaire ! murmura Cristina.

Ils comprirent à cet instant qu'ils avaient fait fausse route. Et que c'était en réalité Lev Levovitch qui avait incarné Sinior Tarnogol pendant toutes ces années.

Chapitre 61.

À Genève (4/5)

Dans son bureau, Sagamore marqua une pause et but un verre d'eau.

— Donc c'est Lev Levovitch qui a incarné Tarnogol pendant tout ce temps ? dit Scarlett.

— Oui. L'intuition de Cristina était la bonne. Il avait brouillé les pistes magnifiquement. J'allais finir par découvrir pourquoi et comment. Mais avant cela, pendant des semaines Levovitch avait été introuvable. Dès la découverte du garde-meuble, j'avais essayé de lui mettre la main dessus, mais sans succès. J'avais l'impression qu'il nous filait entre les doigts comme une anguille. Il avait totalement disparu de la circulation : il n'était plus réapparu au bureau d'Athènes, où la police locale était intervenue. Son appartement dans la capitale grecque avait été vendu il y a longtemps. Ses déplacements étaient intraçables, il n'apparaissait dans les fichiers d'aucune compagnie aérienne, voyageant très certainement sous une fausse identité. À Genève, la banque était surveillée, et Cristina était en alerte. Mais rien. J'allais finir par comprendre que le dernier à l'avoir vu était Macaire Ebezner.

Chapitre 62.

Ennui(s)

À Genève, à la Banque Ebezner, Sagamore interrogeait Macaire dans son bureau.

— Comme je vous l'ai déjà indiqué, répéta Macaire, Lev a démissionné il y a un mois.

— Comment vous l'a-t-il annoncé ? demanda le policier.

— Il m'a dit qu'il ne voulait plus continuer, répondit Macaire qui n'avait pas compris la question. Qu'il avait essayé quelque temps, pour me faire plaisir, mais qu'il en avait assez.

— Je voulais dire : Levovitch vous a annoncé sa démission de vive voix ?

— Oui.

— Levovitch était à Genève ? s'étonna Sagamore.

— Oui, évidemment. Pourquoi cette question ?

— Quand était-ce ?

— Je vous l'ai dit, il y a environ un mois. Je ne me souviens plus de la date exacte.

— Il est venu ici, à la banque ?

— Non, nous nous sommes retrouvés en ville.

— Où ça ?

— Au restaurant du parc des Eaux-Vives. Après le déjeuner. Nous avons pris un café sur la terrasse.

Macaire sentit son rythme cardiaque s'accélérer mais il s'efforça de rester calme. Bien évidemment, il ne pouvait pas raconter au policier ce qui s'était vraiment passé ce jour-là, ni comment Levovitch l'avait condamné au silence.

Un mois plus tôt

Macaire venait de terminer sa séance chez le docteur Kazan. En sortant de l'immeuble, un homme en complet l'attendait.

— Bonjour, monsieur Ebezner, le salua-t-il.

Macaire dévisagea l'homme. Il lui fallut quelques instants pour le reconnaître.

— Vous êtes le chauffeur de Levovitch...

— Oui, acquiesça Alfred. Monsieur Levovitch voudrait vous parler.

Alfred désigna la berline garée derrière lui et ouvrit la porte passager. Il n'y avait personne sur la banquette arrière.

— Où est Levovitch ? demanda Macaire.

— Il vous attend quelque part.

Macaire prit la mouche.

— Qu'est-ce que c'est que ces manières de bandit ? Que Levovitch aille se faire voir ! Qu'il appelle ma secrétaire pour fixer un rendez-vous ! Je suis le président de la Banque Ebezner, tout de même !

Alfred, sans sourciller, tendit à Macaire une petite carte de correspondance. Elle était frappée au nom de Sinior Tarnogol. En dessous, on pouvait lire : *L'heure de vérité*.

— Qu'est-ce que cela signifie ? balbutia Macaire.

— Venez, monsieur Ebezner, l'invita gentiment Alfred.

Macaire obtempéra non sans réticence.

La voiture traversa le centre-ville, pour rejoindre le quai Gustave-Ador, puis le parc des Eaux-Vives. Ils en passèrent le portail et continuèrent jusqu'au niveau du restaurant. Le service de midi était terminé, le parking était désert. Il n'y avait personne aux alentours sauf, à quelques pas de là, assis sur un banc, une silhouette familière. C'était Sinior Tarnogol.

Macaire sortit du véhicule et s'approcha, stupéfait. Tarnogol décolla son visage de silicone et le visage de Lev apparut à découvert.

— Alors c'était toi ! s'écria-t-il à l'attention de Lev. Tarnogol, c'était toi ?

Lev acquiesça. Macaire reprit :

— La police est persuadée que c'est Jean-Bénédict... Je... Je ne sais pas comment tu as fait, mais...

— Tant mieux, l'interrompt Lev. Comme ça tout le monde est

content. Toi, tu es président, c'est ce que tu voulais. Et moi, j'ai pu mettre un point final à cette imposture.

— C'est toi qui as tué Jean-Béné ?

— J'allais te poser la même question.

Il y eut un silence pendant lequel les deux hommes se dévisagèrent. Puis Lev dit :

— Je démissionne de la banque, Macaire. Je voulais te faire mes adieux.

— Tes adieux ? rugit Macaire. Tu plaisantes, j'espère ? Tu ne t'en tireras pas comme ça, Lev ! Je sais que tu es avec Anastasia !

Lev sembla déstabilisé :

— Comment le sais-tu ?

— Peu importe, triompha Macaire, j'ai moi-même quelques atouts dans mon jeu !

— Écoute, Macaire, je voulais simplement te dire que je quittais la banque avec effet immédiat. Tout est réglé de mon côté. J'ai transmis depuis quelque temps déjà tous mes dossiers aux collaborateurs du bureau d'Athènes. Je m'en vais pour de bon. Ne cherche pas à me retrouver.

Macaire ricana :

— Tu crois que je vais simplement te laisser disparaître comme ça ? Et avec ma femme de surcroît ?

— Nous avons fait un pacte, Macaire. Anastasia contre la présidence. Tu as eu la présidence.

— J'ai fait un pacte avec Tarnogol, rappela Macaire.

— Je suis Tarnogol.

— Non, tu n'es que Lev Levovitch !

Lev haussa les épaules comme si tout cela n'avait pas d'importance. Il fit mine de se diriger vers la voiture, mais Macaire lui dit alors :

— Je sais que vous êtes à Corfou. Dans une villa au bord de la mer.

— Viens nous rendre visite puisque tu connais l'adresse, répliqua Lev qui ne se laissa pas démonter.

— C'est la police qui va venir, menaça Macaire. Pour te cueillir.

— Tu n'en feras rien, dit alors Lev. Pour Anastasia.

— Pour Anastasia ?

— La nuit du meurtre, je l'ai aidée à s'enfuir du Palace. Alors que nous étions déjà dehors, elle a voulu retourner à l'intérieur. Elle a dit qu'elle devait « remonter là-haut » comme si elle parlait du sixième étage. Je l'ai attendue dehors, elle a mis un moment pour revenir.

— Tu veux dire que...

— Je n'en sais rien, dit Lev. Mais laissons la police en dehors de tout ça.

Macaire, frappé par cette confidence, confia alors à Lev :

— Le matin du meurtre de Jean-Béné, j'ai trouvé, glissé sous la porte de ma chambre du Palace, un mot écrit de la main d'Anastasia qui disait à peu près ceci :

*Macaire,
Je pars pour toujours.
Je ne reviendrai plus. Ne cherche pas à me
retrouver.
Pardonne-moi.
Je vivrai pour toujours avec le poids de ce
que j'ai fait.
Anastasia*

*

Au lieutenant Sagamore, Macaire se contenta de raconter qu'il avait retrouvé Lev au restaurant du parc des Eaux-Vives et que ce dernier lui avait remis sa démission avec effet immédiat.

— Est-ce que Lev a des problèmes ? demanda Macaire au policier.

— Lev Levovitch est sous le coup d'un mandat d'arrêt, annonça gravement Sagamore. Si vous lui parlez, si vous le voyez, il est primordial de m'en informer sur-le-champ.

Au même moment, au cœur de la vieille-ville animée et joyeuse de Corfou.

Anastasia était installée à la terrasse d'un petit café qu'elle affectionnait. Une fois par semaine, en fin de matinée, elle venait ici. Elle s'installait à une table, déjeunait d'une salade de tomates, concombres et feta, puis se faisait servir un café grec. Elle observait les passants qui traversaient la petite place fleurie. Elle pouvait y passer ses après-midi, scrutant les silhouettes qui défilaient, les locaux toujours pressés, les touristes crapahutant sur les pavés et surtout les couples. C'étaient eux qu'elle considérait avec le plus d'attention.

Couples qui marchaient, couples qui s'embrassaient, couples qui se disputaient. Couples vivants.

Depuis quelque temps, elle avait cette désagréable impression que Lev et elle étaient emprisonnés dans un monde de formol. Elle ne savait pas depuis combien de temps cette sensation durait. Mais elle se surprenait à imaginer que Lev et elle quitteraient bientôt Corfou. Elle aimait pourtant cette maison, elle aimait cette île, elle s'y sentait bien et serait enchantée d'y revenir régulièrement pour des vacances. Elle était indéniablement heureuse, mais cela faisait presque six mois qu'ils étaient à Corfou et elle ne pouvait pas imaginer y rester pour toute la vie. Qu'allaient-ils faire ici à la longue ? Pour la première fois, elle ressentait une pointe d'ennui.

Six mois qu'ils étaient beaux du matin au soir, six mois d'une vie parfaite, hors du temps, six mois d'une partition sans fausse note jouée par Lev et l'armée d'employés de maison qui veillaient sur eux. Six mois d'une perfection absolue. Mais la perfection, songeait Anastasia, on s'en lasse.

Six mois de petits-déjeuners au caviar. Parfois, elle pensait, avec une petite pointe de nostalgie, à Macaire plongé dans la lecture de son journal, dont il lui lisait, de temps à autre, quelques extraits qu'il ponctuait de « Tu te rends compte, chouchou ! », tout en avalant une tartine, les doigts pleins de confiture. Six mois de ballet des domestiques mutiques. Parfois, elle pensait à Arma et sa joviale impertinence. Elle se demandait comment ils allaient tous les deux. Elle se demandait ce qui se passait à Cognoy.

Elle aimait cuisiner, mais à Corfou il y avait une cuisinière et une pâtissière qui ne lui laissaient rien faire. À Cognoy, elle avait toujours été impliquée dans l'entretien de la maison, assistant souvent Arma dans son travail. À Corfou, Lev s'y opposait. « Ne perds pas ton temps avec ça, disait-il, nous avons tellement de personnel. »

Elle se prenait à rêver d'un projet avec Lev. Ouvrir une taverne, elle aux fourneaux et lui au service. *Chez Lev & Anastasia*. Ils feraient un duo fantastique. Elle lui en avait parlé, mais Lev ne l'avait pas prise au sérieux. Trop obnubilé à lui créer ce qu'il pensait être un paradis. Mais le paradis, c'était d'un ennui mortel à la longue. Si Ève avait fini par la bouffer cette pomme, c'était parce qu'elle cherchait une bonne excuse pour ficher le camp !

Alors une fois par semaine, lorsque Lev partait pour sa journée de travail à Athènes, elle prenait son vélo et se rendait jusqu'en ville. Alfred insistait pour la conduire, mais elle ne voulait rien entendre. Seule sur sa bicyclette, elle se sentait libre. Elle flânait dans les ruelles de la vieille-ville, puis elle s'installait à sa table et observait les couples, se demandant lequel d'entre eux elle voudrait être.

Ce jour-là, à la terrasse du restaurant, Anastasia sortit de son sac

à main une feuille de papier et un stylo, et elle termina la lettre commencée le matin même. L'envie lui avait pris de façon soudaine, elle avait décidé de ne pas la réprimer. Sa missive terminée, elle la relut plusieurs fois. Puis elle la plia et la mit dans une enveloppe avant de se rendre au bureau de poste.

Derrière le guichet, l'employé lui demanda :

— C'est pour où ?

— Genève, en Suisse, répondit-elle.

Chapitre 63.

Correspondances

Une semaine venait de s'écouler. Cet après-midi-là, Macaire rentra chez lui de bonne heure mais de mauvaise humeur : il devait encore se rendre à un cocktail mondain le soir, et il n'en avait aucune envie.

En passant la porte d'entrée, il tomba sur Arma qui astiquait la rambarde des escaliers.

— Bonjour, Moussieu, le salua-t-elle en lui adressant un regard de biche.

Macaire la scruta un instant.

— Dites, Arma, vous êtes libre ce soir ?

— Oui, Moussieu ! Vous voulez que je reste un peu plus longtemps ?

— Non, je voudrais que vous m'accompagniez à un cocktail.

— Un cocktèle ? répéta Arma, mal à l'aise. Où ça ?

— Au Musée d'art et d'histoire. C'est pour les gros donateurs, dont la banque fait partie. Ça aura lieu dans la cour intérieure, ça va être joli.

— Ouh là là, s'inquiéta Arma, c'est chic ça !

— Oui, un peu, concéda Macaire.

— Mais je n'ai rien à mettre ! Il faut des vêtements de louxe !

— Allez vous servir dans la penderie d'Anastasia.

— Encore piquer chez Médéme ?

— Mais oui, *encore piquer chez Médéme. Médéme* n'est plus là. *Médéme* ne reviendra plus jamais.

Après une hésitation, Arma demanda alors :

— Dites Moussieu, est-ce que je peux faire ma toilette dans la grande salle de bains. Il y a des produits de bouté et je...

— Utilisez la chambre et la salle de bains autant que vous

voulez, Arma. Je n'en ai pas besoin.

Arma ne se fit pas prier. Elle se précipita à l'étage et commença par un pèlerinage dans l'immense penderie d'Anastasia. Elle y passa en revue les robes, toucha les étoffes de prix, admira les chaussures en peau de serpent. Elle choisit un ensemble qui lui parut à la fois chic mais pas surfait. Elle s'assura que la taille correspondait. C'était parfait !

— À la propreté, déclara-t-elle ensuite, bien décidée à se récurer comme une casserole pour l'occasion.

Elle s'enferma dans la salle de bains. Elle plongea son visage dans les peignoirs moelleux qu'elle avait si souvent nettoyés et repassés, s'émerveillant chaque fois du confort de leur texture. Puis elle huma les sels de bain et la collection d'huiles de corps. Elle se fit couler un bain et s'y prélassa longuement, camouflée dans une montagne de mousse, appliquant toutes les crèmes et tous les savons qui lui passaient sous la main.

Lorsqu'il fut l'heure de partir pour le cocktail et qu'elle se décida à se montrer à Macaire, celui-ci ne cacha pas son émotion.

— Arma, dit-il, vous êtes...

— Ridicule, conclut-elle.

— Sublime, corrigea-t-il.

Elle sourit. Ce qui la rendit encore plus belle.

Arrivés au Musée d'art et d'histoire, ils rejoignirent la cohorte des invités qui discutaient bruyamment dans la cour intérieure. Des bougies avaient été disposées autour de la fontaine.

— C'est maguenifique ! souffla Arma. Je crois que je n'ai jamais rien vu d'aussi beau.

Alors qu'ils se mêlaient aux convives, Macaire donna son bras à Arma, et tout le monde voulut savoir qui était cette femme accompagnant le président Ebezner.

Ce soir-là, pour la première fois depuis longtemps, non seulement Macaire ne se sentit pas seul, mais il s'amusa, alors que ces cocktails étaient d'ordinaire mornes et convenus. Arma s'attaqua immédiatement au champagne qui eut sur elle un effet libérateur. Elle se jeta ensuite sur le buffet, fascinée par les goûts, les formes et la présentation. Elle n'hésita pas à interrompre Macaire dans sa conversation pour lui fourrer directement dans la bouche sa dernière trouvaille (« Goûtez-moi ça, Moussieu ! »).

Elle le fit rire. Elle illumina sa nuit. Si bien que quand le cocktail toucha à sa fin, comme il ne voulait pas que la soirée s'interrompe, il l'emmena à travers les rues pavées de la vieille-ville de Genève. Ils trouvèrent un bar, s'installèrent au comptoir, et commandèrent à

boire. Macaire n'avait pas le souvenir d'avoir jamais fait ça avec Anastasia.

Aux alentours de minuit, Arma annonça à Macaire :

— Moussieu...

— Arrêtez de m'appeler Moussieu. Je ne suis plus Moussieu.

Elle le dévisagea curieusement.

— Vous êtes qui alors ?

— Je suis Macaire.

— Ah ! Et je vous appelle comment ?

— Macaire.

Elle recommença sa phrase :

— Macaire...

— Oui ?

— Je crois que j'ai trop bou.

Arma s'endormit dans la voiture durant le trajet du retour chez elle, rue de Montchoisy. Macaire la traîna dans l'ascenseur puis, trouvant la clé de l'appartement dans son sac à main, il la porta jusqu'à son lit et l'y déposa. Le lendemain matin, lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle le vit assis sur une chaise, endormi dans une position inconfortable.

— Macaire ? l'appela-t-elle doucement.

Il ouvrit un œil. Elle le regarda avec tendresse et tendit la main pour lui toucher le bras.

— Vous avez passé la nuit à me veiller ? dit-elle.

— Oui.

— C'était roumantique ?

— Non, c'était pas *roumantique* du tout. J'avais la trouille que vous vous étouffiez dans votre vomi.

Ils éclatèrent de rire. Macaire songea que cela faisait longtemps qu'il n'avait pas ri comme ça. Dans un élan spontané, il se pencha sur Arma et l'embrassa.

Ce même jour à Corfou.

Dans le bureau de poste, l'employé derrière son guichet indiqua à Anastasia qu'elle avait reçu une lettre. Il lui avait répondu, en poste restante, comme elle le lui avait suggéré.

Elle emporta la lettre et retourna à son petit café habituel pour la lire. Elle s'installa à table, passa commande et déchira l'enveloppe.

*Anastasia,
Ta lettre m'a rendu tellement heureux.
Cela fait des mois que je me demande où tu*

étais passée. Si tu allais bien.

Cela fait des mois que je me pose des milliers de questions.

Pourquoi ne m'avoir donné aucune nouvelle ? Pourquoi venir jusqu'à Verbier pendant le Grand Week-end et t'introduire dans ma chambre du Palace pour me laisser un mot d'amour, et me traiter ensuite avec tant de mépris ?

J'espère un jour te revoir. Parler de tout cela.

Je t'ai attendue, je ne t'attends plus.

Mais il y a une question qui me hante et que je veux te poser ici, Anastasia : est-ce que c'est toi qui as tué Jean-Béné ?

J'espère que tu me répondras.

Je ne sais même pas si tu es encore à Corfou. Tu es peut-être partie ailleurs, maintenant que Lev a démissionné de la banque.

Tendrement,

Macaïre

Elle leva les yeux. Lev avait démissionné de la banque ? Mais où allait-il alors, lui qui continuait d'aller soi-disant chaque semaine à Athènes ?

Au même moment, à Genève. Lev jouait avec le feu. Il le savait. Si la police l'arrêtait, tout était fini. Il était songeur. Il se demandait comment il avait pu en arriver là. Il repensait à ce mois de décembre, quatorze ans plus tôt.

*

Quatorze ans plus tôt, mois de décembre

Le Grand Week-end approchait.

Cela faisait presque une année que Lev avait perdu Anastasia et récupéré les actions de Macaire.

Cela faisait presque une année que Lev vivait sa double identité, en étant à la fois lui-même et Sinior Tarnogol, membre du Conseil de la banque.

Cela faisait presque une année que son père et lui se parlaient à peine. Sol faiblissait à vue d'œil, il ne pouvait plus travailler et recevait des soins palliatifs dans un établissement de Martigny.

Lev vivait dans une solitude extrême. Il arrivait à la banque le premier, il en partait le dernier. Son rôle lui prenait tout son temps et toute son énergie. Mais il allait arriver à ses fins : d'ici un mois, les dividendes de la banque lui permettraient d'acheter la maison du Pré Byron, cette maison à la vue extraordinaire qui avait fait tant rêver Anastasia. Il lui avait promis de la lui offrir. Il était sur le point de réussir.

Cette maison allait tout réparer. Il y conduirait son père, il l'y installerait confortablement. Il lui dirait : « Regarde, papa, ce sont mes talents de comédien qui m'ont permis d'acheter ça. » Et puis, grâce à cette maison, il pourrait reconquérir Anastasia. Cette maison, c'était leur promesse.

Elle devait épouser Macaire en février. Il était convaincu qu'elle dirait non. Elle se rendrait compte de son erreur et romprait les fiançailles. Il ne pouvait pas imaginer que cela se passe autrement. Il ne pouvait pas imaginer qu'ils ne finiraient pas ensemble, elle et lui. Ils se l'étaient promis.

Pour toute la vie.

*

Quatorze ans plus tard, en repensant à ces moments, Lev éprouvait toujours une douleur au plus profond de son cœur. Anastasia et lui étaient enfin réunis, mais combien de temps leur faudrait-il être ensemble pour effacer toutes les souffrances passées ? Surtout, c'était sans compter le tournant qu'allait prendre, quelques jours plus tard, l'enquête sur le meurtre de Jean-Bénédict.

Ce jour-là, le chef de la police municipale arriva au Palace de Verbier quelques minutes après l'appel. C'était un jardinier occupé à refaire les plates-bandes qui avait remarqué l'objet dans la terre. Autour du petit massif, des employés de l'hôtel s'étaient agglutinés.

— Ne touchez à rien ! ordonna le policier en faisant trotter sa silhouette ronde.

Le jardinier pointa du doigt sa découverte et le chef de la police s'accroupit pour observer de plus près.

— Nom d'un chien, c'est pas possible ! murmura-t-il.

Il attrapa sa radio et demanda à la centrale de lui envoyer immédiatement la Police judiciaire.

Chapitre 64.

À Genève (5/5)

— C'est la Police judiciaire valaisanne qui nous a prévenus, nous expliqua Sagamore en se remémorant les événements. Je me suis aussitôt rendu à Verbier. Je voulais voir ça de mes propres yeux.

— Qu'est-ce que le jardinier avait découvert ? demanda Scarlett, au comble de l'impatience.

— Un petit pistolet doré, dont la crosse était gravée d'un prénom : *Anastasia*.

— Anastasia comme Anastasia Ebezner ?

— Exactement. Vous imaginez bien que ça ne pouvait pas être une coïncidence ! Nous avons fait immédiatement analyser l'arme au laboratoire de la police scientifique à Genève. L'état de corrosion prouvait qu'il avait passé plusieurs mois dehors sous la neige et à l'assaut des éléments, et malheureusement il empêchait une expertise balistique complète. C'était cependant un calibre 9 mm.

— Comme l'arme du crime, dis-je.

— Comme l'arme du crime, confirma Sagamore.

— Et qu'avez-vous fait ? interrogea Scarlett.

— Je devais retrouver Anastasia. Elle avait complètement disparu de la circulation depuis des mois.

— Ça ne vous avait pas paru suspect jusque-là ? s'enquit Scarlett.

Avant de répondre, Sagamore fouilla dans ses documents et dénicha un rapport consacré au cambriolage qu'il nous tendit pour que nous puissions le parcourir.

— La disparition d'Anastasia ne m'avait pas intrigué, nous expliqua Sagamore, parce que le jour du cambriolage chez les Ebezner, j'avais retrouvé une note laissée par Anastasia à son mari, dans laquelle elle annonçait qu'elle le quittait. Ceci m'avait d'ailleurs

été confirmé par la domestique de la maison, une certaine Arma, qui m'avait indiqué que sa patronne vivait une aventure extraconjugale très sérieuse avec un homme et qu'elle avait prévu de partir avec lui. À mes yeux, tout cela tenait la route.

— Vous saviez qui était son amant ? demandai-je.

— À ce moment-là, non. Pour être honnête je n'avais pas creusé davantage, car je ne voyais pas de lien avec mon affaire. Mais j'ai découvert ensuite qu'il s'agissait de Lev Levovitch. Quelle coïncidence, n'est-ce pas ? Les deux personnes que je recherchais étaient ensemble. Mais sur le moment, comme je n'en savais encore rien, j'ai dû cuisiner mon suspect numéro 1.

— Macaire Ebezner, dit Scarlett.

— Dans le mille

Chapitre 65.

La femme au pistolet d'or

Dans une salle d'interrogatoire du siège de la Police judiciaire à Genève, Macaire dévisagea avec inquiétude le lieutenant Sagamore. Celui-ci venait de poser devant lui un pistolet doré, emballé dans un sac en plastique. Macaire l'avait immédiatement reconnu.

— À en juger par la tête que vous faites, dit Sagamore, j'imagine que cette arme vous est familière.

Macaire hocha la tête, incrédule.

— Ce pistolet appartient à ma femme, Anastasia. Où l'avez-vous trouvé ?

— Dans le parc du Palace de Verbier. À proximité directe d'une issue de secours. À en juger par son état, il a passé quelques mois dehors.

— Est-ce qu'il s'agit de l'arme du crime ?

— C'est ce que nous sommes en train d'essayer de déterminer. Monsieur Ebezner, pourquoi votre épouse possédait-elle une arme à feu ?

— C'est moi qui la lui avais offerte. Après une série de cambriolages à Cologny. Elle avait peur, elle voulait pouvoir se défendre, notamment lorsque je devais m'absenter pour des voyages d'affaires et qu'elle était seule à la maison.

— Cette arme n'est pas déclarée, fit remarquer Sagamore.

— Comme la plupart des armes vendues de particulier à particulier, indiqua Macaire. La loi ne m'y oblige pas. Je l'ai achetée à une bourse aux armes, à Zurich.

— Quand ça ?

— Il y a quelques années.

Sagamore considéra un moment l'homme qui se trouvait face à lui. Le silence mit Macaire mal à l'aise.

— Monsieur Ebezner, reprit le policier, avez-vous une idée de la façon dont l'arme de votre épouse s'est retrouvée à Verbier ?

— Aucune. Je suis aussi étonné que vous.

— Allons, vous avouerez que c'est pratique : votre femme possède une arme non déclarée. Vous l'emportez avec vous à Verbier, en prévision de l'élection. Ça peut toujours servir.

— Enfin, lieutenant, s'offusqua Macaire, je ne vous permets pas ce genre d'insinuations !

— Alors, fournissez-moi une meilleure explication !

— Je n'en ai pas. Je ne comprends pas comment cette arme a pu arriver à Verbier.

Sagamore demanda alors :

— Est-ce que votre femme est venue à Verbier pendant le week-end de la banque ?

— Ma femme ? Non, pourquoi ?

Sagamore ne répondit pas directement à la question.

— Monsieur Ebezner, où se trouve votre épouse ?

Macaire resta de marbre.

— Je l'ignore, mentit-il. Elle m'a quitté comme vous le savez, je n'ai eu aucune nouvelle d'elle depuis le mois de décembre.

Sagamore savait qu'il ne tirerait rien de Macaire. Il ne l'avait d'ailleurs pas tant convoqué pour obtenir des aveux que pour étudier son comportement des prochaines heures. Si Macaire Ebezner était mêlé à ce meurtre, il le découvrirait rapidement.

Après le départ de Macaire du siège de la Police judiciaire, Sagamore téléphona immédiatement à Cristina.

— Macaire vient de s'en aller. J'ai mis une équipe pour le suivre, une autre en planque à son domicile. Toi, ne le lâche pas à la banque.

— Compris. Des nouvelles du laboratoire concernant l'arme ?

— C'est bien un calibre 9 mm, comme l'arme du crime, mais la rouille et la corrosion du canon empêchent d'établir s'il s'agit de l'arme du crime.

— Merde ! pesta Cristina. Tu as une hypothèse ?

— Je pense que le meurtrier est soit Macaire Ebezner, soit Anastasia Ebezner.

— Quel mobile aurait eu Anastasia Ebezner ?

— Je n'en suis pas certain, mais il s'agit de son arme et elle a disparu depuis le meurtre. Ça fait suffisamment d'éléments pour se poser des questions. Enfin, j'ai convoqué la mère et la sœur d'Anastasia Ebezner. Elles pourront peut-être m'aider.

Sagamore raccrocha et observa le tableau blanc face à son bureau, sur lequel il avait ajouté la photo d'Anastasia. Le pistolet avait

été découvert à proximité de l'une des issues de secours du Palace. D'après le plan de l'hôtel, il s'agissait de la sortie la plus directe si l'on descendait à pied depuis le sixième étage. Elle donnait sur une petite route qui permettait de s'enfuir discrètement du Palace à pied ou en voiture. Pour Sagamore, le meurtrier était passé par cette porte. Avait-il laissé tomber l'arme par mégarde dans sa fuite ? L'avait-il jetée dans la neige pour s'en défaire, assuré qu'on ne la retrouverait pas avant la fonte des neiges et qu'il serait alors déjà loin ?

Sagamore fixa encore la photo d'Anastasia. Avait-elle tué Jean-Bénédict Hansen ?

À Sagamore qui l'interrogea, Olga von Lacht assura ne pas avoir la moindre idée de l'endroit où se trouvait sa fille.

— En tout cas, je déplore qu'elle ait quitté son mari, dit Olga. C'est tout à fait lamentable.

— Anastasia vous avait-elle prévenue qu'elle comptait s'en aller ?

— Non, mentit Olga.

— Alors, comment savez-vous qu'Anastasia a quitté son mari ? demanda Sagamore.

— C'est Macaire, son mari, qui m'en a informée, évidemment.

Olga ne comprit pas le sens de cette question. Pour Sagamore elle n'était pourtant pas sans fondement : il se demandait si Macaire avait pu se débarrasser de sa femme. Était-elle un témoin gênant de ce qui s'était passé ? Mais Sagamore écarta cette hypothèse après avoir parlé avec Irina, la sœur d'Anastasia.

Irina raconta qu'Anastasia avait toujours eu la préférence de sa mère.

— Elle a passé son temps à la couvrir et la protéger ! expliqua Irina. Il n'y en avait que pour elle !

— Est-ce que vous savez où peut bien se trouver votre sœur aujourd'hui ?

— Aucune idée, sans doute au soleil, en train de se la couler douce avec son banquier.

— Son banquier ? Quel banquier ?

— Lev Levovitch. Ils avaient une liaison. Lors d'un déjeuner, Anastasia nous a montré un bracelet en or qu'il lui avait offert. Elle disait qu'elle voulait partir avec lui. Je suis sûre qu'ils sont ensemble. D'ailleurs je l'ai dit à Macaire Ebezner.

— Ah bon ?

— Je lui ai écrit une lettre anonyme, au début du printemps. Je l'avais croisé une ou deux fois, tout triste, encore tout amoureux. Je me suis dit qu'il avait le droit de savoir.

Cet après-midi-là, à Corfou.

Anastasia se baignait dans la mer Ionienne. Lev l'observait amoureusement depuis la terrasse où il lisait le journal et buvait un café. Elle le regardait aussi et elle finit par éclater de rire.

— On va rester longtemps à se dévisager ainsi ? s'écria-t-elle. Va mettre ton maillot et rejoins-moi !

— J'arrive, promit-il. Je termine mon journal et j'arrive.

Au même instant, à Cologny, Macaire arriva chez lui en trombe.

— Déjà rentré ? s'étonna Arma en le voyant débouler dans le hall.

Macaire ne prit même pas la peine de répondre. Il se dirigea directement dans son boudoir et s'y enferma. L'heure était grave. Les preuves s'accumulaient contre Anastasia : sa présence au Palace le week-end du meurtre, son arme retrouvée là-bas. Surtout, Macaire n'arrêtait pas de repenser à ce que Lev lui avait confié lorsqu'ils s'étaient vus pour la dernière fois au parc des Eaux-Vives : Anastasia et lui étaient sortis par une issue de secours, mais elle était soudain retournée à l'intérieur. Elle était remontée pour tuer Jean-Bénédict, puis elle avait laissé le mot sous sa porte, elle était repassée par l'issue de secours, s'était débarrassée de l'arme et s'était enfuie.

Il ouvrit son coffre-fort et en sortit le message glissé sous sa porte le matin du meurtre, ainsi que les lettres envoyées depuis Corfou. Il jeta le tout dans sa corbeille en fer et il y mit le feu. Il fallait tout détruire. En regardant les lettres se consumer, Macaire sentit la tristesse l'envahir. Il l'avait tellement aimée. Elle avait été l'amour de sa vie. Il ne pouvait pas supporter l'idée qu'elle ait des ennuis. Il fallait la prévenir. Il avait besoin d'aide.

Il attrapa la boîte à musique posée sur une étagère et la fit jouer pour en faire sortir le numéro de téléphone. Il le mémorisa, puis il quitta la pièce à grands pas.

— Que se passe-t-il, Macaire ? demanda Arma, le voyant passer en tempête.

Il s'en alla sans donner d'explications. Il sauta à bord de sa voiture et démarra sur les chapeaux de roues. Il s'engagea dans le chemin de Ruth et prit la direction du village de Cologny.

Les policiers en planque devant chez lui le prirent aussitôt en filature.

Sagamore était dans son bureau du siège de la Police judiciaire lorsqu'on le prévint.

— Lieutenant, Macaire Ebezner est rentré chez lui en coup de vent, il y est resté dix minutes et il vient de repartir. Il a l'air pressé.

— Il se tire ! décréta Sagamore. Collez-le discrètement, il faut voir où il va ! Je vous rejoins.

Le lieutenant quitta son bureau à toute vitesse et dévala les escaliers quatre à quatre pour rejoindre le parking sous-terrain. Il monta à bord de son véhicule banalisé, plaça son gyrophare sur le toit et fonça à travers la ville, toutes sirènes hurlantes.

Macaire n'alla toutefois pas très loin. Il se gara à proximité de la place centrale du village de Cologny, et traversa le gazon du petit parc qui s'y trouvait pour rejoindre une cabine téléphonique.

Sagamore était en train de remonter la rue de la Confédération quand on l'informa de la situation.

— Une cabine téléphonique ? s'étonna-t-il. Trouvez-moi quelqu'un pour retracer son appel. Nous devons savoir qui il est en train de contacter.

— Wagner, dit Macaire, dans la cabine, à son interlocuteur. J'ai besoin de votre aide, c'est à propos d'Anastasia.

— Que se passe-t-il ? demanda Wagner.

— La police a retrouvé une arme lui appartenant à proximité du Palace de Verbier.

— Quoi ? s'étonna Wagner. Comment est-ce possible ?

— C'est une longue histoire. Tout l'accable, Wagner. Elle était au Palace le week-end du meurtre, c'est son arme à feu qui a été retrouvée, elle m'a laissé un message qui ressemble à une confession. Mais je sais qu'elle n'y est pour rien.

— Comment pouvez-vous en être si certain ?

— Elle me l'a dit. Enfin, elle m'a écrit depuis Corfou. Nous avons échangé plusieurs lettres, je lui réponds par la poste restante.

— Anastasia vous a écrit ?

— Oui, elle voulait me dire qu'elle pensait à moi, qu'elle espérait que je lui pardonnerais ce qu'elle a fait.

— Ce qu'elle a fait ? Vous voulez dire *tuer Jean-Bénédict Hansen* ?

— Non, je lui ai demandé si c'était elle. Elle m'a assuré que non.

— Laissez-moi voir ce que je peux faire, dit Wagner. Je vous recontacte.

Les deux hommes raccrochèrent.

— Il a raccroché, annonça à Sagamore l'un des inspecteurs qui observaient la scène. On essaie de retracer son appel, mais ça va prendre un peu de temps.

Le lieutenant roulait à présent à toute allure sur le quai Gustave-Ador.

— Interpellez-le, ordonna-t-il.

À Cologny, les policiers en embuscade se précipitèrent vers Macaire qui sortait de la cabine téléphonique.

Wagner resta songeur, le combiné encore en main. Il n'avait pas vu la silhouette derrière lui, qui avait assisté à la conversation. C'était Alfred.

— Qu'est-ce que vous faites, monsieur Levovitch ? Vous m'aviez promis que c'était terminé.

Lev baissa la tête. Il se racla la gorge pour retrouver sa voix :

— Je ne peux pas faire autrement, Alfred.

— Mais enfin, Monsieur, vous allez tout perdre ! Vous êtes en train de jouer avec le feu et vous allez vous brûler les doigts !

— Vous ne comprenez pas, Alfred. Je ne peux pas arrêter...

*

Quatorze ans plus tôt

À la mi-février, le jour où l'acte de vente de la maison du Pré Byron fut signé, Macaire et Anastasia s'unissaient à la mairie de Collonge-Bellerive.

Lev, de retour de chez le notaire, les avait observés depuis sa voiture au sortir de la mairie. Ils avaient l'air heureux.

Ainsi, elle avait dit oui. Tout était terminé, pour de bon. Il ne serait donc jamais cet homme à ses côtés. Il ne serait jamais son mari.

Lev, le cœur brisé, s'en alla et rejoignit l'immense maison du Pré Byron qui était désormais la sienne. Les pièces étaient toutes vides.

À l'exception d'une chambre, au milieu de laquelle se trouvait une petite table avec un téléphone posé dessus. Il décrocha le combiné et décida d'appeler la seule personne qui lui restait dans sa vie : son père.

Au centre de soins palliatifs de Martigny, l'infirmière qui répondit à Lev avait une voix grave :

— Monsieur Levovitch, nous avons essayé de vous joindre depuis ce matin. Votre père est au plus mal. Il faut que vous veniez immédiatement !

Lev sauta dans sa voiture et fonça jusqu'à Martigny, sans se soucier des limitations de vitesse. Lorsqu'il entra dans la chambre de son père, monsieur Rose était déjà là. Aux larmes qui coulaient sur son visage, Lev comprit que son père vivait ses derniers instants. Il s'approcha du lit et embrassa le visage de celui qu'il ne reverrait plus.

— Je te demande pardon pour la bague de maman, dit Lev. Je regrette tellement ce que j'ai fait.

— Ne regrette rien, Lev, articula difficilement Sol. Je suis tellement fier de toi. Tu as sublimé le personnage de Tarnogol. Tu as fait ce que peu d'acteurs sont capables de faire : tu as rendu un personnage vivant.

— Nous sommes les Levovitch, murmura Lev. Une grande lignée d'acteurs.

— Une grande lignée d'acteurs, sourit le père.

Sol tenait contre lui son grand livre relié en cuir dans lequel il avait décrit tous ses personnages. Usant du peu de force qu'il lui restait, il le tendit à son fils.

— Joue mes personnages, mon fils.

— Je te le promets.

— Fais-les vivre à jamais. Ainsi, je vivrai pour toujours en toi.

Le petit père sourit, et il s'endormit pour toujours, apaisé.

Cette nuit-là, de retour à Genève, Lev répandit un bidon d'essence à travers tout le rez-de-chaussée de sa nouvelle maison, et il y mit le feu. Puis, sans attendre les pompiers, il s'en alla et se rendit à l'Hôtel des Bergues.

— Je voudrais louer votre plus grande suite, dit-il au réceptionniste.

— Pour une nuit ?

— Pour toujours.

Chapitre 66.

Ruptures

Anastasia, le corps ceint d'une serviette de bain, quitta la plage et remonta à la maison. Elle se demanda pourquoi Lev ne l'avait pas rejointe dans l'eau. Elle l'avait vu quitter la terrasse, pensant qu'il allait se changer, mais il n'était pas revenu.

Elle pénétra dans la maison et s'étonna de n'y trouver personne. Ni Lev, ni Alfred, ni aucun des employés de maison. Comme si tout le monde avait disparu. C'était très étrange. Elle appela, aucune réponse.

Elle monta alors dans la chambre à coucher et trouva Lev assis sur le lit. Elle perçut immédiatement que quelque chose n'allait pas.

— Lev, que t'arrive-t-il ? Pourquoi n'es-tu pas venu à la plage ?

Sans prononcer le moindre mot, il la dévisagea d'un air presque mauvais. Elle s'inquiéta :

— Lev, que se passe-t-il ? Pourquoi fais-tu cette tête ?

Il brandit alors les lettres de Macaire qu'il avait retrouvées dissimulées dans un tiroir de vêtements et il dit :

— Alors, tu lui écris ?

— Tu as fouillé dans mes affaires ?

Le ton monta :

— Tu l'aimes toujours, c'est ça ?

— Quoi ? Mais enfin, non !

— Alors pourquoi as-tu éprouvé le besoin de lui écrire ?

— Parce que je voulais lui donner des nouvelles.

— Des nouvelles ? Non mais je rêve ! Quel besoin avais-tu de lui donner des nouvelles ?

— C'est un ami depuis quinze ans, justifia-t-elle.

— C'est ton mari !

— C'est quelqu'un qui m'a toujours traitée avec respect et tendresse, je m'en veux de l'avoir quitté ainsi.

— Oh, alors Madame a des regrets !

— Lev, ne prends pas ce ton condescendant avec moi ! Il ne s'agit pas de regrets, mais de remords parfois d'avoir fait du mal à quelqu'un qui m'a toujours voulu du bien.

— Tu sais, Anastasia, c'est étrange, parce que depuis six mois tu n'as pas émis l'idée de divorcer de lui.

— Peut-être parce que depuis six mois tu n'as pas eu l'idée de me demander en mariage ! Alors que ça fait quinze ans que je n'attends que ça ! Qu'est-ce qu'on fait à Corfou, au fond ? Enfermés dans cette maison, à jouer la comédie du grand amour du matin au soir. On n'a pas de projets ensemble, Lev !

— On a le projet de s'aimer.

— S'aimer n'est pas un projet ! Qu'est-ce qu'on construit ensemble ?

— Qu'est-ce que tu as construit avec Macaire ? répliqua maladroitement Lev.

— Mais je ne suis justement plus avec Macaire ! Ta grande faiblesse, Lev, c'est que tu n'as pas assez confiance en toi ! La seule personne qui ne t'admire pas, c'est toi-même !

Il y eut un long silence.

— Anastasia, est-ce que tu as tué Jean-Bénédict Hansen ?

— Si j'ai... *quoi* ? s'offusqua-t-elle. Évidemment que non ! Quelle idée !

— La police a retrouvé, dans le parc du Palace, un pistolet gravé à ton nom !

— Mon pistolet doré ?

— Que faisait ton arme à Verbier ?

— Il était dans mon sac quand j'ai quitté Genève. Je ne voulais pas le laisser là-bas. Ce n'est qu'en arrivant ici, à Corfou, que je me suis rendu compte qu'il n'y était plus.

— Donc ton pistolet a disparu comme par mystère ? demanda Lev d'un ton narquois.

— Il a disparu dans ta chambre du Palace, fit remarquer Anastasia. Mon sac n'a pas bougé de là. Peut-être que c'est Sinior Tarnogol qui l'a pris ? Oh, mais j'oubliais, Tarnogol, c'est toi !

— Qu'est-ce que tu insinues, *que j'ai tué Jean-Bénédict* ?

— C'est ce dont toi-même tu m'accuses, non ? Et d'ailleurs, tu ne manques pas d'air avec tes reproches ! Quand comptais-tu me dire que tu as démissionné de la banque ?

— Qui t'en a parlé ? Macaire ?

— Depuis quand est-ce qu'on se fait des cachotteries, Lev ? Tu démissionnes de la banque et tu ne m'en parles pas ? Où vas-tu chaque semaine, lorsque tu pars à Athènes soi-disant pour aller au bureau de la banque ?

— Je vais travailler pour moi, pour nous.

— C'est-à-dire ?

— Gérer mon argent, m'occuper de mes investissements. De nos investissements, devrais-je dire. Je fais tout ça pour nous, pour que nous puissions vivre sans souci sur notre île.

Ils se dévisagèrent longuement. Anastasia semblait triste.

— Je crois que j'étouffe sur notre île, confia-t-elle. J'ai l'impression que nous sommes en train de nous perdre, Lev.

Elle quitta la pièce.

*

Au siège de la Police judiciaire, Sagamore interrogeait Macaire sans ménagement. Le numéro composé dans la cabine était un numéro de téléphone portable anonyme à prépaiement. Impossible de remonter au détenteur de la ligne et impossible de le localiser a posteriori.

— Qui avez-vous appelé ? répéta Sagamore. Anastasia ? Est-ce que vous la protégez ?

— Non, je vous l'ai dit ! J'ignore où elle se trouve.

— Alors qui ? Qui était-ce ? Je vous préviens, Macaire : je vais vous inculper du meurtre de Jean-Bénédict Hansen !

— Mais je ne l'ai pas tué ! Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ?

— Pour devenir président de la Banque Ebezner. C'est Levovitch qui avait été élu par le Conseil. Mais voilà que la mort de Jean-Bénédict Hansen a bien arrangé la situation en votre faveur.

— Je n'ai pas tué mon cousin, assura Macaire.

— Alors dites-moi à qui vous avez téléphoné.

Macaire n'avait plus d'autre choix que de dire la vérité :

— J'ai appelé un certain Wagner, un agent des services de renseignement suisses. J'ai été chamboulé par la découverte du pistolet au Palace, je voulais aider Anastasia et je me suis dit que Wagner pourrait intervenir.

— Pourquoi vouliez-vous aider Anastasia ?

— Parce qu'elle était à Verbier le week-end du meurtre, expliqua Macaire, acculé.

— Votre femme était au Palace au moment du meurtre ?

— Oui.

Sagamore s'assit face à Macaire.

— Maintenant, il faut me dire qui est ce Wagner.

Macaire était à bout : toute cette histoire avait eu raison de ses

nerfs. Il n'en dormait plus la nuit, et quand, assommé de somnifères, il somnait finalement, c'était pour faire des cauchemars. Il était temps de soulager sa conscience.

— À cause moi, des gens sont morts ! hurla-t-il.

— C'est donc vous qui avez tué Jean-Bénédict Hansen ? dit Sagamore.

— Non ! Bien sûr que non ! J'ai pris part malgré moi au double meurtre d'un couple de retraités à Madrid.

Sagamore n'y comprenait plus rien. Il ouvrit la porte de la salle d'interrogatoire et lança à Macaire un regard désabusé :

— Vous pouvez y aller.

— Vraiment ? dit Macaire, étonné, en se levant.

— J'ai eu au téléphone le couple de retraités que vous avez sauvagement assassinés. Ils se portent très bien. Ils vous saluent d'ailleurs.

Macaire eut l'air aussi étonné que Sagamore. Ce qui confirma l'intuition du policier : il ne lui mentait pas. Qu'est-ce que tout cela pouvait signifier ? Personne parmi ses contacts au sein de la Police fédérale et des renseignements de la Confédération n'avait entendu parler de la P-30. Et encore moins d'opérations de surveillance des administrations fiscales des pays étrangers. Sa seule certitude était que Macaire, consciemment ou non, était au centre de toute cette affaire. Sagamore avait décidé de le placer sous discrète surveillance, persuadé qu'il le mènerait sur une piste. Il n'eut à attendre que jusqu'au mardi suivant.

Ce jour-là, aux alentours de midi, Macaire quitta la banque à pied. Un inspecteur de la brigade d'observation lui emboîta le pas, restant à distance. Les deux hommes longèrent la rue de la Corraterie jusqu'à la Place de Neuve, puis traversèrent le parc des Bastions avant de remonter jusqu'à la place Claparède, où Macaire s'engouffra dans un immeuble. Il monta au troisième étage et disparut derrière une porte.

Quelques instants plus tard, Sagamore, prévenu par son collègue, arriva à son tour devant cette même porte. Il lut la plaque indiquant le nom du psychanalyste qui avait son cabinet ici.

Il ne fit pas immédiatement le rapprochement.

Puis soudain, il eut une illumination.

Il en resta totalement abasourdi.

Il venait de tout comprendre.

Chapitre 67.

Le Dôme

Ce mardi 3 juillet 2018, Scarlett et moi fûmes de retour à Verbier dans l'après-midi. Notre entretien avec Sagamore avait été des plus fructueux. Scarlett fit imprimer à la réception du Palace tous les éléments que nous avions photographiés dans le bureau du policier, puis nous nous installâmes au comptoir du bar pour les éplucher ensemble.

Je dis soudain à Scarlett :

— C'est à ce même comptoir en marbre noir que je vous ai aperçue pour la première fois, il y a dix jours.

Elle sourit.

— Et regardez où nous en sommes : plongés dans une enquête criminelle. Dites, vous me mentionnerez quelque part dans votre bouquin, hein ?

— Je ne sais pas si je publierai ce bouquin, Scarlett.

— Enfin, l'écrivain, vous devez le publier ! Je suis certaine que nous sommes sur le point de dénouer cette affaire.

— Et découvrir ce que la police n'a pas vu ?

— Nous sommes de bons enquêteurs, me fit-elle remarquer. Et puis, tout le monde va s'arracher votre livre ! Vous imaginez : un romancier résout une affaire criminelle dans un palace des Alpes suisses.

— Je n'ai plus d'éditeur, je vous rappelle.

— Vous en retrouverez un, m'assura Scarlett.

— Impossible ! Après Bernard, n'importe quel éditeur me paraîtrait insignifiant.

— Alors qu'allez-vous faire ? Arrêter d'écrire ?

— Je n'en sais rien.

Nous restâmes silencieux un instant. Puis je me levai pour

retourner dans ma chambre.

— On dîne ensemble, l'écrivain ? me proposa Scarlett. Je vous offre un verre ici avant. Disons 20 heures ? Et on dîne ensuite. Je rêve de me refaire ces pâtes de l'autre soir.

— Non, c'est gentil, déclinai-je, mais il faut que j'avance dans mon livre.

Son regard oscilla entre tristesse et déception.

— Pourquoi vous faites toujours ça, l'écrivain : je vous propose de la compagnie mais vous la refusez systématiquement ?

— Vous savez pourquoi je fais ça, Scarlett...

— Je le sais. Mais je voudrais que les choses soient différentes.

— Si les choses étaient différentes, je ne serais pas écrivain.

— Eh bien, je voudrais bien parfois que vous ne soyez pas écrivain.

— Si je n'étais pas écrivain, nous ne serions pas ensemble en ce moment même.

Je remontai à ma chambre et sortis sur le balcon fumer une cigarette.

Je pensais à Bernard.

L'avant-dernière fois que je vis Bernard, ce fut un lundi de la mi-décembre à Paris. Nous avions déjeuné au restaurant *Le Dôme*, et nous avions pris, comme toujours, du saint-pierre accompagné d'un verre de vin. Nous avions parlé de nos projets. Je me souviens d'avoir dit à Bernard :

— J'ai plusieurs idées de livres. En tout cas, le prochain parlera de vous.

Il avait éclaté de rire, avant de répondre :

— Il va falloir que je vive très longtemps.

Puis nous étions montés à bord de sa vieille Mercedes et il m'avait raccompagné à la gare de Lyon.

Le lendemain de ce jour plein de promesses, il fit un grave malaise. Au café *Le Mesnil*, en bas de sa maison d'édition. Ce café où, tous les matins, il trempait ses tartines dans son café.

Les pompiers, prévenus, le conduisirent immédiatement à l'hôpital.

Chapitre 68.

Échec et mat

À Corfou, par un matin ensoleillé de la mi-juin.

Anastasia et Lev étaient en train de prendre leur petit-déjeuner sur la terrasse de la maison. Soudain, un groupe de policiers grecs en uniforme arriva depuis la plage. À leur tête, un homme en vêtements civils. Anastasia et Lev se dévisagèrent, inquiets. Les policiers s'immobilisèrent et l'homme en civil s'avança seul et monta les marches qui menaient à la maison. Anastasia le reconnut.

— Lieutenant Sagamore... dit-elle.

— Bonjour, madame Ebezner, bonjour, monsieur Levovitch.

À la façon dont le policier le regardait, Lev comprit qu'il était venu pour lui.

— Comment m'avez-vous retrouvé ? demanda-t-il.

— Je vous ai suivi depuis Genève, mardi. De la place Claparède à l'aéroport, au terminal de l'aviation privée.

— Tu étais à Genève mardi ? s'étrangla Anastasia. Lev, tu m'as dit que tu étais à Londres. Que faisais-tu à Genève ? demanda Anastasia.

Lev ne répondit rien. Sagamore reprit :

— Depuis le début de l'année, monsieur Levovitch, vous allez chaque mardi à Genève. À bord d'un avion privé. J'ai pu retracer tous vos déplacements.

— J'avais mes séances avec le docteur Kazan, finit par dire Lev.

— Tu consultes le docteur Kazan ? s'étonna Anastasia. Pourquoi ne m'en as-tu jamais parlé ?

— Monsieur Levovitch, vous ne consultez pas le docteur Kazan, intervint Sagamore. Vous êtes le docteur Kazan.

Ce jour-là, Levovitch se montra superbement surpris par les insinuations de Sagamore et la présence de la police. Il assura néanmoins se sentir très concerné par toute cette affaire et être soucieux d'aider la police. Il fit servir du café à Sagamore et en fit apporter aux policiers grecs sur la plage.

— Il paraît que c'est vous qui avez recommandé le docteur Kazan à Macaire Ebezner, dit Sagamore.

— Absolument, confirma Lev, c'est un excellent thérapeute.

— Et comment l'avez-vous rencontré ?

— Lors d'une soirée au Palace de Verbier. C'était il y a des années. J'avais trouvé cet homme fascinant. Il avait accepté de me prendre comme patient malgré un carnet de patients très rempli.

— Donnez-moi les noms d'autres patients, exigea Sagamore.

— Comment pourrais-je le savoir ? Le docteur Kazan est tenu au secret professionnel.

— Arrêtez vos salades, monsieur Levovitch, le docteur Kazan n'a jamais existé !

— Je ne comprends pas ce que vous insinuez. Il a son cabinet au 2, place Claparède.

Sagamore déposa sur la table un dossier et l'ouvrit. À l'intérieur, trois feuilles que le policier présenta à Lev et Anastasia. Il s'agissait de trois photocopies.

— Ce sont des pages extraites d'un livre de notes et de croquis appartenant à votre père, Sol Levovitch. Nous l'avons retrouvé dans un garde-meuble loué par vos soins.

Chaque page incluait un dessin et une description.

La première représentait Sinior Tarnogol.

La deuxième représentait le docteur Kazan.

La troisième représentait Wagner.

À la vue des dessins, Anastasia tressaillit, ce que Sagamore remarqua. Lev resta de marbre.

— Ce sont effectivement des dessins de mon père. Il avait un bon coup de crayon et aimait observer les gens.

— Expliquez-moi, dit Sagamore. Qui était Sinior Tarnogol ?

— Un membre du Conseil de la banque, répondit Lev, en toute décontraction. Et un client de longue date du Palace, comme vous le savez sûrement.

— Arrêtez de me prendre pour un imbécile ! s'irrita Sagamore. Tarnogol était un personnage inventé par votre père, Sol Levovitch, qui était comédien ! Et c'est également le cas du docteur Kazan et de ce Wagner !

— Je ne connais pas ce monsieur Wagner, dit Lev. Il est inscrit qu'il est membre des services de renseignement. Ça ne m'étonne pas. À une certaine époque, avec tous les riches industriels étrangers qui

séjournaient au Palace, celui-ci était devenu un véritable nid d'espions. Tous ces gens étaient visiblement des clients du Palace. Mais pourquoi ne leur posez-vous pas la question directement ?

— Parce qu'ils ont mystérieusement disparu de la circulation, asséna Sagamore. En même temps que vous.

— Lieutenant Sagamore, dit Lev d'un ton parfaitement détaché, je crains que vous ne fassiez fausse route.

Anastasia, elle, regardait dans le vide, blême. Elle avait tout compris. Elle ne pipa mot, pour ne pas risquer d'incriminer son amant. Mais son visage, livide, parlait pour elle. Sagamore lui dit alors :

— Madame Ebezner, nous avons retrouvé une arme vous appartenant sur les lieux du crime.

Anastasia resta muette. Elle était à présent terrifiée. Sagamore poursuivit :

— Je sais que vous étiez au Palace de Verbier le soir du meurtre. Il va falloir vous expliquer.

Elle commençait à craquer. Ses nerfs étaient à vif. Elle se mit à pleurer. Sagamore se leva de sa chaise. Il fit signe aux policiers grecs qui rejoignirent la terrasse à leur tour. Sagamore dit alors :

— Anastasia Ebezner et Lev Levovitch, je vous arrête pour le meurtre de Jean-Bénédict Hansen.

Les policiers encerclèrent Lev et Anastasia et leur passèrent les menottes avant de les emmener avec eux.

Lev avait peur mais il ne le montra pas. Anastasia était en larmes.

Tout était terminé.

Les portes du paradis grec s'étaient refermées derrière eux.

QUATRIÈME PARTIE

Trois années après le meurtre

Septembre

Chapitre 69.

Chutes

L'automne s'installait sur Genève.

Dans un supermarché du centre-ville, Anastasia garnissait les rayonnages de fruits. Sa sœur Irina la rejoignit. Elles travaillaient toutes les deux dans le même magasin. C'était Irina qui lui avait trouvé cet emploi.

— Viens m'aider, lui dit Irina avec bienveillance, il manque du monde à la caisse.

Anastasia suivit sa sœur docilement. Irina avait été très gentille avec elle. Après les événements, elle l'avait hébergée quelque temps, jusqu'à ce qu'elle se trouve un petit appartement dans le quartier de la Servette. Elle commençait à se faire peu à peu à sa nouvelle vie.

La fin de Corfou, trois ans plus tôt, avait été la fin de tout. Depuis, elle avait quitté Lev. Et elle avait divorcé de Macaire. La procédure avait été d'une simplicité absolue : elle avait renoncé à tout, n'avait réclamé aucune pension. Elle n'avait voulu que la dissolution de leur mariage et pouvoir tirer un trait sur les quinze dernières années de sa vie.

Elle se sentait très seule. Irina lui disait souvent : « Tu retrouveras vite quelqu'un, ne t'en fais pas. » Mais elle n'avait pas envie de retrouver *quelqu'un*. Elle voulait le retrouver, lui. Elle voulait retrouver Lev, le jeune bagagiste rêveur du Palace de Verbier. Elle ne voulait pas de Lev Levovitch le banquier, ni du docteur Kazan, ni de Wagner, ni de Sinior Tarnogol.

Trois années plus tôt
Mi-juin

Immédiatement après leur arrestation à Corfou, Lev et Anastasia furent extradés vers Genève. Mais leur inculpation tourna court. Lev, avec le talent des plus grands avocats, démonta pièce par pièce les accusations portées contre eux.

Il n'existait aucune preuve concrète qui les incriminait du meurtre de Jean-Bénédict Hansen. Ils étaient bien au Palace de Verbier cette nuit-là, mais comme beaucoup d'autres. Le pistolet d'Anastasia retrouvé sur place ? Elle assurait l'avoir égaré et, de toute façon, la corrosion l'avait trop abîmé pour qu'on puisse prouver formellement que c'était l'arme du crime.

— Je voudrais, comme vous, comprendre ce qui s'est passé dans la chambre 622 du Palace de Verbier, assura Lev au lieutenant Sagamore.

— Ne vous fichez pas de moi, Levovitch ! Jean-Bénédict Hansen avait découvert que vous étiez Tarnogol, c'est cela ?

— Que je suis Tarnogol ? s'offusqua Lev. Vous me répétez cette insanité depuis que vous avez débarqué à Corfou. Que signifie « être Tarnogol » ? Vous êtes vous, et je suis moi.

— Arrêtez votre cirque, Levovitch ! Nous savons tout !

— Vous n'avez aucune preuve de ce que vous avancez.

— Nous avons retrouvé cette bague qui vous appartient.

— Vous avez effectivement retrouvé une bague m'appartenant, que je tiens de ma mère, et qui se trouvait dans le tiroir de mon bureau à la banque. Je n'y vois rien justement d'extraordinaire.

— Un témoin affirme que cette bague était la possession de Tarnogol.

— Votre témoin se trompe. Un seul témoin, c'est un peu maigre d'ailleurs. Cela pourrait même être un témoignage arrangé.

— Du mobilier appartenant à Sinior Tarnogol a été retrouvé dans un garde-meuble loué par vous. Les déménageurs chargés du transport ont formellement identifié les objets.

— J'ai prêté mon garde-meuble à Tarnogol.

— Vous êtes Tarnogol ! répéta Sagamore qui tenait bon. Il était un personnage inventé par votre père. Tout comme ce Wagner et ce docteur Kazan. Nous avons leurs descriptions dans le livre de votre père.

— Je vous l'ai déjà expliqué plusieurs fois. Ils étaient des clients

du Palace. Allez donc vérifier les registres de réservation de l'hôtel, vous verrez que je dis la vérité. Mon père faisait des croquis des clients. En tous les cas, je suis épouvanté d'apprendre que Kazan n'avait pas de diplôme de médecin. J'espère que vous mettrez la main sur ce charlatan.

— Vous aggravez votre cas, Levovitch !

— Au contraire, je déplore cette arrestation arbitraire qui aura des conséquences désastreuses pour vous, lieutenant.

Anastasia avait répondu aux questions de Sagamore avec le même aplomb :

— Ce que je faisais au Palace la nuit du meurtre ? Nous avions prévu de nous enfuir, Lev et moi. Je me trouvais lâche de quitter mon mari en lui laissant un misérable mot sur le lit de notre chambre à coucher. Alors je suis venue le voir à Verbier pour le lui annoncer.

Sagamore ne pouvait que constater que les affirmations d'Anastasia correspondaient à ce que Macaire Ebezner avait déclaré précédemment.

— Vous avouerez que c'est étrange de disparaître en pleine nuit ? releva Sagamore.

— Après avoir parlé à Macaire, je ne voulais pas rester plus longtemps au Palace. À quoi bon ? Qu'il me supplie et me fasse une scène pour me retenir ? Qu'il me fasse un chantage au suicide ? Je voulais partir tout de suite.

— Pourquoi Lev Levovitch n'est-il pas parti avec vous ce soir-là ?

— Il voulait terminer le Grand Week-end. L'élection n'avait pas encore eu lieu à cause de l'intoxication générale. Et puis, il voulait quitter la banque avec élégance, pas s'enfuir comme un bandit.

Les interrogatoires tournèrent rapidement en rond. Et finalement Sagamore n'eut plus d'autre choix que de relâcher Anastasia et Lev. Ils quittèrent ensemble le siège de la Police judiciaire genevoise, sur le boulevard Carl-Vogt. Ils firent quelques pas sur le trottoir. Lorsqu'ils furent à l'abri des oreilles indiscretes, Anastasia fixa Lev d'un regard rempli de colère et lui dit :

— Qui es-tu ? Lev Levovitch ? Le docteur Kazan ? Sinior Tarnogol ? Wagner ? Je ne sais plus qui j'ai en face de moi. Je sais que tu as menti à la police, Lev. Mais tes numéros de charme ne marcheront pas toujours ! Je veux savoir pourquoi tu as fait tout ça.

Lev eut un air grave.

— Je n'avais d'abord pas prévu de faire vivre le personnage de Tarnogol très longtemps, expliqua-t-il. Mais le jour de la mort de mon père, j'ai décidé de prolonger la supercherie. Tant que Tarnogol serait vivant, mon père le serait en quelque sorte aussi. Je me suis pris au

jeu peu à peu. Être Tarnogol, tromper tout le monde à la banque me procurait des sensations extraordinairement grisantes. Lors de chaque séance du Conseil, je ressentais des poussées d'adrénaline. Et puis, Abel Ebezner était furieux contre Macaire de cette situation et je dois avouer que ce n'était pas pour me déplaire.

— Mais ça ne t'a pas suffi et tu as ajouté le docteur Kazan !

— Macaire cherchait un psy. J'y ai immédiatement vu l'opportunité de faire vivre un autre personnage de mon père : le docteur Kazan, médecin et psychanalyste berlinois. J'avais à ce moment un avantage de taille : les actions de la banque détenues par Tarnogol me donnaient de très larges moyens financiers : j'ai ainsi loué sous une fausse identité un appartement, place Claparède, que j'ai transformé en cabinet de consultation. J'ai mis une plaque sur la porte, pris une ligne de téléphone. Qui allait vérifier ?

Anastasia était atterrée.

— Et Wagner ? interrogea-t-elle. Et cette histoire de services de renseignement ? C'était donc toi aussi ?

Lev acquiesça. À quoi bon nier !

— Tout était inventé. Wagner, la P-30, ses prétendues missions. Il n'y a jamais eu de double meurtre à Madrid. Ce pauvre informaticien se porte très bien. En échange d'un peu d'argent, sa femme et lui ont accepté que je simule leur assassinat et que je prenne une photo, faux sang à l'appui. J'ai inventé un prétexte.

— Mais qu'est-ce que tout cela t'apportait ? demanda Anastasia.

— La satisfaction de contrôler la vie de Macaire dont j'avais l'impression qu'il m'avait pris ce que j'avais de plus cher : toi. Grâce au docteur Kazan, je connaissais son intimité. Quant à Wagner, chaque fois qu'il envoyait Macaire en mission hors de Genève, cela l'éloignait un peu de toi. Depuis que nous nous étions retrouvés, toi et moi, à l'enterrement d'Abel, j'avais prévu de mettre un terme à cette mascarade. Wagner avait expliqué à Macaire qu'à son accession à la présidence, il devrait renoncer aux missions sur le terrain.

Anastasia, bouleversée, murmura :

— Mais si tu tenais tant à moi, pourquoi m'as-tu ignorée pendant toutes ces années ?

— Parce que je pensais que c'était toi qui m'ignorais. Que c'était toi qui ne voulais pas me voir. Quinze années de non-dits. Voilà où cela nous a menés.

— Lev, est-ce que tu as tué Jean-Bénédict parce qu'il avait découvert ton secret ?

— Non.

— Je ne sais plus si je peux te croire. Il y a eu tant de mensonges.

— Pose-moi toutes les questions que tu veux.

— Que s'est-il passé la semaine avant le meurtre ? Avais-tu réellement prévu de partir avec moi ?

— Je ne rêvais que de m'enfuir avec toi, Anastasia. Mais je savais que Macaire nous rendrait la vie impossible. À moins d'arriver à lui faire échanger la présidence contre toi.

— Tu veux dire de la même façon qu'il t'avait cédé ses actions ?

— Oui. Je savais combien il voulait cette présidence. Il était prêt à tout pour l'obtenir. C'était le meilleur moyen qu'il nous fiche la paix. Je connaissais bien le rédacteur en chef de la *Tribune de Genève*. Je lui ai promis d'organiser une interview avec le président français en échange de la divulgation d'une fuite dans l'édition du week-end.

— L'article affirmant que Macaire allait être élu président ?

— Oui, je voulais que Macaire soit au septième ciel. Pour mieux le faire tomber ensuite. Le lendemain, lundi, de très bonne heure, je suis allé à la banque sous l'aspect de Tarnogol et je me suis arrangé pour que notre secrétaire, Cristina, intercepte une fausse conversation téléphonique de laquelle elle déduirait que Macaire n'allait pas être élu président. Il me restait cinq jours avant la nomination du nouveau président

— Mais nous étions ensemble ce matin-là, fit remarquer Anastasia.

— Tu dormais encore, précisa Lev. Je suis retourné à l'Hôtel des Bergues aussitôt mon numéro terminé. Ensuite, je n'ai plus eu qu'à attendre et à me jouer de Macaire. Tout a fonctionné à la perfection. Grâce au personnage de Tarnogol, j'ai pu le pousser à bout. Grâce au personnage de Wagner, j'ai pu découvrir son plan monté avec Jean-Bénédict et visant à manquer d'écraser Tarnogol après le dîner de l'Association des banquiers genevois. Raison pour laquelle Tarnogol n'a pas assisté au dîner.

— Mais je vous ai vus ensemble, Tarnogol et toi, dans le hall de l'Hôtel des Bergues ! dit Anastasia.

— Alfred a endossé le costume de Tarnogol ce soir-là, expliqua Lev.

— Alors le vendredi matin, demanda Anastasia, lorsque nous nous sommes retrouvés à la gare Cornavin pour partir ensemble et que tu m'as dit que Tarnogol était prétendument en train d'empêcher l'élection de Macaire, tu n'avais en fait pas l'intention de partir avec moi ?

— C'est Macaire qui empêchait sa propre élection. Parce qu'il me résistait. Le vendredi matin, grâce au personnage de Wagner, j'ai découvert qu'il était persuadé de pouvoir convaincre Tarnogol de le nommer président. Macaire ne semblait absolument pas décidé à accepter le marché de Tarnogol et d'échanger la présidence contre toi, Anastasia. Je devais trouver un moyen de le faire céder. J'ai donc dû

reporter notre départ. Et j'en ai profité pour chercher des éléments compromettants contre Macaire en organisant un cambriolage.

— Quoi ! ? Le cambriolage, c'était toi ?

— Alfred, pour être précis. Sur mon ordre.

— Alfred ! ? s'étrangla alors Anastasia qui comprit que, ce jour-là, elle avait reconnu les yeux d'Alfred sans pouvoir l'identifier. Comment as-tu pu...

Lev reprit :

— Alfred avait épié Macaire et il avait vu la combinaison du coffre. Je voulais récupérer le cahier de notes de Macaire, pour faire pression sur lui. Je ne savais pas ce que contenait ce cahier mais je songeais que cela devait être important pour qu'il y consacre tant de temps et qu'il le range dans son coffre. Alfred devait donc mettre à profit notre rendez-vous à la gare pour récupérer le cahier. Sauf que le cahier n'était plus dans le coffre. Il m'a alors téléphoné pour savoir ce qu'il devait faire. Comme je me doutais que tu rentrerais chez toi, je lui ai dit de t'attendre et de te faire peur. Je voulais lui faire croire que les services secrets allaient s'en prendre à lui s'il ne récupérait pas la présidence.

— Comment as-tu pu faire ça, Lev ?

— J'ai fait ça pour nous.

— Tu as fait ça pour toi, répliqua Anastasia.

Ils se fixèrent en silence. Lev avisa un taxi et lui fit signe de s'arrêter.

— Viens, dit-il à Anastasia. Allons quelque part pour parler de tout cela tranquillement.

Mais elle resta en retrait.

— Je ne repartirai pas avec toi, Lev.

— Anastasia...

— Va-t'en ! Je t'en supplie !

Il obéit, la tête basse. Il s'engouffra dans le taxi qui l'attendait et il disparut. Elle attendit qu'il fût loin pour éclater en sanglots. Elle se retrouvait seule, à nouveau. Elle marcha au hasard et arriva bientôt à la place du Cirque. Elle vit alors le *Remor*, ce café où elle avait passé tellement de temps à l'époque de ses débuts avec Lev. Ne sachant ni où aller ni que faire, elle pénétra dans l'établissement : elle s'arrêta net sur le pas de la porte, en voyant l'un des clients attablés qui la dévisagea aussi, stupéfait. C'était Macaire.

Elle s'assit face à lui. Ils restèrent tous les deux muets un très long moment. Puis, Anastasia murmura :

— Je suis désolée pour tout.

— Je suis désolé aussi.

— Comment vas-tu ?

— Beaucoup mieux. J'ai refait ma vie. Je suis très amoureux.

— Je suis heureuse pour toi.

Ils discutèrent un long moment. Ils décidèrent de leur rapide divorce. Ils voulaient tous les deux tourner la page rapidement. Avant de se séparer, Macaire demanda sur le ton de la confiance :

— Anastasia, il y a une chose que je dois savoir... Est-ce que tu as tué Jean-Béné ?

— Non, assura-t-elle. Pourquoi aurais-je fait une chose pareille ?

— À cause du message que tu as glissé sous la porte de ma chambre.

— Au moment de m'enfuir du Palace, au moment de tout quitter, j'ai eu envie de te laisser un mot. Pour te dire que tu avais compté malgré tout.

— *Malgré tout* ? s'insurgea Macaire, piqué au vif. C'est élégant.

— Je n'ai pas eu la vie que je voulais, Macaire. Je n'aurais pas dû me marier avec toi. Je t'ai fait perdre du temps et je le regrette. Le temps est si précieux, la vie est si courte. Il faudrait les consacrer à aimer vraiment. À aimer de tout son cœur.

— Tu ne m'as donc jamais aimé, hein ?

— Je ne t'ai jamais aimé comme tu aurais voulu que je t'aime. C'est pour cela que je voulais te demander pardon.

Elle embrassa Macaire sur la joue et s'en alla.

Trois mois s'écoulèrent.

Par une belle soirée du début septembre, sur la Place de Neuve, où se trouvait le Grand Théâtre, le public affluait pour assister à la première de *Nabucco*. Il se disait que cette nouvelle adaptation de Verdi était absolument exceptionnelle et le Tout-Genève s'était pressé à l'opéra.

Parmi les spectateurs, Macaire et Arma, rayonnants, arrivèrent main dans la main pour prendre place dans l'une des meilleures loges de la salle. À l'entracte, Macaire eut envie d'aller prendre l'air tandis qu'Arma préféra rester dans la loge. Il sortit seul sur le perron de l'opéra où il tomba sur Lev. Les deux hommes éclatèrent de rire.

— Une cigarette ? proposa Lev.

— Pourquoi pas ? accepta Macaire.

Ils s'isolèrent des autres spectateurs et allèrent s'asseoir sur les marches en pierre, admirant le parc des Bastions. Macaire dit alors à Lev :

— Merci, Wagner.

Lev sourit.

— Merci pour quoi ? interrogea-t-il.

— J'ai été heureux grâce à toi. À chacune de mes missions j'ai vibré. J'ai eu l'impression d'exister plus fort. Ces moments, même s'ils

n'ont pas existé, je les ai vécus vraiment.

Après une hésitation, Lev demanda :

— Tu ne m'en veux pas ?

— Au contraire ! assura Macaire. Tu sais, après le départ d'Anastasia ça a été difficile. Puis je me suis rendu compte que c'était ma chance de rebâtir ma vie, d'apprendre de mes erreurs et de vivre une existence plus proche de mes aspirations. Je me suis fiancé avec Arma. Je suis heureux.

— Quelle bonne nouvelle ! s'enthousiasma Lev. Je suis très heureux pour vous !

— Merci, ça me touche. Avec Arma c'est un amour comme je n'en ai jamais vécu. J'espère que tu viendras au mariage.

— Bien entendu, promit Lev.

— Merci, vieux frère. Au fond, nous sommes un peu comme deux frères, non ?

— C'est vrai, acquiesça Lev. J'ai été plus proche de toi ces quinze dernières années que de n'importe qui d'autre. D'ailleurs, est-ce que Tarnogol est invité au mariage aussi ?

Macaire éclata de rire :

— Comment as-tu réussi à faire un tour pareil ? C'est prodigieux.

— Mon père m'avait tout appris, confia Lev. Mais c'était surtout un concours de circonstances. Tu ne m'as pas reconnu lorsque nous nous sommes croisés sur le perron du Palace et je voulais voir jusqu'où la supercherie pouvait durer. Tout cela est allé beaucoup plus loin que je ne l'avais prévu.

— Et le docteur Kazan ? demanda Macaire. C'était un personnage de ton père aussi ?

— Oui. Un jour tu t'es ouvert à moi, je ne sais pas si tu t'en souviens. Tu étais bouleversé par les conséquences de l'affaire Tarnogol : tu te sentais déconsidéré par ton père et tu en souffrais terriblement. J'y ai immédiatement vu l'opportunité de faire vivre le docteur Kazan.

— Le courant est aussitôt passé, dit Macaire.

— Et ça a duré plus d'une décennie.

Macaire sourit.

— Et Wagner ? Comment as-tu eu une idée pareille ?

— Un jour tu as raconté au docteur Kazan combien tu rêvais d'une vie moins monotone que la tienne. Que tu voulais de l'action, et pas passer ta vie derrière ton bureau. Et voilà qu'en séance du Conseil, où siège mon personnage de Tarnogol, Abel nous explique que la police fédérale a sollicité l'aide de la banque dans le cadre d'une enquête de Scotland Yard concernant du blanchiment d'argent.

— L'Opération Noces de Diamant, comprit Macaire.

— Tout à fait. Le Conseil a décidé de donner suite à la demande

de Scotland Yard, ce qui était hautement secret. Et moi, ça m'a donné l'idée de faire resurgir du livre relié de mon père le personnage de Wagner, un agent des services de renseignement séjournant régulièrement au Palace pour espionner de riches clients étrangers. Wagner t'a demandé de lui transmettre des informations que le Conseil avait en réalité déjà transmises à la véritable police fédérale.

— D'où l'article dans le journal qui a donné toute sa crédibilité à Wagner.

— Exactement, confirma Lev. C'était une aubaine inespérée. Suite à cela, j'ai décidé de créer un univers autour de Wagner et notamment la P-30 qui, sous le prétexte d'être un service d'action clandestin m'a permis de m'affranchir de tout gage d'existence officielle.

— Mais tout de même, tu savais que j'avais acheté une arme, fit remarquer Macaire.

— Tu l'avais dit au docteur Kazan, donc à moi, donc à Wagner.

— Et la lettre du président de la Confédération ?

— C'était un faux. Fabriqué par mes soins.

— Et mes rapports envoyés au Conseil fédéral ?

— Ce que Wagner appelait « rapport » n'était en fait que de longs courriers envoyés par la poste, auxquels l'administration répondait par une lettre standard, comme elle le fait avec tous les citoyens qui écrivent au gouvernement. En ce qui concerne tes missions, je n'ai fait que t'envoyer te promener à travers l'Europe aux frais de la banque. Tes comptes rendus concernant les bâtiments des administrations fiscales terminaient, en général, dans une poubelle du Grand Théâtre. Comme tu le sais, le meurtre de Madrid n'a jamais eu lieu. Quant aux avocats qui ont servi d'intermédiaires avec les agents du fisc à l'étranger, ils étaient mes avocats dans ces pays et de mèche.

— Et les agents du fisc ?

— Des comédiens.

— Et Perez, l'agent des services de renseignement à Madrid ?

— Un comédien aussi.

— Mince alors, s'amusa Macaire. Ce qu'on peut être idiot parfois.

— Non, dit Lev, quand on veut vraiment croire à quelque chose, on ne voit que ce que l'on veut voir.

Macaire acquiesça :

— Tu sais, Lev, je ne regrette rien de tout ce qui s'est passé pendant ces quinze années. Grâce à toi j'ai vécu !

— Ça me fait du bien de pouvoir tout te raconter, confia Lev.

— Tu as réussi à vivre quatre vies.

Lev esquissa un sourire. Il y eut un instant de silence, puis Macaire demanda :

— Lev, que s'est-il passé dans la chambre 622 ce fameux soir de décembre ?

— Je l'ignore. Je ne sais pas qui a tué Jean-Bénédict.

Depuis le foyer, on sonna le rappel des spectateurs dans la salle.

— Avant de retourner à l'intérieur, dit Macaire, j'ai une dernière question. C'est Wagner qui m'a mis sur ta piste à Corfou. Mais si Wagner c'était toi, pourquoi avoir agi de la sorte ?

Lev soupira. Il eut un sourire triste.

Il savait depuis le début que fuir avec Anastasia risquait de métamorphoser leur relation.

Il savait que la passion des retrouvailles qu'ils avaient connue à Genève, la passion de l'interdit, de la nouveauté, ce besoin pour tous les deux de se voir sans cesse, de s'adorer lorsqu'ils étaient ensemble et de se désespérer mutuellement lorsqu'ils étaient séparés, tout ceci serait mis à mal par la promiscuité, une fois réunis pour de bon à Corfou. Il fallait l'admettre : à ne rien faire les journées étaient longues. Parfois, ils s'ennuyaient. Alors, pour prolonger cette passion mutuelle, ils avaient dû lutter : la comédie des beaux vêtements, du raffinement et des bougies, se préparer, se nettoyer, être à son summum. Il fallait se soumettre à cet indispensable carnaval, seul remède contre la fatalité de l'amour et le pouvoir dissolvant de la routine que subissent tous les amoureux lorsque, après avoir été deux amants distincts, ils ne deviennent plus qu'un couple ensemble. C'est le début de la grande installation, le grand oubli de soi et de l'autre, la fin du grand mensonge qui leur avait permis, jusqu'alors, d'être parfaits, beaux, impeccables et sentant toujours bon, et qui soudain autorise tous les laisser-aller : vêtements confortables, pantalons élastiques, bedaine qui pousse, poils disgracieux, mauvaise haleine. « Chéri, tu peux m'apporter du papier-toilette, s'il te plaît ? » Le plateau-repas devant le film du soir. S'endormir comme deux sacs sur le canapé, la télévision à plein tube, avec bouche ouverte, ronflement et tout le tralala. Jamais ! s'était promis Lev. Pas avec Anastasia ! Plutôt mourir.

Pour s'en prémunir, il fallait un ennemi. Il fallait le mari jaloux qui débarque à Corfou, crée du drame, et pouvoir ainsi s'en aller ailleurs et se retrouver de nouveau. Tout recommencer à zéro. Un couple toujours neuf est un couple qui ne s'use jamais, avait songé Lev.

À Macaire, il dit simplement :

— Je crois que Corfou était voué à l'échec.

Ils se levèrent.

— Sans rancune ? demanda Lev à Macaire.

— Tu plaisantes ! lui sourit Macaire.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main fraternelle.

Macaire avait quelque chose de triomphal dans le regard. Soudain, il déboutonna sa chemise et dévoila à Lev un micro collé contre sa poitrine avec du ruban adhésif. Des policiers en civil surgirent de l'obscurité et se saisirent de Lev. Parmi eux, Sagamore.

— C'est ce qu'on appelle une confession, monsieur Levovitch, lui dit-il avant de l'embarquer dans un véhicule banalisé.

*

Trois ans plus tard, Anastasia pensait souvent à ces évènements. Elle avait appris l'arrestation par la presse, comme tout le monde. Elle avait suivi le procès dans le moindre détail : elle s'était rendue aux audiences autant qu'elle l'avait pu, et avait conservé tous les comptes rendus publiés dans le journal. Elle avait espéré que Lev s'en sorte. Il s'en était toujours sorti après tout. Elle qui ne croyait pas en Dieu, s'était surprise à prier.

Trois ans plus tard, et alors qu'elle ne l'avait plus revu depuis, elle ne pouvait s'empêcher de penser à lui sans cesse. Les dimanches, elle partait à pied du quartier de la Servette et descendait la rue de Chantepoulet jusqu'au lac Léman et l'Hôtel des Bergues. Elle se trouvait un banc et s'asseyait un long moment à observer le bâtiment majestueux. Elle scrutait le cinquième étage de la façade, fixant les fenêtres de la suite où il avait vécu. Elle se demandait qui pouvait bien y habiter à présent. Puis elle reprenait sa marche et longea le quai du Mont-Blanc jusqu'à l'hôtel *Beau-Rivage*. Elle s'installait dans un fauteuil du salon, commandait un thé noir. Elle pensait à lui encore. Elle le revoyait, ici même, dix-huit ans plus tôt, faisant à sa mère le numéro du comte Romanov. Puis elle déplaçait cet article de la *Tribune de Genève*, datant du procès, et qu'elle gardait dans son sac à main. Il y avait une grande photo de Lev, toujours superbe, arrivant au Palais de justice, et juste au-dessus ce titre :

Chute du banquier vedette Lev Levovitch

Lev Levovitch a été reconnu coupable par le tribunal de première instance de Genève d'escroquerie, exercice illégal de la médecine et

abus de confiance. Pour rappel, le banquier avait notamment siégé sous une fausse identité au sein du Conseil de la Banque Ebezner et avait trompé pendant des années la confiance de Macaire Ebezner, l'actuel président de la banque éponyme. Il a été condamné à quatre ans de prison ferme et à la saisie de tous ses biens. Il lui est interdit à vie de travailler dans le domaine bancaire.

Chapitre 70.

Intoxications

Mercredi 4 juillet 2018.

Dans ma suite du Palace de Verbier, Scarlett était noyée sous des coupures de journaux. Elle avait passé en revue tous les comptes rendus du procès Levovitch qui avaient fait les choux gras de la presse. Je la sentais impatiente : elle avait l'impression que nous étions proches du but.

— J'ai tout repris à zéro, l'écrivain, et j'arrive toujours à la même conclusion : Levovitch est le meurtrier.

— Pourtant la justice l'a blanchi de ces accusations.

— Blanchi faute de preuves, nuança-t-elle.

— Ne jouez pas sur les mots : s'il n'y a pas de preuves, il n'est pas coupable. Vous connaissez le dicton : innocent jusqu'à preuve du contraire.

— Ce qui me tracasse, c'est pourquoi on a retrouvé les affaires de Tarnogol dans la chambre de Jean-Bénédict Hansen ? Que savait Jean-Bénédict Hansen ? Quel était son lien avec Levovitch ? Le nœud de l'affaire est là, j'en suis convaincue.

— À quoi pensez-vous ? demandai-je.

— Par exemple, on ne sait pas qui a provoqué cet empoisonnement général le samedi soir du Grand Week-end ? Ni pourquoi d'ailleurs. On sait que Macaire et Jean-Bénédict ont manipulé des bouteilles de vodka, mais Macaire Ebezner a affirmé à la police qu'il cherchait une cuvée spécifique et Jean-Bénédict Hansen n'était plus là pour donner sa version des faits.

Scarlett voulait absolument interroger Macaire Ebezner, mais depuis qu'il nous avait brièvement reçus à la banque, nos demandes de rendez-vous restaient sans réponse. Elle poursuivit :

— Ce qui est certain, c'est que ni Macaire Ebezner, ni Jean-

Bénédict Hansen n'ont été intoxiqués : leur nom ne figure pas sur la liste des personnes hospitalisées ce soir-là.

Elle brandit la liste en question, trouvée dans le rapport de police.

— Et Lev Levovitch ? demandai-je.

— Il a été intoxiqué, dit-elle en montrant son nom souligné sur l'une des pages.

Scarlett se replongea un instant dans la liste des noms. Soudain, son visage se ferma.

— Oh mon Dieu ! s'écria-t-elle.

— Qu'avez-vous trouvé ?

— Oh mon Dieu ! répéta-t-elle. Regardez !

Elle encercla un nom d'un trait de stylo rouge et me tendit la feuille.

— Arma, l'employée des Ebezner, me dit Scarlett. Elle a été victime de l'intoxication. Arma était au Palace de Verbier pendant le week-end du meurtre !

Chapitre 71.

Arma

La découverte de Scarlett nous valut un autre aller-retour à Genève le jeudi 5 juillet pour parler à nouveau avec Arma. Nous la retrouvâmes en début d'après-midi au bord du lac Léman. Il faisait très chaud. Nous fîmes quelques pas ensemble pour rejoindre le pont des Bergues et nous installer sur un banc à l'ombre des arbres de l'île Rousseau. Genève n'était jamais aussi belle qu'en été, verdoyante et baignée par le soleil qui donnait à l'eau du lac des reflets émeraude et des airs de mer caribéenne.

— Nous savons tout, Arma, dit Scarlett.

— Que savez-vous ?

— Vous étiez au Palace de Verbier le week-end du meurtre. Vous avez été intoxiquée le samedi soir et vous vous êtes retrouvée à l'hôpital. Il semble que ce détail ait échappé à la police à l'époque car ceci n'apparaît nulle part dans le dossier.

Arma baissa la tête.

— Pourquoi vous êtes-vous rendue à Verbier ce week-end-là ? demandai-je.

— Je voulais assister à l'élection de Macaire. C'était censé être l'un des grands moments de sa vie, je voulais en être. Cela faisait presque une année que je me réjouissais pour lui.

— Était-il au courant de votre venue ?

— Non, évidemment que non. Il ne m'aurait probablement pas autorisée à être présente. Moi, tout ce que je voulais, c'était me mettre discrètement dans un coin de la salle pour assister à son triomphe. J'avais d'ailleurs pris un congé pour ça, de longue date. Je suis donc allée à Verbier dès le vendredi, où j'avais réservé une petite chambre dans une auberge. Le samedi soir, je me suis habillée et je me suis

incrustée au cocktail dans la salle de bal du Palace. Personne ne m'a posé de questions.

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— J'avoue que j'étais un peu nerveuse et je me suis fait servir un cocktail. Un peu plus tard, au moment de l'annonce, j'ai soudain été très malade. Tout le monde a été très malade. Je me suis retrouvée à l'hôpital. Je n'en suis ressortie que le lundi matin, c'est à ce moment que j'ai appris pour le meurtre.

— Donc personne n'a jamais su que vous étiez au Palace ce soir-là ? demanda Scarlett.

— Personne. À part Macaire. C'est pour cela qu'il m'a quittée. Comme je vous le disais lorsque nous nous sommes vus l'autre jour, c'est à cause de tous ces événements que j'ai perdu Macaire.

— Il vous a quittée parce qu'il a découvert que vous étiez venue à Verbier ?

— Non, il m'a quittée parce qu'il a cru que j'avais tué Jean-Bénédict Hansen.

Arma fondit en sanglots. Scarlett et moi nous dévisageâmes d'un air intrigué.

— Pourquoi Macaire pensait-il que vous aviez tué Jean-Bénédict Hansen ?

Mais Arma ne nous répondit pas. Elle attrapa son sac et s'enfuit en pleurant.

Nous devons impérativement tirer ceci au clair. La seule personne qui pouvait répondre à nos interrogations était Macaire Ebezner. Nous savions qu'il ne nous recevrait pas à la banque. D'après ce que nous avait dit Arma, il habitait désormais un appartement sur le quai du Général-Guisan. Nous fîmes donc le pied de grue devant la porte de son immeuble jusqu'à la fin de l'après-midi, à attendre son retour de la banque. Lorsqu'il arriva enfin, il s'agaça en nous voyant :

— Encore vous ? Je croyais avoir été clair pourtant.

— Monsieur Ebezner, nous devons absolument vous parler.

— Et moi, je n'ai rien à vous dire.

— C'est à propos d'Arma. Nous savons qu'elle était à Verbier le week-end du meurtre.

Macaire Ebezner ne put pas refuser cet entretien. Il nous conduisit dans son immense appartement et nous installa dans son salon, dont la baie vitrée offrait une vue imprenable sur le Jet d'eau.

— Donc vous avez continué de fouiner, nous dit Macaire d'un ton très désagréable.

— Nous avons enquêté, nuança Scarlett. Et nous avons découvert que votre ancienne employée de maison et ancienne

compagne, Arma, se trouvait au Palace de Verbier durant le week-end du meurtre.

— Comment l'avez-vous su ? demanda Macaire.

— Elle est sur la liste des personnes hospitalisées suite à l'empoisonnement. Ce détail a échappé à la police. Je serais curieuse de savoir comment vous, vous avez compris qu'elle était à Verbier.

*

Une année après le meurtre
Décembre

C'était un jeudi, en fin d'après-midi. Dans la maison de Cologny, Arma, des diamants aux oreilles et vêtue d'un ensemble à motif léopard, houspillait la domestique :

— Allons, frottez-moi un peu mieux ces sols, voulez-vous ?

— Perdon, Médème, gémit l'employée.

— *Perdon, perdon*, c'est bien gentil de demander *perdon* à tout bout de champ, mais il faut s'appliquer un peu.

La porte d'entrée de la maison s'ouvrit et Macaire apparut, visiblement de fort bonne humeur. Arma lui sauta au cou et le couvrit de baisers. À chacun des accueils, Macaire songeait qu'il n'avait jamais connu ça avec Anastasia. Il se sentait tellement plus heureux aujourd'hui. Il était un homme nouveau.

— Comment était ta journée, mon chéri ? lui demanda Arma.

— Très bonne. Figure-toi que j'ai annulé tous mes rendez-vous de demain. Nous partons en week-end prolongé. Il a neigé sur les Alpes, j'ai envie d'en profiter. Et puis, il y a des acheteurs qui viennent visiter la maison samedi, je n'ai pas envie de les avoir dans les pattes. Je laisserai le courtier se débrouiller tout seul.

Elle s'accrocha à son cou et demanda :

— Où partons-nous en week-end ?

— J'avais envie d'aller à Verbier, dit Macaire.

— Oh oui, Verbier ! Où ça ? Au Palace ?

— Pour être honnête, j'hésite un peu. Ça fait tout juste un an que Jean-Béné a été assassiné là-bas.

— Il faut oublier toute cette histoire. Chasser ces souvenirs affreux. Tu ne vas pas te priver du Palace toute ta vie, quand même !

— Je n'en sais rien...

— Allons, mon chéri ! Tout ce luxe magnifique ! Nous nous enfermerons dans la chambre, nous ferons un grand feu de bois que nous regarderons depuis le canapé.

— Bon, si tu veux, consentit Macaire.

Après avoir déposé son manteau, il passa au salon et se servit un whisky. Il le but à la fenêtre, contemplant la neige qui se déposait lentement sur la pelouse gelée. Il laissa ses pensées vagabonder. Il songea à Anastasia. Cela lui arrivait régulièrement. Il se demandait où elle était, ce qu'elle faisait. Si elle était heureuse. Il ne l'aimait plus, mais il l'aimait malgré tout. Quand on a aimé, c'est pour toujours.

Probablement parce qu'il venait de parler du Palace de Verbier, il se remémora le mot tracé au rouge à lèvres sur le miroir de la salle de bains :

Je suis là, mon chaton.

A.

Il se demanda soudain pourquoi ce simple « A. » Elle avait toujours terminé ses lettres depuis Corfou par *Anastasia*. Son message glissé sous la porte de sa chambre également. Il se remémora soudain un passage de l'une d'entre elles : « Je suis venu à Verbier pour rompre avec toi, pas pour te laisser des mots doux. » Puis il repensa à ce qu'Arma lui avait dit à l'instant : « Nous nous enfermerons dans la chambre, nous ferons un grand feu de bois que nous regarderons depuis le canapé. » Ils n'étaient jamais allés au Palace ensemble. Comment pouvait-elle savoir que les suites disposaient toutes d'une cheminée en face de laquelle était un confortable canapé ? Sous le choc, son verre lui échappa des mains.

Arma, entendant un bruit de verre cassé, se précipita au salon. Elle trouva Macaire blême !

— Mon chéri, que se passe-t-il ?

— C'était toi ! dit-il. Tu étais au Palace le week-end du meurtre ! Tu t'es fait passer pour ma femme, tu t'es introduite dans ma chambre, tu m'as laissé ce mot inscrit au rouge à lèvres pour me faire croire que c'était Anastasia.

— Non. Je t'entendais dire combien tu aimais ce rouge à lèvres. Je m'en étais procuré un, par une cousine habitant Paris. Je le portais à la maison pour que tu me remarques, mais tu ne l'as jamais vu. Je venais de terminer d'écrire le mot sur le miroir lorsque j'ai entendu la

porte de la chambre. Je me suis cachée dans une armoire, oubliant le rouge à lèvres sur le lavabo.

— Mais qu'est-ce que tu faisais au Palace, bon sang ?

— Je voulais assister à ton élection. J'étais si fière de toi. C'était ton grand jour. C'est pour ça que je t'avais demandé un congé : je voulais être là pour ton couronnement. J'avais réservé depuis des mois dans une petite auberge dans le village. Entre-temps, j'avais découvert qu'Anastasia allait te quitter, que tu ne la retrouverais pas à la maison à ton retour. Alors je voulais te déclarer mon amour. Que tu puisses être avec quelqu'un qui t'aimait vraiment ! Je me suis présentée à la réception du Palace, j'ai dit que j'étais ta femme. L'employé n'a même pas posé de questions et m'a donné un double de la clé. Mais tu n'étais pas dans ta chambre, alors je t'ai laissé ce mot sur le miroir de la salle de bains et je suis allée me cacher pour voir ta réaction. Mais lorsque tu es finalement revenu dans ta chambre, j'ai eu une hésitation. J'ai eu peur que tu ne me trouves ridicule. Et puis, soudain un type t'a appelé depuis le balcon et je ne me suis évidemment pas montrée. J'ai considéré qu'il valait mieux que je t'admire de loin, que tu me repousserais certainement. Je n'étais que ton employée de maison, au fond.

Macaire était éberlué. Il eut besoin de se servir un autre verre de scotch qu'il avala d'un trait. Il demanda alors, la voix tremblante :

— Arma, est-ce que tu as volé le pistolet doré d'Anastasia ?

Elle le fixa d'abord en silence. Puis elle se mit à pleurer :

— J'avais trouvé le pistolet dans le bagage qu'Anastasia avait caché dans son armoire en prévision de son départ avec Levovitch. Je ne sais pas pourquoi j'ai fouillé ses affaires, sans doute parce que je voulais découvrir où ils partaient. J'espérais trouver un billet d'avion, ou un message. Mais je suis tombée sur cette arme. J'ai d'abord eu peur qu'Anastasia ne veuille se tuer. Elle était si fragile à cette époque, j'ai pensé qu'elle allait faire quelque chose d'horrible comme dans *Rouméo et Joliette*. J'ai d'abord voulu me débarrasser du pistolet. Le jeter dans le lac, ou quelque chose comme ça. Mais j'ai eu peur qu'on me voie, qu'on me prenne pour une criminelle. J'ai pensé à un ravin dans la montagne, où personne ne le retrouverait. Alors je l'ai emporté avec moi à Verbier.

— Arma, murmura Macaire, épouvanté, c'est toi qui as tué Jean-Bénédict ?

— Non ! Je te promets que je ne l'ai pas tué.

— Alors qu'as-tu fait, bon sang ! ordonna de savoir Macaire qui sentait qu'Arma ne lui disait pas tout.

— Le samedi après-midi, quand j'étais cachée dans ta chambre, je t'ai entendu parler de Tarnogol. Je savais qu'il te causait tellement de souci, qu'il menaçait ton élection. En revenant du balcon, tu as dit

que tu allais le tuer. Mais je ne voulais pas que tu finisses en prison. Tu aurais été incapable de supporter la prison. Tu aurais tout perdu, tu aurais fini par te suicider ! Je ne pouvais pas te laisser faire. Il fallait agir. Je préférerais mille fois être condamnée à ta place. Je me suis dit que c'était un signe divin : si j'avais trouvé ce pistolet, si j'étais venue ici avec, c'était parce que je devais m'en servir. Le moment était venu de te prouver à quel point je t'aimais. D'illuminer ta vie par un acte de courage. Et puis, tout le monde aurait su ! Je l'aurais dit au juge et aux jurés, on l'aurait écrit dans le journal. Quelle plus grande preuve d'amour ? Je n'aurais plus été qu'une simple femme de ménage, j'aurais été l'amoureuse terrible ! La Bonnie de l'amour ! J'ai senti que ce jour-là allait marquer un tournant dans ma vie. Alors à 18 heures, je me suis mêlée aux employés de la banque, dans la salle de bal. J'avais l'arme dans mon sac à main, et j'avais décidé qu'aussitôt que Tarnogol apparaîtrait sur scène, je lui tirerais dessus. Pour toi, mon amour ! Mais évidemment, j'étais très nerveuse, alors je me suis fait servir un cocktail à la vodka, pour me donner du courage. J'en ai avalé plusieurs, il en faut quand même pour tuer un homme. Sauf que j'ai commencé à me sentir très mal. Peu après que le Conseil fut arrivé sur la scène, je me suis mise à vomir. Quand les secours sont arrivés, je me suis traînée hors de la salle, je devais me débarrasser de l'arme avant de m'évanouir et qu'on ne la retrouve sur moi. J'ai erré dans les couloirs jusqu'à une fenêtre depuis laquelle j'ai balancé l'arme dans un buisson couvert de neige. À ce moment-là, je n'ai pas pensé que la neige finirait par fondre. Je n'ai pensé à rien. Je me suis débarrassée de l'arme et je me suis évanouie. Lorsque j'ai rouvert les yeux, j'étais à l'hôpital de Martigny.

Ne sachant plus que croire, Macaire chassa Arma de la maison et s'enferma dans son boudoir. Dans la pièce, Macaire, son téléphone à la main, regardait fixement une carte de visite du lieutenant Sagamore.

*

— Mais vous n'avez finalement pas appelé la police, dit Scarlett, dans le salon de Macaire. Pourquoi ?

Avant de répondre, Macaire se leva de son fauteuil pour aller fouiller dans le tiroir d'un meuble fermé à clé. Il en sortit un dossier qu'il nous tendit.

— J'ai préféré vérifier moi-même. Voici la fiche d'hospitalisation d'Arma, le soir du meurtre. Ainsi qu'un rapport du médecin qui l'a examinée. Je les ai gardés depuis, songeant que cette histoire pourrait resurgir un jour.

Scarlett parcourut les documents :

— Il est indiqué qu'Arma a été hospitalisée le samedi 15 décembre à 20 heures 15 et qu'elle n'est sortie de l'hôpital que le lundi matin. L'intoxication a été très sévère et elle est restée sous perfusion pendant tout ce temps.

— Pendant que le meurtre a eu lieu, reprit Macaire, Arma était à l'hôpital de Martigny, soit à une demi-heure de route de Verbier, avec une intraveineuse dans le bras. Il me semble que c'est un alibi suffisamment solide.

Scarlett acquiesça puis dit :

— Vous avez fait ces recherches après coup. Cela n'explique pas pourquoi, sur le moment, vous avez renoncé à avertir la police.

— Parce que si ç'avait été Arma qui avait tué Jean-Bénédict, si elle avait tué pour me protéger, alors j'aurais été aimé comme je n'avais jamais été aimé.

— Mais après avoir découvert que ce n'était pas elle, vous n'avez pas voulu renouer avec elle ?

Macaire regarda au loin. Comme s'il avait honte de sa réponse :

— Je me suis rendu compte que j'étais avec elle pour de mauvaises raisons : elle n'était qu'une pâle imitation d'Anastasia. Son fantôme. La seule femme que j'ai jamais aimée, c'est Anastasia. Mais Tarnogol avait raison, sa prophétie s'était révélée exacte : je suis devenu président de la banque, mais je me suis retrouvé seul.

— Tarnogol n'a jamais existé, fis-je remarquer.

— Et pourtant, me répondit Macaire, il était bien là.

Chapitre 72.

Fin de partie

Scarlett et moi quittâmes Macaire Ebezner et Genève sans être beaucoup plus avancés dans notre enquête. Nous n'avions toujours pas identifié le meurtrier. De retour à Verbier, nous nous enfermâmes dans ma suite pour rassembler, une fois encore, toutes les pièces du puzzle. Nous passâmes des heures à reprendre tous les éléments du dossier, commandant, pour notre dîner, des cheeseburgers-frites servis en chambre, que nous mangeâmes en épluchant et relisant les éléments du dossier déjà pourtant parcourus plusieurs fois.

Un détail nous échappait encore, mais lequel ?

À 2 heures du matin, nous fixions le mur sur lequel nous avions inscrit, sur trois feuilles de papier, les noms des trois suspects potentiels dans cette affaire :

Anastasia Lev Macaire

Scarlett soupira en regardant une photo du tableau conçu à l'époque par le lieutenant Sagamore et qui indiquait ces mêmes noms pour suspects.

— Nous arrivons à la même conclusion que la police, dit Scarlett. Nous sommes coincés exactement au même point de l'enquête.

Nous étions épuisés. Et, je dois avouer, un peu découragés. Mais nous devions tenir bon.

— Un peu de café ? proposai-je.

— Je veux bien.

J'activai la machine à capsules. Scarlett, elle, reclassa méthodiquement tous les éléments du tableau de Sagamore en reprenant les pièces que nous avions illégalement photographiées. Pendant encore plus d'une heure, elle passa en revue chacun des éléments retenus par Sagamore à l'époque. C'est ainsi que nous évoquâmes à nouveau l'intervention de la sécurité dans la chambre 623 et dont voici l'extrait de la déclaration faite à la police, le matin du meurtre, par un dénommé Milan Luka, le chef de la sécurité du Palace.

« Samedi soir 15 décembre à 23 heures 50, j'ai été appelé pour du grabuge dans la chambre 623. Je me suis immédiatement rendu à la chambre en question où j'ai été accueilli par un homme qui m'a assuré que tout allait bien. J'ai songé que ce n'était peut-être pas la bonne chambre. Il n'y avait pas un bruit dans le couloir. Tout semblait tranquille. Je n'ai pas insisté et je suis reparti. J'ai informé le directeur, au cas où il faudrait intervenir de nouveau. Ç'avait été une drôle de soirée, et il valait mieux être prudent. Mais il n'y a plus eu d'appel ensuite. La nuit a été calme. Enfin, si on peut dire : le lendemain on retrouvait un cadavre dans la chambre 622. »

Après m'en avoir donné lecture, Scarlett ajouta :

— Le rapport précise que l'homme qui a accueilli le chef de la sécurité dans la chambre 623 était Jean-Bénédict Hansen, reconnu grâce à une photo.

Elle s'interrompit, soudain songeuse.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je.

— Le chef de la sécurité parle de « grabuge ».

— Oui, et alors ?

— Cela sous-entend une forme de bagarre, non ?

— Oui, effectivement. C'est une dispute bruyante.

— Donc cela implique que Jean-Bénédict Hansen n'était pas seul dans la chambre 623. À l'époque, ça n'a pas frappé Sagamore puisqu'il pensait que Jean-Bénédict Hansen était Tarnogol. La présence de Jean-

Bénédict dans la chambre 623 – celle de Tarnogol – n’avait donc rien de surprenant. Mais Tarnogol était en réalité Lev Levovitch. Sagamore est passé à côté de ce détail.

— Jean-Bénédict se serait donc disputé avec Tarnogol, c’est-à-dire avec Levovitch ! dis-je, comprenant où Scarlett voulait en venir.

Elle acquiesça :

— Le samedi 15 décembre, Jean-Bénédict Hansen se disputait avec Levovitch. Quelques heures plus tard, il était retrouvé mort.

*

Milan Luka ne travaillait plus au Palace depuis des années, mais il nous suffit de quelques recherches sur Internet pour le retrouver : il dirigeait aujourd’hui sa propre société de surveillance, baptisée *Luka Sécurité*, et dont les locaux se trouvaient à Sion.

C’est ainsi que le lendemain matin, vendredi 6 juillet 2018, après une courte nuit de sommeil, nous allâmes trouver Milan Luka au siège de sa société, dans le centre-ville de Sion. C’était un homme âgé d’une cinquantaine d’années, costaud et d’apparence peu commode, mais en fait sympathique. Il nous reçut aimablement alors que nous débarquions à l’improviste. On le sentait ému en évoquant ses années au Palace.

— J’ai été très heureux là-bas, nous confia-t-il. Je suis arrivé en Suisse lorsque j’étais un tout jeune homme et j’ai eu la chance de rencontrer monsieur Rose. Il savait vous inspirer confiance en vous pour que vous donniez le meilleur de vous-même. J’ai été engagé au sein de l’équipe de sécurité dont je suis ensuite devenu le chef. Je lui dois beaucoup.

— Pourquoi avoir quitté le Palace ?

— Je l’ai fait après la mort de monsieur Rose. Ce n’était plus la même chose sans lui. Et puis, pour être honnête, ça faisait longtemps que j’avais envie de m’en aller et monter ma boîte. Mais je restais par fidélité à monsieur Rose. Enfin, même si, après le meurtre, l’atmosphère avait profondément changé.

— Que voulez-vous dire ? demanda Scarlett.

— Le Palace était un endroit particulier, un havre de paix pour les clients. Il y régnait un sentiment de parfaite sérénité. Après le meurtre, tout a été différent. Monsieur Rose a été très affecté par ces événements, et surtout par ce qui s’est passé ensuite : le procès de Lev Levovitch et sa condamnation. Ça a dévasté monsieur Rose, il était si fier de lui. Si vous entendiez à l’époque comme il en parlait : il était son héros. Il pensait même qu’il deviendrait président de la Banque

Ebezner. Mais son héros avait malheureusement connu la pire des déchéances. Ça lui a fichu un tel choc à monsieur Rose. D'ailleurs ça l'a tué.

— Comment ça ?

— Il s'est suicidé, quelques mois après la condamnation de Levovitch. Balle dans la bouche avec son pistolet de l'armée, un truc affreux. On a retrouvé à côté de lui des articles de presse consacrés à la chute de Levovitch. Ça a été une période très difficile pour moi.

— Que pouvez-vous nous dire sur le meurtre de la chambre 622, monsieur Luka ? l'interrogeai-je alors.

L'ancien chef de la sécurité nous raconta d'abord le chaos du samedi avec l'intoxication générale, puis la découverte du cadavre le lendemain.

— J'ai été l'un des premiers avertis, nous dit-il. J'ai immédiatement prévenu la police et j'ai interdit l'accès à l'étage pour ne pas détruire d'éventuelles preuves.

— Vous étiez au Palace le matin du meurtre ? m'étonnai-je.

— Oui, pourquoi ?

— Parce que vous vous y trouviez déjà le samedi soir, nous savons que vous êtes intervenu dans la chambre 623 à 23 heures 50.

— J'aurais effectivement dû rentrer chez moi ce soir-là, à la fin de mon service, mais après l'intoxication générale monsieur Rose était très nerveux et je suis resté sur place. La nuit, nous tournions en principe avec un seul agent, ce qui était toujours suffisant. Mais au vu des circonstances, j'ai trouvé plus prudent d'assurer un renfort, au cas où.

— Où vous trouviez-vous cette nuit-là ? demandai-je.

— L'agent de nuit était à la réception, comme toujours, pour surveiller l'entrée principale, le seul accès possible. Moi je dormais dans un bureau de l'administration, il fallait que je récupère un peu, j'avais eu une journée éprouvante.

— Et donc personne n'aurait pu entrer par l'extérieur ?

— Non, sauf par l'entrée principale. C'était la règle la nuit, au Palace, qu'aucun autre accès ne fût possible par l'extérieur. Il fallait être vigilant, il y avait beaucoup de clients très fortunés, avec des bijoux et de l'argent liquide.

— Mais on peut passer par l'un des accès de secours pour autant que l'on bénéficie d'une complicité à l'intérieur, fis-je remarquer.

— *Pour autant que l'on bénéficie d'une complicité à l'intérieur*, répéta l'ancien chef de la sécurité avant d'ironiser : des bandits auraient aussi pu atterrir en hélicoptère sur le toit du Palace. Nous étions raisonnablement prudents pour un village tranquille comme Verbier. Où voulez-vous en venir avec toutes ces questions ?

— Monsieur Luka, dit alors Scarlett, nous pensons que vous avez

peut-être vu quelque chose d'important quelques heures avant le meurtre.

— Comment ça ?

Elle lui montra l'extrait du rapport de police.

— Le samedi soir 15 décembre vous êtes intervenu dans la chambre 623.

— Oui, je m'en souviens. Un client avait appelé la réception qui nous avait aussi prévenus. Il se passait quelque chose, des cris je crois.

— Qui était le client qui a passé cet appel ?

— Je ne l'ai jamais su. Je crois d'ailleurs qu'il ne s'était pas annoncé. Et à cette époque le réseau téléphonique n'était pas encore informatisé, nous ne pouvions pas savoir de quelle chambre un appel était émis. Je ne vois pas où vous voulez en venir ?

— Qui était dans la chambre 623 ?

— Monsieur Hansen. Je l'ai déjà dit à la police.

— Ça ne vous a pas étonné de ne pas y trouver monsieur Tarnogol ? interrogeai-je. C'était sa chambre, pas celle de monsieur Hansen.

— L'équipe de sécurité n'est pas censée savoir précisément qui habite dans telle ou telle chambre. On nous donne un numéro de chambre et on va voir ce qui se passe, c'est tout.

Scarlett abattit alors notre carte maîtresse :

— Nous pensons qu'il y avait quelqu'un d'autre dans cette chambre. Vous avez lu la presse à l'époque, vous savez donc que Sinior Tarnogol n'a jamais existé : c'est Lev Levovitch qui interprétait ce personnage. Nous pensons donc qu'il y avait Lev Levovitch dans la chambre 623. Ce soir-là, lorsque vous êtes intervenu, il y avait Jean-Bénédict Hansen et Lev Levovitch. Est-ce que j'ai raison ?

L'ancien chef de la sécurité poussa un long soupir. Il se leva de son bureau et alla se poster à la fenêtre, comme s'il voulait éviter nos regards.

— C'est vrai, avoua-t-il. Il y avait Lev Levovitch dans la chambre. Ainsi qu'une femme.

— Pourquoi n'avoir rien dit à la police ? demanda Scarlett.

— Parce que monsieur Rose m'avait demandé de ne rien dire. Après l'incident, je l'ai informé de ce qui s'était passé et il m'a ordonné de ne pas dire que Lev était dans cette chambre. Il a toujours voulu le protéger.

*

Toutes les pistes nous menaient à Lev Levovitch.

Sur le mur de ma suite, Scarlett et moi regardions les noms de nos trois suspects.

Anastasia Lev Macaire

Même si, d'après Milan Luka, Anastasia – c'était notre déduction de l'identité de la femme mentionnée par l'ancien chef de la sécurité – se trouvait dans la chambre 623 avec Lev et Jean-Bénédict Hansen, nous la jugions hors de cause.

— Puisque l'on sait désormais que c'est Arma qui a emporté l'arme d'Anastasia, on pourrait éliminer cette dernière de la liste des suspects, suggéra Scarlett.

— C'est vrai, concédai-je. Et puis on sait également qu'Arma s'est débarrassée du pistolet d'Anastasia au moment de l'empoisonnement général, soit autour de 19 heures. Nous pouvons donc être certains que ce n'est pas l'arme du crime.

Scarlett enleva le nom d'Anastasia du mur. Il ne restait plus que Macaire et Lev. Je repris :

— Notre suspect devait avoir accès à une arme. On sait que Macaire avait accès à des armes.

— Oui, mais Levovitch n'est pas en reste, rappela Scarlett. Au vu de ces quinze années d'imposture, s'il avait besoin d'une arme, il aurait pu se la procurer sans difficulté.

Sur ce point, Scarlett avait raison. Elle poursuivit :

— Je suis de l'avis de Sagamore : le suspect était dans l'hôtel et n'a pas bougé de l'hôtel après le crime. Pendant que la police l'imaginait dehors, il était dans les murs du Palace.

— Il a pu s'enfuir par l'issue de secours, comme Anastasia l'a fait, objectai-je.

— Nous avons fait des repérages et étudié ensemble les plans du bâtiment. Le trajet emprunté par Anastasia pour quitter le Palace était le seul moyen pour s'enfuir sans être vu de quiconque. Il fallait être très renseigné.

— On peut imaginer que le meurtrier avait minutieusement préparé son exécution, fis-je remarquer.

Scarlett eut une moue de désapprobation.

— Soyons sérieux, l'écrivain ! Si le meurtrier avait planifié de longue date l'élimination de Jean-Bénédict Hansen, il ne l'aurait pas

fait avec un revolver au milieu d'un hôtel. Ça ressemble à un acte brutal et improvisé. C'est d'ailleurs également l'avis de Sagamore et ça me semble tout à fait logique.

— À quoi pensez-vous alors ? demandai-je.

— Si le meurtrier a utilisé l'issue de secours pour s'enfuir, cela signifie qu'il connaissait très bien l'hôtel. Comme seul un employé aurait pu le connaître. Donc soit le meurtrier n'a pas quitté le Palace après le meurtre, soit il connaissait les lieux comme personne. Allons, ça ne fait plus beaucoup de doute. Qui avait accès à une arme ? Qui connaissait le Palace comme sa poche ?

— Levovitch, dis-je.

— Levovitch, confirma Scarlett. Et le mobile est très simple : Jean-Bénédict Hansen avait découvert la veille du meurtre que Levovitch était Tarnogol. Levovitch l'a tué pendant la nuit pour protéger son secret.

— Ça tient presque la route, nuançai-je. Si Lev Levovitch a tué Jean-Bénédict Hansen parce que ce dernier avait découvert la vérité à propos de Tarnogol, pourquoi a-t-on retrouvé dans la chambre de Hansen justement des éléments menant à Tarnogol ?

— Levovitch les aura mis là pour se couvrir ensuite, suggéra Scarlett.

— Je ne suis pas convaincu, dis-je. Je crois que nous passons à côté de quelque chose.

Il nous fallut plusieurs heures pour comprendre. Nous retournions les éléments dans tous les sens et il y avait effectivement un détail qui clochait. Et voilà que tard cette nuit-là, alors qu'elle était plongée dans un océan de documents étalés au sol, Scarlett s'écria, le visage soudain illuminé :

— Mais oui ! Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt ?

— Pensé à quoi ? demandai-je.

— C'était là, sous nos yeux, depuis tout ce temps !

Sans me donner plus d'explications, elle se rua sur son ordinateur et pianota sur le clavier. Sa recherche terminée, elle leva les yeux de son écran, à la fois fière et abasourdie par sa découverte. Puis elle quitta ma suite et se précipita dans les escaliers, comme si elle ne pouvait pas supporter d'attendre l'ascenseur. Je la suivis, sans comprendre encore. Nous arrivâmes au rez-de-chaussée et traversâmes le hall désert. Le veilleur de nuit s'était momentanément absenté du comptoir de la réception et Scarlett en profita pour passer derrière et filer dans le couloir de l'administration de l'hôtel. Elle retrouva immédiatement le bureau du directeur du Palace. Elle en poussa brusquement la porte, certaine qu'il n'y avait personne dans la pièce à une heure pareille. Mais nous fûmes surpris par la lumière. Et par un homme, assis dans un fauteuil.

Scarlett le dévisagea, interloquée. Elle le reconnut aussitôt : malgré les années, il n'avait pas changé. Il était tel que sur les photos des journaux.

— Lev Levovitch... murmura Scarlett. Mais qu'est-ce que vous faites là ?

— Alors vous avez tout découvert, nous dit-il.

Chapitre 73.

Le meurtrier de la chambre 622

Cette nuit-là, Lev Levovitch nous raconta, à Scarlett et moi, ce qui s'était passé durant les mois précédant le meurtre.

— Depuis la mort d'Abel Ebezner, expliqua Lev, j'avais retrouvé Anastasia. J'étais enfin heureux. Je n'avais qu'une idée en tête, tirer ma révérence d'acteur avec ces personnages et faire ma vie avec Anastasia. Mais je la sentais hésitante à la pensée de quitter Macaire. Elle ne voulait pas lui faire de mal, elle avait peur qu'il ne se suicide. J'ai décidé d'agir sous le masque de Tarnogol. Quinze ans plus tôt, j'avais réussi ce que je croyais être le coup du siècle : récupérer les actions de Macaire Ebezner en poussant Anastasia dans ses bras. J'étais convaincu qu'il me suffirait de mettre Macaire sous pression pour qu'il accepte de renoncer à sa femme en échange de la présidence. À cinq jours du Grand Week-end, alors qu'il était certain d'être nommé président, Macaire a découvert que Tarnogol voulait mettre Levovitch à sa place. Il a d'abord réagi comme je l'imaginais : il s'est liquéfié. Je voulais jouer avec lui, éprouver ses nerfs au maximum pour qu'il n'ait pas d'autre option que d'échanger Anastasia contre la présidence. Mais Macaire n'avait l'intention de renoncer ni à sa femme, ni à la présidence. Il s'est accroché, malgré mes stratagèmes. J'ai donc dû actionner mon plan de dernier recours : faire élire Levovitch par le Conseil, mais empêcher l'annonce in extremis. Pour acculer Macaire.

— Vous auriez mieux fait de ficher le camp avec Anastasia ! dit Scarlett, pragmatique.

Lev sourit, amusé :

— Vous avez parfaitement raison. Je pense que je me suis accroché pour des raisons ridicules de fierté. Je voulais gagner contre Macaire.

— Et votre plan pour empêcher l'annonce in extremis, demandai-je à Lev, c'était donc cette intoxication générale ?

— Absolument. C'est moi-même qui ai empoisonné tous ces pauvres gens. J'avais préalablement fait tourner en rond Macaire. Deux jours plus tôt, Wagner lui avait confié du poison, qui n'était que de l'eau et avec lequel il devait se débarrasser de Tarnogol. J'avais toute la latitude pour faire échouer ce faux empoisonnement et pour forcer finalement Macaire à accepter le pacte de Tarnogol. Mais Macaire n'est pas passé à l'action. Alors Wagner, sous prétexte que le poison mettrait trop longtemps à agir, lui a remis une bouteille de vodka soi-disant empoisonnée, à ranger dans le bar des salons du premier étage, où se tenait le Conseil. Il m'a suffi de profiter d'un moment d'inattention de Macaire pour récupérer la bouteille et faire croire à Macaire qu'il l'avait perdue.

— Mais est-ce que la bouteille était vraiment empoisonnée ? demanda Scarlett.

— Absolument pas, répondit Lev. Je ne voulais prendre aucun risque. J'avais tout préparé à l'avance, depuis des mois. Je m'étais assuré que des cocktails à base de vodka Beluga seraient servis avant le grand bal pour semer la confusion auprès de Macaire si nécessaire. Puis, je me suis arrangé pour qu'une bouteille de vodka dans laquelle j'avais mis un vomitif assez puissant atterrisse entre les mains du barman. J'avais marqué la bouteille d'une croix, comme celle de Macaire, pour qu'il pense que tout était de sa faute. Le vomitif aurait dû faire effet rapidement et le chaos aurait empêché la tenue de la soirée. Mais j'ai dû mal calculer les doses. Quand je me suis rendu compte, à 18 heures 30, que le vomitif tardait à produire son effet, j'ai appelé Alfred à la rescousse. Il s'est mêlé aux convives, avec pour consigne de s'évanouir bruyamment au moment de l'annonce. Mais il n'a pas eu le temps de s'exécuter car avant lui, un premier convive s'est finalement effondré, entraînant dans sa chute une nappe et tout ce qu'il y avait sur la table. Aussitôt, d'autres ont été malades autour de lui et, bientôt, tout le monde s'est mis à tomber comme des mouches. J'ai moi-même fait semblant d'être atteint pour écarter tout soupçon. Le plan a fonctionné à merveille : après cela, Macaire a finalement accepté de renoncer à Anastasia en échange de la présidence. Il ne nous restait plus qu'à nous enfuir. Sauf que Jean-Bénédict Hansen s'en est mêlé et ça a été la catastrophe.

— Comment ça ? m'enquis-je.

— Macaire, persuadé d'avoir potentiellement tué tous les employés de la banque avec sa vodka empoisonnée, s'en était ouvert à son cousin. Ce dernier a alors décidé de le faire chanter. La présidence en échange de son silence. Sauf qu'Anastasia a eu vent de leur conversation et voulant appeler Tarnogol à la rescousse, elle a compris

que c'était moi qui interprétais ce personnage. Nous nous sommes disputés, Jean-Bénédict Hansen nous a surpris. Et il a découvert à son tour mon secret.

Lev s'interrompit un instant. Un silence régna dans la pièce. Puis il se tourna vers Scarlett et lui demanda :

— Comment avez-vous su ?

— Que le meurtrier était monsieur Rose ? Parce qu'il était le seul à pouvoir aller et venir dans le Palace sans qu'on le remarque. Parce qu'il possédait une arme. (Elle désigna le tableau le représentant en uniforme de lieutenant-colonel.) Je viens de vérifier sur Internet : les haut-gradés de l'armée suisse possèdent tous des pistolets Sig Sauer P210, de calibre 9 mm, comme l'arme du crime. Et surtout, il avait un mobile : il voulait vous protéger. Quelques heures avant le meurtre, la sécurité de l'hôtel est intervenue dans la chambre 623. Apparemment une fausse alerte. Mais le chef de la sécurité a indiqué à la police avoir rapporté l'incident au directeur du Palace, au vu des événements singuliers de la soirée. J'imagine qu'aussitôt que monsieur Rose a su qu'il y avait eu un incident dans la chambre 623, il s'est inquiété. Il sait que la chambre 623 est la chambre de Tarnogol. Et il sait également que Tarnogol, c'est vous. Nous savons par les extraits de votre procès pour escroquerie, que Tarnogol était un personnage inventé par votre père à la demande de monsieur Rose pour jouer les clients mystères. Votre père étant mort, monsieur Rose était donc le seul à savoir que vous étiez désormais Tarnogol. Alors quand monsieur Rose a appris que Jean-Bénédict avait découvert votre secret, il a considéré que vous étiez en danger.

*

Samedi 15 décembre

Quelques heures avant le meurtre

Monsieur Rose faisait les cent pas dans son bureau du Palace. Il était visiblement très inquiet. Lev le regardait faire, un peu désespéré.

— Ne vous faites pas de souci, monsieur Rose, je garde la situation sous contrôle.

— Sous contrôle ? Depuis le temps que je te demande d'arrêter

de jouer avec le feu avec Tarnogol. Je savais que tu finirais par te faire prendre. Tu te rends compte que tu risques la prison et une amende colossale ! Ta carrière va être bousillée ! On te prendra tout ce que tu possèdes !

— Jean-Bénédict a accepté de ne rien révéler si je joue une dernière fois le rôle de Tarnogol demain, lors d'une conférence de presse, pour le faire nommer président de la banque. Ensuite, je disparaîtrai pour toujours.

— Et tu crois que la justice ne te retrouvera pas ?

— Personne ne saura jamais rien, assura Lev.

— Enfin, Lev, s'emporta monsieur Rose, toi qui es tellement intelligent, comment peux-tu être aussi naïf ? Tu crois que Macaire Ebezner va accepter de se faire dépouiller de sa banque par son cousin à cause d'un grotesque chantage ? Tout cela va très mal se terminer !

Après un long silence, Lev finit par dire :

— Monsieur Rose, rassurez-vous, j'ai tout prévu.

— Ça ne me rassure pas du tout. Qu'as-tu prévu ?

— Vous allez voir, toute cette histoire va exploser au visage de Jean-Bénédict Hansen, indiqua Lev. Ce sera bien fait pour lui, il a toujours été un faux-jeton. Il avait des velléités de putsch au sein de la banque depuis des années, et en particulier depuis la mort d'Abel Ebezner. Alors je me suis organisé, comment dire... une assurance-vie à ses dépens.

— Une assurance-vie ?

— Je savais que le personnage de Tarnogol finirait par être démasqué. En quinze ans, les pratiques bancaires ont beaucoup changé. Il y a quinze ans, on ne posait pas tellement de questions sur les flux financiers, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Je me rendais bien compte que les autorités de surveillance bancaire allaient finir par mettre leur nez là-dedans. J'ai donc décidé de me protéger. J'ai collecté des objets appartenant à Jean-Bénédict pour les mettre dans l'hôtel particulier de Tarnogol. Je me suis arrangé pour faire coïncider leurs agendas. Comme ce fameux lundi soir, où j'ai envoyé Macaire à Bâle, je savais que Jean-Bénédict était à Zurich. J'ai aussi vendu l'hôtel particulier de la rue Saint-Léger, que j'avais acheté via une société-écran, à Jean-Bénédict pour une bouchée de pain. Il pensait investir dans un fonds immobilier : je lui ai parlé de retours sensationnels, il m'a fait totalement confiance. Il a viré des fonds à la société-écran et s'est retrouvé au final propriétaire d'un immeuble à Genève sans le savoir. Il n'a jamais posé de questions, notamment parce que cela lui rapportait gros. Mais c'était de l'argent que je lui reversais moi-même pour qu'il ne se pose pas de questions. Enfin, tout ça pour vous dire que je voulais brouiller les pistes si cela s'avérait nécessaire. Il me reste une dernière chose à faire.

— Quoi ? demanda monsieur Rose.

— Cacher un masque de Tarnogol dans la suite de Jean-Bénédict.

Quelques instants plus tard, Lev vint trouver Jean-Bénédict Hansen dans sa chambre, au prétexte de vouloir préparer la conférence de presse du lendemain.

— De quoi veux-tu parler à une heure pareille ? s'agaça Jean-Bénédict Hansen. J'étais sur le point d'aller me coucher.

— Il faut nous assurer que tout est parfaitement au point, dit Lev. Les journalistes vont poser beaucoup de questions, il faudra savoir quoi répondre.

Soudain, on frappa à la porte de la suite. « Encore ? s'agaça Jean-Bénédict Hansen, mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de venir déranger les gens au milieu de la nuit ? » Il ouvrit la porte, furieux, et s'apaisa en voyant que c'était monsieur Rose.

— Pardonnez-moi, monsieur Hansen, dit monsieur Rose, je sais que c'est une heure indue, mais les circonstances sont exceptionnelles. Puisque vous êtes en charge, au nom du Conseil, de l'organisation du Grand Week-end, je dois absolument vous parler.

— Que se passe-t-il ?

Lev, profitant de ce que l'attention de Jean-Bénédict était détournée par le visiteur, déverrouilla discrètement la porte-fenêtre de sa chambre.

— Les inspecteurs de la police sanitaire sont toujours présents dans nos cuisines. Je voudrais beaucoup que vous les rencontriez afin qu'ils puissent vous confirmer que l'empoisonnement n'est en aucune façon lié à la nourriture préparée par nos soins.

Jean-Bénédict n'avait pas l'air très enthousiaste, mais monsieur Rose insista et il finit par accepter. Lev quitta la chambre 622 pour regagner la sienne tandis que les deux hommes s'en allèrent en direction des ascenseurs.

Dans le secret de la nuit, Lev, un sac à la main dans lequel se trouvait un visage de Tarnogol en silicone ainsi qu'une veste portée par ce dernier, passa depuis son balcon à celui de la 623 – la chambre de Tarnogol – puis gagna celui de la 622, s'introduisant dans la suite de Jean-Bénédict Hansen par la porte-fenêtre déverrouillée. Lev préleva sur le peigne de Jean-Bénédict des cheveux qu'il déposa à l'intérieur du masque, qu'il cacha ensuite tout en haut d'une armoire du dressing. Puis, il utilisa le téléphone de la chambre pour appeler la réception et commander un petit-déjeuner pour le lendemain matin identique à celui que Tarnogol avait l'habitude de prendre : œufs, caviar et un petit verre de vodka.

— Quel était le but de cette manœuvre ? interrogea Scarlett.

— Lors de la conférence de presse du lendemain que Jean-Bénédict voulait convoquer, je l'aurais accusé publiquement d'avoir incarné Tarnogol pendant quinze ans et d'avoir trahi la banque. De Genève à Verbier, toutes les preuves étaient en place. J'aurais dit avoir mené une enquête depuis des mois, avoir découvert qu'il était le propriétaire de l'hôtel particulier de la rue Saint-Léger, qu'il suffisait d'aller fouiller la chambre, de voir ce qui se cachait dans les armoires, dans son coffre (où se trouvaient les actions de Macaire). Le piège se serait refermé sur lui.

Je dis alors :

— Mais monsieur Rose savait que, grâce à votre plan, s'il éliminait Jean-Bénédict Hansen, il vous mettrait à l'abri pour toujours puisque tout le monde penserait qu'il avait incarné Tarnogol. Alors, dans le secret de la nuit, sans se faire voir, il est allé tuer Jean-Bénédict Hansen de deux balles de revolver. Il vous a protégé comme un fils. C'était un geste d'amour absolu.

Lev acquiesça, ému. Il confia finalement :

— Monsieur Rose m'a finalement tout avoué un soir, à Genève, alors qu'il était venu me soutenir pendant mon procès. Il était malade du crime qu'il avait commis. Surtout, il considérait que tout était de sa faute, qu'en tuant Jean-Bénédict Hansen, il avait précipité ma chute. Il s'en voulait terriblement. Il répétait que j'allais tout perdre à cause de lui. Ma condamnation l'a anéanti. Il a fini par se suicider la veille de ma sortie de prison. Il avait fait de moi son légataire universel.

— Il vous a légué le Palace, dit Scarlett. Vous êtes donc le directeur de cet hôtel, l'insaisissable directeur que je n'ai pas réussi à voir depuis mon arrivée ici.

— Oui. Quand j'ai appris que vous enquêtiez sur le meurtre de la chambre 622, j'ai d'abord été inquiet. Puis je me suis dit que c'était l'occasion de faire toute la lumière sur cette affaire.

Je demandai alors :

— Monsieur Levovitch, où est le revolver de monsieur Rose à présent ?

Levovitch esquaissa un sourire :

— Il a été saisi par la police après le suicide de monsieur Rose. Personne n'a jamais fait le lien avec le meurtre du Palace. Comme j'étais son héritier, un policier m'a contacté un jour, bien après ma sortie de prison, pour me dire que je pouvais venir récupérer son arme. J'ai dit que je n'en voulais pas. Le policier m'a alors indiqué : « Si vous ne la récupérez pas, nous la détruirons. » Je lui ai dit :

« Détruisez-la. » Et ils l'ont fait. La police a détruit la seule preuve incriminant monsieur Rose. Ça a été ma façon de le protéger. Que sommes-nous capables de faire pour défendre les gens qu'on aime ? C'est à cela que l'on mesure le sens de sa propre vie.

Chapitre 74.

Savoir tourner la page

Lundi 9 juillet 2018, au Palace de Verbier.

On frappa à la porte de ma suite. C'était Scarlett. Je décelai une pointe de tristesse dans le sourire qu'elle m'adressa. Derrière elle, un employé de l'hôtel portait ses bagages.

— Déjà l'heure du départ ? dis-je.

— Oui.

— Je vous accompagne jusque dans le hall, suggérai-je pour repousser un peu les adieux.

Dans l'ascenseur, Scarlett me dit :

— Vous ne m'avez pas raconté ce qui s'est passé après le malaise de Bernard, en bas de sa maison d'édition.

*

Paris, 1^{er} janvier 2018

Bernard avait été brièvement hospitalisé. Puis il avait pu rentrer chez lui. Les médecins lui avaient conseillé un peu de repos. Mais soudain, son état s'était dégradé et il avait dû être admis à nouveau à l'Hôpital américain de Neuilly.

En ce 1^{er} janvier, je pris l'un des premiers trains depuis Genève

pour me rendre en urgence à Paris car on m'avait annoncé que Bernard était très mal. Arrivé dans la capitale, je me précipitai à l'hôpital. J'étais inquiet de l'état dans lequel j'allais le trouver. Lui qui avait toujours eu tant d'allure, je redoutais de le trouver agonisant, en chemise de nuit, hagard au fond d'un lit. En poussant la porte de sa chambre, j'avais le cœur battant. Et voilà que je le découvris en pleine forme assis dans un fauteuil, en chemise et en cravate, souriant. Il me semblait ne l'avoir jamais vu en aussi bonne forme.

— Joël, me dit-il, vous vous êtes dérangé pour rien. Comme vous pouvez le voir, je vais très bien.

Je me demandai pourquoi on me l'avait décrit si mal en point, tout en étant rassuré de constater que ce n'était pas le cas. Nous discutâmes un petit moment, puis comme il reçut une visite il me conseilla d'aller profiter du reste de ma journée.

— Soyez tranquille, Joël, m'assura Bernard avec un sourire que je n'oublierai pas. Nous nous voyons demain.

Ce fut notre dernier moment ensemble.

Le lendemain matin, il s'en était allé.

Lui qui aimait les clowns, il m'avait fait un magnifique dernier numéro.

*

Scarlett essuya une larme sur sa joue.

Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le rez-de-chaussée du Palace. Nous traversâmes le hall.

— On n'a jamais su ce qui s'était finalement passé entre Lev et Anastasia, me fit remarquer Scarlett. Ils sont partis chacun de son côté ? Quelle tristesse !

— Je crois que ça finit bien.

Justement, alors que nous arrivions à la hauteur du comptoir de la réception, Lev Levovitch vint à notre rencontre.

— Madame Leonas, dit-il à Scarlett, c'était un plaisir de vous avoir rencontrée.

— Plaisir partagé, répondit Scarlett en lui serrant la main.

À cet instant, le directeur-adjoint, que nous avions rencontré quelques jours plus tôt, apparut.

— Voici monsieur Alfred Agostinelli, le directeur-adjoint du Palace, dit Lev.

— Votre ancien chauffeur ? demanda Scarlett.

— Lui-même, sourit Lev. Et si vous me le permettez également, je voudrais beaucoup vous présenter mon épouse, qui travaille avec

moi ici.

Une belle femme blonde s'approcha. C'était Anastasia. Nous nous saluâmes, puis deux enfants âgés d'une dizaine d'années déboulèrent à travers le hall et rejoignirent leurs parents. Edmond et Dora, le fils et la fille de Lev et Anastasia.

— Comment vous êtes-vous retrouvés ? demanda alors Scarlett.

Anastasia prit la main de son mari et esquissa un sourire heureux.

*

Des années plus tôt

Quelques mois après la libération de Lev

C'étaient les premiers jours de la nouvelle année. Par un après-midi d'hiver ensoleillé, à Genève, Olga von Lacht fit son apparition dans le salon de l'hôtel *Beau-Rivage*. Elle s'assit dans un fauteuil et commanda un thé noir. La femme qui se trouvait dans le siège voisin, en entendant sa voix, leva les yeux de son journal.

— Maman ? s'étonna Anastasia.

— Bonjour, ma fille.

Il y avait bien longtemps qu'elles ne s'étaient plus adressé la parole. Depuis le départ d'Anastasia pour le dernier Grand Week-end, lorsqu'elle était partie rejoindre Lev.

— Comment savais-tu que je serais ici ? demanda Anastasia.

— Les chiens ne font pas de chats.

Après un silence, Olga reprit :

— Je voulais te parler, Anastasia. Te dire que je voudrais que tu sois heureuse. Tu ne sembles pas l'être.

— Merci, maman. J'essaie.

— Essaie mieux.

Anastasia détourna le regard. Sa mère ne pouvait donc pas s'empêcher de tout tourner en reproches.

— Tu n'as pas d'enfants, ajouta Olga, mais j'espère que tu en auras un jour.

— Avec qui ? demanda Anastasia.

Elle ne put retenir un sanglot. Olga prit alors sa fille dans ses bras et lui murmura :

— C'est lui que tu aimes. Tu sais, je crois qu'on n'aime vraiment qu'une fois par vie, c'est une occasion qu'il ne faut pas gâcher.

Olga prit ensuite le visage d'Anastasia entre ses mains, essuya ses larmes et lui dit :

— Tu sais ce que j'ai toujours voulu pour toi et ta sœur ?

— Que nous nous mariions avec un homme riche.

— Non. Que vous soyez apaisées.

Quelques jours plus tard, Olga débarqua au Palace de Verbier pour trouver Lev.

— Il paraît que c'est vous le nouveau directeur ? lui dit-elle.

— Comment l'avez-vous appris ?

— Ne me sous-estimez pas, j'ai toujours été au courant de tout.

Levovitch ne put retenir un sourire. Elle le toisa un instant en silence avant de reprendre :

— Vous savez, Lev, pour moi vous n'êtes qu'un rat d'égout. Mais pour ma fille vous êtes le comte Romanov. N'est-ce pas cela le plus important, au fond ? (Pour la première fois, Olga sourit.) Vous êtes faits pour être ensemble tous les deux. Allez à Genève, allez reconquérir ma fille ! Vous serez heureux tous les deux ici ! La vie est courte, Lev ! Il faut faire en sorte que cela finisse bien !

*

Ce fut le moment du départ pour Scarlett. Un taxi l'attendait devant le Palace. Nous descendîmes ensemble les marches du perron.

— Je me suis attaché à vous, Scarlett, lui dis-je.

— Moi aussi, l'écrivain. Je sais que nous nous reverrons un jour.

Elle déposa un baiser sur ma joue. Puis elle ajouta :

— Grâce à vous, j'ai l'impression d'avoir un peu connu Bernard.

— Si c'est ce même sentiment qu'éprouveront les lecteurs de ce roman, alors ce livre valait la peine d'être écrit.

Elle sourit.

— Je peux vous poser une question, l'écrivain ?

— Bien sûr.

— Avez-vous le cœur brisé ? Est-ce pour cela que vous écrivez ?

— Peut-être. Et vous, demandai-je en retour, avez-vous le cœur brisé ?

— Si vous l'avez eu, alors moi aussi, puisque je suis un de vos personnages.

— Scarlett, je voulais vous dire que...

À cet instant, un bruit de porte m'interrompit dans ma phrase.

— Joël, vous êtes là ?

C'était Denise, elle était revenue de ses vacances. Cela faisait quinze jours déjà. Je n'avais pas vu le temps passer. Je l'entendis crier : « Quel désordre dans la cuisine ! » Puis la voilà qui apparut dans mon bureau :

— Joël, que s'est-il passé ici ? Votre appartement est sens dessus dessous ! On dirait que vous n'êtes pas sorti d'ici depuis quinze jours.

Elle regarda mon écran d'ordinateur, mes feuilles sur la table et mes fiches collées au mur.

— J'ai écrit un roman, avouai-je. Je me suis laissé complètement prendre dedans.

Elle eut un air atterré.

— Vous n'avez pas bougé de chez vous pendant deux semaines ?

Elle attrapa un paquet de pages.

— Je n'ai pas encore eu le temps de corriger.

Elle lut :

L'Énigme de la chambre 622

Le samedi 23 juin 2018, à l'aube, je mis ma valise dans le coffre de ma voiture et je pris la route de Verbier. Le soleil émergeait au-dessus de l'horizon, baignant les rues désertes du centre-ville de Genève d'un puissant halo orangé. Je traversai le pont du Mont-Blanc avant de longer les quais fleuris jusqu'au quartier des Nations Unies, puis je rejoignis l'autoroute, en direction du Valais.

Tout en ce matin d'été m'émerveillait : les couleurs du ciel me semblaient nouvelles, les paysages qui défilaient de part et d'autre de la route me paraissaient plus bucoliques encore qu'à l'accoutumée, les petits villages éparpillés au milieu des vignobles et surplombant le lac Léman composaient un décor de carte postale. Je quittai l'autoroute à Martigny, et poursuivis la petite route en lacets qui, après Le Châble, monte en serpentant jusqu'à Verbier.

— Vous avez imaginé être parti à la montagne ? me dit Denise. Vous êtes le diable, Joël.

À travers la fenêtre, elle avisa soudain le cendrier du balcon qui débordait de mégots.

— Toutes ces cigarettes, c'est vraiment dégoûtant ! Vous auriez au moins pu vider le cendrier !

— J'ai passé beaucoup de temps sur le balcon.

— Ce n'est pas une raison pour ne pas vider le cendrier, me gronda-t-elle. Et la cuisine est dans un état lamentable.

Elle observa ensuite les fiches que j'avais collées au mur.

Sloane

22/6 : un jour à oublier

622 : une chambre à oublier

— 622 correspond à la date inversée de votre rupture avec Sloane ? comprit Denise.

— Oui. Beaucoup d'éléments du livre sont liés à Sloane, confia-je. Vous comprendrez en lisant.

Denise lut une autre fiche et me dit alors :

— J'imagine que ce personnage de Scarlett Leonas, originaire de Londres, est également inspiré de votre ancienne petite copine anglaise.

— Dans le mille, concédai-je. Leonas est une anagramme de Sloane.

— Et pourquoi l'avoir prénommée Scarlett ?

— Scarlett comme Scarlett O'Hara. *Autant en emporte le vent* était le roman préféré de Bernard. Le roman est truffé de références à lui également. Par exemple le choix de Verbier, qui était un endroit qu'il adorait. Ou le personnage du chauffeur de Lev, Alfred Agostinelli, qui tient son nom du secrétaire de Proust. Et puis, Scarlett, avec un « S » comme Solitude. Cette solitude qui m'accompagne partout et qui me fait écrire. Je crois qu'avec Bernard, je me suis senti moins seul. Puis Bernard est parti et Scarlett est revenue.

Denise m'envoya faire un tour au parc Bertrand afin que je sorte de chez moi pour la première fois depuis quinze jours. Elle prétextait vouloir remettre un peu d'ordre dans l'appartement, mais en réalité elle voulait lire mon nouveau roman.

Je partis me promener dans les allées du parc. Je savais qu'en terminant ce livre, une partie de moi disait adieu à Bernard. J'aurais aimé qu'il soit avec moi, dans ce parc, et que nous puissions marcher côte à côte une dernière fois. Au milieu des chants des oiseaux, il me sembla soudain entendre le son de sa voix qui répondait à la question que je me posais depuis son départ.

Où vont les morts ?

Partout où l'on peut se souvenir d'eux. Surtout dans les étoiles. Car elles ne cessent de nous suivre, elles dansent et brillent dans la nuit, juste au-dessus de nos têtes.

Je levai les yeux vers le ciel bleu. J'étais seul mais rassuré. C'est à ce moment que je tombai sur Sloane, en pleine séance de course à pied, qui arrivait face à moi. Elle s'arrêta, me sourit et retira les écouteurs de ses oreilles.

— Je viens de rentrer de quinze jours de vacances, me dit-elle. J'ai beaucoup réfléchi. Je crois que j'ai fait n'importe quoi.

— Moi aussi.

Je sentais mon cœur battre fort. Elle me proposa alors :

— Peut-être qu'on pourrait sortir boire un verre ensemble, ce soir. Enfin, si tu es libre... Je sais que tu étais très occupé avec ton livre récemment.

— J'ai terminé mon livre. J'ai toute la vie devant moi.

Elle sourit encore.

— À ce soir alors, me dit-elle.

Elle repartit. Je m'assis sur un banc, observai la nature autour de moi et me reconnectai avec le monde. Je me sentis soudain très heureux.

La vie est un roman dont on sait déjà comment il se termine : à la fin, le héros meurt. Le plus important n'est donc pas comment notre histoire s'achève, mais comment nous en remplissons les pages. Car la vie, comme un roman, doit être une aventure. Et les aventures, ce sont les vacances de la vie.

Table des matières

Couverture

Page de titre

Copyrightt

Dédicace

PROLOGUE

Le jour du meurtre (*Dimanche 16 décembre*)

PREMIÈRE PARTIE

Avant le meurtre

Chapitre 1. *Coup de foudre*

Chapitre 2. *Vacances*

Chapitre 3. Le début de l'affaire

Chapitre 4. Agitations

Chapitre 5. *La fin des vacances*

Chapitre 6. La course à la présidence
Chapitre 7. Au service de la Confédération
Chapitre 8. Petits arrangements entre amis
Chapitre 9. *Début d'enquête*
Chapitre 10. Un homme en colère
Chapitre 11. Une faveur
Chapitre 12. Adultère
Chapitre 13. Le Livre d'Esther
Chapitre 14. Un secret
Chapitre 15. *Faux pas*
Chapitre 16. Une lettre anonyme
Chapitre 17. Souvenirs
Chapitre 18. *Une nuit à Genève*
Chapitre 19. Le début des ennuis
Chapitre 20. *Bernard et moi*
Chapitre 21. *Arma*
Chapitre 22. Le jour de l'Opération Retournement
Chapitre 23. Opération Retournement (1/2)
Chapitre 24. Jeunesse de Lev Levovitch
Chapitre 25. Opération Retournement (2/2)
Chapitre 26. Ultima Ratio

DEUXIÈME PARTIE

Le week-end du meurtre
u vendredi 14 au dimanche 16 décembre

Chapitre 27. *Premières pistes*
Chapitre 28. Faux départs (1/2)
Chapitre 29. Faux départs (2/2)
Chapitre 30. Le cahier secret
Chapitre 31. *La bonne étoile*
Chapitre 32. Dernière chance
Chapitre 33. Trahisons
Chapitre 34. Vote final
Chapitre 35. Jours heureux
Chapitre 36. *Le directeur des banquets*
Chapitre 37. Les grands moyens
Chapitre 38. L'annonce
Chapitre 39. Jours malheureux
Chapitre 40. *Seul à seul*
Chapitre 41. Dernières heures

Chapitre 42. Le grand retournement
Chapitre 43. Personnel et confidentiel
Chapitre 44. Dans la nuit
Chapitre 45. Adieux
Chapitre 46. Le matin du meurtre

TROISIÈME PARTIE
Quatre mois après le meurtre
Avril

Chapitre 47. Le nouveau président
Chapitre 48. *Enquête de police*
Chapitre 49. Le matin du meurtre
Chapitre 50. *À Genève (1/5)*
Chapitre 51. La taupe
Chapitre 52. Cristina
Chapitre 53. *À Genève (2/5)*
Chapitre 54. La boîte à musique
Chapitre 55. Confidences
Chapitre 56. Sous surveillance
Chapitre 57. *À Genève (3/5)*
Chapitre 58. Adieu Levovitch
Chapitre 59. Sinior Tarnogol
Chapitre 60. Saint-Pétersbourg
Chapitre 61. *À Genève (4/5)*
Chapitre 62. Ennui(s)
Chapitre 63. Correspondances
Chapitre 64. *À Genève (5/5)*
Chapitre 65. La femme au pistolet d'or
Chapitre 66. Ruptures
Chapitre 67. *Le Dôme*
Chapitre 68. Échec et mat

QUATRIÈME PARTIE
Trois années après le meurtre
Septembre

Chapitre 69. Chutes

Chapitre 70. *Intoxications*

Chapitre 71. *Arma*

Chapitre 72. *Fin de partie*

Chapitre 73. *Le meurtrier de la chambre 622*

Chapitre 74. *Savoir tourner la page*

Du même auteur

Du même auteur

Les Derniers Jours de nos pères, roman, Éditions de Fallois/L'Âge d'Homme, 2012, Prix des écrivains genevois 2010, Mention spéciale du Prix Erwan Bergot 2012 ; *Éditions de Fallois/Poche*, 2015.

La Vérité sur l'Affaire Harry Quebert, roman, Éditions de Fallois/L'Âge d'Homme, 2012, Prix de la Vocation Bleustein-Blanchet, Grand Prix du Roman de l'Académie française, Prix Goncourt des Lycéens 2012 ; *Éditions de Fallois/Poche*, 2014.

Le Livre des Baltimore, roman, Éditions de Fallois, 2015 ; *Éditions de Fallois/Poche*, 2017.

Le Tigre, conte, Éditions de Fallois, 2019.

La Disparition de Stephanie Mailer, roman, Éditions de Fallois, 2018 ; *Éditions de Fallois/Poche*, 2019.